This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

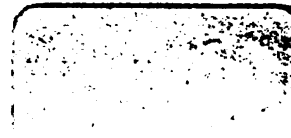
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

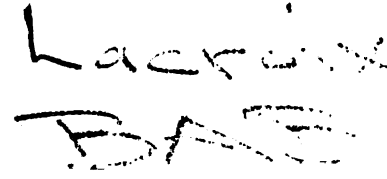
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08160129 0





DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DES

SIÉGES ET BATAILLES

MÉMORABLES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE,

OU

ANECDOTES

MILITAIRES

DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire,
rue Saint Severin.

M DCC LXXI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
651324
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1902 L

PREFACE.

L'OUVRAGE que nous préſentons au Public renferme tout ce que l'Hiſtoire du monde offre de plus mémorable : les exploits immortels de ces héros fameux, qui, remplis d'un généreux zèle, ont verſé leur ſang pour la défenſe de leurs compatriotes, & pour la gloire de leur patrie.

Nous ne craignons point d'avancer qu'il réunit à-la-fois l'utile & l'agréable, & que, pour cette raiſon, il peut inſtruire & amuſer également les deux ſexes & tous les âges.

Les jeunes gens, & ſur-tout les jeunes militaires, y verront agir les grands capitaines : ils partageront, pour ainſi dire, les entrepriſes hardies de ces ames intrépides ; &, par une illuſion flatteuſe, ils ſe croiront les ſoldats de Cyrus, d'Alexandre, d'Annibal, de Scipion, de Céſar, de Turenne & de Condé. A l'école de ces guerriers magnanimes, ils apprendront à prévenir, à ſurprendre l'ennemi, à l'attaquer avec bravoure, à le preſſer

avec ſageſſe, à le pourſuivre avec prudence. Epris du beau feu qui enflammoit leurs cœurs, ils voudront braver, comme eux, les glaives, les foudres & la mort. Point de remparts qui les arrêtent, point d'armées qui les étonnent, point de fatigues qui les rebutent. Ils s'empreſſeront de marcher ſur les traces glorieuſes de leurs peres : peut-être même s'efforceront-ils de les ſurpaſſer, & de voler plus loin qu'eux dans la carriere de l'honneur.

Les vieillards, & ces héros ſubalternes, qui, dans le ſein d'une famille chérie, jouiſſent, à l'ombre de leurs lauriers, d'un doux & noble loiſir, liront avec quelque ſatisfaction le récit des actions courageuſes de leur jeuneſſe. Ils feront remarquer à leurs enfans les cauſes du gain ou de la perte des batailles auxquelles ils ont aſſiſté. Ils compareront leurs exploits avec ceux des guerriers qui ont illuſtré les ſiécles précédens ; &, par ce parallèle, en allumant dans ces jeunes cœurs l'ardent deſir de les imiter, ils prépareront à la patrie une foule de héros qui voudront à l'envi ſe ſacrifier pour elle.

Les Dames, que les guerriers, ou leurs actions, intéreſſent ſi vivement, jouiront,

ſans ſortir de la retraite où les ont condamnées nos Conſtitutions, du grand & terrible ſpectacle des batailles. Elles verront des armées nombreuſes s'entre-choquer, ſe renverſer, ſe détruire; des bataillons eſcalader des remparts effrayans, franchir des foſſés profonds, emporter des retranchemens formidables; & ſouvent elles admireront des héroïnes dont l'intrépide courage & la mâle bravoure leur fourniront les moyens de venger leur ſexe aimable de la prétendue foibleſſe dont l'accuſent nos préjugés.

Le curieux & l'obſervateur trouveront auſſi de quoi ſatisfaire leurs goûts. Les anecdotes ſans nombre, les traits intéreſſans, & tout ce qui peut piquer un amateur, amuſeront le premier. Le ſecond remarquera les différentes révolutions du courage, & les divers degrés par leſquels le grand art de la guerre a paſſé, pour arriver à ce haut point de perfection où l'ont porté Turenne, Condé, Montécuculi, Vauban, & tous les grands généraux de l'Europe moderne.

Afin que le lecteur n'eût rien à deſirer, nous avons rangé dans un ordre chronologique tous les faits dont nous parlons;

& nous y avons ajoûté une table alphabétique des perſonnages célèbres dont nous racontons les exploits.

En un mot, nous n'avons rien négligé de tout ce qui pouvoit rendre ce Dictionnaire intéreſſant. Nous n'avons puiſé que dans des ſources pures. Nous avons banni ce faux patriotiſme, qui pallie ou qui rabaiſſe les exploits des Puiſſances rivales, pour relever les triomphes de la nation, ou pour diſſimuler ſes pertes. Nous n'avons conſulté que la vérité : elle a ſeule conduit notre plume. Puiſſent les grands exemples que nous offrons à nos concitoyens entretenir & augmenter dans leurs cœurs ce courage magnanime, qui, dans tous les tems, a fait la gloire & la ſûreté de la France ! C'eſt-là l'unique objet de nos travaux.

TABLE
CHRONOLOGIQUE

Des Siéges & des Batailles mémorables dont il eſt parlé dans ce Dictionnaire.

§. I. *Depuis l'an 2130 avant J. C. juſqu'au règne d'Alexandre le Grand.*

	Av. J. C.
Bactre.	2130
Indiens, 1.	2090
Sodome.	2017
Indiens, 2.	1718
Méroë.	1515
Amalécites.	1491
Jéricho.	1451
Haï.	
Chananéens.	1451
Gabaa.	1432
Gorgones.	1348
Thermodoon.	1328
Thabor.	1305
Gédéon.	1258
Thèbes en Béotie, 1.	1252
Sichem.	1215
Thèbes en Paleſtine.	1214
Troye.	1209
Laurente.	1204
Ammonites.	1170
Amphec.	1100
Maſpha.	1098
Jabès.	1094
Philiſtins.	1093
Sicéleg.	1054
Jéruſalem, 1.	1048
Rabba.	1035
Euphrate.	1027
Mahanaïm.	1023
Jéruſalem, 2.	971
Samaron.	958
Saphat.	955
Samarie, 1.	909
Samarie, 2.	908
Ramoth.	897
Aſphaltide.	896
Moabites.	895

	Av. J. C.
Samarie, 3.	887
Tégée.	811
Elos.	
Thyréa.	
Therza.	766
Cénine.	748
Rome, 1.	748
Ninive, 1.	747
Amphée.	743
Jéruſalem, 3.	742
Fidènes, 1.	738
Camers.	738
Véiens, 1.	730
No-Amon.	725
Ithome.	723
Samarie, 4.	721
Ira.	670
Albe.	667
Véiens, 2.	665
Fidènes, 2.	664
Azot.	660
Béthulie.	656
Sabins.	652
Médullie.	650
Ragau.	634
Ninive, 2.	626
Milet, 1.	614
Magédo.	610
Téveron, 1.	594
Fidènes, 3.	589
Erète.	588
Jéruſalem, 4.	588
Tyr, 1.	578
Arménie.	557
Nérigliſſor.	556
Tymbrée.	553
Sardes, 1.	563
Babylone, 1.	538

	Av. J. C.
Sueſſa-Pométia, 1.	529
Gabies.	528
Scythes, 2.	526
Péluſe.	525
Cybaris.	520
Babylone, 2.	516
Scythes, 2.	514
Indiens, 3.	509
Ardée.	509
Rome, 2.	508
Gardes, 2.	500
Régille.	494
Sueſſa-Pométia, 2.	493
Corioles.	491
Marathon.	490
Rome, 3.	486
Himère, 1.	484
Thermopyles, 1.	480
Artémiſe.	
Athènes, 2.	
Salamine, 1.	
Latmus.	
Andros.	488
Platée, 1.	479
Mycale.	
Etruſques.	479
Crémère.	475
Eïone.	471
Eurymédon.	470
Thaſe.	469
Algide.	459
Tanagre.	456
Byblos.	454
Cypre.	450
Citium.	449
Corbion.	443
Samos.	440
Fidènes, 4.	435

	Av. J. C.
Véiens, 3.	434
Epidamne.	432
Sibote.	
Potidée.	432
Platée, 2.	427
Mitylène.	427
Pyle.	425
Délie.	424
Amphipolis, 1.	422
Volsques.	420
Tuscule.	415
Syracuse, 1.	413
Sélinonte.	412
Himère, 2.	412
Agrigente, 1.	409
Cyzique.	408
Byzance, 1.	408
Ephèse.	407
Argineuses.	406
Egos-Potamos.	405
Athènes, 2.	404
Motya.	403
Syracuse, 2.	
Anxior.	403
Athènes, 3.	402
Cunaxa.	401
Némée.	394
Cnidos.	
Coronée.	394
Véies.	393

	Av. J. C.
Faleries.	391
Rhège.	388
Allia.	387
Rome, 4.	387
Lanuvium.	386
Sutrium, 1.	386
Satrique.	383
Olynthe, 1.	380
Thèbes en Béotie, 2.	378
Tégyre.	376
Leuctres.	371
Cynoscéphales, 1.	364
Tévéron, 2.	364
Mantinée, 1.	363
Amphipolis, 2.	358
Gaulois.	355
Méthone.	353
Rhodes, 1.	352
Olynthe, 2.	348
Phocéens.	346
Pomptin.	346
Périnthe.	341
Byzance, 2.	341
Crimise.	340
Gaurus.	
Saticule.	
Sneſſula.	340
Chéronée, 1.	338
Véseris.	337

§. II. *Depuis le règne d'Alexandre le Grand, jusqu'à la bataille d'Actium.*

	Av. J. C.
Thèbes, 3.	335
Lampsaque.	334

	Av. J. C.
Granique.	
Milet, 2.	

	Av. J. C.
Halycarnaſſe.	334
Célènes.	333
Gordion.	
Ilius.	333
Tyr, 2.	332
Gaza, 1.	332
Arbelles.	331
Uxiens.	
Perſépolis.	331
Jaxante.	329
Scythes, 3.	329
Pétra-Oxiana.	328
Nyſe.	327
Mazagues.	
Aorne.	
Hydaſpe.	327
Oxydraques.	326
Indiens, 4.	326
Coſſéens.	324
Palépolis.	323
Samnites.	322
Lamia.	
Larande.	322
Cappadoce.	321
Orcynium.	320
Nora.	319
Caudium.	319
Lucérie.	318
Grande-Ville.	318
Sycione, 1.	317
Sabène.	315
Tyr, 3.	313
Gaza, 2.	312
Sora.	312
Sutrium, 2.	309
Pérouſe.	308
Vadimon.	308
Mévania.	307

	Av. J. C.
Salamine, 2.	306
Rhodes, 2.	304
Ipſus.	301
Volaterra.	298
Tiſerna.	297
Murgance.	296
Sentines.	295
Aquilonie.	293
Cominium.	
Sépine.	293
Arrétium.	284
Siris.	280
Aſculum.	279
Crotone.	277
Bénévent.	275
Lacédémone, 1.	272
Argos.	272
Volſinies.	265
Meſſine.	264
Agrigente, 2.	262
Myle.	260
Alérie.	259
Mytiſtrate.	258
Etnome.	256
Adis.	255
Clypéa.	255
Panorme, 1.	254
Sicyone, 2.	252
Lipari.	252
Panorme, 2.	250
Drépane.	249
Erix.	246
Corinthe, 1.	244
Lilybée, 1.	241
Tunis.	238
Cluſium.	225
Télamon.	225
Mégalopolis.	223

	Av. J. C.
Sélasic.	
Adda.	223
Clastidium.	222
Caphyes.	221
Ambracie, 1.	219
Psophis.	
Dimale.	
Pharos.	219
Sagonte.	218
Rhône.	
Alpes.	
Turin.	
Tésin.	
Trébie.	
Lilybée, 2.	
Scissis.	
Palée.	
Therme.	218
Thèbes de Phthiotide.	217
Raphia.	
Trasimène.	
Casilin, 1.	
Larine.	217
Cannes.	216
Nole.	
Casilin, 2.	
Litane.	
Ebre.	216
Cornus.	215
Illiturgis, 1.	215
Calore.	214
Syracuse, 3.	
Aoüs.	214
Lissus.	212
Anitorgis.	
Lucanie.	212
Capouë.	211
Rome 5.	211
Salapie, 1.	210
Carthagène.	
Herdonée.	210
Tarente.	209
Canouze.	
Bétule.	209
Pétilia.	208
Salapie, 2.	208
Grumante, 1.	207
Métaure.	
Oringis.	
Elis.	207
Silpia.	206
Illiturgis, 2.	
Astapa.	
Mantinée, 2.	206
Ausétans.	205
Locres.	205
Saléra.	204
Utique, 1.	203
Zama.	202
Abyde.	201
Octolophe.	200
Crémone, 1.	200
Etolie.	198
Cynoscéphales, 2.	197
Mincio.	197
Côme.	196
Lacédémone, 2.	195
Gythium.	
Empories.	195
Modène.	193
Chalus.	192
Thermopyles, 2.	191
Héraclée.	
Coryce.	191
Seste.	190

	Av. J. C.
Panorme, 3.	
Pergame.	
Sida.	
Coryque.	
Myonèſe.	
Magnéſie.	190
Luſitanie.	189
Ambracie, 2.	
Olympe.	
Samé.	189
Aſta.	186
Calagurris.	186
Meſſine.	184
Ebora.	181
Iſtrie.	178
Néſartie.	177
Caryſte.	173
Pénée.	171
Haliarte.	171
Uſcana.	169
Scodra.	168
Pydna.	168
Béthoron, 1.	166
Eméus.	166
Bethſura, 1.	165
Bethſura, 2.	162
Béthoron, 2.	161
Berſeth.	161
Delminium.	155
Cauca.	151
Intercatie.	151
Tribola.	148
Ségobrige.	148
Néphéris.	147
Carthage.	146
Scarphée.	
Corinthe, 2.	146
Contrébie.	143

	Av. J. C.
Nergobrige.	
Venus. (*Mont-*)	143
Itaque.	142
Eriſane.	141
Lanci.	141
Pallance.	137
Numance.	133
Tauroménium.	132
Enna.	132
Stratonicée, 1.	129
Baléares. (*iſles*)	123
Salluviens.	123
Samarie, 5.	120
Cirte, 1.	112
Suthul.	110
Vacca.	108
Thala.	107
Capſa.	
Mulucha.	107
Cirte, 2.	106
Toulouſe.	106
Arc.	102
Verceil.	101
Triocales.	101
Caſtulon.	96
Amnias.	92
Stratonicée, 2.	92
Tolénus.	90
Acerres.	
Grumante, 2.	
Tenna.	90
Pompéii.	89
Eſernia.	89
Aſculum.	88
Rome, 6.	87
Chéronée, 2.	86
Orchomène.	86
Sacriport.	82

	Av. J. C.
Prénesте.	82
Hénarès.	77
Laurone.	77
Italique.	76
Sucrone.	
Ségontia.	76
Cyzique.	74
Vésuve, 1.	73
Lemnos.	73
Brutium.	71
Amisus.	71
Sinope.	70
Tigranocerte, 1.	69
Arsamias.	68
Nisibe, 1.	68
Zéla.	67
Coracésium.	67
Jérusalem, 5.	63
Panticapée.	63
Pistoie.	62
Bibracté.	60
Sambre.	57
Aduatiques.	57
Vénètes.	56
Rhin, 1.	55
Ichnée.	53
Avaricum.	52
Gergovie.	
Paris, 1.	
Alise.	52
Uxellodunum.	51
Pindémissus.	50
Rimini, 1.	49
Cortinium.	
Brindes.	
Marseille, 1.	49
Gomphi.	48
Pharsale.	48
Alexandrie.	47
Munda.	46
Thapsus.	
Utique, 2.	46
Atégua.	45
Xanthe.	43
Philippes.	42
Métulum.	40
Mysiens.	39
Aradus.	38
Cumes.	38
Jérusalem, 6.	37
Nauloque.	35
Actium.	30

§. III. *Depuis la bataille d'Actium, jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans.*

	Av. J. C.
Médullius.	25
Lencia.	25
Sapata.	24
	Dep. J. C.
Germains.	9
Arduba.	
	Dep. J. C.
Dethmold.	9
Adrana.	15
Longs-Ponts.	15
Indistarisus.	16
Autun.	21
Pagyda.	22

Sura..... 540
Bérée.....
Antioche, 1.....
Edeſſe, 3.....
Dara, 2.....540
Vérone, 4.....541
Faënza.....
Mucelle.....
Pétra, 1.....
Siſaurane.....541
Naples, 2..... 542
Anglon. 543
Thébeſte.....
Adrumet. .....
Sicca-Vénézia.....543
Edeſſe, 4.....544
Rome, 9.....545
Saragoſſe, 1.....545
Capouë, 2.....547
Ruſciane. 548
Rome, 10.....549
Pétra, 2.....549
Hippis.....550
Pétra, 3.....551
Archéopolis.....
Sinigaglia. 551
Lentagio. 552
Véſuve, 2.....553
Cumes, 1.....
Lucques.....553
Caſilin.....554
Compſa.....
Téléphis. .....
Onogure. .....
Phaſe.....554
Zachar.....555
Conſtantinople. 559
Adige. 563
Ambrun. 569
Pavie, 2.....572
Métiline.....576
Chlomare. 578
Conſtantinople, 2.....581
Solacon.....586
Apiaria. 587
Béjude.....587
Martyropolis.....589
Siſarbane.....591
Balarath. 593
Drizipore.....
Zurulle. 593
Droiſſi.....594
Leucoſao.....596
Dormeille. 599

VIIe SIÉCLE.

Tomes. 600
Eſtampes.....603
Toul. 612
Tolbiac, 2.....612
Jéruſalem, 8. 615
Ganzac. 623
Bèdre.....
Ohod. 623
Sarus.....625
Véſer.....626
Zab. 627
Khaïbar. 627
Mouta. 629
Mecque. (*la*) .....
Honaïn. 629
Akrébah. 632
Boſtra. 632
Tadun.....633
Gaza, 3.....633
Damas. 634
Aïnadia.....
Hirah.....634

Daalbec.....635
Arreſtan. 636
Emeſſe.....
Yarmouc.....636
Jéruſalem, 9. 637
Alep. 637
Aazaz. 638
Antioche. ....
Nihavend. .....
Céſarée. .....
Tyr. 638
Meſrah. 639
Alexandrie.....640
Cadéſie. .....645.
Mondin. .....
Gialoulah. .....
Alexandrie. 645
Unſtrudt, 2.....646
Yacoubé. 648
Arade. 648
Bénévent.....663
Caſtellone. 663
Conſtantinople, 2...669
Médine. 682
Teſtri. 687
Côme. 690

VIIIe SIÉCLE.

Léthé.....714
Cordouë. .....
Murcie.....714
Ausène. 715
Cologne.....716
Amblef. 716
Vinci.....717
Poitiers. 722
Bourges.....762
Eresbourg. 772
Pavie, 3. 774
Pampelune, 1. 778
Roncevaux. .....
Lihéſi. 778
Sintal.....783

IXe SIÉCLE.

Naples, 3. 818
Fontenoi. 842
Alvéda.....846
Thin. 880
Vienne-en-Dauphiné. 880
Haſlou. 882
Paris, 2. 885
Mont-Faucon. 888
Meaux. 888
Gulia.....891
Dyle.....891

Xe SIÉCLE.

Chartres, 1.....910
Soiſſons, 2. 912
Eu. 925
Burnamburg. 934
Aſchir. 935
Zénata.....936
Aſtura.....982
Laon. 990

XIe SIÉCLE.

Piſe..... 1005
Kiovie.....1008
Luni.....1016
Elney. 1016
Ploësko.....1043
Civitade. 1053
Haſtings.....1066
Przémyſlie.....1070
Berzem. 1072
Kiovie, 2. 1074

Gerberoy. 1079
Tolède. 1085
Zélaka. 1087
Mantes. 1087
Mont-Saint-Michel. 1090
Séville, 1. 1091
Valence. 1095
Malleville. 1096
Nicée, 1. 1097
Antioche. 1097
Jérusalem, 10. 1099

XIIe SIÉCLE.

Tinchebrai. 1107
Glogaw. 1109
Gisors. 1110
Brenneville. 1117
Chartres, 2. 1118
Saragosse, 2. 1118
North-Allerton. 1138
Weinsperg. 1138
Gallucio. 1139
Oxford. 1142
Alméria. 1146
Lisbonne. 1147
Fez. 1148
Maroc. ....
Méandre. ....
Damas. 1148
Deukalé. 1149
Wallingfort. 1153
Tunis, 2. 1159
Dol. 1173
Verneuil. 1173
Alexandrie de la Paille. 1174
Cuença. 1176
Boves. 1184
Tibériades. 1187
Jérusalem, 11. 1187
Acre. 1191
Fréteval. 1194
Courcelles. 1197
Chalus. 1199

XIIIe SIÉCLE.

Tonquin. 1200
Château-Gaillard, 1. 1203
Rouen, 1. 1204
Constantinople, 3. 1204
Béziers. 1209
Muradel. 1210
Castelnaudari. 1211
Muret. 1213
Bouvines. 1214
Douvres. 1216
Toulouse. 1217
Lincoln. 1217
Avignon. 1226
Cordouë. 1236
Valence, 2. 1237
Martos. 1238
Lignitz. 1241
Frontenay. 1242
Saintes. 1242
Séville. 1247
Parme. 1248
Damiette. 1249
Thanis. 1249
Bélinas. 1253
Naples. 1253
Xérès. 1262
Lewes. 1264
San-Germano. 1266
Bénévent. ....
Tagliacozzo. 1266

Bagdad. 1267
Tunis. 1270
Meſſine. 1282
Girone. 1285
Belvédère. 1289
Tariffe. 1292
Lille. 1296

XIVe SIÉCLE

Courtray. 1302
Mons-en-Puelle. 1304
Bannockburn. 1314
Courtray. 1315
Blackmère. 1323
Caſſel. 1328
Nicée, 2. 1329
Plowcze. 1331
Cambrai. 1337
Salado. 1340
Ecluſe. (*l'*) .....
Tournai, 2. .....
Salisbury. 1340
Algéſire. 1342
Vannes. 1348
Bergerac. 1345
Quimpercorentin. .....
Angoulême. .....
Aiguillon. 1345
Caën. 1356
Crécy. .....
Calais. 1346
Trente. (*combat des*) 1350
Romorantin. 1356
Poitiers. 1356
Rennes. 1357
Longueil. 1358
Melun. 1359
Rheims. 1359
Briguais. 1361
Pontorſon. 1361
Valognes. 1364
Auray. 1364
Najara. 1366
Montiel. 1368
Limoges. 1370
Balk. 1370
Rochelle. (*la*) 1372
Thouars. 1372
Breſt. 1373
Lourde. 1373
Ardres. 1377
Mortagne. 1378
Saint-Malo. .....
Alfuro. 1378
Randan. 1379
Naples. 1380
Commines. 1382
Rosbec. .....
Bolida. 1382
Nocéra. 1385
Caſſovie. 1389
Razboc. 1390
Nicopolis. 1396

XVe SIÉCLE.

Jénishéhir. 1401
Angora. 1402
Shrewsbury. 1403
Tongres. 1408
Tannenberg. 1410
Améquéra. 1410
Ham. 1411
Paris. 1411
Bourges. 1412
Soiſſons. 1414
Arras. 1414
Harfleur. 1425
Azincourt. 1415

	Av. J. C.
Halycarnaſſe.	334
Célènes.	333
Gordion.	
Iſſus.	333
Tyr, 2.	332
Gaza, 1.	332
Arbelles.	331
Uxiens.	
Perſépolis.	331
Jaxante.	329
Scythes, 3.	329
Pétra-Oxiana.	328
Nyſe.	327
Mazaguès.	
Aorne.	
Hydaſpe.	327
Oxydraquès.	326
Indiens, 4.	326
Coſſéens.	324
Palépolis.	323
Samnites.	322
Lamia.	
Larande.	322
Cappadoce.	321
Orcynium.	320
Nora.	319
Caudium.	319
Lucérie.	318
Grande-Ville.	318
Sycione, 1.	317
Sabène.	315
Tyr, 3.	313
Gaza, 2.	312
Sora.	312
Sutrium, 2.	309
Pérouſe.	308
Vadimon.	308
Mévania.	307
Salamine, 2.	306
Rhodes, 2.	304
Ipſus.	301
Volaterra.	298
Tiferna.	297
Murgance.	296
Sentines.	295
Aquilonie.	293
Cominium.	
Sépine.	293
Arrétium.	284
Siris.	280
Aſculum.	279
Crotone.	277
Bénévent.	275
Lacédémone, 1.	272
Argos.	272
Volſinies.	265
Meſſine.	264
Agrigente, 2.	262
Myle.	260
Alérie.	259
Mytiſtrate.	258
Ecnome.	256
Adis.	255
Clypéa.	255
Panorme, 1.	254
Sicyone, 2.	252
Lipari.	252
Panorme, 2.	250
Drépane.	249
Erix.	246
Corinthe, 1.	244
Lilybée, 1.	241
Tunis.	238
Clufium.	225
Télamon.	225
Mégalopolis.	223

	Av. J. C.
Sélasie.	
Adda.	223
Clastidium.	222
Caphyes.	221
Ambracie, 1.	219
Psophis.	
Dimale.	
Pharos.	219
Sagonte.	218
Rhône.	
Alpes.	
Turin.	
Tésin.	
Trébie.	
Lilybée, 2.	
Scissis.	
Palée.	
Therme.	218
Thèbes de Phthiotide.	217
Raphia.	
Trasimène.	
Casilin, 1.	
Larine.	217
Cannes.	216
Nole.	
Casilin, 2.	
Litane.	
Ebre.	216
Cornus.	215
Illiturgis, 1.	215
Calore.	214
Syracuse, 3.	
Aoüs.	214
Lissus.	212
Anitorgis.	
Lucanie.	212
Capouë.	211

	Av. J. C.
Rome 5.	211
Salapie, 1.	210
Carthagène.	
Herdonée.	210
Tarente.	209
Canouze.	
Bétule.	209
Pétilia.	208
Salapie, 2.	208
Grumante, 1.	207
Métaure.	
Oringis.	
Elis.	207
Silpia.	206
Illiturgis, 2.	
Astapa.	
Mantinée, 2.	206
Ausétans.	205
Locres.	205
Saléra.	204
Utique, 1.	203
Zama.	202
Abyde.	201
Octolophe.	200
Crémone, 1.	200
Etolie.	198
Cynoscéphales, 2.	197
Mincio.	197
Côme.	196
Lacédémone, 2.	195
Gythium.	
Empories.	195
Modène.	193
Chalus.	192
Thermopyles, 2.	191
Héraclée.	
Coryce.	191
Seste.	190

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
651324
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1922 L

PREFACE.

L'OUVRAGE que nous présentons au Public renferme tout ce que l'Histoire du monde offre de plus mémorable : les exploits immortels de ces héros fameux, qui, remplis d'un généreux zèle, ont versé leur sang pour la défense de leurs compatriotes, & pour la gloire de leur patrie.

Nous ne craignons point d'avancer qu'il réunit à-la-fois l'utile & l'agréable, & que, pour cette raison, il peut instruire & amuser également les deux sexes & tous les âges.

Les jeunes gens, & sur-tout les jeunes militaires, y verront agir les grands capitaines : ils partageront, pour ainsi dire, les entreprises hardies de ces ames intrépides ; &, par une illusion flatteuse, ils se croiront les soldats de Cyrus, d'Alexandre, d'Annibal, de Scipion, de César, de Turenne & de Condé. A l'école de ces guerriers magnanimes, ils apprendront à prévenir, à surprendre l'ennemi, à l'attaquer avec bravoure, à le presser

Chartres. 1568
Jarnac. 1569
Montcontour. .....
Saint-Jean-d'Angeli. 1569
Middelbourg. 1572
Mons. .....
Hotérage. .....
Ruremonde. .....
Tergoës. .....
Zutphen. .....
Naërden. 1572
Harlem. 1573
Alcmaër. .....
Zuiderzée. .....
Rochelle. (*la*) 1573
Mooch. 1574
Livron. .....
Leyde. 1574
Buren. 1575
Oudewater. .....
Schonoven. 1575
Zuriczée. 1576
Maſtreicht. .....
Gand. .....
Villefranche. .....
Anvers. 1576
Gemblours. 1578
Sichen. .....
Nivelle. .....
Philippeville. .....
Limboug. .....
Rimenante. 1578
Maſtreicht. 1579
Cahors. 1580
Polocz. .....
Groningue. 1580
Pleſcow. 1581
Stéenvich. .....
Tournai, 4. 1581
Oudenarde. 1582
Anvers. 1583
Ypres. 1584
Anvers. .....
Tenremonde. 1584
Grave. 1586
Venlo. .....
Nuys. .....
Axel. .....
Doësbourg. 1586
Coutras. 1587
Ecluſe. (*l'*) 1587
Bonn. 1588
Vachtendouck. .....
Paris. .....
Arques. 1588
Senlis, 2. 1589
Nimègue. .....
Rhimberg. 1589
Ivri. 1590
Lagny. .....
Corbeil. .....
Leucate. .....
Bréda. 1590
Deventer. 1591
Knotſembourg. .....
Saint-Denis, 2. .....
Chartres. .....
Rouen, 5. 1591
Aumale. 1592
Covorden. 1592
Gertruidemberg. 1593
Feſcamp. 1593
La-Capelle. 1594
Groningue. 1594
Fontaine-Françoiſe. 1595
Cambrai. .....

Egre. 1595
Hulſt. 1596
Amiens. 1597
Linghen. 1597
Orſoi. 1598
Bommel. 1599
Rées. 1599

XVIIe SIÉCLE.

Nieuport. 1600
Montmélian. 1600
Oſtende. 1601
Albe-Royale. 1601
Albe-Royale. 1602
Bois-le-Duc. 1603
Oldenſel. 1605
Mulheim. .....
Crakou. 1605
Lokem. 1606
Groll. 1606
Smolensko. 1611
Saint-Damien. 1617
Verceil. 1617
Saint-Jean-d'Angeli. 1621
Nérac. .....
Neuhauſel. .....
Montauban. 1621
Vimphen. 1622
Royan. .....
Munſter .....
Briteſte. .....
Berg-Op-Zoom. 1622
Bréda. 1625
Bagdad. 1625
Minden. 1626
Rochelle. (*la*) 1627
Manenverder. 1629
Veillane. 1630
Magdebourg. 1631
Lutzen. 1632
Caſtelnaudary. 1632
Mothe. (*la*) 1634
Nordlingen. 1634
Philisbourg. 1635
Avein. 1635
Buffarola. 1636
Brême. 1638
Rhinfeld. .....
Bagdad. 1638
Briſac. 1638
Heſdin. 1639
Arras. 1640
Turin. 1640
Wolfembutel. 1641
Marfée. 1641
Perpignan. 1642
Lérida. 1642
Keynton. 1642
Rocroy. 1643
Thionville. 1643
Yorck. 1644
Fribourg. 1644
Mariendal. 1645
Roſes. .....
Naësby. .....
Nordlingen. .....
Mardick. .....
La Canée. 1645
Courtray. 1646
Dunkerque. 1646
Armentières. 1647
Lérida. .....
Lens. 1647
Sommerhauſen. 1648
Ypres. .....
Lens. .....
Colcheſter. 1648

Paris. 1649
Cambrai. 1649
Rhetel. 1650
Worcheſter. 1651
Limerik. 1651
Bléneau. 1652
Dunkerque. 1652
Bordeaux. 1653
Roquette. 1653
Stenay. 1654
Arras. 1654
Mont-Medy. 1657
Dunes. 1658
Cronembourg. 1658
Neuhauſel. 1663
Saint-Godart. 1664
Villavicioſa. 1665
Lokou. 1665
Tournai, 5. 1667
Lille. 1667
Dole, 2. 1668
Candie. 1669
Rhin. 1672
Kaminieck. 1672
Bodegrave. 1672
Maſtreicht. 1673
Choczin. 1673
Beſançon. 1674
Dole, 3. .....
Sintzeim. .....
Senef. .....
Ensheim. .....
Dinant. .....
Mulhauſen. 1675
Turckeim. 1675
Salsbach. .....
Altenheim. .....
Saverne. .....
Sbarras. .....
Trembawla. .....
Trèves, 2. 1675
Limbourg. .....
Haguenaw, 1. .....
Furnes. 1675
Condé. 1676
Bouchain. .....
Maſtreicht. .....
Philisbourg. .....
Woygnaff. .....
Lunden. 1676
Valenciennes. 1677
Cambrai. .....
Caſſel. .....
Fribourg, 2. 1677
Ypres. 1678
Lewe. 1678
Strasbourg, 2. 1681
Vienne en Autriche. 1683
Barkam. .....
Zetchin. 1683
Luxembourg. 1684
Bude. 1684
Neuhauſel. 1685
Caſſovie. 1685
Némez. 1688
Mohats. 1687
Athènes. .....
Herſan. .....
Agria. 1687
Albe-Royale. 1688
Alger. .....
Belgrade. .....
Philisbourg. 1688
Londondery. 1689
Mayence. .....
Bonn. 1689
Fleurus. 1690

Boyne.
Staffarde.
Belgrade. 1690
Mons. 1691
Ahgrim.
Coni.
Nice.
Leuze.
Montmélian. 1691
Namur. 1692
Steenkerque. 1692
Landen. 1693
Marſaille. 1693
Oſtalric. 1694
Palamos. 1694
Namur. 1695
Bruxelles. 1695
Ath. 1697
Barcelone. 1697

XVIIIe Siécle.

Coppenhague. 1700
Riga.
Dinamond.
Narva.
Petzur. 1700
Duna. 1701
Landau. 1702
Luzara.
Guaſtalla.
Crémone.
Keyſerwert.
Governolo.
Mantouë.
Cracovie. 1702
Keil. 1703
Ekeren.
Briſac.
Limbourg.
Hocſtedt.
Gueldres.
Thorn.
Spierbach.
Paſſaw.
Landau.
Munderkingen.
Elbing. 1703
Verceil. 1704
Derpt.
Selbourg.
Hocſtedt.
Poſnanie.
Narva.
Malaga.
Léopold.
Gibraltar.
Ivrée.
Briſac. 1704
Verruë. 1705
Nice.
Valencia d'Alcantara.
Mittau.
Caſſano.
Barcelone.
Gurau. 1705
Fravenſtad. 1706
Alcantara.
Haguenaw.
Calcinato.
Barcelone.
Ramillies.
Kalick.
Turin.
Ath. 1706
Almanza. 1707
Toulon.
Lérida.
Lézart.

Modène. 1707
Grodno. 1708
Oudenarde. .....
Boriſlou. .....
Holoffin. .....
Smolensko. .....
Leszno. .....
Oran. .....
Lille. 1708
Pultowa. 1709
Rumorsheim. .....
Malplaquet. .....
Mons. 1709
Helſimbourg. 1710
Wibourg. .....
Riga. .....
Alménéra. .....
Saragoſſe. .....
Villaviciofa 1710
Pruth. 1711
Rio-Janéiro. .....
Bouchain. .....
Tortoſe. 1711
Queſnoi. (*le*) 1712
Denain. .....
Landrecies. .....
Marchienne. .....
Douai. .....
Gadelbusch. 1712
Bender. 1713
Landau. .....
Tonningen. 1713
Barcelone. 1714
Alapd. 1715
Pennamondre. .....
Stralzund. 1715
Péterwaradin. 1716
Corfou. .....
Témeſwar. 1716
Belgrade. 1717
Syracuſe. 1718
Frédériks-Hall. 1718
Iſpahan. 1720
Giulnabat. 1723
Nichabur. 1727
Oran. 1732
Bagdad. 1723
Kell. .....
Milan. .....
Pavie. .....
Pitzighitone. .....
Novare. 1733
Trarbach. 1734
Tortone. .....
Bitonto. .....
Parme. .....
Dantzick. .....
Colorno. .....
Philisbourg. .....
Modène. .....
Guaſtalla. 1734
Shwérin. 1735
Mirandole. (*la*) .....
Monte-Philippo. 1735
Aſoph. 1736
Niſſa. 1737
Candahar. 1737
Méadia. 1738
Jaſſy. 1739
Kiernal. 1739
Porto-Bélo. 1740
Glogaw. 1741
Molvitz. .....
Grotkan. .....
Brieg. .....
Neiſſ. .....
Lintz. .....
Saint-Auguſtin. .....

Namslaw.
Ens.
Fruidentall
Prague.
Olaw.
Olmultz.
Pyseck.
Otmachow. 1741
Iglaw. 1742
Glatz.
Egra.
Munich.
Modène.
Leutméritz.
Czaslaw.
Sahai.
Prague.
Carthagène.
Straubing. 1742
Ettingen. 1743
La Goméra.
Reignac.
Egra.
Ingolstadt.
Munich.
Campo-Santo. 1743
Menin. 1744
Toulon.
Neumarch.
Ypres.
Kenoque. (*la*)
Furnes.
Suffelsheim.
Villefranche.
Rhinfeld.
Nice.
Château-Dauphin.
Prague.
Démont.

Saverne.
Weissembourg.
Fribourg. 1744
Wilshoven. 1745
Scherding.
Fontenoi.
Novi.
Tournai.
Oudenarde.
Friedberg.
Nieuport.
Rosemberg.
Gand.
Konigstein.
Plassendal.
Ostende.
Pfaffenhoffen.
Ath.
Josseau.
Valence.
Edimbourg.
Prandnitz.
Preston-Pans.
Gorlitz.
Tanaro.
Montésémo.
Milan.
Savonne.
Hennerdorff.
Tortone.
Leypsick.
Asti.
Kesseldorff. 1745
Falkirk. 1746
Mons.
Culloden.
Inverness.
Bruxelles.
Malines.

Orient. (l') .....
Anvers. .....
Saint-Guiſlain. .....
Valence. .....
Charleroi. .....
Vintimille. .....
Namur. .....
Zuccarello. .....
Raucoux. .....
Louvan. .....
Guaſtalla. .....
Lierre. .....
Plaiſance. .....
Final. .....
Tidon. .....
Graſſe. .....
Gènes. .....
Louis-Bourg. .....
Madras. 1746
Ecluſe. (l') 1747
Philippine. .....
Sas-de-Gand. .....
Axel. .....
Mont-Alban. .....
Lawfelt. .....
Exiles. .....
Hulſt. .....
Lillo. .....
Berg-Op-Zoom. .....
Finiſtère. 1747
Maſtreicht. 1748
Pondichéry. 1748
Lowoſitz. 1756
Pirna. .....
Bull. .....
Chouéguen. .....
Leypſick. .....
Port-Mahon. 1756
Prague. 1757
Chotemitz. .....
Haſtembeck. .....
Memel. .....
Verden. .....
Rosback. .....
Colicotta. .....
Chandernagor. .....
Breſlaw. .....
Harbourg. .....
Lipſtad. .....
Liſſa. 1757
Crevelt. 1758
Marpurg. .....
Louis-Bourg. .....
Zorndorff. .....
Olmultz. .....
Lutzelberg. .....
Olkirken. .....
Cherbourg. .....
Saint-Caſt. .....
Ticondéraga. .....
Sandershauſen. .....
Saint-Goar. 1758
Berghen. 1759
Guadelouppe. .....
Minden. .....
Francfort ſur-l'Oder. .....
Gondelour. .....
Divicottey. .....
Arcate. .....
Saint-David. .....
Québec. .....
Meiſſen. .....
Maxen. .....
Lagos. .....
Belle-Iſle. .....
Munſter. 1759
Dreſde. 1760
Landshut. .....

Lignits.
Saint-George.
Corback.
Wandanvasch.
Gieſſen.
Karixfergus.
Halberſtat.
Worbourg.
Gottingen.
Rhimberg-Camp.
Wandiwas.
Berlin.
Corongoloy.
Torgaw. 1760
Tappanoly. 1761
Pondichéry.
Marlborough.
Belle-Iſle.
Grumberg.
Mahé.
Willinghauſen.
Colberg.
Meppen.
Schweidnitz. 1761
Martinique. 1762
La Havane.
Cavite.
Miranda.
Grébenſtein.
Joannesberg.
Aménebourg.
Schweidnitz.
Caſſel. 1762

Paix générale, ſignée à Paris, le 10 Février 1763.

Fin de la Table chronologique.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre : *Dictionnaire des Siéges & Batailles ;* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le premier Juillet 1770.

Signé MONTUCLA.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur DELACROIX Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, qui a pour titre : *Dictionnaire hiſtorique-portatif des Siéges & Batailles mémorables de l'Hiſtoire ancienne & moderne*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité &

condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Se-

crétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le ſeizieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre Règne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé* LE BEGUE.

Je cède & tranſporte pour toujours le préſent Privilége à M. VINCENT. A Paris, ce vingt-ſept Juillet mil ſept cent ſoixante-dix.

Signé DELACROIX.

Regiſtré le préſent Privilége, & enſemble la Ceſſion, ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1064, *Fol.* 215, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 31 *Juillet* 1770.

Signé *J. HÉRISSANT, Syndic.*

DICTION-

DICTIONNAIRE DES SIÉGES ET BATAILLES.

[A A Z]

AZAZ. (*prise d'*) Semblables à ces torrens destructeurs qui renversent tout ce qui s'oppose à leur cours impétueux, les disciples de Mahomet portoient dans les provinces de l'Empire Romain la désolation & la mort; & ce vaste corps, l'ouvrage de tant de siécles, trembloit devant la fortune des Sarasins. Déja maîtres de la plus grande partie de la Syrie, ces conquérans fanatiques, embrasés d'un zèle homicide, alloient couronner leurs exploits par la prise d'Antioche. Mais un scélérat, vil déserteur de la Religion Chrétienne, dont il étoit devenu le plus implacable ennemi, leur conseilla d'attaquer auparavant le château d'Aazaz, situé entre Alep & Antioche. Youkinna

(c'étoit le nom du perfide) s'offrit de les faire entrer dans cette importante citadelle, où commandoit Théodore, ſon couſin-germain. Il prit avec lui cent cavaliers, gens de réſolution, qu'il habilla comme les Grecs; &, ſuivi, à quelque diſtance, de mille autres Barbares, il s'achemina, durant la nuit, vers les portes de la place. Il alloit y entrer, lorſque Théodore, que l'on avoit inſtruit des deſſeins de ſon indigne parent, tombe ſur lui; l'arrête, & le jette dans un cachot avec ſes cent ſatellites. Cependant Malec, chef de mille autres Saraſins, ſurprit un capitaine Grec, appellé *Lucas*, qui conduiſoit cinq cens chevaux dans la forteresſe, & l'enveloppa. Ayant fait prendre à ſes ſoldats les habits & les drapeaux des priſonniers, il envoya dire au gouverneur que Lucas venoit à ſon ſecours; puis, à la faveur de ce déguiſement, il ſe mit en marche. Pendant qu'il approchoit, Léon, fils de Théodore, éperdument amoureux de la fille d'Youkinna, vint offrir à ce traître de briſer ſes chaînes, & même de tuer l'auteur de ſes jours, s'il vouloit lui donner ſa fille pour épouſe. Youkinna promit tout, & ſortit de priſon avec les compagnons de ſa captivité. Pour mettre le comble à ſon crime, Léon courut à la maiſon de ſon pere, afin de lui plonger un poignard dans le ſein; mais il étoit déja mort. Luc, ſon frere, épris de la même paſſion, & voulant mériter au même prix la main de ſa maîtreſſe, lui avoit diſputé l'horreur de cet affreux parricide. Après cette exécrable ſcène, ils ſonnerent de la trompette,

& pouſſerent de grands cris. Les Saraſins tomberent ſur la garniſon, &, ſecondés par Malec qui arriva dans ce moment, la taillerent en piéces. Luc ſe préſenta devant le capitaine Muſulman, qui lui donna ſa bénédiction, avec de grands éloges, pour avoir ſacrifié ſon pere au deſir d'embraſſer la religion du grand prophète. *638 de J. C.*

ABGERSATE. (*priſe d'*) Après la célèbre bataille de Callinique, les Perſes, enflammés de colere & de haine contre les Romains, entrerent en Méſopotamie, & vinrent aſſiéger Abgerſate, forteresſe de l'Oſrhoëne. La garniſon ſe défendit, du haut des remparts, à coups de traits; & mille Perſes payerent de la vie leur bravoure téméraire. Quand les carquois furent épuiſés, on s'arma de frondes; & les pierres, lancées par des mains adroites, abbatirent encore une foule d'ennemis. Les aſſiégeans, ainſi maltraités, pratiquerent une mine qu'ils pouſſerent juſques ſous la muraille; & déja ils commençoient à l'étayer, lorſque les habitans, qui s'étoient apperçus du malheur qui les menaçoit, ſe hâterent de le prévenir. Femmes, vieillards, enfans, tous les citoyens, ſans exception, travaillerent, jour & nuit, à une contre-mine. Leur ardeur fut ſi grande, qu'en peu de tems ils atteignirent les travailleurs, & les maſſacrerent. Mais, pendant qu'ils combattoient ſous terre, les Perſes donnoient l'aſſaut à la ville, & s'en rendirent maîtres par eſcalade. Ils firent main-baſſe ſur les malheureux aſſiégés, & les immolerent tous à leur vengeance. Il n'y eut que

ceux qui s'étoient échappés avant la prise de la place, qui éviterent la mort, ou l'esclavage plus triste que la mort même. *531 de J. C.*

ABYDE. (*siége d'*) Philippe, pere de Persée, roi de Macédoine, étant en guerre avec les Rhodiens, alla mettre le siége devant Abyde, place forte, située au détroit des Dardanelles, & qui tenoit pour eux. On n'omit rien, de part & d'autre, pour bien attaquer & pour bien défendre. Cependant les assiégés se trouverent serrés de si près, qu'ils parlerent d'accommodement. Le roi de Macédoine leur proposa des conditions dures qu'ils rejetterent avec indignation. Poussés par un désespoir aveugle, ils jurent avec les plus horribles imprécations de ne point survivre à leur patrie, à leur liberté. On enferme dans les temples les femmes, les enfans, les vieillards, toutes les richesses; puis on fait promettre, en présence des dieux, aux citoyens les plus distingués, de donner la mort à ces infortunées victimes, & de mettre le feu partout, si la ville étoit prise. Enfin, animés d'une émulation fatale, ils courent à l'envi, comme des phrénétiques, aux brèches & sur les remparts, où presque tous ils se font tuer en vendant chèrement leur vie. Dans ce moment, deux Abydéniens, de concert avec les prêtres, ouvrirent les portes au monarque vainqueur. Mais Philippe, instruit de la fureur de ceux qui, fidèles à leurs abominables sermens, immoloient les malheureux restes de leurs concitoyens, leva le siége, & leur laissa trois jours pour se tuer à leur aise.

N'eût-il pas mieux ſervi l'humanité, en arrêtant les triſtes effets de cet emportement barbare? *201 avant J. C.*

ACERRES. (*bataille d'*) La guerre ſociale devenoit, de jour en jour, plus fâcheuſe pour les Romains, ſoit par l'imprudence, ſoit par l'incapacité des généraux de la république. Junius étoit revêtu du conſulat. Il n'eut pas d'abord de grands ſuccès; mais ſes fautes le rendirent plus ſage, & ſes défaites lui apprirent à vaincre. Papius, chef des Alliés rebelles, aſſiégeoit la ville d'Acerres, en Campanie. Fier de ſes avantages, ce capitaine voulut meſurer ſes forces contre celles du Conſul qui s'étoit poſté dans ſon voiſinage; &, voyant qu'il ne ſortoit point de ſon camp, il eſſaya de forcer ſes retranchemens. Les Romains ſe défendirent avec une valeur héroïque; &, pendant qu'ils arrêtoient l'ennemi du côté de l'attaque, Junius fit ſortir par une autre porte ſa cavalerie, qui, prenant en queue les aſſaillans, les mit tellement en déſordre, qu'il en reſta ſix mille ſur la place. Cette victoire rendit la joie & l'eſpérance aux Romains. Le général vainqueur fut proclamé *Imperator* (a) par ſes ſoldats; & dans la capitale on quitta l'habit de guerre. *90 avant J. C.*

ACRE. (*ſiége d'*) Les mauvais ſuccès des premieres Croiſades, loin de ralentir la pieuſe fureur des princes Chrétiens, ſem-

(a) *Imperator* ſignifie uniquement Général d'armée. C'étoit une dénomination honorifique, accordée aux généraux vainqueurs, par les ſoldats.

bloient donner au fanatiſme de ce ſiécle un nouveau degré de mérite. Rome ne ceſſoit de préſenter aux regards de l'Europe la triſte image de Jéruſalem en proie aux Barbares, les Lieux ſaints profanés par les Muſulmans, & ces royaumes, fondés dans la Paleſtine par la valeur des fidèles, renverſés, anéantis. Ces touchantes peintures, accompagnées de grandes promeſſes d'indulgences, eurent un merveilleux effet. La France & l'Angleterre, Philippe Auguſte & Richard, perſuadés par la voix du ſaint pere, leverent des troupes pour venger la cauſe de Dieu. Suivis de nombreux bataillons, accompagnés des plus grands ſeigneurs de leurs Etats, les deux monarques s'embarquerent, & ſe joignirent à Meſſine. Tancrede, roi de Sicile, s'efforça de les brouiller; & déja le flambeau de la diſcorde, allumé par ce prince inquiet, alloit cauſer un terrible incendie; mais une modération religieuſe calma cet orage naiſſant. Les fougueux pélerins s'embraſſerent; & les François, ſous la conduite de leur roi, cinglerent vers Ptolémaïs, qu'on nomme *Acre*, ou *Saint-Jean-d'Acre*. C'étoit un port très-renommé, une ville très-riche, très-forte, également néceſſaire & aux Chrétiens, pour conſerver Tyr, Antioche, Tripoli, & aux Saraſins, pour aſſurer la communication de l'Egypte avec la Syrie. Depuis plus de deux ans, Gui de Luſignan, roi de Jéruſalem, en avoit formé le ſiége avec beaucoup moins de troupes qu'il n'y en avoit à la défendre; mais les divers torrens de Croiſés, dont l'Occident inondoit ſans ceſſe la Terre-ſainte,

& les débris de l'armée d'Allemagne conduite par l'empereur Frédéric ayant groſſi ſes bataillons, il oſa marcher contre Saladin qui étoit accouru au ſecours de la ville. Jamais les légions Chrétiennes n'avoient montré tant d'ardeur. « Qui pourroit nous réſiſ-» ter, diſoit aux ſoldats l'un des principaux » chefs ? Qui ne trembleroit devant nous ? » Que Dieu nous laiſſe faire, ſans prendre » parti pour ni contre ; & la victoire eſt à » nous. Pour triompher, nous n'avons be-» ſoin que de nous-mêmes. » A peine eut-il fini ſon humble & religieuſe harangue, qu'on donna le ſignal. Le combat fut ſanglant, & le ſuccès douteux. Chacun s'attribua l'honneur de cette journée. La perte fut moindre du côté des Croiſés ; &, pour atteſter leur victoire, ils recommencerent à preſſer la ville qui continua de ſe défendre avec la même vigueur. Tel étoit l'état du ſiége, lorſque Philippe-Auguſte arriva dans le camp. Il y fut reçu comme l'ange du Seigneur. Ses libéralités, ſa bravoure, ſa vigilance, ranimerent la valeur & l'eſpérance des aſſiégeans. Les murs tomberent bientôt ſous les coups des François ; & le ſoldat victorieux alloit ſe répandre dans la place, ſi le roi, par égard pour le monarque Anglois (*a*), n'eût arrêté cette ardeur incivile. Le tems qu'il fallut perdre à l'attendre fit reſpirer les aſſiégés qui réparerent leurs brèches,

(*a*) Quelques auteurs modernes ont révoqué ce fait en doute ; mais leurs raiſons ne doivent pas prévaloir contre l'autorité des originaux.

& reprirent le courage qu'ils avoient perdu.

Richard arriva enfin, après avoir conquis l'iſle de Chypre, & traînant à ſa ſuite l'empereur Iſaac Comnène qu'il avoit dépouillé de ſes Etats. Les princes, agiſſant de concert, & partageant l'honneur & le danger de chaque action, firent eſpérer d'abord qu'au premier aſſaut Ptolémaïs ſeroit emportée. Ils convinrent de ce plan d'opérations : lorſque le monarque François attaquoit la ville, l'Anglois montoit la tranchée : le jour ſuivant, lorſque le prince Anglois conduiſoit l'aſſaut, le François pourvoyoit, à ſon tour, à la ſûreté des aſſiégeans. L'émulation & la rivalité, qui régnoient entre les deux rois & les deux nations, produiſirent des actes de valeur extraordinaires. Richard ſur-tout, animé d'un courage plus impétueux que celui de Philippe, attira ſur lui l'attention univerſelle, & s'acquit une réputation éclatante. Mais la diſcorde rompit cette heureuſe harmonie. Le trouble & la diſſenſion, ſuites funeſtes d'une ambition ſans bornes, ſouleverent toute l'armée Chrétienne. On fut plus d'une fois à la veille d'en venir aux mains, pour décider la querelle par un combat ſanglant. Tout étoit perdu, ſi quelques perſonnages diſtingués par leur ſageſſe n'euſſent engagé les deux rivaux à remettre après la priſe de la ville la diſcuſſion de leurs droits. On recommença donc à preſſer le ſiége plus vivement que jamais ; & Saint-Jean-d'Acre fut enfin forcée de capituler. Le traité portoit qu'on rendroit la vraie Croix priſe à la bataille de Tibériade ; qu'on briſeroit les fers de tous les Chrétiens eſclaves, & qu'on

payeroit aux deux rois, pour les frais de la guerre, deux cens mille bezans d'or. Saladin ne voulut pas ſouſcrire à ces conditions; & Richard, pour s'en venger, fit couper la tête à cinq ou ſix mille captifs, ne réſervant que les chefs & les plus riches, dont il tira une groſſe rançon.

La France vit périr à ce ſiége fameux, qui avoit ſi long-tems attiré l'attention de l'Europe & de l'Aſie, & coûté trois cens mille hommes, l'élite preſqu'entiere de ſes braves. La mort de Raoul, ſire de Coucy, eut des circonſtances bien touchantes. Mortellement bleſſé, il ſe fait porter dans ſa tente; écrit à la dame du Fayel, qu'il aimoit tendrement; charge ſon écuyer de lui porter ſon cœur; expire quelques momens après. Le gentilhomme, fidèle aux ordres de ſon maître, ſe hâte de les remplir. Déja il étoit aux portes du château de la dame, lorſqu'il fut rencontré par le mari jaloux, qui le fit fouiller, & lui trouva le fatal préſent. Tranſporté de rage, Fayel fit mettre ce cœur en ragoût, & le ſervit à ſon épouſe. Elle en mangea beaucoup. Alors le barbare lui découvrit le funeſte ſecret. La dame, ſaiſie d'horreur, jura qu'après une nourriture ſi chere, ſi précieuſe, elle n'en prendroit jamais d'autre, & mourut peu de jours après.

La conquête d'Acre fut le terme des exploits des Croiſés. Philippe, ne pouvant s'accommoder avec Richard, & d'ailleurs indiſpoſé, remonta ſur ſes vaiſſeaux, & revint dans ſes Etats chercher du repos & de la ſanté. Mais, pour ſe mettre à l'abri des reproches du roi d'Angleterre, il lui laiſſa dix mille ſantaſſins

& cinq cens cavaliers, avec l'argent néceſſaire pour les entretenir durant trois ans. A la tête de ces troupes, Richard fit des merveilles. Il alloit aſſiéger Aſcalon. Saladin, avec trois cens mille hommes, s'oppoſoit à ſon paſſage. Le preux & vaillant monarque, ſans s'effrayer de ce nombre immenſe, ordonne l'attaque; fond ſur l'infidèle; le frape; le terraſſe, & diſſipe comme de vaines ombres ſes bataillons nombreux. Quarante mille Muſulmans reſterent ſur la place. Tout le pays lui fut ouvert. Mais ce terrible vainqueur s'arrêta au milieu de ſes triomphes; &, quelqu'un lui montrant Jéruſalem, dont il n'étoit éloigné que de trois ou quatre lieues, il tourna les yeux de l'autre côté, n'étant pas digne, diſoit-il, de la regarder, puiſqu'il ne pouvoit la délivrer. Il fit avec Saladin une trêve pour trois ans, trois mois, trois ſemaines, trois jours & trois heures, & revint en Angleterre. *1191 de J. C.*

ACTIUM. (*bataille d'*) Antoine & Auguſte s'étoient rendus ſeuls maîtres de l'univers; & le vaſte Empire de Rome, ouvrage de plus de ſept cens ans, étoit devenu la proie de deux ambitieux qui, pour élever l'édifice de leur fortune, avoient immolé les plus reſpectables victimes, ſacrifié la liberté de leur patrie, foulé aux pieds les droits les plus ſaints, & verſé le plus pur ſang de la république. La jalouſie du gouvernement, ſi naturelle entre des Puiſſances égales en dignité, rompit bientôt la paix qui régnoit entr'eux, & arma leurs bras parricides. Tout le monde connu s'ébranla pour cette guerre; &, dans

ce conflit terrible, l'Orient ſe heurta contre l'Occident.

Antoine, adoré de ſes ſoldats, maître de l'Aſie & de l'Egypte entiere, Antoine, qui comptoit ſous ſes étendards des monarques puiſſans, des potentats fameux, leva une armée de plus de deux cens mille hommes, & mit en mer une flotte de cinq cens vaiſſeaux, la plûpart à huit & à dix rangs de rames, ſuperbement ornés, ſuivant le goût de magnificence & même de luxe qu'il portoit par-tout.

Auguſte, maître de l'Afrique, de l'Eſpagne, des Gaules, de l'Italie, avoit des troupes & une flotte moins nombreuſes; mais ſes ſoldats étoient plus Romains, ſes matelots plus habiles; & ſa cauſe paroiſſoit être celle de la patrie. Ce qui lui donna ſur-tout l'avantage ſur ſon rival, fut la paſſion funeſte qu'Antoine avoit conçue pour la trop fameuſe Cléopatre, reine d'Egypte. Cette artificieuſe princeſſe, ſi connue par ſes attraits ſéducteurs & par ſes licentieuſes amours, s'étoit acquis un tel empire ſur l'eſprit du général Romain, qu'elle lui avoit fait oublier & le ſoin de ſa gloire & celui de ſa fortune. Cet homme, devant qui fléchiſſoient les maîtres des nations, ne rougiſſoit pas de recevoir la loi d'une coquette; & la volonté de ſa maîtreſſe étoit la règle ſuprême de toutes ſes démarches. Ses plus habiles officiers lui conſeilloient de vuider ſa querelle avec Auguſte, par une bataille en pleine campagne, parce que ſon armée de terre étoit incomparablement plus forte que celle de ſon

ennemi; mais Cléopatre, qui avoit ſes deſſeins, & qui, dès avant le combat, ſongeoit à la fuite, voulut qu'une bataille navale décidât de cette guerre; & Antoine eut la foibleſſe de ſuivre ce parti, parce qu'il étoit du goût de la reine, quoique ſes vaiſſeaux fuſſent en déſordre, peſans, mal fournis. Il régla donc le choix de ſes meilleurs bâtimens ſur le nombre d'hommes qu'il avoit pour les ſervir & pour faire une manœuvre intelligente. Il brûla tous les autres; & ſa flotte ſe trouva réduite à cent ſoixante-dix vaiſſeaux qui n'avoient pas même leur équipage complet. En y ajoûtant ſoixante-dix galeres que commandoit Cléopatre, il étoit encore inférieur à Auguſte qui avoit alors deux cens ſoixante vaiſſeaux bien équipés. Les ſiens étoient plus grands & plus hauts de bord: auſſi comptoit-il que cet avantage ſuppléeroit à ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il embarqua ſur cette flotte vingt mille ſoldats légionnaires & deux mille arbalêtriers, avec les premiers & les plus illuſtres de ſes partiſans, afin qu'il leur fût plus difficile de paſſer du côté de l'ennemi, s'ils étoient tentés d'imiter l'exemple de ceux qui, depuis le commencement de la guerre, s'étoient rangés ſous les drapeaux d'Auguſte.

Pendant cet embarquement, un vieux Centurion, de tout tems attaché à la cauſe d'Antoine, & qui avoit reçu mille bleſſures en combattant pour lui, s'étant approché de ce général: « Quoi! ſeigneur, lui dit-il, les lar» mes aux yeux, quoi! vous voulez confier » vos eſpérances ſur un bois fragile! Vous

» voulez expoſer à la merci des flots des ſol-
» dats accoutumés à combattre ſur terre !
» Vous défiez-vous de cette épée qui tant de
» fois vous a ſi bien ſervi ? Doutez-vous de
» l'affection de vos troupes qui ſi ſouvent
» ont bravé la mort pour votre gloire ? Ah !
» mon général, laiſſez, laiſſez les Egyptiens
» & les Phéniciens combattre ſur mer. La
» terre eſt notre élément. Donnez-nous la
» terre, & nous vous aſſurons une victoire
» complette. »

A ce diſcours, Antoine ne répondit rien ; mais, prenant un air de ſérénité, &, de la main, faiſant ſigne au Centurion d'avoir bon courage, il continua ſon opération. Il recommandoit à cet officier généreux une confiance qu'il n'avoit pas lui-même ; & l'on remarqua que, les pilotes voulant laiſſer les voiles à terre, parce que les rames ſuffiſoient pour le combat, il ordonna qu'on les portât dans les vaiſſeaux, ſous prétexte qu'il ne falloit pas que l'ennemi pût échapper par la fuite. Auguſte ſentit bien tout l'avantage que lui donnoit ſon ennemi, en lui préſentant la bataille ſur mer. Il fit de ſon côté tous les apprêts du combat, & n'oublia rien pour fixer la fortune dans ſon parti.

Les deux armées ſe rangerent près du promontoire d'Actium. Les troupes de terre, ſimples ſpectatrices du combat, étoient poſtées ſur les rivages ; celles d'Antoine, commandées par Canidius ; celles d'Auguſte, par Statilius Taurus : puiſſant encouragement pour les deux flottes qui alloient décider de la fortune de leurs maîtres. Antoine offrit la

bataille, mais ſans envie d'attaquer le premier. Il avoit recommandé à ceux qui préſidoient à la manœuvre, d'attendre l'ennemi, ſans faire aucun mouvement, & de ſe précautionner contre les écueils & les bancs de ſable, dangereux dans cette mer étroite, toute voiſine des terres. Ses ſoldats avoient ordre de ſe battre comme s'ils euſſent été en terre ferme, & de regarder leurs vaiſſeaux comme des citadelles qu'ils auroient à défendre contre une troupe d'aſſaillans. Auguſte vit avec étonnement la tranquillité de la flotte ennemie. Il ne jugea pas à propos de l'attaquer ſi près des terres, où l'agilité de ſes vaiſſeaux & l'habileté de ſes rameurs auroient été de peu d'uſage. Il ſe contenta de demeurer en préſence, à la diſtance d'un quart de lieue. Cette inaction dura juſqu'à midi. Alors un vent de mer s'étant élevé, les officiers & les ſoldats d'Antoine, impatiens d'un délai qui irritoit leur courage, ébranlerent leur gauche, & firent un mouvement vers l'ennemi. Auguſte en fut charmé; &, pour les engager à s'éloigner d'avantage du détroit & des terres, il ordonna à ſa droite de reculer vers la pleine mer, afin que ſes vaiſſeaux, dont la manœuvre étoit parfaite, euſſent tout l'eſpace néceſſaire pour aſſaillir à leur avantage les lourdes maſſes d'Antoine, qui, par leur peſanteur, & le défaut d'équipages, ne ſe manioient que difficilement & avec lenteur. Bientôt on s'approche; on ſe mêle; on commence un combat terrible. Les ſoldats ſe ſervent de piques, de boucliers, de longues perches armées de fer par le bout, de pots à

feu; & même, du côté d'Antoine, comme les pouppes de ſes navires portoient des tours de bois, on emploie les catapultes, les baliſtes, & toutes les machines propres à lancer des traits & des pierres. Pendant que l'on combattoit ainſi à l'aile droite, Agrippa, qui commandoit la gauche, l'étendit pour envelopper l'ennemi. Publicola, général d'Antoine, & qui étoit oppoſé au lieutenant d'Auguſte, fut obligé d'en faire autant; &, en s'avançant, il ſe ſépara peu-à-peu du centre où le trouble commença à ſe mettre.

Cependant la victoire étoit encore indéciſe, lorſque tout-à-coup on vit les vaiſſeaux de Cléopatre qui déployoient leurs voiles pour ſe retirer, & qui prirent la fuite au travers des combattans. Alors Antoine vérifia ce que l'on dit des amans, que leur ame habite dans la perſonne qu'ils aiment. Oubliant qu'il étoit général, oubliant qu'il étoit homme, il perdit la tête, & ſe ſentit entraîner malgré lui vers une femme perfide qui le trahiſſoit. Il abandonna ſes fidèles ſoldats qui ſe faiſoient tuer pour lui; &, montant ſur une galere à trois rangs de rames, accompagné ſeulement de deux hommes, il ſuivit la reine d'Egypte. Cléopatre, l'ayant reconnu, fit lever en l'air le pavillon de ſon vaiſſeau. Il y aborda. Il y entra ſans la voir & ſans en être vu. Elle étoit à la pouppe. Il paſſa à la proue; & là, demeurant aſſis ſeul, & dans un profond ſilence, il tint long-tems ſa tête avec ſes deux mains. Cependant ſes guerriers ſoutinrent encore avec un courage invincible les furieux aſſauts des vainqueurs. L'attachement

pour leur général, l'amour de la gloire étoient ſi vifs dans le cœur de ces braves ſoldats, qu'ils ne voulurent point recevoir le quartier qu'Auguſte leur offroit, juſqu'à ce qu'enfin, la mer commençant à élever de groſſes vagues & à fatiguer leurs bâtimens, las de réſiſter à la fois aux ennemis, aux vents & aux flots, ils ſe ſoumirent à la loi du plus fort. Le nombre des morts ne paſſa pas cinq mille. Les vaiſſeaux pris, de toute grandeur & de toute forme, monterent à trois cens. L'armée de terre d'Antoine, manquant de tout, & livrée par ſes chefs, céda à la néceſſité, & paſſa ſous les drapeaux d'Auguſte, le ſeptieme jour après la bataille. Cet heureux Romain, devenu, par ce mémorable triomphe, le ſeul maître, le ſeul ſouverain du monde, ne ſe preſſa point de pourſuivre ſon ennemi; perſuadé qu'il étoit tombé ſi bas, qu'un délai de quelques mois ne pourroit pas lui donner moyen de ſe relever. D'ailleurs il n'eſtimoit rien tant que la circonſpection. Il avoit toujours à la bouche le proverbe grec: « Hâtez-vous lentement; » & ſouvent il citoit ce vers:

La prudence vaut mieux qu'une heureuſe hardieſſe.

Il commença donc par porter ſes ſoins ſur les objets les plus proches. Il rendit des actions de graces à Apollon, ſon dieu tutelaire, & de tout tems honoré ſur le promontoire d'Actium. Après cet acte de piété, il pardonna à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui, voulant, par cette clémence ineſpérée,

inespérée, effacer l'horreur encore récente de ses premieres proscriptions. Il parcourut la Grèce qu'il combla de ses bienfaits; rentra dans l'Italie, où il appaisa quelques séditions, & revint ensuite en Asie, pour achever d'accabler son rival.

Cet infortuné Romain, dévoré par la mélancolie la plus noire, gémissoit, presqu'anéanti sous le poids de sa disgrace. Ces jours de bonheur & de joie, qu'il avoit passés auprès de Cléopatre, s'étoient évanouis comme l'ombre. On n'encensoit plus sa fortune : on n'adoroit plus sa grandeur. Ses amis l'abandonnoient. Les foibles restes de ses nombreuses armées couroient à l'envi se prosterner devant Auguste. Cléopatre elle-même, Cléopatre, qui, par reconnoissance, devoit au moins partager les malheurs de son triste amant, étoit changée à son égard; & cette princesse infidèle ne cherchoit qu'à mériter sa grace du vainqueur, en perdant un homme qui l'avoit comblée de bienfaits. Il la revit pourtant, & entra avec elle dans Alexandrie. Ce fut dans cette capitale de l'Egypte qu'Auguste vint l'attaquer, pour la derniere fois. Antoine, rappellant alors toute sa valeur, fit une sortie si vive, & combattit avec tant de courage, qu'il mit en fuite la cavalerie ennemie, & la poursuivit jusqu'à ses retranchemens. Comme il étoit naturellement présomptueux, il fit trophée de cette victoire; &, en rentrant dans la ville, il alla droit au palais; embrassa Cléopatre tout armé, & lui présenta un cavalier qui s'étoit distingué par sa valeur. La reine récompensa magnifique-

ment ce guerrier, & lui fit préſent d'une cuiraſſe & d'un caſque d'or. Mais le ruſé ſoldat, au lieu de ſe piquer de reconnoiſſance, voulut mettre en ſûreté le riche don qu'il venoit de recevoir. Dès la nuit ſuivante, il paſſa dans le camp ennemi. Antoine fut mortifié; mais, pour ſe venger, il invita lui-même à la déſertion les ſoldats de ſon adverſaire, & fit répandre des billets qui promettoient quinze cens dragmes à quiconque prendroit parti dans ſes troupes. Auguſte appréhenda ſi peu l'effet de ces ſollicitations, qu'il les expoſa publiquement à ſon armée; & ſes ſoldats n'en conçurent qu'un nouveau ſurcroît d'indignation contre leur auteur & d'attachement pour leur chef. Le lendemain, Antoine envoya défier Auguſte à un combat ſingulier. Auguſte lui répondit que, s'il cherchoit la mort, il avoit aſſez d'autres voies pour la trouver. Il la cherchoit en effet; &, croyant ne pouvoir ſe la procurer plus glorieuſe que dans une bataille, il réſolut de combattre par terre & par mer en même tems. La veille du jour deſtiné à ce dernier coup de déſeſpoir, il ordonna aux officiers de ſa bouche de lui préparer un grand repas: » Bon vin, bonne chère, & en abondance, » leur dit-il. C'eſt peut-être aujourd'hui la » derniere fois que vous me ſervirez. De» main peut-être ne ſerai-je plus qu'un ca» davre & un vain phantôme. »

A ces triſtes paroles, tous ſes amis fondirent en larmes. Il leur déclara qu'il ne vouloit point les mener à un combat où il ſe propoſoit pour fin la mort bien plus que la

victoire. Au point du jour, il rangea ſes troupes de terre ſur les collines qui s'élevoient à l'entrée de la ville ; & de-là il conſidéroit ſes vaiſſeaux qui s'avançoient en bon ordre vers la flotte ennemie. Il s'attendoit à être ſpectateur d'un combat ; mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſon déſeſpoir, lorſqu'il vit ſes galeres ſaluer celles d'Auguſte ; en recevoir le ſalut, & enſuite les deux flottes réunies prendre, de concert, la route du port ! Dans le même moment, ſa cavalerie déſerte. Il tente un combat d'infanterie. Il eſt vaincu. Furieux, il rentre dans la ville, & crie à haute voix qu'il eſt trahi par Cléopatre, & livré par cette ingrate princeſſe à ceux contre leſquels il ne combattoit que pour l'amour d'elle. La reine effectivement avoit donné des ordres ſecrets à la flotte. Craignant la juſte vengeance de ſon amant, elle s'enferma dans ſon tombeau, & lui fit dire qu'elle s'étoit donné la mort. Antoine crut ſans héſiter cette triſte nouvelle ; &, pénétré de douleur : » Malheureux ! ſe dit-il à lui-même, qu'at» tends-tu donc encore ? La fortune vient de » te ravir l'unique bien qui te faiſoit aimer » la vie. » En prononçant ces mots, il entre dans ſa chambre ; ſaiſit ſon épée ; &, pouſſant de profonds ſoupirs : « O Cléopa» tre ! s'écrie-t-il encore, ô moitié de moi» même ! je ne me plains pas d'être privé » de toi. Je vais te rejoindre. Ah ! ſi je gé» mis, c'eſt que tu m'as vaincu en courage, » en magnanimité. »

Il avoit un eſclave, nommé *Eros*, de la fidélité duquel il étoit aſſuré. Cent fois il lui

ADIGE. (*bataille de l'*) Le comte Widin, ſeigneur Goth, un de ceux qui s'étoient établis en Italie, du conſentement de l'empereur Juſtinien, ſe révolta contre ſon bienfaiteur, & prit les armes. N'ayant pas des troupes aſſez nombreuſes, il demanda du ſecours au général des François, nommé *Amingh*, qui ſe rendit à ſes prieres, & vint le joindre ſur les rives de l'Adige. L'un & l'autre ſe diſpoſerent à paſſer le fleuve, pour attaquer Narsès campé ſur l'autre bord. Le général Romain, voulant détacher les François du parti des Goths, envoya prier Amingh de ſe retirer. Le Barbare, montrant ſon javelot d'un air fier, répondit qu'il ne le quitteroit pas tant qu'il lui reſteroit un bras pour le lancer. Sur ce refus préſomptueux, Narsès attaque les Alliés, & les taille en piéces. Il fait priſonniers les deux généraux; envoie Amingh à Conſtantinople, & fait trancher la tête au perfide Widin. *L'an 563.*

ADIS. (*bataille & priſe d'*) Les Romains, vainqueurs à Ecnome, entrerent dans l'Afrique, ſous les auſpices du célèbre Régulus, à qui l'on avoit laiſſé le commandement de l'armée. Ce général s'avança vers Adis, une des plus fortes places du pays; &, réſolu d'en faire la conquête, il en forma le ſiége. Auſſi-tôt les Carthaginois volerent au ſecours de cette importante ville qui ſervoit de boulevard à leur patrie. Ils ſe poſterent ſur une colline où leur cavalerie & leurs éléphans ne pouvoient leur être que fort incommodes. Le chef des Romains profita de cette faute. Il tomba ſur eux; les mit en déroute

& pilla leur camp. Ce nouveau triomphe le rendit maître d'Adis & de toutes les contrées voisines. Plus de quatre-vingt villes ou bourgs se rendirent; &, ce qui valoit mieux encore, il emporta Tunis, qui n'étoit éloignée de Carthage que de quatre ou cinq lieues.

L'allarme fut grande dans cette capitale. On n'avoit personne à opposer à Régulus, qui se disposoit à investir la place. Dans cette cruelle extrémité, il fallut songer à la paix qui devenoit indispensable. On envoya des députés aux Romains, pour traiter avec eux, tandis qu'on alloit offrir le commandement des troupes au Lacédémonien Xantippe, guerrier fameux dans son pays & dans toute la Grèce. Régulus voulut parler en maître. Il proposa des conditions dures, qui asservissoient Carthage. Les ambassadeurs, prosternés à ses pieds & fondant en larmes, le conjuroient, au nom des dieux, de traiter leur patrie avec plus de clémence. « Entre » ennemis, leur dit-il d'un ton fier & terri» ble, il faut vaincre, ou recevoir la loi du » vainqueur. » On se sépara sans rien conclure. Cependant Xantippe, que Carthage attendoit comme son libérateur, arriva dans cette ville, & fixa sur lui tous les regards. Sa présence & ses conseils, sa vigilance & sa valeur rallumerent le courage éteint des Carthaginois; & la discipline militaire, qu'il rétablit dans toute sa vigueur, fit concevoir les plus flatteuses espérances. Elles ne furent point trompées. Xantippe sortit à la tête de douze mille hommes de pied, quatre mille

chevaux & cent éléphans; &, profitant de l'ardeur de ſes troupes, il préſenta la bataille aux Romains. Il rangea ſes guerriers dans une plaine favorable à ſes éléphans & à ſa cavalerie, plus forte & plus adroite que celle de l'ennemi. Régulus, dont l'infanterie étoit plus nombreuſe, devoit, par une raiſon ſemblable, chercher les montagnes & les hauteurs; mais ſes ſoldats, mépriſant le général Grec, & des troupes qu'ils avoient tant de fois vaincues, demanderent la bataille avec de grands cris. Régulus, comptant auſſi ſur la fortune qui l'avoit ſi bien ſervi juſqu'à ce jour, n'eut pas la force de leur réſiſter. On donne le ſignal de part & d'autre. Xantippe fait avancer ſes éléphans, pour enfoncer les rangs des ennemis. Ceux-ci les reçoivent en frapant ſur leurs armes, & en jettant des clameurs effrayantes, pour intimider les terribles animaux. En même tems, la cavalerie Carthaginoiſe fond ſur les Romains qui ne peuvent ſoutenir l'impétuoſité de ſon choc. Alors la déroute devient générale. Régulus eſt fait priſonnier avec près de cinq cens hommes, après avoir perdu trente mille ſoldats Romains & Alliés. Ce général illuſtra ſes fers, & s'immortaliſa par la conſtance avec laquelle il ſouffrit une mort cruelle & barbare. 255 *avant J. C.*

ADRANA. (*journée d'*) Germanicus, ſi fameux par ſes vertus & par l'attachement des Romains pour ſa mémoire, voulant écraſer les Germains, ces fiers & indomptables ennemis de l'Empire, leur livra bataille ſur les bords de l'Adrana, aujourd'hui l'Eder.

Dès le premier choc, les Barbares prirent la fuite. Les Romains, victorieux & maîtres du pays, brûlerent Mattium, capitale de la nation, que l'on croit être aujourd'hui Marpourg, & firent le dégât dans la campagne, ſans que l'ennemi, ſi bien humilié, osât ſe montrer davantage. Pour le tenir en reſpect, Germanicus lui oppoſa Cécina, ſon lieutenant, avec quatre légions. *L'an 15 de J. C.*

ADRUMET. (*priſe d'*) Les Maures, après avoir défait, dans un grand combat, Himérius, commandant des Romains en Afrique, le menacerent de le tuer, s'il ne les rendoit maîtres d'Adrumet. Ils s'approcherent de cette ville; &, s'étant arrêtés à quelque diſtance, ils envoyerent le capitaine captif, avec des ſoldats, dire aux habitans que Jean, fils de Siſinniole, avoit taillé en piéces l'armée des Maures, & qu'il alloit arriver avec une grande multitude de priſonniers. Pour les mieux tromper, on fit paroître à leurs yeux quelques Barbares chargés de chaînes. Ils ouvrirent leurs portes à Himérius; &, ſon eſcorte s'en étant ſaiſie, les Maures, vainqueurs par ce ſtratagême, accoururent en foule; pillerent la ville, & y laiſſerent garniſon. Peu de tems après, un prêtre, nommé Paul, ayant obtenu de Sergius, gouverneur de Carthage, une troupe de quatre-vingt ſoldats, eut l'adreſſe de remettre les Romains en poſſeſſion d'Adrumet. Il raſſembla grand nombre de vaiſſeaux & de barques qu'il chargea de payſans & de matelots déguiſés en ſoldats; &, lorſqu'il fut

devant la ville, il fit dire aux habitans que le commandant leur envoyoit une armée nombreuſe pour les mettre en liberté. Cette nouvelle remplit la ville de joie, & glaça d'effroi la garniſon. Paul, ſans donner le tems ni aux uns ni aux autres de reconnoître la vérité, entre dans le port à pleines voiles; fait main-baſſe ſur les Maures qui n'oſent même ſe défendre, & ſe rend maître de la place. *L'an 543.*

ADUATIQUES. (*défaite des*) Une peuplade de Gaulois, nommés *Aduatiques*, ayant appris la défaite des Nerviens, leurs voiſins, près de la Sambre, ſe cantonna dans la principale ville du pays, pour y attendre Céſar. Dès que l'armée Romaine ſe préſenta devant la place, ils firent quelques ſorties très-vives, & capables de perſuader qu'il ſeroit difficile de les vaincre. Mais bientôt une ligne de contre-vallation de douze pieds de profondeur ſur quinze mille pas de circuit, & par-tout fortifiée de redoutes, les renferma dans leurs murs. En même tems, on dreſſoit les machines pour faire les approches, & Céſar faiſoit conſtruire une vaſte tour de bois; c'eſt ce qui fixa ſur-tout l'attention des Barbares. D'abord ils ſe moquerent d'un projet qui leur paroiſſoit ridicule. « Quoi! des hommes auſſi petits auroient des bras & des forces ſuffiſantes pour placer ſur les murailles cet énorme coloſſe! » Mais bientôt cette citadelle mobile ſe remue, s'approche, & vient menacer la ville. A ce ſpectacle nouveau, la crainte s'empare de tous les cœurs. Les Gaulois, vaincus ſans combattre, en-

voient des députés à Céſar, & reconnoiſſent l'Empire de Rome. *57 avant J. C.*

AGNADEL. (*bataille d'*) Louis XII, roi de France, ayant déclaré la guerre aux Vénitiens, entra ſur les terres de ces républicains, au commencement du mois de Mai 1509, à la tête d'une armée de trente mille hommes, y compris ſix mille Suiſſes, & deux mille chevaux. Celle des ennemis, conduite par Nicolas des Urſins, comte de Pétigliane, & Barthelemi d'Alviane, étoit auſſi de trente mille fantaſſins & de deux mille cavaliers. Après différentes marches & divers ſuccès, ces deux grands corps ſe rencontrerent, le 14, près du village d'Agnadel, & ſe diſpoſerent à la bataille qu'ils ne pouvoient éviter. D'Alviane, malgré l'avis de ſon collégue, engagea l'action, & fut reçu par l'avant-garde Françoiſe. Bientôt le combat devint général. Il fut long & terrible. La victoire balançoit, ſans pouvoir ſe fixer pour aucun des deux partis. Tout étoit dans une confuſion affreuſe. Les bataillons François & Vénitiens s'entre-choquoient ſans pouvoir preſque ſe reconnoître; &, dans ce tumulte horrible, le ſoldat avoit peine à diſtinguer la voix & l'ordre de ſon général. Louis, ſans ménager ſa perſonne, s'expoſoit au plus grand feu. Quelques courtiſans le ſuppliant de conſidérer les dangers qu'il couroit : « Rien, » rien, leur répondit-il; je n'en ai point de » peur; & quiconque en aura peur, qu'il ſe » mette derriere moi : il n'aura point de » mal. » Ce prince avoit eu la précaution de placer ſon artillerie parmi des broſſailles,

afin que l'ennemi ne fût pas en garde contre ſon feu. Il la fit tirer ſi à propos & avec tant de ſuccès, qu'elle éclaircit en peu de tems les bataillons Vénitiens, & les mit en déſordre. Alors la gendarmerie Françoiſe, la plus redoutable de l'Europe, profitant de la confuſion où étoient les ennemis, tombe ſur eux de tous côtés; les enfonce, & les met en fuite. Dans ce moment, d'Alviane, qui combattoit au plus fort de la mêlée, fut renverſé de deſſus ſon cheval, & reçut un coup de lance, dont il perdit un œil. La chute de ce brave capitaine acheva la déroute de ſes troupes. Il ſe rendit priſonnier au ſeigneur de Vandeneſſe. Sur ces entrefaites, le comte de Pétigliane, qui n'avoit pas voulu ſe trouver au commencement de la bataille, parut à la tête de ſa cavalerie; mais, voyant que tout étoit perdu, il alla chercher un aſyle dans Vaila.

Dans cette célèbre journée, les Vénitiens perdirent près de quinze mille hommes; & la victoire ne coûta pas cinq cens ſoldats au monarque François. Ce prince demeura maître du champ de bataille, du bagage des ennemis, & de trente-ſix piéces de canon, ſur chacune deſquelles étoit gravé un lion, avec ce mot: *Marco.* Dès que Louis ſe vit triomphant, il deſcendit de cheval; rendit au Dieu des armées ſes actions de graces, &, quelque tems après, fit bâtir au même endroit une chapelle en l'honneur de la ſainte Vierge, ſous le nom de *Sainte Marie de la Victoire.* Ce monument, ſi digne de la piété d'un roi très-Chrétien, ſubſiſte encore au-

jourd'hui. D'Alviane fut préſenté au roi; &, dans le tems qu'il ſaluoit ce prince, on entendit ſonner bruſquement l'alarme dans le camp des François. Louis en avoit donné l'ordre, afin de rallier ſes ſoldats; mais, feignant d'être ſurpris : « Qu'eſt-ce, dit-il, ſeigneur Barthelemi? Vos gens ſont difficiles » à contenter. Ils veulent en tâter une ſeconde fois. » ... Sire, reprit d'Alviane, » s'il y a plus fait d'armes aujourd'hui, il » faut que vos gens s'entre-battent; pour les » nôtres, vous les avez gouvernés de maniere que de quinze jours ne les verrez en » face. » Le roi lui dit qu'il eût bonne patience, & qu'il auroit bonne priſon.

AGRIA. (*ſiéges d'*) Les Turcs, s'étant jettés dans la Hongrie, vinrent camper ſous les murs d'Agria, ville importante, qu'ils attaquerent avec fureur. Les aſſiégés leur oppoſerent un courage invincible; &, dans cette expédition célèbre, les femmes, animées d'un beau zèle, diſputerent aux hommes la gloire de défendre la patrie. Elles portoient aux guerriers de l'huile, de la poix, de l'eau bouillante, que l'on verſoit ſur les infidèles qui vouloient eſcalader les remparts. L'une, s'avançant avec une pierre qu'elle vouloit jetter ſur les Turcs, fut atteinte par un boulet de canon, qui lui emporta la tête. Sa fille, la voyant tomber à ſes côtés, prit la pierre; la lança contre les ennemis; courut en fureur au milieu d'eux à travers la brèche; en tua pluſieurs; en bleſſa d'autres, & ſacrifia ſa vie à la vengeance de celle dont elle l'avoit reçue. Une de ſes concitoyennes,

combattant sur le parapet, vit son gendre renversé par terre d'un coup de feu, & dit à sa femme d'emporter le cadavre, pour lui rendre les derniers devoirs. « Il en est un au- » tre plus pressant, répondit-elle ; c'est de » défendre la religion & la patrie. Celles-ci » doivent passer devant la tendresse ; & je » leur donnerai jusqu'à la derniere goutte de » mon sang. » Les officiers, qui commandoient dans la place, n'eurent point de motifs plus puissans pour animer les soldats, que de leur proposer l'exemple de ces femmes courageuses, qu'ils avoient sans cesse devant les yeux. Cependant ni la valeur de ces braves Amazones, ni les efforts des guerriers qui partageoient leurs exploits, ne purent empêcher les Ottomans d'entrer dans la ville. Ils y commirent les plus grands excès; &, après en avoir réparé les fortifications, ils en firent une place capable de protéger leurs autres conquêtes. *L'an 1566.*

Ils y furent assiégés, en 1687, par l'armée de l'empereur Léopold, & firent une si brave résistance, que les Allemands furent obligés de changer le siége en blocus. Il fut long & pénible ; & la garnison, qui, durant sept mois entiers, subsista sans pain, n'évacua la place qu'à la derniere extrémité, & parce que les révolutions, qui ébranloient le thrône des Sultans, la laissoient sans ressources.

AGRIGENTE. (*siéges d'*) 1. L'ambition & l'avidité ayant conduit les Carthaginois en Sicile, Annibal, leur général, ouvrit la campagne par le siége d'Agrigente, l'une des villes les plus fortes & les plus opulentes de

cette isle. On fit des levées & des terrasses, pour la construction desquelles on abbatit tous les tombeaux qui se trouverent dans les environs. Bientôt après, la peste se mit dans l'armée; &, devenant, de jour en jour, plus terrible, ce fléau destructeur tua des milliers de soldats. Annibal lui-même perdit la vie, & laissa, par sa mort, le commandement à Imilcon, son lieutenant. Le peuple, toujours aveugle dans ses raisonnemens, toujours extrême dans sa conduite, crut aussi-tôt que le ciel vengeoit l'insulte faite aux morts. Tout le camp se mit en prieres. On fit couler le sang des victimes, pour appaiser le courroux des dieux; &, afin de rendre plus efficaces ces cérémonies religieuses, on immola un enfant à Saturne, suivant la superstition inhumaine de Carthage. Cependant la famine, non moins redoutable que la peste, désoloit les assiégés qui, se voyant sans espérance & sans ressources, se déterminerent enfin à quitter leur patrie. La nuit suivante fut marquée pour le départ; & ce ne fut qu'en tremblant qu'on vit arriver cet instant funeste. Jamais spectacle ne fut plus touchant; jamais désolation ne fut plus grande. Les infortunés Agrigentins gémissoient d'acheter à ce prix la conservation d'une vie malheureuse. Ce qui mettoit le comble à leur douleur, étoit l'indispensable nécessité d'abandonner à la merci d'un ennemi cruel les vieillards & les malades qui ne pouvoient ni fuir ni se défendre. Ces déplorables exilés furent reçus à Géla, ville la plus prochaine; & le tendre accueil qu'on leur fit fut seul capable de cal-

mer un peu la violence de leur déſeſpoir. Le lendemain, les Carthaginois entrerent dans la ville; égorgerent tous ceux qui n'avoient pu s'expatrier, & firent un immenſe butin. *409 avant J. C.*

2. Dans la premiere guerre Punique, Agrigente, dont les troupes de Carthage avoient fait leur place d'armes, fut attaquée par les Romains qui s'en rendirent maîtres après un ſiége de ſept mois, durant lequel ils ſouffrirent beaucoup, & une victoire ſanglante remportée ſur Hannon qui venoit au ſecours des aſſiégés. *262 avant J. C.*

Quelques années après, dans la même guerre, une flotte Romaine ayant été ruinée par une tempête, les Carthaginois vinrent ſe préſenter devant Agrigente qu'ils prirent en peu de jours, & qu'ils ruinerent de fond en comble. Cependant elle ſe releva dans la ſuite; & c'eſt encore à préſent une fort jolie ville, ſituée ſur une colline à trois milles de la mer, & nommée *Agrigento*, ou *Gergenti*.

AHGRIM. (*bataille d'*) Le roi de France, voulant ſoutenir le parti chancelant du roi Jacques, envoya en Irlande le comte de Saint-Ruth, autrefois page du maréchal de la Meilleraie, & devenu, depuis la mort de ce capitaine, le mari de conſcience de la maréchale. Cet officier avoit donné plus d'une fois des marques de valeur & de courage; mais ſon expérience étoit médiocre: auſſi, dès qu'il eut rencontré les Anglois près d'Ahgrim, place ſituée ſur les bords du Suc, il engagea le combat, ſe croyant invincible

à

à la tête d'une armée de François. Il paya cher cette préſomption aveugle. Il fut battu le 22 de Juillet 1691, & laiſſa, par ſa mort, les ennemis maîtres de ſes bagages & du champ de bataille.

AIGUILLON. (*ſiége d'*) Le duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, s'étant mis à la tête des troupes Françoiſes, s'avança vers Aiguillon, dont les Anglois s'étoient emparés, & forma le ſiége de cette importante ville ſituée ſur le confluent de la Garonne & du Lot. La nature & l'art l'avoient fortifiée de concert. Une brave garniſon, commandée par le comte de Pembroke & le vaillant Mauny, la mettoit en état de faire une longue réſiſtance. Le duc avoit fait ſerment de ne point décamper qu'il ne s'en fût rendu maître : auſſi n'oublia-t-il rien pour n'être point parjure. Pendant une ſemaine entiere, il ſe donna régulièrement quatre aſſauts par jour. Quatre fois on conſtruiſit un pont ſur la Garonne, & quatre fois les aſſiégés détruiſirent cet ouvrage. Toutes les machines de guerre, alors en uſage, furent employées ſans ſuccès. Enfin le général François, toujours attaquant & toujours repouſſé, fut contraint d'attendre de la famine une victoire que ne pouvoit lui procurer ſon bouillant courage. Il envoya demander au roi ſon pere la permiſſion de demeurer devant la place, & de la tenir bloquée juſqu'à ce qu'elle ſe fût rendue. Mais l'invaſion du roi d'Angleterre, Edouard IV, dans les provinces de France, l'obligea d'abandonner ſon entrepriſe, pour voler au ſecours de ſa patrie

menacée des plus grands déſaſtres. Ce ſiége porta le deuil dans la maiſon royale des ducs de Bourgogne. Philippe, fils d'Eudes, duc actuel, voulant franchir un foſſé, pour former quelque attaque, ſon cheval ſe cabra & ſe renverſa ſur lui. La violence de cette chute lui cauſa la mort. Il ne laiſſa qu'un fils en bas âge, en qui finit la premiere branche de ſon auguſte famille. *An de J. C. 1345.*

AINADIN. (*bataille d'*) La ville de Damas étoit vivement ſerrée par une armée de Saraſins. L'empereur Héraclius, qui vouloit conſerver cette importante place, leva de nouvelles troupes ; mit à leur tête Verdan, gouverneur d'Émeſſe, & les fit marcher au ſecours de la ville aſſiégée. Ces guerriers, qui portoient dans leurs mains l'eſpérance & le ſalut de l'Empire, vinrent camper dans une plaine voiſine de Damas, nommée le *Champ Ainadin*. Les Muſulmans, conduits par le célèbre Khaled, s'approcherent auſſitôt des Chrétiens dont le nombre étoit de ſoixante-dix mille hommes, &, dès le point du jour, ſe préparerent au combat. La multitude & la bonne contenance des Romains donnerent à Khaled de vives inquiétudes. Il demanda à ſes gens lequel d'entr'eux voudroit aller reconnoître les ennemis, pour lui rapporter la maniere dont ils étoient rangés, & quelles étoient leurs principales forces ? Dérar-Ebn-Alazouar, toujours prêt quand il s'agiſſoit de quelque coup hardi, offrit ſes ſervices, & partit à l'inſtant. Verdan, qui l'apperçut, ſe doutant de ce qu'il venoit faire, choiſit trente cavaliers auxquels il ordonna

d'aller arrêter ce téméraire, & de l'amener à ſes pieds. Ils partent comme des éclairs, & fondent ſur le Saraſin. A leur approche, Dérar prend la fuite. Les Romains le pourſuivent; & déja ils étoient loin de leur camp, lorſque le brave Muſulman fait volte-face, & ſe jette tout-à-coup ſur eux avec la fureur d'un lion affamé. Le premier qu'il frape expire d'un coup de lance. Un autre s'approche : il lui perce le cœur. Un troiſieme veut le ſaiſir : il l'immole à ſa vengeance. Enfin il jette une telle épouvante parmi ces trente guerriers, qu'il en démonte dix-ſept, & met les autres en déroute. Il revint triomphant vers ſon général qu'il remplit de confiance par le récit de ſa victoire.

Auſſi-tôt Khaled range ſon armée en bataille, & préſente à ſes ſoldats les plus puiſſans motifs. « Combattez vaillamment, leur » diſoit-il, & prenez généreuſement la dé» fenſe de la religion. Gardez-vous bien ſur» tout de prendre honteuſement la fuite : » l'enfer ſeroit votre partage. Vaincre ou » mourir, c'eſt le devoir d'un vrai Croyant. » Tenez-vous ſerrés les uns contre les au» tres, & ne faites aucune attaque ſans en » avoir reçu l'ordre. » Après cette courte harangue, Caulah & Oſéirah, ſuivies d'un grand nombre d'autres femmes de la premiere qualité, ſupplierent le général de leur permettre de partager les périls & la gloire de cette journée. Khaled donna des éloges à cette réſolution généreuſe, & plaça ces braves Amazones à la queue de ſes bataillons, pour tuer les Muſulmans qui prendroient la fuite.

On s'approcha de part & d'autre ; les Chrétiens, au ſon des inſtrumens militaires ; & les Infidèles, en répétant ſans ceſſe cette profeſſion de foi : « Dieu ſeul eſt Dieu ; » Mahomet eſt ſon apôtre. » Avant d'en venir aux mains, Verdan fit faire au Barbare des propoſitions avantageuſes ; mais Khaled les refuſa d'un ton fier : « Point de paix, ré- » pondit-il, ſi vous ne vous rendez Muſul- » mans, ou tributaires. » L'armée Romaine avoit le vent à dos ; ce qui étoit un grand avantage, parce que, dans cette vaſte contrée, il s'éleve d'épais tourbillons de pouſſiere. Khaled fit pluſieurs évolutions pour obvier à cet inconvénient ; mais, pendant qu'il prenoit ſes meſures, les archers Arméniens attaquerent ſes troupes, & l'obligerent de donner le ſignal. Le combat alors devint terrible, & la terre fut, en un inſtant, jonchée de morts & de mourans. Les Saraſins, qui, dans les batailles, voyoient le paradis ouvert, prodiguoient leur vie ; bravoient les plus grands dangers ; ſe rioient de la mort même. Ils avoient l'avantage, lorſque le général Romain envoya propoſer une ſuſpenſion d'armes juſqu'au lendemain. Il offroit d'avoir avec Khaled une conférence, à la vue des deux armées. Son deſſein étoit de placer une embuſcade, pour ſe ſaiſir du capitaine Muſulman ; mais il fut trahi par le héraut même, qui découvrit à Khaled la perfidie de ſon ennemi. Sur cet avis, Khaled accepte la conférence, &, pendant la nuit, envoie dix Saraſins, ſous les ordres de l'intrépide Dérar, à l'endroit où l'on avoit placé

l'embuſcade. Lorſque cet officier en fut proche, il commanda à ſes gens de ſe tenir tranquilles, pendant qu'il iroit lui-même obſerver la ſituation des ennemis. Il ſe mit tout nud; &, s'armant de ſa ſeule épée, il ſe traîna doucement par terre, juſqu'à ce qu'il arrivât aſſez près des ſoldats Chrétiens, pour les entendre ronfler. Ils étoient tous yvres & plongés dans un profond ſommeil. Dans le moment, Dérar fait venir ſes compagnons; & les Romains ſont égorgés ſans preſque s'en appercevoir. Les vainqueurs, après avoir dépouillé leurs victimes, & s'être revêtus de leurs habits, pour n'être point reconnus, reſterent cachés dans le lieu même de leur victoire, ſuivant les ordres de Khaled. Dès le lever de l'aurore, après avoir fait la priere publique, ce général ſe mit en devoir d'attaquer les Chrétiens. Déja il alloit fondre ſur leurs bataillons, lorſque Verdan lui dépêcha un cavalier qui, s'étant avancé devant l'armée infidèle, s'écria : « Ecoutez, » Arabes ! Eſt-ce là agir de bonne foi ? » Avez-vous oublié l'accord que vous fîtes » hier avec nous ? »... Comment, répondit » Khaled, eſt-ce que vous m'accuſez de vio» ler ma promeſſe ? »... Mon général, re» prit le cavalier, s'attend que vous tiendrez » votre parole, & que vous irez le joindre » pour traiter de la paix. »... Allez lui dire, » repartit Khaled, que j'y vais dans le mo» ment. »

Un inſtant après, Khaled apperçut Verdan qui s'avançoit ſur une mule très-richement enharnachée, & ornée de chaînes d'or

& de pierreries. « Tout cela, dit-il, ſera » bientôt à nous, s'il plaît à Dieu. » Quand les deux généraux furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre ; &, Verdan ayant choiſi un gazon voiſin de l'endroit où étoit l'embuſcade, ils s'aſſirent ſur l'herbe, pour conférer enſemble. Mais le capitaine Romain tenoit toujours la main ſur la poignée de ſon épée, de peur que l'infidèle, par un mouvement ſoudain de ſon enthouſiaſme, ne ſe jettât ſur lui pour lui donner la mort. Verdan fit un diſcours plein d'invectives & de reproches, qu'il finit par dire : « Si vous voulez » peu de choſe, nous vous l'accorderons vo» lontiers. » Ces dernieres paroles enflammerent le courroux de Khaled. « Malheur à » toi, chien de Chrétien, s'écria-t-il ! Tu » demandes la paix, & tu veux faire la loi ? » Sois Muſulman, ou tributaire, ſans quoi » point de traité. Veux-tu combattre ? Nous » ſommes ſeuls : meſurons-nous enſemble. » Auſſi-tôt Verdan ſe leva ; mais, comme il ſe fioit ſur l'embuſcade, il ne ſe preſſa pas de tirer ſon épée. Khaled le ſaiſit incontinent ; le ſecoua ; le tourna de tout côté. Alors le malheureux Chrétien ſe mit à crier : « A moi ! » cet Arabe m'a ſaiſi. » A ces mots, ceux qui ſe tenoient en embuſcade accoururent. Verdan ſe crut délivré ; mais quel fut ſon déſeſpoir, lorſqu'il reconnut Dérar ! « Au » nom de Dieu, dit-il à Khaled, en ſe jet» tant par terre, & pouſſant des cris horri» bles, ne me livrez pas entre les mains de » ce démon qui a tué mon fils, & faites» moi quartier ! » ... Il n'y a point de quar-

» tier, répondit Khaled, pour ceux qui ne » gardent point leur foi. Tu parlois de paix, » & tu cherchois à me tuer en trahiſon ? » A peine eut-il proféré ces paroles, que Dérar fit ſauter la tête au général Romain. On la mit toute ſanglante au bout de la lance de Khaled, & l'on attaqua ſur le champ les Chrétiens. Le combat, ou plutôt le carnage, dura juſqu'au ſoir. Cinquante mille Romains demeurerent ſur la place : le reſte prit la fuite ; & les Saraſins, qui ne perdirent que quatre cens ſoixante-quatorze ſoldats, firent un butin immenſe. *Le 25 Juillet 633.*

AIRE. (*priſe d'*) Louis XI, voulant pouſſer ſes conquêtes dans l'Artois, raſſembla ſes troupes, & mit à leur tête le maréchal Deſquerdes. Ce général avoit formé des liaiſons ſecrettes avec Cohem, gouverneur de la ville d'Aire, qu'il vouloit emporter. Il convint avec lui de diſtribuer à la garniſon trente mille écus ; de lui faire à lui-même une penſion de dix mille écus, & de lui donner le commandement d'une compagnie de cent lances, s'il vouloit lui livrer la place. Cohem aimoit l'argent. Ces propoſitions étoient ſéduiſantes. Il les accepta ſans peine. Mais, pour ſauver les apparences, le maréchal Deſquerdes & le maréchal de Gié vinrent aſſiéger la ville avec une armée de vingt mille hommes & une formidable artillerie. Le ſiége dura huit jours ; & Cohem parut ne ſe rendre que lorſque la place ſembloit pouvoir être emportée d'aſſaut. Il s'attendoit à recevoir le prix de ſa perfidie ; mais on le mépriſa, dès qu'il fut inutile. Il mourut errant,

pauvre & deshonoré. C'étoit tout ce que méritoit ce traître. *1482.*

AKREBAH. (*bataille d'*) Après la mort du fameux Mahomet, ſon exemple & le ſuccès de ſes impoſtures firent éclorre une foule de prophètes qui, s'armant, comme lui, de l'epée pour atteſter leur miſſion, eſſayerent de détruire ſon ouvrage. Le plus célèbre de ces ſectaires, & le plus redoutable, parce qu'il étoit ſoutenu d'une multitude de fanatiques, fut Moſſéilamah. Ses progrès furent ſi rapides, qu'Aboubekre, ſucceſſeur du grand prophète, craignant une révolution, fit marcher contre l'impoſteur une armée de quarante mille hommes, tous Muſulmans, ſous les ordres de Khaled, le fléau des rebelles, des apoſtats & des faux prophètes. Ce général joignit les ennemis dans un endroit nommé *Akrebah.* On en vint aux mains. Les diſciples de Mahomet furent d'abord vaincus & mis en fuite, avec perte de douze cens hommes. Mais cet échec ne fit qu'enflammer leur courage. Ils revinrent à la charge avec fureur. La terre fut inondée de ſang. On s'immoloit ſans reculer. On vouloit vaincre, ou périr les armes à la main. Enfin Moſſéilamah, dont l'exemple & les diſcours ſoutenoient les ſoldats, ayant été tué d'un coup de lance, laiſſa, par ſa mort, la victoire aux Muſulmans. Ils tuerent dix mille ennemis; obligerent le reſte de leur armée à reconnoître la loi de Mahomet, & revinrent à Médine, chargés d'un riche butin. *632 de J. C.*

ALAND. (*combat de l'iſle d'*) Le Czar Pierre le Grand, voulant conquérir l'iſle

d'Aland, ſituée dans la mer Baltique, à douze lieues de Stockholm, vint mouiller, le 15 de Juillet 1714, à la hauteur de cette iſle, avec une flotte compoſée de trente vaiſſeaux de ligne, de quatre-vingt galeres & de cent demi-galeres. Elle portoit vingt mille guerriers. La flotte Suédoiſe, moins forte des deux tiers, & commandée par le vice-amiral Erinchild, rencontra, le 16, celle des Moſcovites, & combattit durant trois heures. Pierre, qui vouloit ſignaler ſon courage, & former ſon peuple par ſes exemples, s'attacha au vaiſſeau du général ennemi, & s'en rendit maître, après une défenſe opiniâtre. Il en prit encore trois autres de moindre grandeur, avec une frégate & ſix galeres; &, fier de ce premier ſuccès ſur mer, il vint triompher dans ſa capitale.

ALBE. (*guerre d'*) Au commencement du règne de Tullus Hoſtilius, C. Cluilius, dictateur d'Albe, jaloux de la longue proſpérité des Romains, entraîna ſa patrie dans une guerre qui lui devint funeſte. Depuis longtems, l'envie de dominer avoit éteint dans le cœur des deux peuples les ſentimens d'union qu'une même origine auroit dû leur inſpirer. Ils ſe préparerent au combat en freres ennemis. Ils étoient près de répandre un ſang qui devoit leur être cher, lorſque la nouvelle, que des ennemis communs ſe diſpoſoient à profiter de leurs diviſions, ſuſpendit leurs fureurs, & fit chercher un moyen plus ſimple de décider la querelle. On convint de choiſir trois champions, de part & d'autre; & la condition du combat fut que l'autorité

ſouveraine demeureroit à celle des deux républiques, dont les citoyens ſeroient vainqueurs. Les Horaces & les Curiaces, noms célèbres dans l'Hiſtoire de Rome, tous ſix fils des deux ſœurs, & couſins-germains, furent choiſis, des deux côtés, pour ce fameux combat. Ces généreux athlètes s'avancent fièrement dans l'arène, portant dans leurs mains le ſort de leurs pàtries, & dans leurs cœurs le courage de deux grandes armées. Les deux peuples, ſuſpendus entre l'eſpérance & la crainte, ſuivent tous leurs mouvemens. Chaque coup qu'ils ſe portent fait éprouver à tous les ſpectateurs des ſentimens oppoſés. Enfin les trois Curiaces ſont bleſſés ; mais il en coûte la vie à deux des Horaces. Le troiſieme, qui n'avoit aucune bleſſure, ſe trouvant ſeul contre trois, prend la fuite. Les Romains ſe croient vaincus. La triſteſſe & la honte ſont peintes ſur leurs viſages. Les Albains, au contraire, pouſſent des cris d'allégreſſe, &, du geſte & de la voix, encouragent leurs combattans à terminer leur victoire par la mort d'un ennemi timide. Leur joie fut courte. Horace, qui n'avoit fui que pour ſéparer ſes adverſaires, tombe tout-à-coup ſur eux; lès tue l'un après l'autre, &, par ce triple ſuccès, fait triompher ſa patrie. Ainſi fut ſoumiſe à la domination Romaine la ville d'Albe, après quatre cens quatre-vingt-ſept ans de gloire, après avoir vu ſortir Rome même de ſon ſein. Bientôt après, elle fut entièrement détruite, par ordre de Tullus Hoſtilius, pour la punir d'avoir eſſayé de ſecouer le joug; & tous ſes habitans furent

incorporés au peuple Romain. *667 avant J. C.*

ALBE-ROYALE. (*ſiéges d'*) 1. Les Turcs, s'étant répandus dans la Hongrie, ſous la conduite de Soliman II, vinrent ſe préſenter en 1543 devant la capitale de ce royaume, pour en former le ſiége. Albe-Royale, ſituée ſur la *Sarvite*, étoit défendue par les marais qui l'environnent, & par des remparts ſoutenus, de diſtance en diſtance, par de forts baſtions. La garniſon n'étoit pas conſidérable; mais, ſecondée par la bourgeoiſie que des combats continuels avoient rendue guerriere, elle pouvoit réſiſter long-tems aux efforts des infidèles. Le Grand-Seigneur plaça ſon camp ſur le bord d'un petit lac voiſin de la ville, afin que ſes troupes n'euſſent point à craindre la diſette d'eau, ſouvent plus ordinaire dans ce pays fangeux, où les eaux ſe corrompent facilement, que la famine même. A ſon approche, un grand tumulte s'éleva dans la place. Les uns vouloient brûler les fauxbourgs, afin que les Turcs ne puſſent s'y retrancher; & cette réſolution étoit fort ſage. Les autres, en plus grand nombre, intéreſſés à la conſervation de ces quartiers, prétendirent qu'on ne pouvoit les détruire, ſans ruiner la plus grande partie des citoyens. Ces derniers ſoutinrent leur opinion avec tant de chaleur, que Barcoc, gouverneur de la ville, craignant une ſédition, fut obligé de l'approuver malgré lui. Auſſi-tôt on ſe hâta de fortifier ces fauxbourgs, & l'on y plaça les plus groſſes piéces d'artillerie. A peine ce grand ouvrage étoit-il achevé, que les Ottomans commencerent leurs attaques du côté de la porte de Bude.

Elles furent terribles. Leur artillerie foudroyoit les remparts, en même tems que, par leurs fréquentes décharges de flèches & d'arquebuſes, ils écartoient les aſſiégés qui avoient oſé ſortir. A l'abri d'une haie qu'ils avoient formée avec des rameaux & des roſeaux, ils s'approcherent de l'un des principaux baſtions qui ſervoient d'appui aux murailles, & vinrent à bout de le miner. Les habitans, qui s'apperçurent du danger qui les menaçoit, s'empreſſerent à l'envi de le prévenir par une contre-mine. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tous les citoyens prirent la bèche. Les religieux même abandonnerent la pieuſe oiſiveté des cloîtres pour partager les fatigues publiques & la gloire de défendre la patrie, ſi peu connue de ces ſaints fainéans. En peu d'heures, le travail fut achevé; & toute la ville en concevoit les plus grandes eſpérances. Mais à peine y eut-on mis la poudre néceſſaire, que le feu prit ſans qu'on ſçache comment; & ce funeſte accident, loin d'être nuiſible aux ennemis, fit perdre le jour à pluſieurs citoyens. Enfin, le 29 d'Août, Soliman fit donner un aſſaut général. Il fut opiniâtre, & dura trois heures entieres. Jamais on ne combattit avec tant de fureur; & jamais la victoire ne fut plus long-tems diſputée. Elle voloit avec la mort, de l'un à l'autre parti, ſans ſe déclarer pour aucun. Cependant les Turcs, bravant tous les dangers, & mépriſant les foudres de bronze qui tonnoient ſur eux de toutes parts, vinrent à bout de s'établir ſur ce baſtion qu'ils ayoient tant de fois inutilement attaqué. Ce

fut-là tout leur avantage. Ils échouerent devant les autres fortifications que, pendant plusieurs jours, la brave réſiſtance des aſſiégés rendit imprenables. Dans cet aſſaut meurtrier, une femme ſur-tout ſe diſtingua par la valeur la plus intrépide. Poſtée ſur le rempart au milieu des ſoldats, cette brave Amazone abbatoit avec une faulx la tête de chaque Turc que l'on forçoit de monter ſur le baſtion pour s'en emparer. Le 2 de Septembre, Soliman, qui avoit fait de nouveaux préparatifs, ordonna un ſecond aſſaut. Les Turcs, ſans pouſſer ces cris tumultueux qu'ils jettent avant la bataille, s'approcherent des remparts, & furent prêts à charger, avant même qu'on les eût apperçus. Il faiſoit un brouillard épais, qui avoit dérobé leur marche aux aſſiégés, & qui fit régner dans tout le combat une confuſion horrible. Quelques compagnies d'Allemands, ayant remarqué un corps de Janiſſaires, qui s'acheminoit en bataillon ſerré vers les murailles, ſe placerent vis-à-vis de ce grouppe ennemi, tenant leurs piques inclinées ſur la pente du rempart; enſorte qu'on en voyoit paroître les pointes au-deſſus de cette fortification. Mais les Turcs les avoient prévenus, en s'armant de gros rouleaux de bois. Dès qu'ils furent montés ſur le rempart, ils les lancerent avec tant de violence ſur les Allemands, que ces derniers, bleſſés pour la plûpart, furent contraints de prendre la fuite, & d'abandonner aux ennemis cette partie des fortifications. Bientôt tous les fauxbourgs furent emportés; les Italiens, qui les défendoient, ſe réfugierent vers la ville. On leur

en ferma les portes, de peur d'y laiſſer entrer avec eux les infidèles triomphans. Les Janiſſaires en firent un maſſacre horrible. Barcoc, ſur le point de rentrer dans la place, fut immolé avec ces malheureux. Ceccolin, qui portoit un drapeau, fut le ſeul qui oſa défendre ſa vie. Ce brave officier, ayant entortillé ſon étendard autour de ſa lance, en enfonça la pointe dans la poitrine déſarmée des Turcs. Pluſieurs tomberent ſous ſes coups, juſqu'à ce qu'accablé lui-même par le nombre, il termina ſes jours par une mort glorieuſe. Depuis ce moment, les Albains, qui juſqu'alors avoient montré tant de bravoure, perdirent courage, &, déſeſpérant de pouvoir déſormais réſiſter à la puiſſance formidable de Soliman, ils ſongerent à ſe rendre. Ils envoyerent des députés à ce monarque, qui les reçut favorablement. On laiſſa ſortir la garniſon avec tous les honneurs de la guerre; & on ne lui ôta que les piſtolets que les cavaliers portoient à l'arçon de leurs ſelles. C'étoit une invention nouvelle. Les Turcs en vouloient profiter.

Ces infidèles entrerent dans Albe Royale, dont ils reſterent paiſibles poſſeſſeurs juſqu'au mois de Septembre 1601, que le duc de Mercœur, général des troupes de l'Empire, vint les attaquer dans leur conquête. D'abord cet habile capitaine fit donner l'aſſaut aux fauxbourgs. Ils furent pris d'emblée. Enſuite il s'approcha de la ville; foudroya les murailles, &, le treizieme jour du ſiége, força le Bacha de lui ouvrir les portes, & de ſe rendre avec ſa femme, ſes enfans & toute ſa

famille. Les Ottomans eurent recours à mille artifices pour ſurprendre les François & les Allemands leurs vainqueurs ; mais leurs tentatives furent inutiles. A cette occaſion, Thomas Artus, ſieur d'Embéry, continuateur de Chalcondyle, fait, ſur le caractere des Turcs, une petite digreſſion aſſez ſinguliere pour être préſentée au lecteur curieux, d'autant plus qu'elle appartient au récit de ce ſiége. « La » franchiſe, dit-il, n'étoit point alors la vertu » des Turcs, ains au contraire, la feintiſe, la » diſſimulation & l'hypocriſie. Tout juſte au » dehors, tout méchant au dedans; un agneau » & une colombe en apparence ; un loup & » un tigre, & ordinairement un renard ſous » cette peau. Car ceux-ci, ayant filé doux » ſous le bonheur de leurs adverſaires, ſça- » voient toutefois que le ſucre de ce poiſon » laiſſeroit de l'amertume à la fin ; car le Ba- » cha, après la priſe des fauxbourgs, prévoyant » de loin, avoit fait faire pluſieurs mines en » divers lieux de la ville, leſquelles ils prirent » le tems de faire jouer, lorſque les vain- » queurs étoient les plus attentifs au pillage. » La premiere enleva le boulevart de Javarin ; » l'autre mina l'égliſe cathédrale, en laquelle » étoient les ſépultures des anciens rois de » Hongrie, de laquelle le duc de Mercœur » venoit de ſortir, & en laquelle il avoit fait » chanter le *Te Deum*, pour action de graces » de ſa victoire. Mais, encore que cette égliſe » fût renverſée de fond en comble, toutefois » elle ne fit mal à perſonne, chacun s'étant » retiré avec le général... Nonobſtant cette » trahiſon, le Bacha & ceux qui étoient en ſa

» ſuite furent ſauvés de la mort. Ils ſervirent » ſeulement à l'entrée triomphale que le duc » de Mercœur fit à Javarin. »

2. La perte d'Albe-Royale fut un coup de foudre pour la ſublime Porte; & Mahomet III, qui ſiégeoit alors ſur le thrône de Conſtantinople, n'oublia rien pour la reprendre. Tant que le duc de Mercœur vécut, ſes efforts furent inutiles. Ce prince vainquit une armée de vingt mille hommes qu'il envoyoit vers cette ville, quoiqu'il n'eût ſous ſes ordres que dix mille guerriers. Mais à peine cet illuſtre capitaine fut-il mort, que la fortune du Croiſſant ſembla reprendre ſon ancienne ſupériorité. Le Grand-Seigneur fit attaquer la capitale de Hongrie, par Ibrahim Baſſa. Ce ſiége, qui dura un mois, fut auſſi cruel que les précédens. Enfin, vers la fin d'Août, ou vers le commencement de Septembre 1602, les aſſiégés, qui s'étoient vaillamment défendus, battirent la chamade. On régla ſur la brèche les articles de la capitulation. Mais, tandis que l'on concluoit le traité, les ſoldats, répandus dans la place, voyant avec douleur que les richeſſes des citoyens alloient tomber au pouvoir des infidèles, ſe mirent à piller; & ceux qui gardoient les murailles les abandonnerent pour en aller faire autant. Les Tartares s'en apperçurent, & entrerent par la brèche. Les Turcs les ſuivirent; & le général Ottoman prétendit avoir droit de retenir la garniſon priſonniere de guerre, pour avoir abandonné ſes poſtes, avant le tems dont on étoit convenu pour l'évacuation de la ville.

3. En 1688, l'armée de l'empereur Léopold

pold reçut ordre d'attaquer Albe-Royale; &, quoiqu'on fût alors au milieu de l'hyver, elle pouſſa les travaux du ſiége avec une ardeur inconcevable. Mais la réſiſtance, qu'éprouverent les généraux Allemands, les obligea d'avoir recours au blocus. Il fut long; & les Turcs ne ſe rendirent que quand ils eurent entièrement conſommé leurs munitions, le 29 du mois de Mai.

ALBIUM-INTÉMÉLIUM. (*priſe d'*) Les ſoldats de la flotte qu'Othon avoit armée contre Vitellius, ayant fait une deſcente dans les plaines voiſines des Alpes maritimes, y commirent d'horribles ravages. Ils ſe jetterent ſur la ville d'Albium-Intémélium, nommée aujourd'hui *Vintimille*; la prirent, & aſſouvirent leur inſatiable avidité aux dépens de ſes malheureux habitans. Une femme avoit dérobé ſon fils à leur fureur. Les brigands, s'imaginant qu'elle avoit avec lui caché tout ſon or, voulurent, par la rigueur des tourmens, forcer cette mere tendre à déceler ſon fils. Elle leur montra ſon ſein, & leur dit qu'ils devoient chercher dans cet aſyle celui que pourſuivoit leur aveugle barbarie; & les plus cruels ſupplices, continués juſqu'à la mort, ne purent tirer d'elle aucune parole qui démentît une ſi généreuſe réponſe. *De J. C. 68.*

ALCANTARA. (*priſe d'*) Le roi de Portugal, perſuadé de l'incapacité de ſes généraux, avoit donné le commandement de ſes troupes à milord Galloway, fils du marquis de Ruvigny, réfugié en Angleterre. Ce capitaine, pour juſtifier le choix du monarque,

s'approcha, le 16 d'Avril 1706, de la ville d'Alcantara. Le gouverneur avoit quatre mille cinq cens hommes de bonnes troupes, & pouvoit faire une longue & vigoureuſe réſiſtance. Mais, plus ſenſible à l'intérêt qu'à la gloire, il vendit la place & la garniſon, dès que les ennemis parurent. Il conſentit à ſe rendre priſonnier de guerre. S'imaginant enſuite qu'il couvriroit ſon intelligence, s'il ſortoit par la brèche, il demanda qu'on en fît une. Pour lui donner cette ſatisfaction, Galloway fit battre la muraille pendant trois jours, au bout deſquels le perfide ſortit avec tous les honneurs militaires, & ſe rendit priſonnier.

ALCMAËR. (*ſiége d'*) Les rebelles de Flandre s'étoient emparés d'Alcmaër, l'une des plus anciennes & des principales villes du Waterland, éloigné de Harlem d'environ cinq lieues, & forte, comme preſque toutes les villes de la Hollande, par ſa ſituation au milieu des eaux & du terrein fangeux qui l'environne. Frédéric de Tolède, qui commandoit l'armée du roi d'Eſpagne, voulut rentrer dans cette importante place. Non loin de la ville étoit un petit fort conſtruit ſur un canal, par lequel les ennemis pouvoient aiſément recevoir du ſecours. Le général Eſpagnol s'en rendit maître; &, ce ſuccès ayant animé ſes guerriers, il s'approcha des murailles, contre leſquelles il établit deux batteries. Elles firent un feu continuel, & le mirent bientôt en état de donner un double aſſaut par deux brèches différentes. Ce projet étoit ſage. Il devoit partager les forces des révoltés, & peut-être les mettre dans la triſte alterna-

tive de ne pouvoir ou de n'oſer réſiſter. Mais il ne put réuſſir ; car, le ſignal ayant été mal donné, l'harmonie des attaques fut interrompue, & les aſſiégés les repouſſerent ſans peine. Durant cette action, qui ſe paſſa le 18 de Septembre 1573, tout fut ſoldat dans la ville : hommes & femmes, vieillards & enfans, tous combattirent. Il n'y eut perſonne que le déſeſpoir n'armât contre des tyrans que l'on redoutoit plus que la mort même. Après les avoir éloignés de leurs remparts, les bourgeois ſongerent à les chaſſer tout-à-fait, en inondant le pays. Le duc d'Albe, averti qu'on alloit couper les digues du Waterland, & que ſon armée & la Nort-Hollande ſeroient ſubmergées, écrivit à ſon fils de ſe retirer ; & Frédéric abandonna ſon entrepriſe, le 11 d'Octobre.

ALÉRIE. (*priſe d'*) Les iſles de Sardaigne & de Corſe avoient été ſoumiſes par les Carthaginois. Rome, ayant déclaré la guerre à ces fiers républicains, commanda au conſul Cornélius d'entrer dans la Corſe. Les habitans ſe ſentoient de la nature de leur terroir inculte & ſablonneux : leur caractere étoit dur & féroce. Ils ne pouvoient ſouffrir de maîtres ; & la liberté, c'eſt-à-dire une licence effrénée, qui peut oſer impunément tout ce qu'elle veut, étoit leur idole. Le général Romain les vainquit en pluſieurs rencontres, & vint mettre le ſiége devant Alérie, ville conſidérable, défendue par un peuple vaillant, mais dont le courage, trop impétueux, ſe précipitoit en aveugle. Auſſi la ſageſſe de la diſcipline Romaine procura-t-elle une victoire

prompte & facile aux troupes de la république. Alérie fut forcée d'ouvrir ſes portes; & toutes les autres places de l'iſle, intimidées par le ſort de cette ville, ſe rendirent aux vainqueurs. *259 avant J. C.*

ALEP. (*ſiéges d'*) 1. Rien ne pouvoit ou n'oſoit réſiſter à la valeur victorieuſe des Sarafins. Déja leurs triomphes rapides & multipliés leur avoient ſoumis une grande partie de la Syrie, lorſque leur armée vint porter la terreur dans Alep, ſous la conduite d'Abou-Obéidah. Cette ville, l'une des plus célèbres, des plus riches & des plus peuplées de la province, avoit pour gouverneur Youkinna, que ſes crimes, dans la ſuite, rendirent ſi fameux. Cet officier, qui réſidoit dans le château le plus fort de toute la Syrie, avoit ſous ſes ordres douze mille hommes de bonnes troupes. Il ſe mit à leur tête pour combattre les Sarafins. Abou-Obéidah avoit fait prendre les devants à un détachement de mille hommes choiſis, commandés par Caab-Ebn-Damarah, avec ordre de ne point combattre qu'il n'eût été bien inſtruit des forces des Chrétiens. Les eſpions d'Youkinna trouverent les infidèles qui, livrés à une ſécurité funeſte, dormoient tranquillement ſur l'herbe. Le gouverneur d'Alep forma ſur le champ une embuſcade, & fondit ſur les Muſulmans avec le reſte de ſes troupes. Le combat fut vif, & les diſciples de Mahomet eurent d'abord l'avantage. Mais, l'embuſcade étant tout-à-coup tombée ſur eux, ils furent ſur le point d'être accablés par la multitude. Cent ſoixante & dix furent tués ſur la place, & la plûpart des autres dan-

gereuſement bleſſés. Livrés au déſeſpoir, ils s'écrioient : O Mahomet ! ô Mahomet ! & cependant ils ſe battoient avec un courage invincible. Ils tinrent ferme juſqu'à la nuit, qui fit ceſſer le combat.

Pendant qu'Youkinna faiſoit les plus grands efforts pour ſauver la ville confiée à ſa fidélité, les principaux habitans, plus attachés à leur commerce qu'à l'empire & à leur religion même, s'aſſemblerent en ſecret; &, ayant réſolu de ſe rendre, ils députerent trente d'entr'eux au général Sarafin, qui étoit arrivé, la veille, à quelques lieues de-là. Ce capitaine les reçut avec bonté; traita avec eux; leur promit ſûreté, & leur fit prêter le ſerment en uſage chez les Chrétiens. Youkinna, inſtruit de cette démarche, abandonna les infidèles, dont il avoit deſſein d'achever la défaite au lever de l'aurore, & ſe hâta de regagner le château. Il en ſortit bientôt avec ſes troupes, & fit main-baſſe ſur les habitans qui, pour ſe garantir des effets de ſa fureur, avoient tous pris les armes. Il en avoit déjà tué trois cens, ſans épargner ſon propre frere qui intercédoit pour eux, lorſque Khaled, le plus brave & le plus intrépide des Saraſins, entra dans la ville, & le força de ſe réfugier dans le château, après lui avoir tué trois mille hommes. Le gouverneur ſe préparoit à la défendre, tandis que les citoyens livroient aux Barbares quarante ſoldats de la garniſon, qu'ils avoient pris, & dont ſept ſeulement voulurent ſauver leur vie, en avouant la miſſion & la doctrine de Mahomet: les autres eurent la tête tranchée. Les Muſulmans don-

nerent un assaut qui dura tout le jour, & furent repoussés avec perte. Youkinna fit sur eux une vigoureuse sortie pendant la nuit: il en tua soixante, & rentra suivi de cinquante prisonniers qu'il fit décapiter, le lendemain, sur la muraille. Un détachement qu'il fit sortir, la nuit suivante, ne fut pas si heureux. Ils tuerent d'abord cent trente fourrageurs; mais ils furent surpris à leur tour. Khaled les tailla en piéces, & n'en réserva que trois cens qui, par représailles, furent immolés devant le château. Le siége duroit depuis quatre mois; & le Saracin, rebuté d'une si longue résistance, songeoit à se retirer, lorsqu'il reçut du Calife Omar un renfort considérable, avec ordre de n'abandonner la ville, que lorsqu'il l'auroit prise. Enfin, un esclave Saracin, nommé *Damès*, suivi seulement de trente hommes, escalada le château pendant une nuit, & en ouvrit les portes. Les assiégés demanderent quartier: on le fit à ceux qui se rendirent Mahométans; & Youkinna, aussi mauvais Chrétien que brave capitaine, donna l'exemple de l'apostasie. Les autres furent passés au fil de l'épée: on n'épargna que les vieillards, les femmes & les enfans. *637 de J. C.*

2. Après un long cours de victoires continuelles, Sélim I, empereur des Turcs, tourna contre l'Egypte ses armes triomphantes. Cet Etat avoit alors pour maître le Sultan Gauri, que l'Athénien Chalcondile appelle *Campson-Gauri*. Ce prince, issu du noble sang de ces Circassiens fameux, qui, sous le nom de *Mamelucs*, tyrannisoient l'Egypte depuis deux cens quatre-vingts ans, vint au-

devant des ennemis, avec une armée nombreuse, & les joignit dans les plaines voisines d'Alep, l'an 1517. Les Mamelucs commencerent les hostilités par enlever des chameaux que l'on conduisoit au camp de Sélim. Le monarque Ottoman, irrité de cette audace, ordonne sur le champ la bataille. Les troupes de Gauri s'avancent d'abord au petit pas, jusqu'à la portée de l'arc; puis, avec de grands cris, chargent les Turcs comme des lions. Ceux-ci les reçoivent avec courage; mais, malgré leur valeur, ils sont forcés de céder à l'attaque impétueuse de l'ennemi. Déja les Mamelucs commençoient à se flater de la victoire, lorsque tout-à-coup ils se voient abandonnés de Chaitbec & de Gazelibeg. Ces deux seigneurs, gouverneurs, l'un de Damas, & l'autre d'Alep, pour satisfaire la haine qu'ils portoient à Gauri, s'étoient rendus à Sélim. Leur désertion fit passer la victoire sous les étendards Ottomans. Cependant les Egyptiens, quoique notablement affoiblis, se battoient en déséspérés, & faisoient encore tant de mal aux Turcs, que Sélim, pour arrêter leur fureur homicide, fit avancer contre eux ses braves Janissaires, avec ordre de faire un feu continuel. Cette manœuvre réussit; & l'effet de la mousqueterie fut si terrible, que les Mamelucs, étonnés du nombre de leurs morts, reculerent pour reprendre leurs rangs rompus de toutes parts. Mais les Turcs, sans leur donner le tems de se reconnoître, fondent sur eux avec la rapidité d'un torrent, & les mettent en déroute. Gauri, dédaignant de survivre à la perte de son Empire, se jette

au milieu des bataillons; renverſe tout ce qui s'offre à ſes coups; appelle Sélim à haute voix, pour le combattre, & croit le trouver dans chaque ſoldat qu'il immole. Enfin, hors d'haleine, couvert de ſang, écumant de rage, & ne pouvant plus ſoutenir ſon épée, il expire ſur les corps qu'il a terraſſés, ſans avoir reçu la moindre bleſſure. Avec ce prince finit l'Empire des Mamelucs. Alep, Damas, toute la Syrie & l'Egypte entiere, ſe ſoumirent à Sélim, & reçurent la loi de ce vainqueur clément & débonnaire.

ALEXANDRIE. (*ſiéges d'*) 1. Après la défaite & la mort de Pompée, Céſar entra dans Alexandrie pour y régler les affaires du royaume d'Egypte, dont elle étoit la capitale. Mais à peine commençoit-il à ſe livrer à ces occupations ſérieuſes, qu'Achillas, miniſtre & favori du roi, que le chef des Romains avoit mécontenté, raſſembla vingt-quatre mille hommes, tous ſoldats aguerris, & vint préſenter la bataille au maître de Rome & de l'Univers. Céſar n'avoit avec lui que trois mille fantaſſins, & huit cens chevaux. Familiariſé depuis long-tems avec la victoire, il n'écouta que ſon courage, ſans conſidérer ſa foibleſſe; &, ſe fiant à ſa fortune qui tant de fois avoit couronné ſon audace, il ſortit de la ville, où l'ennemi l'aſſiégeoit; tomba ſur les Egyptiens, & les éloigna des remparts. Il leur livra ſucceſſivement pluſieurs combats avec autant de bonheur. Cependant, affoibli ſans doute par ſes triomphes, il ceſſa d'en remporter. Mais enfin, après avoir couru les

plus grands dangers; après avoir été forcé de ſe ſauver à la nage, pour éviter la pourſuite de l'ennemi qui venoit de le battre, il reprit ſa ſupériorité; vainquit les officiers Egyptiens, & leur roi qui ſe noya dans le Nil. *47 ans avant J. C.*

2. L'Egypte, comme toutes les autres provinces de l'Empire Romain, ſe voyoit inondée de Muſulmans; & il ne reſtoit plus à ces Barbares que de prendre Alexandrie, pour établir leur formidable puiſſance dans cette contrée célèbre. L'an 640 de J. C. ils traverſerent le Nil ſous les auſpices d'Amrou; diſſiperent tous les Romains qui vouloient les arrêter, & vinrent, en triomphant, camper aux portes de la capitale qui ſe préparoit à une brave réſiſtance. Le général Sarafin, qui, dans les combats, donnoit l'exemple de la valeur, ne s'en rapportoit qu'à lui-même de tous les détails de la guerre. Il voulut reconnoître en perſonne la ſituation & la force de la place. Mais, s'étant approché de trop près des murailles, n'ayant avec lui qu'un eſclave, nommé *Verdan*, & l'un des principaux officiers, appellé *Muſlima*, il fut pris, & conduit devant le gouverneur. La contenance & la fierté du Barbare firent juger au Romain que ce priſonnier étoit le général ennemi : « C'eſt Amrou lui-même, » dit-il à ſes gens. Qu'on lui tranche la tête » tout-à-l'heure. » Verdan, qui entendoit la langue Grèque, voyant le danger de ſon maître, qu'il avoit déja ſauvé dans une pareille occaſion, au ſiége de Gaza, ſe tourna vers lui, & le frappant rudement : « De quoi

» t'aviſes-tu de répondre, lui dit-il avec mé-
» pris ? Miſérable, tu n'es que le dernier des
» Muſulmans ; laiſſe parler tes ſupérieurs. »
Muſlima, prenant auſſi-tôt la parole, dit que
le général les envoyoit pour demander une
entrevue ; qu'il ſouhaitoit traiter avec le gou-
verneur, & que, ſi les Romains vouloient
accepter ou faire des propoſitions raiſonna-
bles, la paix ſeroit bientôt conclue. Le gou-
verneur fut la dupe de cette feinte. Il ſe per-
ſuada qu'il ſe trompoit, & qu'Amrou n'étoit
qu'un ſimple ſoldat. Il révoqua l'ordre, & les
renvoya. Mais, au lieu de l'entrevue propo-
ſée, Amrou ſe montra, le lendemain, au
pied de la muraille avec toutes ſes troupes,
& commença les travaux du ſiége. Il faiſoit
dreſſer des machines pour battre une grande
tour qui défendoit les murailles, lorſque l'em-
pereur Héraclius lui envoya un député, pour
l'engager à recevoir des offres avantageuſes,
& à ſortir de l'Egypte. Après l'avoir écouté
dans un profond ſilence, Amrou, le regar-
dant d'un œil de mépris, & lui montrant
une colomne qu'ils avoient devant les yeux :
» Vois-tu cette colomne, lui dit-il ? nous
» ſortirons de l'Egypte, quand tu l'auras ava-
» lée ; » & il fit attaquer la tour. Ses ſoldats
y entrerent, malgré la réſiſtance des Grecs
qui combattoient comme des lions. Le gou-
verneur, apprenant le danger où ils étoient,
leur envoya ſur le champ un renfort conſidé-
rable ; & les Saraſins, accablés par le nom-
bre, furent contraints de céder à leur tour,
& de prendre la fuite. Durant quatorze mois
que les infidèles aſſiégerent Alexandrie, il

ne ſe paſſa pas de jour ſans quelque combat ſanglant aux portes de la ville ou ſur les remparts. Enfin Amrou ayant fait donner un aſſaut général, ſes guerriers firent de ſi grands efforts, & pouſſerent les Chrétiens avec tant de fureur, que ces derniers abandonnerent la place, après avoir épuiſé toutes les reſſources du courage pour s'y maintenir. Les Sarafins prirent poſſeſſion de leur conquête qui leur avoit coûté vingt-trois mille hommes, pendant que les citoyens, pour ſe dérober à leur barbarie, ſe réfugioient ſur les vaiſſeaux, & prenoient le large. Amrou les pourſuivit, ne laiſſant dans la ville que ce qu'il falloit de troupes pour la garder. Mais, dès qu'il fut éloigné, les Romains rentrerent dans le port; ſurprirent Alexandrie, & maſſacrerent tous les Muſulmans. A cette nouvelle, le Barbare revient ſur ſes pas, & trouve les Chrétiens déja maîtres du château. Il les attaque, & les force, après un ſanglant combat. Ceux qui échappent au glaive infidèle regagnent leurs vaiſſeaux, & abandonnent à ces conquérans cruels cette puiſſante cité, le magaſin de Conſtantinople qu'elle nourriſſoit des bleds de l'Egypte, l'ornement de l'Empire, & le centre du commerce de l'Orient. Le Calife Omar défendit de la piller, & fit mettre en ſequeſtre les richeſſes immenſes qui s'y trouverent. Toute l'Egypte ſuivit la fortune de ſa capitale, & ſe ſoumit au vainqueur.

Amrou avoit mis au nombre de ſes intimes un prêtre Jacobite, nommé *Jean*, lequel étoit très-verſé dans la philoſophie; & le Saraſin, qui n'avoit de barbare que le nom, aimoit à

l'entendre discourir sur les hautes sciences. Ce sçavant voulut profiter de son crédit sur l'esprit du général Musulman, pour sauver au moins une partie de la bibliotheque d'Alexandrie. C'étoit celle du Sérapéou, la plus vaste collection de livres qui fût dans l'univers. On l'appelloit la fille de celle que Ptolémée-Philadelphe avoit formée; & la fille étoit devenue beaucoup plus considérable que la mere. La premiere montoit à quatre cens mille volumes, lorsqu'elle fut réduite en cendres, du tems de Jules César. La seconde étoit dès-lors composée de cinq cens mille volumes; & depuis, elle avoit été fort augmentée. Jean, s'étant approché d'Amrou, dans un instant favorable, le pria de lui donner les livres de philosophie, qui ne pouvoient être, disoit-il, d'aucun usage aux Musulmans. « Tu me demandes une chose dont je ne puis disposer, » lui répondit-il, sans en avoir obtenu la » permission du commandant des fidèles. » Il écrivit en conséquence au Calife qui lui répondit en ces termes : « Ou ce que contiennent les Livres, dont tu me parles, s'accorde avec ce qui est écrit dans le Livre » de Dieu, (l'Alcoran,) ou ne s'y accorde » pas. S'il s'y accorde, l'Alcoran suffit; ces » Livres sont inutiles. S'il ne s'y accorde pas, » ils sont pernicieux; fais-les brûler. »

Amrou, quoiqu'à regret, obéit scrupuleusement à l'ordre de son maître. Il fit distribuer la bibliotheque dans les bains d'Alexandrie; & l'on assure qu'elle fut suffisante pour les chauffer pendant six mois. Cette perte, à jamais irréparable, est peut-être l'effet

le plus triſte de la barbarie des Sarafins. En privant la poſtérité d'une foule de belles connoiſſances, fruits de la méditation des ſiécles précédens, ils ont enlevé à la république des lettres une ſource féconde de lumieres, & contribué peut-être à l'ignorance profonde où l'Europe entiere & la plus grande partie de l'Aſie furent plongées pendant plus de ſix cens ans.

3. Tant qu'Amrou fut chargé du gouvernement de l'Egypte, Alexandrie fut tranquille. Mais, un nouveau prince étant monté ſur le thrône des Caliſes, cet habile général fut rappellé; & la guerre ſe ralluma par ſon abſence. Manuel, général de l'Empire, vint avec une flotte chargée de troupes ſe préſenter devant la capitale. A la vue des vaiſſeaux Romains, les anciens habitans prennent les armes; chaſſent les infidèles; ouvrent les portes à leurs compatriotes. Cette nouvelle conſterna le Caliſe. Il remit Amrou à la tête des troupes; & ce grand capitaine s'avança vers ſon ancienne conquête. Les Romains ſoutinrent les attaques, pendant pluſieurs jours, avec tant de courage, que le général Sarafin, irrité de leur opiniâtre réſiſtance, jura qu'il abbatroit les murs de la ville, ſi Dieu lui donnoit la victoire. Enfin il l'emporta d'aſſaut; & ſa bonté naturelle, plus forte que ſa colere, épargna tous ceux qu'il put ſauver du glaive de ſes ſoldats. Les murailles de la ville rebelle furent démolies. Depuis ce tems-là, cette ville dépouillée de toute ſa ſplendeur, réduite à une enceinte beaucoup plus étroite, & remplie de triſtes

débris, n'eſt plus que le tombeau de l'ancienne. Elle ne ſubſiſte que par la bonté de ſon port, & par ſa ſituation avantageuſe pour le commerce. *646 de J. C.*

ALEXANDRIE DE LA PAILLE. (*ſiége d'*) Les Confédérés d'Italie, pour tenir en reſpect la ville de Pavie qui reſtoit fidèle à l'empereur Frédéric Barberouſſe, bâtirent dans ſon voiſinage une nouvelle ville qu'ils appellerent *Alexandrie*, parce qu'Alexandre III avoit excommunié le prince ennemi. Comme il falloit ſe hâter, les maiſons ne furent d'abord couvertes que de paille; ce qui fit que quelques railleurs l'appellerent *Alexandrie de la Paille;* nom qu'elle conſerve encore. L'empereur réſolut de renverſer cet odieux monument de ſa honte. Il ſe mit à la tête de ſes troupes; vint aſſiéger la place; la ſerra de très-près; &, malgré les rigueurs d'un hiver très-rude, il ne voulut point interrompre, un ſeul inſtant, ſes travaux. La haine, qu'il portoit aux habitans, étoit ſi exceſſive, qu'il faiſoit mettre à mort tous ceux qui tomboient en ſon pouvoir. Un jour, on conduiſit à ſes pieds trois malheureux captifs qu'il condamna ſur l'heure à perdre les yeux. Deux de ces infortunés ſubirent d'abord le ſupplice; mais, lorſqu'on vint au troiſieme, Frédéric, touché de ſa grande jeuneſſe, lui demanda ce qui l'avoit engagé à ſe ſoulever contre ſon Souverain? « Seigneur, répondit » le jeune homme, j'ai ſuivi les ordres du » maître que je ſers dans la ville. Quelque » parti qu'il prenne, jamais je ne l'abandon- » nerai; &, quoique ma fidélité me coûte

» bien cher aujourd'hui, je tâcherai encore » de lui rendre tous les ſervices dont je ſerai » capable. » Tant de généroſité toucha l'implacable empereur. Il fit grace à ce valet ſi digne d'éloges, & le chargea de reconduire dans la ville les deux compagnons de ſa captivité. Cependant le ſiége n'avançoit pas. Le courage des aſſiégés rendoit inutiles tous les efforts de Frédéric Ce prince crut mieux réuſſir par la ruſe. Le jeudi-ſaint, il fait dire aux habitans qu'il leur accorde une trève juſqu'au lundi de Pâques. Tandis que, comptant ſur ſa parole, ils repoſent dans une ſécurité profonde, le perfide monarque choiſit deux cens ſoldats, parmi les plus braves de ſon armée; les fait deſcendre, au milieu de la nuit, dans une mine qu'il avoit fait creuſer, avec ordre de lui ouvrir une des portes de la ville, lorſqu'ils s'y ſeroient introduits par cette voie. Pour lui, tenant ſes guerriers ſous les armes, & prêts à tout évènement, il attend le ſuccès de ſon artifice. Il ne fut pas heureux. Les Impériaux furent découverts & maſſacrés; & les aſſiégés, profitant de ce premier avantage, firent une ſortie ſi bruſque & ſi vigoureuſe ſur l'armée ennemie, qu'ils la taillerent en piéces, & mirent le feu à la tente de Frédéric. Ce prince, confus de cette honteuſe défaite, leva le ſiége & fit la paix. *1174 de J. C.*

ALFURO. (*ſiége d'*) En 1378, les Anglois, s'étant répandus dans la Navarre, vinrent attaquer la ville d'Alfuro, dans l'eſpérance certaine de s'en rendre maîtres, parce que la garniſon avoit eu l'imprudence d'en

sortir. Mais les femmes de la ville fermerent elles-mêmes les barrieres, & se présenterent sur les murailles, avec une contenance si fiere & si intrépide, qu'ils n'oserent risquer l'assaut. Le capitaine Tivet, chef des Anglois, voyant l'ordonnance guerriere de ces modernes Amazones, dit, en courant à toute bride : « Voilà de braves femmes! » Retournons arriere ; nous n'avons rien » fait. »

ALGER. (*bombardement d'*) Il étoit réservé au règne glorieux de Louis le Grand de réprimer les brigandages d'Alger. Depuis long-tems, les pirates de cet Etat infestoient les mers ; & la navigation, déja très-périlleuse par elle-même, devenoit une source de malheurs, par la guerre éternelle que les Algériens faisoient aux richesses de toutes les nations. Des vaisseaux François avoient été surpris, enlevés, dépouillés. Louis, que jamais l'ennemi n'offensoit impunément, fit bombarder par M. du Quêne la ville coupable, le 30 d'Août 1682 ; mais ce premier châtiment ne fut pas capable d'arrêter leur insatiable avarice. Le marquis du Quêne fut encore obligé de punir, le 26 Juin de l'année suivante, cette intraitable cité, & la força de rendre sans rançon six cens esclaves François. Enfin, ayant encore attiré contre elle la juste indignation du roi, en 1688, le maréchal d'Estrées foudroya ses remparts & ses édifices, le 1er de Juillet, & y fit jetter plus de dix mille bombes qui ruinerent une grande partie de la ville, & coulerent six vaisseaux à fond. Elle dut apprendre, pour cette

cette fois, à reſpecter le pavillon François & la liberté des différens peuples du monde.

ALGÉSIRE. (*ſiége d'*) Encouragé par une longue ſuite de ſuccès, Alfonſe, ſurnommé *le Vengeur*, roi d'Eſpagne, voulut mettre le comble à ſa gloire par la conquête d'Algéſire, pluſieurs fois eſſayée, & toujours manquée par ſes prédéceſſeurs. C'étoit de cette ville que le roi de Maroc inondoit l'Andalouſie de ſes armes, & profitoit, quand il vouloit, des troubles de la Caſtille. Le monarque Chrétien s'en approcha avec une armée de deux mille cinq cens chevaux & cinq mille hommes d'infanterie, qui s'augmenta beaucoup, dans la ſuite, par la jonction du roi de Navarre, du comte de Foix, & d'une foule de chevaliers François & Anglois, qui voulurent partager les travaux & la gloire du roi de Caſtille. Plus de ſoixante mille hommes s'étoient renfermés dans la place, avec des vivres & des munitions pour plus de deux ans. Ils ſe défendirent avec des eſpeces de canons inconnus juſqu'alors, s'il eſt vrai que les premiers ne parurent qu'en 1380 dans une armée de Vénitiens. Pendant que ſa flotte bloquoit la ville par mer, Alfonſe l'attaquoit vivement par terre. Béliers, baliſtes, catapultes, toutes les machines alors en uſage furent dreſſées contre les remparts. Mais, durant deux ans, la brave réſiſtance des aſſiégés fit échouer tous les efforts de l'ennemi; & ſouvent ils brûloient en un inſtant l'ouvrage de pluſieurs jours. Sur ces entrefaites, le roi de Maroc & celui de Grenade, que des troubles domeſtiques avoient empê-

chés juſqu'alors de ſecourir Algéſire, parurent avec des troupes nombreuſes pour faire lever le ſiége. Alfonſe marcha ſur l'heure à la rencontre de ces princes, le 12 de Décembre 1343; les attaqua; les défit; leur tua quarante mille hommes. Cette victoire décida du ſort de la place qui étoit aux abois, & qui ſouffroit, depuis long-tems, les horreurs d'une cruelle famine. Elle ſe rendit enfin le 26 de Mars 1344.

ALGIDE. (*journée d'*) Les Eques, peuple du Latium, s'étoient révoltés. Le Conſul Minucius marcha contr'eux, & s'engagea dans un défilé d'où il ne lui fut pas poſſible de ſortir. Cette nouvelle, portée à Rome, y cauſa une allarme univerſelle. On nomma ſur le champ un Dictateur; & Quintius Cincinnatus fut revêtu de cette dignité ſuprême. C'étoit un patricien illuſtre, reſpectable par ſes grandes vertus, mais très-pauvre, & qui cultivoit de ſes mains un petit champ de quatre arpens de terre, ſeuls débris d'une fortune autrefois floriſſante. Ce ſouverain magiſtrat ſe mit à la tête des troupes; &, vers le milieu de la nuit, il arriva dans la plaine d'Algide, ville du pays Latin. Auſſi-tôt, par ſon ordre, ſes ſoldats jetterent de grands cris qui porterent dans l'armée du Conſul aſſiégé la confiance & la joie. Les Eques, enfermés à leur tour, ne ſçavoient quel parti prendre, ni par où commencer l'attaque. Minucius fondit le premier ſur eux; & le Dictateur, en étant averti, les preſſa vivement. Les rebelles, environnés de toutes parts, & ne voyant aucune reſſource, furent contraints

de ſe rendre à diſcrétion. On les fit paſſer ſous le joug, après qu'ils eurent livré les principaux auteurs de cette guerre. Le Dictateur abandonna tout le butin à ſes guerriers, & revint à Rome, où il fit voir ſur ſon char de triomphe la pauvreté au comble des honneurs. *458 avant J. C.*

ALHAMA. (*ſiége d'*) Les généraux de Ferdinand & d'Iſabelle, voulant ſe ſignaler par quelque grand exploit, formerent le deſſein de ſurprendre Alhama, place forte, à ſept lieues de Grenade, & que les Maures nommoient le Rempart de cette capitale. A la faveur des ténèbres de la nuit, ils arriverent, par des chemins détournés, au pied des murailles, ſans être découverts. Auſſi-tôt trois cens des plus braves montent à la forteresſe avec des échelles; tuent les ſentinelles qu'ils trouvent endormies, & ouvrent les portes à leurs compatriotes. Dès que les premiers rayons du ſoleil eurent éclairé cette victoire furtive, les habitans prirent les armes pour empêcher les ennemis de ſe ſaiſir de la ville. Les Eſpagnols les attaquent avec courage. Les uns les prennent en queue, les autres en flanc; tous les accablent de concert, tandis que d'autres, graviſſant ſur les ruines des murailles, pénètrent & ſe répandent dans la ville. Les citoyens, preſſés de toutes parts, ſe barricadent dans les rues, &, du haut des maiſons, font pleuvoir des tuiles, des pierres, des poutres, de l'huile bouillante, & tout ce que le déſeſpoir leur met entre les mains. Mais la conſtance des Chrétiens l'emporta ſur l'opiniâtreté des

Maures ; & Alhama rentra ſous la domination de ſes anciens maîtres. Les vainqueurs égorgerent la plus grande partie des habitans : le reſte fut chargé de chaînes. La perte de cette ville fut un coup de foudre pour les bourgeois de Grenade. Ils prirent les armes ; aſſiégerent la ville, & furent ſur le point d'y entrer ; mais Henri Guſman, duc de Sidonia, étant ſurvenu à la tête de cinq mille hommes, les obligea de ſe retirer honteuſement. *L'an 1482.*

ALISE. (*ſiége d'*). C'eſt l'évènement le plus mémorable de toutes les guerres de Céſar dans les Gaules, & celui qui met le comble au mérite militaire de cet incomparable capitaine. La ville d'Aliſe occupoit le haut de la montagne que l'on appelle aujourd'hui le *Mont-Auxois*. Vercingétorix, chef des Gaulois, étoit campé à mi-côte. Le général Romain l'enferma par une ligne de contre-vallation, qui environnoit en même tems la ville, & dont le circuit devoit être d'un peu moins de quatre lieues. Avant que ce grand ouvrage fût achevé, Vercingétorix tenta un combat de cavalerie. Mais le ſuccès n'en fut pas heureux ; & il ſauva dans la place les débris de ſon armée vaincue. Après ce glorieux prélude, Céſar continua ſes travaux, malgré les fréquentes ſorties des aſſiégés ; &, comme ſes lignes occupoient un grand terrein, il en défendit toutes les approches par de profonds foſſés garnis de fortes paliſſades, & par des puits remplis de pieux pointus, qui ne débordoient de terre que de quatre doigts. Il ſema encore toute la

campagne de chauſſes-trapes, enſorte que les ennemis rencontroient à chaque pas des piéges & des obſtacles qui les empêchoient d'avancer. Lorſque les lignes de contre-vallation furent finies, & la place, par conſéquent, bien enfermée, Céſar ajoûta, du côté de la campagne, une circonvallation toute ſemblable, qui avoit près de cinq lieues. Les nouvelles lignes étoient oppoſées à des ſecours que les ennemis attendoient. La diſette devint bientôt extrême dans Aliſe, parce qu'il n'étoit pas poſſible d'en ſortir ni d'y faire entrer des proviſions. Un citoyen oſa propoſer de ſe nourrir de chair humaine; & cet avis, ſi capable de révolter la nature, fut applaudi de toute la multitude. Mais, avant d'en venir à cette fâcheuſe extrémité, l'on fit ſortir toutes les bouches inutiles. Céſar ne voulut point les recevoir; & ces malheureux, ainſi proſcrits, périrent entre la ville & le camp. Cependant une nombreuſe armée accouroit au ſecours de la place, avec un terrible appareil. Céſar, ſans s'effrayer à la vue de ce torrent, fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour en arrêter le cours. Trois fois les Gaulois livrerent le combat, & trois fois le général Romain fut couronné par la victoire. Enfin ces formidables bataillons furent diſſipés en moins de trois jours; & l'infortunée Aliſe vit s'évanouir les flateuſes eſpérances qu'elle avoit oſé concevoir. Vaincue par les maux qui l'accabloient, elle ouvrit ſes portes au conquérant des Gaules. Vercingétorix, qui ne pouvoit échapper au vainqueur, voulut au moins rendre ſa priſe illuſtre. Armé de

pied en cap, montant un cheval richement orné, il s'approcha de Céſar; &, après avoir caracolé autour de lui avec cette fierté qui conſtituoit ſon caractere, il deſcendit de cheval; quitta ſes armes, & vint ſe proſterner aux pieds du général Romain. Peut-être croyoit-il par-là mériter ſa grace. Il ſe trompa. Céſar le réſerva pour décorer ſon triomphe. *52 avant J. C.*

ALLIA. (*journée d'*) Une foule de Gaulois, obligés de chercher un établiſſement, ſe répandit dans l'Italie, ſous la conduite de Brennus, & vint aſſiéger Cluſium, ville de la Toſcane. Le ſénat de Rome voulut interpoſer ſon autorité. Il envoya vers les Barbares trois jeunes ambaſſadeurs qui, choqués de la réponſe du chef des Gaulois, entrerent dans la ville, & violerent le droit des gens, en combattant contre lui. Le barbare irrité demande réparation: Rome la lui refuſe. Il marche contre cette ville ſuperbe; & les Romains ſe préparent à le recevoir. Les deux armées ſe rencontrerent ſur les bords de la riviere d'Allia, à une demi-journée de Rome. Auſſi-tôt on ſe range en bataille. Les Romains, pour n'être pas enfermés par les ennemis, étendent leurs ailes, & affoibliſſent leur centre, en plaçant leurs plus braves guerriers à la droite & à la gauche. Les Gaulois profitent de cette faute. Ils s'élancent ſur les Républicains; enfoncent & diſſipent ſans peine les cohortes qui forment le centre, & fondent enſuite ſur les deux ailes. Déja vaincues par la frayeur, elles prennent la fuite ſans tirer l'épée: ce n'eſt plus un combat,

c'eſt une déroute générale; &, dans ce déſordre, le ſoldat intimidé, au lieu de regagner Rome qui lui offroit un aſyle plus voiſin, ſe jette dans Veïes. D'autres ſe noient, en voulant paſſer le Tibre à la nage. Des milliers de Romains tombent ſous le fer des Gaulois victorieux. Quelques-uns ſeulement ſe retirent à Rome, où ils portent la terreur & la conſternation; &, ſi l'ennemi, ſans s'amuſer à partager le butin, eût marché droit à cette ville, c'en étoit fait du nom Romain; & cette république, déja ſi puiſſante, étoit anéantie. *387 avant J. C.*

ALMANZA. (*bataille d'*) Le maréchal-duc de Berwick s'étoit avancé près de Chinchila, pour tâcher de jetter du ſecours dans le château de Villéna, ſur la frontiere de la Nouvelle Caſtille, du côté du royaume de Valence. Milord Galloway, & le marquis Das-Minas, qui en faiſoient le ſiége, marcherent à ſa rencontre; s'avancerent juſqu'à un mille de l'armée Eſpagnole, & firent halte dans la plaine d'Almanza pour ſe ranger en bataille. L'action commença à trois heures après midi, & ne finit qu'à cinq. Les Alliés, après une vigoureuſe réſiſtance, prirent la fuite: il n'y eut que treize bataillons qui firent la retraite, avec aſſez d'ordre, ſur une hauteur. Mais, ayant été enveloppés, le lendemain, dès la pointe du jour, ils mirent bas les armes, & ſe rendirent priſonniers de guerre. Comme les Portugais avoient pourvu d'aſſez bonne heure à leur ſûreté, la plus grande perte tomba ſur les Anglois, dont les François firent un carnage horrible. Mi-

lord Galloway, qui avoit reçu deux coups de ſabre au viſage, gagna Tortoſe avec les débris de ſon armée affoiblie de près de douze mille hommes. Le marquis Das-Minas perdit tous ſes équipages; & ſa maîtreſſe, vêtue en Amazone, fut tuée à ſes côtés. Le maréchal de Berwick n'eut pas plus de deux mille hommes tués ou bleſſés dans cette action déciſive, qu'on peut regarder comme la repréſaille des triſtes journées d'Hochſtet & de Ramillies, & qui ſoumit à Philippe V les royaumes de Valence & d'Aragon, qui furent irrévocablement perdus pour Charles III. Ni Philippe V, ni l'Archiduc ne furent préſens à ce combat. Auſſi le fameux comte de Pétersbrough, ſingulier en tout, s'écria-t-il: » Ah! qu'on eſt bon de ſe battre pour eux! » *Le 25 d'Avril 1707.*

ALMÉNARA. (*combat d'*) Le Roi Catholique, Philippe V, s'étoit avancé ſur la frontiere de la Catalogne; &, pendant tout le mois de Juin de 1710, il avoit étendu les contributions dans tout le pays, ſans que les ennemis oſaſſent ſortir de leurs retranchemens. Ayant appris qu'un renfort de troupes, qu'ils attendoient du royaume de Valence, les avoit joints, il repaſſa la Ségre; puis il fit un détachement de dix-neuf eſcadrons, & de quatre bataillons, pour ſe ſaiſir du pont d'Alfarax, & des paſſages de la Nogara-Ribatgoſſana; mais il fut prévenu. Stanhope, à qui l'Archiduc & Staremberg avoient fait prendre les devants avec quatre régimens de dragons & vingt compagnies de grenadiers, arriva le premier ſur les hauteurs d'Alménara: le reſte

de l'armée ſuivit; & l'Archiduc fit attaquer les Eſpagnols, aſſez mal poſtés, & en petit nombre. Ils ne firent qu'une foible réſiſtance; mais, comme l'action n'avoit commencé qu'à ſept heures du ſoir, les ténèbres de la nuit favoriſerent leur retraite. Ils perdirent ſept à huit cens hommes, & les Alliés quatre à cinq cens. Le régiment de Vallejou, dragon, ſe diſtingua dans ce combat qui fut livré le 27 de Juillet, & qui fut le prélude de la bataille de Saragoſſe. *Voyez* SARAGOSSE.

ALMÉRIA. (*priſe d'*) Alfonſe VII, roi de Caſtille, Garcias, roi de Navarre, & Raimond, comte de Barcelone, ayant fait entr'eux une Ligue contre les Maures, s'avancerent vers Alméria, ville forte, ſituée ſur les bords de la Méditerranée, en même tems que leur flotte s'approchoit du port. Ils l'attaquerent à la fois par terre & par mer; &, après quelque réſiſtance & différens évènemens dont on ignore le détail, elle fut emportée d'aſſaut, dans le mois de Novembre 1147. Vingt mille infidèles, qui s'étoient réfugiés dans la forteresſe, prodiguerent l'or & l'argent pour racheter leur vie. Le butin fut abandonné aux ſoldats. Un ſuperbe vaſe d'émeraude, d'une grandeur extraordinaire, tomba au pouvoir des Génois conſédérés, qui le conſervent encore dans leur tréſor.

ALPES. (*paſſage des*) Ce fut dans cette fameuſe entrepriſe que le célèbre Annibal déploya toute la grandeur de ſon courage, & toutes les reſſources de ſon génie. La nature & les hommes ſembloient s'être réunis

pour s'oppoſer à ſon noble projet ; mais, par la patience, ce grand capitaine vint à bout de triompher des hommes & de la nature. Il trompoit les Barbares, quand il ne pouvoit les dompter : la ruſe faiſoit toujours à coup ſûr ce que ne pouvoit opérer la force des armes. Il emporta pluſieurs châteaux : il battit pluſieurs peuples belliqueux ; &, le neuvieme jour, il arriva ſur le ſommet des montagnes. Mais la route étoit plus difficile encore, à cauſe de la pente eſcarpée de ces terribles remparts de l'Italie. Les chemins étoient étroits, gliſſans, couverts de neiges glacées ; & les ſoldats, épuiſés de fatigues, ne pouvoient ſe ſoutenir, en marchant, ni s'arrêter, lorſqu'ils avoient fait un pas. Ils tomboient les uns ſur les autres, & ſe renverſoient mutuellement. Il fallut faire bien des circuits, toujours avec un nouveau danger. Après pluſieurs jours d'une marche rebutante, il falloit retourner ſur ſes pas. On rencontroit d'immenſes précipices qu'il étoit impoſſible de franchir. Quelquefois on entroit dans de vaſtes plaines, où les pieds s'enfonçoient dans la neige, & où les chevaux reſtoient pris comme dans un piége, ſans pouvoir les en retirer. Annibal, voyant ſes troupes entièrement découragées, les fit arrêter, pendant quelque tems, ſur le ſommet d'une colline, après en avoir fait nettoyer le terrein ; ce qui coûta des peines infinies. Enſuite on creuſa, par ſon ordre, un chemin dans le rocher même ; & ce travail fut pouſſé avec une ardeur & une conſtance étonnantes. Pour ouvrir & élargir cette route, on abbatit

tous les arbres des environs : à meſure qu'on les coupoit, le bois étoit rangé autour du roc ; après quoi l'on y mit le feu. Heureuſement il faiſoit un grand vent qui alluma bientôt une flamme ardente ; & la pierre devint auſſi rouge que le brafier même qui l'environnoit. Alors, dit Tite-Live dont nous ne garantiſſons point le récit, le général Carthaginois fit répandre une grande quantité de vinaigre qui, s'inſinuant dans les veines du rocher entr'ouvert par la force du feu, le calcina & l'amollit. C'eſt ainſi qu'il s'ouvrit un paſſage plus aiſé ; & cette grande & pénible opération ne coûta que quatre jours. Enfin on arriva dans des endroits cultivés & fertiles ; &, au bout de quinze jours de marche, toute l'armée, diminuée de plus de la moitié, entra comme en triomphe dans l'Italie. *218 avant J. C.*

ALTENHEIM. (*combat d'*) Après la mort du célèbre Turenne, les deux armées de France & d'Allemagne ſe canonnerent encore pendant trois jours. Les François, que la diſette obligeoit à décamper, & dont les généraux n'avoient garde de riſquer une bataille, dans la conſternation où la perte du maréchal avoit jetté les troupes, ſe mirent en marche, la nuit du 29 au 30 de Juillet 1675, & vinrent camper, le 1er d'Août, au lever du ſoleil, dans la plaine d'Altenheim, pour y paſſer le Rhin. Le marquis de Vaubrun, & le comte de Lorges, neveu du grand Turenne, tous deux chefs de l'armée, étoient convenus de commander tour-à-tour. Le comte de Lorges étoit de jour. A peine

ce capitaine eut-il donné ſes ordres, que les ennemis parurent, & tomberent ſur ſes troupes. On s'étonna qu'ils euſſent attendu ſi tard. Mais, ſoit que Montécuculli n'eût oſé entreprendre de paſſer, en préſence des François, un ruiſſeau qui ſéparoit les deux armées dans les poſtes qu'elles occupoient, au moment que M. de Turenne reçut le coup funeſte qui l'enleva à la France; ſoit qu'il jugeât la victoire plus ſûre & plus facile dans une retraite, il n'entreprit rien que lorſque les ennemis de l'Empire furent ſur les bords du Rhin. Le combat commença ſur les onze heures du matin. Il en dura quatre; après quoi chacun ſe retrancha, ſans qu'on ceſſât, pour cela, de ſe canonner. Les Impériaux perdirent plus de deux mille hommes, & les François à-peu-près autant; mais ils prirent quatre piéces de canon. Après ce combat, qui couvrit de gloire le digne neveu de Turenne, & qui l'égala preſque à ce grand homme, les François paſſerent le fleuve pendant la nuit, ſans que les ennemis oſaſſent les attaquer davantage.

ALVÉDA. (*bataille d'*) Ramire I, roi des Aſturies, voulant enlever aux Arabes ſon ancien patrimoine que ces Barbares avoient uſurpé, fit, en 846, une irruption dans la province de Rirdja. Le fameux Abdoulrahman, appellé par les Chrétiens *Abderame*, honteux de ſe voir prévenu, ſe mit à la tête de ſes troupes, & trouva l'ennemi dans les plaines d'Alvéda, place forte alors, & maintenant ruinée. Le combat fut ſanglant; &, de part & d'autre, on fit éclater cette fureur

implacable, ordinaire à des nations que l'intérêt & la religion ont rendues ennemies. La nuit ſeule put ſéparer les guerriers. Ramire, voyant ſon armée conſidérablement diminuée, profita des ténèbres pour aller camper ſur un côteau voiſin. Le champ de bataille, qu'il abandonna par ſa retraite, apprit aux Arabes qu'ils étoient victorieux. Déja ils célébroient leur triomphe, & ſe livroient à la joie qu'inſpire un ſuccès éclatant, lorſque tout-à-coup, dès le point du jour, les Chrétiens fondent ſur eux, animés par le déſeſpoir; les preſſent; les accablent & les mettent en fuite. Si l'on en croit les écrivains Eſpagnols, ſouvent hyperboliques quand il s'agit de leur pays, plus de ſoixante mille hommes périrent dans cette célèbre journée. La priſe d'Alvéda & de Calahorra fut le fruit de cette victoire.

AMALÉCITES, (*défaites des*) A peine les Hébreux étoient-ils entrés dans ces vaſtes ſolitudes qui devoient les conduire dans les fertiles régions de Chanaan, qu'ils ſe virent attaqués par les Amalécites. Sur le champ, Moïſe raſſembla les troupes, & mit à leur tête le célèbre Joſué. La victoire fut l'effet des prieres du ſaint légiſlateur qui, pendant que l'armée combattoit avec courage, élevoit ſes mains vers le ciel.

Les enfans d'Amalec remuerent encore ſous le règne de Saül. Ce prince marcha contr'eux avec de nombreux bataillons; les défit; maſſacra, ſans pitié, tous les malheureux qu'il put atteindre, ſans épargner ni les femmes ni les enfans. Touché cependant du

triſte ſort d'Agag, leur roi, il voulut le conſerver contre l'ordre de Samuël. Le prophète l'ayant appris, ſe préſente devant le monarque; lui reproche, avec ce ton foudroyant que lui donnoit ſon grand mérite, ſa compaſſion ſacrilége & ſa coupable humanité; puis, ſaiſiſſant une épée, il immole le prince captif avec ſa femme & ſes enfans.

AMBLEF. (*bataille d'*) Chilpéric II, étant en guerre avec Charles Martel, vint camper près d'Amblef, maiſon royale, ſur la petite riviere de ce nom, & voiſine de l'abbaye de Stavélo. L'armée de Charles n'étoit pas éloignée. Un de ſes ſoldats s'offrit d'attaquer ſeul les Royaliſtes, & lui promit de les mettre en fuite. Le duc d'Auſtraſie y conſentit. Le guerrier part; &, d'un air intrépide, qui ſembloit annoncer la victoire, il marche droit aux Neuſtriens, qu'il trouve ſans ſentinelles, ſans armes, ſans défiance & ſans crainte. Auſſi-tôt il met l'épée à la main, criant d'une voix terrible : « Fuyez! voici » Charles avec ſes troupes, » & perce tous ceux qu'il rencontre. L'épouvante ſe répand dans tous les cœurs. Charles, témoin de la conſternation, fond ſur ces gens effrayés, & les met en fuite. Leur déroute fut ſi précipitée, & la pourſuite des vainqueurs ſi vive, que le roi Chilpéric n'échappa que par une eſpece de miracle. *716 de J. C.*

AMBRACIE. (*ſiéges d'*) 1. Philippe, roi de Macédoine, pere de Perſée, venoit de déclarer la guerre aux Etoliens, à la priere des Achéens & de quelques autres républiques de la Grèce. Il ſe mit en cam-

pagne avec une puiſſante armée. Mais, avant d'entrer ſur les terres ennemies, les Epirotes l'engagerent à former le ſiége d'Ambracie, place forte, qu'ils convoitoient. Le roi de Macédoine la fit battre avec toutes les machines de guerre alors en uſage; &, après quarante jours d'une attaque vive & continuelle, il y entra en conquérant. *219 avant J. C.*

2. Le conſul Fulvius, nouvellement arrivé dans la Grèce, que l'ambition Romaine vouloit réunir aux vaſtes conquêtes de la république, débuta par le ſiége d'Ambracie. Ses aſſauts furent terribles; mais les aſſiégés oppoſerent une invincible réſiſtance. Un renfort de cinq cens hommes d'élite, que les Etoliens firent entrer dans la place, malgré la vigilance de l'ennemi, augmenta beaucoup leur courage Tous les jours, l'induſtrie des ingénieurs enfantoit quelque nouveau moyen de ruiner les machines qui frappoient continuellement les murailles. Enfin la défenſe de ces braves citoyens fut ſi vigoureuſe, ſi opiniâtre, que le général Romain ſe repentoit preſque de s'être engagé dans cette entrepriſe dont le ſuccès commençoit à lui paroître douteux. Heureuſement pour lui, les Etoliens firent des propoſitions de paix, pendant leſquelles la ville ſe rendit pour hâter la concluſion d'un traité devenu abſolument néceſſaire à la nation épuiſée par de longues pertes. *189 avant J. C.*

AMBRUN. (*bataille d'*) Les Lombards, s'étant répandus dans les provinces de France, y commirent les plus horribles ravages. Mum-

mol, l'un des plus grands généraux de ſon ſiécle, marcha contre ces Barbares; les ſurprit aux environs d'Ambrun, & leur livra bataille. Elle ne fut pas longue. La victoire ſe rangea ſous les drapeaux François, & l'armée ennemie fut entièrement défaite. On vit dans cette journée un exemple juſques-là très-rare. Salone & Sagittaire, tous deux évêques, l'un d'Ambrun, l'autre de Gap, tous deux le caſque en tête & l'épée à la main, chargerent l'ennemi avec une intrépidité plus que guerriere, & que l'Evangile ne loue pas dans les hommes apoſtoliques. *L'an 569.*

AMÉNEBOURG. (*priſe d'*) Dans le cours du mois de Septembre 1762, l'armée Françoiſe fit le ſiége d'Aménebourg, place importante des Etats du roi d'Angleterre. Les Anglois, qui s'y étoient enfermés, la défendirent avec courage, & ne ſe rendirent que faute de ſecours, le 22. On les fit tous priſonniers de guerre.

AMIDE. (*ſiéges d'*) 1. Sapor, cet ennemi terrible du nom Romain, avoit armé toutes les forces de la Perſe pour envahir les provinces de l'Empire. Sous ſes ordres, une formidable armée vint aſſiéger Amide, ville fameuſe de l'Aſie, & peuplée par des citoyens riches & courageux, qui réſolurent de s'enſevelir ſous les ruines de leur patrie. Autant les attaques furent vives & meurtrieres, autant la défenſe fut vigoureuſe & ſoutenue. Les Perſes, pleins de fureur, dreſſoient des mantelets; élevoient des terraſſes & des tours garnies de fer & chargées de

de baliſtes qui lançoient au loin des grêles de pierres. Les Amidéens oppoſoient à tous ces efforts une invincible valeur. Enfin Sapor l'emporta. La force ouvrit les portes d'Amide, preſque deſtituée de défenſeurs. Mais cette conquête lui coûta le plus pur ſang de ſon royaume, ſans compter les frais immenſes qu'il fallut faire pour la conſtruction réitérée des machines que les aſſiégés brûlerent pluſieurs fois. *An.* 359.

2. Cabade, autre roi de Perſe, ayant déclaré la guerre à l'empereur Anaſtaſe, porta devant Amide la terreur de ſes armes. Tous les habitans, dignes héritiers de la valeur de leurs peres, étoient ſoldats, & remplis d'un courage intrépide. On fit jouer les béliers avec fureur. Les Amidéens en détournoient les effets avec des poutres qui, ſuſpendues par les deux bouts à des poulies, venoient tomber en travers ſur la tête de ces formidables machines. Cabade, rebuté du mauvais ſuccès de ſes batteries, fit élever une plateforme de terre, beaucoup plus haute que les murs, & d'où par conſéquent on découvroit entièrement la ville. Pour rendre encore ce travail inutile, les aſſiégés pratiquerent une mine, & la conduiſirent juſques ſous la terraſſe, qu'ils creuſerent dans l'intérieur, la ſoutenant par des étais, à meſure qu'ils enlevoient la terre; enſorte que la ſurface ſubſiſtoit dans le même état, ſans s'affaiſſer. Lorſqu'ils y virent les Perſes montés en grand nombre, & lançant de-là dans la ville des traits & des pierres, ils abbatirent ou brûlerent les étais; & la terraſſe, s'éboulant tout-

à-coup, enſevelit ceux qu'elle portoit. Il ne reſtoit plus d'eſpérance à Cabade, que dans un aſſaut général. Il fait appliquer les échelles à pluſieurs endroits à la fois. Les citoyens ſe défendent avec fureur. Les pierres, la poix bouillante, le plomb fondu pleuvent de toutes parts ſur les aſſaillans. Les Perſes prennent la fuite. Cabade, frémiſſant de rage, les force, à coups de cimeterre, de remonter à l'eſcalade. Il tue ceux qui refuſent d'obéir. Mais ce ſecond aſſaut n'a pas un meilleur ſuccès. Enfin il eſt obligé de faire ſonner la retraite. Ce ſiége, qui déja lui coûtoit cinquante mille hommes, duroit depuis trois mois. Il prit le parti de l'abandonner, & donna l'ordre pour décamper le lendemain. Les habitans en furent inſtruits; &, ſe livrant aux tranſports d'une joie effrénée, ils commencerent à inſulter le monarque Perſan, à l'accabler de railleries & d'injures. Les femmes même, dépouillant toute pudeur, porterent l'effronterie aux excès les plus indécens. Cabade, outré de colere, réſolut de périr ou de ſe venger; & bientôt il en trouva l'occaſion. Un ſoldat, ayant remarqué l'entrée d'un ancien ſouterrein, qui n'étoit bouché que de petites pierres, s'y gliſſa pendant la nuit, & reconnut qu'il aboutiſſoit à l'intérieur d'une tour dont on avoit confié la garde à des moines, ſans doute parce qu'on ne craignoit rien de ce côté-là. Il en avertit Cabade qui, la nuit ſuivante, y fit couler des ſoldats. C'étoit le 10 de Janvier. Le froid étoit piquant, & il tomboit une groſſe pluie. Les bons Cénobites, gardiens de la tour, s'étoient pieuſement

enyvrés la veille, à l'occaſion d'une fête, & dormoient d'un profond & paiſible ſommeil. Ils furent égorgés ſans bruit. On trouva les poſtes abandonnés. Les ſentinelles, pour éviter le froid & la pluie, s'étoient retirés dans les maiſons. Les Perſes briſerent les portes; & le prince vainqueur ordonna de paſſer tous les habitans au fil de l'épée. Cet ordre cruel fit périr plus de cent mille perſonnes. Pendant que le roi traverſoit la ville, monté ſur ſon éléphant, & animoit la fureur de ſes ſoldats, un prêtre d'Amide, courbé de vieilleſſe, ſe proſterna devant lui, en s'écriant : « Eh quoi ! prince, ou-» bliez-vous qu'il eſt indigne d'un puiſſant » monarque d'égorger de malheureux vain-» cus ? » . . . Et pourquoi, dit Cabade, » avez-vous fait tant de réſiſtance ? » . . . » Hélas ! répondit l'adroit vieillard, Dieu » vouloit que vous duſſiez votre conquête » à votre valeur, & non pas à notre lâ-» cheté. » Le compliment flata la vanité du vainqueur, & calma ſa colere. Il fit ceſſer le maſſacre, & permit ſeulement le pillage. *En 502.*

3. La perte d'Amide fut très-ſenſible aux Romains qui, voulant rentrer dans cette importante ville, firent de grands préparatifs, &, ſous la conduite du général Patrice, vinrent attaquer les Perſes qui s'y étoient établis. Le capitaine de l'Empire eſſaya d'abord la force ouverte, & donna pluſieurs aſſauts. Mais, voyant que ſes efforts ſeroient inutiles, & lui coûteroient bien du ſang, il prit le parti de bloquer la place, pour la ré-

duire par famine. Bientôt les Amidéens furent réduits à la plus horrible misere. Dès les premiers jours du siége, la garnison s'étoit saisie de tous les magasins de vivres, sans vouloir en faire part aux habitans; ensorte que ces infortunés, après avoir consumé leurs provisions, & toutes les choses qu'une faim dévorante convertit en nourriture, se virent contraints de manger les cadavres; & cette subsistance inhumaine leur ayant manqué, ils se dévoroient les uns les autres. Eglon, commandant de la place, homme dur, impitoyable, tenoit en bride ces désespérés, & se rendoit encore plus terrible que la mort ou la faim. Mais la vengeance divine fit tomber sur sa tête criminelle les maux dont il étoit la principale cause. Un payſan du voisinage, durant les ténèbres de la nuit, se glissoit dans la ville, sans être vu des sentinelles, pour porter au bourreau d'Amide du gibier & des fruits; car Eglon étoit aussi facile, aussi complaisant pour sa personne, qu'il étoit barbare & inflexible pour les autres. Gadamas, (ainsi s'appelloit le payſan) peu content sans doute du prix de ses peines, vint trouver Patrice, offrant de lui mettre entre les mains le commandant & deux cens hommes de la garnison, s'il lui promettoit une récompense honnête. On lui promit tout ce qu'il voulut. La nuit ayant répandu ses ombres, il déchira ses habits; se fit quelques légeres blessures, & se rendit dans la ville à l'ordinaire. Il dit au gouverneur, « qu'il avoit été rencontré par des » brigands du camp Romain; qu'il leur avoit

» échappé, après en avoir été fort maltraité; » que leur coutume étoit de roder, de nuit, » aux environs des remparts, par bandes de » quatre ou cinq, pour voler & massacrer » ceux qu'ils rencontroient; mais qu'il seroit » facile d'en délivrer le pays. Je connois, » ajoûta-t-il, leur rendez-vous habituel: j'irai, » la nuit prochaine, à la découverte; &, » lorsqu'il sera tems, je viendrai vous aver- » tir. Cinquante hommes vous suffiroient; » mais, comme il se pourroit faire que cinq » ou six troupes de ces voleurs se joignissent » ensemble, pour les accabler à coup sûr, » prenez deux cens hommes. Sur-tout ne » vous fiez à personne; je ne répondrois pas » de l'activité & de la bravoure d'aucun au- » tre. Je vous conduirai par des routes qui » me sont connues, hors de la vue des sen- » tinelles. » Eglon, moins rusé que vaillant, se laissa facilement tromper par l'ingénieux villageois. Gadamas alla rendre compte à Patrice du succès de son artifice; & le chef des Romains fit poster mille soldats en embuscade dans un lieu qu'il lui indiqua. La nuit suivante, Eglon & ses deux cens hommes donnerent dans le piége; mais ils se défendirent avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut les tuer tous sur la place, sans en pouvoir prendre un seul: c'est à quoi se borna le siége d'Amide. On fit la paix; &, par l'un des articles du traité, cette ville fut rendue à l'empereur de Constantinople. *En 504.*

AMIENS. (*siége d'*) Un petit homme, mais rempli de courage, nommé *Hernandès-Teillo-Porto-Carréro*, vieux officier Espa-

gnol, de grande réputation, forma le hardi projet de ſurprendre la ville d'Amiens, en 1597, & vint à bout de l'exécuter heureuſement. S'étant mis à la tête de ſept mille hommes d'infanterie, & de ſept cens chevaux, il s'avança, la nuit du 10 au 11 Mars, vers la capitale de la Picardie, & fit toutes les diſpoſitions néceſſaires à la réuſſite de ſes deſſeins. Sur la route, & dans tous les ſentiers qui conduiſoient à la ville, il plaça de petits pelotons de ſoldats pour arrêter tous ceux qu'ils rencontreroient. Il prit cinq cens hommes choiſis, qu'il fit cacher dans les haies & dans des maſures fort proches de la ville. Trente autres, habillés en payſans & en payſanes, armés ſous leurs habits, les uns avec des hottes, & les autres avec des paniers, comme des gens qui vont au marché, s'avancerent juſqu'à la porte. Ils conduiſoient trois chariots, l'un deſquels devoit s'arrêter à l'endroit qui répond à la herſe, pour la ſoutenir, lorſqu'on l'abbatroit. La porte étant ouverte, deux des chariots entrerent. Quatre ſoldats de ceux qui conduiſoient le troiſieme, s'arrêterent au lieu marqué; & les autres ſoldats entrerent à leur tour. L'un d'eux ayant pris un ſac, le délia, & répandit les noix qu'il contenoit devant le corps-de-garde. Auſſi-tôt les bourgeois accourent, en faiſant des huées ſur le prétendu payſan, & ſe jettent ſur les noix. Les ſoldats déguiſés prennent leurs armes; tuent quelques bourgeois; mettent les autres en fuite. L'un d'entre ces ſoldats court avertir ceux de l'embuſcade, qu'il étoit tems de ſe montrer. Ils arrivent; tuent les ſenti-

nelles; relevent la herſe qu'on avoit abbatue, & qu'un des trois chariots ſoutenoit; &, ſecondés par quatre compagnies de cavalerie, qui ſurviennent dans ce moment, ils ſe répandent dans la ville, ſans trouver aucune réſiſtance. On étoit en Carême; & les citoyens, renfermés dans les égliſes, écoutoient tranquillement le ſermon. Tout-à-coup on ſonne le tocſin. La frayeur ſaiſit les eſprits; on abandonne les temples : on court aux armes; mais il n'étoit plus tems. Les Eſpagnols, en moins d'une demi-heure, s'étoient ſaiſis des places, de la maiſon-de-ville, & des remparts. Il fallut céder à la fortune, & mettre bas les armes dont on s'étoit pourvu trop tard. Les richeſſes des bourgeois, l'artillerie, les munitions, l'argent que le roi avoit fait tranſporter dans la ville, tout devint la proie des vainqueurs.

Henri IV fut conſterné de cette nouvelle. » C'eſt un coup du ciel, s'écria-t-il ! Ces pauvres gens, pour avoir refuſé une petite » garniſon que je leur voulois donner, ſe ſont » perdus; » & ſur l'heure, il ſongea aux moyens de rentrer dans cette place importante. L'entrepriſe n'étoit pas facile; & le duc de Mayenne, que l'on regardoit comme le capitaine le mieux inſtruit dans l'art des ſiéges, trouvoit la réuſſite de celui-ci très-incertaine. Mais Leſdiguieres, conſulté par le roi, dit que, ſi l'on ne perdoit point de tems, on chaſſeroit ſûrement les Eſpagnols. Cet avis fut celui du monarque, parce qu'il étoit conforme à ſon impatience; &, dans l'inſtant, il ordonna tous les préparatifs néceſſaires.

Le maréchal de Biron fut chargé d'investir Amiens, du côté de l'Artois, avec quatre mille hommes de pied & sept cens chevaux, en attendant que le roi eût assez de troupes pour faire le siége en personne. Cet habile général commença la circonvallation; ruina le pays; intercepta la communication avec Dourlens; arrêta tous les convois, & resserra la ville de si près, que la garnison, quoique plus nombreuse que son armée, n'osa se montrer hors des murailles. Porto-Carrero ne s'étoit pas attendu à voir si-tôt l'ennemi. Aussi n'avoit-il pu amasser toutes les provisions nécessaires. Cependant, pour ménager celles qu'il avoit faites, & se préparer à une vigoureuse défense, il fit sortir toutes les bouches inutiles, & brûler tous les fauxbourgs. La sagesse, l'œconomie, l'intelligence de l'immortel Sully présiderent aux préparatifs du roi. Ce sincere ami de son maître, l'exemple de tous les grands ministres, n'oublia rien de tout ce qui pouvoit hâter le succès du siége, & adoucir les fatigues du soldat. On trouva, dans le camp, l'abondance des villes; &, ce que jusqu'à lui l'on avoit ignoré, il sçut procurer aux défenseurs de la patrie tous les secours dont ils avoient besoin. On forma, par ses soins, deux hôpitaux où les blessés & les malades furent traités avec tant d'attention, que, d'une voix unanime, pour faire honneur au zèle du généreux ministre, on appella le siége d'Amiens, *le siége de velours*. Au commencement d'Avril, le roi se rendit au camp, suivi de toute sa cour & de la duchesse de

Beaufort, ſa maîtreſſe uniquement chérie. Il diſtribua les poſtes; ordonna les approches; dreſſa ſes batteries, & fit attaquer la place. Le 22 de Mai, Porto-Carréro fit une ſortie furieuſe, avec cinq cens chevaux, ſur le quartier du maréchal de Biron, & s'empara d'un fort que les François avoient bâti pour le défendre. Le capitaine François l'en chaſſa, deux heures après, & le pourſuivit avec tant de vivacité, juſqu'à cent pas de la ville, qu'il n'y ſeroit jamais rentré, ſi quatre cens fantaſſins ne fuſſent venus à ſon ſecours. Le mois ſuivant, Jean de Guſman, digne rival de Porto-Carréro, tomba ſur les tranchées par trois différens endroits. Son attaque fut ſi prompte, qu'il en chaſſa les aſſiégeans; mais ce triomphe fut court : car, le brave la Boulaye l'ayant chargé tout-à-coup, il fut tué; & ſes ſoldats furent repouſſés juſques ſur le bord de la contreſcarpe, où l'officier François planta ſes enſeignes. Le 18 de Juillet, François d'Arco & Diégo Durant, accompagnés chacun de trois cens hommes, donnerent par deux endroits; l'un à la droite de la tranchée, où étoit le régiment de Picardie; & l'autre à la gauche, où étoit celui de Fleſſan. Ils tuerent Fleſſan & Fouquerolles, tous deux mêtres-de-camp; &, ayant nettoyé la tranchée, ils pouſſerent juſqu'aux batteries pour enclouer le canon. A leurs progrès rapides Biron oppoſa ſa valeur. Le prince de Joinville joignit ſes efforts à ceux du maréchal. Enfin, comme le combat devenoit terrible en cet endroit, & que les Eſpagnols continuoient de réuſſir, le roi vint lui-même au ſecours de ſes guerriers;

enfonça les ennemis, & les pourſuivit juſqu'au corps de la place. Enſuite, ce monarque, qui vouloit prévenir l'armée de l'archiduc, fit donner un aſſaut, le 4 de Septembre. Ses troupes furent repouſſées, après un long combat; mais les aſſiégés pleurerent leur avantage. Un coup d'arquebuſe leur enleva leur unique ſoutien, l'invincible Porto-Carréro. Ils mirent à ſa place don Jérôme Caraffe, marquis de Montanagro. Plus phlegmatique que ſon prédéceſſeur, mais auſſi intrépide, il ſuivit ſon plan; fit des retranchemens dans la ville, & donna le tems à l'archiduc de marcher à ſon ſecours avec une armée de vingt-cinq mille hommes de vieilles troupes, & les meilleures qui fuſſent au ſervice d'Eſpagne. Le vieux comte de Manſfeld en étoit le maréchal-de-camp-général, & ſe faiſoit porter dans une litiere, à cauſe de ſon grand âge. L'approche des ennemis cauſa de grands débats dans le conſeil du roi. Le maréchal de Biron fut d'avis d'aller combattre les Eſpagnols. Le duc de Mayenne s'y oppoſa fortement. « Que jugez-vous donc à » propos de faire, mon couſin, lui dit le » roi? »... Votre deſſein, ſire, répondit le » duc, eſt de prendre Amiens, & non pas de » gagner une bataille; vos retranchemens ſont » très-forts: laiſſez votre armée derriere; les » Eſpagnols ne hazarderont rien: je les con» nois; ils n'entreprendront jamais de vous » forcer. » Le roi s'en tint à cet avis. L'archiduc s'avança vers les lignes; &, la terreur s'emparant de ceux qui étoient dans les tranchées, ils prirent la fuite. Mais le grand feu

de l'artillerie Françoiſe arrêta les Eſpagnols ; & l'archiduc, par un excès de précaution, perdit une occaſion favorable. S'étant néanmoins avancé pour attaquer l'endroit le plus foible des retranchemens, le duc de Mayenne poſta ſi bien ſes piéces de canon, qu'elles foudroyerent les Eſpagnols ; & les obligerent de ſe retirer. S'ils avoient avancé ſeulement deux cens pas, ils auroient réuſſi. Le duc fit fortifier les endroits foibles du retranchement ; enſorte que, le lendemain, l'archiduc n'oſa l'attaquer ; & prit le parti de ſe retirer. Le roi dit alors que l'archiduc étoit venu en capitaine, & qu'il s'en retourneroit en prêtre. (Ce prince étoit cardinal.) Aprés le départ des Eſpagnols, Henri fit ſommer le gouverneur de la place de ſe rendre. Cet officier le fit, de l'aveu de l'archiduc ; & le roi lui accorda une capitulation honorable. Le marquis de Montanagro ſortit d'Amiens, le 25 de Septembre. Henri, qui vouloit lui faire honneur, envoya au-devant le connétable & le duc de Montbaſon. Le connétable ayant demandé les clefs de la ville, un Eſpagnol lui répondit, d'un ton fier : « Nous » penſions que vous les viendriez prendre ſur » la brèche. » Montanagro fut conduit au roi ; & ce gouverneur, mettant pied à terre, & accolant la botte du monarque, lui dit en italien : *Ch'egli rendeva quella piazza in mano d'un re ſoldato, perche non era piacciuto al ſuo re di farla ſoccorrere da capitani ſoldati* (a). Malgré la vigoureuſe réſiſ-

(a) « Qu'il rendoit cette place entre les mains

tance des Eſpagnols, ce ſiége ne coûta au roi que ſix cens hommes; mais il dépenſa beaucoup d'argent, parce qu'il préféroit à l'or la conſervation de ſes ſujets.

AMISUS. (*ſiége d'*) Lucullus, pour continuer ſes conquêtes ſur Mithridate, forma le blocus d'Amiſus, ville importante, & d'Eupatorie, fondée par le roi de Pont. Cette derniere ne tint pas long-tems; elle fut priſe par eſcalade & raſée. Amiſus donna plus de peine aux Romains, parce qu'elle étoit défendue par un gouverneur, excellent machiniſte, & habile ingénieur. Il ſe laiſſa pourtant ſurprendre par une ruſe aſſez ſimple. Lucullus l'avoit accoutumé à voir, pendant pluſieurs jours conſécutifs, livrer l'attaque à-peu-près à la même heure. Au bout d'un certain tems, les aſſiégeans ſe retiroient, & la garniſon prenoit du repos. Ce fut ce moment de repos que le général choiſit pour donner un aſſaut ſubit & furieux à la place, & forcer la muraille par eſcalade. Le gouverneur auroit encore pu ſe défendre; mais, déconcerté par l'invaſion ſoudaine des Romains, il prit la fuite, & mit en partant le feu à la ville. Le vainqueur fit tout ſon poſſible pour arrêter le progrès de l'incendie; &, croyant engager ſes ſoldats à ce travail, en les intéreſſant, il leur permit le pillage. Mais il fut trompé. La plûpart, s'armant de flambeaux, & viſitant curieuſement tous les endroits où

» d'un roi ſoldat, puiſqu'il n'avoit pas plu à ſon » maître de la faire ſecourir par des capitaines » ſoldats. »

ils s'imaginoient que l'on pouvoit avoir caché des choſes de prix, mirent eux-mêmes le feu à un grand nombre d'édifices. Heureuſement pour cette ville infortunée, il ſurvint une groſſe pluie qui en ſauva les reſtes. Lucullus fit tout ce qui dépendoit de lui pour réparer ce déſaſtre qu'il n'avoit pu prévoir ; & ce trait de bonté doit apprendre aux généraux à ſe regarder comme les amis, les défenſeurs des hommes, & non point comme leurs fléaux. *71 avant J. C.*

AMMONITES. (*défaite des*) Jephté, qui, de voleur, étoit devenu général, fut choiſi de Dieu pour exterminer cette nation, éternelle ennemie des Hébreux. Il défit pluſieurs fois leurs nombreuſes armées ; ravagea leur pays ; renverſa leurs villes, & remporta le plus glorieux triomphe. Mais il paya cher, à ſon tour, les lauriers qu'il venoit de cueillir. Il avoit fait vœu d'offrir en holocauſte ce qui ſortiroit le premier de ſa maiſon lorſqu'il en approcheroit. Ce fut ſa fille unique.

Les Ammonites eurent encore pluſieurs guerres avec les enfans de Jacob, & ne furent bien ſoumis que ſous le règne de David qui prit & raſa leurs places les plus fortes ; tua leurs rois, & leur fit payer un tribut exceſſif.

AMNIAS. (*bataille de l'*) Les généraux de Mithridate attaquerent, près de ce fleuve, l'armée de Nicomède, roi de Bithynie, & remporterent ſur ce prince une célèbre victoire qui ouvrit à leur maître la route de la Paphlagonie. *92 avant J. C.*

AMPHEC. (*bataille d'*) Ce fut dans la

plaine d'Amphec, ville de Paleſtine, que ſe donna, contre les Philiſtins, l'an 1100 avant J. C. cette célèbre bataille où les Iſraëlites furent vaincus, & où l'arche d'alliance, qu'ils conduiſoient avec eux, fut priſe par les infidèles. Ophni & Phinées, fils du grand-ſacrificateur Héli, furent tués dans cette malheureuſe journée; & trente mille hommes périrent avec eux.

AMPHÉE. (*ſiége d'*) La ſeconde année de la neuvieme Olympiade, & la ſept cent quarante-troiſieme avant J. C. s'alluma la premiere guerre entre les Meſſéniens & les Lacédémoniens; guerre ſanglante & cruelle, qui dura vingt ans entiers. Les Spartiates ouvrirent la campagne par le ſiége d'Amphée, ville petite & peu conſidérable, mais qui leur parut propre à faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée; & le vainqueur maſſacra ſans pitié tous les citoyens qui ne purent éviter ſa fureur. Cet échec ne ſervit qu'à porter les Meſſéniens à faire de nouveaux efforts pour ſe défendre courageuſement. Les Lacédémoniens, animés par leurs ſuccès, & ſe fiant ſur leurs forces & leur fortune, s'engagerent par ſerment à ne point quitter les armes qu'ils ne ſe fuſſent rendus maîtres de toutes les villes & de toutes les terres de leurs ennemis. Ainſi, ce qui devoit incliner les deux peuples vers la paix, fut ce qui fit éclater davantage la fureur de la guerre. Il ſe donna deux combats où la perte fut à-peu-près égale de part & d'autre. Après le ſecond, les Méſſéniens, affligés de maux extrêmes cauſés par la famine & par la peſte,

conſulterent l'Oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour appaiſer la colere des dieux, d'immoler ſur leurs autels une vierge du ſang royal. Ariſtomène, de la race des Epytides, offrit généreuſement ſa fille pour ce digne ſacrifice. Enſuite on ramaſſa toutes les troupes, & l'on alla camper près d'Ithome. *Voyez* ITHOME.

AMPHIPOLIS. (*ſiéges d'*) 1. Pluſieurs villes de la Grèce avoient ſecoué le joug des Athéniens; &, pour rendre leur révolte légitime, elles avoient réuni leurs forces à celles des Lacédémoniens. Le célèbre Braſidas, général des troupes liguées, n'oſant ſe meſurer en plaine campagne avec l'armée Athénienne, conduite par Cléon, ſe retira dans Amphipolis, ville forte, où l'on vint incontinent l'aſſiéger. L'habile capitaine, qui connoiſſoit le caractere vain & préſomptueux du chef des ennemis, lui inſpira une funeſte confiance, en affectant de le craindre. Mais, un jour qu'il n'étoit point ſur ſes gardes, il fit une ſortie ſi vive, qu'il mit en fuite, dès le premier choc, ſes ſoldats étonnés. Cléon, qui, juſqu'à ce jour, s'étoit cru le guerrier le plus redoutable, paya de ſa vie cette yvreſſe frivole; & Braſidas, ayant été dangereuſement bleſſé en achevant ſa victoire, mourut peu de tems après. *422 avant J. C.*

2. Philippe, pere d'Alexandre le Grand, ſe rendit maître d'Amphipolis; &, pour amuſer les Athéniens, dont la puiſſance pouvoit nuire à ſes vues ambitieuſes, il lui rendit ſa liberté. Mais il ne tarda pas à la lui ravir de nouveau; &, dès qu'il n'eut plus rien à

craindre, il se dédommagea de ses contraintes. *338 avant J. C.*

ANATHA. (*prise d'*) Dans une isle de l'Euphrate, s'élevoit une citadelle fort grande & fort peuplée, nommée *Anatha*. Julien l'Apostat, qui vouloit entrer dans la Perse, pour y combattre Sapor II, entreprit d'assiéger cette forteresse qui pouvoit être un grand obstacle à ses desseins. Mais cette expédition ne sembloit pas facile. Il fit dire aux habitans qu'ils n'avoient rien à craindre, s'ils se rendoient; rien à espérer, s'ils faisoient résistance. Après quelques instans de délibération, on ouvrit les portes; & l'on vit sortir, à la suite d'un taureau couronné de fleurs, symbole de paix, une foule de vieillards, de femmes & d'enfans. Parmi eux, se trouvoit un soldat Romain, âgé de près de cent ans, que Galere avoit, soixante-six ans auparavant, laissé malade dans ces contrées. Courbé sous le poids des années, environné d'un grand nombre d'enfans qu'il avoit eus de plusieurs femmes à la fois, selon l'usage du pays, il partoit en pleurant de joie, & en rappellant aux habitans qu'il leur avoit toujours prédit qu'il mourroit sur les terres de l'Empire. La place fut entièrement brûlée. *L'an 363.*

ANCONE. (*attaque d'*) Vitigès, voulant reculer les bornes de ses Etats, & fonder sa puissance, en Italie, sur les débris de l'Empire Romain, s'avança vers Ancône, place que sa situation rendoit importante, & fit toutes ses dispositions pour en attaquer le château qui paroissoit imprenable. Conon l'Isaurien

l'Iſaurien y commandoit pour l'empereur. Ce capitaine téméraire eut l'imprudence de ſortir, avec une garniſon aſſez foible, au-devant d'un ennemi dont l'armée étoit formidable. Quand il ſe vit éloigné d'Ancône, d'environ cinq ſtades, il rangea ſa petite troupe en rond autour d'une montagne, ſur une ſeule ligne, comme s'il eût formé une enceinte de chaſſeurs. Mais, dès que les Goths parurent, ſes ſoldats, effrayés du nombre, tournerent le dos ſans combattre, & ſe retirerent vers la forteresſe. Les habitans, craignant de donner entrée au roi des Goths, leur fermerent les portes; les abandonnerent à la merci de l'ennemi, & tirerent Conon ſur la muraille avec des cordes. Animés par ce ſuccès, les vainqueurs alloient prendre la citadelle par eſcalade, lorſque deux braves ſoldats, qui ſe trouvoient dans la place, ſe préſenterent devant les aſſaillans; repouſſerent tous leurs efforts, & , couverts de glorieuſes bleſſures, leur firent quitter priſe avant que de mourir eux-mêmes. *538 de J. C.*

ANDRINOPLE. (*batailles d'*) 1. L'empereur Licinius étoit campé dans les plaines d'Andrinople. Conſtantin vint l'y chercher; &, après avoir imploré le Dieu des combats contre un prince impie, qui ne ceſſoit de vomir les plus horribles blaſphêmes, il donne pour mot à ſes troupes : *Dieu Sauveur !* & tombe ſur l'ennemi rangé en bataille ſur le penchant d'une montagne. Les légions du tyran ſont enfoncées dès le premier choc. Sa premiere ligne ſe diſperſe; mais la ſeconde fait plus de réſiſtance. En

vain l'Empereur les invite à passer sous ses étendards. Il fallut les combattre. La fortune se déclara constamment pour le grand Constantin qui, blessé légèrement à la cuisse, couroit au plus fort de la mêlée, & crioit à ses troupes de faire quartier, & de se souvenir que les vaincus étoient des hommes. Cependant le massacre dura jusqu'au soir. Trente-trois mille soldats restèrent sur la place. Licinius fut un des derniers à prendre la fuite. Tous ceux qui se rendirent furent traités avec bonté. *L'an* 323 *de J. C.*

2. Les Goths, sous la conduite de Fritigerne, avoient déclaré une guerre mortelle à l'empereur Valens. L'an 377, ils entreprirent le siége d'Andrinople. Mais leur ignorance dans l'art de prendre des villes fatigua bientôt leur courage. Fritigerne, voulant épargner le sang de ses guerriers, laissa devant la place un détachement pour la tenir bloquée; &, suivi du reste de ses troupes, il décampa. « Ce n'est pas aux murailles que » je fais la guerre, disoit-il : nous trouve» rons beaucoup plus de profit & moins » de péril dans les fertiles campagnes de la » Thrace. »

L'année suivante, Valens, jaloux de la gloire que Gratien, son neveu, s'étoit acquise en domptant les peuples de Germanie, se mit à la tête des légions; marcha contre les Goths, & leur livra bataille, à douze milles d'Andrinople. La victoire vola longtems de l'une à l'autre armée; mais la cavalerie Romaine ayant été mise en fuite, & l'infanterie taillée en piéces, tout ce qui put

échapper à la mort se dispersa dans les campagnes, & abandonna l'Empereur qui, depuis cette funeste journée, ne parut plus. On a raconté diversement la triste fin de ce prince; mais l'opinion la plus communément reçue, c'est qu'ayant été blessé, & s'étant réfugié dans une chaumiere, une troupe d'ennemis y mirent le feu, & la brûlerent avec tous ceux qui s'y étoient renfermés.

ANDROS. (*prise d'*) Après la bataille de Salamine, Thémistocle alla reconquérir les isles qui avoient suivi le parti des Perses. Quand il se fut rendu maître de celle d'Andros, il voulut faire payer de grosses sommes aux habitans. « Je viens à vous, leur dit-il, » avec deux divinités puissantes; la Persua» sion & la Force. » Ils répondirent: « Nous » avons aussi deux divinités, qui ne sont pas » moins puissantes que les vôtres, & qui ne » nous permettent pas de vous donner l'ar» gent que vous nous demandez: la Pau» vreté & l'Impuissance. » *480 avant J. C.*

ANGLON. (*bataille d'*) Trente mille Romains, étant entrés en Perse-Arménie, se laisserent tromper par des espions qui les conduisirent, entre des montagnes, dans un lieu nommé *Anglon*. Quatre mille Perses les y attendoient en bon ordre; &, comme les légions consternées s'avançoient en confusion, ils les attaquerent avec tant de furie, qu'ils les mirent en fuite, & en firent un grand carnage. La déroute fut entiere; & cette grande armée, vaincue par la terreur avant que de combattre, laissa sur le champ de bataille la moitié de ses guerriers. Le cé-

651324

lèbre Narsès y reçut une bleſſure qui le mit au tombeau. Ce brave capitaine, vainqueur autrefois de Béliſaire même, avoit enſuite ſervi ſous ſes ordres, & s'étoit fait une réputation immortelle dans les guerres d'Italie. *L'an 543.*

ANGORA. (*bataille d'*) Tandis que Bajazet I faiſoit trembler devant lui l'Europe & l'Aſie, un homme ſorti des forêts de la Scythie, Tamerlan, dont le nom fait preſque l'hiſtoire, vint humilier ſon orgueil & confondre ſa puiſſance. L'an 1402 de J. C. ce fameux conquérant, ſuivi, ſans doute, de tout ſon peuple, puiſqu'on fait monter ſon armée à huit cens mille hommes, & que Schiltperger même, qui ſe trouva dans cette mémorable action, lui en donne une fois autant, s'avança dans les plaines d'Angora, ville de Phrygie. Bajazet, plein de lui-même, & sûr de la victoire, dont paroiſſoient l'aſſurer quatre cens mille combattans rangés ſous ſes drapeaux, marche avec fierté contre ce redoutable rival. Ces deux torrens s'entrechoquent; ſe briſent, & portent dans les campagnes voiſines toutes les horreurs du carnage. Des ruiſſeaux de ſang inondent la Phrygie. Les fleuves perdent leur couleur. La terre eſt jonchée de cadavres; & plus de trois cens quarante mille morts atteſtent les fureurs de cette triſte journée. Enfin Bajazet eſt vaincu. Muſtapha, ſon fils aîné, tombe, expire à ſes yeux. Lui-même eſt fait priſonnier & conduit aux pieds de Tamerlan. C'eſt ainſi que ce fier potentat, déplorable jouet de la fortune, paſſa tout-à-coup du faîte de la gran-

deur au comble de l'ignominie. On dit que le vainqueur envoya à ſon auguſte priſonnier des chiens, des faucons, & tout ce qui forme l'équipage d'un chaſſeur. C'étoit la paſſion de Bajazet. Mais ce préſent, d'une main odieuſe, fut un affront à ſes yeux. Il le renvoya avec mépris, diſant que cet attirail étoit plus propre à un Scythe vagabond, qu'au fils & au petit-fils d'un grand empereur. Tamerlan le fit promener, ſur un mulet, à la vue de ſon camp, & lui demanda lequel il aimoit mieux, d'être expoſé à la riſée de ſes troupes, ou d'aller chercher les bêtes dans les bois? Puis ce vainqueur éclata de rire, voyant Bajazet borgne, & le comparant à lui-même qui étoit boiteux. Enfin il lui demanda, pour la derniere fois, de quelle maniere il l'auroit traité s'il eût été ſon vainqueur? « Je t'au-» rois, répondit Bajazet, enfermé dans une » cage de fer, comme une bête ſauvage; » & Tamerlan lui fit ſubir le même traitement.

M. l'abbé de Marigny, dans ſon Hiſtoire des Arabes, qu'il dit être tirée des Ecrivains de cette nation, traite de fable ce récit conforme à celui du prince Cantimir. Ce ſçavant prétend que l'empereur Ottoman fut traité avec reſpect, conſolé, fêté par ſon vainqueur. » Il eſt faux, dit-il, que Bajazet ait été en-» fermé dans une cage de fer, par les bar-» reaux de laquelle on lui jettoit à manger; » que Tamerlan ſe ſervoit du dos de ſon pri-» ſonnier pour monter à cheval; & qu'enfin » le déſeſpoir porta ce malheureux prince à » ſe caſſer la tête contre ſa cage, ou, ſelon » d'autres, à s'étrangler avec un petit os qui

» s'étoit trouvé dans ce qu'on lui avoit donné » à manger. » Il ajoûte : « Bajazet ne survé- » cut pas long-tems à la perte de sa liberté ; » & il mourut d'une attaque d'apoplexie, ou » d'une squinancie, selon d'autres. . . Tamer- » lan en fut extrêmement touché. Il avoit » résolu de le rétablir sur le thrône avec plus » d'éclat qu'auparavant. »

ANGOULÊME. (*prise d'*) Les Anglois, sous la conduite du célèbre comte de Derby, s'étoient emparés de cette place que le délabrement des affaires de Philippe VI, roi de France, avoit empêché de secourir. Cependant ce monarque vint à bout de lever soixante mille hommes qui se mirent en campagne sous les ordres du duc de Normandie. Bientôt Angoulême vit flotter à ses portes les étendards François. John lord Norwich, gouverneur de cette ville, réduit aux dernieres extrémités, se servit d'un stratagême adroit pour éviter de se rendre à discrétion avec ses soldats. Il se montra sur les murailles, & dit qu'il vouloit parler au général ennemi. Le duc vint, & lui demanda s'il desiroit capituler ? « Point du tout, répondit Norwich ; » mais, comme c'est demain la fête de la » Vierge, (c'étoit la Purification) à laquelle » je sçais, monseigneur, que vous avez, ainsi » que moi, grande dévotion, je vous pro- » pose une cessation d'armes pour ce jour. » Le prince y consentit. Norwich, le soir même, fait plier tous ses bagages ; &, dès la pointe du jour, il sortit de la place à la tête de sa garnison. Ayant été arrêté par les premieres gardes de l'armée Françoise : « Sei-

» gneurs, dit-il, ne faites nul mal aux nôtres; » car nous avons trève, aujourd'hui tout entier, ainſi que ſçavez, accordée de monſeigneur le duc de Normandie & de nous. » Si vous ne le ſçavez, allez le ſçavoir; car » nous pouvons bien, ſur ces trèves, aller » & chevaucher quelque part que nous vou» lions. » Lorſqu'on vint faire ce rapport au duc de Normandie, il ne put s'empêcher de rire. « Laiſſons-les aller, de par Dieu! dit-il, » leur chemin quelque part qu'ils voudront; » car nous ne les pouvons de rien contrain» dre à demeurer. Je leur tiendrai ce que je » leur ai promis. » Il les laiſſa paſſer, & entra dans Angoulême. *L'an 1345.*

ANITORGIS. (*bataille d'*) Les Carthaginois avoient trois armées en Eſpagne. L'une étoit commandée par Aſdrubal, fils de Giſgon; l'autre, par Aſdrubal, fils d'Amilcar. La troiſieme, ſous la conduite de Magon, s'étoit jointe au premier Aſdrubal. Les deux généraux Romains, Cnéius & Publius Scipion, crurent devoir diviſer leurs troupes, pour attaquer les ennemis ſéparément, & terminer ainſi la guerre dans ces contrées. Cnéius, ayant rencontré Aſdrubal près d'Anitorgis, lui livra bataille. Les Celtibériens faiſoient la principale force de l'armée Romaine. Mais, ſéduits par les promeſſes magnifiques du général Carthaginois, ils abandonnerent Scipion dans le fort du combat. Ses troupes ſe défendirent avec courage tant qu'elles l'eurent à leur tête; mais, ce grand capitaine ayant été tué, ceux qui avoient échappé au carnage prirent la fuite, oubliant

qu'ils étoient Romains. Publius ne fut pas plus heureux que ſon frere. Il étoit allé au-devant des deux autres armées Carthaginoiſes, auxquelles Maſſiniſſa, roi de Numidie, avoit réuni ſes troupes. On en vint aux mains; & les légions, accablées de toutes parts, ſe débanderent après avoir perdu leur général & pluſieurs milliers de ſoldats. Ainſi, en un ſeul jour, & preſqu'en un même inſtant, la république vit périr une armée floriſſante & victorieuſe, & deux héros dont les exploits paſſés ſembloient promettre pour la ſuite une foule de triomphes. Cette triſte cataſtrophe, ſi célèbre dans l'Hiſtoire de Rome, arriva l'an 212 avant J. C.

ANTÉQUÉRA. (*ſiége d'*) Les Maures d'Eſpagne avoient rompu la trêve conclue avec les Chrétiens. Le Régent de Caſtille, Ferdinand, vint attaquer Antéquéra avec une armée de ſeize mille hommes. Le roi de Grenade, qui vouloit conſerver cette importante place, arma près de cent mille infidèles pour la défendre. Le prince Eſpagnol ſortit auſſitôt de ſes retranchemens; préſenta la bataille, & remporta la victoire. Il en fut redevable au courage & à l'habileté de l'évêque de Palence. Ce prélat guerrier, voyant l'ennemi prêt à fondre ſur ſon poſte, en ſortit tout-à-coup; tomba ſur lui; l'enfonça; le culbuta ſans lui donner le tems de ſe reconnoître. Plus de quinze mille périrent dans cette mémorable action; plus de quinze mille tomberent entre les mains des vainqueurs. Le Régent, qui ſe battit, dans cette journée, avec l'épée de S. Ferdinand, perdit à peine

cent vingt hommes. Après ce glorieux triomphe, il retourna devant Antéquéra. Ses soldats, par ſon ordre, creuſerent un foſſé profond autour de cette ville, & le fortifierent par une bonne muraille flanquée de tours de diſtance en diſtance. La famine la plus cruelle commençoit à tourmenter les aſſiégés; mais, inſenſibles à la plus horrible miſere, ils oppoſerent aux Chrétiens une invincible réſiſtance. Ferdinand irrité fit donner un aſſaut général. Ses ſoldats ſe rendirent maîtres d'une tour, & de-là ſe répandirent dans la ville. Les Maures ſe réfugierent dans la citadelle, & ſoutinrent encore, pendant huit jours, les attaques fréquentes des Eſpagnols. Enfin, n'eſpérant aucun ſecours, n'enviſageant aucunes reſſources, ils ſe déterminerent à capituler. Ils ouvrirent leurs portes le 24 de Septembre 1410, après avoir réſiſté, pendant ſix mois, aux aſſauts multipliés d'un prince vainqueur & d'une armée triomphante.

ANTIOCHE. (*ſiéges d'*) 1. Choſroës, après avoir répandu par-tout l'épouvante & la terreur, par la deſtruction de Sura & de Bérée, ſe préſenta devant Antioche, à la tête de ſon armée victorieuſe. L'attaque & la défenſe furent également vives & terribles. Mais, après avoir fait tout ce que peut inſpirer un généreux déſeſpoir, les aſſiégés céderent enfin, & laiſſerent entrer l'ennemi dans leur ville. On vit alors dans cette grande & fameuſe cité la confuſion la plus horrible. Hommes, femmes, enfans, tous s'empreſſoient d'éviter le fer meurtrier des Perſes. Les rues n'étoient pas aſſez larges pour don-

ner paſſage à la multitude ; & les ſoldats de la garniſon, qui fuyoient de leur côté, renverſoient les malheureux citoyens, les fouloient aux pieds de leurs chevaux, les écraſoient au milieu de leur patrie. Les vainqueurs, répandus dans tous les quartiers de la ville, ſe livroient aux excès d'une fureur aveugle & d'une inſatiable avarice. On pilloit, on ſaccageoit les maiſons : on renverſoit, on brûloit les édifices publics : on profanoit, on dépouilloit les égliſes : on inſultoit, on violoit les vierges conſacrées à Dieu. Les filles & les femmes, dont une vile & brutale ſoldateſque outrageoit la pudeur, étoient immolées dans le ſein de leurs familles, entre les bras de leurs époux, de leurs parens. Au milieu de cet affreux carnage & de ces épouvantables rapines, Choſroës, auſſi barbare, auſſi avide que ſes guerriers, déſignoit les victimes de ſa vengeance, & animoit le pillage. Il s'empara de tous les vaſes d'or & d'argent, appartenans à la grande égliſe ; fit raſſembler & conduire en Perſe toutes les ſtatues de prix, les beaux tableaux, & mille autres choſes d'une valeur ineſtimable ; &, après avoir ainſi dépouillé de ſes richeſſes & de ſes ornemens cette fiere métropole de l'Orient, il commanda qu'on y mît le feu & qu'on la réduisît en cendres. Cet ordre cruel fut ſi bien exécuté, qu'il n'y eut qu'un ſeul quartier qui échappa aux flammes. Ainſi fut détruite, au mois de Juin 540, cette ville rivale de Rome & de Conſtantinople, par ſa magnificence, par ſa grandeur, par ſa population. Ceux des habitans, qui purent ſe ſouſtraire au

massacre, tomberent ensuite au pouvoir de l'ennemi qui les conduisit en captivité & qui les vendit au plus offrant.

2. Antioche cependant se releva bientôt de ses ruines; &, par les soins des empereurs de Constantinople, elle redevint une ville aussi riche, aussi considérable qu'auparavant. Mais son sort sembloit être de succomber sous les efforts des Barbares. En 638, elle fut assiégée par les Sarasins, à la vue de l'armée impériale, commandée par le prince Constantin, fils de l'empereur Héraclius. Les infidèles, sous les ordres d'Abou-Obéidah, pour commencer leur opérations, s'approcherent d'un pont peu éloigné d'Antioche, que l'on nommoit *le pont de fer*. Il étoit défendu par deux tours garnies de trois cens soldats. Mais ces lâches Romains, que leur général avoit châtiés, quelques jours auparavant, à cause de leur négligence, livrerent ces tours aux ennemis. Le plus grand malheur des Romains, dans ces tems de décadence, dit un historien célèbre, est d'avoir mérité leurs disgraces. Bien éloignés de ce qu'ils avoient été au tems de Pyrrhus, ils ne se faisoient plus scrupule de cette sombre & affreuse politique qui rempe au travers des crimes, pour parvenir au but qu'elle se propose. Constantin au désespoir ne se fioit ni sur la fidélité ni sur la valeur de ses troupes. Il crut que la voie la plus courte & la plus sûre pour conjurer l'orage qui alloit fondre sur Antioche, étoit de faire périr le Calife. C'étoit l'ame de toutes les armées des Sarasins; & ce coup terrible devoit tenir leurs bras suspendus, &

les arrêter au fort de leur courſe. Il envoya donc un aſſaſſin à Médine. Ce criminel attentat eut le ſuccès qu'il méritoit. Tremblant à la vue d'Omar, l'aſſaſſin lui avoua même le deſſein du jeune empereur; & Omar, loin de perdre la vie, acquit encore la gloire de pardonner à ſon meurtrier.

Cependant les deux armées, qui campoient près d'Antioche, s'approcherent pour en venir aux mains. Le général des Chrétiens, nommé *Neſtorius*, avoit un grand courage. Il ſortit des rangs, & propoſa un combat ſingulier à quiconque des Sarafins oſeroit ſe meſurer avec lui. Damès, brave ſoldat, qui s'étoit acquis la réputation d'invincible au ſiége d'Alep, accepta le défi du Romain. Mais, ſon cheval ayant bronché tandis qu'il étoit aux priſes avec ſon adverſaire, il fut ſaiſi, ſans avoir le tems de ſe relever, & conduit dans la tente de ſon vainqueur, où on l'enchaîna comme ces animaux dont on craint la fureur. Neſtorius, glorieux de ſon triomphe, en fit trophée devant ſes troupes; puis, animé par le ſuccès, il revint propoſer un autre combat. Ce ſecond défi fut accepté par un guerrier nommé *Déhac*. Les deux champions combattirent long-tems ſans que la victoire ſe déclarât ni pour l'un ni pour l'autre; ce qui fit que les ſoldats des deux armées voulurent être ſpectateurs de cette importante querelle. Tandis que la cavalerie & l'infanterie Chrétienne s'entrepouſſoient pour admirer ces valeureux athlètes, la foule, dont les flots croiſſoient ſans ceſſe, renverſa la tente de Neſtorius & ſon

ſiége de parade. Trois de ſes eſclaves, craignant d'être châtiés, & n'ayant perſonne pour les aider, dirent à Damès que, s'il vouloit leur prêter la main pour redreſſer la tente & mettre tout en ordre, ils le délieroient, à condition qu'il ſe laiſſeroit lier de nouveau juſqu'au retour de leur maître. Damès y conſentit volontiers; mais, dès qu'il fut libre, il ſaiſit deux de ces eſclaves, l'un avec la main droite, & l'autre avec la gauche, & leur froiſſa la tête avec tant de violence contre celle du troiſieme, qu'ils tomberent morts tous trois ſur la place. Enſuite il rejoignit ſes compatriotes. Pendant cette étrange aventure, Neſtorius & Déhac ſe portoient, avec un ſuccès égal, des coups terribles. Enfin, leurs chevaux étant tout hors d'haleine, ils ſe ſéparerent pour reprendre des forces.

Peu de jours après, les deux armées en vinrent aux mains. Les Chrétiens furent entièrement taillés en piéces, après un choc très-rude & un ſanglant combat. Rien ne contribua plus à la défaite des Romains, qu'une nouvelle perfidie d'Youkinna, autrefois gouverneur d'Alep. Dès que le combat fut engagé, ce traître mit en liberté Dérar & deux cens autres infidèles qui, depuis huit mois, étoient priſonniers de l'empereur. Il les joignit à la troupe qu'il commandoit; ſortit de la ville, & alla ſe ranger ſous les drapeaux de Mahomet. La vue de ces nouveaux ennemis fit perdre cœur aux légions Romaines, qui s'imaginerent que tout le peuple d'Antioche venoit fondre ſur elles. La plaine de

Roſſène, où ſe livra la bataille, fut jonchée de morts; & Hatton, qui vivoit vers la fin du treizieme ſiécle, rapporte, dans ſon Hiſtoire Orientale, intitulée *L'Itinéraire*, qu'on y voyoit encore des oſſemens amoncelés, triſtes monumens de cette funeſte journée. Les habitans, ſe voyant ſans reſſources, capitulerent, & ſe racheterent du pillage en payant trois cens mille piéces d'or, qui font plus de quatre millions de nôtre monnoie. Abou-Obéidah entra dans Antioche, le mardi 21 d'Août; &, comme il redoutoit pour ſes ſoldats les délices de cette ville voluptueuſe, plus qu'il ne craignoit les armes Romaines, il ne les y laiſſa repoſer que trois jours.

3. Pendant plus de quatre ſiécles, Antioche fut pour les infidèles un rempart qui mit à couvert leurs conquêtes en Syrie. Mais, après ce long calme, elle vit de nouveau à ſes portes toutes les horreurs de la guerre. L'armée des premiers Croiſés, voulant couronner ſes victoires par un exploit mémorable, vint, ſous les auſpices du comte Baudouin, attaquer les murailles de cette capitale de Syrie. Les Soudans l'avoient fortifiée avec un ſoin extrême. Trente mille hommes s'y étoient renfermés, avec des proviſions abondantes, des machines de guerre de toute eſpece & d'habiles ingénieurs pour les mettre en uſage. Jamais tant d'obſtacles réunis ne s'étoient oppoſés à la valeur des Chrétiens. Ils manquoient de vivres. Les pluies étoient continuelles. Par-tout on rencontroit les ennemis; devant les murs, du haut deſquels ils faiſoient pleuvoir la mort & le carnage; dans la cam-

pagne, où quelques brins d'herbe s'achetoient au prix du ſang des plus braves guerriers. Les ſorties étoient fréquentes & meurtrieres; & chaque jour voyoit des combats ſanglans. Depuis ſix mois, les princes Croiſés attaquoient la place; &, depuis ſix mois, leurs efforts étoient inutiles. Ils auroient, ſans doute, été forcés d'abandonner honteuſement leur entrepriſe, ſans la trahiſon d'un officier Muſulman, nommé *Pyrrhus*, qui leur livra trois tours où il commandoit. On y monta, pendant la nuit, avec des échelles; & les Soldats de Jeſus-Chriſt, pour ſatisfaire leur fureur religieuſe & leur ſainte avarice, immolerent tous les citoyens & pillerent toutes les richeſſes.

C'eſt à ce ſiége fameux que Godefroi de Bouillon fit ces prodiges de valeur & de force, dont la renommée inſtruiſit toute la terre. Donnoit-il un coup de ſabre? On voyoit voler des têtes, ou des mains, ou des bras entiers, avec le cimeterre. Attaqué, dit-on, par un des généraux Muſulmans, il lui déchargea un ſi furieux revers, qu'il lui fendit la tête & le reſte du corps juſqu'à la ſelle du cheval. Une moitié tomba par terre: l'autre, comme par miracle, demeura ferme ſur l'étrier, & fut emportée dans la ville par l'animal que le mouvement des éperons ne ceſſoit d'agiter.

A peine les Chrétiens jouiſſoient-ils de leur conquête, qu'ils y furent aſſiégés par une nouvelle armée de Turcs, beaucoup plus nombreuſe que les précédentes, commandée par un chef de réputation, nommé *Corbagat*.

Cet habile général, après s'être rendu maître de tous les forts que les Croisés avoient fait élever, alla camper dans la plaine qui est entre l'Oronte & les montagnes. De ce poste avantageux, il tenoit Antioche bloquée, & lui coupoit tellement les vivres, que les princes y auroient péri de misere, si, par un généreux désespoir, ils ne fussent sortis en bataille, résolus de mourir en braves gens, ou de se faire un passage à travers le camp des infidèles. Hugues le Grand, le moins riche, mais peut-être le plus illustre & le plus estimable des princes Croisés, fut le premier qui se mit en marche, faisant porter devant lui le grand étendard de l'armée Chrétienne. Un corps de deux mille Turcs s'avança pour lui couper chemin. Il fut renversé, culbuté, taillé en piéces. Un guerrier infidèle paroissoit, à la tête d'une autre troupe, avec un air fier, menaçant & terrible. Hugues pique des deux, la lance au poing, & perce de part en part ce redoutable ennemi. Aussi-tôt les bataillons de Corbagat se dispersent, ou succombent sous les coups victorieux du héros. Ce triomphe rendit les Croisés paisibles possesseurs d'Antioche qui devint une principauté, jusqu'à ce qu'elle retomba, pour la seconde fois, entre les mains des Musulmans qui l'ont conservée jusqu'à nos jours. *1097 de J. C.*

ANVERS. (*siéges d'*) 1. Les Etats de Hollande étoient maîtres d'Anvers. Le château seul tenoit encore pour le roi d'Espagne. Ils en ordonnerent le siége. Cette citadelle étoit située, au midi de la ville, sur les bords de

de l'Eſcaut. Formée de cinq baſtions royaux, elle paſſoit pour une des meilleures forteresſes. Quelques-uns de ſes flancs étoient dirigés ſur la ville : les autres l'étoient ſur la campagne. On avoit ménagé entr'elle & la ville une magnifique eſplanade ; & ce fut dans cette partie que les Flamands rebelles formerent leur attaque. Ils la commencerent en élevant deux grands cavaliers ſur leſquels pluſieurs piéces de canon furent miſes en batterie ; &, pendant que, du haut de ces ouvrages d'où l'on faiſoit un feu vif & continuel, on foudroyoit la garniſon, un grand nombre de travailleurs pouſſoient vivement la tranchée. Une troupe de mutins Eſpagnols, qui s'étoient retirés dans Aloſt, entendirent le bruit de l'artillerie ennemie. Ce fut pour eux une voix qui leur rappella leur devoir & l'obéiſſance qu'ils avoient jurée au prince. Animés par Jean de Navarèſe, leur Elu, ou Chef, ils ſe mirent auſſi-tôt en marche, au nombre de trois ou quatre mille hommes, pour ſecourir leurs compatriotes, & ſurprendre la ville rebelle, dans laquelle ils vouloient, diſoient-ils, ou ſouper ou mourir la nuit même. S'étant joints à la garniſon du château, ſous la conduite de Jean de Navarèſe & de Roncéro, le plus brave, le plus heureux capitaine qu'ait jamais eu l'Eſpagne, ils tombent ſur les tranchées avec tant de furie & de réſolution, que les Flamands ſe troublent & ſemblent redouter l'iſſue du combat. Ce découragement excite leurs adverſaires. Ils redoublent d'impétuoſité ; chargent l'ennemi ; lui portent de grands coups de piques ; l'ac-

cablent du feu de leur mouſqueterie; le ſerrent, à chaque inſtant, de plus près; ſe battent corps à corps, l'épée à la main, & le mettent en fuite. L'infanterie Eſpagnole les pourſuit, avec la rapidité d'un éclair, dans les deux grandes rues qui conduiſent de l'eſplanade dans la ville. La cavalerie la ſeconde, & renverſe tout ce qui s'oppoſe au paſſage. Les vainqueurs pénetrent juſques dans la place de l'hôtel-de-ville. Dans ce lieu, les vaincus ſe rallient, & font de nouveaux efforts pour repouſſer l'ennemi. Mais, accablés pour la ſeconde fois, ils cherchent un aſyle dans l'hôtel-de-ville & dans les maiſons de la place. Ils tirerent alors du haut des fenêtres; & déja ils recommençoient un nouveau combat très-déſavantageux pour les Eſpagnols. Mais ceux-ci, pour ne pas perdre les lauriers qu'ils venoient de cueillir, mirent le feu aux retraites des rebelles. L'incendie fut terrible; & le plus beau quartier de la ville devint la proie des flammes. La fin du combat fut le ſignal du pillage. Le ſac dura trois jours, & fit voir à la Flandre le comble de tous les malheurs. Il produiſit aux Eſpagnols plus de deux millions d'écus d'or. *An 1576.*

2. Les Pays-bas, fatigués de la domination Eſpagnole, avoient élu pour Souverain le frere de Henri III, François de France, duc d'Anjou & d'Alençon. Bientôt ce prince, peu content du nom de Chef, ſans en avoir l'autorité, voulut s'affranchir de la dépendance des Etats, & régner en monarque. Pour cet effet, il réſolut de s'emparer d'An-

vers. Tel étoit ſon plan qu'il n'avoit confié qu'à un petit nombre de perſonnes fidèles : le 17 de Janvier 1583, il devoit, dès le grand matin, tirer de leurs quartiers les troupes logées au dehors de la ville, & feindre de les faire marcher à leur deſtination. Lui-même devoit ſortir par la porte Saint-Jacques, nommée, dans quelques hiſtoriens, *la porte Kipdorp*, comme s'il alloit ſe mettre à leur tête. Ceux qui devoient l'accompagner étoient chargés de s'emparer de cette porte, auſſi-tôt qu'il ſeroit ſorti ; de marcher enſuite, ſans perdre de tems, à la porte la plus prochaine, qu'on appelloit *la porte de l'empereur ;* de ſe rendre maîtres de la courtine qui ſépare ces deux portes, & de tourner ſur le champ l'artillerie qu'on y trouveroit contre la ville, afin de contenir les bourgeois. C'étoit l'inſtant où les troupes du dehors devoient entrer & ſe joindre à celles du dedans. Afin qu'elles puſſent ſe reconnoître, on leur avoit donné pour mot du guet : « Ville ga-» gnée ! & Vive la Meſſe ! »

Au jour marqué, dès le lever de l'aurore, le Duc quitta ſon palais, ſuivi de pluſieurs François à cheval, & ſortit par la porte Saint-Jacques. Il fut à peine hors de la ville, que ceux qui l'accompagnoient, ayant feint de prendre querelle enſemble, tomberent, l'épée à la main, ſur le corps-de-garde qu'ils maſſacrerent ou mirent en fuite, & ſe ſaiſirent de la porte. Tous les bourgeois du voiſinage accoururent au bruit, pendant que les François, d'un autre côté, s'emparoient encore de la porte de l'empereur & de la cour-

tine qui se trouvoit entre les deux entrées dont ils étoient maîtres. Les troupes, qui n'étoient pas sorties de la ville, se répandent dans les rues qu'ils rempliſſent de clameurs menaçantes & de ce cri de guerre : « Ville » gagnée ! & Vive la Meſſe ! » Quinze enſeignes de gens de pied & dix cornettes de cavalerie arrivent pour les ſoutenir. Les Suiſſes s'approchoient auſſi. Mais un accident, qu'on auroit dû prévoir, déconcerta l'entrepriſe. On ne s'étoit pas aſſuré de la herſe de la porte Saint-Jacques. Les bourgeois, qui s'en apperçurent, ſe poſterent rapidement au-deſſus ; la firent tomber, & fermerent le paſſage de la porte par où les François venoient d'entrer. Tout le peuple prit les armes : tout fut ſoldat dans la ville. Les citoyens furieux ſe réuniſſent de toutes parts pour s'oppoſer à l'ennemi commun, qui en vouloit à leurs biens & à leurs vies. Quelques-uns, manquant de balles, coupent de rage, avec leurs dents, la monnoie qu'ils trouvent dans leurs bourſes, pour en charger leurs fuſils. Les femmes s'empreſſent de diſputer aux hommes la gloire de défendre la patrie. On entoure les François déconcertés : on les pourſuit ; on les accable. En vain le Duc tâchoit d'arracher à leur vengeance ces infortunées victimes. Ils ſont tués, ou bleſſés, ou faits priſonniers. On eſtima leur perte à quinze cens hommes qui reſterent ſur la place. Saint-Agnan & ſon fils, de la maiſon de Beauvilliers ; le comte de Châteauroux ; Saint-Blancart, ſecond fils du maréchal de Biron ; le fils du marquis de Mirabeau, de la maiſon de Pons ; Brillac,

Font-Pertuis, & beaucoup d'autres perſonnages de cette importance furent trouvés au nombre des morts. Les habitans ne perdirent qu'un peu plus de cent hommes.

3. L'année ſuivante, le prince de Parme ſe préſenta devant Anvers, à la tête d'une puiſſante armée, & commença ſes opérations par l'attaque des deux forts de Lille & de Liefkenſoëch, que les rebelles avoient conſtruits ſur les bords de l'Eſcaut. Un ſtratagême ſingulier, qu'imaginerent les Italiens de l'armée royale, chargés de faire le ſiége du dernier, en favoriſa beaucoup le ſuccès. Ils raſſemblerent un grand nombre de charrettes chargées de foin verd, & y mirent le feu. La fumée, que le vent portoit ſur le fort, étouffant la garniſon, elle fut contrainte de ſe retirer un peu à l'écart. Les aſſaillans en profiterent; monterent ſur les remparts; emporterent la place. Le prince ne fut pas auſſi heureux à Lille. Mondragoné, ne l'ayant pas attaqué auſſi bruſquement qu'il l'auroit pu, y laiſſa entrer un renfort conſidérable, & perdit à ce ſiége ſix ſemaines & deux mille hommes. On l'abandonna; & l'on ſe contenta de maſquer le fort du côté de la terre, & de réprimer les courſes des troupes qui s'y étoient renfermées.

Le prince entreprit enſuite un ouvrage de la plus grande difficulté : c'étoit de fermer le paſſage de l'Eſcaut. Au mois de Septembre, il fit bâtir deux forts, en face l'un de l'autre, pour aſſurer la navigation. Dès qu'ils furent achevés, après qu'on les eut bien garnis d'artillerie, on travailla à la conſtruction.

d'un pont ; projet chimérique en apparence ; & du succès duquel pourtant dépendoit celui du siége d'Anvers. Pour faciliter le transport des matériaux nécessaires, le général Espagnol fit creuser un canal large & profond, & dont la longueur avoit plus de deux lieues. On l'appella *le canal de Parme*, par honneur pour le grand homme qui l'avoit entrepris. Ce prince, afin de suivre les travailleurs, & les animer par son exemple, avoit établi son quartier au village de Béversen. Le comte Pierre-Ernest de Mansfeld, lieutenant général de l'armée, commandoit du côté du Brabant, & campoit à Stabroëch, un peu au-dessous d'Anvers. Mondragoné s'étoit retranché presqu'au bord de la riviere, en face de Lille, où il contenoit les ennemis. On avoit bâti de toutes parts des forts, soit pour s'assurer des digues, & empêcher les rebelles d'inonder la campagne, en les coupant ; soit pour fermer toute communication avec les places voisines, & arrêter les secours ; soit enfin pour s'opposer à la flotte ennemie, & suppléer à la foiblesse de celle du roi. Le marquis de Roubais, officier d'une réputation brillante, & qui la méritoit, fut chargé de veiller à la confection du pont. Il mit tant d'activité dans les soins qu'il se donna, qu'on espéra de voir bientôt cet ouvrage important conduit à sa perfection.

Cependant les assiégés, effrayés du progrès des Espagnols, étoient en proie aux plus vives inquiétudes. Chaque citoyen craignoit pour sa fortune. On n'espéroit aucun secours capable d'arrêter le coup prêt à tomber sur

toutes les têtes. Tous les cœurs étoient ébranlés; & l'on déclaroit ouvertement qu'on ne vouloit plus ſoutenir un ſiége qui devoit coûter beaucoup de ſang & de travaux. Sainte-Aldégonde, alors bourg-meſtre d'Anvers, oſa ſeul combattre cette réſolution publique. Ses diſcours pleins de feu ranimerent le courage abbatu de ſes concitoyens; &, par ſes ſentimens républicains & généreux, il ſçut les engager à jurer, d'une commune voix, qu'ils renonçoient pour toujours à l'obéiſſance de Philippe. On publia un édit par lequel il fut défendu, ſous peine de mort, de prêter l'oreille à aucun accommodement propoſé par les Royaliſtes. On ſe prépara enſuite avec plus d'ardeur que jamais à la défenſe la plus opiniâtre; &, pour la prolonger, on ordonna de ne diſtribuer les vivres qu'avec meſure. On forma pluſieurs compagnies des bourgeois en état de porter les armes; & l'on fit tous les préparatifs néceſſaires pour traverſer la conſtruction du pont fatal.

Outre les vaiſſeaux qu'on avoit armés pour empêcher ou retarder les travaux, on réſolut d'employer pluſieurs navires ſinguliers, qu'on devoit emplir d'artifices, afin de ruiner les ouvrages déja faits. Les redoutes, que le prince avoit formées ſur les bords du fleuve, gênoient la croiſiere des frégates d'Anvers. On conſtruiſit un vaiſſeau d'une grandeur énorme; & on le pourvut d'une forte artillerie, afin de les attaquer. Cette maſſe immenſe reſſembloit, en quelque ſorte, à une fortereſſe flottante. Les aſſiégés en conçurent de ſi grandes eſpérances, qu'ils l'appellerent

la fin de la guerre; titre faſtueux, dont la ſageſſe & l'activité du prince de Parme firent connoître toute la vanité.

Déja les eſtacades, qui formoient les culées de chaque côté du pont, touchoient à leur perfection, malgré les efforts des rebelles, qui livroient ſans ceſſe de ſanglans combats, dans l'un deſquels Roubais fit priſonnier Téligny, capitaine également brave & prudent. On nomma, pour le remplacer, le comte d'Hohendoé. Cet officier habile fit, par terre & ſur l'Eſcaut, toutes les évolutions capables de troubler les aſſiégeans. Mais, quelque choſe qu'il entreprît, ils parvinrent enfin à ſe procurer un aſſez grand nombre de vaiſſeaux, pour fermer le fleuve au milieu de ſon cours; &, le 25 de Février 1585, le pont fut entièrement achevé. Le lecteur nous pardonnera, ſans doute, quelque détail ſur ce merveilleux ouvrage, que nous n'avons pu faire aſſez connoître.

Son emplacement fut choiſi entre les villages d'Ordam & de Calloo, parce que le lit du fleuve y étoit moins large que par-tout ailleurs, & que ſon cours faiſoit dans cet endroit un coude plus marqué; enſorte que les bâtimens ennemis ne pouvoient tomber perpendiculairement ſur le pont. Pour le commencer, on avoit battu ſur chacune des deux rives oppoſées de l'Eſcaut, de longues files de gros pieux, que l'on prolongea autant que la profondeur du fleuve put le permettre. On les aſſembla tranſverſalement, & dans toute leur longueur, avec des piéces de bois très-fortes & très-ſolides; c'eſt ce que l'on ap-

pella *les eſtacades :* celle de Calloo avoit deux cens pieds de long, & celle d'Ordam neuf cens. L'eſpace, qu'elles laiſſoient entr'elles, étoit de douze cens cinquante pieds. On forma ſur chacune d'elles une eſpece de place d'armes, capable de contenir un corps de troupes aſſez nombreux pour les défendre, & protéger les bâtimens qui devoient continuer le pont. Elles furent bordées d'un parapet d'où le ſoldat, à l'abri des coups de l'ennemi, pouvoit l'incommoder de ſon feu. Les deux forts conſtruits aux deux têtes du pont, c'eſt-à-dire, à l'extrémité des eſtacades, du côté de la terre ; en protégeoient les deux flancs. On les avoit garnis, à cet effet, d'une artillerie nombreuſe. On établit auſſi des batteries dans les places d'armes. A ces précautions on ajoûta celle de hériſſer, des deux côtés, les eſtacades de groſſes poutres terminées en pointe, & ferrées : elles ſailloient aſſez loin en dehors ; & de gros pieux, enfoncés dans le fleuve, les ſoutenoient à fleur d'eau. On ſe propoſoit par-là d'éloigner les navires ennemis, & d'affoiblir leur attaque. Lorſque les eſtacades furent achevées, on approcha les bâtimens deſtinés à fermer le reſte du cours de l'Eſcaut dans la partie la plus profonde & la plus large. On choiſit trente-deux barques, de ſoixante pieds de long, ſur douze de large ; on les plaça à vingt-deux pieds de diſtance l'une de l'autre : on les fixa chacune dans leur emplacement par deux bonnes ancres ; & elles furent liées toutes enſemble, avec un grand nombre de fortes chaînes. Chaque barque étoit garnie

de trente ſoldats & de quatre mariniers, & défendue par deux canons, aux deux extrémités. Le nombre total des canons diſtribués ſur les eſtacades & le pont, étoit de quatre-vingt-dix-ſept. On couvrit encore le pont d'une défenſe extérieure, afin de le mettre à l'abri de toute entrepriſe. On ſçavoit que l'ennemi conſtruiſoit des eſpeces de brûlots, avec leſquels il ſe propoſoit d'y mettre le feu. On craignoit d'ailleurs que les vaiſſeaux, qu'on avoit armés dans la ville aſſiégée, ne vinſſent l'attaquer au-deſſus, en même tems que les navires des Confédérés tenteroient de l'attaquer au-deſſous. Pour le garantir de ce double danger, on fit de grands radeaux avec un grand nombre de mâts ſolidement attachés enſemble, qu'on mit à flot dans toute la largeur du pont, & qui préſentoient à l'ennemi une ſorte de rempart, ou de grand parapet. Cet ouvrage immenſe, qui avoit environ deux mille quatre cens pieds de long, demanda ſept mois de fatigue & d'application. Les ingénieurs, qui en eurent la direction, s'appelloient Jean-Baptiſte Plato, & Properce Barrochio. Ce fut ce dernier qui donna l'idée des radeaux qui couvroient le pont. Le duc de Parme, pour les récompenſer de leurs travaux, leur fit préſent de tous les matériaux, après la priſe d'Anvers.

Cette ville cependant n'oublioit rien pour détruire l'effet de cette étonnante entrepriſe. Elle avoit à ſon ſervice un fameux ingénieur Italien, nommé *Frédéric Giambelli*, natif de Mantoue. Ce fut lui qui inventa & fit

exécuter ces bâtimens deſtructeurs, que depuis on appella *machines infernales*. Ils étoient conſtruits avec des bois très-épais & ſolidement aſſemblés, au milieu deſquels étoit pratiqué un foyer de mine, proportionné à leur grandeur. La mine étoit formée par une bonne maçonnerie en briques à chaux & à ſable, & il n'y avoit qu'une lumiere pour mettre le feu à la poudre dont on devoit la remplir. Ces funeſtes vaiſſeaux étoient chargés de blocs de pierre, de boulets de différens calibres, enfin de toutes ſortes de matériaux d'un grand poids, entaſſés, autant qu'il avoit été poſſible, afin que l'effet de la mine fût d'autant plus grand que la réſiſtance ſe trouveroit plus forte. Giambelli employa plus de huit mois à mettre tout en état. Le grand navire, dont on a déja parlé, ne fut pas ſi promptement achevé. C'étoit un vaiſſeau à deux ponts très-élevés. Celui de deſſous étoit armé de pluſieurs canons gros & petits. Celui de deſſus étoit une grande place d'armes, où l'on établit un corps de troupes aſſez conſidérable, qui, du haut de ce poſte, devoit faire un feu de mouſqueterie très-vif. Ce bâtiment énorme n'avoit que deux grands mâts égaux, placés à chacune de ſes extrémités, leſquelles avoient à-peu-près la même forme. Afin qu'il pût approcher des redoutes conſtruites par les Royaliſtes ſur les bords de la riviere, il étoit tout-à-fait plat, & ne s'enfonçoit pas à proportion de ſa peſanteur, parce qu'il étoit porté à flot ſur un grand radeau de groſſes poutres ſoutenues par des tonneaux vuides. Telles étoient les reſſour-

ces que les habitans d'Anvers s'étoient ménagées pour rouvrir la navigation de l'Escaut. Ils y avoient mis toutes leurs espérances. Les Confédérés devoient seconder leurs efforts. Un grand nombre de vaisseaux armés attendoient auprès de Lille l'effet des machines infernales, afin d'agir en même tems. On essaya de reprendre le fort de Liefkenshoëch, & l'on en vint à bout.

Le 4 d'Avril, on vit enfin paroître sur le lit du fleuve ces deux redoutables machines nommées l'une la *Fortune*, & l'autre l'*Espérance*, suivies de quelques navires plus petits. Ils se laissoient tous aller au cours de la marée; &, n'ayant personne à bord, ils voguoient, pour ainsi dire, abandonnés à eux-mêmes, & entraînés par le reflux. Ils flottoient à peine, qu'il s'éleva au-dessus d'eux un tourbillon de feu, qui, après avoir brûlé quelques instans, parut aussi-tôt s'appaiser & s'éteindre. Les spectateurs en furent étonnés. Tout-à-coup un des petits bâtimens vint à éclater, lorsqu'il étoit encore éloigné du pont, & ne produisit d'autre effet, que de jetter un nuage de fumée très-épais. Tous ceux qui étoient construits de même, n'opérerent rien de plus. On n'avoit plus à craindre que les deux grands vaisseaux qui approchoient insensiblement. Le premier (c'étoit *la Fortune*) s'arrêta sur la rive gauche de la riviere, creva avec le plus horrible fracas, & réduisit en poudre la garnison d'une redoute voisine, & plusieurs soldats qui s'étoient dispersés dans les environs. Quelqu'épouvantable qu'en fût l'effet, celui de l'Espérance ef-

fraya encore plus, & cauſa un dommage conſidérable. Le vaiſſeau avoit été conduit au point de réunion d'une des eſtacades & des barques qui formoient le pont. Ce fut dans ce lieu qu'il éclata. L'air reſta long-tems obſcurci. L'affreuſe ſecouſſe que reçut la terre s'étendit à pluſieurs milles. L'Eſcaut ſortit de ſon lit, & ſes vagues écumantes franchirent les rivages avec impétuoſité. Les corps des triſtes victimes, qui avoient péri dans cet embraſement, ne conſervoient pas même la figure humaine. La grêle épaiſſe de pierres & de toutes ſortes d'inſtrumens de mort, que lança cet effroyable volcan, tombant de toutes parts, un grand nombre d'infortunés furent tués, ou bleſſés, ou maltraités de la maniere la plus cruelle. Cinq cens Royaliſtes périrent; des milliers d'autres furent eſtropiés ou dangereuſement bleſſés. La mort du marquis de Roubais mit le comble au deuil de cette fatale journée. Le dommage que le pont avoit reçu ne fut pas auſſi conſidérable qu'on l'avoit craint. Mais le déſordre étoit ſi grand, que tout étoit perdu, ſans doute, ſi, dans ce moment, les ennemis avoient attaqué cet ouvrage. Ils n'eurent aucune connoiſſance du terrible effet de la machine infernale; & la bonne contenance des aſſiégeans leur en impoſa, juſqu'à leur faire croire que le pont n'avoit rien ſouffert.

Les citoyens d'Anvers n'avoient plus d'eſpérance que dans le grand vaiſſeau qu'ils appelloient *la fin de la guerre*. On le mit en œuvre. Ce vaſte château s'approcha d'une des redoutes conſtruites ſur le bord de la ri-

viere, du côté du Brabant. Ceux qui le montoient commencerent à faire un feu terrible. Ils étoient plus de mille qui ſoutenoient l'effet du canon par celui de la mouſqueterie, & qui deſcendirent à terre pour attaquer la redoute de plus près; mais ils échouerent. Le fort brava leurs batteries, & ils livrerent à la garniſon des aſſauts inutiles. Au contraire, leur énorme bâtiment fut ſi fracaſſé par l'artillerie de la redoute, qu'on eut bien de la peine à le réparer, & à le mettre en état d'être employé de nouveau. Cette ſeconde tentative fut auſſi malheureuſe que la premiere; & tous les efforts qu'on fit depuis, ſoit pour emporter les ouvrages, ſoit pour rompre le pont, furent également infructueux. Le plus mémorable des combats, qui ſe livrerent dans ces occaſions, fut celui de la contre-digue. Le champ de bataille n'avoit que dix-ſept pieds de largeur. Les rebelles vouloient l'emporter, à quelque prix que ce fût. Animés par les exemples & les exhortations de Sainte-Aldégonde & du comte d'Hohendoé, ils repouſſerent plus d'une fois les Royaliſtes, & ſe crurent maîtres de l'objet de leurs généreux efforts. Mais, accablés par le nombre des ennemis, plutôt que vaincus, ils céderent le triomphe, & ſe retirerent ſous les murs de leur ville, ayant perdu deux mille cinq cens hommes & trente navires. Après cette ſanglante victoire, qui lui avoit coûté plus de mille ſoldats, le prince de Parme enleva aux aſſiégés tous les poſtes voiſins, qui tenoient pour eux, & les réduiſit à ſe renfermer dans leur ville. Le déſeſpoir fut

alors à ſon comble. Tous les citoyens n'avoient d'autre perſpective devant les yeux, que les horreurs de la famine, qui ſe faiſoient déja cruellement ſentir, & l'inévitable néceſſité de céder au vainqueur. Le peuple s'attroupa & ſe ſouleva ouvertement contre les chefs qui vouloient toujours ſe défendre. Il fallut enfin conſentir à entrer en négociation. On envoya au prince de Parme des députés pour convenir des articles de la reddition. Sainte-Aldégonde, qui étoit à leur tête, retarda, pendant deux mois, ſous différens prétextes, la concluſion du traité, croyant, par ces délais adroits, donner aux ſecours qu'il attendoit le tems d'arriver. Enfin, le 17 d'Août 1585, la capitulation fut ſignée. Le vainqueur fit enſuite ſon entrée dans la place, avec tout l'appareil d'un triomphe. Monté ſur un courſier ſuperbe, armé de pied en cap, il marchoit au milieu de pluſieurs corps d'infanterie & de cavalerie, qui ouvroient & fermoient cette brillante pompe. Elle ſe termina par rendre graces au Dieu des batailles, qui tient dans ſes mains la défaite & la victoire.

4. Le 19 de Mai 1746, le marquis de Buzé, général des troupes Françoiſes, & digne émule du maréchal de Saxe, qui avoit pris Bruxelles, voulut faire la conquête d'Anvers. Il conduiſit ſon armée ſous les remparts de cette grande ville; & déja il en ordonnoit l'aſſaut, lorſque la garniſon intimidée ſe réfugia dans la citadelle. Le victorieux marquis entra dans la place, à la tête de la brigade d'Auvergne. Au bruit de ce ſuccès,

le comte de Clermont vint aſſiéger la forteresſe, le 30; &, le lendemain, la garniſon, trop foible pour réſiſter à la valeur Françoiſe animée par la préſence d'un prince du ſang, ouvrit les portes, & capitula. Le 4 du mois ſuivant, notre auguſte monarque vint triompher dans cette ville qu'il rendit en 1748.

ANXUR. (*ſiége d'*) Les Volſques avoient immolé à leur implacable vengeance la garniſon Romaine de la ville de Verrugo. Trois des Tribuns militaires eurent ordre de punir cet attentat. Pour obéir, ils ſe mirent à la tête des légions. Deux ravagerent les terres de différens côtés. Le troiſieme, Fabius Ambuſtus, conduiſit ſes troupes contre la ville d'Anxur, aujourd'hui Terracine, dont il forma le ſiége. Il la prit par eſcalade, & fit d'abord un grand carnage. Mais il ceſſa, dès qu'on eut promis la vie à ceux qui mettroient bas les armes. On fit deux mille cinq cens priſonniers, & le butin fût abandonné aux ſoldats des trois généraux. *403 avant J. C.*

AORNE. (*ſiége d'*) Alexandre continuoit ſes conquêtes dans les Indes. Ore venoit de ſe ſoumettre à ſes armes; mais la plûpart des habitans du pays dont elle étoit la capitale, plus attachés à la liberté qu'à la vie, ſe réfugierent ſur le rocher d'Aorne. On diſoit qu'Hercule, l'ayant aſſiégé, avoit été contraint de ſe retirer par un tremblement de terre. Le roi de Macédoine, jaloux de marcher ſur les traces d'un dieu, voulut triompher de ce nouvel obſtacle. Ce roc, dont la cime ſe perdoit dans les nuës, reſſembloit

aſſez

ſſez à une pyramide. D'affreux précipices l'environnoient de toutes parts; & le fleuve Indus, dont la ſource n'eſt pas loin, baignoit de ſes eaux ce fort impénétrable. Pour atteindre les Indiens, il falloit remplir de grandes fondrieres. Alexandre fit abbatre une forêt voiſine, & lui-même jetta dans ces gouffres immenſes le premier tronc d'arbre. Ce ſpectacle fit pouſſer des cris d'allégreſſe à toute l'armée. Chacun travailla avec une ardeur incroyable; & l'ouvrage fut achevé en ſept jours. Le prince grimpa le premier à la tête de ſes gardes, & rendit, par ſon exemple, le chemin ſi facile, qu'en un inſtant on ſe trouva aſſez près des ennemis pour leur faire beaucoup de mal. Ils ſe défendoient avec courage; rouloient des pierres énormes ſur les Macédoniens, & les pouſſoient dans les précipices. Il falloit combattre à la fois & la valeur & la nature. Alexandre, affligé de la perte de ſes plus braves ſoldats, fit ſonner la retraite. Les Indiens, comme pour lui inſulter, ſe mirent à faire grande chère, durant deux jours, au ſon des cymbales & des tambours. Mais, le troiſieme jour, on ne les entendit plus; &, dans l'obſcurité de la nuit, on fut ſingulièrement ſurpris de voir la montagne éclairée par des milliers de flambeaux. Le monarque apprit qu'ils les avoient allumés pour favoriſer leur fuite. Toute l'armée auſſi-tôt jetta, par ſon ordre, des cris qui remplirent les fuyards d'une telle épouvante, que preſque tous ſe précipiterent du haut des rochers, & périrent miſérablement. Alexandre, devenu maître

d'Aorne, par un bonheur inouï, fut assez modeste pour en rendre graces aux dieux. *327 avant J. C.*

AOÜS. (*journée de l'*) Philippe, roi de Macédoine, assiégeoit Apollonie, ville forte d'Illyrie. Valérius, qui commandoit la flotte Romaine, en qualité de Préteur, envoya sur le champ aux Alliés un assez gros détachement, sous la conduite de Névius, officier habile, qui trouva moyen d'entrer dans la place par l'embouchure de la riviere d'Aoüs, sans que les ennemis l'apperçussent. Les Macédoniens étoient dans une grande sécurité, parce que la mer les séparoit des Romains. Névius, informé de leur négligence, sortit, de nuit, de la ville, & vint en silence s'emparer du camp ennemi, où tout étoit plongé dans un profond sommeil. Le tumulte & les cris répandirent tout-à-coup la terreur dans tous les quartiers; & chacun ne songea qu'à fuir. Cependant Valérius avoit envoyé sa flotte à l'embouchure de l'Aoüs pour en fermer la sortie à Philippe. Ce monarque avoit gagné ses vaisseaux; mais, voyant que cette derniere ressource étoit inutile, il y mit le feu, & se réfugia, par terre, dans la Macédoine, avec les tristes débris de ses troupes désarmées & presque nues. *214 ans avant J. C.*

Quelque tems après, Philippe fut encore battu sur les bords de l'Aoüs, par le Consul Quintius Flaminius, qui prit son camp, & le poursuivit dans des défilés fort étroits.

APIARIA. (*siége d'*) Le Khan des Abares, ayant déclaré la guerre à l'empereur

Maurice, vint mettre le siége devant Apiaria, place forte, située au bord du Danube. Un officier nommé *Buras*, citoyen de cette ville, & renommé pour sa valeur, ayant été fait prisonnier par les ennemis, leur offrit une riche rançon, s'ils lui laissoient la vie. On le conduisit au pied des murs; & déja il persuadoit à ses compatriotes de le racheter, lorsqu'un jeune officier, qui entretenoit un commerce de galanterie avec la femme du captif, étouffa la compassion publique. Buras, outré de colere, obtint la vie, en promettant aux Abares de les mettre incessamment en possession de la ville. Il leur apprit la construction & l'usage de cette redoutable machine que l'on appelloit *hélépole*; & bientôt Apiaria fut prise & saccagée. *L'an 587.*

AQUILÉE. (*siéges d'*) L'empereur Macrin ayant été déclaré ennemi de l'Etat par le Sénat de Rome, ce prince, pour se venger de cette compagnie, & renverser les Gordiens qu'on avoit élevés à sa place sur le thrône des Césars, marcha en Italie, dans le dessein d'assiéger la capitale; mais il fut arrêté devant Aquilée. Après qu'il eut donné quelques heures de repos à ses troupes, il commença les attaques avec une ardeur surprenante. Les assiégés se défendirent avec vigueur. Tout étoit soldat dans la ville. Les femmes même donnerent leurs cheveux pour être employés aux machines destinées à lancer des traits. Ils firent grand usage, dans leur défense, de poix & de résine bouillantes, qu'ils versoient à pleins tonneaux sur les assaillans. Mais bien-

tôt Macrin lui-même les délivra du soin de se défendre; car ce prince, s'étant attiré la haine de ses troupes, fut massacré, avec son fils, par les soldats Prétoriens, & laissa triomphant le parti du Sénat. *238 de J. C.*

2. Julien l'Apostat, pour se mettre à couvert de la jalousie & des défiances de Constance, avoit consenti que ses légions le proclamassent Empereur. Déja l'Italie & la Grèce s'étoient déclarées pour lui, lorsque deux légions, qu'il envoyoit en Gaule, excitées par un officier nommé *Nigrin*, esprit remuant & séditieux, leverent l'étendard de la rebellion, & s'emparerent d'Aquilée, résolues de s'y défendre. Julien irrité en ordonna le siége, dont il chargea Jovin. L'armée du nouvel empereur s'approcha des murs, couverte de madriers & de claies, & portant des échelles. Les uns sont employés à sapper les murs : les autres essayent de monter sur les remparts; mais bientôt ils sont accablés d'une grêle de pierres & de javelots. Encouragés par ce succès, les assiégés faisoient des prodiges de valeur, & rendoient inutiles les plus vives attaques. Enfin Jovin, fatigué d'une résistance si opiniâtre, changea le siége en blocus. On coupa tous les canaux des aqueducs, & l'on détourna le cours du Natison, qui baignoit la ville à l'orient. Sur ces entrefaites, Agilon, personnage recommandable par sa probité & par son courage, vint annoncer aux assiégés, de la part de Julien, que Constance étoit mort. A cette nouvelle, les séditieux rentrerent dans leur devoir, & livrerent Nigrin avec ses princi-

paux complices. Ils expirerent dans les tourmens, l'an 361.

3. Attila, vaincu dans les Gaules, fondit sur l'Italie, comme un lion furieux, & porta la désolation & le ravage dans cette riante & fertile contrée. Toutes les villes, qu'il rencontra sur son passage, furent prises & saccagées. Aquilée résista. Le Barbare en forma le siége. Mais cette ville, bien fortifiée, soutint, durant trois mois, les terribles assauts de cet ennemi formidable. Le roi des Huns, rebuté, alloit renoncer à son entreprise, lorsqu'il apperçut une cicogne qui, abandonnant le nid qu'elle avoit dans une des tours, transportoit, sur son dos, quelques-uns de ses petits, & les alloit déposer dans la campagne, loin de la ville. Ce prince conjectura, par la retraite de cet oiseau, que la tour étoit proche de sa ruine; &, se tournant vers ses soldats: « Voyez-vous, leur dit-» il, cet habitant d'Aquilée, qui déloge avec » sa famille? Il est mieux instruit que nous de » l'état des murs, & nous avertit qu'ils sont » près de tomber ». Ces paroles animent les guerriers d'une nouvelle ardeur. Ils retournent à l'attaque; font jouer leurs machines; abbatent un pan de muraille; entrent dans la place; tuent ou font prisonniers tous ceux qu'ils rencontrent, & réduisent en cendres la malheureuse ville. On dit qu'une femme, nommée *Dugna*, dont la grande noblesse étoit relevée par des charmes éblouissans & de grandes vertus, ayant appris que les Huns étoient maîtres de sa patrie, se précipita du haut d'une tour où elle étoit, pour se sous-

traire aux brutales careſſes des ſoldats victorieux. *452 de J. C.*

AQUILONIE. (*bataille & ſiége d'*) Le Conſul Papirius Curſor, fils du célèbre Dictateur de ce nom, marcha contre les Samnites campés près d'Aquilonie. Leur armée étoit redoutable, & montoit à près de quarante mille hommes tous intrépides & déterminés. Il y avoit entr'autres un corps de troupes de ſeize mille ſoldats que leur général avoit forcés, au milieu de l'appareil d'un ſacrifice clandeſtin, de faire ſerment qu'ils ne fuiroient point, & qu'ils vaincroient l'ennemi. Ce corps s'appelloit *la Légion du Lin*, à cauſe des voiles de lin dont étoit tendue l'enceinte où ils avoient fait leurs imprécations. Leurs armes étoient dorées, & leurs caſques ornés de belles aigrettes. Le combat ſe donna. Les Samnites ſe battirent en déſeſpérés; &, retenus par leurs ſermens, ils ſoutinrent juſqu'à la mort les efforts des Romains. Mais le Conſul, pour hâter la victoire, s'aviſa d'un ſtratagême. Il envoya, d'un certain côté, une troupe de valets montés ſur des mulets, & leur ordonna de courir en traînant des branches d'arbres. Ils exécuterent à propos les ordres de leur général. A leur approche, les deux armées, qui en étoient aux mains, ſont également étonnées. Le Conſul, pour animer les ſiens, leur crie que c'eſt ſon collégue. L'ardeur des Romains alors eſt victorieuſe. La ſurpriſe des Samnites, changée tout-à-coup en terreur, leur fit prendre les valets pour un corps nombreux de cavalerie, qui venoit les attaquer en queue.

Ils prirent la fuite de toutes parts, ſans ſonger à leurs horribles promeſſes. Aquilonie fut emportée par eſcalade & fut le prix des vainqueurs, ainſi que l'immenſe butin qu'on trouva dans le camp ennemi. 293 *avant J. C.*

ARADE. (*priſe d'*) A la hauteur de l'iſle de Chypre, à vingt ſtades du Continent de la Syrie & de l'embouchure du fleuve Eléuthérus, étoit l'iſle & la ville d'Arade, bâtie par des Sidoniens fugitifs, gouvernée d'abord par ſes rois, & poſſédée enſuite ſucceſſivement par les Perſes, par les Macédoniens & par les Romains. Moavia, général des Saraſins, après avoir conquis & déſolé l'iſle de Chypre, vint attaquer cette ville célèbre, que ſes richeſſes, ſon grand peuple, ſes ſuperbes édifices, & ſa ſituation ſur un rocher de ſept ſtades de circuit rendoient très-importante. Les murailles étoient à l'épreuve des machines. Tous les aſſauts du Barbare furent inutiles. Ne pouvant donc réuſſir par la force, il eſſaya la ſéduction, & envoya aux aſſiégés Thomaric, évêque d'Apamée, pour leur perſuader d'abandonner leur ville, & de prévenir, par une ſoumiſſion volontaire, la vengeance d'un ennemi terrible. Les Aradiens retinrent le prélat, & continuerent à ſe défendre avec ſuccès. Enfin Moavia, vaincu par leur conſtance, & craignant les glaces de l'hyver, abandonna ſon entrepriſe, & revint à Damas, ſa réſidence ordinaire. L'année ſuivante, il rentra dans l'iſle, & fit de nouveaux efforts pour réparer ſa gloire. Ils furent plus heureux; &, après quelques ſemaines de ſiége, il contraignit les habitans

à ſe rendre, à condition qu'ils auroient la liberté de ſe retirer où ils voudroient. On mit le feu à la ville : on en détruiſit les murailles ; & cette conquête acheva celle de toute la Syrie. *L'an 648 de J. C.*

ARADUS. (*ſiége d'*) Ventidius, lieutenant du Triumvir Antoine, vengea d'une maniere bien glorieuſe la défaite de Craſſus par les Parthes. Ce grand capitaine, que ſon mérite ſeul fit monter aux premieres charges de la république, entra dans le pays des Barbares, & les vainquit par-tout où ils oſerent ſe montrer ; puis il vint aſſiéger Aradus, ville forte, dont les habitans firent une longue & vigoureuſe réſiſtance. Ils ſuccomberent à la fin, & augmenterent, par leur ſoumiſſion, la gloire de Ventidius. *38 avant J. C.*

ARBELLES. (*bataille d'*) Alexandre, après le ſiége de Tyr & la conquête de l'Egypte, paſſa l'Euphrate ; traverſa le Tigre, & atteignit Darius près d'Arbelles, ville d'Aſſyrie. Pluſieurs hiſtoriens font monter l'armée du monarque Perſan à plus d'un million d'hommes. Peut-être auſſi Darius avoit-il fait un dernier effort pour obliger la fortune à ſe déclarer enfin pour ſon parti. Les troupes Macédoniennes n'étoient que de quarante mille fantaſſins, & de ſept à huit mille chevaux ; mais c'étoient autant de héros accoutumés depuis long-tems à braver les dangers & la mort, & dont la gloire étoit l'idole.

La veille du combat, Alexandre s'endormit d'un ſi profond ſommeil, qu'il étoit déja grand jour lorſque ſes généraux vinrent l'é-

veiller pour prendre ſes ordres. Parménion étonné lui demanda la cauſe de cette profonde ſécurité ? » Eh ! comment ne ſerions-» nous pas tranquilles, lui répondit le prince, » quand l'ennemi ſe livre entre nos mains ? » En effet, Darius avoit commis une très-grande faute, en venant au-devant des Macédoniens, & en riſquant une bataille ſi importante dans un terrein très-déſavantageux.

Avant que le roi de Macédoine eût rangé ſes troupes, il prit envie aux valets de ſon armée de ſe partager en deux bandes; d'élire un chef pour chacune; de donner à l'un le nom d'*Alexandre*, à l'autre celui de *Darius*, & de voir lequel des deux partis triompheroit de l'autre. Ils eſcarmoucherent d'abord avec des mottes de terre : bientôt ils en vinrent aux coups de poing; enfin, s'animant de plus en plus, ils s'armerent de pierres & de bâtons. On voulut alors, mais en vain, ſéparer ces combattans furieux. Il fallut en inſtruire le roi qui commanda que les deux capitaines luttaſſent ſeuls l'un contre l'autre. Le prince ſe tranſporte ſur le lieu; calme, par ſa préſence, la fureur de ces nouveaux guerriers, &, de ſes mains, arme le chef qui portoit ſon nom. Le capitaine Darius fut armé par Philotas. Toute l'armée ſe diſpoſe à jouir de ce ſpectacle. Chacun attend l'iſſue de ce jeu, comme un préſage du ſuccès qu'il doit eſpérer. On environne les deux champions : on ſuit tous leurs mouvemens; on applaudit aux coups qu'ils ſe portent : enfin, après bien des efforts de part & d'autre, le capitaine Alexandre terraſſe ſon adver-

faire, & se présente au roi d'un air triomphant. Toute l'armée pousse des cris de joie. On s'empresse de féliciter le vainqueur; (c'étoit faire sa cour au prince;) & tous les soldats lui font des présens. Alexandre, tirant un bon augure de cette allégresse générale, donna pour récompense à l'heureux valet qui l'avoit excitée, douze grands villages, & la permission de s'habiller comme les Perses.

A cette bataille de récréation, en succéda bientôt une autre plus sérieuse, & dont le succès alloit décider de la fortune de Darius ou d'Alexandre. Des deux côtés, les troupes furent disposées à-peu-près dans le même ordre. Elles formoient chacune deux lignes. La cavalerie étoit sur les ailes, & l'infanterie au milieu. Le front des Perses étoit couvert de deux cens chariots armés de faulx, & de quinze éléphans d'une énorme grandeur. Darius se plaça au centre de sa premiere ligne. Outre ses gardes, qui étoient l'élite de ses troupes, il s'étoit encore fortifié de l'infanterie Grèque, la jugeant seule capable de résister à la phalange Macédonienne. Comme son armée avoit beaucoup plus d'étendue que celle des ennemis, son dessein étoit de les envelopper. Mais Alexandre avoit prévenu son projet, en ordonnant aux commandans de sa seconde ligne, s'ils étoient attaqués par derriere, de faire tête de ce côté-là, ou, si les ennemis venoient les prendre en flanc, de ranger leurs troupes en forme de potence, pour couvrir leurs ailes. Il avoit placé devant le front de sa premiere ligne la plus grande partie des archers, des

frondeurs, & des gens de traits, afin de diſſiper les chariots, en épouvantant leurs chevaux par une grêle de flèches, de traits & de pierres.

On donna le ſignal. Les Barbares ſoutinrent long-tems, & avec vigueur, le choc impétueux des Grecs & des Macédoniens. Plus d'une fois, ils enfoncerent leurs bataillons, & ſe crurent victorieux. Enfin Darius, ayant ébranlé les corps nombreux qui compoſoient ſes lignes, pour tomber ſur Alexandre, ce prince, dont l'eſprit étoit préſent à tout, ſans être intimidé par ce mouvement ſoudain, employa, pour enflammer la valeur de ſes troupes, une ruſe religieuſe. Au milieu de la mêlée, il fait paroître le devin Ariſtandre. Ce grave perſonnage s'avance avec majeſté, revêtu d'une robe blanche, tenant un laurier à la main, & s'écrie qu'il voit un aigle planer au-deſſus de la tête d'Alexandre. Pour convaincre davantage, il montre du doigt l'oiſeau de Jupiter. Le ſoldat crédule ajoûte foi aux paroles de l'impoſteur ſacré. La perſuaſion eſt ſi forte, qu'on croit voir cet heureux préſage. Dans l'enthouſiaſme où les met ce ſpectacle imaginaire, les Macédoniens ſe jettent avec fureur ſur les Perſes qui combattoient encore avec un grand courage. Tout fuit; tout ſe diſperſe. Ce n'eſt plus un combat; c'eſt une horrible boucherie. Dans cette extrémité cruelle, Darius délibéra, quelque tems, s'il ſe perceroit de ſon épée. Un rayon d'eſpérance le ſoutenoit encore. Il ſe ſauva promptement, abandonnant tout ce qu'il poſſédoit

à ſon vainqueur. Selon Arrien, les Perſes perdirent trois cens mille hommes; & ce nouveau triomphe ne coûta pas douze cens ſoldats à Alexandre. Cette fameuſe bataille décida de l'Empire. Le malheureux Darius, qui avoit échappé au ſort des combats, ne put ſe garantir des coups d'un traître. Beſſus, nom à jamais exécrable, abuſant de la confiance d'un maître qui l'avoit comblé de bienfaits, oſa porter ſur lui une main parricide, pour s'emparer de ſes Etats. Mais la vengeance divine ne laiſſa pas long-tems cet attentat impuni. Le ſcélérat fut livré au roi de Macédoine, qui le fit expirer dans les plus cruels ſupplices. Cette grande révolution arriva l'an 331 avant J. C.

ARC. (*bataille de l'*) Marius, revêtu du Conſulat pour la quatrieme fois, entra dans les Gaules, pour s'oppoſer aux Teutons, qui s'avançoient vers les Alpes, & les atteignit près de la riviere d'Arc, qui paſſe à un quart de lieue d'Aix. Le général Romain reſta long-tems dans ſon camp, afin d'étudier l'ennemi, malgré l'impatience de ſes ſoldats qui vouloient punir les inſultantes bravades des Barbares. Un officier Teuton, remarquable par la grandeur de ſa taille, & par l'éclat de ſes armes, défia perſonnellement Marius à un combat ſingulier. Le Conſul, qui ſçavoit que la gloire d'un général n'eſt pas de ſe piquer d'une bravûre de ſoldat, lui répondit que » s'il avoit ſi grande envie de mourir, il » pouvoit s'aller pendre. » Une autre fois, une foule de Teutons, s'approchant des Romains, leur crioient d'un ton moqueur:

» Braves guerriers, n'avez-vous rien à man-» der à vos femmes ? Nous allons à Rome; » & bientôt nous pourrons leur donner de » vos nouvelles. » Cependant le Conſul ſe préparoit ſérieuſement à la bataille que ſes ſoldats demandoient à grands cris, ſur-tout parce qu'ils manquoient d'eau. Marius ſe ſervit de cette raiſon pour les exciter à combattre avec valeur; &, pour toute harangue, leur montrant de la main la petite riviere : « Voilà » de l'eau devant vous, leur cria-t-il; mais » il faut l'acheter par le ſang. » A ces mots, il range ſes troupes en bataille, & fait cacher derriere des montagnes un corps de trois mille hommes, ſous la conduite de Marcellus, avec ordre de prendre l'ennemi en queue, dans le fort du combat. On en vint aux mains. Les Barbares ſe battirent long-tems avec un courage féroce. Leurs femmes même firent des prodiges de valeur, & arracherent ſouvent la victoire d'entre les mains des légions. Au fort de la mêlée, Marcellus parut tout-à-coup, & ſe jetta ſur les Teutons. Le ſuccès alors ne fut plus douteux. Les Barbares, accablés de toutes parts, ſe débanderent & prirent la fuite. Les Romains les pourſuivirent, & en tuerent ou firent priſonniers plus de cent mille. L'Epitome de Tite-Live marque qu'il y eut dans le combat deux cens mille hommes de tués, & quatre-vingt-dix mille faits priſonniers; ce qui paroît bien difficile à croire. *102 avant J. C.*

ARCATE. (*bataille d'*) Le 10 de Septembre 1759, l'eſcadre Françoiſe, commandée par le ſieur d'Aché, & l'eſcadre An-

gloiſe, commandée par l'amiral Pocok, s'étant rencontrées ſur la mer des Indes, s'entre-choquerent avec cette fureur qu'inſpire une éternelle rivalité. Après un long combat, l'amiral Anglois prit le large, & fut contraint d'avouer ſa foibleſſe, en laiſſant au capitaine François la liberté de débarquer à Pondichéry les troupes, les proviſions & les munitions dont il étoit chargé. Le 30 du même mois, une nouvelle victoire mit le comble à la gloire de la nation dans ces contrées. Le ſieur Géoghegan, capitaine de grenadiers au régiment de Lally, ſuivi de onze cens François, attaqua dix-ſept cens Anglois, & quatre mille Noirs, dans la province d'Arcate, à trente lieues de Pondichéry. On ſe battit de part & d'autre avec un grand courage. La victoire fut long-tems incertaine. Enfin, après bien des efforts, l'officier François enfonça les ennemis; leur tua beaucoup de monde, & leur enleva quatre piéces de canon, avec deux chariots d'artillerie, & une grande partie du bagage.

ARCHÉOPOLIS. (*ſiége d'*) Cette ville, capitale de la Lazique, fut aſſiégée par Merméroës, l'an 551. La garniſon, réduite à l'extrémité, étoit prête à fondre ſur l'ennemi, lorſqu'on vit tout-à-coup une partie de la ville embraſée : c'étoient les magaſins auxquels un habitant, corrompu par le général des Perſes, venoit de mettre le feu. Les commandans de la garniſon laiſſerent quelques-uns de leurs gens pour éteindre l'incendie, & ſortirent avec le reſte. Les Perſes, qui ne s'attendoient point à cette attaque, diſperſés, ſans armes,

autour des murailles, & embarrassés des préparatifs d'un assaut, ne firent point de résistance. Ils prirent la fuite en désordre, perdirent quatre mille hommes, trois généraux, quatre étendards, & vingt mille chevaux. Merméroës, confus de cette disgrace, se retira avec les débris de son armée, & alla camper, à une journée d'Archéopolis, sur les ruines de Cytée, ville ancienne où avoit régné le pere de Médée.

ARDALION. (*journée de l'*) Ce fut sur les bords de cette riviere, entre Thébaste & Ammédere, à l'extrémité de la Numidie, que Mascézil, général de l'empereur Honorius, rencontra les troupes du rebelle Gildon, comte d'Afrique. Le capitaine Romain racontoit lui-même, dans la suite, que, se trouvant engagé dans un passage dangereux, & songeant aux moyens d'en sortir, le saint évêque Ambroise l'avertit en songe de rester dans ce lieu qui devoit être le théatre d'une mémorable victoire. Il obéit au bienheureux prélat; &, le troisieme jour, ayant passé toute la nuit en prieres, il marche vers l'ennemi qui l'enveloppoit de toutes parts. Aux premieres approches, il proposa la paix; &, comme un enseigne la rejettoit avec insolence, Mascézil lui déchargea sur le bras un vigoureux coup d'épée, & lui fit baisser l'étendard. Ce mouvement fit croire au reste des Barbares que la premiere ligne mettoit bas les armes. Tous crierent aussi-tôt qu'ils se rendoient. Les partisans de Gildon prirent la fuite; & ce perfide fut arrêté & mis à mort. *L'an 398 de J. C.*

ARDÉE. (*siége d'*) Tarquin le Superbe,

ſous de vains prétextes, avoit déclaré la guerre à cette ville, la plus opulente du Latium. Il vouloit s'emparer de ſes richeſſes, dont il avoit un extrême beſoin. Il y trouva plus de réſiſtance qu'il n'avoit cru; & cette longueur du ſiége lui devint très-funeſte. Durant le loiſir que laiſſoit cette campagne, les fils du roi, & d'autres jeunes ſeigneurs paſſoient le tems en feſtins & en divertiſſemens. Un jour, on vint à parler des femmes. Chacun vanta la ſienne comme un tréſor; & la converſation, échauffée par le vin, fit propoſer de terminer la diſpute, en les ſurprenant tout-à-coup. Ce galant défi eſt accepté. On monte à cheval. On ſe rend à Rome: enſuite on vient à Collatie, maiſon de campagne, où Lucrèce s'étoit retirée en l'abſence de Collatin ſon mari. Toutes les autres dames ne ſongeoient qu'à leurs plaiſirs. Lucrèce ſeule étoit occupée des ſoins de ſon ménage. Son heureux époux eſt proclamé vainqueur. On paſſe une partie de la nuit à célébrer, le verre à la main, la vertu & la beauté de Lucrèce. Sextus, fils de Tarquin, fut enchanté de tant d'attraits. L'image de la belle Romaine le ſuit par-tout. Impétueux dans ſes deſirs, il veut les ſatisfaire, à quelque prix que ce ſoit. Il retourne à Collatie. Lucrèce l'y reçut avec cette politeſſe & cette douce aménité, ſi naturelles aux belles ames. L'infortunée ignoroit ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ce monſtre. Au milieu de la nuit, il entre dans ſa chambre, l'épée à la main, la paſſion dans les yeux; lui met le poing ſur la gorge; la menace de la tuer, ſi elle appelle à ſon ſecours; puis, prenant un

ton plus doux, il la flate; la conjure; lui repréſente l'ardeur de ſon amour, & lui offre, pour prix de ſes faveurs, de partager avec elle le thrône dont il doit hériter. Lucrèce eſt inflexible. Le téméraire menace de la deshonorer. Que ne peut point la crainte de l'infamie ſur une ame vertueuſe? Lucrèce ſuccombe à cette crainte; & Sextus triomphant goûte le fruit de ſon audace. La chaſte Romaine n'eut pas le courage de ſurvivre à ſon honneur. Elle aſſembla ſes parens, & ſe tua en préſence de ſon époux, de ſon pere, & de Brutus qui, ſe démaſquant tout-à-coup, & ſaiſiſſant le poignard dont elle s'étoit percée, jura, par le ciel & par la terre, de venger l'innocence outragée, & d'exterminer la tyrannie. Auſſitôt il vole à Rome, ſouleve le peuple, & fait bannir de la ville Tarquin & ſes enfans. Le tyran furieux leve le ſiége d'Ardée, & s'avance vers ſa capitale, pour diſſiper l'orage par ſa préſence. On lui ferma les portes; & il fut obligé d'aller mendier des ſecours inutiles à tous les peuples d'Italie, pour remonter ſur un thrône d'où ſes injuſtices & ſa cruauté l'avoient fait tomber. Ainſi fut éteinte la royauté, deux cens quarante-quatre ans après la fondation de Rome, & cinq cens neuf avant J. C.

Ardée ſoutint encore pluſieurs ſiéges, mais peu mémorables, & qui n'eurent pas de grandes ſuites pour cette ville. Elle fut priſe par les Volſques. Les Romains les en chaſſerent, & en firent une de leurs colonies.

ARDRES. (*ſiége d'*) Les fréquentes incurſions des Anglois portoient la déſolation

dans les provinces d'Artois & de Picardie. Charles V chargea le duc de Bourgogne, son frere, du soin de réprimer ces hostilités éternelles. Le prince rassembla des troupes, & tomba tout-à-coup sur la ville d'Ardres, sans que l'ennemi eût rien appris de sa marche. Cette place importante étoit capable de soutenir un long siége ; mais les Anglois, plongés dans une sécurité funeste, avoient négligé de se mettre en état de défense. Jamais attaques ne furent plus terribles que celles du duc de Bourgogne. Une artillerie redoutable foudroyoit les remparts ; & des machines de guerre lançoient sur les assiégés des pierres du poids de deux cens livres. Le seigneur de Comégines, gouverneur de la place, hors d'état de résister plus long-tems, ouvrit les portes, & obtint la permission de se retirer à Calais avec tous ses soldats, « vies & bagues sauves. » La conquête d'Ardres fut suivie de celle de la forteresse d'Ardivich, défendue par les trois freres de Maulevrier. Ils capitulerent au bout de trois jours. *En 1377.*

ARDUBA. (*siége d'*) Les Dalmates & les Pannoniens s'étoient révoltés contre les Romains, & leur faisoient, depuis trois ans, une guerre sanglante. Tibere & Germanicus avoient été mis à la tête des troupes par Auguste, afin que la timide circonspection du premier fût animée par le courage bouillant du second. L'armée Romaine, sous la conduite de ces illustres chefs, forma le siége d'Arduba, ville forte, & qui peut-être auroit tenu long-tems, si la division ne se fût pas mise entre les citoyens. Il y avoit dans cette

place un grand nombre de transfuges qui, persuadés qu'ils n'avoient aucune grace à espérer, vouloient se défendre jusqu'à la mort. Au contraire, les naturels du pays inclinoient à se rendre. Bientôt la contestation devint un combat en forme. Ce qui peut-être surprendra davantage, c'est que les femmes, plus opiniâtres à défendre leur liberté que les hommes, se déclarerent contre leurs maris pour le parti des transfuges. Les habitans furent les plus forts, & ouvrirent leurs portes aux Romains. Alors les femmes désespérées préférerent la mort à la servitude ; &, prenant leurs enfans entre leurs bras, elles se jetterent avec eux ; les unes dans les flammes qu'elles avoient allumées, les autres dans la riviere qui couloit au pied des murailles. Ce fut le dernier exploit de cette guerre ; car, peu de tems après, Baton, chef des rebelles, se rendit aux Romains, à condition qu'il auroit la vie sauve pour lui & pour les siens. Il vint dans le camp ; parut devant le tribunal de Tibere avec une noble constance ; &, interrogé par ce prince sur les motifs de sa révolte : » Romains, qui m'écoutez, répondit-il, si » nous sommes indociles, c'est à vous que » vous devez vous en prendre. Pour paître » vos troupeaux, vous envoyez des loups, » & non pas des pasteurs. » L'Empire dut cette grande fortune à la sage conduite de Tibere qui, en temporisant, sçut tellement affoiblir l'ennemi, qu'il n'étoit plus en état de résister quand il voulut l'attaquer. La soumission entiere des révoltés rendit mémorable l'an 9 de l'ère chrétienne.

ARGENTARIA. (*bataille d'*) Les Allemands, appellés *Lentiens*, ayant pris les armes, l'an 378, vinrent camper, avec une armée de quarante mille hommes bien aguerris, dans la plaine d'Argentaria, ville considérable alors, mais qui n'eſt plus aujourd'hui qu'un village nommé *Horburg*, ſur la rive droite de l'Ill, en face de Colmar. Les troupes de l'empereur Gratien marcherent contre ces redoutables ennemis. On en vint aux mains; mais le combat étoit à peine engagé, que les Romains, frappés d'une ſoudaine terreur, ſe débanderent, & chercherent un aſyle dans des ſentiers étroits, couverts de bois. Ce déſordre leur procura la victoire. S'étant ralliés preſqu'auſſi-tôt, ils revinrent à la charge avec tant d'audace, que les Barbares s'imaginerent que Gratien venoit d'arriver avec des troupes fraîches. La terreur paſſa de leur côté. Ils ſe retirerent, mais en bon ordre, s'arrêtant de tems en tems pour diſputer un triomphe qu'ils n'abandonnoient qu'à regret. Enfin, toujours vaincus & réduits à cinq mille, ils ſe ſauverent dans les bois, laiſſant trente-cinq mille morts ſur le champ de bataille, entre leſquels ſe trouva leur roi Priarius.

ARGINUSES. (*combat des*) Les Lacédémoniens avoient ôté le commandement de la flotte à Lyſandre, pour le donner à Callicratidas. Ce nouveau général remporta pluſieurs avantages conſidérables ſur les Athéniens. Ces derniers firent de plus grands efforts; & les flottes des deux peuples rivaux ſe joignirent vers les iſles Arginuſes, entre

Mitylène & l'Aſie. Les capitaines, de part & d'autre, n'oublierent rien pour s'aſſurer la victoire. On donna le ſignal. Les Spartiates, inférieurs en nombre & en forces, firent d'abord une vigoureuſe réſiſtance ; mais les Athéniens les enfoncerent, & leur firent perdre plus de ſoixante dix navires. Quelqu'un conſeilloit à Callicratidas de prendre la fuite : » Sparte ne tient pas à un ſeul homme, » dit-il ; &, plein de cet enthouſiaſme républicain qui formoit les héros, il chercha la mort en combattant vaillamment ; la vingt-ſixieme année de la guerre du Péloponèſe, & la quatre-cent-ſixieme avant J. C.

ARGOS. (*ſiége d'*) Antigone-Gonatas, roi de Macédoine, vouloit défendre Argos contre Pyrrhus, roi d'Epire. Ce célèbre aventurier l'atteignit près de cette ville dont il forma le ſiége. Pendant la nuit, Ariſtéas, citoyen illuſtre d'Argos, lui en ouvrit une porte. Pyrrhus y fit paſſer ſes Gaulois ſans être apperçus. Mais, ayant fait abbatre un grand pan de muraille pour donner entrée à ſes éléphans, le bruit le découvrit, & mit tout le peuple en armes. La garniſon ſe retire auſſi-tôt dans la citadelle, & fait ſçavoir au monarque Macédonien le danger preſſant où elle ſe trouve. Ce prince vole à ſon ſecours, &, enveloppant tout-à-coup les troupes du roi d'Epire, les accable de tous côtés. Les ténèbres augmentoient la confuſion & le carnage. Pyrrhus donnoit en vain ſes ordres : il n'étoit ni entendu ni obéi. Ce tumulte dura juſqu'au point du jour. Alors un ſimple ſoldat, dont la mere regardoit le combat,

de dessus un toît, avec quelques autres femmes, reconnut ce prince à l'éclat de ses armes. Animé d'une noble ardeur, il s'avance fièrement vers le roi, & lui porte un grand coup de javeline. Pyrrhus alloit punir l'audace de ce jeune téméraire, lorsque sa mere, qui le voyoit près d'être immolé à la vengeance du roi, hors d'elle-même, saisit une tuile, & la jette si rudement sur la tête du prince, qu'elle l'étend mort par terre. Ainsi finit Pyrrhus. Une femme eut l'honneur de terminer les jours d'un héros que la mort avoit respecté dans tant de batailles. L'armée du roi d'Epire, accablée par les Argiens, prit la fuite. Antigone la poursuivit & en fit un grand carnage. Il se rendit maître du camp de Pyrrhus, & fit à ce vaillant & malheureux monarque de magnifiques obsèques. *272 ans avant J. C.*

ARLES. (*siége d'*) Clovis, ayant fait alliance avec les Bourguignons, se présenta devant Arles, à la tête d'une formidable armée. Il la pressa de toutes parts, & la réduisit bientôt à une extrême famine. S. Césaire, qui en étoit alors évêque, se distingua par une charité vraiment apostolique; & ses exhortations puissantes soutenoient le courage abbatu des assiégés. Les François faisoient jouer toutes sortes de machines; mais les habitans leur répondoient par des décharges aussi terribles. Le siége avoit déja duré plusieurs mois, sans que Clovis eût pu gagner un pouce de terre. La victoire, si long-tems fidèle à ce prince, sembloit l'avoir abandonné dans sa vieillesse. Un Juif, qui

gardoit, avec ceux de ſa nation, un quartier de la ville, attacha une lettre à une pierre qu'il lança du haut des remparts. Il exhortoit les ennemis à profiter des ténèbres de la nuit pour eſcalader la partie de la muraille confiée à ſa vigilance. Aucun François ne vit cette lettre. Quelques habitans, l'ayant trouvée, la ramaſſerent, & découvrirent la trahiſon du perfide Hébreu qui fut envoyé au ſupplice. Depuis ce jour, les François n'éprouverent que des diſgraces. Enfin l'arrivée d'un grand corps de troupes, envoyé par Théodoric au ſecours des aſſiégés, les obligea d'en venir aux mains avec l'ennemi. Ils furent défaits, & forcés de regagner leur pays, après avoir perdu beaucoup de monde. *En 508.*

ARMÉNIE. (*défaite du roi d'*) La Ligue des rois de Babylone & de Lydie, formée contre Cyaxare, roi des Mèdes, tenoit toute l'Aſie en ſuſpens. Tous les Etats voiſins voulurent y prendre part, ſuivant leurs intérêts. Le roi d'Arménie, vaſſal des Mèdes, les regardant comme près d'être écraſés, crut devoir profiter d'une occaſion ſi favorable pour ſe ſouſtraire à leur obéiſſance. Il ceſſa de leur payer le tribut, & de leur envoyer le nombre de troupes qu'il devoit fournir en tems de guerre. A cette nouvelle, Cyaxare ſe trouva fort embarraſſé. Ne pouvoit-il pas craindre de s'attirer ſur les bras de nouveaux ennemis, s'il entreprenoit de forcer les Arméniens à l'exécution des traités? Doit-il marcher contre les rebelles, & les faire rentrer dans le devoir, les armes à la main? N'eſt-il

pas plus ſage de leur céder tout ce qu'ils demandent, & de ſe les attacher pour toujours par ce bienfait ? Telles étoient les incertitudes du roi des Mèdes, lorſque Cyrus, ſon neveu, fils de Cambyſe, roi des Perſes, jeune héros au-deſſus de tout éloge, s'offrit de le délivrer de ſes craintes. Après s'être bien informé des forces & de la ſituation du pays, il engagea une grande partie de chaſſe de ce côté-là. Il étoit accompagné d'un nombreux équipage. Les troupes ſuivoient de loin, & devoient attendre l'ordre pour ſe montrer. On employa pluſieurs jours à courir les forêts & les bois de l'Arménie. Quand on fut aſſez près du château où ſe tenoit la cour, Cyrus découvrit ſon deſſein aux officiers. Il détacha Chryſante, l'un d'eux, pour aller ſe rendre maître d'une hauteur eſcarpée, où il ſçavoit que le prince, en cas d'allarme, ſe retiroit ordinairement avec ſa famille & ſes thréſors. Quand toutes les meſures furent priſes, il envoie un hérault au roi d'Arménie, pour le ſommer d'accomplir le traité ; &, dans l'intervalle, il fait avancer ſes troupes. Jamais ſurpriſe ne fut plus grande. Le monarque connoiſſoit ſon tort. Il étoit ſans reſſources. Il fait paſſer ſur les montagnes le plus jeune de ſes fils, nommé *Sabaris*, avec ſes femmes, ſes filles, & tout ce qu'il avoit de plus précieux. En même tems il aſſemble tout ce qu'il peut de ſoldats, & ſe diſpoſe à ſe défendre. Mais à peine eut-il appris que Cyrus venoit ſur ſes pas, qu'il perdit entièrement courage, & chercha ſa ſûreté dans la

ſuite. Tous ceux qui l'accompagnoient en firent autant. Le général des Perſes les rencontra, & leur fit dire qu'on les traiteroit en amis s'ils ſe tenoient dans leurs maiſons, & qu'on puniroit ſévèrement ceux qu'on trouveroit diſperſés dans la campagne. Cependant les princeſſes donnerent dans l'embuſcade de Chryſante, & furent faites priſonnieres. Le roi ſe réfugia ſur une petite éminence où il fut incontinent inveſti par l'armée, & bientôt après obligé de ſe rendre. Cyrus le fit avancer au milieu de ſes troupes rangées en deux haies, avec toute ſa famille. Dans ce moment, arrive le fils aîné du roi, nommé *Tigrane*, lié d'une étroite amitié avec Cyrus, & qui revenoit d'un voyage. Au ſpectacle qui frappa ſes regards, ſes larmes coulerent en abondance.

» Prince, vous venez à propos, lui dit » Cyrus, pour aſſiſter au procès de votre » pere; » & ſur l'heure il fait aſſembler les capitaines des Perſes & des Mèdes, & les plus grands ſeigneurs d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les dames qui étoient-là dans leurs voitures, & leur permit de voir tout en liberté. Cyrus alors impoſa ſilence; &, d'un ton ſévere : « Roi d'Ar» ménie, dit-il, j'exige que vous répondiez » à toutes mes queſtions avec cette ſincérité » qui doit être l'apanage des monarques. » N'avez-vous pas été vaincu par Aſtyage, » mon aïeul ? N'avez-vous pas conclu un » traité avec votre vainqueur ? Ne vous » êtes-vous pas déclaré ſon vaſſal ? » Il fallut convenir de tous ces points. « Pourquoi

» donc, reprit Cyrus, avez-vous violé vos » ſermens ? »... Par amour pour la liberté, » le plus grand de tous les biens. »... Mais » ſi votre eſclave vouloit rompre ſes chaî- » nes, que lui feriez-vous ? »... Je le puni- » rois. »... Si l'un de vos généraux préva- » riquoit ? »... Je le dépoſerois. »... S'il » étoit d'intelligence avec vos ennemis ? »... » Duſſé-je me condamner moi-même, je le » ferois mourir. »

A ces mots, ſon fils s'arrache la tiare de la tête, & déchire ſes habits. Les femmes jettent des cris & des hurlemens effroyables. Tout le monde s'attend à voir périr le roi. Tigrane, au déſeſpoir, ſe jette aux pieds de Cyrus; &, d'une voix entre-coupée de ſanglots : « Ah ! grand prince, lui dit-il, ayez » pitié d'un malheureux que vous avez quel- » quefois honoré du nom d'Ami. Mon pere » eſt coupable; mais, croyez-m'en, il n'eſt » point de votre ſageſſe de le faire mourir. » Jamais il ne fut plus en état de vous ren- » dre ſervice. Hélas ! ſes fautes l'ont rendu » ſage. Cette ſeule journée l'a rendu très- » prudent. Il ſçait maintenant ce qu'il en » coûte pour manquer à ſa parole. Accordez » ſa vie à nos larmes. Conſultez plutôt votre » clémence, que votre juſte reſſentiment. » Biens, liberté, ſceptre, vie, femmes, » enfans; voilà les liens puiſſans qui l'at- » tacheront inviolablement à vos intérêts. » Exaucez nos vœux, ſeigneur : je vous en » conjure au nom de votre pere Cambyſe. »

Cyrus ne put réſiſter plus long-tems; &, ſe tournant du côté du roi : « Je me laiſſe

» fléchir aux prieres de votre fils, lui dit-il. » Mais quelles ſommes me fournirez-vous » pour nous aider dans la guerre contre les » Babyloniens ? » . . . Tout ce que j'ai vous » appartient, reprit vivement l'Arménien » reconnoiſſant. Diſpoſez, à votre gré, de » mes biens, de ma famille, de ma per- » ſonne, de mes Etats. » Alors le vainqueur, prenant un ton affable & des manieres polies, les conduiſit tous dans ſa tente, & leur donna un magnifique ſouper. Ainſi fut terminée cette ſcène intéreſſante, qui ſembloit devoir être bien tragique pour le roi d'Arménie ; & telle fut la maniere dont Cyrus ſe préſenta ſur le grand théatre de l'univers. Ce héros fit cette premiere campagne l'an 557 avant J. C.

ARMENTIERES. (*priſe d'*) L'archiduc Léopold, ayant été nommé gouverneur des Pays-bas, voulut ſe ſignaler par quelqu'exploit. Il ſe mit à la tête des troupes, & s'avança vers Armentieres, jolie ville à trois lieues de Lille, mais peu fortifiée. Elle n'avoit qu'une foible garniſon ; & même elle manquoit de toutes les proviſions néceſſaires. Cependant le gouverneur, appellé Du Pleſſis-Bellievre, ſe défendit avec courage, & ne capitula que le quatorzieme jour de tranchée ouverte, le dernier de Mai 1647. Les Flamands, pour honorer la conquête de leur nouveau chef, firent frapper une médaille où l'on voyoit quantité d'armes miſes en piéces, avec cette légende, compoſée, ſans doute, par le plus bel-eſprit du pays : « Les » François n'ont plus d'armes entieres. »

Que de goût ! que de fineſſe dans cette délicate alluſion !

ARQUES. (*bataille d'*) Après l'aſſaſſinat de Henri III, roi de France, le duc de Mayenne, qui avoit ſuccédé au duc de Guiſe, ſon frere, dans le commandement de la Ligue, s'avança vers la ville de Dieppe, dans le deſſein d'y aſſiéger Henri IV, & d'arrêter le cours des victoires de ce monarque. Son armée étoit nombreuſe ; & tout autre que Henri eût tremblé à la vue de ce torrent. Mais, ſans craindre ces quarante mille Ligués que l'ambition, la fureur, le fanatiſme armoient contre lui, il vole à leur rencontre avec cinq cens chevaux, douze cens hommes de pied & deux mille Suiſſes ; les attend au village d'Arques, à une lieue & demie de Dieppe, & ſe poſte entre deux côteaux ſéparés par la riviere de Béthune. Au ſommet d'un de ces côteaux, étoit un château qui commandoit le bourg d'Arques. Cette ſituation parut avantageuſe au roi. Il s'y fortifia ; fit creuſer des retranchemens ; pourvut le bourg des munitions néceſſaires ; mit quelques Suiſſes pour garder ce poſte ; plaça un bon corps-de-garde ſur le paſſage de l'ennemi, dans une maladrerie, & un autre ſur le côteau vis-à-vis du château. A peine eut-il apperçu la contenance du duc de Mayenne, que le monarque ſe diſpoſa à l'attaquer. Mais, voyant qu'il marchoit contre un fauxbourg de Dieppe, il laiſſa pour la garde d'Arques le duc de Biron ; ſe ſaiſit d'un moulin voiſin du fauxbourg, & le fortifia. Une eſcarmouche très-vive, qu'il fit donner, rabbatit un peu la confiance préſomptueuſe

des rebelles. Il ſe retirerent plus près de Dieppe; mais M. de Châtillon ne les y laiſſa pas long-tems tranquilles. De ſon côté, le maréchal de Biron, voyant un gros parti qui vouloit fondre ſur le corps-de-garde de la maladrerie, lui dreſſa une embuſcade par quelques légeres attaques; enſuite l'enveloppa & le chargea avec tant de furie, qu'un grand nombre de ſoldats ſe précipiterent dans la riviere. Le duc, attaqué de trois côtés, ſoutenoit avec valeur tous les efforts des Royaliſtes. Il vint à bout de s'ouvrir un paſſage, & pénétra juſqu'à la maladrerie qu'il fit battre avec fureur, mais ſans pouvoir l'emporter. Enfin la nuit vint ſéparer les combattans; & les rebelles, à la faveur des ténèbres, traverſerent la riviere, & ſe mirent en bataille ſur l'autre bord. Le roi les ſuivit de près, & leur livra un ſecond combat qui acheva leur défaite. Les vaincus, en ſe retirant, tirerent quelques coups de canon contre la ville; & ce fut où ſe borna cet effort qui ſembloit devoir écraſer le grand Henri, & le reléguer ſur les bords de la Tamiſe. Ce mémorable triomphe fut remporté le 21 de Septembre 1589.

ARRAS. (*ſiéges d'*) 1. L'armée du roi Charles VI étant entrée dans l'Artois, vint aſſiéger la capitale de cette province. Arras étoit diviſée en deux parties, comme elle l'eſt encore de nos jours, ſous les noms de Ville & de Cité. On avoit pris toutes les meſures néceſſaires pour la bien défendre. Douze cens hommes & ſix cens arbalêtriers s'y étoient renfermés avec d'abondantes proviſions. On

avoit fait ſortir les bouches inutiles, élevé de nouveaux boulevards, ruiné les fauxbourgs, creuſé des foſſés, dreſſé des batteries, & garni de canons les tours & les murailles. Outre les groſſes piéces d'artillerie, les aſſiégés ſe ſervirent de ces armes à feu qu'on appelloit *canons à la main, qui déchargeoient de groſſes balles de plomb.* C'étoient les mouſquets de ce ſiécle, où l'on n'avoit pas encore imaginé la pierre & le reſſort. Les François s'approcherent des murailles, & formerent leurs attaques. Mais, ſoit inexpérience, ſoit infidélité, ceux qui conduiſoient le ſiége obſerverent ſi peu d'ordre dans le campement, qu'ils laiſſerent toujours deux portes libres, par leſquelles les gens du duc de Bourgogne faiſoient des ſorties continuelles, & preſque toujours avec avantage. On ſe défia de part & d'autre. Il ſe livra, ſous les murs, pluſieurs combats particuliers. On creuſa des mines & des contre-mines, à l'entrée deſquelles les plus braves chevaliers ſe firent un point d'honneur de ſe diſputer la victoire. Cependant rien n'avançoit : l'artillerie des aſſiégeans étoit mal ſervie. Bientôt la diſette, les rigueurs de l'hyver, les maladies vinrent accabler également les Artéſiens & les François. Dans cette extrémité, le duc de Bourgogne parla de paix. Les clefs d'Arras furent livrées au monarque François : ſa banniere fut arborée ſur les murailles, & le traité ſigné en 1414.

2. Les maréchaux de Chaulnes, de Châtillon & de la Meilleraie, porterent, en 1640, la terreur des armes de Louis XIII devant

les murs d'Arras. Le gouverneur étoit absent quand ils investirent cette ville ; de sorte qu'elle fut défendue par le colonel Boyle, officier Irlandois au service d'Espagne, qui fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un guerrier plein de courage. Le Cardinal-Infant, le duc Charles de Lorraine, & le général Lamboy assemblerent une nombreuse armée pour secourir la place. D'abord ils essayerent de miner les assiégeans, en leur coupant les vivres. Le cardinal, premier ministre, commanda à M. Du Haillier, frere du maréchal de Vitri, d'escorter un grand convoi au camp ; & le roi, qui craignoit que ce corps de troupes ne fût mis en fuite, & n'ouvrît, par sa défaite, l'entrée du royaume aux Espagnols, donna au même officier un ordre tout contraire. Du Haillier balança d'abord sur la soumission qu'il devoit à son Souverain. Mais Richelieu régnoit sous le nom de Louis ; & Richelieu seul fut obéi. Le maréchal de la Meilleraie, instruit de la marche de Du Haillier, vint à sa rencontre avec trois mille chevaux, & autant de fantassins. Le Cardinal-Infant profita de son éloignement pour attaquer les tranchées des François ; ce qu'il fit avec tant de vigueur, qu'il força le quartier de Rantzau ; & peut-être que sa victoire auroit été complette, sans l'arrivée soudaine des troupes absentes, qui l'obligerent de faire retraite. Arras, réduite à elle-même, & trop foible pour résister à la valeur impétueuse des François, ouvrit ses portes, & se rendit, le 9 d'Août, après trente-neuf jours de tranchée ouverte. Richelieu donna le gouverne-

ment de la place au brave Saint-Preuil, en lui adreſſant cet éloge flateur : « Si je n'étois » Richelieu, je voudrois être Saint-Preuil. » Le tout-puiſſant cardinal avoit lu Quint-Curſe, & ſe croyoit un Alexandre. Quelle différence pourtant entre le chapeau rouge & la couronne !

3. L'archiduc, & le prince de Condé qui, par vengeance, avoit armé contre ſa patrie, en faveur des Eſpagnols, s'avancerent vers Arras, en 1654, & en formerent le ſiége. Le vicomte de Turenne avoit jetté quelques ſecours dans cette place, avant qu'ils euſſent formé leurs lignes ; & à peine eurent-ils achevé leurs opérations, que ce grand général, le bouclier de la France, vint les aſſiéger eux-mêmes dans leur camp, le 25 du mois d'Août, & donner à leurs tranchées de furieuſes attaques. Les troupes de l'archiduc furent miſes en fuite dès le premier choc. Condé, avec deux régimens de François & de Lorrains, ſoutint ſeul les efforts de l'armée de Turenne ; &, tandis que Léopold fuyoit honteuſement, il battit le maréchal d'Hoquincourt ; repouſſa le maréchal de la Ferté, & ſe retira victorieux, en couvrant la retraite des Eſpagnols vaincus. Le roi d'Eſpagne, pour reconnoître ce ſervice ſignalé, lui écrivit ces propres paroles : « Mon couſin, on » m'avoit dit que tout étoit perdu ; mais vo- » tre Alteſſe a tout conſervé. »... Il eſt diffi- » cile de dire ce qui fait perdre ou gagner les » batailles, dit M. de Voltaire ; mais il eſt » certain que Condé étoit un des plus grands » hommes de guerre, qui euſſent jamais paru, &

» & que l'archiduc & ſon conſeil ne voulu-
» rent rien faire à cette journée de ce que
» Condé avoit propoſé. »

La gloire de Turenne étoit à ſon comble. Il avoit forcé les lignes de l'ennemi; mis en déroute l'archiduc; fait trembler Condé; ſauvé Arras; & cependant un prêtre que l'ambition avoit élevé, Mazarin, enyvré de ſa puiſſance, oſa lui dérober l'honneur de ſon triomphe: il ſe fit attribuer, par le jeune monarque, dont il conduiſoit la main, tout le ſuccès de cette mémorable journée; & chacun feignit de le croire. L'adulation régnoit alors; aujourd'hui la poſtérité ſe venge.

ARRESTAN. (*priſe d'*) Les Sarafins, s'étant préſentés devant Arreſtan, l'une des plus fortes villes de Syrie, en formerent le ſiége, ſous la conduite d'Abou-Obéidah. Ce général ayant inutilement ſommé le gouverneur de ſe rendre, le pria de lui permettre de laiſſer dans la place quelques gros bagages qui l'embarraſſeroient, diſoit-il, dans ſa marche. Le gouverneur, ſe trouvant trop heureux de voir les Sarafins s'éloigner à ce prix, y conſentit ſans peine. Abou-Obéidah fit porter dans le château vingt caiſſes, d'une peſanteur énorme, & ſe retira, laiſſant ſeulement quelques troupes en embuſcade, ſous les ordres du brave Khaled. Dès que les Barbares eurent décampé, tous les Chrétiens coururent en foule aux égliſes, pour rendre à Dieu des actions de graces. Mais, pendant qu'ils chantoient des hymnes & des cantiques, on entend les caiſſes remuer avec bruit. Vingt ſoldats bien armés en ſortent, l'épée

à la main. Avec eux l'allarme ſe répand dans le château. Ils ſe ſaiſiſſent de la femme du gouverneur ; la forcent de leur donner les clefs de la ville ; courent à l'égliſe ; maſſacrent tout ce qu'ils rencontrent, & ouvrent les portes à Khaled qui ſe rend aiſément maître de la place. *636 de J. C.*

ARRÉTIUM. (*bataille d'*) Britomaris, prince Gaulois, & chef des Sénonois établis ſur les côtes de la mer Adriatique, voulant venger la mort de ſon pere, tué dans un combat contre les Romains, avoit arrêté des ambaſſadeurs envoyés par le ſénat vers les Alliés, pour les engager à conſerver la paix. Le Barbare, ſe livrant à toute ſa fureur, les tua ; les coupa en morceaux, & diſperſa leurs membres dans la campagne. Auſſi-tôt que la nouvelle en vint à Rome, on mit ſur pied pluſieurs armées nombreuſes. Dolabella, Conſul actuel, entra dans le Sénonois ; ſurprit les ennemis ; brûla leurs bourgs ; détruiſit leurs maiſons ; ravagea leurs terres ; fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qui pouvoient porter les armes ; emmena les femmes, les enfans, les vieillards, & fit de tout le pays une affreuſe ſolitude. Britomaris n'échappa point à la juſte punition dûe à ſon aveugle cruauté. On lui fit ſouffrir mille tortures, en attendant que, mené en triomphe, il fût enſuite mis à mort. Cette proſpérité des armes Romaines ne dura pas long-tems. Pendant que Dolabella remportoit de glorieuſes victoires, le Préteur Cécilius livroit un combat aux Sénonois & aux Etruſques devant Arrétium. Son armée fut taillée en piéces :

lui-même demeura sur la place, avec sept Tribuns légionnaires, & beaucoup d'autres braves officiers. L'on perdit, dans cette action, plus de treize mille hommes. Les Gaulois, fiers de ce succès, marcherent aussi-tôt contre Rome pour la saccager, comme avoient fait leurs ancêtres. Mais ils furent arrêtés sur leur route par le Consul Domitius, collègue du brave Dolabella. Ce général les tua presque tous; & le petit nombre de ceux qui purent échapper au carnage, se voyant sans ressources pour le présent, & sans espérances pour l'avenir, aimerent mieux se donner la mort, que de traîner une vie languissante. *284 avant J. C.*

ARSAMIAS. (*bataille d'*) La bataille de Tigranocerte avoit humilié Tigrane; mais sa disgrace ne l'avoit pas corrigé. Toujours enyvré d'un téméraire orgueil, il osa lever une nouvelle armée pour s'opposer aux conquêtes rapides de Lucullus. Ce général le rencontra sur les bords du fleuve Arsamias, ou Arsanias, & donna, sur le champ, le signal du combat. L'infanterie Romaine eut bientôt décidé la victoire. Les Barbares ne pouvoient tenir contr'elle; &, dès qu'elle paroissoit, ils prenoient aussi-tôt la fuite. Trois rois furent présens à cette célèbre bataille; Tigrane, Mithridate, roi de Pont, & un autre Mithridate, roi des Mèdes. Des trois, aucun ne montra moins de courage que le roi de Pont. Accoutumé, depuis long-tems, à ne point résister à Lucullus, il prit honteusement la fuite, dès que la victoire parut se ranger sous les drapeaux de la république.

Cette journée fut moins meurtrière que celle de Tigranocerte ; mais il y eut plus de gens de marque parmi les morts. *68 avant J. C.*

ARTAXATES. (*prise d'*) Après la conquête de Volandum, Corbulon, malgré les efforts de Tiridate, s'avança vers Artaxates, capitale de l'Arménie. Cette ville ne tint pas long-tems. Elle se rendit au général Romain, qui la ruina, parce qu'elle étoit trop grande pour y mettre garnison. Les citoyens conserverent leur liberté & leur vie ; mais, en les obligeant de chercher une autre patrie, on les dépouilla de leurs richesses. *L'an 59 de J. C.*

ARTÉMISE. (*combat d'*) Le même jour de l'action des Thermopyles, la flotte des Grecs, composée de deux cens soixante & onze vaisseaux, sans compter les petites galères & les barques, & celle des Perses, beaucoup plus nombreuse encore, se rencontrerent près d'Artémise, promontoire de l'Eubée. Il y eut entr'elles de fréquentes escarmouches, & même des actions générales, qu'furent toutes à l'avantage des Grecs. Les Perses prirent la fuite, après avoir perdu un grand nombre de vaisseaux & de soldats. *480 avant J. C.*

ASCULUM. (*bataille & siége d'*) 1. Les Romains & Pyrrhus, après la journée du Siris, s'étant rencontrés près d'Asculum en Apulie, se préparerent à se disputer, pour la seconde fois, la victoire & l'empire. Le combat fut opiniâtre. Les Romains soutinrent, avec beaucoup de courage, la phalange du roi d'Epire. C'étoit la premiere fois qu'ils combattoient contre ce redoutable corps. Les

éléphans causerent une moindre frayeur, & furent, par conséquent, moins utiles pour cette fois. En un mot, les Romains montrerent qu'ils étoient capables de faire la conquête de l'Univers; & Pyrrhus fit voir qu'il auroit pu seul renverser cet ambitieux projet. La nuit sépara les deux armées. Mais de quel côté fut l'avantage? c'est ce qu'il n'est guères possible de dire, tant les auteurs varient sur ce sujet. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que la perte fut grande, & à-peu-près égale de part & d'autre. *L'an 279 avant J. C.*

2. La grande ambition des peuples d'Italie étoit d'obtenir le droit de bourgeoisie Romaine. Mais le peuple Romain étoit trop fier pour accorder cette grace à des vaincus. Cet orgueil de Rome les arma contre elle; &, pleins de colere, ils lui déclarerent une guerre, qui fut de très-longue durée, à la prendre dans toute son étendue, mais dont la grande fureur ne dura que deux ans. Après plusieurs succès, & un plus grand nombre de défaites, ils perdirent une grande bataille contre Pompéius Strabon qui, profitant de sa victoire, vint mettre le siége devant Asculum. Cette ville, que les Alliés avoient résolu de défendre jusqu'à la derniere extrémité, avoit donné le signal de la rebellion. On vit des armées considérables en venir souvent aux mains, pour en empêcher la prise; ce qui fit traîner le siége en longueur. Indacilius, l'un des principaux chefs des Italiens, homme de vigueur & de courage, & natif d'Asculum, voulut essayer

de délivrer sa patrie. Il assembla quelques troupes ; &, malgré les efforts des assiégeans, il trouva moyen de pénétrer dans la ville. Mais ce renfort, en augmentant la famine, ne fit qu'augmenter les maux qui accabloient les citoyens. Le brave Indacilus, voyant sa patrie sans ressource, assembla ses amis ; leur persuada de prendre du poison, au milieu d'un festin qu'il leur fit, & prévint ainsi, par une mort que l'antiquité appelloit glorieuse, le triste spectacle que les Romains donnerent peu de tems après. En effet, la ville se voyant sans ressources, se rendit à discrétion. Les Romains firent passer au fil de l'épée tous les principaux citoyens ; laissèrent la vie au reste, mais après leur avoir enlevé leurs esclaves & toutes leurs richesses. La ville elle-même fut rasée, &, par sa ruine, expia le sang des citoyens Romains qu'on avoit massacrés au commencement de la guerre. *88 avant J. C.*

ASCHIR. (*siége d'*) Zéiri, le Cyrus des Arabes d'Afrique, & qui, comme ce conquérant, avoit commencé par commander à des enfans avant de commander à des hommes, voulant élever l'édifice de sa fortune sur des fondemens solides, entreprit de bâtir une ville qui ne dépendît que de lui, & dans laquelle il pût se reposer de ses fatigues militaires. La nouvelle cité offrit bientôt aux regards étonnés de superbes édifices, &, dans une vaste enceinte, l'assemblage parfait de l'utile & de l'agréable. Elle fut nommée *Aschir*, & le fondateur y fit sa résidence ; mais il n'y fut pas long-tems tranquille. Ké-

mat Ben-Médin, chef d'une des principales tribus Arabes, jaloux de ſa grande puiſſance, fit prendre les armes à toutes ſes créatures, & vint l'attaquer dans ſon aſyle. Zéiri n'oublia rien pour ſa défenſe; & ſa valeur étoit ſecondée par celle d'un de ſes fils, appellé *Kétab*. Comme il connoiſſoit le courage bouillant de ce jeune guerrier, il lui défendit de ſortir de la ville, & de marcher contre l'ennemi. Mais rien ne put arrêter l'ardeur impétueuſe du jeune prince. Il ſe dérobe; fait une ſortie à la tête des plus braves de la garniſon, & tombe ſur Kémat, qui animoit ſes troupes au combat. Le coup qu'il lui porte eſt ſi violent, qu'il le renverſe mort de ſon cheval. Les aſſiégeans, voyant leur général expirer, pouſſent un cri de douleur, & prennent la fuite. Kétab, après cette prompte victoire, rentre dans la ville, & va trouver ſon pere, lui portant dans ſon triomphe une excuſe de ſa déſobéiſſance. *L'an 935 de J. C.*

ASÉMONTE. (*ſiége d'*) La foibleſſe de l'Empire Romain faiſoit la force des Barbares, qui, comme des torrens, inondoient ſes provinces. Mais ces redoutables ennemis auroient vu ſans doute échouer leurs efforts, ſi les empereurs avoient eu par-tout des ſujets ſemblables aux habitans d'Aſémonte, place forte, ſur la frontiere de la Thrace & de l'Illyrie. Un des articles de la paix conclue en 448, entre Théodoſe II & Attila, roi des Huns, portoit qu'on rendroit au prince Barbare tous les tranſfuges qui ſe trouvoient dans l'Empire. On employa la violence pour obliger les villes à remplir cette condition. Aſémonte

ſeule oſa réſiſter. Attila, plein de colere, vint en former le ſiége; & les Aſémontiens, réſolus de s'enſevelir ſous les ruines de leurs remparts, repouſſerent ſes aſſauts avec tant de bravoure, qu'il fut obligé de reculer. Le monarque, plus irrité que jamais, menaçoit de recommençer la guerre. Il commanda aux aſſiégés de relâcher les Huns qu'ils avoient pris, & de rendre les priſonniers Romains qui s'étoient réfugiés dans la ville, ou de payer douze piéces d'or pour chacun d'eux. Ils répondirent « qu'ils ne pouvoient faire » ni l'un ni l'autre; qu'ils avoient laiſſé partir les Romains en liberté; qu'ils avoient » égorgé les Huns; qu'ils n'en avoient réſervé » que deux, pour les échanger contre deux » de leurs bergers que les Barbares avoient » ſurpris aux pieds de leurs murailles; qu'ils » ne les rendroient qu'à cette condition; » qu'autrement, ils les égorgeroient ainſi que » les autres. » Attila, ſurpris de la noble fierté de cette réponſe, fit chercher les bergers; &, comme on ne les trouvoit point dans ſon camp, il conſentit à jurer qu'il n'avoit aucun priſonnier d'Aſémonte. Les habitans de leur côté proteſterent qu'ils avoient renvoyé tous les transfuges qui s'étoient retirés chez eux; & ce ſerment, contraire à la vérité, ſauva du courroux d'Attila ces malheureuſes victimes de la guerre.

ASOPH. (*ſiége d'*) En 1736, la Czarine, à l'inſtigation de Thamas-Couli-Khan, & pour ſe venger de quelques incurſions faites dans ſes Etats par les Tartares, déclara la guerre aux Turcs. L'impératrice mit deux armées ſur

pied. La premiere, commandée par le comte de Munich, attaqua les Tartares de Crimée, le 31 de Mai, à la pointe du jour. Ces Barbares étoient au nombre de plus de cent mille. Les forcer, les renverſer, les culbuter, les maſſacrer, les mettre en fuite, ce fut pour le général Ruſſien l'opération d'un inſtant. Le brave Laſcy, ſon collégue, ne fut pas moins heureux dans ſon expédition. Il ſe préſenta devant Aſoph, forteresſe qui paſſoit pour imprenable, & qui étoit ſituée vers l'embouchure du Don, autrefois le Tanaïs. Les Turcs oppoſerent à ſes attaques une vigoureuſe réſiſtance; mais l'opiniâtreté de leur défenſe ne fit qu'augmenter la gloire du capitaine Moſcovite; &, ſe voyant ſans eſpérances, ils ſe rendirent à diſcrétion, le premier de Juillet. Les Ruſſiens ne jouirent pas trois ans de cette importante conquête qu'ils furent obligés de détruire en 1739, par la paix de Belgrade.

ASPHALTIDE. (*journée du lac*) L'an 896 avant l'ère chrétienne, les troupes confédérées des Moabites, des Ammonites & des Arabes, firent une irruption ſubite ſur les terres de Joſaphat, roi de Juda, & vinrent camper à trois cens ſtades de Jéruſalem, auprès du lac Aſphaltide. Le roi des Juifs, ſurpris & déconcerté, eut recours au Dieu de ſes peres. Le Seigneur, pour récompenſer ſa ſolide piété, combattit en ſa faveur. Il répandit parmi les ennemis un eſprit de diſcorde, qui leur fit tourner leurs armes contre eux-mêmes: ils ſe tuerent tous; & il n'en reſta pas un ſeul pour annoncer dans ſa patrie ce merveilleux & tragique évènement. Joſaphat & ſes ſujets

roi de Léon, & le célébre Almanſour, chef des Arabes, ſe rencontrerent ſur les bords de l'Aſtura, dans les Aſturies. Le monarque Eſpagnol, trop foible pour livrer une bataille rangée, attendit l'occaſion favorable d'attaquer les infidèles. Il la trouva bientôt. Le mépris des Arabes pour les Chrétiens les avoit livrés à la ſécurité la plus funeſte. Vérémond s'en apperçut. Accablé de la goutte, & porté dans une litiere, il ſe met à la tête de ſes bataillons, & fond incontinent ſur les Muſulmans. Ses ſoldats combattent en gens qui ont à défendre & leur religion & leur liberté. Les Arabes, enfoncés de toutes parts, fuient dans le plus grand déſordre. Almanſour, pour les rallier, emploie prieres & menaces. Mais, voyant que tous ſes efforts ſont inutiles, il ôte ſon turban; ſe couche par terre, & s'écrie qu'il aime mieux être foulé aux pieds des fuyards, ou périr de la main du vainqueur, que de ſurvivre à ſa gloire. La vue de ce grand homme, dont les cheveux blancs étoient couverts de lauriers, arrêta d'abord les vaincus. Tout-à-coup, la honte ſuccédant à la peur, un nouveau courage les enflamme; les vainqueurs ſont accablés à leur tour. La plûpart reſtent ſur le champ de bataille; & Vérémond n'eut que le tems de ſe ſauver avec un petit nombre de ſes ſoldats que leurs pieds avoient mieux ſervi que leurs bras.

ATÉGUA. (*priſe d'*) Les Républicains s'étoient emparé d'Atégua, ville importante & bien fortifiée. Céſar en forma le ſiége, & la ſerra de très-près. Les habitans lui propoſerent de laiſſer ſortir la garniſon en toute li-

berté. « Céſar, répondit-il fièrement, preſ-» crit les conditions : il n'en reçoit jamais. » Les défenſeurs d'Atégua, livrés au déſeſpoir, voulurent ſe défendre juſqu'à la mort. Mais enfin, toutes les fortifications étant ruinées, & la diviſion s'étant miſe entre les ſoldats & les citoyens, ces derniers ouvrirent leurs portes, ſans autre condition que d'avoir la vie ſauve. *45 avant J. C.*

ATELLE. (*ſiége d'*) Les affaires des François dans le royaume de Naples étoient dans l'état le plus déplorable. Le duc de Montpenſier, général du roi Charles VIII, n'avoit ni vivres ni argent pour s'en procurer. Ses ſoldats, qu'il ne payoit plus, ſe livroient impunément à mille brigandages, & s'affranchiſſoient, à ſes yeux, du joug de la diſcipline. Donnoit-il un ordre ? On ſe révoltoit. Les Suiſſes & les Allemands, troupes mercénaires, demandoient leur ſolde avec des cris ſéditieux. Dans cette cruelle poſition, il n'y avoit qu'une victoire complette qui pût ſoutenir encore la fortune chancelante de la France. Mais les raiſons, qui faiſoient deſirer la bataille au capitaine François, n'étoient pas ignorées de ſon ennemi ; & Ferdinand, qui le ſuivoit pas à pas pour lui en dérober l'occaſion, ſe tenoit toujours retranché ſur des montagnes, ou bien alloit ſe renfermer dans les places fortes.

Dans une de ces marches combinées, les François, qui n'avoient plus de pain, ſe trouverent près d'Atelle, & s'amuſerent à piller cette malheureuſe bicoque, dominée de tous côtés par des collines où l'on ne pouvoit ar-

l'Europe. Elle a d'abord infecté les armées; & les ſoldats la communiquerent au reſte des citoyens. Les peres & meres laiſſerent à leurs enfans ce funeſte héritage. Elle ſouilla même juſqu'aux têtes couronnées; & le pur ſang des rois fut corrompu par ce venin mortel. En vain la médecine s'arma des remedes les plus violens. Ses efforts multipliés ne firent que manifeſter ſon impuiſſance. Les minéraux eux-mêmes, qu'on arracha aux entrailles de la terre, pour les appliquer à ces triſtes maladies, furent une ſource féconde de maux cruels. Le mercure, le ſublimé, & tant d'autres poiſons que le charlataniſme & l'induſtrie mirent en uſage, acheverent d'accabler les triſtes victimes d'un plaiſir momentané. Enfin l'on peut dire avec douleur que les trois quarts des hommes ſont perdus ſans reſſources, & que la plûpart des Etats ſont habités par de malheureux valétudinaires.

ATH. (*ſiéges d'*) 1. Les généraux de Louis XIV, ſuivant les ordres de ce prince, ouvrirent la campagne de 1697 par le ſiége d'Ath, place forte ſur la Dendre, capitale de la châtellenie de ce nom. Le capitaine Roſe inveſtit cette ville, le 15 de Mai; & le maréchal de Catinat vint en accélérer la priſe. Le fameux Vauban, qui avoit autrefois fortifié cette place, eut la direction des attaques. Le maréchal de Villeroi commandoit l'armée qui devoit empêcher le ſecours; & le maréchal de Boufflers, poſté près de Fontaine-l'Evêque, ſur la Sambre, ſe tenoit prêt à marcher où il ſeroit beſoin. Outre ces trois armées principales, le marquis d'Harcourt comman-

commandoit un corps au-delà de la Meuſe ; le comte de Montrevel, un autre entre la Lis & l'Eſcaut ; & le comte de la Motte avoit un camp volant près de Furnes. Avec des forces auſſi formidables & ſi bien diſpoſées, les François n'avoient rien à craindre des efforts de l'ennemi. Auſſi le prince d'Orange & l'électeur de Baviere eſſayerent-ils en vain de faire lever le ſiége. Ils ne s'approcherent que pour être témoins de la vigueur & du ſuccès des attaques. Le 27, une batterie de trente canons raſa la plûpart des défenſes ; fit une brèche à la porte de Bruxelles, & démonta la plûpart des canons de la ville. Le lendemain, on pouſſa les approches juſqu'à dix ou douze toiſes des angles ſaillans du chemin couvert ; &, la nuit du 29 au 30, les aſſiégés furent contraints de les abandonner. La nuit ſuivante, on dreſſa ſur le chemin couvert cinq piéces de canon pour battre en brèche les faces des deux baſtions, & pour rompre les ponts de communication. Tout réuſſit ; & l'on s'approcha du foſſé où l'on jetta des faſcines pour achever de le combler. Enfin le comte de Rœux, gouverneur de la place, ſe voyant ſans ſecours & réduit à la derniere extrémité, prévint les triſtes ſuites d'un aſſaut général, en ſe rendant le 5 de Juin, troiſieme jour de la tranchée ouverte. Il ſortit avec tous les honneurs de la guerre. A Paris, on chanta le *Te Deum* pour cette conquête importante. Elle fut rendue par la paix de Riſwick.

2. En 1706, une armée Hollandoiſe, commandée par le général d'Owerkerque, in-

veſtit Ath, le 16 de Septembre; & ſon artillerie fit un feu ſi terrible, que le marquis Spinola, gouverneur, & le ſieur de Saint-Pierre, commandant de la place, voyant leurs fortifications ruinées, ſongerent à capituler, le douzieme jour du ſiége. La garniſon fut faite priſonniere de guerre. On permit aux officiers ſeulement de ſortir l'épée au côté, & de conſerver leurs équipages.

3. Dans l'année 1745, ſi glorieuſe aux armes de Louis le Bien-aimé, la ville d'Ath fut aſſiégée par le marquis de Clermont-Galerande. Intimidée par les conquêtes rapides des François, elle n'oſa former une longue réſiſtance; &, après quelques attaques & le premier feu de l'artillerie, elle ouvrit ſes portes, & reconnut la puiſſance de notre auguſte monarque, le 8 d'Octobre.

ATHÈNES. (*ſiéges d'*) 1. A l'arrivée de Xerxès dans la Grèce, toutes les villes qu'il rencontra ſur ſon paſſage, ou ſe ſoumirent à ſon empire, ou reſſentirent les triſtes effets de ſa vengeance. Les Athéniens, indignés d'une ſi lâche déſertion, & ne ſçachant comment défendre ſeuls les intérêts de la patrie, envoyerent conſulter l'Oracle de Delphes. Le dieu répondit: « C'eſt dans des murs de » bois que la ville trouvera ſon ſalut. » Ces expreſſions énigmatiques partagerent les eſprits. Quelques-uns les interprétoient de la citadelle, parce qu'autrefois elle avoit été environnée de paliſſades de bois. Mais Thémiſtocle leur donna un ſens bien plus naturel, & vint à bout de perſuader au peuple qu'Apollon lui commandoit d'abandonner Athènes

pour un tems, & de mettre toutes ſes eſpérances dans une bonne flotte. On fit donc un décret par lequel, pour adoucir ce qu'il y avoit de dur dans cette réſolution, il étoit ordonné « qu'on mettroit la république en » dépôt entre les mains & ſous la ſauve» garde de la chaſte Minerve, patrone des » Athéniens; que tous ceux qui étoient en » âge de porter les armes monteroient ſur » les vaiſſeaux; & que chacun pourvoiroit, » comme il pourroit, au ſalut & à la ſûreté » de ſa femme, de ſes enfans & de ſes eſ» claves. »

Une démarche ſinguliere de Cimon, encore jeune, fut d'un grand poids dans cette occaſion. Suivi de ſes camarades, il monte à la citadelle, d'un air gai; &, proſterné devant la ſtatue de Minerve, il lui conſacre un mords de bride, qu'il tenoit à la main. Il vouloit faire entendre, par cette cérémonie religieuſe & frappante, qu'il n'étoit plus queſtion de troupes de terre, & qu'il falloit ſe tourner entièrement du côté de la mer. Après cet acte de piété, il deſcendit ſur le rivage, & fut le premier qui, par ſon exemple, inſpira la confiance à la plûpart des autres, & leur donna un courage qu'ils n'avoient pas auparavant.

On s'embarqua, après avoir envoyé les vieillards, les femmes & les enfans dans la ville de Trézène, en Argolide. Pluſieurs cependant voulurent reſter dans la citadelle par un motif de religion, & périr ſous les ruines de leur patrie. Jamais ſpectacle ne fut plus triſte que le départ de cette flotte. En ſortant

du port, les infortunés citoyens jettoient ſur Athènes des yeux baignés de larmes, & pouſſoient de profonds ſoupirs entre-coupés de ſanglots. Ils n'y eut pas juſqu'aux animaux domeſtiques, qui ne priſſent part à ce deuil public. Ils couroient çà & là avec des hurlemens horribles, & ſembloient rappeller leurs maîtres qui s'éloignoient du rivage. Entre tous les autres, on remarqua le chien de Xantippe, pere de Périclès. Cet animal ſenſible & reconnoiſſant, déſolé du départ de ſon maître, ſe jetta à la mer, & nagea toujours près de ſon vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il aborda, preſque ſans force, à Salamine, & mourut incontinent ſur le rivage. Quelle honte pour les ingrats ! Cet illuſtre chien fait la leçon aux hommes. On lui érigea un monument que l'on appelloit *la ſepulture du chien*. Cependant l'armée de Xerxès entra ſans oppoſition dans Athènes ; força la citadelle qu'un petit nombre de citoyens défendit juſqu'à la mort, & réduiſit en cendres cette ſuperbe ville, la lumiere de la Grèce. *480 avant J. C.*

2. Après la journée de Platée, les Athéniens rétablirent leur patrie avec plus de magnificence qu'auparavant. La derniere année de la guerre du Péloponèſe, Lyſandre, général de Sparte, profitant de la célèbre victoire qu'il venoit de remporter près d'Egos-Potamos, marcha contre Athènes, & en forma le ſiége. La ville n'avoit ni vaiſſeaux, ni vivres, ni eſpérances, ni reſſources. Elle ſe défendit pourtant durant huit mois. Mais enfin, épuiſée & vaincue par la plus affreuſe diſette, elle ouvrit ſes portes, & ſe rendit aux

Spartiates. Les Thébains étoient d'avis qu'on la raſât; mais on rejetta avec horreur une propoſition ſi inhumaine. On ſe contenta d'abbatre les fortifications & les murs du Pyrée. La joie des Lacédémoniens étoit ſi peu modérée, qu'ils firent ces démolitions au ſon des inſtrumens de muſique; & la ruine de la premiere ville de la Grèce fut pour ces vainqueurs jaloux la plus agréable des fêtes. On établit trente tyrans pour gouverner, ou plutôt pour écraſer les citoyens. Ainſi fut abaiſſé l'orgueil de cette fiere république qui vouloit dominer ſur toutes les autres. La chute de ſa puiſſance termina la guerre du Péloponèſe, qui duroit depuis vingt-huit ans moins quelques mois. *404 avant J. C.*

3. Athènes n'éprouva pas long-tems la peſanteur du joug que Sparte lui avoit impoſé. Le généreux Thraſybule, s'étant mis à la tête des plus vertueux citoyens, & ſoutenu de cinq cens ſoldats que Lyſias, orateur de Syracuſe, avoit levés à ſes dépens pour ſecourir la patrie commune de l'éloquence, s'avança vers Phylé, petit fort de l'Attique; s'empara du Pyrée; attaqua les trente tyrans; les défit, & rendit la liberté à ſes compatriotes.

4. Athènes ſoutint, dans la ſuite, pluſieurs ſiéges conſidérables, & fut priſe ſucceſſivement par Antipater, Démétrius Poliorcete, Antigone-Gonatas. Enfin, l'an du monde 3918, Archélaüs, général de Mithridate, y entra par le moyen du ſophiſte Ariſtion qui, par le ſecours du roi de Pont, ſe rendit le tyran de ſa patrie. Mais il ne jouit pas long-tems du fruit de ſes crimes. Sylla ſe tranſporta dans

la Grèce; marcha contre Athènes, & l'environna de ſes troupes. Il conduiſit en perſonne les attaques du Pyrée, défendu par Archélaüs, tandis qu'une partie de ſon armée donnoit l'aſſaut au reſte de la ville. Il tenta d'abord l'eſcalade, quoique les murs du Pyrée euſſent dix toiſes de hauteur. Mais, cette voie n'ayant pas réuſſi, il fallut recourir aux ouvrages & aux machines. Tout fut mis en œuvre: béliers, tours, galeries couvertes, terraſſes élevées contre les fortifications, mines, contre-mines, catapultes qui lançoient de groſſes pierres & des maſſes de plomb. Tout ce qu'il put faire, après pluſieurs jours de fatigues immenſes, ce fut d'abbattre les murs de communication entre le Pyrée & la ville. Archélaüs faiſoit échouer tous ſes efforts. Il faiſoit des ſorties fréquentes & nombreuſes, qui devenoient preſque des batailles; &, la flamme à la main, il brûla lui-même une des galeries couvertes des Romains, avec toutes les machines qui étoient deſſous. Une autre fois, tous ſes ſoldats furent repouſſés & prirent la fuite. En vain il eſſaya de rappeller leur courage & de les ramener au combat. Il arrêtoit les fuyards; frappoit les uns; prioit les autres; faiſoit à ceux-ci de magnifiques promeſſes; intimidoit ceux-là par de terribles menaces. Bientôt il ſe vit ſeul; &, les portes de la place ayant été fermées lorſqu'il étoit encore dehors, il fallut le retirer par-deſſus les murs avec des cordages. La mer étoit d'une grande reſſource pour ce brave général. Afin de le priver de cet avantage, Sylla chargea l'un de ſes lieutenans de

rassembler une flotte. Mais la ville étoit prise lorsqu'elle arriva. Elle ne servit qu'à transporter le butin. Pendant tout le cours du siége, le capitaine Romain avoit reçu du Pyrée de très-utiles avis. Deux esclaves, espérant sans doute une grande récompense, écrivoient sur des balles de plomb toutes les délibérations des assiégés ; puis lançoient ces balles, avec des frondes, dans le camp des Romains. Sylla profita de ces délations, surtout pour empêcher qu'Archélaüs ne fît entrer des convois dans la ville où la famine étoit extrême. Quatre boisseaux de bled se vendoient cinq cens livres. Plusieurs étoient réduits à dévorer les herbes qui croissoient autour des remparts ; ou bien à faire amollir dans l'eau des cuirs, des souliers & d'autres choses semblables, pour en tirer une foible & misérable subsistance. On en vit même qui se nourrissoient de chair humaine, & mangeoient les cadavres dont la ville étoit remplie.

Aristion cependant, par ses profusions & ses débauches, portoit à l'excès le sentiment des maux publics. Peu touché du triste sort des citoyens, il passoit les nuits à boire, à se divertir, à danser avec ses infâmes satellites. Voulant appaiser les clameurs publiques & paroître sensible, il fit distribuer, pour quatre jours, un chénix d'orge par tête, c'est-à-dire à-peu-près la dixieme partie d'un boisseau ; nourriture à peine suffisante pour des poulets. Enfin, vaincu par une impérieuse nécessité, il se détermina à députer vers Sylla deux ou trois de ses compagnons de crapule,

encore remplis de vapeurs Bacchiques. Ces impertinens orateurs, au lieu de fléchir le bras qui les menaçoit, s'amuserent à vanter ridiculement la gloire d'Athènes, & à raconter, avec un orgueil emphatique, les exploits de Théſée, la généroſité de Codrus, les triomphes de Marathon & de Salamine. » Allez, leur répondit avec mépris le géné» ral Romain; allez, heureux & glorieux » mortels: reportez ces brillantes périodes » dans vos doctes écoles. Je ne ſuis point » venu dans ces lieux pour apprendre votre » hiſtoire, mais pour ſoumettre des rebel» les. » Les députés confus ſe retirerent vers leur digne maître qu'ils remplirent d'épouvante. Elle étoit fondée; car, quelques vieillards s'entretenant enſemble ſur l'état actuel des choſes, & remarquant que le tyran avoit tort de ne pas mettre une bonne garde à un endroit plus foible que le reſte des fortifications, des eſpions recueillirent leurs paroles, & en donnerent avis à Sylla. Ce Romain, après avoir vérifié le rapport, fit attaquer ce lieu pendant la nuit, & l'emporta. La ville fut livrée au pillage & à toute la fureur des troupes. Le carnage fut horrible & le butin immenſe. Ariſtion fut pris avec la citadelle dans laquelle il s'étoit retiré; & la main du bourreau termina ſes jours remplis d'horreurs. Archélaüs, digne d'un meilleur ſort, après s'être défendu long-tems avec un courage héroïque, abandonna enfin le Pyrée qui fut réduit en cendres.

5. Telles furent les triſtes révolutions de cette fameuſe république qui avoit produit

tant de grands personnages. Jamais elle ne se releva de l'état d'humiliation où la réduisit Rome victorieuse. Elle fut toujours regardée, durant quelques siécles, comme la source & la patrie des belles connoissances; & les amateurs de la sagesse & de l'éloquence alloient à l'envi s'y former dans l'art de bien penser & de bien dire. Mais, dégénérant peu-à-peu, elle oublia sa propre grandeur; &, bientôt succombant, comme tout le reste de l'Empire Romain, sous les efforts des Barbares, elle changea de maîtres autant de fois qu'elle vit l'ennemi à ses portes. Enfin elle s'humilia devant la puissance formidable des Ottomans qui la ruinerent presque de fond en comble, & qui ne laisserent à ses débris que le nom d'*Atina*, ou de *Sétines*. Cependant les Turcs releverent, dans la suite, ses fortifications; &, dans l'année 1687, ils y furent assiégés par les Vénitiens. L'attaque ne fut pas longue. Une bombe tomba sur le temple que l'ancienne Grèce avoit dédié au *Dieu inconnu*. Les Turcs en avoient fait leur magasin à poudre. Le feu y prit, & fit sauter tout l'édifice. La garnison, déconcertée par cet accident, ouvrit les portes, & se rendit à composition.

ATRA. (*siége d'*) Trajan, dans la guerre qu'il fit aux Parthes, entreprit, pour la terminer, le siége d'Atra, ville uniquement défendue par sa situation au milieu d'un désert aride. Le prince, secondé par la valeur d'une armée toujours victorieuse, pousa d'abord l'attaque avec succès, & fit brèche à la muraille. Mais, lorsqu'il voulut tenter l'assaut, il

fut repoussé avec perte; &, quoiqu'il courût, à cheval, par-tout où sa présence sembloit nécessaire, il ne put rallier ses troupes, ni retarder leur fuite; & peu s'en fallut qu'il ne fût lui-même tué ou blessé. Il avoit pourtant quitté les marques de la dignité impériale pour n'être pas reconnu. Sa chevelure blanche & son air majestueux le décelerent. Quelques Barbares le distinguerent à ces marques; tirerent sur lui, & tuerent un cavalier qui caracoloit à ses côtés. Pour comble d'infortune, un furieux ouragan s'éleva tout-à-coup, & fit pleuvoir une grêle énorme sur les Romains vaincus. Il fallut céder à la nécessité; & la derniere campagne de la vie de Trajan fut la plus malheureuse. Ce prince ne survécut pas long-tems à sa gloire. Il mourut en Syrie, l'an 117 de J. C.

Atra fut encore assiégée deux fois par Sévere; & cet empereur ne réussit pas mieux que Trajan. La vigoureuse résistance des habitans dompta son inflexible fermeté, & fit échouer tous ses efforts.

AVARICUM. (*siége d'*). César, que la fortune accompagnoit toujours, faisoit trembler les Gaules; & ce conquérant rapide ne se montroit que pour vaincre. Cependant la terreur de son nom, & ses longues victoires n'avoient pu désarmer les Barbares; & ces peuples, idolâtres de la liberté, aimoient mieux mourir que de la perdre. Ils firent de nouveaux efforts, & vinrent camper dans une plaine voisine d'Avaricum. Cette ville, que sa situation, ses richesses, sa force rendoient très-importante, fixoit, depuis long-tems,

les regards du général Romain. Il s'approcha des remparts à la vue des ennemis, & les fit attaquer par ſes troupes. Il eſt incroyable combien les Romains eurent à ſouffrir dans cette expédition. Mille obſtacles s'oppoſoient au ſuccès de leur valeur. La place étoit inacceſſible; les murailles réſiſtoient aux machines les plus formidables : une armée nombreuſe ne ceſſoit d'interrompre les travaux; enfin la diſette étoit devenue générale, & réduiſoit à manger la chair des animaux domeſtiques. Après diverſes tentatives, toujours infructueuſes, Céſar, déſeſpérant, pour la premiere fois, voulut abandonner le ſiége; mais ſes ſoldats, ſupérieurs aux plus fâcheuſes extrémités, le conjurerent de compter ſur leur courage. Réſolus de triompher ou de périr les armes à la main, ils ſe porterent aux attaques avec une ardeur que rien ne put ralentir. Il ſe donna pluſieurs combats, où les Gaulois furent toujours battus. Enfin, malgré la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés, Avaricum fut emportée d'aſſaut; & le vainqueur, armé du fer & de la flamme, immola les malheureux citoyens, & réduiſit en cendres les édifices & les murailles. *52 avant J. C.*

AVEIN. (*bataille d'*) Le prince Thomas de Savoye vouloit empêcher la jonction des troupes Françoiſes avec celles des Etats-Généraux. Les maréchaux de Châtillon & de Brézé, pour rompre ſes projets, l'attaquerent près d'Avein, le 20 de Mai 1635; lui tuerent quatre mille hommes; firent neuf cens priſonniers, & enleverent quatorze piéces de

canon. Cette victoire rendit la jonction facile. Les généraux François se réunirent au prince d'Orange ; & le Conseil du Louvre leur ordonna de n'agir que par les ordres du capitaine Hollandois.

AVIGNON. (*siége d'*) Louis VIII, s'étant croisé contre les Albigeois, entra dans le Languedoc, suivi des plus grands seigneurs de France, & se présenta devant les portes d'Avignon, qu'on osa lui fermer. Le monarque employa d'abord la négociation : elle fut inutile. Il eut recours aux menaces, & fit dire aux habitans, que, s'ils ne le laissoient entrer, il les assiégeroit. Ils répondirent avec fierté, qu'ils repousseroient la force par la force. Aussi-tôt l'ordre fut donné de les investir. On distribua les postes : on prépara les machines ; &, peu de jours après, on commença les attaques. Mais, si elles furent terribles, la résistance ne fut pas moins courageuse ; & le siége, au bout de trois mois, n'étoit guères plus avancé que le premier jour. Bientôt même les Croisés se virent réduits à l'état le plus déplorable. Leurs munitions étoient consommées, & ils ne pouvoient en avoir de nouvelles. Les maladies enlevoient leurs guerriers ; & ils ne pouvoient les secourir. L'odeur fétide, qui s'élevoit des cadavres, tuoit les vivans, ou infectoit ceux que la contagion avoit épargnés. De grosses mouches noires, plus incommodes que les Harpies de la Fable, sortoient des corps laissés sans sépulture ; désoloient les soldats ; corrompoient les alimens, & portoient une mort certaine. Le roi, impatient de mettre

fin à cette expédition funeſte, réſolut enfin de donner l'aſſaut. Déja la plus grande partie de l'armée étoit ſur le pont, lorſque tout-à-coup il s'écroula. Près de trois mille hommes tomberent dans le Rhône, & trouverent la mort ſous ſes flots rapides. Pour comble de malheur, les aſſiégés firent une ſortie dans ce moment, & acheverent d'accabler les François. Jamais la grandeur d'ame & le courage de Louis ne ſe montrerent avec plus d'éclat, que dans cet inſtant de diſgrace. La trahiſon de ſes principaux vaſſaux, qui inſtruiſoient les aſſiégés de tous les deſſeins qu'il formoit, fut encore une ſource de chagrins qu'il lui fallut dévorer en ſilence. Supérieur à tant d'obſtacles, il fit de nouveaux efforts; & la victoire couronna ſa valeur. Les Avignonois, dénués d'eſpérances, offrirent de ſe rendre à compoſition. Louis ne les y reçut, qu'à condition que leurs foſſés ſeroient comblés, leurs murailles démolies, leurs hôtels abbatus. C'étoient de vaſtes édifices habités par la nobleſſe, ſi bien fermés, ornés de tant de tourelles, qu'ils ſembloient plutôt des fortereſſes que des maiſons. On en comptoit juſqu'à trois cens dans Avignon. On dit que cette conquête coûta plus de vingt-deux mille hommes à la France; mais des hiſtoriens véridiques prétendent que le nombre des morts ne paſſa pas deux mille. Cet évènement ſe paſſa dans l'année 1226.

AUMALE. (*journée d'*) L'armée que le roi d'Eſpagne avoit envoyée au ſecours des Ligués, ſous les ordres du fameux duc de Parme, & celle de Henri IV, ſe cherchoient

mutuellement. Enfin le monarque François, s'étant avancé vers Aumale, avec ſix mille chevaux, Givri, qu'il avoit envoyé, à la tête de quelques maîtres, prendre langue, vint lui rapporter que les ennemis s'approchoient en bon ordre dans la plaine. Auſſi-tôt il raſſembla ſes troupes. Mais, voyant qu'il avoit trop peu de monde pour en venir à une action générale, & qu'il en avoit trop pour une ſimple eſcarmouche, il renvoya toute la cavalerie du côté de Neufchâtel; ne garda avec lui que quatre cens gentilhommes & cinq arquebuſiers à cheval, & s'avança dans la plaine avec cette petite troupe, pour reconnoître exactement l'armée ennemie. A quelque diſtance d'Aumale, il monta ſur un côteau, ſuivi de ſes neuf cens cavaliers. Il faiſoit un épais brouillard; &, durant quelques heures, il ne put rien appercevoir. Mais ces nuages s'étant diſſipés, il vit venir, une ſeconde fois, Givri, qui lui apprit que l'armée ennemie étoit ſi proche, qu'on entendoit les trompettes & les tambours. Henri ſe hâta de l'examiner; &, voyant qu'elle marchoit fort ſerrée, la cavalerie au milieu des bataillons, & environnée de chariots & de bagages qui en rendoient l'approche impoſſible, il trouva qu'il avoit encore trop de monde. Il retient ſeulement avec lui cent cavaliers de ſon eſcadron. Il ordonne aux autres de s'arrêter ſur le penchant de la colline d'Aumale, pour être à portée de le ſecourir, s'il en avoit beſoin. Il envoie Lavardin, à la tête de cinq cens arquebuſiers, dans un vallon prochain, pour ſe poſter ſur les foſſés,

les haies & les rideaux qui bordoient le chemin, afin d'arrêter ceux des ennemis qui s'avanceroient trop. Après ces dispositions, le nouveau César vole, avec ses cent chevaux, au-devant des Espagnols & des rebelles. Cependant ceux qui l'accompagnoient étoient dans les plus vives appréhensions. Ils choisirent Rosni pour lui représenter le danger auquel il s'exposoit. Quand le député eut fini sa harangue : « Voilà, dit le roi, un discours » de gens qui ont peur ; je n'eusse jamais attendu cela de vous. » Rosni répondit que, s'ils craignoient, c'étoit uniquement pour la personne sacrée de Sa Majesté. « J'en suis » persuadé, repliqua le monarque ; mais, » ajoûta-t-il froidement, avec un air qui fit » comprendre qu'il étoit inutile de lui en » parler davantage, croyez aussi que je ne » suis pas si étourdi que vous l'imaginez ; que » je crains autant pour ma peau qu'un autre, » & que je me retirerai si à propos, qu'il » n'arrivera aucun inconvénient. »

Le prince de Parme, qui ne pouvoit regarder cette manœuvre hardie, que comme un piége qu'on lui tendoit pour attirer sa cavalerie en pleine campagne, où il trouveroit celle du roi supérieure à la sienne, & beaucoup meilleure, fit halte en cet endroit. Cependant, lorsqu'il se fut assuré, par le rapport de sa cavalerie légere, qu'il n'avoit, pour le moment, que cent chevaux en tête, & que le reste de la cavalerie royale, s'il y en avoit, ne pouvoit être que dans un vallon assez éloigné, il fit attaquer le roi si brusquement, & par tant d'endroits, qu'il fut

pouſſé & rechaſſé, avec ceux qui l'accompagnoient, juſqu'au vallon. C'étoit-là qu'il auroit dû trouver les cinq cens arquebuſiers qu'il y avoit poſtés. Mais, ſoit que la peur les eût ſaiſis, ou que peut-être ils euſſent voulu choiſir un terrein plus avantageux, ils s'étoient retirés plus bas. Le roi, croyant qu'ils étoient au lieu marqué, cria de toute ſa force : *Charge !* A ce mot, les ennemis, ſoupçonnant quelqu'embuſcade, s'arrêterent; mais, voyant que ce cri n'étoit ſuivi que de cinquante ou ſoixante coups d'arquebuſe, ils fondirent ſur les Royaliſtes avec plus de fureur. Les guerriers de Henri, cédant pas à pas, ſe défendent à coups d'épées & de piſtolets. Le roi, maître de lui-même au milieu du carnage, ne ſonge qu'à ſauver ſes braves. Il les fait défiler, non ſans péril, vers le pont d'Aumale, qu'il ne paſſe lui-même que le dernier. Il reçut, en cette occaſion, dans les reins, au défaut de ſa cuiraſſe, un coup de feu, dont la balle ne fit qu'effleurer la peau. Cette bleſſure ne l'empêcha pas de combattre toujours au-delà du pont, en regagnant le côteau, où les cavaliers qu'il y avoit envoyés avant l'action, firent ſi bonne contenance, que le prince de Parme, perſuadé, plus que jamais, qu'on cherchoit à l'attirer au combat, défendit aux ſiens de s'avancer, & les fit tous revenir à Aumale. « Cependant, dit un hiſtorien, la rumeur de ce coup » fut ſi grande, & porta une telle épouvante » parmi les troupes de Sa Majeſté, qu'elle fut » contrainte de ſe montrer dans pluſieurs quar» tiers, juſques-là que l'ennemi, en ayant eu

le

» le bruit, envoya auſſi-tôt un Trompette, » ſous prétexte de demander l'échange de » quelques priſonniers. Le roi ſe fit amener le » Trompette, auquel il dit : Je ſçais bien pour- » quoi vous êtes envoyé. Dites au duc de » Parme, votre maître, que vous m'avez vu » ſain & gaillard, & bien préparé à le rece- » voir quand il voudra venir. » Enſuite il monta à cheval, & ne ceſſa de harceler ſon ennemi, juſqu'à Pont-dormy, où le prince de Parme repaſſa la Somme avec tant de précipitation, qu'il ne put être entamé dans ſa retraite. Cette derniere action, dit M. de Buri, dont nous avons preſqu'entièrement ſuivi le récit, ayant été divulguée dans l'Europe, mit le comble à l'eſtime & à l'admiration que l'on avoit déja pour la perſonne du roi.

Le maréchal de Biron, ayant appris les dangers qu'avoit courus ce grand monarque, prit la liberté de lui dire qu'un roi de France ne devoit pas faire le métier d'un capitaine de chevaux-légers. Henri, ayant envoyé demander au prince de Parme ce qu'il penſoit de ſa retraite, il répondit qu'en effet elle étoit fort belle ; mais que, pour lui, il ne ſe mettoit jamais en lieu d'où il fût contraint de ſe retirer. Ce fut à cette occaſion que le célèbre Dupleſſis-Mornai écrivit à Henri cette lettre fameuſe : « Sire, vous avez aſſez fait » l'Alexandre ; il eſt tems que vous ſoyez Au- » guſte : c'eſt à nous de mourir pour vous, » & c'eſt-là notre gloire : à vous, ſire, de » vivre pour la France ; & j'oſe dire que ce » vous eſt devoir. » Cette action ſe paſſa dans le mois de Février 1592.

AURAY. (*bataille d'*) Depuis long-tems, Jean de Monfort & Charles de Blois ſe diſputoient, les armes à la main, la poſſeſſion du duché de Bretagne. En vain on avoit voulu les engager à la paix : leur ambition rompit tous les traités. Ils recommencerent la guerre avec plus de fureur que jamais. Monfort commença les hoſtilités par le ſiége d'Auray; place que ſa ſituation & ſon château rendoient conſidérable. Il prit la ville au premier aſſaut; mais le château ſe défendit avec valeur, & ſa longue réſiſtance donna le tems à Charles de Blois de venir à ſon ſecours. Dès que les deux armées furent en préſence, on fit, pour ménager un accommodement, quelques nouvelles tentatives auſſi infructueuſes que les premieres. Les deux princes vouloient combattre : il fallut céder à leurs deſirs. L'immortel Du Gueſclin rangea les troupes de Charles en trois *batailles*, ainſi qu'on s'exprimoit alors. Un corps de réſerve formoit l'arriere-garde. Le brave Chandos, eſtimé le plus grand capitaine de ſon tems, obſerva le même ordre dans la poſition des guerriers de Monfort. On s'obſerva, de part & d'autre, aſſez long-tems pour épier ſans doute l'occaſion d'attaquer avec avantage. Enfin, le jour de S. Michel 1364, on donna le ſignal du combat. Chandos empêcha les troupes de ſon parti d'avancer les premieres. Monfort, malgré l'impétuoſité de ſon caractere, ſuivit les conſeils du général Anglois. Du Gueſclin ne put obtenir de Charles la même condeſcendance. Emporté par ſon courage aveugle, ce prince ſe met en marche; paſſe un ruiſſeau qui les ſé-

paroit des ennemis, & fond ſur ſon rival qui l'attendoit en bon ordre. Après les décharges des gens de traits, on s'approche, on ſe joint, on ſe frappe, on ſe renverſe, on ſe donne la mort. L'honneur & l'intérêt animent les deux partis. Cette fatale journée alloit fixer irrévocablement la fortune des deux princes : le vaincu devoit perdre la vie ; telle étoit la réſolution priſe de part & d'autre par les ſeigneurs Bretons. Ce fut probablement ce qui porta Jean de Monfort à faire couvrir un de ſes gentilshommes d'armes exactement ſemblables aux ſiennes. Mais le malheureux chevalier paya cher cet honneur. Charles de Blois, trompé par cette apparence, pique vers lui ; l'attaque ; lui décharge un grand coup de hache d'armes ſur la tête; l'abbat à ſes pieds, & l'immole à ſa vengeance. Alors ſe croyant vainqueur, il s'écrie : « Bretagne ! » Bretagne ! Monfort eſt mort ! Monfort eſt » mort ! » Dans l'inſtant Monfort ſe montre, & diſſipe par ſa préſence l'allarme qu'avoient jettée dans les eſprits ces clameurs triomphantes. En même tems, Caurelée, l'un des capitaines au ſervice de Jean, prend en queue la *bataille* de Charles avec le corps de réſerve qu'il commandoit, & l'enveloppe de toutes parts. En vain le prince fait des prodiges de valeur : l'épais bataillon où il combat ne peut ſoutenir les efforts concertés des aſſaillans; il s'affoiblit; il cède ; il recule pas à pas. Cependant Chandos & le célèbre Cliſſon courent de rang en rang ; animent les ſoldats, & leur donnent l'exemple du courage. Du Gueſclin, de ſon côté, épuiſe les reſſources

de l'art pour retenir la victoire qui s'échappe. La mêlée devient horrible. La fleur de la nobleſſe Bretonne, ces braves guerriers tant de fois vainqueurs, ces héros François & Anglois, dont la valeur avoit brillé en tant de combats, terminent dans les plaines d'Auray leur glorieuſe carriere. La terre eſt couverte d'armes, de chevaux, de bleſſés, de morts & de mourans, amoncelés, confondus. On ſe meſure corps à corps; & tous diſputent la palme du triomphe avec autant d'acharnement, que ſi la querelle leur étoit perſonnelle. Enfin le moment déciſif arrive. Charles, preſſé de plus en plus, & ſe voyant ſans eſpoir, cherchoit une mort glorieuſe. Un Anglois l'atteint, le ſaiſit par ſon *baſſinet*, & lui plonge ſon épée dans la gorge. Il tombe, & cède, en expirant, la Bretagne à ſon compétiteur. Cette triſte nouvelle vole auſſi-tôt dans les différens endroits où l'on ſe bat encore. Du Gueſclin apprend ce malheur commun. Dans ſon affliction, il eût voulu ne pas ſurvivre à l'infortuné prince; mais quel fruit retirer d'un trépas inutile ? Couvert de glorieuſes bleſſures, & perdant ſon ſang, la terreur qu'il inſpiroit encore, dans cet état de foibleſſe, écartoit de lui les guerriers les plus intrépides. Chandos arrive; ſe nomme; l'invite à ſe rendre : le héros Breton cède à la fortune, & donne ſa foi au héros Anglois. Le combat ceſſe. Monfort vient recueillir le fruit de ſa victoire. A la vue du cadavre ſanglant de ſon malheureux rival, il ne put retenir ſes larmes; &, dans le premier mouvement de ſa douleur : « Ah ! mon couſin,

» s'écria-t-il, par votre opiniâtreté vous avez » été cauſe de beaucoup de maux en Bretagne: » Dieu vous le pardonne ! Je regrette bien » que vous êtes venu à cette malefin. » . . . » Monſeigneur, lui dit Chandos en l'arrachant » de ce triſte lieu, vous ne pouviez avoir » votre couſin en vie, & le duché tout en- » ſemble : remerciez Dieu & vos amis. »

Quelques écrivains, dit le nouvel hiſtorien François, dont le ſtyle élégant & les ſçavantes recherches nous ont beaucoup ſervi dans ce recit, ont aſſuré que Charles de Blois ne fut pas tué dans le combat; qu'il fut fait priſonnier, & préſenté à Montfort qui ſouilla ſa victoire, en lui faiſant trancher la tête en ſa préſence. Une contradiction ſi manifeſte entre des auteurs, tous contemporains, laiſſe une incertitude qu'il eſt difficile de réſoudre. Quelles mœurs que celles de ce ſiécle, ſi cet horrible abus de la victoire eſt un fait véritable !

Tel fut le ſuccès de la célèbre bataille d'Auray, l'une des plus ſanglantes qu'on eût vues juſqu'alors. Il y eut plus de neuf cens hommes d'armes tués ou pris du côté des vaincus ; & le château ſe rendit au comte qui ſe vit paiſible poſſeſſeur d'un duché qu'il diſputoit depuis vingt-trois ans.

AUSÈNE. (*bataille du mont*) Ebn-Habib-Ellahmi, le meilleur général des Muſulmans en Eſpagne, ayant appris que les Chrétiens réfugiés dans les Aſturies, oſoient faire des courſes ſur les terres des Arabes, ſe mit à la tête d'une armée formidable; &, ſuivi de l'évêque Oppas, qu'une haine abominable

animoit à la deſtruction de ſa patrie, il alla chercher Pélage, roi des Aſturies, pour le faire périr, diſoit-il, dans les plus cruels ſupplices. A l'approche du Barbare, le monarque, qui craignoit de tenter une bataille, diſperſa ſes ſoldats, & ne retint que mille braves avec leſquels il ſe réfugia dans une caverne du Mont-Ausène. Ellahmi, au déſeſpoir de voir Pélage lui échapper, lui envoya Oppas, ſon proche parent, pour l'engager à ſe ſoumettre. Le prélat n'oublia rien pour le tenter; mais tout fut inutile; & le roi, réſolu de périr plutôt que de ſubir le joug, renvoya honteuſement le perfide député. Le capitaine Muſulman, irrité de cette obſtination, fit attaquer la caverne avec ſes troupes. Les mille hommes, qui s'y étoient enfermés, pouſſés par un beau déſeſpoir, & animés par l'exemple & la préſence de leur prince, s'élancent au milieu des aſſaillans; frappent; tuent; diſſipent tout ce qui s'offre à leurs coups. Les Arabes ne peuvent réſiſter à leur fureur; la terreur les ſaiſit : ils fuient de toutes parts. En vain Ellahmi veut les rallier : le ſoldat eſt ſourd à ſa voix, & montre que, dans une déroute, il ne craint que l'ennemi, il ne voit que la mort. Enfin il tombe lui-même percé de coups; & ceux qui combattoient encore à ſes côtés s'empreſſent d'éviter la rencontre des vainqueurs. Mais, comme ils fuyoient tous en déſordre, le long de la Déva, une montagne, qui commandoit cette petite riviere, ſe détacha tout-à-coup, & enſevelit les infidèles ſous ſes vaſtes ruines. Oppas, arrêté priſonnier, reçut la mort

que méritoient ſes crimes. *L'an 715 de J. C.*

AUSÉTANS. (*combat chez les*) Indibilis, prince des Illergetes, toujours battu, toujours indocile, cherchoit par-tout des ennemis aux Romains. Il vint à bout de faire prendre les armes à pluſieurs peuples de l'Eſpagne, & ſur-tout aux Auſétans, nation belliqueuſe. En très-peu de jours il aſſembla trois mille hommes, & vint camper dans le pays des Auſétans, ſes alliés. Il croyoit que l'abſence de Scipion l'Africain feroit changer la fortune. Plein de ces idées préſomptueuſes, il oſa préſenter la bataille. Les lieutenans du général Romain l'accepterent avec joie. Des deux côtés on fit briller un égal courage. Le ſuccès fut long-tems incertain. Enfin Indibilis, percé de coups, & renverſé de deſſus ſon cheval, perdit la vie & la victoire. Sa chute diſſipa toute ſon armée, que les Romains pourſuivirent avec chaleur. Ils tuerent treize mille Eſpagnols; en prirent deux cens, & ne perdirent pas deux cens hommes. 205 *avant J. C.*

AUTUN. (*bataille d'*) Le joug de la domination Romaine étoit inſupportable aux Gaulois; &, voulant en affranchir leurs têtes, ils leverent l'étendard de la révolte, ſous la conduite de Sacrovir, prince ou chef des Eduens. Leur armée nombreuſe, ne reſpirant que le carnage, ſe cantonna dans une plaine, à quatre milles d'Autun, réſolue d'y attendre l'ennemi. Silius, qui commandoit dans cette province pour l'empereur Tibere, ſe mit en marche auſſi-tôt, & les atteignit à la tête de deux légions. Le général Gaulois plaça ſur le

front de ſa bataille les troupes bardées de fer. Il mit aux ailes les cohortes bien armées. La multitude de ceux qui n'étoient point armés en règle forma la ſeconde ligne. Mais ni ſon excellente diſpoſition, ni les vives harangues qu'il débitoit à ſes guerriers ne purent l'empêcher d'être vaincu. Il ſe réfugia d'abord dans Autun; puis, craignant d'être livré aux Romains, il ſe retira dans une maiſon voiſine de la ville, & ſe donna la mort, l'an 21 de l'ère chrétienne.

AUXIME. (*ſiége d'*) Éliſaire, pour achever d'abbatre en Italie la puiſſance de Vitigès, que ſes victoires avoient déja ébranlée de toutes parts, vint, l'an 539, former, avec douze mille hommes, le ſiége d'Auxime, dont le ſuccès lui aſſuroit la priſe de Ravenne. Cette place, défendue par tout ce que le roi des Goths avoit de plus braves guerriers, étoit ſituée ſur une hauteur de difficile accès. Les Romains, arrivés au pied de la colline, s'occupoient, par ordre de leur général, à former leurs retranchemens. Tout-à-coup les Barbares, les voyant diſperſés, firent une ſortie; mais ils furent repouſſés avec perte, & la nuit ſépara les combattans. Un parti de Goths, ſorti, la veille, pour aller chercher des vivres dans la campagne voiſine, ignorant l'arrivée des ennemis, revint pendant cette nuit, peu de tems après la bataille. Quelques-uns eurent aſſez de hardieſſe pour traverſer la circonvallation qui n'étoit pas encore achevée, & parvinrent heureuſement dans la ville. D'autres, plus timides, allerent ſe cacher dans les bois, où,

le lendemain, ils furent découverts & taillés en piéces. La force des remparts, & la difficulté des approches, firent prendre à Bélisaire la résolution de réduire Auxime par la famine. Une prairie, voisine des murs, devenoit, tous les jours, un champ de bataille. Les Goths qui, dans ces combats, avoient toujours le dessous, s'aviserent de détacher de leurs chariots les roues avec les aissieux; &, lorsqu'ils virent les Romains monter sur la colline, ils les firent rouler sur eux avec toute la rapidité que leur donnoit la roideur de la pente. Les assaillans en éviterent la rencontre; & les roues arriverent dans la plaine, sans avoir produit d'autre effet que la risée. Les vivres manquoient dans la place; & les Goths vouloient presser Vitigès de les secourir. Mais il falloit traverser les gardes Romaines; & personne n'osoit s'y exposer. Ils apperçurent un soldat de Bélisaire, qui gardoit seul un poste important. Quelques habitans s'approcherent de lui; &, lui montrant une grosse somme d'or, ils la lui promirent avec serment, s'il vouloit rendre un service aux assiégés. Le soldat, nommé *Burcence*, charmé de cette bonne fortune, accepte leurs offres; se charge d'une lettre pour Vitigès, & va la porter à ce prince. Le monarque, aussi embarrassé que ses sujets, leur fait de grandes promesses, & comble le courier de magnifiques présens. Mais, comme il ne se hâtoit pas, le soldat, que le succès de son premier voyage avoit mis en humeur, en entreprit un second, & rapporta de nouvelles assurances d'un prochain secours. Bé-

liſaire, inſtruit de l'extrémité où la ville étoit réduite, s'étonnoit qu'elle réſiſtât ſi long tems. Il fit arrêter un ſoldat Goth qui ſortoit de la place, & le mit à la torture, afin de découvrir la cauſe d'une conſtance ſi opiniâtre. Le priſonnier révéla la perfidie de Burcence; & ce traître fut brûlé vif, à la vue de la ville. Pour la réduire plus promptement, le général Romain voulut priver les aſſiégés d'un réſervoir où ſe rendoient les eaux d'un petit ruiſſeau qui couloit ſur la pente de la colline. Il y eut, dans cette occaſion, un combat terrible, dans lequel Béliſaire penſa perdre la vie. Une flèche alloit le percer, ſans qu'il s'en apperçût, lorſqu'un de ſes gardes nommé *Unigat*, oppoſa ſon bras au trait fatal, & reçut le coup, dont il demeura eſtropié. Les Goths furent repouſſés; mais les Romains, n'ayant pu démolir le baſſin, en corrompirent les eaux, en y jettant de la chaux, des cadavres & des herbes venimeuſes. Il fallut alors ſonger à ſe rendre. Les Goths, épuiſés par ſix mois de défenſe, capitulerent, & prirent parti dans l'armée victorieuſe.

AXEL. (*ſiéges d'*) 1. Le prince d'Orange, ce fameux auteur de la liberté Hollandoiſe, étant tombé ſous les coups d'un perfide aſſaſſin, le prince Maurice de Naſſau, ſon fils, hérita de ſes domaines, de ſa puiſſance, & de ſa haine contre le deſpotiſme d'Eſpagne. Ce héros, que ſes victoires ont immortaliſé, n'avoit alors que vingt ans. Embraſſant les vaſtes projets de ſon illuſtre pere, il ſe mit à la tête des troupes de la nouvelle république, & voulut s'annoncer dans le monde

par une conquête digne de ſon grand courage. Le 20 d'Août 1586, il ſe préſenta devant Axel, ville très-forte dans le pays de Vaës; &, malgré la réſiſtance des aſſiégés, il l'emporta par eſcalade. Ce premier exploit fit ſentir aux Royaliſtes tout ce qu'ils avoient à craindre de ce jeune Alexandre.

2. En 1747, le 15 du mois de Mai, le maréchal de Saxe, le ſauveur, le vengeur des François, continuant d'humilier les ennemis de ſa nouvelle patrie, vint aſſiéger Axel, à la vue de l'armée des Alliés; & la vivacité de ſes aſſauts lui ouvrit les portes de la place, ſans qu'ils puſſent ou oſaſſent la ſecourir. Hulſt, qui n'en eſt pas éloignée, avoit, en ſe rendant, préſagé le triomphe du général François.

AZINCOURT. (*bataille d'*) Après la conquête de Harfleur, Henri V, roi d'Angleterre, s'avança vers Calais, &, le 25 d'Octobre, rencontra l'armée Françoiſe rangée en bataille dans les plaines d'Azincourt. Ne ſe croyant pas en état de combattre contre une armée fraîche, & bien ſupérieure en nombre à la ſienne, il envoie offrir de rendre Harfleur, & de payer tout le dommage qu'il avoit fait en France, pourvu qu'on lui laiſſe le paſſage libre. On rejetta ſes offres avec hauteur: on lui déclara qu'on alloit l'attaquer; &, pour rendre l'injure plus ſanglante, on lui fit demander combien il donneroit pour ſa rançon. Ces inſultes enflammerent le courage de Henri. Plein de fureur, il ſe prépare à vaincre ou mourir. Un généreux déſeſpoir anime ſes ſoldats. Ils jurent tous de

venger leur prince. La ſaillie d'un Gallois, appellé *David Game*, contribue encore à redoubler cette ardeur. On l'avoit envoyé reconnoître la poſition des ennemis. A ſon retour, on lui demanda ce qu'il en penſoit? » Je penſe, répondit-il vivement, qu'ils ſont » aſſez pour être tués, aſſez pour être faits » priſonniers, aſſez pour prendre la fuite. » Cette réponſe parut d'un bon augure. On donne le ſignal : on en vient aux mains. Du premier choc, les Anglois culbutent la premiere & la ſeconde ligne : la troiſieme ſe retire ſans combattre. Cinq princes du ſang, une foule de ſeigneurs & de nobleſſe, & le général d'Albret, dont la précipitation & l'inexpérience avoient engagé l'action, reſterent ſur le champ de bataille. La mort de ce connétable fut le ſignal de la déroute pour l'armée Françoiſe. Jamais Henri ne remplit mieux les devoirs d'un héros que dans cette action. On le trouvoit par-tout. Par-tout il ſe faiſoit remarquer par ſon caſque rehauſſé d'une couronne d'or, enrichie de diamans, par ſa cotte-d'armes, ſemée de lions & de fleurs-de-lys, & plus encore par les coups terribles qu'il portoit. Le duc d'Alençon, voyant la bataille perdue, avoit détaché dix-huit braves déterminés, avec ordre de tuer le roi d'Angleterre, ou de le faire priſonnier. Henri courut alors le plus grand danger; mais David Game & deux autres officiers Gallois lui ſauverent la vie. Ils affronterent ces dix-huit guerriers ; en tuerent la plus grande partie, & périrent glorieuſement. Le roi, voyant ſes trois généreux défenſeurs étendus

à ſes pieds, & reſpirans encore, les fit chevaliers; ſeule récompenſe qu'il pût leur donner dans l'état où ils ſe trouvoient. Un corps de troupes ennemies ſembla s'arrêter & vouloir ſe rallier. Henri, craignant que, ſi l'action recommençoit, les priſonniers, qu'il avoit faits, n'embarraſſaſſent les ſoldats, & ne vouluſſent prendre la fuite, envoie un officier, avec deux cens archers, les égorger tous de rang en rang. Le duc de Brabant & le comte de Nemours furent du nombre de ces infortunées victimes. Après cette célèbre bataille qui acheva d'accabler la France déja ébranlée par les journées de Créci & de Poitiers, Henri s'écria : « Je connois que » Dieu m'a donné la grace d'avoir eu la victoire ſur les François : non pas que je la » vaille ; mais je crois certainement que » Dieu les a voulu punir ; &, s'il eſt vrai » ce que j'en ai ouï dire, ce n'eſt pas de » merveilles ; car on dit que oncques plus » grand deſroi ne déſordonnance de volup» tés, de péchés & de mauvais vices ne fut » veu, qui règnent en France aujourd'hui ; » & eſt pitié de l'ouïr recorder, & horreur » aux écoutans ; &, ſe Dieu en eſt cour» roucé, ce n'eſt pas de merveilles, & nul » ne s'en doit esbahir. » Plus de dix mille morts couvrirent la campagne ; & c'étoit le plus pur ſang de la nation.

AZOT. (*priſe d'*) Cette ville, autrefois l'une des cinq capitales des Philiſtins, appartenoit aux Aſſyriens, lorſque Pſammétique, roi d'Egypte, leur ayant déclaré la guerre, la leur enleva, après un pénible ſiége qui

Muſulmans la néceſſité de vaincre & de mourir. Cet échec enflamma leur zèle. Abou-Obéidah les remplit de confiance, en leur criant, que des légions d'anges combattoient avec eux ; que ces vierges, plus belles que l'aurore, dont le Tout-puiſſant devoit récompenſer leur valeur, les regardoient du haut du paradis, & les invitoient à mériter cette félicité voluptueuſe deſtinée aux vrais fidèles. Occupés de ces penſées édifiantes, les Sarafins paſſerent en oraiſon la plus grande partie de la nuit ; &, dès que les premiers rayons du ſoleil eurent éclairé l'univers, ils commencerent une ſeconde attaque. Déja pluſieurs étoient ſur le point de monter ſur les murailles ; & la ville, pour cette fois, paroiſſoit toucher à ſa perte. « Amis, dit alors » le gouverneur à ſes ſoldats, courons aux » infidèles, & vengeons notre Dieu, notre » patrie, nos femmes, nos enfans, nos for» tunes ; vengeons-nous nous-mêmes. » Ils partent comme des éclairs ; tombent ſur les ennemis ; les mettent en déſordre, & les pourſuivent juſques dans leur camp en pouſſant des cris de victoire. En effet, Abou-Obéidah étoit vaincu ſans reſſource, ſi, dans ce même inſtant, un corps de troupes, qu'il avoit placé à quelque diſtance du champ de bataille, ne fût venu à ſon ſecours. Les aſſiégés furent enveloppés, battus, & forcés de ſe rendre. Cette nouvelle, répandue dans Baalbec, y jetta la conſternation la plus grande. Le découragement fut général. On députa vers le chef des Sarafins. On accepta les loix qu'il voulut faire, & que le gouverneur

heur Herbis avoit beaucoup mitigées par ſes *prieres*; & Baalbec paſſa ſous la domination des Califes, l'an 635 de J. C.

BABYLONE. (*ſiéges de*) 1. Cyrus, après s'être ouvert une entrée dans l'Aſſyrie, par la défaite de Créſus à Thymbrée, & la priſe de Sardes, s'avança vers Babylone, la ſeule ville d'Orient, qui osât encore arrêter ſes rapides conquêtes. Le ſiége de cette importante place pouvoit paroître une entrepriſe folle & téméraire. Les murailles étoient d'une hauteur extraordinaire, & ſembloient inacceſſibles. Le nombre de ceux qui les défendoient étoit immenſe; & les Babyloniens avoient abondamment des proviſions de toute eſpece pour plus de vingt ans. Tout autre que le roi de Perſe eût regardé ce projet comme abſolument impraticable; mais la grande ame de Cyrus aimoit à triompher des difficultés les plus rebutantes. Déſeſpérant de prendre la place d'aſſaut, il uſa d'un ſtratagême ſingulier. Pour perſuader aux Babyloniens qu'il ſongeoit à les réduire par la famine, il fait tirer une ligne de circonvallation tout autour de la ville, avec un foſſé large & profond. Les troupes de Cyrus ſe hâtoient de finir ce grand ouvrage, tandis que les aſſiégés tranquilles ſe rioient d'un deſſein ſi extravagant, &, du haut de leurs murs, inſultoient aux travaux des Perſes & à leurs inutiles fatigues. Enfin, après bien des ſueurs, le foſſé fut achevé.

A-peu-près dans ce tems-là, une grande fête devoit occuper les citoyens de feſtins & de plaiſirs. Ce jour arrive. Les Babyloniens,

séduits par une sécurité fatale, s'abandonnent à la joie, comme si l'ennemi n'eût point été à leurs portes. Labynit, ou Nabonid, que l'Ecriture nomme *Balthasar*, donne à ses sujets l'exemple de la débauche. Ce n'étoit partout que chants d'allégresse, que repas magnifiques, que folles profusions. Le palais du prince retentissoit des acclamations du peuple & des grands du royaume. On élevoit jusqu'au ciel le bonheur du règne de Balthasar: on chantoit sa formidable puissance; & cet orgueilleux monarque, assis au milieu de ses maîtresses, écoutoit d'un air satisfait ces éloges flatteurs. Pour rendre cet encens plus piquant, la foule faisoit entendre le nom de Cyrus. C'étoit un Barbare qui consumoit à des travaux frivoles une vie courte, qu'il valoit mieux consacrer aux plaisirs.

Cette joie triomphante ne fut pas de longue durée. Cyrus, instruit de la confusion qui régnoit dans le palais & dans la ville, avoit posté la moitié de ses troupes à l'endroit où l'Euphrate commençoit à baigner Babylone, avec ordre d'entrer dans la place par le lit du fleuve, dès qu'il paroîtroit guéable. Sur le soir, il fit ouvrir les tranchées qu'il avoit pratiquées. Les eaux s'écoulent. Les troupes se jettent dans le fleuve, & sans trouver d'obstacles, s'avancent, de différens côtés, vers la ville, à la faveur de la lune. Dans le désordre où l'allégresse publique avoit jetté les citoyens, on avoit laissé ouvertes les portes d'airain, qui fermoient les descentes du quai vers l'Euphrate, & qui seules auroient pu faire échouer l'entreprise. Les Perses pé-

netrent au milieu de la place, sans être reconnus; &, s'étant rencontrés au palais du roi, ils surprennent la garde; la mettent en piéces; entrent dans le palais dont on ouvroit les portes pour connoître la cause du bruit qui se faisoit entendre; attaquent le roi qui vouloit se défendre; le tuent, & font main-basse sur tous ceux qui l'accompagnoient. Cyrus fit passer au fil de l'épée tout ce qu'il rencontra dans les rues; puis, s'étant fait apporter toutes les armes qui étoient dans Babylone, il ordonna aux habitans de se tenir renfermés dans leurs maisons. Au point du jour, la garnison de la citadelle, ayant appris la victoire des Perses & la mort du roi, vint se rendre au monarque Persan, qui, sans trouver de résistance, & par son seul génie, se vit maître paisible de la plus forte place qui fût alors au monde. A la prise de Babylone, arrivée l'an 538 avant J. C. cinquante ans après la ruine de Jérusalem, finit l'Empire Babylonien, qui avoit duré deux cens dix ans, depuis le commencement du règne de Bélésis.

2. Babylone étoit tombée de trop haut, pour ne point ressentir toute la grandeur de sa chute. A peine son vainqueur fut-il mort, que, voulant profiter de la révolution fameuse, qui venoit de placer Darius sur le thrône, cette fiere cité, autrefois la maîtresse de l'Orient, essaya de secouer le joug des Perses, qu'elle ne supportoit qu'à regret. Les Babyloniens leverent donc l'étendard de la révolte, après avoir fait, durant quatre ans, tous les préparatifs nécessaires, & pourvu

leur ville de provisions pour plusieurs années. Afin de soutenir plus vigoureusement le siége, en ménageant les vivres, ils eurent la barbarie d'exterminer toutes les bouches inutiles. On étrangla toutes les femmes & tous les enfans : on mit à mort tout ce qui ne pouvoit servir à la guerre. On permit seulement à chaque citoyen de conserver celle de ses femmes qu'il aimoit le plus, avec une servante pour faire les ouvrages domestiques. Après ces cruelles précautions, ces malheureux habitans, se fiant sur la force de leurs remparts & sur l'abondance des vivres qu'ils avoient amassés, insultoient aux assiégeans du haut de leurs murailles, & les accabloient d'injures. Les Perses irrités mirent en usage, pendant dix-huit mois, tout ce que la ruse & la force peuvent dans les siéges. On tenta le moyen dont Cyrus s'étoit si heureusement servi. Tous leurs efforts furent inutiles ; & Darius commençoit à désespérer de pouvoir jamais entrer dans la place, lorsqu'un stratagême inouï lui en ouvrit les portes. Un jour, un des plus grands seigneurs de la Perse, nommé *Zopyre*, son intime ami, vint s'offrir à lui, tout couvert de sang, le nez & les oreilles coupées, & tout le corps déchiré de plaies. « Hé ! qui a donc pu vous traiter » ainsi, s'écria Darius tout hors de lui ? »... » Vous-même, seigneur, répondit Zopyre. » Le desir de vous servir m'a réduit en cet » état ; » puis il lui exposa son dessein, & concerta les moyens de le faire réussir. Le roi, plein d'admiration pour ce généreux seigneur, lui laissa prendre la route de Baby-

lone. Zopyre s'approche de la ville. On le reçoit. On le conduit chez le commandant. Il expoſe les prétendus griefs du monarque Perſan. Il plaint ſon malheur. Il maudit la cruauté de Darius ; fait offre de ſes ſervices, & demande avec inſtance la permiſſion de ſe venger d'un ennemi dont il connoît tous les deſſeins. L'état où il paroiſſoit, ſon ſang, ſes plaies atteſtoient par des preuves non ſuſpectes la vérité de tout ce qu'il avançoit. On ſe fie à lui. On lui donne autant de troupes qu'il en demande ; &, pour mieux en impoſer, il marche ſur l'heure à l'ennemi. Il tue mille Perſes ; quelques jours après, deux mille : une troiſieme fois, quatre mille demeurerent ſur la place. On ne parloit que de Zopyre. Zopyre étoit le ſauveur, le pere de Babylone. Les termes manquoient pour exprimer le bonheur qu'on avoit de poſſéder Zopyre. On le déclare généraliſſime des troupes : on lui confie la garde des murailles. Darius, inſtruit de tout, fait approcher ſon armée dans le tems & vers les portes dont on étoit convenu. Zopyre alors, levant le maſque, lui ouvre la place, & le rend maître de Babylone qu'il n'auroit jamais pu prendre ni par aſſaut ni par famine. En entrant dans la ville, Darius s'écrioit qu'il ſacrifieroit volontiers cent Babylones, s'il les avoit, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'étoit fait à lui-même. Il lui laiſſa, pendant ſa vie, le revenu entier de cette opulente cité, & le combla de tous les honneurs qu'un roi reconnoiſſant peut accorder à un ſujet d'un grand mérite. Darius fit enlever

les cent portes & renverser les murailles de Babylone, pour la mettre hors d'état de se révolter encore dans la suite. Il fit pendre trois mille des plus séditieux, & fit grace à tout le reste. *516 avant J. C.*

BACTRE. (*siége de*) Ninus, roi d'Assyrie, & l'un des plus anciens conquérans, déja fameux par une longue suite de triomphes, voulut mettre le comble à sa gloire, en domptant les Bactriens, peuple puissant & guerrier. Ce prince entra dans leur pays, à la tête d'une armée dont la grandeur est à peine croyable. Selon Ctésias, elle étoit composée de cent soixante-dix mille hommes de pied, de deux cens mille chevaux, & de près de seize mille chariots garnis de faulx tranchantes. Intimidées à l'approche de ce torrent, toutes les villes ouvrirent leurs portes: Bactre seule osa résister. La nature & l'art l'avoient fortifiée de concert; &, pour ces siécles reculés, elle étoit imprenable. Ninus la fit environner par ses troupes immenses. C'étoit alors la seule maniere d'assiéger les villes; mais tous les efforts de ce fier monarque auroient échoué sans doute, sans le secours & l'industrie de la célèbre Sémiramis, femme d'un officier Bactrien. Elle fournit au roi d'Assyrie le moyen d'attaquer & de prendre la citadelle. La ville se rendit bientôt après. Le soldat avide y fit un riche butin; & Ninus, pénétré d'une reconnoissance assez rare dans les princes, donna sa main à la généreuse Sémiramis qu'il fit asseoir avec lui sur le thrône le plus puissant qui fût au monde. *2130 ans avant J. C.*

BAGDAD. (*siéges de*) 1. Holagu-Khan, empereur des Mogols, de la race des Genghiskhaniens, ayant déclaré la guerre au Calife Moſtazem, vint l'aſſiéger dans Bagdad, en 1267. Son armée étoit nombreuſe: auſſi ſe flatoit-il de prendre la ville d'aſſaut, en l'attaquant, en même tems, de différens côtés. Il trouva plus de réſiſtance qu'il n'avoit cru, & fut obligé d'inveſtir la place dans les formes. Bientôt la diſette ſe mit dans ſon camp, & devint ſi grande, qu'il ſe diſpoſoit à ſe retirer honteuſement, lorſqu'un ſecours ineſpéré le tira d'embarras. Le gouverneur d'Acoubat, ville voiſine, avoit un eſclave chargé de lui grater les pieds pour le faire dormir. Un jour cet eſclave, s'étant endormi dans ſa fonction, fut réveillé par un coup de pied que ſon maître lui donna. L'eſclave, pour s'excuſer, lui raconta le ſonge qu'il avoit eu. » Je rêvois, dit-il, que la maiſon des Abbaſſides étoit tombée, & que c'étoit moi » qu'on avoit choiſi pour commander dans » Bagdad, à la place du Calife. » Ebn-Amram, ainſi ſe nommoit l'eſclave, l'eſprit toujours occupé de ſa viſion, chercha les moyens de la réaliſer. Il ſe ſauva de chez ſon maître, & ſe retira à Bagdad. Voyant que cette ville, étroitement ſerrée par le Mogol, tomberoit infailliblement au pouvoir de ce prince, il voulut mériter ſa faveur par un grand ſervice. Il lui découvrit pluſieurs endroits où l'on avoit caché des vivres; ce qui rendit le courage aux troupes, & fit pouſſer le ſiége avec une nouvelle vigueur. La ville fut emportée, l'épée à la main. Le Calife fut égorgé,

& l'heureux visionnaire nommé gouverneur de Bagdad & de tout le pays qui en dépendoit.

2. En 1615, Amurat IV fit assiéger Bagdad, qui s'étoit révoltée, par cent cinquante mille hommes. Mais cette nombreuse armée, au bout de cinq mois d'efforts, ne pouvant vaincre la résistance des rebelles, fut contrainte de se retirer, & de prévenir les rigueurs de la froide saison.

3. La honteuse retraite des Ottomans accrut le courage & la fierté des habitans de Bagdad. Pendant treize ans, ils soutinrent la guerre avec succès. Enfin, en 1638, Amurat vint en personne attaquer Bagdad, cet ancien objet de sa colere, contre lequel tous ses généraux avoient échoué. La vengeance irrite sa valeur: il attaque la ville, ou plutôt il la foudroie durant trente jours. Le canon, le fer & le feu répandent par-tout la désolation & la mort. On donne assaut sur assaut; & le Grand-Seigneur paroît à la tête des combattans, le cimeterre à la main, frappant ceux qui, sous ses yeux, osent prendre la fuite. Le Visir Méhémed ne lui semble pas assez prompt à braver les dangers: il le tue sur la place. Enfin la ville est emportée. Trente mille Persans sont égorgés en présence du vainqueur; & ce prince sanguinaire alloit exterminer tous les habitans, lorsqu'un musicien se jetta à ses pieds, & lui tint ce discours: « Très-» sublime empereur, souffrirez-vous qu'un » art aussi parfait que la musique périsse au-» jourd'hui avec moi, avec Schah-Culi votre » esclave? Ah! conservez, en me sauvant la

» vie, un art divin dont je n'ai pu encore » découvrir toutes les beautés. » Cette priere fit rire le Sultan ; &, jettant ſur l'artiſte un regard favorable, il lui permit de prouver ſes talens. Schah-Culi prend auſſi-tôt un *ſcheſchdar*, eſpece de harpe à ſix cordes ; &, mariant ſa voix aux ſons de cet inſtrument, il chante la priſe tragique de Bagdad, & le triomphe d'Amurat. D'abord le Sultan paroît interdit. Bientôt la fureur ſe peint ſur ſon viſage. Il ſe croit au milieu des combattans. Il anime ſes guerriers : il commande à la victoire. A l'inſtant, le muſicien ſaiſit une autre touche ; &, par des ſons plaintifs, il pénètre, il ſubjugue l'ame de l'implacable conquérant. Le fier Sultan fond en larmes. Son cœur, pour la premiere fois ſenſible à la pitié, lui fait déteſter l'ordre barbare qu'il vient de donner. Il le révoque : il fait ceſſer le carnage ; &, vaincu par les charmes de la muſique, il rend la liberté aux compatriotes de Schah-Culi ; prend avec lui cet artiſte, & le comble de biens.

4. L'armée des Perſans, commandée par le fameux Thamas-Kouli-Khan, & celle des Turcs, conduite par Topal-Oſman, ſe rencontrerent, le 19 de Juillet 1733, dans la plaine de Bagdad. De part & d'autre, on en vint aux mains avec fureur. On ſe battit longtems. Plus d'une fois, la victoire balança ; mais enfin les Perſans, enfoncés de toutes parts, prirent la fuite. Cet échec ne découragea point leur intrépide général, qui triompha à ſon tour, le 26 de Septembre, dans la plaine d'Aronia. Dans cette ſeconde bataille,

l'armée Ottomane perdit plus de vingt mille hommes, avec son général Topal Osman; & la victoire plaça Thamas-Kouli-Khan sur le thrône de la Perse.

BALARATH. (*bataille de*) Hormisdas, roi de Perse, s'étant rendu odieux à ses sujets par sa tyrannie, fut déposé, mis à mort; & son fils Chosroës II fut placé sur son thrône. Mais bientôt le rebelle Varame, qui, après avoir été le défenseur & le sauveur de sa patrie, en étoit devenu l'ennemi le plus mortel, obligea le nouveau monarque à chercher un asyle & un vengeur sur les terres de l'Empire. Maurice, qui portoit alors le sceptre des Césars, arma pour le roi fugitif, dont la fortune commença dès-lors à prendre une face plus riante. Bientôt une longue suite de victoires remportées sur les rebelles le mit en état de tenter une bataille générale & décisive contre les troupes de Varame. Elle se donna sur les bords d'une riviere appellée *Balarath*, en 393. Varame déploya toute son expérience dans cette circonstance critique. Il plaça devant sa cavalerie ses éléphans, comme autant de tours, & les fit monter par ses plus braves soldats. On s'approche: on se heurte; on se porte des coups terribles. Varame enfonce l'aile gauche de l'armée royale, composée de Persans. Narsès, qui commandoit les Romains, les fait soutenir. Il redouble lui-même d'ardeur. Il rompt les rangs des rebelles; renverse les cavaliers sur les fantassins. Rien ne résiste à sa valeur; & toute l'armée de Varame se disperse comme un tourbillon de poussiere. Les éléphans se défen-

doient encore: on les environne; on abbat les conducteurs; on livre ces terribles animaux à Chosroës. Toutes les plaines voisines furent jonchées de cadavres: il n'échappa au carnage que dix mille rebelles qui se dissiperent d'eux-mêmes. Parmi les prisonniers, on trouva des Turcs qui portoient tous sur le front l'empreinte d'une croix. On leur en demanda la raison. Ils répondirent que, dans un tems de peste, quelques Chrétiens avoient conseillé aux femmes Turques de marquer ainsi leurs enfans, & qu'en effet ils avoient été préservés de la contagion. Cette victoire, dûe à la valeur des Romains, & à la sage conduite de Narsès, replaça Chosroës sur le thrône. Pour Varame, on ne sçait ce qu'il devint.

BALÉARES. (*conquête des isles*) Dans ces deux isles de la Méditerranée, que l'on nomme aujourd'hui *Majorque* & *Minorque*, & qu'autrefois on appelloit *Baléares*, vivoit une nation sauvage, sans autre règle que cette raison simple & grossiere que la nature accorde à l'homme. Ces peuples ignoroient l'usage des habits. Leurs palais, leurs édifices, leurs villes étoient des antres profonds. Plus sages que nous, ils avoient proscrit l'or comme un poison mortel & la source de tous les maux. Ils s'occupoient uniquement à tirer de la fronde; &, dès la plus tendre enfance, les meres y exerçoient les garçons, en ne leur donnant que le pain qu'ils abbatoient avec cet instrument guerrier. Qui le croiroit? Rome fut jalouse de l'inaltérable tranquillité dont jouissoient ces peuples; &

ſon ambitieuſe vanité voulut les compter au nombre des ſujets de la république. Quelques-uns d'entr'eux, que l'amour des richeſſes avoit infectés, s'étoient vendus à des pirates. C'en fut aſſez pour ordonner la ruine de toute la nation, qu'un décret du Capitole déclara ennemie du peuple Romain. Le conſul Métellus fut chargé de cette guerre, 123 ans avant J. C. Ce général s'embarqua ſur un grand nombre de vaiſſeaux, & cingla vers les iſles Baléares. Les habitans voulurent s'oppoſer à ſa deſcente; mais le Conſul rendit leurs frondes inutiles, en étendant ſur les tillacs de ſes galères des peaux qui en amortiſſoient le coup. Quand les légions eurent mis pied à terre, ils prirent la fuite, & ſe diſperſerent de tous côtés dans le pays. Il en coûta plus pour les trouver que pour les vaincre. Ainſi cette grande expédition ſe borna à la conquête de quelques rochers ſtériles. Les nations modernes ſont-elles plus ſages que Rome? & ne pourroit-on pas leur dire :

Mutato nomine, de te fabula narratur (a).

BALK. (*priſe de*) Timur ou Tamerlan, ayant déclaré la guerre à l'Emir Houſſain, ſon beau-frere, vint l'aſſiéger dans la ville de Balk, en 1370. L'attaque fut terrible; & le malheureux Houſſain, forcé de ſe rendre, perdit la vie & la liberté. Cette victoire plaça Tamerlan ſur le thrône des Mogols

(a) « Change le nom; c'eſt ton hiſtoire. »

Genghiskhaniens, & fut proprement l'époque de la fondation de ſa monarchie.

BANBURY. (*bataille de*) Les ſéditions furent éternelles, ſous le règne du foible Edouard IV; & l'ambition ou l'intérêt des ſeigneurs d'Angleterre fit couler, durant la vie de ce timide monarque, le plus pur ſang des citoyens. La rebellion, ſouvent aſſoupie, jamais éteinte, ſe ralluma avec plus de fureur, en 1469. Edouard étonné raſſembla ſes ſoldats; les fit marcher contre les rebelles, & mit à leur tête le comte de Pembroock. Ce général manqua de talent ou de fortune. Il livra bataille aux ſéditieux, près de Banbury: il fut vaincu. Cinq mille des ſiens reſterent ſur la place : un plus grand nombre fut fait priſonnier. Lui-même ne put échapper aux vainqueurs qui lui firent trancher la tête.

BANNOCKBURN. (*bataille de*). Le fameux Robert Brus avoit profité de la foibleſſe d'Edouard II pour rendre à l'Ecoſſe ſa liberté. Le monarque Anglois ſe mit à la tête de cent mille hommes pour arrêter les progrès rapides de ce prince qu'il appelloit Rebelle. Il le joignit à quelques lieues de Sterling, & ſe diſpoſa à lui livrer bataille. Les Ecoſſois ne comptoient pas ſous leurs drapeaux trente mille combattans; mais l'heureuſe ſituation de leur camp, défendu d'un côté par des rochers inacceſſibles, & de l'autre par des marais profonds & impraticables, mais leur courage à l'épreuve des plus grands dangers, mais leur amour pour la liberté, cette noble paſſion des héros, tout leur fit mépriſer la multitude de leurs tyrans. Le combat fut ſanglant & opi-

niâtre : la victoire balança long-tems entre l'étendard du despotisme & celui de la liberté. Enfin le feu des Anglois céda à la fermeté & au bon ordre des Ecossois. Gilbert, comte de Glocester, signala sa valeur. Il se jetta presque seul au milieu des Ecossois ; en tua de sa main un grand nombre ; &, après avoir soutenu, pendant quelque tems, leurs efforts réunis, il tomba enfin de dessus son cheval, percé de coups, & accablé par la multitude. La chute de ce vaillant guerrier fut pour les Anglois le signal de la déroute. De toutes parts, ils prirent la fuite, laissant plus de cinquante mille morts sur le champ de bataille, une foule de prisonniers, & un butin immense. Cette terrible bataille, appellée la *journée de Bannockburn*, se livra l'an 1314, & fut aussi funeste à l'Angleterre que la bataille de Cannes l'avoit été aux Romains.

BARCELONE. (*siéges de*) 1. Le duc de Vendôme, parvenu enfin au généralat, après avoir passé par tous les degrés, depuis celui de garde du roi, comme un soldat de fortune, étant entré dans la Catalogne, en 1697, se présenta devant Barcelone dont il forma le siége avec une armée de quarante-trois bataillons, & de cinquante-cinq escadrons. Le comte d'Estrées, avec une flotte de neuf grands vaisseaux, sans compter les frégates & les galions, investit le port, & domina la mer. Le 15 de Juin, on ouvrit la tranchée, & l'on acheva les travaux en fort peu de jours, malgré les sorties vives & fréquentes des assiégés. Le Duc étoit malade : il ne pouvoit ni marcher ni monter à cheval ; il se faisoit

porter en chaise par-tout où sa présence étoit nécessaire. La vue de ce capitaine intrépide, supérieur aux infirmités de la nature humaine, remplit les guerriers d'une ardeur si impétueuse, que, bravant les efforts du prince de Darmstadt, qui défendoit la ville, ils donnerent attaques sur attaques, & fatiguerent tellement la garnison, que Barcelone capitula, & ouvrit ses portes, après cinquante-deux jours de résistance.

2. Le fameux comte de Péterborough commandoit, avec le prince de Darmstadt, les armées de l'archiduc Charles, compétiteur de Philippe V. Ces deux généraux marcherent droit à Barcelone, & arriverent devant cette capitale, le 22 d'Août 1705. Aussi-tôt Péterborough propose au prince une attaque soudaine aux retranchemens qui couvroient le fort Mont-Joui & la ville. Les retranchemens, où le prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe creve dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter : le fort est pris ; la ville capitule. Le vice-roi parle à Péterborough, à la porte de la ville. Les articles n'étoient pas encore signés, quand on entend tout-à-coup des cris & des hurlemens. « Vous nous trahissez, dit le vice-roi à Péterborough : nous » capitulons de bonne foi, & voilà les Anglois qui sont entrés dans la ville par les » remparts. Ils égorgent ; ils pillent, & ils » violent. » . . . Vous vous méprenez, répondit le Milord ; ce sont, sans doute, les » troupes du prince de Darmstadt. Laissez-» moi entrer sur le champ dans la place avec

» mes Anglois : j'appaiſerai tout, & je re» viendrai à la porte achever la capitulation. » Il perſuade : on le laiſſe entrer ; il court avec ſes officiers. Il trouve des Allemands & des Catalans qui ſaccageoient les maiſons des principaux citoyens : il les chaſſe ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la ducheſſe de Popoli entre les mains des ſoldats, près d'être deshonorée : il la rend à ſon époux. Enfin, ayant tout appaiſé, il retourne à cette porte, & ſigne la capitulation. « Les Eſpagnols, dit M. de Voltaire, étoient confondus de voir tant de magnanimité dans les Anglois que la populace avoit pris pour des Barbares impitoyables, parce qu'ils étoient hérétiques. »

3. L'année ſuivante, Philippe V voulut en vain reprendre Barcelonne. Il n'avoit ni généraux, ni ingénieurs, ni preſque de ſoldats. Ses reſſources étoient foibles ; ſes efforts impuiſſans. La France faiſoit tout pour le petit-fils de ſon roi. Le comte de Toulouſe vint bloquer le port avec vingt-cinq vaiſſeaux, tandis que le maréchal de Teſſé formoit le ſiége par terre avec trente-un eſcadrons, & trente-ſept bataillons. Mais la flotte Angloiſe, compoſée de cinquante-deux gros vaiſſeaux de guerre, arrive tout-à-coup. La Françoiſe, trop foible pour tenir la mer devant ces forces redoutables, ſe retire ; & le maréchal leve le ſiége avec précipitation. Il abandonne dans ſon camp quinze cens malades ou bleſſés à l'humanité du comte de Péterborough, cent ſix piéces de canon de fonte, quarante-ſept mortiers, deux mille bombes,

bombes, dix mille grenades, quarante mille boulets de canon, cinq cens barils de balles de mouſquet, cinq mille barils de poudre, huit mille épées, treize mille ſacs de farine, une égale proviſion de froment & d'avoine.

4. Barcelone fut aſſiégée, en 1713, par le maréchal-duc de Berwick, & emportée, le 11 de Septembre 1714, après onze mois de blocus, & ſoixante-un jours de tranchée ouverte. La derniere attaque dura depuis quatre heures du matin juſqu'à onze, que les aſſiégés ſe retirerent dans la nouvelle ville qui n'eſt ſéparée de l'autre que par une ſimple muraille. Ils ſe rendirent bientôt à diſcrétion, ſur la promeſſe que leur avoit faite le maréchal de conſerver leur vie, & de ſauver la ville du pillage, moyennant une ſomme d'argent, dont on conviendroit. Le ſiége avoit été pouſſé avec vigueur, & ſoutenu avec opiniâtreté. Les femmes, les prêtres, les religieux, tout avoit été ſoldat. On compta parmi les morts plus de cinq cens quarante eccléſiaſtiques ſéculiers & réguliers, qui avoient prouvé par mille exploits que quelquefois il ſe trouve un grand courage ſous le froc & ſous la ſoutane. Les plus mutins des guerriers ſacrés furent chaſſés de la ville, où la domination de Philippe V fut déſormais reconnue.

BARKAM. (*combat de*) Une armée de Turcs avoit paſſé le Danube ſur le pont de Barkam, & s'étoit répandue par pelotons autour de ce fort, dans les vergers qui ſont ſur les rives du fleuve. Jean Sobieski, qui venoit de délivrer Vienne, forma le deſſein de les

déloger de ce poſte ; &, pour laiſſer aux Polonois toute la gloire de cette expédition, il ne communiqua point ſon projet au duc de Lorraine. A l'approche de la premiere ligne des troupes Chrétiennes, les infidèles, qui s'étoient mis en ordre de bataille, engagerent l'action. Ils fondent ſur cette premiere ligne, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître. » Le trouble & la confuſion s'emparent des » eſprits. L'officier ne commande plus, ou » commande mal. On fait mettre pied à » terre à des dragons dans une plaine. Les » Coſaques ſont renverſés, les Paucernes ne » tiennent plus ; les dragons du grand-géné- » ral ne remontent à cheval que pour ſe ſau- » ver : ceux du roi n'en ont pas le tems, & » ſont taillés en piéces. On ne voit que des » gens qui fuient, & des têtes qui tombent » ſous le ſabre » Jean arrive au milieu de ce déſordre, avec le gros de ſa cavalerie : ſa préſence n'arrête pas le vainqueur. Le jeune & intrépide Bacha Kara-Méhémed, redouble d'activité. A peine Jean a-t-il le tems de ſe ranger ſur une ligne. Il reçoit les Turcs avec fermeté : il les charge même à ſon tour. Mais les Turcs, ſe déployant pour envelopper toute la ligne Polonoiſe, & pouſſés par cette fureur qui animoit les Mahométans ſous les premiers Califes, font plier la gauche ; enfoncent la droite ; ouvrent le centre. Les morts ſont entaſſés ſur les mourans : la retraite devint auſſi dangereuſe que la réſiſtance ; & Sobieski déploie vainement tout le courage d'un héros invincible. Il eſt entraîné, lui & le prince ſon fils qui combattoit à ſes

côtés, par la foule des fuyards. Les huſſards jettoient leurs lances : les cornettes fouloient aux pieds leurs étendards. Chacun ne ſongeoit qu'à ſauver ſes jours : tout le monde abandonnoit le monarque à la merci d'un implacable ennemi. En vain employoit-on les prieres & les menaces pour retenir ces lâches & timides guerriers. Ils mépriſoient les prieres : ils répondoient aux menaces par des menaces plus terribles encore. Le comte de Maligny, frere de la reine, vit plus d'une fois le fer Polonois levé ſur ſa tête. Le roi, emporté par ſon cheval, ne voyoit plus ſon fils. Il le demandoit avec inquiétude : il le cherchoit au milieu de cet affreux déſordre. Dans ce moment, deux Turcs le joignirent. Il ſe met en défenſe. Déja l'un d'eux levoit le ſabre : un Reître de la garde royale prévient l'infidèle, & le renverſe d'un coup de mouſqueton. Ce généreux ſoldat n'eut pas le tems de jouir de la reconnoiſſance de ſon prince. L'autre Turc venge ſon camarade, & pouſſe au roi. Le grand écuyer Mateinski lui fait un bouclier de ſon corps, en préſentant le piſtolet au Barbare qu'il vient à bout d'écarter par cette contenance ferme. La foule des fuyards, qui croiſſoit autour du roi, rendoit ſa ſituation plus cruelle. Froiſſé continuellement par les chevaux & par les armes, les bras meurtris, les cuiſſes briſées, embarraſſé de ſa taille puiſſante, hors d'haleine, preſque ſuffoqué, il eut beſoin de ſecours. Mateinski le ſoutenoit d'un côté, & un premier venu de l'autre, tandis que ſon cheval, la bride ſur le col, redoubloit de vigueur. Revenu à lui, il ap-

perçut à travers un nuage de pouſſiere un jeune homme qu'un Turc arrêta par le manteau.... C'étoit le prince Jacques ſon fils, qui ſe débarraſſa, en abandonnant ſon vêtement, & fut pouſſé vers un bois où il trouva un aſyle. Il y avoit plus d'une heure que la déroute duroit, & que la plaine ſe couvroit de morts. Encore quelques minutes; & la Pologne perdoit en un jour ce qu'elle avoit de plus précieux, ſon roi, ſes généraux, & toute ſa cavalerie. L'infanterie s'avançoit à grands pas. L'armée impériale la ſuivoit; l'artillerie ſe diſpoſoit. Les Turcs, en trop petit nombre pour affronter de ſi grandes forces, retournerent ſur le champ de bataille, dont ils reſterent maîtres. Le roi, retiré dans ſa tente, accablé de laſſitude & de chagrin, s'étoit jetté ſur du foin. Les ſeigneurs Polonois, échappés au carnage, les yeux baiſſés, l'air abbatu, environnoient leur maître dans un morne ſilence. Les généraux Allemands compoſoient leur viſage pour la triſteſſe. Jean liſoit au fond de leurs cœurs: « Meſſieurs, leur dit-il avec cette can» deur qui ne ſe trouve que dans les grandes » ames, j'avoue que j'ai voulu vaincre ſans » vous, pour la gloire de ma nation: j'en » ſuis puni, j'ai été bien battu; mais je pren» drai ma revanche avec vous, & pour vous; » c'eſt de quoi il faut s'occuper. »

Deux jours après cette ſanglante défaite, le 9 d'Octobre 1683, les deux armées ſortirent de leurs retranchemens. Le jeune Bacha, fier de ſa victoire, & mépriſant l'ennemi, ſe mit en bataille dans un cul-de-ſac, le Danube à ſa gauche, une chaîne de montagnes à

ſa droite, la riviere de Gran derriere lui, n'ayant pour toute retraite que ſon pont de Strigonie, protégé par le fort Barkam. C'étoit dire à ſes ſoldats : Il faut vaincre ou périr. Il ne forma qu'une ligne aſſez profonde, avec des intervalles médiocres ; mais elle étoit ſoutenue de trois colomnes de quinze eſcadrons chacune, l'un à la queue de l'autre. Deux Bachas, celui de Siliſtrie & celui de Caramanie, menoient les aîles : le général étoit au centre. L'armée Chrétienne débordoit les Turcs de toute la moitié de ſon front, mêlée par diſtribution égale des troupes Allemandes & Polonoiſes, afin que les deux nations puſſent partager les dangers & la gloire. Le roi étoit à la droite, Jablonowski à la gauche, le duc de Lorraine au centre. Les Chrétiens s'ébranloient pour charger. Les Turcs plus prompts arrivent ſur eux avec des hurlemens & une impétuoſité qu'on ne peut décrire. On les reçoit avec une fermeté qui laiſſe chacun dans ſa place, & avec un feu épouvantable, qui fait tomber hommes & chevaux. Ils font volte-face pour reſpirer un moment, & reviennent avec plus de fureur. Sans les chevaux de friſe, qui couvroient les bataillons Chrétiens, ils les enfonçoient. Dix fois ils ſont au moment de réuſſir, & dix fois on les repouſſe. Jamais eſcadrons ne manœuvrerent avec tant de legéreté & de promptitude. C'eſt-là que l'on connut bien l'excellence des chevaux Turcs. Après tant d'efforts auſſi hardis qu'inutiles, ils changent l'ordre de l'attaque. Juſqu'à ce moment ils n'ont chargé que la gauche ; ils entreprennent également ſur le

centre & ſur la droite. Ce n'eſt point par le feu; c'eſt par l'arme blanche dans une mêlée complette qu'ils prétendent triompher. Le Bacha de Siliſtrie perce dans la gauche : ſon cheval eſt tué ſous lui. Un gros de cavalerie l'enveloppe. Il ſe défend à terre, ſoutenu de quarante de ſes domeſtiques, qui deſcendent de cheval pour le couvrir de leurs ſabres. Jablonowski, touché de cet héroïſme, crie » Qu'on ſauve ces braves gens ! » Les Allemands les mettent en piéces. Le malheureux Bacha, livré à la fureur du ſoldat, regarde Jablonowski, & ſe rend à lui. Le Bacha de Caramanie, couvert de ſang & de bleſſures, eſt pris au même endroit. Cependant le général ſe fait jour dans le centre; mais enfin, bleſſé de deux coups de ſabre, & ſentant l'épuiſement de ſes troupes, il penſe à la retraite. Jean, qui en apperçoit les premieres diſpoſitions, ne lui en donne pas le tems. Il s'avance, à la tête de ſa cavalerie, pour le prendre en flanc, & lui couper le chemin. On voyoit déja ſur le pont les premiers qui ſe retiroient. L'armée Chrétienne, pouſſant de grands cris à ſon tour, double le pas; ſe déploie en croiſſant; atteint l'ennemi. Ce n'eſt plus qu'un amas de foudres qui tombent ſur des gens qui cherchent à fuir. Les uns gagnent le pont; mais ce pont de bateaux, balayé par le canon, & ſurchargé, s'enfonce ſous le poids. Les autres ſe précipitent vers le fort; mais le fort regorge & les repouſſe. On en voit ſe jetter à la nage dans le Danube qui ſe couvre d'hommes & de chevaux. Le feu les atteint encore, & le fleuve les engloutit.

Dix-huit mille, qui n'oſerent tenter ce chemin dangereux, reſtent ſur le bord; ſe proſternent devant les vainqueurs, & crient : *Amman ! Amman !* « Pardon ! Pardon ! » On leur donne la mort. De vingt-ſix mille Turcs qui combattirent, deux mille ſeulement ſe ſauverent, avant la rupture du pont, avec le jeune Bacha. On courut au fort. Ceux qui le défendoient arboroient le drapeau blanc; &, dans la crainte qu'on ne l'apperçût pas, ils déchiroient les manches de leurs chemiſes, qu'ils préſentoient au bout de leurs armes. Ce jour n'étoit pas fait pour la pitié. On enfonce les portes; & l'on ne ceſſe d'égorger que lorſqu'on ne trouve plus de victimes. Tékéli, à qui le Grand-Viſir avoit ordonné de s'avancer vers Barkam avec trente mille hommes, parut ſur une hauteur, lorſqu'il n'y avoit plus de ſang à répandre. « Il auroit pu » arriver à tems, dit M. l'abbé Coyer de qui nous avons preſqu'entièrement tiré ce récit : » il diſparut. Il n'étoit ni aſſez Chrétien » ni aſſez Turc; moyen ſûr pour être tôt » ou tard la victime de l'un ou de l'autre » parti. »

BARNET. (*bataille de*) Edouard IV, étant rentré en Angleterre, d'où les partiſans de Henri VI l'avoient obligé de ſortir, ſe fit recevoir dans Londres & dans les principales villes. La révolution fut prompte. En un inſtant Henri ſe vit abandonné. Le comte de Warwick, à cette nouvelle, ſe hâta de ſecourir l'infortuné monarque, & ſe mit à la tête de ſes troupes. Les deux armées ſe rencontrerent près de Barnet, à dix milles de

Londres, le 14 d'Avril 1471, jour de Pâques. La haine, comme accumulée entre les deux partis, avoit éteint tous les ſentimens de pitié & de ménagement. On donna le ſignal, au lever de l'aurore; & la bataille dura juſqu'à midi. On combattit avec toute la fureur & tout l'acharnement qui accompagnent les guerres civiles. Les Lancaſtriens eurent d'abord l'avantage. Mais, la confuſion s'étant miſe parmi eux, ils furent enfoncés à leur tour. Le comte de Warwick, au déſeſpoir, ne pouvant rallier ſes troupes, ſe jette à pied, contre ſa coutume, au plus fort de la mêlée; &, comme un lion furieux, il attaque, il frappe, il immole tout ce qui s'offre à ſa vengeance aveugle. On l'environne, malgré ſes efforts; & bientôt ce lion redoutable expire, percé de coups, ſur les cadavres qu'il a terraſſés. Le marquis de Montagu, ſon frere, étant accouru pour le dégager, périt preſqu'au même moment. Le reſte de l'action ne fut plus qu'un carnage effroyable.

BASTIE. (*ſiége de la*) Les Eſpagnols s'étoient ſaiſis de toutes les places que le duc de Ferrare tenoit ſur le Pô, excepté la Baſtie. Navarre fut chargé de faire le ſiége de cette place, en 1511. Il l'attaqua avec vigueur. Les François la défendirent avec courage. Enfin le général Eſpagnol l'emporta; la fit piller & ſaccager; & toute la garniſon paya de la vie ſa généreuſe réſiſtance. A peine Navarre avoit-il quitté ſa conquête, que le duc vint auſſi-tôt l'inveſtir. En peu de tems, tout ce qui reſtoit de murailles fut réduit en poudre par une artillerie nombreuſe & formida-

ble; & la Baſtie, ouverte de toutes parts, reçut ſon ancien Souverain. Par repréſailles, le vainqueur fit égorger toute la garniſon Eſpagnole.

BAYONNE. (*ſiége de*) De toutes les villes que les Anglois avoient poſſédées en Guienne, Bayonne ſeule reconnoiſſoit encore leur domination. Le comte de Foix en forma le blocus, au commencement du mois d'Août 1451, avec huit cens hommes d'armes, & deux mille arbalêtriers. Preſque dans le même tems, le fameux comte de Dunois ſe joignit à lui, & ſe retrancha entre les rivieres de l'Adour & de la Nive. Enfin le ſeigneur d'Albret & le vicomte de Tartas, ſon fils, ſuivis d'un bon corps de troupes, arriverent, tandis qu'une eſcadre, à l'embouchure de l'Adour, achevoit d'enfermer la place ennemie. Jean de Beaumont, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jéruſalem, frere du connétable de Navarre, commandoit la garniſon Angloiſe. Ce ſeigneur ſignala ſon courage par la défenſe la plus vigoureuſe. Il ſoutint pluſieurs combats dans les fauxbourgs: il en diſputa la moindre chaumiere; &, quand il vit qu'il lui étoit impoſſible de s'y conſerver davantage, il y mit le feu & ſe retira dans la ville. Les François s'empreſſerent d'arrêter le progrès de l'incendie. Leurs efforts furent heureux. La flamme s'éteignit. La plus grande partie des fauxbourgs fut ſauvée, & leur offrit des logemens commodes. On preſſa les attaques avec cette vivacité qui fut de tout tems le partage du ſoldat François. Mais, comme les aſſiégeans n'avoient encore que

des piéces légeres, les remparts réſiſtoient aiſément à leurs efforts. On attendoit de jour en jour la groſſe artillerie. Cependant les Anglois n'avoient de munitions que pour très-peu de tems. Tous les paſſages étoient exactement occupés. Ils n'eſpéroient aucun ſecours. Ils perdoient continuellement des hommes dans les ſorties, dans les attaques & ſur les murailles. D'un autre côté, les habitans, qui craignoient que la ville ne fût emportée d'aſſaut, demandoient qu'on capitulât. Sur ces entrefaites, on dit qu'il parut en l'air une croix d'une blancheur éblouiſſante, ſurmontée d'une couronne, qui ſe changea tout-à-coup en fleurs-de-lys. Les François portoient la croix blanche. L'interprétation de cette étonnante merveille étoit facile. Le Ciel vouloit que Bayonne fût Françoiſe. A peine ce prodige avoit-il frappé les eſprits, que les groſſes bombardes, ou canons du roi, arriverent. Bientôt leurs décharges terribles expliquerent le phénomène, & déterminerent les aſſiégés que la croix, la couronne & les fleurs-de-lys miraculeuſes avoient fortement ébranlés. La ville ouvrit ſes portes, le 25 d'Août. Le gouverneur & la garniſon furent faits priſonniers. Les habitans payerent quarante mille écus de contribution; & les comtes de Foix & de Dunois prirent poſſeſſion de cette nouvelle conquête, au nom de Charles VII.

BAZA (*ſiége de*) En 1489, le roi Ferdinand V, qui vouloit détruire l'empire des Maures en Eſpagne, vint, avec une armée de près de cent mille hommes, ſe préſenter

devant Baza. C'étoit alors une des plus fortes villes du royaume de Grenade. Elle étoit pourvue d'armes, de machines de guerre, de vivres, & renfermoit, outre une garniſon nombreuſe, des habitans qui tous étoient guerriers. Les Muſulmans n'oublierent rien pour la défendre. Il ſe livra pluſieurs combats ſanglans. Tous les jours on fit des ſorties terribles. Enfin cette expédition avoit déja coûté près de vingt mille hommes au monarque Eſpagnol; & ſes généraux lui conſeilloient d'y renoncer. Mais l'infatigable Ferdinand rejetta ces avis lâches & timides; &, ſe fiant à ſa bonne fortune, il ranima ſon ardeur. Pour fermer aux aſſiégés toute eſpérance de ſecours, les ſoldats & les priſonniers conſtruiſirent, par ſon ordre, autour de la ville, une épaiſſe muraille, revêtue d'un bon foſſé. En même tems, on éleva neuf redoutes, à quelque diſtance l'une de l'autre; & l'on y mit des troupes choiſies, pour repouſſer les Maures, s'ils oſoient faire quelques ſorties. Tant d'efforts, ſecondés par le jeu des batteries qui tiroient continuellement, intimiderent enfin les aſſiégés. Haſſan, leur gouverneur, ſe voyant hors d'état de tenir davantage, demanda à capituler; & la ville ſe rendit, à d'honnêtes conditions, le 9 de Décembre, après ſix mois de réſiſtance.

BEAUVAIS. (*ſiége de*) Charles le Hardi, duc de Bourgogne, mortel ennemi de Louis XI, faiſoit à ce monarque une guerre cruelle. Après avoir commis de grands ravages, il ſe jetta tout-à-coup ſur la ville de Beauvais, dans laquelle il croyoit entrer

ſans réſiſtance, parce qu'elle étoit ſans garniſon. Les fauxbourgs furent emportés d'emblée ; & les Bourguignons ſe regardoient déja maîtres de la place, lorſque les bourgeois, animés d'un généreux courage, oppoſerent à leurs coups un mur impénétrable. Les filles, les femmes partagerent avec leurs peres & leurs époux les périls de cette glorieuſe défenſe. Conduites par une femme nommée *Jeanne Hachette*, elles coururent ſe ranger ſur les endroits de la muraille, qui étoient le plus dégarnis. Jeanne Fourquet, l'une de ces héroïnes, arracha un étendard des mains de l'ennemi, & le porta en triomphe dans la ville. La principale attaque des aſſaillans fut dirigée contre la porte de Breſle. Déja le canon l'avoit fracaſſée. La brèche étoit ouverte ; & la ville étoit priſe, ſi les bourgeois ne ſe fuſſent aviſés d'entaſſer en cet endroit une quantité prodigieuſe de fagots & d'autres matieres combuſtibles, qu'ils allumerent. La flamme ſuſpendit l'impétuoſité des Bourguignons. L'aſſaut, commencé ſur les huit heures du matin, duroit encore, lorſqu'au déclin du jour, on vit arriver, par la porte de Paris, un corps de troupes. Ces braves guerriers, qui avoient fait, ce jour-là, quatorze lieues ſans prendre haleine, abandonnerent, en arrivant, leurs chevaux & leurs équipages aux femmes & aux filles qu'ils trouverent dans les rues, & ſe jetterent aux endroits de la muraille où le combat étoit le plus animé. Les aſſiégeans, quoiqu'au nombre de quatre-vingt mille hommes, ne peuvent réſiſter à la valeur de ces héros. Ils reculent

d'abord; & bientôt ils prennent la fuite, & ſe retirent en déſordre dans leur camp. Le lendemain, dès le point du jour, un nouveau ſecours arrive. Les bourgeois reçoivent ces nouveaux défenſeurs comme des libérateurs deſcendus du ciel. Ils les comblent de careſſes: ils dreſſent ſur les places & dans les rues des tables couvertes de rafraîchiſſemens: ils les accompagnent ſur les murailles.

Le duc de Bourgogne avoit fait une grande faute. Au lieu d'inveſtir Beauvais avec ſa nombreuſe armée, il s'étoit contenté de l'attaquer. Tous les ſecours qui y entroient, toutes les proviſions qu'on conduiſoit impunément de Paris, de Rouen, & des autres villes voiſines, lui ouvrirent les yeux, mais trop tard. Il ne ſongea plus qu'à foudroyer la ville, & laiſſa repoſer quelques jours ſon armée, pour la mieux préparer à un aſſaut général. Cependant il commençoit à éprouver les horreurs de la diſette. Pluſieurs corps de François occupoient la campagne; coupoient les convois; enlevoient tous les partis qui s'éloignoient du camp. Le jour marqué pour l'aſſaut approchoit. Les aſſiégés s'y préparerent, ſous les ordres du maréchal de Rouault. Ce général diſtribuoit les poſtes aux officiers renfermés avec lui dans la ville. Il voulut relever la Roche-Teſſon & Fontenailles, qui étoient arrivés les premiers au ſecours de la place, & qui s'étoient établis à la porte de Breſle, le côté le plus foible & le plus expoſé des remparts. Mais ces généreux guerriers s'en plaignirent, comme d'un affront, & obtinrent le dangereux honneur de n'être

point déplacés d'un poſte qu'ils n'avoient abandonné ni jour ni nuit. Les trompettes ſonnent. Le canon gronde. Les Bourguignons s'avancent, le fer & la flamme à la main. Ils dreſſent les échelles; ils fondent ſur les brèches: ils attaquent les aſſiégés; ils leur portent des coups terribles. Ceux-ci les reçoivent avec leur intrépidité ordinaire: ils les précipitent; ils les accablent: ils les forcent enfin d'abandonner les murailles. Charles rallie ſes ſoldats, & les ramene à la charge. Ils ſont encore repouſſés avec perte. Enfin il fait ſonner la retraite, & regagne honteuſement ſon camp.

Il eſt certain que ſon armée entiere auroit été détruite dans ce moment, ſans l'imprudente précaution que les bourgeois avoient priſe de murer leurs portes du côté qui répondoit aux Bourguignons. Ils ne purent faire aucune ſortie; & c'eſt ce qui ſauva les troupes de Charles. Le lendemain de cet aſſaut, un officier courageux, appellé *Salazar*, ſortit de la ville avec quelques braves, &, ſur les trois heures du matin, pénétra dans le camp ennemi; égorgea près de deux cens hommes; roula quelques piéces de canon dans les foſſés, & mit le feu aux tentes. Enfin, ſe voyant pourſuivi & preſqu'enveloppé, il ſongea à la retraite, & dut la vie à la vigueur de ſon cheval qui tomba mort en entrant dans la place. Charles, convaincu, par une triſte expérience, qu'il avoit perdu l'occaſion de prendre Beauvais, & preſſé d'ailleurs par la famine qui ruinoit ſon armée, leva le ſiége en 1472.

Louis XI récompenſa dignement la valeur

& la fidélité des citoyens de Beauvais. Il les exempta de toute eſpece d'impôts; leur laiſſa une entiere liberté dans l'élection de leurs officiers municipaux, & leur accorda tous les priviléges de la nobleſſe. Comme les femmes s'étoient ſignalées autant que les hommes dans ce ſiége mémorable, il les diſtingua de même par ſes bienfaits, en ordonnant que, dans une fête qui ſe célébreroit, tous les ans, à Beauvais, en l'honneur de ſainte Angadreſme, dont on avoit porté les reliques ſur les murailles, les femmes, ſoit à la proceſſion, ſoit à l'offertoire, auroient le pas ſur les hommes, & même ſur le corps de ville; récompenſe bien flatteuſe, & bien capable de ſatisfaire l'amour-propre d'un ſexe qui en a tant. Rien ne prouve mieux combien ce monarque étoit content de la ville de Beauvais, que la lettre qu'il écrivit, dans le même tems, à Dupleſſis-Bourré, intendant général des finances. « M. Dupleſſis, mon » ami, je vous écris que j'ai fait vœu de ne » manger point de chair, juſqu'à ce que le » vœu, que j'ai fait, d'envoyer douze cens » écus pour deux cens marcs d'argent, que » j'ai ordonnés pour faire une ville de Beau» vais, en remembrance de ce que Dieu » m'a donné cette ville, ſoit accompli; &, » pour ce, je vous prie, tant que le puis, » que vous faites incontinent délivrer par » Briçonnet leſdits douze cens écus, & en » faites faire une ville; & y envoyez un » homme bien sûr: mais ſur-tout qu'il n'y ait » point de faute; car, s'il y avoit difficulté, » mon vœu ne ſeroit point accompli. »

BÉBRIAC. *Voyez* BÉDRIAC, qui eſt le véritable nom.

BÈDRE. (*bataille de*) Une riche caravane des habitans de la Mecque, conduite par Abou-Sofian, fils de Harb, & eſcortée par mille hommes, revenoit de Syrie. Mahomet, le grand prophète Mahomet, l'ayant appris, s'imagina que le Seigneur vouloit récompenſer ſes vertus par ce don magnifique. Il ſe met à la tête de trois cens Arabes, zélés ſectateurs de ſa doctrine; fond ſur la caravane; met en fuite ceux qui la défendoient, & recueille, avec action de graces, un butin capable de ſatisfaire ſa pieuſe avarice. Cette petite victoire donna beaucoup de luſtre à ſon parti; & l'Alcoran en fait un récit pompeux. Le livre prétendu ſacré l'attribue, non à la bravoure des Muſulmans, mais à la vertu de Dieu qui agiſſoit par le miniſtere de trois mille anges envoyés pour les ſecourir. Il y eſt dit auſſi que Mahomet, par l'ordre de l'ange Gabriel, ſon bon ami, jetta une poignée de gravier contre les Koraïſchites, ſes ennemis, & que tous ces idolâtres en eurent les yeux & les mains remplis. La ſeconde année de l'hégire, & la ſoixante-troiſieme de J. C.

BÉDRIAC. (*bataille de*) Les armées de Vitellius & d'Othon ſe rencontrerent, & en vinrent aux mains, près de Bédriac, village ſitué, non loin de Vérone. Le combat fut des plus opiniâtres. Le ſuccès fut longtems incertain. Enfin les légions, qui combattoient pour Othon, furent miſes en déroute, & les vainqueurs en firent un horrible carnage.

nage. Othon, ayant appris cette triſte nouvelle, ſe donna la mort avec tout le courage d'un Stoïcien, & laiſſa l'Empire à ſon rival. Ce monſtre n'en étoit pas digne; & ſa premiere action dut faire connoître aux Romains combien le joug qu'ils s'étoient impoſé alloit leur être funeſte. Quarante jours après le combat, Vitellius paſſa près de Bédriac. Pouſſé par une curioſité barbare, il voulut jouir par ſes yeux des preuves de ſa victoire. Quel ſpectacle! Des membres épars; des corps privés de tête, de bras, de jambes; des cadavres d'hommes & de chevaux qui tomboient en pourriture; la terre pénétrée d'un ſang noir & caillé; de tous côtés, de triſtes effets d'une aveugle fureur. Au milieu de ces hideux débris, les Crémonois, comme pour inſulter à l'humanité, avoient jonché les chemins de roſes & de branches de lauriers, & dreſſé, d'eſpace en eſpace, de ſuperbes autels, où l'on brûloit de l'encens, où l'on faiſoit couler le ſang des victimes. Les officiers, pour flater le nouvel empereur, vantoient les grands exploits qu'ils avoient faits ſous ſes auſpices. Le ſoldat ſe livroit à une joie folle & bruyante; & pluſieurs regardoient, avec complaiſance, ces cadavres amoncelés & livides. Mais le plus grand nombre détournoit les yeux; verſoit des larmes, & s'éloignoit, pour ne point reſpirer l'odeur fétide qui s'exhaloit de tant de corps morts. Vitellius s'en apperçut; & ce fut alors que ſortit de ſa bouche cette parole inhumaine: « Le corps d'un ennemi mort, » & ſur-tout le corps d'un citoyen, ſent tou-

» jours bon ; » puis il continua de promener ſes regards ſur cet affreux tableau. C'étoit donc pour de pareils ſcélérats que tant de vertueux perſonnages avoient élevé l'Empire de Rome à ce haut point de grandeur ! *L'an 69 de J. C.*

BÉJUDE. (*ſiége de*) Théodore & André, capitaines de l'armée Romaine en Perſe, attaquerent, l'an 587, le château de Béjude, l'un des plus fortifiés du royaume. Il étoit ſitué ſur un roc eſcarpé, & défendu par une tour avancée, conſtruite de pierres auſſi dures que le diamant. Les Romains, ayant quitté leurs chevaux, montent ſur le rocher ; donnent l'aſſaut à cette tour, &, malgré les efforts des ennemis, viennent à bout de s'en rendre maîtres. Ils aſſiégent enſuite le corps de la place, dont la valeur preſque miraculeuſe d'un ſoldat, nommé *Sapérius*, leur ouvrit bientôt les portes. Ce brave guerrier s'avance juſqu'au pied de la muraille ; puis, enfonçant des coins aigus les uns au-deſſus des autres, entre les jointures des pierres, & s'accrochant avec les mains aux inégalités du mur, il vient à bout de monter aux créneaux. Il y touchoit, lorſqu'un Perſe, roulant ſur lui une énorme pierre, le précipite du haut en bas. Il n'étoit qu'étourdi de ſa chute. Il ſe releve ; &, courant à la muraille, il y remonte avec la même intrépidité. Le Perſe le renverſe encore, en faiſant tomber ſur lui un pan de muraille, déja ébranlé par le bélier. Sapérius, toujours auſſi heureux & auſſi magnanime, retourne une troiſieme fois ; parvient au haut du mur ;

abbat, d'un coup de ſabre, la tête de ſon ennemi, & la jette aux pieds des aſſiégeans. Les Romains, étonnés de ces prodiges de hardieſſe, s'empreſſent de ſuivre le héros. Un frere de Sapérius eſt bientôt à ſes côtés, & ſeconde ſa valeur victorieuſe. Enfin une foule de ſoldats montent à l'eſcalade. Les premiers qui ſautent dans la place ouvrent les portes au reſte de l'armée. On maſſacre; on pille; on fait un grand nombre de priſonniers; & l'on s'aſſure de Béjude par une bonne garniſon.

BELGRADE. (*ſiéges de*) 1. Au confluent du Danube & de la Save, s'éleve la ville de Belgrade, capitale de la Servie. Sa ſituation avantageuſe ſur une colline, la bonté de ſon port, la force des châteaux & des remparts qui la défendent, ſes richeſſes, la multitude de ſes citoyens, en firent, de tout tems, le boulevard de la Hongrie contre les efforts des Turcs. Le premier prince infidèle qui l'attaqua fut Amurat II. Ce monarque, ſuivi de toutes les forces de ſon Empire, paſſa le Danube, vers l'an 1439; s'arrêta devant Belgrade; l'environna de ſes troupes, & la foudroya, jour & nuit, avec des canons de cent livres de balle. Mais rien n'étoit capable d'intimider les généreux habitans de cette ville, réſolus de s'enſevelir ſous les ruines de leur patrie, plutôt que de ſe rendre. Dès les premieres attaques, le Grand-Seigneur abbatit une partie des fortifications. Les bourgeois ſe préſenterent à la brèche, & repouſſerent les Muſulmans, à coups d'arquebuſes & de flèches. Les Turcs, conſter-

nés de cette disgrace, n'oserent, pendant plusieurs jours, s'approcher des remparts. Enfin un capitaine, appellé *Ali*, guerrier intrépide, s'étant mis à la tête d'un corps de troupes, vint à bout de se retrancher sur le bord du fossé. De ce poste avantageux, il chasse les assiégés; les poursuit par la brèche; y donne l'assaut, & se répand dans la ville. Il s'en croyoit le maître. Tout-à-coup les habitans se rassemblent; fondent sur ses soldats; les font sortir par la même brèche, après en avoir tué le plus grand nombre. Cette malheureuse tentative découragea tellement les Turcs, qu'Amurat leva le siége, & rentra dans ses provinces.

2. Seize ans après, en 1455, Mahomet II, qui venoit de monter sur le thrône Ottoman, à la place d'Amurat son pere, voulut couronner ses exploits par la prise de Belgrade. Il l'investit par terre, tandis que ses vaisseaux la bloquoient du côté du Danube. Ladislas, roi de Hongrie, campoit, au-delà du fleuve, avec une grande armée. Ce prince, voyant bien qu'il perdroit la place, s'il n'écartoit les galeres infidèles, fit monter sur de grands bateaux l'élite de ses troupes, & tomba sur les Turcs avec tant de furie, qu'il prit vingt de leurs navires; en coula plusieurs à fond, & mit le reste en fuite. Cette victoire lui rendit la communication de Belgrade, où il fit entrer le fameux Jean Corvin, plus connu sous le nom d'*Huniade*, Vaivode de Transylvanie, & gouverneur de Hongrie. Ce grand général étoit secondé par un Cordelier, nommé *Jean de Capistran*, mis depuis au

ang des ſaints, & que le pape Alexandre VIII avoit envoyé en Hongrie pour y prêcher la Croiſade. Ce reſpectable moine, profitant en habile homme de la vénération que les troupes avoient pour ſa perſonne, parcouroit les rangs ; montroit aux ſoldats la couronne du martyre ſuſpendue ſur leur tête, & les rempliſſoit d'un zèle religieux. Dans toutes les ſorties, il ſe mettoit à la tête des combattans, le crucifix à la main. Il ſe trouvoit par-tout où le danger étoit preſſant : il obligeoit les guerriers à périr plutôt que de reculer. Ses paroles, ſes exemples étoient un frein contre la crainte ; & les troupes qu'il conduiſoit rentroient toujours victorieuſes. Cependant l'artillerie Muſulmane faiſoit de terribles ravages. Déja les remparts offroient une large brèche. Mahomet ordonna l'aſſaut ; conduiſit ſes troupes ſur le bord du foſſé ; l'emporta ; ſe jetta dans la ville, & fit commencer le pillage, ſans éprouver de réſiſtance. Le calme trompeur, qui régnoit dans Belgrade, étoit l'effet de la ſageſſe d'Huniade. Pour ſurprendre les Ottomans, au milieu même de leur triomphe, cet habile capitaine avoit rangé ſes ſoldats en bataille dans une place écartée. Ceux de la citadelle devoient, au premier ſon de trompette, ſe joindre à ceux qui, par ſon ordre, avoient abandonné la brèche, pour tomber de concert ſur les Turcs & les envelopper. Le ſignal ſe fait entendre. Les Hongrois paroiſſent de tous côtés. Les Turcs, attaqués en tête, en queue, en flanc, ne ſçavent où fuir. La plûpart périſſent, ſans ſe défendre : quelques-uns ſe pré-

cipitent dans les foſſés ; d'autres, en petit nombre, ſe retirent par la brèche. En vain Mahomet veut les ſoutenir. Sa valeur opiniâtre eſt contrainte de céder à la fortune des Chrétiens ; &, plus malheureux que ſon pere, le vainqueur de Conſtantinople leve honteuſement le ſiége de Belgrade, après avoir perdu un œil, & la plus grande partie de ſon artillerie & de ſon armée. Le brave Huniade mourut, quelque tems après, de ſes bleſſures.

3. Tant d'efforts inutiles auroient dû, ce ſemble, décourager pour jamais les fiers Ottomans. Mais plus la conquête de Belgrade étoit importante, plus elle exciroit leur ambition. Sans être effrayé des diſgraces de ſes prédéceſſeurs, Soliman II tourna ſes armes victorieuſes contre cette clef de la Hongrie, & la fit bloquer de tous côtés par ſes généraux. Bientôt il ſe rendit lui-même devant la place pour animer, par ſa préſence, les travaux & les opérations du ſiége. On mina les murailles ; on fit un feu continuel : tous les jours, on donna des aſſauts furieux ; enfin on fatigua tellement la garniſon, que, malgré la plus brave réſiſtance, elle fut forcée de ſe rendre, l'an 1020. Parmi les effets précieux qui devinrent la proie des Turcs, on vit une ancienne image de la Vierge, & un bras de ſainte Barbe. Les Turcs témoignerent beaucoup de reſpect pour ces reliques, que le patriarche Grec de Conſtantinople racheta douze mille ducats.

4. Belgrade reconnut, pendant plus d'un ſiécle, la domination du Grand-Seigneur ; &

ce ne fut qu'en 1688, qu'elle rentra ſous l'obéiſſance de ſes anciens maîtres. L'empereur Léopold avoit mis l'électeur de Baviere à la tête de ſes armées de Hongrie. Ce général marcha contre Belgrade avec toutes ſes troupes; battit les Turcs qui vouloient lui diſputer le paſſage de la Save, & les pourſuivit juſques ſous le canon de la ville dont il forma le ſiége, le 30 de Juillet. Après environ vingt-cinq jours d'attaque, le canon des Allemands ouvrit les murailles de toutes parts. On ſomma le commandant de ſe rendre; &, ſur ſon refus, on ſe diſpoſa à donner un aſſaut général. Le 6 de Septembre, entre cinq à ſix heures du matin, les troupes, commandées pour cette expédition, commencerent à défiler vers les poſtes qu'on leur avoit marqués. On s'y rendit par cinq endroits différens. Le général Scharffenberg conduiſoit l'attaque de la premiere brèche, & Steinan celle de la ſeconde. La troiſieme brèche devoit être emportée par le prince de Commerci; la quatrieme, par le général Hauſſler; & la cinquieme, par le général-baron de Pini. Sur les dix heures & demie, tous ces corps de troupes ſe rallient au mot *Emmanuel!* » Dieu avec nous! » & ſe jettent ſur les Turcs avec tant de valeur, qu'ils les renverſent & les pourſuivent. Le combat devient terrible. Toute la garniſon, compoſée de neuf mille hommes, ſoldats aguerris & déterminés à ſe bien défendre, réunit ſes efforts pour arrêter les Chrétiens. ceux qui fuyoient ſe raſſemblent ſur les brèches, & ſe battent avec fureur. Les Impériaux reculent à leur tour, & cèdent, pas à

pas, la victoire. L'électeur s'apperçoit de ce désordre. Il court aux siens, suivi du prince Eugène; & tous deux, l'épée nue à la main, ils crient aux fuyards : « Mes enfans, suivez-» nous; il faut vaincre ou mourir. » Ils reviennent au combat. Eugène monte le premier sur la brèche, à la tête des plus braves; &, tandis qu'il immole une foule de Musulmans, un Janissaire lui porte sur la tête un coup de sabre qui lui fend son casque. Le prince se retourne d'un air tranquille; perce son ennemi, & continue de combattre. Les Turcs sont chassés des remparts, & les assaillans entrent dans la ville. La garnison se réfugie tumultuairement dans le château. Les Allemands, qui la suivoient, l'épée dans les reins, y entrent avec elle, & se saisissent des portes. Le combat recommence encore avec plus de fureur. Dans ce moment, l'électeur, qui donnoit à ses soldats l'exemple de l'intrépidité, reçoit un coup de flèche à la joue droite. Le danger excite son courage; & bientôt sa victoire est complette. Le sang Turc inonde Belgrade. On n'épargne ni le sexe ni l'âge : toute la garnison est passée au fil de l'épée, & cinq mille Janissaires deviennent les victimes d'un vainqueur irrité. L'électeur fit cesser le carnage, & reçut à composition les officiers Musulmans. L'armée Allemande perdit dans ce siége environ quatre mille hommes, du nombre desquels étoient le général Scharffenberg, & le comte de Furstemberg, major de la cavalerie. Au reste, elle trouva dans le butin, qui fut immense, de puissans motifs de consolation.

5. Cette fameuſe conquête répandit l'allégreſſe dans tout l'Empire; mais, à peine Léopold étoit-il rentré dans Belgrade, qu'il ſe vit arracher de nouveau cette cité célèbre. En 1690, le Grand-Viſir Kiuperli-Muſtapha, que l'on appelle autrement *Kuprogli*, ſe préſenta devant la place, avec une armée que ſa valeur, ſon zèle & ſes exploits rendoient redoutable. D'abord, ſuivant l'avis des Bachas, il ſe contenta de la bloquer; mais enſuite, apprenant que les Impériaux venoient à ſon ſecours, il ouvrit la tranchée avec la moitié de ſon armée, & deſtina l'autre à diſputer aux Allemands le paſſage de la Save. Cette poſition, quoique ſçavante, étoit très-critique; & le Grand-Viſir, incertain du ſuccès de ſes opérations, attendoit du hazard quelque moyen de les précipiter. Il y avoit déja huit jours que ſon artillerie foudroyoit la place. Une bombe tomba ſur une grande tour qui ſervoit de magaſin à poudre, & la fit ſauter en éclats avec toutes les maiſons voiſines & une grande partie des murailles. Auſſi-tôt les Turcs s'écrient que Dieu s'eſt déclaré par ce miracle; &, ne doutant plus de ſon aſſiſtance, ils courent aux brèches, avant que la garniſon ait le tems de remédier au dommage. Elle réſiſta cependant avec valeur, & ſoutint long-tems cet aſſaut terrible. Mais à la fin, après avoir tué bien des Turcs, accablée par le nombre, & conſidérablement affoiblie, elle ſe retira, le 8 d'Octobre, par le Danube, au nombre de ſept à huit cens hommes, ſous les ordres du général d'Aſpremont, & du duc de Croi. Six mille

ſoldats qui n'avoient pu s'échapper, furent maſſacrés par les Turcs. Une foule d'habitans eut le même ſort; & les Barbares ne ceſſerent de tuer, que quand ils furent las de frapper.

Cette diſgrace étonna la cour de Vienne; mais elle n'abbatit point ſes eſpérances. En 1694, le duc de Croi parut tout-à-coup devant Belgrade, dont les Turcs étoient éloignés. Ce général dreſſa ſes batteries, & les fit jouer, pendant huit jours, avec tant de fureur, que le canon & les mines avoient déja réduit en poudre tous les ouvrages avancés, lorſque le Grand-Viſir ſe montra. Il fallut lever le ſiége, & renoncer à une conquête que le ciel avoit réſervée à l'immortel prince Eugène.

6. Ce héros, qu'une longue ſuite de triomphes rendoit la terreur de l'Europe & de l'Aſie, s'approcha de Belgrade, le 8 de Juin 1717. L'armée Impériale, qu'il commandoit, montoit à plus de cent cinquante mille hommes, dans le nombre deſquels on comptoit trente-cinq mille cuiraſſiers, douze mille dragons & trois mille huſſards. Le comte de Charolois, le prince de Dombes, le prince de Pons & le chevalier de Lorraine s'y étoient rendus de France avec pluſieurs perſonnes de diſtinction. Le 16, on vint camper ſur les hauteurs de Viſnitza, à deux lieues & demie au-deſſous de Belgrade; &, le lendemain, tous les bagages arriverent au camp, à la vue des Tartares qui couvroient la campagne. Le prince commanda au comte de Palſi d'inveſtir la place; &, le 19, il alla lui-même recon-

noître le terrein, avec ſix régimens de cavalerie, tous les carabiniers & tous les grenadiers à cheval. A peine avoit-il fait un quart de lieue, que douze cens Turcs fondirent ſur ſon eſcorte, & l'attaquerent avec fureur. Un de leurs officiers perça juſqu'au ſecond rang, & ſe jetta ſur le prince, le piſtolet à la main. Ce téméraire fut tué ſur le champ. Les infidèles furent repouſſés; & le prince continua ſes opérations. L'armée ſe fortifia dans la plaine de Belgrade, malgré les décharges des vaiſſeaux & des ſaïques Turques, qui côtoyoient le Danube. L'aile gauche s'étendit juſqu'à la Save, & l'aile droite juſqu'au Danube. C'étoit, du côté des Turcs, pour troubler, &, du côté des Allemands, pour ſoutenir ces différentes marches, qu'il y eut alors un combat ſur le fleuve. Il fut long & opiniâtre. On ſe canonna pendant plus de deux heures. Les Ottomans furent repouſſés; & les Impériaux reſterent maîtres de la navigation. Le camp ſe trouva enfin entièrement fermé, & la ville inveſtie de la Save au Danube.

Le 20 de Juin, on commença à travailler aux lignes de circonvallation, en bravant le feu des aſſiégés. En même tems, on forma les lignes de contre-vallation; après quoi, l'on jetta des ponts ſur les deux fleuves. Mais à peine étoient-ils achevés, qu'une tempête les rompit. Les Turcs profiterent de cette occaſion pour attaquer les redoutes que les Heſſois défendirent avec courage. Les Muſulmans ſe retirerent; & les ponts furent rétablis. Le prince Eugène vouloit attaquer la place, du

côté de l'eau, parce que les fortifications étoient moins considérables. Le capitaine de Merci fut chargé de cette attaque qui ne fut point heureuse. Ce capitaine marchoit à la tête de ses troupes, lorsque tout-à-coup, frappé d'apoplexie, il tombe de cheval, sans mouvement & sans connoissance. On le releve : on le reconduit au camp ; & le prince prend sa place. Trois boulets passerent l'un après l'autre entre lui & le prince de Dombes, avec un siflement si horrible, qu'il fit cabrer leurs chevaux. Echappé trois fois à la mort, Eugène fit attaquer la forteresse dont il se rendit maître après quelque résistance.

Le 17 de Juillet, le marquis de Marcilli, François de nation, fut chargé d'aller prendre poste au-delà de la Save. Il commençoit ses retranchemens, lorsque les Turcs l'apperçurent. Aussi-tôt ils sortent en foule ; tombent sur les Allemands, & les chargent avec courage. Le marquis envoie demander du secours au comte de Heister. Celui-ci ne voulut point quitter les chevaux de frise, derriere lesquels il s'étoit fortifié. Marcilli, réduit à lui-même, soutient ses guerriers par sa valeur. Plusieurs fois il les rallie : enfin il meurt en combattant ; & le perfide Heister est tué d'un coup de canon, qui va le chercher derriere ses chevaux de frise. Les Allemands prenoient la fuite. Eugène paroît : les Musulmans reculent. Le désordre est réparé ; & le prince acheve les fortifications commencées. Le 22, toutes les batteries, qu'on dressoit contre la ville, se trouverent *en état* de jouer, & firent un affreux ravage. La

garniſon, qui étoit de vingt mille hommes, répondit d'abord vigoureuſement à ce feu ; mais, leurs batteries ayant été démontées par le canon des aſſiégeans, il ſe virent contraints d'être les ſpectateurs inutiles des maux que leur cauſoient les foudres ennemis.

Cependant un nuage, qui depuis long-tems menaçoit l'armée impériale, éclata tout-à-coup ; & l'on vit ſur les hauteurs voiſines plus de cent cinquante mille Turcs qui s'avançoient en bon ordre, ſous les auſpices de leur Grand-Viſir, au ſecours de la ville aſſiégée. Le prince Eugène ſe vit préciſément dans la même poſition où s'étoit vu Céſar au fameux ſiége d'Aliſe. Il bloquoit Belgrade ; & lui-même étoit bloqué dans ſon camp par toutes les forces Muſulmanes. Environné de toutes parts, du côté des terres, il étoit perdu ſans reſſource, ſi ſes retranchemens étoient forcés. Les Turcs éleverent pluſieurs batteries qui commencerent, le 2 d'Août, à tirer ſur les aſſiégeans ; &, la nuit du 14 au 15, ayant ouvert la tranchée vis-à-vis le centre des Impériaux, ils pouſſerent leurs travaux à cent pas des ouvrages qui protégeoient les Chrétiens. Dans cette extrémité, le prince Eugène devoit, à l'exemple du conquérant des Gaules, prévenir l'attaque de ſes retranchemens, par l'attaque des retranchemens des Turcs. C'eſt le parti qu'il prit ; &, le 16, il fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour cette grande entrepriſe. Au centre de ſon armée, il plaça l'infanterie, ſous les ordres du prince Alexandre de Wirtemberg. Aux deux ailes, il rangea ſa cava-

lerie ſur deux lignes, & mit derriere cha-
cun de ces deux corps quelques régimen
d'infanterie, pour les ſoutenir en cas d
beſoin. Le corps de réſerve, qui fut laiſſ
dans les retranchemens, étoit command
par le comte de Seckendorf; & la gard
du camp fut confiée à la valeur du généra
Viard.

Sur le ſoir, on bombarda vivement l
ville pour amuſer l'armée Turque; & l'o
ne ceſſa que ſur le minuit. A une heure, o
entendit partir trois bombes: c'étoit le ſigna
de la marche. Auſſi-tôt la premiere ligne ſe
met en mouvement en ſilence, & s'avance
vers la flèche des retranchemens, à la faveur
de la lune. Mais un brouillard épais s'étant
levé tout-à-coup, la droite de cette ligne
s'égare, & tombe dans un boyau des enne-
mis. Le déſordre ſe met parmi les Turcs: ils
prennent la fuite devant les Impériaux. Ce-
pendant les Janiſſaires ſe rallient, & engagent
le combat. L'erreur des Allemands les avoit
ſéparés du centre. Les Muſulmans s'y jette-
rent, malgré les efforts du prince Eugène,
que le brouillard empêchoit d'opérer; & la
victoire devint incertaine. On ſe battit ainſi,
durant pluſieurs heures, dans une obſcurité
profonde. Soudain la nuée tombe; le tems
s'éclaircit, & la lumiere découvre au géné-
ral le danger de ſon armée. Dans l'inſtant,
il vole à ſon ſecours; charge lui-même les
Turcs avec ſes volontaires. Les infidèles ré-
ſiſtent à ſes attaques, & la bataille devient
ſanglante. Eugène, légèrement bleſſé d'un
coup de ſabre, redouble ſes efforts. Ses ſol-

dats, ſous ſes yeux, ſont autant de héros. Animés par ſon exemple, ils pouſſent, ils renverſent, ils écraſent tout ce qui s'oppoſe à leur valeur. En un inſtant, les Turcs abandonnent le centre, & l'eſpace vuide eſt rempli. L'infanterie Bavaroiſe ſignale ſur-tout ſon courage. Conduite par un gentilhomme François, nommé *La Colonie*, elle franchit les foſſés, les ravines, les parapets, tous les obſtacles : elle joint les Turcs ; les charge ; les culbute ; les pourſuit de tranchée en tranchée ; s'empare d'une batterie de dix-huit piéces de canon, défendue par vingt mille Janiſſaires & quatre mille Tartares, &, par ſon intrépidité victorieuſe, fait triompher le génie de l'Empire. Enfin, ſur les onze heures du matin, les Turcs enfoncés, battus de toutes parts, prennent la fuite, laiſſant environ treize mille morts ſur le champ de bataille, cinq mille bleſſés, & autant de priſonniers. Cette victoire, qui coûta plus de trois mille hommes, procura aux Allemands un butin immenſe, cent trente-un canons de bronze, trente mortiers, dont quelques-uns jettoient des bombes de deux cens livres ; vingt mille boulets de canon, trois mille bombes, trois cens barils de plomb, ſix cens barils de poudre, trois mille grenades, cinquante-deux drapeaux, neuf queues de cheval, & quatre trompettes. Les chameaux étoient en ſi grand nombre, qu'on en donnoit trois pour deux florins. Le lendemain, le gouverneur de Belgrade arbora le drapeau blanc. On lui permit de ſortir, mais ſans armes & ſans munitions. On trouva dans

la ville plus de deux cens piéces de canon, & ſoixante-huit mortiers.

BÉLINAS. (*priſe de*) La fleur des braves, deſcendus avec S. Louis dans le pays des infidèles, fut chargée par ce monarque, en 1253, d'attaquer Bélinas, autrefois Céſarée de Philippe, avec l'élite des troupes croiſées. Avantageuſement ſituée ſur un côteau du Mont-Liban, cette place avoit trois enceintes de murailles, & étoit défendue par un château très-fort, bâti ſur le ſommet d'un rocher. A la vue des Chrétiens, conduits par Joinville & pluſieurs autres capitaines de ce mérite, les Barbares intimidés prirent la fuite; laiſſerent leurs maiſons au pillage, & coururent vers le château. On voulut les y pourſuivre : on s'engagea dans des chemins eſcarpés, difficiles, impraticables. On lutta d'abord contre ces obſtacles; mais bientôt on fut obligé de revenir ſur ſes pas. Alors les infidèles tomberent ſur leurs vainqueurs; les attaquerent avec furie, & les firent reculer juſqu'au lieu où Joinville étoit reſté avec un corps de troupes. Ce vaillant ſénéchal ſoutint long-tems leur effort. Il étoit près d'être accablé par le nombre, lorſqu'on vint dire au brave Olivier de Thermes, qu'il avoit été tué. « Mort ou vif, dit » l'intrépide chevalier, j'en porterai des nou» velles certaines au roi, ou j'y demeurerai. » Il part comme un éclair; il ſe montre; il attaque, il enfonce les Muſulmans; il dégage le digne ami du ſaint monarque; il le ramene avec tous ſes gens. La ville fut pillée, ſaccagée, brûlée.

BELLE-ISLE. (*batailles de*) 1. Une eſcadre

dre Françoiſe, commandée par le maréchal de Conflans, étant ſortie du port de Breſt, fut rencontrée, au ſud de Belle-Iſle, par l'amiral Hawk. Les vents ſouffloient avec violence; & la mer couverte d'écume ſoulevoit avec bruit ſes flots irrités. On avoit envie de ſe battre; & le gros tems ne put y mettre obſtacle. Ni l'une ni l'autre eſcadre n'eut la facilité de ſe mettre en ligne. Le combat s'engagea ſans garder l'ordre accoutumé. L'arriere-garde Françoiſe fut attaquée par huit vaiſſeaux Anglois. Bientôt l'affaire devint générale, & très-funeſte aux François. Le *Formidable*, commandé par M. de S. André, fut pris: le *Théſée* & le *Superbe* furent coulés à fond. Le vaiſſeau amiral, le *Soleil Royal*, ſe brûla lui-même, ainſi que le *Héros*. Le *Juſte* échoua: deux vaiſſeaux ennemis furent engloutis. La nuit ſurvint heureuſement pour dérober le reſte de la flotte à la pourſuite de celle d'Angleterre. « Si nous euſſions eu ſeu-» lement deux heures de jour, dit l'amiral » vainqueur, toute leur flotte étoit détruite » ou priſe; car nous avions preſqu'atteint » ſon avant-garde, quand la nuit nous ſur-» prit. » Cette victoire fut remportée le 20 de Novembre 1759.

2. Le 7 d'Avril 1761, les Anglois, qui vouloient faire la conquête de Belle-Iſle, parurent à la hauteur de cette iſle importante, &, le lendemain, eſſayerent d'y entrer; mais leur hardieſſe leur coûta près de huit cens hommes. Cet échec, loin d'abbatre leur courage, ne ſervit qu'à l'enflammer. Ils épierent le moment & l'endroit favorables pour hazar-

der une nouvelle descente, se loger, & de-là, sans perdre de tems, faire le siége de la citadelle. Leur flotte, maîtresse de la mer, consistoit en cent quinze voiles, sous les ordres de l'amiral Keppel, & du général Hogdson. Le 22, ils s'approchèrent, feignant de vouloir descendre dans les endroits les plus défendus. Les François rioient de leurs vains efforts. Tout-à-coup on voit descendre du haut d'un rocher escarpé un corps considérable d'ennemis conduits par le brigadier Lambert. Trois cens François courent à eux pour les chasser. Ils sont repoussés, & se replient en bon ordre vers les retranchemens qui protégeoient la ville. Les Anglois les poursuivent, & se retranchent vis-à-vis de leur camp. Le 5 de Mai, huit cens hommes de la garnison attaquent les ennemis; taillent en piéces les volontaires du régiment de Grey; font plusieurs prisonniers, entre lesquels on compte le général-major de Crawford. Jamais on ne fit la guerre avec plus de politesse. Le chevalier de Sainte-Croix, qui commandoit dans la ville, & les généraux Anglois se firent des présens; & le capitaine François fit dire à l'amiral que, » si les Dames qui étoient sur son bord, & » qui lorgnoient la place, avoient envie de » la voir, elles pouvoient se faire conduire » à terre; qu'il feroit de son mieux pour les » amuser, & qu'il leur donneroit même le » bal. » La nuit du 14 au 15, les assiégeans attaquerent & emporterent les retranchemens qui couvroient Belle-Isle, & la battirent avec tant de furie, pendant près de trois semaines, que la garnison capitula, & sortit,

le 5 de Juin, avec tous les honneurs de la guerre

BELVÉDÈRE. (*siége de*) Dom Jayme étant entré dans la Calabre, en 1289, vint mettre le siége devant Belvédère, place forte alors, & défendue par un brave François, nommé *Roger de Sanguinet.* Ce capitaine, auſſi habile ingénieur que ſujet zélé de ſon maître, écraſoit les aſſiégeans par une grêle de pierres énormes, qu'il ne ceſſoit de lancer avec ſes machines. Il avoit deux fils priſonniers dans le camp ennemi. Le fameux Roger Doria, homme de ſang, propoſa de les faire attacher à l'endroit où ces pierres tomboient en plus grand nombre. On goûte ce conſeil ſanguinaire. On expoſe les deux infortunés gentilshommes : on en inſtruit leur pere. Sanguinet balance long-tems entre la tendreſſe & le devoir. Enfin, comme un autre Brutus, il ſacrifie la tendreſſe au devoir, & ordonne de continuer à tirer du même côté. Un de ſes fils fut aſſommé ; l'autre eut le bonheur d'échapper à cette pluie meurtriere. Dom Jayme, honteux de cette barbarie, voulut, en quelque ſorte, la réparer. Il renvoya au commandant François celui de ſes enfans, qui ne devoit la vie qu'à une eſpece de miracle, & le corps de ſon malheureux frere : enſuite il leva le ſiége.

BENDER. (*journée de*) Le 11 de Février 1713, le Grand-Seigneur ordonna qu'on fît partir inceſſamment le roi de Suède pour ſes Etats. Un Aga Turc, & un Murſe Tartare, ſuivis de vingt mille Tartares, & de ſix mille Ottomans, vinrent intimer au monarque ſu-

gitif les ſublimes volontés du Sultan. Charles, perſuadé que c'étoit un artifice de ſes ennemis, ne voulut point obéir, & réſolut de repouſſer la force par la force. M. de Voltaire raconte de la ſorte cet étrange évènement.

» Charles, ſans s'étonner, fit faire des re» tranchemens réguliers, autour de ſa maiſon » de Bender, par ſes trois cens Suédois. Il y » travailla lui-même. Son chancelier, ſon thré» ſorier, ſes ſecrétaires, ſes valets-de-cham» bre, tous ſes domeſtiques aidoient à l'ouvra» ge. Les uns barricadoient les fenêtres : les » autres enfonçoient des ſolives derriere les » portes, en forme d'arcs-boutans. Quand on » eut bien barricadé la maiſon, & que le roi » eut fait le tour des ces prétendus retranche» mens, il ſe mit à jouer aux échecs tranquille» ment avec ſon favori Grothnſen, comme ſi » tout eût été dans une ſécurité profonde. »

En vain employa-t-on les prieres les plus preſſantes pour détourner le monarque d'une réſolution ſi déſeſpérée. Il fut inflexible : il fallut l'imiter. Soixante Janiſſaires, qui étoient venus en habits de paix pour l'exhorter à prendre un parti moins violent, furent renvoyés avec mépris.

» Charles, préparé à l'aſſaut, ſe flattoit en » ſecret du plaiſir & de l'honneur de ſoute» nir, avec trois cens Suédois, les efforts de » toute une armée. Il plaça chacun à ſon » poſte. Son chancelier Mullern, ſon ſecré» taire Empreüs, & les clercs, devoient dé» fendre la maiſon de la chancellerie. Le ba» ron Fief, à la tête des officiers de la bou-

» che, étoit à un autre poſte. Les paleſreniers ; » les cuiſiniers avoient un autre endroit à » garder ; car avec lui tout étoit ſoldat. Il » couroit à cheval, de ſes retranchemens à ſa » maiſon, promettant des récompenſes à tout » le monde, créant des officiers, & aſſurant » de faire capitaines les moindres valets qui » combattroient avec courage. On ne fut pas » long-tems ſans voir l'armée des Turcs & » des Tartares qui venoient attaquer le petit » retranchement avec dix piéces de canon & » deux mortiers. Les queues de cheval flot- » toient en l'air ; les clairons ſonnoient : » les cris de *Alla ! Alla !* le faiſoient en- » tendre de tous côtés.

» Les Janiſſaires d'un côté, & les Tartares » de l'autre, forcent en un inſtant ce petit » camp. A peine vingt Suédois tirerent l'épée. » Les trois cens ſoldats furent enveloppés & » faits priſonniers ſans réſiſtance. Le roi étoit » alors à cheval, entre ſa maiſon & ſon camp, » avec les généraux Hord, Dardoff & Sparre. » Voyant que tous ſes ſoldats s'étoient laiſſés » prendre en ſa préſence, il dit de ſang froid » à ces trois officiers : Allons défendre la mai- » ſon. Nous combattrons, ajoûta-t-il en ſou- » riant, *pro aris & focis.* Auſſi-tôt il galope » avec eux vers cette maiſon où il avoit mis » environ quarante domeſtiques en ſentinelle, » & qu'on avoit fortifiée du mieux qu'on » avoit pu.

» Mais, quand ils furent à la porte, ils la » trouverent aſſiégée de Janiſſaires. Déja » même près de deux cens Turcs ou Tarta- » res étoient entrés par une fenêtre, & s'é-

» toient rendus maîtres de tous les apparte-
» mens, à la réſerve d'une grande ſalle où
» les domeſtiques du roi s'étoient retirés.
» Cette ſalle étoit heureuſement près de la
» porte par où le roi vouloit entrer avec ſa
» petite troupe de vingt perſonnes. Il s'étoit
» jetté en bas de ſon cheval, le piſtolet &
» l'épée à la main; & ſa ſuite en avoit fait
» autant. Les Janiſſaires tombent ſur lui de
» tous côtés. Ils étoient animés par la pro-
» meſſe qu'avoit faite le Pacha de huit ducats
» d'or à quiconque auroit ſeulement touché
» ſon habit, en cas qu'on pût le prendre. Il
» bleſſoit; il tuoit tous ceux qui s'appro-
» choient de ſa perſonne. Un Janiſſaire,
» qu'il avoit bleſſé, lui appuya le mouſque-
» ton ſur le viſage. Si le bras du Turc n'a-
» voit pas fait un mouvement cauſé par la
» foule qui alloit & venoit comme des va-
» gues, le roi étoit mort. La balle gliſſa ſur
» ſon nez, lui emporta le bout de l'oreille,
» & alla caſſer le bras au général Hord, dont
» la deſtinée étoit d'être toujours bleſſé à
» côté de ſon maître. Le roi enfonça ſon
» épée dans l'eſtomac du Janiſſaire. En même
» tems, ſes domeſtiques, qui étoient ren-
» fermés dans la grande ſalle, en ouvrent la
» porte: le roi entre comme un trait, ſuivi
» de ſa petite troupe. On referme la porte
» dans l'inſtant, & on la barricade avec ce
» qu'on peut trouver.

» Les Janiſſaires & les Tartares pilloient
» le reſte de la maiſon, & rempliſſoient les
» appartemens. Allons un peu chaſſer ces Bar-
» bares de chez moi, dit-il; &, ſe mettant

» à la tête de ſon monde, il ouvre lui-même
» la porte de la ſalle qui donnoit dans ſon
» appartement à coucher. Il entre, & fait
» feu ſur ceux qui pilloient. Les Turcs, char-
» gés de butin, épouvantés de la ſubite appa-
» rition de ce roi qu'ils étoient accoutumés
» à reſpecter, jettent leurs armes, ſautent
» par la fenêtre, ou ſe retirent juſques dans
» les caves. Le roi profitant de leur déſordre,
» & les ſiens animés par le ſuccès, pourſui-
» vent les Turcs de chambre en chambre,
» tuent ou bleſſent ceux qui ne fuient point,
» &, en un quart d'heure, nettoyerent la mai-
» ſon d'ennemis.

» Ils refermerent & barricaderent encore
» les fenêtres. Ils ne manquoient point d'ar-
» mes. Une chambre baſſe, pleine de mouſ-
» quets & de poudre, avoit échappé à la re-
» cherche tumultueuſe des Janiſſaires. On s'en
» ſervit à propos. Les Suédois tiroient à tra-
» vers les fenêtres, preſqu'à bout portant, ſur
» cette multitude de Turcs, dont ils tuerent
» deux cens en moins d'un demi-quart d'heure.
» Le canon tiroit contre la maiſon; mais, les
» pierres étant fort molles, il ne faiſoit que
» des trous, & ne renverſoit rien. Le Khan
» des Tartares & le Pacha qui vouloient
» prendre le roi en vie, honteux de perdre
» du tems, du monde, & d'occuper une ar-
» mée entiere contre ſoixante perſonnes, jugè-
» rent à propos de mettre le feu à la maiſon,
» pour obliger le roi de ſe rendre. Ils firent
» lancer ſur le toît, contre les portes & con-
» tre les fenêtres, des flèches entortillées de
» mèches allumées. La maiſon fut en flammes

» en un moment. Le toît, tout embrasé,
» étoit prêt à fondre sur les Suédois. Le roi
» donna tranquillement ses ordres pour étein-
» dre le feu. Trouvant un petit baril plein
» de liqueur, il le prend lui-même ; &, aidé
» de deux Suédois, il le jette à l'endroit
» où le feu étoit le plus violent. Il se trouva
» que ce baril étoit rempli d'eau-de-vie : l'em-
» brasement redoubla avec plus de rage. L'ap-
» partement du roi étoit consumé : la grande
» salle, où les Suédois se tenoient, étoit rem-
» plie d'un fumée affreuse, mêlée de tourbil-
» lons de feu, qui entroient par les portes des
» appartemens voisins. La moitié du toît étoit
» abymée dans la maison même : l'autre tom-
» boit en dehors, en éclatant dans les flam-
» mes. Un garde, nommé *Walberg*, osa,
» dans cette extrémité, crier qu'il falloit se
» rendre. Voilà un étrange homme, dit le
» roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau
» d'être brûlé que d'être prisonnier ! Un autre
» garde, nommé *Rosen*, s'avisa de dire que
» la maison de la chancellerie, qui n'étoit qu'à
» cinquante pas, avoit un toît de pierre, &
» étoit à l'épreuve du feu ; qu'il falloit faire
» une sortie, gagner cette maison, & s'y dé-
» fendre. Voilà un vrai Suédois ! s'écria le
» roi. Il embrassa ce garde ; le créa colonel
» sur le champ. Allons, mes amis, dit-il, pre-
» nez avec vous le plus de poudre & de
» plomb que vous pourrez, & gagnons la
» chancellerie l'épée à la main. Les Turcs,
» qui cependant entouroient cette maison
» toute embrasée, voyoient avec une admi-
» ration mêlée d'épouvante, que les Sué-

» dois n'en ſortoient point. Mais leur éton-
» nement fut encore plus grand, lorſqu'ils
» virent ouvrir les portes, & le roi & les
» ſiens fondre ſur eux en déſeſpérés. Char-
» les & ſes principaux officiers étoient armés
» d'épées & de piſtolets. Chacun tira deux
» coups à la fois, à l'inſtant que la porte s'ou-
» vrit; &, dans le même clin d'œil, jettant
» leurs piſtolets, & s'armant de leurs épées,
» ils firent reculer les Turcs plus de cinquante
» pas; mais, le moment d'après, cette petite
» troupe fut entourée. Le roi, qui étoit en
» botte, ſelon ſa coutume, s'embarraſſa dans
» ſes éperons, & tomba. Vingt-un Janiſſai-
» res ſe jettent auſſi-tôt ſur lui, le déſarment,
» & l'emmenent au quartier du Pacha, les
» uns le tenant ſous les bras, & les autres
» ſous les jambes, comme on porte un ma-
» lade que l'on craint d'incommoder. Au
» moment que le roi ſe vit ſaiſi, la violence
» de ſon tempérament, & la fureur où un
» combat ſi long & ſi terrible avoit dû le
» mettre, firent place tout-à-coup à la dou-
» ceur & à la tranquillité. Il ne lui échappa
» pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil
» de colere. Il regardoit les Janiſſaires en ſou-
» riant; & ceux-ci le portoient en criant
» *Alla !* avec une indignation mêlée de reſ-
» pect. Ses officiers furent pris en même tems,
» & dépouillés par les Turcs & par les Tar-
» tares. »

BÉNEVENT. (*batailles & ſiège de*) 1. Ce fut dans la plaine de Bénevent que ſe donna, l'an 275 avant J. C. le troiſieme & dernier combat entre Pyrrhus & les Romains. Jamais

cet illuſtre aventurier ne fit briller ſes vertus avec plus d'éclat que dans cette journée célèbre. Afin d'empêcher la jonction des deux Conſuls Curius & Lentulus, il ſépara ſes troupes; en envoya la moindre partie en Lucanie pour amuſer Lentulus, & marcha lui-même avec l'élite de ſes ſoldats contre Curius. Il auroit, ſans doute, ſurpris ce Conſul, s'il ne s'étoit égaré dans un bois, d'où il ne put ſortir avant le jour. L'approche ſoudaine de l'ennemi jette d'abord de la confuſion dans l'armée Romaine. Mais la bonne conduite de Curius rétablit l'ordre; &, pour faire croire aux Grecs qu'il les attendoit, il charge ſi bruſquement leur avant-garde, qu'il la met en fuite, après avoir fait un grand carnage, & pris quelques éléphans. Encouragé par ce ſuccès, le Conſul s'étend dans la plaine, & engage le combat. Il eût été bien difficile, pendant une grande partie du jour, d'en prévoir l'évènement. Les ennemis furent d'abord mis en déroute; & la victoire étoit aux Romains, ſi Pyrrhus n'eût fait avancer ſes éléphans. Il pouſſa par ce moyen les légions juſqu'à leur corps de réſerve, ſans que le Conſul pût les rallier. Alors un bon corps de troupes qui n'avoient point encore combattu, ſe jetta ſur les eléphans, & les chaſſa par le moyen d'une machine très-ingénieuſe, inventée pour cet effet. C'étoit une eſpece de flèche, dont le fer creux étoit rempli & environné de matieres combuſtibles: à l'extrémité étoit une pointe, afin qu'elle pût s'accrocher. Les Romains lançoient ces brûlots tout allumés contre le dos ou contre les tours

des éléphans. Ils y mettoient le feu, & obligeoient ces animaux furieux à se renverser sur leurs propres bataillons. Le désordre fut si grand dans l'armée de Pyrrhus, que les Romains remporterent enfin une victoire complette. Vingt-six mille ennemis resterent sur la place. On fit treize cens prisonniers : on prit huit éléphans ; & le roi d'Epire, par sa retraite précipitée, laissa le Consul maître de son camp. Curius en admira l'ordre & la symmétrie ; car jusqu'à ce jour les Romains n'avoient point eu de camp tracé : chacun dressoit sa tente à la maniere des bergers, sans observer d'alignement, & sans autre précaution que de ne pas trop s'écarter. C'est Pyrrhus qui leur apprit à mesurer le terrein, à l'environner de tranchées, à se fortifier comme dans une espece de citadelle réguliere, à mettre chaque corps à sa place ; & à renfermer toute l'armée dans une même enceinte.

2. L'empereur Constant II voulant réunir à ses Etats l'Italie, que les Barbares lui avoient enlevée, entra dans cette contrée fameuse, le berceau de l'Empire Romain, & vint mettre le siége devant la ville de Bénevent, l'an de J. C. 663. Romoald, fil de Grimoald, roi des Lombards, défendoit la place. Ce jeune prince, se voyant vivement pressé par l'ennemi, envoie Sésuald, son gouverneur, demander du secours à son pere. Le monarque assemble une armée, se met en marche, & fait annoncer à son fils, par le même Sésuald, qu'il se hâte de le délivrer. Le Lombard est arrêté par les Grecs ; & l'empereur le fait conduire sous les murs de la ville, avec

ordre de dire aux assiégés, sous peine de la vie, qu'ils n'ont aucun secours à attendre. Mais le généreux Séſuald, appercevant Romoald, s'écrie de toutes ſes forces : « Courage, mon » prince ! courage ! Bientôt le roi va fondre » ſur l'ennemi. Prenez ſoin, je vous en con- » jure, de ma femme & de mes enfans ; car » je vais payer de ma tête l'avis que je vous » donne. » En effet, Conſtant outré de colere, fait trancher la tête à ce fidèle officier, & la fait lancer dans la ville, à l'aide d'une machine. Romoald l'arroſa de ſes larmes, & la fit enſevelir avec honneur. Cependant Grimoald approchoit. L'empereur n'oſa pas l'attendre. Il leva promptement le ſiége ; mais, lorſqu'il ſe retiroit, ſon arriere-garde fut taillée en piéces par l'armée des Barbares.

3. Le pape Clément IV, irrité contre Mainfroi, avoit offert le royaume de Sicile à Charles, comte d'Anjou & de Provence, frere du roi S. Louis. Ce prince ſe rendit en Italie, l'an 1266, &, après pluſieurs avantages, atteignit ſon compétiteur dans la vallée de Bénevent, à un mille de cette ville. On donna de part & d'autre le ſignal du combat qui commença ſur le midi. Le choc fut terrible. D'abord quelques bataillons du corps où commandoit le maréchal de Mirepoix, furent très-mal accueillis par les ennemis qui, à leur tour, furent mis en déroute par quelques eſcadrons que ce capitaine conduiſit contre eux. Mais il tomba ſur un gros de cavalerie Allemande, qui le chargea ſi rudement, que, malgré toute ſa bravoure, il fut pouſſé fort loin. Charles, averti de ce déſavantage, vole

à son secours avec les plus braves de sa troupe, & criant à ses guerriers : « A l'estoc, » soldats ! A l'estoc ! » Aussi-tôt le combat se rétablit. La cavalerie, mêlée à l'infanterie, fond sur les bataillons & sur les escadrons Allemands ; tue les hommes & les chevaux ; enfonce ceux qui veulent résister, & dissipe, après une heure de combat, les deux premiers corps de l'armée de Mainfroi. Le reste suivit bientôt leur exemple ; & la déroute devint générale. Les François s'acharnerent à la poursuite des fuyards, & en firent un horrible carnage qui dura jusqu'à minuit. Trois mille hommes des troupes de Mainfroi périrent dans cette journée. Quelques auteurs, d'ailleurs dignes de foi, ont dit, sans fondement, qu'il n'y eut qu'un seul chevalier tué dans l'armée de Charles. On ignora, pendant deux jours, quel avoit été le sort du prince vaincu. Le troisieme, il fut trouvé parmi les morts, couvert de sang & de poussiere. Les officiers François, qui n'avoient pu s'empêcher d'admirer sa valeur, demanderent au roi la permission de lui donner la sépulture ; mais Charles la refusa, parce que Mainfroi étoit excommunié. On le jetta dans un fossé, le long du grand chemin, où les soldats le couvrirent d'un monceau de pierres, qui lui servit de monument.

BÉRÉE. (*siége de*) Après la conquête de Sura, Chosroës alla camper devant Bérée, appellée maintenant *Alep*, pour en former le siége. Les habitans, à son approche, se retirerent de nuit dans la citadelle ; &, lorsque les Perses se disposoient à donner l'assaut,

ſurpris de ne voir perſonne ſur les murailles, ils vinrent en inſtruire le monarque. Ce prince ordonna de monter à l'eſcalade. On ouvrit les portes; & l'on mit le feu aux maiſons. Enſuite on attaqua la citadelle : elle fit peu de réſiſtance; & Choſroës, à la priere de Mégas, évêque de la ville, prélat qu'il eſtimoit, permit aux citoyens de ſe retirer où ils voudroient. *L'an 540.*

BERGERAC. (*ſiége de*) La guerre s'étant rallumée, en 1345, entre la France & l'Angleterre, le comte de Liſle-Jourdain, qui commandoit en Guienne pour le roi Philippe VI, ſe renferma dans Bergerac, place très-forte ſur la Dordogne, afin de s'oppoſer au paſſage des Anglois qui vouloient pénétrer dans le Périgord. En effet ce fut la premiere place qu'ils attaquerent. Ils y livrerent deux aſſauts ſi furieux, que le gouverneur, déſeſpérant de pouvoir en ſoutenir un troiſieme, jugea plus à propos de laiſſer, par ſa retraite, les habitans libres de ſe rendre à compoſition. Cet avantage fut ſuivi de la conquête de tout le Périgord.

BERGHEN. (*bataille de*) Le prince Ferdinand de Brunſwich, général de l'armée Hanovrienne, ouvrit de bonne heure, en Allemagne, la campagne de 1759, dans le deſſein de ſurprendre les François, de les repouſſer au-delà du Rhin, de tranſporter la guerre dans la Franconie & dans le Palatinat, & de répandre dans ces contrées, amies de la nation rivale, la terreur, la déſolation & la mort. Il avoit habilement raſſemblé quarante-cinq mille hommes; &, ſuivant

ſon calcul, il devoit battre les François avant qu'ils euſſent pu ſe réunir.

Le maréchal de Contades, qui venoit de ſuccéder au comte de Clermont, dans le commandement de l'armée, ne s'y trouvoit pas même pour lors, & ne pouvoit y arriver dans le tems deſtiné à frapper le grand coup. Tout rouloit ſur l'illuſtre M. de Broglie. Ce général, en diverſes occaſions, avoit montré une intelligence ſupérieure, une valeur héroïque, une vigilance toujours active; mais, n'ayant jamais commandé en chef contre un ennemi auſſi ruſé que le prince Ferdinand, on n'oſoit pas encore décider s'il pourroit ſoutenir, dans une affaire critique, la grande réputation qu'il s'étoit acquiſe. Après avoir combiné toutes les démarches du général Hanovrien, il devina ſon projet, & jugea bientôt, ou qu'il alloit ſe joindre à l'armée Pruſſienne, pour écraſer celle de l'Empire, ou qu'il ſe rabatroit tout-à-coup ſur les François cantonnés autour de Francfort, où ſe trouvoit leur quartier général. Dans cette incertitude, M. de Broglie avoit eu la ſage précaution de fortifier le village de Berghen, où il prévoyoit que ſe porteroient tous les efforts de l'ennemi; &, long-tems avant l'action, il l'avoit annoncé à Verſailles.

Le prince Ferdinand fut encore plus prompt que les François ne l'avoient prévu. Il marcha contre eux, à la tête de ſa nombreuſe armée. En vingt-quatre heures, M. de Broglie n'avoit pu raſſembler plus de vingt-cinq mille hommes. Mais, ſûr de la bonté de ſes diſpoſitions, & de l'ardeur du ſoldat qui ne de-

mandoit qu'à combattre, il ne compta pas le nombre de ſes guerriers; &, fermant les yeux ſur les forces ſupérieures des Hanovriens, il les attendit de pied ferme & avec cette noble hardieſſe qui préſage preſque toujours la victoire.

Le 13 d'Avril, à neuf heures du matin, l'ennemi paroît & s'ébranle. Il commence l'action par l'attaque du village de Berghen. Les François le reçoivent avec cette bravoure impétueuſe, qui ſouvent les rend invincibles. Trois fois repouſſés, avec un grand carnage, les Hanovriens renoncent enfin à l'eſpérance d'emporter un poſte ſi bien défendu. Alors le prince eut recours à un ſtratagême qui ne lui réuſſit pas mieux que la force ouverte. Il feignit de vouloir ſe retirer, afin que les François, dans la fougue de leur ardeur, quittaſſent leur poſition avantageuſe, & puſſent être défaits à coup ſûr. Le duc de Broglie, trop clair-voyant pour s'en laiſſer impoſer par une ruſe ſi commune, & jugeant d'ailleurs que le prince ne manœuvroit ainſi que pour amuſer juſqu'à ce que la nuit favoriſât ſa retraite, ne branla point de ſon poſte, & laiſſa partir les Hanovriens ſans les pourſuivre. Il dut être ſatisfait de cette glorieuſe journée qui rétabliſſoit l'honneur des armes Françoiſes. Il fit échouer les deſſeins hardis du plus délié des généraux. Il délivra de l'oppreſſion tous les Etats voiſins, alliés, amis du roi ſon maître, qui, ſans ce mémorable triomphe, auroient eu à ſouffrir les plus cruelles vexations. Le nombre des ennemis tués ou bleſſés n'excéda pas ſix mille. Parmi

les

les premiers, on regretta ſur-tout le brave prince d'Iſembourg. La victoire ne coûta pas plus de trois mille hommes. Le général Hanovrien ſçut prendre ſon parti en capitaine ſenſé, ferme & courageux. La fortune lui avoit dérobé une victoire qui paroiſſoit dûe à l'habileté de ſes diſpoſitions. Il ſe conſola de ce revers, en attendant que ſes ennemis fiſſent une faute dont il pût profiter. Il ne crut pas même qu'il lui fût honteux de rétrograder devant eux juſques dans le centre du duché de Hanover. Il leur abandonna ainſi la Heſſe, pour laquelle il avoit combattu malheureuſement.

BERG-OP-ZOOM. (*ſiéges de*) 1. La cour de Madrid avoit mis à la tête de ſoixante mille hommes le fameux Spinola. Ce général, pour ſe conformer à l'intention de ſon maître, entra ſur les terres de la Hollande, & ſe préſenta devant Berg-op-Zoom, ville célèbre du Brabant Hollandois, dont la ſituation dans des marais rend les approches très-difficiles. Les Eſpagnols prirent leurs poſtes; dreſſerent leurs batteries; foudroyerent les remparts; donnerent pluſieurs aſſauts; firent trembler les aſſiégés. Mais, le prince d'Orange leur ayant donné du ſecours, les aſſiégeans ſe retirerent, le 2 d'Octobre 1622, après avoir perdu dix mille hommes, & conſumé près de deux mois à faire d'inutiles efforts. Cette glorieuſe réſiſtance fit donner à Berg-op-Zoom le titre de Pucelle.

2. Pendant plus d'un ſiécle, cette vierge fut intacte. Mais, en 1747, elle ſe vit ra-

vir, par l'illuſtre & impétueux Lowendhal; l'honneur & la réputation dont elle jouiſſoit depuis tant d'années. Pour recueillir les fruits de la mémorable journée de Lawfeld, Louis XV ordonna le ſiége de cette importante place; & ſes guerriers, brûlant du deſir de ſignaler leur courage, s'empreſſerent d'obéir. Nous ſuivrons le célèbre auteur de la Henriade dans le récit de cette expédition fameuſe. C'eſt mériter l'approbation du lecteur; c'eſt conſulter ſon goût, que d'offrir à ſes regards les productions d'un écrivain que le public admire, & que ſes envieux même eſtiment.

» (*Le 11 de Juillet.*) On mit le ſiége devant » Berg-op-Zoom, place réputée imprena- » ble, moins parce que le célèbre & ingénieux » Cohorn y avoit épuiſé ſon art; que parce » qu'elle étoit continuellement rafraîchie par » l'Eſcaut, qui forme un bras de mer der- » riere elle. Outre ces défenſes, outre une » nombreuſe garniſon, il y avoit des lignes » auprès des fortifications, &, dans ces » lignes, un corps de troupes, qui pouvoit » à tous momens ſecourir la ville. De tous » les ſiéges qu'on a jamais faits, celui-ci peut- » être a été le plus difficile. On en chargea » le comte de Lowendhal, qui avoit déja » pris une partie du Brabant Hollandois... » Les Alliés & les François, les aſſiégés & les » aſſiégeans même crurent que l'entrepriſe » échoueroit. Lowendhal fut preſque le ſeul » qui compta ſur le ſuccès. Tout fut mis en » œuvre par les Alliés: garniſon renforcée, » ſecours de proviſions de toute eſpece par

» l'Escaut, artillerie bien servie, sorties des » assiégés, attaques faites par un corps con- » sidérable, qui protégeoit les lignes auprès » de la place, mines qu'on fit jouer en plu- » sieurs endroits. Les maladies des assiégeans, » campés dans un terrein mal-sain ; secon- » doient encore la résistance de la ville. Ces » maladies contagieuses mirent plus de vingt » mille hommes hors d'état de servir ; mais » ils furent aisément remplacés. Enfin, après » trois semaines de tranchée ouverte, le » comte de Lowendhal fit voir qu'il y avoit » des occasions où il faut s'élever au-dessus » des règles de l'art. Les brèches n'étoient » pas encore praticables. Il y avoit trois ou- » vrages foiblement commencés, le ravelin » d'Edem, & deux bastions, dont l'un s'ap- » pelloit la *Pucelle*, & l'autre *Cohorn*. Le » général résolut de donner l'assaut à la fois » à ces trois endroits, & d'emporter la ville. » (*Le 16 de Septembre.*) Les François, en » bataille rangée, trouvent des égaux, & » quelquefois des maîtres dans la discipline » militaire. Ils n'en ont point dans ces coups » de main, & dans ces entreprises rapides, » où l'impétuosité, l'agilité, l'ardeur renver- » sent, en un moment, les obstacles. Les » troupes commandées en silence, tout étant » prêt au milieu de la nuit, les assiégés se » croient en sûreté. On descend dans le fossé ; » on court aux trois brèches : douze grena- » diers seulement se rendent maîtres du fort » d'Edem ; tuent ce qui veut se défendre ; font » mettre bas les armes au reste épouvanté. Les » bastions la Pucelle & Cohorn sont assaillis

» & emportés avec la même vivacité. Les » troupes montent en foule. On emporte » tout; on pouſſe aux remparts; on s'y forme: » on entre dans la ville, la bayonnette au » bout du fuſil. Le marquis de Lugeac ſe ſaiſit » de la porte du port. Le commandant de la » fortereſſe de ce port ſe rend à lui à diſcré- » tion : tous les autres forts ſe rendent de » même. Le vieux baron de Cromſtrom, » qui commandoit dans la ville, s'enfuit vers » les lignes. Le prince de Heſſe-Philipſtadt » veut faire quelque réſiſtance dans les rues, » avec deux régimens, l'un Ecoſſois, l'autre » Suiſſe; ils ſont taillés en piéces : le reſte » de la garniſon fuit vers ces lignes qui de- » voient la protéger. Ils y portent l'épou- » vante. Tout fuit : les armes, les proviſions, » le bagage, tout eſt abandonné : la ville eſt » en pillage au ſoldat vainqueur. On s'y ſaiſit, » au nom du roi, de dix-ſept grandes barques » chargées dans le port de munitions de toute » eſpece, & de rafraîchiſſemens que les villes » de Hollande envoyoient aux aſſiégés. Il y » avoit ſur les coffres, en gros caracteres : » A L'INVINCIBLE GARNISON DE BERG- » OP-ZOOM. Le roi, en apprenant cette » nouvelle, fit le comte de Lowendhal ma- » réchal de France. La ſurpriſe fut grande à » Londres, la conſternation extrême dans » les Provinces-Unies. L'armée des Alliés fut » découragée. »

Le comte de Lowendhal, dans la lettre qu'il écrivit, le lendemain de cette glorieuſe journée, au maréchal de Saxe, eſtime ſa perte à quatre cens hommes ſeulement; &

celle des ennemis, à cinq mille, tant tués que prisonniers. Il fait un éloge bien honorable à la nation de la valeur des troupes, & des services de MM. de Valiere, de Custine, de Périgord, de Robecq, de Rochefort, de Lugeac, de Faucon, de Courbuisson, de Piat & de Saint-Afrique.

BERLIN. (*prise de*) Les Autrichiens, aux ordres du général Lascy, & les Russes, commandés par le traître Tottleben, s'étant répandus dans le Brandebourg, se jetterent tout-à-coup sur Berlin, & surprirent cette capitale. Cette camisade, qui arriva, le 9 d'Octobre 1760, eut cela de remarquable, qu'elle fut suivie de toutes les horreurs qui accompagnent un violement manifeste de la foi jurée. Le commandant de cette ville avoit stipulé, dans la capitulation, qu'il ne seroit fait aucun dommage aux biens & demeures, tant du roi que des particuliers, & que, moyennant l'acquit des contributions, les nouveaux hôtes n'useroient d'aucune violence. Ils n'eurent aucun égard à leurs propres engagemens. Outre les déprédations que les citoyens eurent à supporter, on leur causa la douleur de voir les Russes, de concert avec les Autrichiens, décharger leur haine & leur fureur sur tous les édifices royaux; s'acharner, comme des Barbares, contre tous les monumens les plus respectables de l'antiquité; briser les statues; déchirer les tableaux; faire sauter les magasins en l'air; détruire l'hôtel des Invalides; ruiner la fonderie, les moulins, l'arsenal, & laisser par-tout les affreux vestiges de leur cruelle apparition. Ex-

cès inexcusables, si le roi de Prusse ne les eût comme légitimés lui-même par sa conduite à Dresde.

BERSETH, (*journée de*) Quelques mois après la seconde défaite de Nicanor, près de Béthoron, Démétrius, roi de Syrie, ayant appris le mauvais succès de ses troupes, envoya de nouveau en Judée Bacchide & Alcime, avec une grande armée. Ces généraux placerent leur camp près d'un village nommé *Berseth*, dans lequel Judas-Machabée s'étoit retranché. Ce grand homme, accoutumé à vaincre les Syriens, n'avoit alors avec lui que trois mille soldats. Mais, effrayés, pour la plûpart, du grand nombre des ennemis, ils prirent la fuite; & il ne resta plus sous les drapeaux d'Israël que huit cens braves déterminés à tout. C'en étoit assez pour le grand courage de Judas; & sa foi lui rappelloit qu'avec moins de troupes encore, Gédéon, par la protection du ciel, avoit mis en fuite les nombreux bataillons de Madian. Rempli de cette noble & sainte confiance, il n'hésita pas à marcher à l'ennemi. Bacchide plaça ses soldats sur plusieurs lignes; mit sa cavalerie aux deux ailes : les troupes légeres furent postées avec les archers au corps de bataille; & les phalanges Macédoniennes eurent ordre de les soutenir. On eût dit que le général de Syrie alloit combattre toutes les forces d'un grand Empire : c'est que la réputation & la valeur de Machabée valoient seules des armées formidables. Ce héros rangea sa petite troupe dans le même ordre, & fondit le premier sur l'ennemi. Jamais combat ne fut plus opiniâ-

tre. On ſe battit ſans relâche, depuis le matin juſqu'au ſoir. Judas, à la tête des plus vaillans d'entre ſes guerriers, rompit l'aile droite des Syriens. Mais, lorſqu'il ne ſongeoit qu'à terminer ſa victoire, il fut enveloppé par l'aile gauche. En vain il fit les plus grands efforts pour s'ouvrir un paſſage : en vain ſon bras redoutable immoloit des milliers de victimes; il reçut lui-même le coup mortel, & rendit l'eſprit ſur un monceau de cadavres, l'an 131 avant J. C.

Telle fut la fin glorieuſe de cet homme à jamais mémorable, le bouclier de ſon peuple, le ſoutien de ſa nation, le vengeur du culte de Dieu. Décoré de toutes les vertus qui forment le grand prince, le brave capitaine, le vaillant guerrier; ſage politique, conquérant modeſte, citoyen zélé, &, plus que tout cela, fidèle à la religion de ſes peres, il rendit à la Ville ſainte & au Temple du Seigneur leur ancien éclat. Il aſſura la liberté de ſa patrie : il eut le bonheur ineſtimable de mourir, en combattant pour elle. Tout Iſraël donna à ſa mémoire des larmes ſinceres; &, pendant la triſte cérémonie de ſes funérailles, l'air retentiſſoit de ces accens lugubres : » Comment eſt mort cet homme invinci» ble, qui ſauvoit le peuple d'Iſraël? »

BERZEM. (*priſe de*) Alp-Arſlan, Sultan des Selgiucides de Perſe, voulant joindre le Turqueſtan à ſes vaſtes Etats, entra dans ce pays avec une puiſſante armée, & vint aſſiéger le château de Berzem, l'an 1072. C'étoit la place la plus forte, la plus grande, la mieux ſituée de toute la contrée. Elle étoit

défendue par une garnison de troupes choisies ; & l'intrépide Joseph Cothüal, de la nation des Karizmiens, animoit ces guerriers par ses paroles & par ses exemples. Cependant, malgré la plus brave résistance, Berzem fut emporté d'assaut, & Joseph fut conduit aux pieds du Sultan. Ce vainqueur superbe couvrit d'outrages son illustre prisonnier. Joseph, indigné, lui dit fièrement : » Je t'avois cru l'ame plus noble ; mais je me » suis trompé, & je ne vois qu'avec douleur que je ne me suis rendu qu'à un » lâche, qui deshonore sa victoire & qui » fait rougir la fortune. Je suis honteux de » périr par l'ordre d'un Sultan qui a cent » mille bras ; mais tu dois l'être bien davantage, s'il te reste quelque sentiment d'honneur. Vil tyran, délivres-toi promptement » de la présence d'un homme qui t'auroit fait » pâlir tête à tête. » Le Sultan, transporté de rage, condamne Joseph à la mort, & ordonne qu'on l'attache à quatre pieux par les quatre membres. Aussi-tôt le prisonnier, plein de fureur, tire un poignard, & s'élance sur le Sultan. Les gardes l'arrêtent. Alp-Arslan écarte les gardes ; bande son arc ; vise Joseph, & veut l'immoler lui-même à sa vengeance. Le trait part : Joseph l'évite ; &, comme un lion rugissant, il se jette sur son ennemi, & lui plonge son poignard dans le sein. Le Sultan tombe évanoui. Joseph est attaqué de toutes parts. Il se défend ; il frappe ; il écarte ; il immole : enfin il est terrassé par un coup de levier qu'il reçoit par derriere. Alp-Arslan ne lui survécut que de

quelques jours. On l'enterra à Mérou, l'une des quatre villes principales du Khoraſſan, & l'on mit cette inſcription ſur ſon tombeau :

» Vous tous qui avez vu la gloire d'ALP-» ARSLAN, élevée juſqu'au ciel, venez à » Mérou, & vous la verrez enſevelie ſous » la pouſſiere. »

BESANÇON. (*priſe de*) Le 15 de Mai 1674, Louis le Grand emporta la ville de Beſançon, après neuf jours de ſiége. La garniſon ſe rendit priſonniere de guerre; & la citadelle capitula, le 21. Les Eſpagnols venoient de la bâtir, & la regardoient comme imprenable, parce qu'elle étoit avantageuſement ſituée. Mais ils avoient négligé de fortifier une montagne qui la commande, & qu'ils croyoient trop eſcarpée pour y pouvoir monter du canon. Louis y fit placer quarante piéces de groſſe artillerie, avec des grues & des chaînes de fer; & ces foudres lui ouvrirent les portes de la place.

BÉTHORON. (*journées de*) 1. Séron, gouverneur de la baſſe Syrie pour Antiochus, ayant réſolu de réprimer les révoltes des Juifs & de Judas-Machabée, entra dans la Paleſtine pour châtier ces rebelles, & vint camper près du village de Béthoron. Son armée étoit nombreuſe & formidable; & Judas n'avoit avec lui qu'une poignée de gens timides & affamés. Mais cet admirable général du Peuple de Dieu, leur ayant rappellé le ſouverain pouvoir du Maître qu'ils adoroient, les remplit d'une telle confiance, qu'ils coururent d'eux-mêmes à l'ennemi; le rompi-

rent ; tuerent le général avec huit cens hommes, & forcerent le reſte à ſe diſſiper. Cette premiere victoire de Judas-Machabée, remportée cent ſoixante-ſix ans avant J. C. ralluma le courage des Juifs, & opéra la révolution célèbre qui les fit paſſer de l'eſclavage à la liberté.

2. Cinq ans après, Nicanor, qui, déja pluſieurs fois, avoit éprouvé, par ſes défaites, la valeur de Judas & des Juifs, oſa ſe meſurer encore contre ces formidables ennemis. Il vint dans la plaine de Béthoron avec une grande armée ; bien sûr que la victoire, qui n'avoit pas toujours été favorable à Machabée, ſe déclareroit pour lui. Mais il paya cher ſon aveugle préſomption. Judas ſe ſurpaſſa lui-même ; & ſes ſoldats, animés par ce grand homme, firent des prodiges de valeur. L'armée Syrienne fut enfoncée. Trente-cinq mille hommes reſterent ſur la place ; & Nicanor, accablé par une troupe de Juifs, reçut la mort, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine. Sa tête & ſa main droite furent portées à Jéruſalem. On les expoſa ſur le temple & ſur la forteresſe ; Judas lui fit couper la langue, & la donna à manger aux oiſeaux, pour punir les blaſphêmes que cet infidèle avoit proférés contre Dieu. Cette victoire mémorable, qui fut la derniere du grand Machabée, procura quelques inſtans de paix à la nation Juive.

BETHSURA. (*journées de*) 1. Lyſias, gouverneur de Syrie, conſterné de la défaite de Nicanor, près d'Emétis, leva promptement une nouvelle armée de ſoixante mille

fantaſſins & de cinq mille chevaux; ſe mit à la tête de ces bataillons nombreux, s'imaginant enchaîner la victoire par ſa préſence; entra dans la Judée, & vint, à travers les montagnes, placer ſon camp dans les plaines de Bethſura. Judas-Machabée eut recours à Dieu, ſon refuge ordinaire; puis, exhortant ſes troupes à combattre avec valeur l'ennemi de leur patrie, de leur religion, de leur liberté, il les conduiſit près des retranchemens de Lyſias. Les Juifs rompirent du premier choc l'avant-garde des Barbares, &, par ce ſuccès inopiné, jetterent une telle épouvante dans toute l'armée, que le général abandonna ſes troupes, & ſe réfugia dans Antioche, réſolu de faire de plus grands efforts que jamais, pour réduire un peuple ſi obſtiné à demeurer libre. En effet, Lyſias revint en Paleſtine, l'année ſuivante, avec une armée plus formidable encore, & forma le ſiége de Bethſura, place forte, voiſine de Jéruſalem. Mais cette ville ſoutint courageuſement ſes aſſauts. Judas ſurvint. Lyſias fut vaincu pour la ſeconde fois, avec perte de douze mille ſix cens hommes; & tous ſes ſoldats prirent la fuite, la plûpart bleſſés & ſans armes. *165 ans avant la Naiſſance de J. C.*

2. Antiochus Eupator, qui avoit ſuccédé à Antiochus Epiphane, ſon pere, voulant rétablir l'honneur de ſes armes, & ſecourir la citadelle de Jéruſalem, qui tenoit encore pour lui, mit ſur pied toutes les forces de ſon royaume; &, fier d'être à la tête de cent mille hommes d'infanterie, de vingt mille

cavaliers & de trente-deux éléphans, il s'avança juſqu'à Bethſura, & ſe retrancha dans le territoire de cette ville qui, les années précédentes, avoit vu fuir ſes ſoldats & ſes généraux. Machabée, ſans s'effrayer aux approches de ce torrent qui menaçoit de tout inonder, marcha courageuſement à ſa rencontre; tomba ſur le quartier du roi; tua quatre mille hommes & le plus grand des éléphans, & s'en retourna après avoir rempli tout le camp de trouble & d'effroi. Malgré cet échec, Antiochus ne quitta point la partie; &, perſuadé que les Juifs ſeroient enfin accablés par le nombre, il réſolut d'en venir à une bataille générale. Les trompettes ſonnerent dès le grand matin. Toutes les troupes ſortirent du camp; & les éléphans, qui portoient des tours de bois garnies de machines, furent placés ſur le front & dans le corps de l'armée, pour la ſoutenir. On en vint aux mains. Jamais les Juifs n'avoient montré tant de valeur. Ils ſe battoient en déſeſpérés; & Judas leur donnoit l'exemple. Un de ſes freres, nommé *Eléazar*, appercevant un éléphant plus grand que les autres, & couvert des armes du roi, crut que le roi lui-même étoit deſſus. L'amour de la patrie parle auſſi-tôt dans ſon cœur; &, brûlant d'une ardeur généreuſe, il court vers l'énorme animal; tue tout ce qui s'oppoſe à ſon courage; &, ſe mettant ſous le ventre de la bête, il la perce; la fait tomber, & meurt écraſé par la chute de ce coloſſe animé. Cependant les Juifs furent vaincus; & le roi de Syrie mit le comble à ſon triomphe par la conquête de Beth-

fura qui se rendit à composition & reçut garnison, l'an 162 avant l'ère chrétienne.

BÉTHULIE. (*siége de*) Enyvré de sa grandeur, ébloui de ses victoires, Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, conçut le dessein de subjuguer tous les peuples de la terre, pour s'en faire adorer. Pour exécuter ce grand projet, ses troupes entrerent dans la Judée, sous la conduite d'Holopherne, général aussi présomptueux que son maître. Il croyoit tout renverser, tout détruire à son approche. Aussi fut-il bien étonné, lorsqu'il vit que les Juifs vouloient lui faire acheter ses triomphes. Plein de colere, il met le siége devant Béthulie, l'une des clefs du royaume de Juda; l'enferme avec sa nombreuse armée, & la réduit bientôt à une extrême misere. La ville alloit succomber, lorsque les chastes attraits d'une charmante veuve firent ce que n'avoient pu faire tant de peuples armés; & renverserent en un moment les formidables bataillons du roi de Ninive. Judith, employant les graces qu'elle avoit reçues de la nature au salut de sa nation, quitta la ville avec une seule servante, & se laissa prendre par des soldats qui la conduisirent à leur général. Les charmes de cette aimable captive dompterent le superbe Holopherne. Judith vit son triomphe: (une femme le voit toujours;) &, pour le rendre complet, l'habile veuve sçut allumer dans le cœur du Barbare les plus violens desirs, & les modérer en même tems par la plus douce espérance. Peu de jours après, l'amoureux général, voulant l'inviter à hâter son bonheur, lui donna une fête ma-

gnifique. Jamais Judith n'avoit été plus adorable à ſes yeux. De copieuſes raſades furent avalées en ſon honneur. Le vin fut prodigué pour célébrer ſes charmes : enfin le bon Aſſyrien, ſe livrant aux plus grands excès pour prouver à ſa maîtreſſe le violent amour dont il étoit épris, acheva de perdre le peu de raiſon que lui avoit laiſſé cette belle Juive. On le porta dans ſa tente : Judith & ſa ſervante reſterent ſeules avec lui. Alors cette généreuſe femme, voyant l'inſtant d'exécuter ſon noble projet, ſaiſit le ſabre de l'infidèle, &, levant les yeux vers le Seigneur qui armoit ſon bras, elle frappe de deux coups ſon trop crédule amant, & lui tranche la tête. Elle l'enveloppe dans un ſac, & regagne, avec ſa ſervante, les murs de Béthulie. Elle y fut reçue en triomphe; & le peuple chantoit les merveilles que le Tout-puiſſant avoit opérées par la main de cette héroïne. Au point du jour, on ouvrit les portes : les habitans ſortirent en foule; & les ennemis déconcertés chercherent leur ſalut dans une prompte fuite, après avoir perdu les deux tiers de leur armée. *656 avant J. C.*

BÉTULE. (*bataille de*) Aſdrubal avoit deſſein de paſſer en Italie pour ſecourir le grand Annibal ſon frere. Mais Scipion l'Africain ſçut bien faire échouer ce projet, qui peut-être, s'il eût réuſſi, auroit cauſé la perte de Rome. Cet habile capitaine chercha le général Carthaginois; le rencontra près de Bétule ou Bécule, ville ſituée dans la campagne de Caſtulon; &, quoiqu'il fût avantageuſement campé ſur des hauteurs, il

lui livra bataille; l'enfonça; le mit en fuite; prit & brûla ſon camp. 209 *avant J. C.*

BÉZABDE. (*priſe de*) Bézabde, ſituée ſur une hauteur au bord du Tigre, & défendue par un double mur dans les endroits les plus acceſſibles, étoit l'une des plus fortes places du pays, nommé *Zabdicène*. La garniſon étoit compoſée de trois légions & d'un grand nombre d'archers. Sapor II, roi de Perſe, qui avoit déclaré la guerre aux Romains, voulut s'en rendre maître. L'ayant environnée, il vint en perſonne la reconnoître au milieu d'un gros de cavalerie, & s'avança juſqu'au bord du foſſé. Une grêle de flèches & de pierres, qui partirent à l'inſtant des remparts, l'obligea bientôt à regagner ſon camp. Les aſſiégés firent une belle & vigoureuſe défenſe. Ils ne ceſſerent pas de combattre, lors même qu'ils virent l'ennemi dans la ville. Ils ne céderent qu'à la multitude des Perſes. Bézabde fut ſaccagée. Femmes, vieillards, enfans, tout fut immolé par la fureur du ſoldat. Neuf mille priſonniers, qui échapperent au carnage, furent tranſplantés en Perſe, l'an 360 de J. C. Bientôt après, Conſtance voulut reprendre cette ville; mais la réſiſtance qu'il y trouva, le contraignit d'en lever le ſiége.

BÉZIERS. (*priſe de*) L'héréſie avoit infecté les provinces méridionales de la France; & ſon funeſte poiſon faiſoit, de jour en jour, les plus triſtes ravages. Déja toute la Provence, Toulouſe, Montpellier, Narbonne, étoient remplies de ſectaires fanatiques & audacieux. Albi ſur-tout en comp-

toit presqu'autant que de citoyens ; & c'est du nom de cette ville que les hérétiques prirent celui d'*Albigeois*. Rome ouvrit les yeux. Les foudres de l'excommunication grondèrent. Raymond VI, comte de Toulouse, prince plus malheureux que coupable, fut anathématisé avec tous ses sujets. Les princes voisins s'armèrent ; & l'on vit, pour la première fois, une Croisade contre des Chrétiens plus dignes de pitié que de colère. Les pieux guerriers s'avancèrent vers Béziers, ville forte, agréable, & située sous un ciel si benin, que, « si Dieu, dit le proverbe, vouloit » habiter la terre, il choisiroit Béziers (*a*). » Elle ne put soutenir l'effort de cinq cens mille combattans. Les Croisés, avant de monter à l'assaut, demandèrent à Arnaud, abbé de Cîteaux, & l'un des chefs ecclésiastiques de l'armée, ce qu'ils devoient faire dans l'impossibilité où l'on étoit de distinguer les Catholiques des Hérétiques : « Tuez-les tous, » dit l'enfant de S. Bernard, Dieu connoît » bien ses brebis. » On ne distingua ni l'âge, ni le sexe, ni la religion. Soixante mille habitans furent égorgés, & sept mille furent immolés dans l'église de la Magdeleine, où ils s'étoient réfugiés, l'an 1209.

BIBRACTÉ. (*bataille de*) C'est sur-tout contre les Gaulois que César déploya cet intrépide courage qui lui mérita le surnom de *Grand*. Pendant les neuf années qu'il donna à la conquête de ces vastes pays que nous

(a) *Si Deus in terris vellet habitare, Biterris.* habi-

habitons, il fit briller, dans le degré le plus éminent, la ſageſſe la plus profonde, la prudence la plus conſommée, l'induſtrie la plus ingénieuſe, la fermeté la plus inébranlable. C'eſt cet homme immortel qu'il faut étudier ſans ceſſe : ce ſont ſes démarches qu'il faut ſuivre avec attention, ſi l'on veut connoître le grand art de défendre la patrie, & prétendre à la gloire de combattre pour étendre ſon Empire.

De tous les peuples des Gaules, le plus opiniâtre & le premier qui tourna contre lui les armes de Céſar, fut le corps Helvétique. Ces fiers guerriers, braves alors comme ils le ſont aujourd'hui, ne voulurent jamais ramper devant un Souverain, & ſe crurent toujours aſſez ſages pour être les gardiens & les conſervateurs de leur liberté. Le général Romain les vainquit pluſieurs fois, mais il ne put les ſoumettre. Ils s'étoient raſſemblés en armes, près de Bibracte, maintenant Autun. Céſar n'étoit pas loin de-là. Ils eurent la hardieſſe de venir l'attaquer. A leur approche, Céſar retire ſes troupes ſur une colline, & fait marcher ſa cavalerie au-devant des Barbares pour les arrêter. Il prend tous ſes avantages : il couvre toute la colline d'armes & de ſoldats ; il forme ſon corps de bataille de quatre légions ſur leſquelles il comptoit beaucoup, parce qu'elles avoient déja ſervi. Il place au corps de réſerve deux autres légions nouvellement levées dans la Gaule Ciſalpine. Ces précautions étoient très-néceſſaires. Les Helvétiens repouſſerent aiſément la cavalerie Romaine ; &, formant une phalange quarrée,

qu'ils rempararent d'une tortue militaire, c'eſt-à-dire de leurs boucliers ſerrés les uns contre les autres en devant, ſur les flancs, par-deſſus leurs têtes, ils s'avancerent avec intrépidité; &, malgré le déſavantage du lieu, ils attaquerent les Romains poſtés à mi-côte. Céſar ſentit la grandeur du danger; &, pour faire connoître à ſes ſoldats qu'il prétendoit le partager avec eux, il mit pied à terre avec tous les officiers, & fit retirer tous les chevaux, afin qu'il ne reſtât d'eſpérance à perſonne, que dans la victoire. On donna le ſignal, vers le milieu du jour; & la bataille ſe ſoutint juſqu'au ſoir, ſans que les Romains viſſent le dos d'un ſeul ennemi. Après même que l'armée Helvétienne eût été obligée de reculer, elle revint de nouveau à la charge, pour arracher la victoire qu'elle n'abandonnoit qu'à regret. Enfin il ſe livra encore autour des bagages un troiſieme combat, qui dura bien avant dans la nuit. Tous ces efforts d'une bravoure opiniâtre furent néanmoins inutiles. Les Romains s'emparerent & du camp & des bagages, mais non ſans une grande perte. Céſar, qui, dans ſes excellens Commentaires, ne marque point le nombre de ſes morts, avoue que le ſoin de les enſevelir, & celui de panſer les bleſſés, l'obligerent de demeurer ſur les lieux l'eſpace de trois jours, pendant leſquels les malheureux reſtes de la nation Helvétique, au nombre de cent trente mille têtes, ſe retirerent par une fuite précipitée, 60 ans avant J. C.

BITONTO. (*bataille de*) Les Impériaux, au nombre de neuf à dix mille hommes

commandés par le général Viſconti, s'étoient retranchés à Bitonto dans la Pouille. Le 25 de Mai 1734, les Eſpagnols, ſous les ordres du général Montemar, vinrent les attaquer, & les forcerent, après un combat de trois heures. A peine échappa-t-il deux mille ennemis au fer du vainqueur ou à la priſon. Les drapeaux, les étendards, l'artillerie, les bagages, la caiſſe militaire; tout, en un mot, fut le prix de la valeur. Cette victoire décida irrévocablement de la deſtinée du royaume de Naples, qui rentra ſous la domination des Eſpagnols, vingt-ſix ans après qu'il leur eût été enlevé. Pour récompenſer dignement Montemar, entre les mains duquel les armes Eſpagnoles avoient ſi glorieuſement triomphé, Philippe V le créa Grand d'Eſpagne, & Duc de Bitonto, renouvellant en ſa faveur la coutume flateuſe établie chez les Romains, de donner aux généraux le ſurnom de leurs conquêtes & de leurs victoires.

BITTHER. (*ſiége de*) Les Juifs ne pouvoient ſe façonner au joug des Romains. Ce peuple forcené, pourſuivi ſans ceſſe par le ſang du Dieu qu'il avoit crucifié, hâtoit lui-même ſon entiere deſtruction par ſes révoltes fréquentes. Un brigand, un voleur de profeſſion, appellé *Barcoquebas*, qui avoit l'audace de ſe donner pour le Meſſie, ſans autre titre que l'interprétation de ſon nom, qui veut dire *Fils de l'Etoile*, ſe mit à la tête des ſéditieux, & fit aux Romains une guerre de trois ans, dont l'exploit le plus mémorable fut le ſiége de Bitther. C'étoit une ville forte, peu diſtante de Jéruſalem; & les re-

belles, chaſſés de leurs autres retraites, s'étoient réfugiés dans celle-ci. Ils s'y défendirent en déſeſpérés, & ſouffrirent avec conſtance toutes les horreurs de la faim & de la ſoif. Il n'eſt point dit que leurs miſeres les aient réduits à ſe rendre : il eſt bien plus probable que la rage, qui les poſſédoit, les détermina à pouſſer la réſiſtance juſqu'à ſe faire prendre de force. Il paroît que Barcoquebas y périt, ſoit en combattant, ſoit par le ſupplice qu'il méritoit. Dans cette guerre, plus de cinq cens quatre-vingt mille Juifs expirerent ſous le fer des Romains. *L'an 135 de J. C.*

BLAKMÈRE. (*bataille de*) Le roi d'Angleterre, Edouard II, étant entré en Ecoſſe pour ſubjuguer ce royaume, livra bataille aux troupes Ecoſſoiſes, près de Blakmère, vers l'an 1323. Le préſomptueux monarque, qui s'étoit flaté d'une victoire certaine, fut entièrement vaincu. La moitié de ſes ſoldats couvrit la plaine, ou reſta dans les fers : l'autre prit la fuite, abandonnant armes, bagages, munitions. Cette victoire ouvrit aux Ecoſſois le chemin de l'Angleterre. Ils y entrerent, le fer & la flamme à la main. Ils y commirent tout le dégât qu'Edouard s'étoit promis de faire dans leurs provinces.

BLÊNEAU. (*journée de*) Louis XIV & toute la Cour ſe retiroient à Gien ſur la Loire, tandis que, pour mettre le monarque à l'abri des tentatives du prince de Condé, le vicomte de Turenne & le maréchal d'Hocquincourt, généraux de l'armée royale, campoient, le premier à Briare, & le ſecond à

Blêneau. Le maréchal, qui croyoit n'avoir rien à craindre, avoit trop écarté ſes quartiers les uns des autres. Le prince de Condé profita de cette faute. Il parut tout-à-coup à la tête de ſes troupes; enfonça la garde avancée; renverſa les lignes; prit cinq quartiers; pilla tous les bagages; diſſipa & bataillons & eſcadrons, & répandit dans tout le camp la terreur & la confuſion. Le cardinal Mazarin, juſtement alarmé, vole à Gien, au milieu de la nuit; réveille le roi qui dormoit d'un profond ſommeil, & lui apprend la défaite ſoudaine de ſes troupes. On s'aſſemble en tumulte; & l'on propoſe de ſauver le roi par la fuite, & de le conduire ſecrettement à Bourges. Pendant qu'on délibéroit, le prince de Condé victorieux approchoit de Gien: la crainte & la déſolation précédoient ſa marche formidable. Mais l'immortel Turenne, inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, ſe préparoit à diſſiper, par ſa préſence, cet orage terrible. Il n'avoit que trois mille cinq cens hommes; & le vainqueur comptoit quatorze mille combattans ſous ſes drapeaux. D'abord le Vicomte envoie dire au cardinal-miniſtre, que le roi & toute la cour peuvent reſter à Gien, & qu'il répond de leur ſûreté: enſuite il emploie toutes les reſſources de ſon génie fécond, pour poſter avantageuſement ſa petite armée. Il s'arrêta dans une grande plaine, au milieu de laquelle étoient un bois & un marais. Il mit le bois à ſa droite, & le marais à ſa gauche. Entre l'un & l'autre s'élevoit une eſpece de chauſſée de terre, qui ne pouvoit conte-

nir que deux eſcadrons de front. Ce fut par cet endroit que s'avança le prince de Condé. A peine le vicomte l'eut-il apperçu, qu'il leva tout-d'un-coup ſon camp; &, ſe retirant du côté de Gien, il feignit de craindre l'ennemi, & de prendre la fuite. Condé tombe dans le piége. Il enfile la chauſſée pour atteindre ces prétendus fuyards. Turenne laiſſe paſſer quelques corps; puis, faiſant volte-face, il fond, l'épée à la main, ſur les ſoldats; les accable & les renverſe. Le prince reconnut alors qu'il s'étoit laiſſé ſurprendre. Il fit ſonner la retraite. Mais le vicomte, qui avoit prévu ce mouvement, avoit fait pointer ſon canon droit à la chauſſée. Il le fit jouer dans ce moment; & plus de quatre cens hommes reſterent ſur la place. Ce combat, ſi célèbre dans notre Hiſtoire, ſe livra, le 7 d'Avril 1652, & mérita les plus grands éloges au vicomte de Turenne. Dans l'excès de ſa joie, la reine-mere lui dit publiquement: « Vous » venez de mettre une ſeconde fois la cou» ronne ſur la tête de mon fils. »

BLORE-HÉATH. (*bataille de*) Les rebelles d'Angleterre, ayant raſſemblé leurs forces, ſous les ordres du comte de Salisbury, ſe trouverent en état de tenir la campagne contre l'armée de Henri VI. Ils étoient en marche pour joindre le duc d'Yorck, lorſqu'ils furent ſurpris, le 23 de Septembre 1459, à Blore-Héath, ſur la liſiere de Staffordshire, par le lord Audley. Un petit ruiſſeau, dont les rives étoient eſcarpées, ſéparoit les deux armées. Salisbury, dont les troupes étoient fort inférieures à celles du roi, ſuppléa à leur

nombre par un ſtratagême dont il y a peu d'exemples dans les guerres civiles des Anglois, où l'on remarque plutôt un courage inſenſé, dit un auteur de cette nation, que de ſages opérations militaires. Il feignit de ſe retirer, &, par cette ruſe, engagea le lord Audley à le pourſuivre vivement. Mais, lorſqu'une partie des troupes ennemies eut paſſé le ruiſſeau, Salisbury fit face tout-à-coup; &, ſoit par la ſurpriſe que leur inſpira ce mouvement ſoudain, ſoit par la foibleſſe où les mettoit cette diviſion, il les enfonça ſans peine. L'exemple de la fuite fut bientôt ſuivi du reſte de l'armée royale; & Salisbury, après avoir remporté une victoire complette, gagna Ludlow, lieu du rendez-vous général de la faction d'Yorck.

BODEGRAVE. (*priſe de*) Pendant que toutes les places de la Hollande fléchiſſoient devant les généraux de Louis XIV, Bodegrave oſa réſiſter. Le duc de Luxembourg l'attaqua, & la prit d'aſſaut, pendant la nuit, le 28 de Novembre 1672. Le général l'abandonna au pillage des ſoldats pour prix de leurs fatigues. « Ils y mirent le feu, dit M. de » Voltaire; &, à la lueur des flammes, ils » ſe livrerent à la débauche & à la cruauté. » Il eſt étonnant que le ſoldat François ſoit » ſi barbare, étant commandé par ce prodi- » gieux nombre d'officiers qui ont, avec » juſtice, la réputation d'être auſſi humains » que courageux. Ce pillage fut ſi exagéré, » que, plus de quarante ans après, j'ai vu les » livres Hollandois, dans leſquels on appre- » noit à lire aux enfans, retracer cette aven-

» ture, & inſpirer la haine contre les Fran-» çois à des générations nouvelles.» On rapporte que le duc animoit lui-même la barbarie de ſes troupes, & qu'il leur crioit : « Point » de quartier ! Tuez, pillez, violez ! »

BOIS-LE-DUC. (*ſiége de*) Le prince Maurice qui, depuis long-tems, avoit de grands deſſeins ſur cette place importante du Brabant, s'en approcha tout-à-coup, & l'inveſtit, le 19 d'Août 1603. Juſqu'à ce jour, il avoit fait les plus grands efforts pour s'en rendre maître, ſans avoir pu réuſſir : il ne fut pas plus heureux cette fois. L'archiduc trouva moyen de la mettre en ſûreté, en y faiſant entrer une garniſon de trois mille hommes ; &, ſur la fin d'Octobre, Maurice, voyant ſes projets renverſés, alla prendre ſes quartiers d'hyver.

Ce ne fut qu'en 1629, que les Hollandois entrerent dans Bois-le-Duc ; & l'évêque, qui y étoit alors, fut contraint de ſe retirer avec tout ſon clergé.

BOLINA. (*ſiége de*) Amurat I, étant entré en Europe avec une grande armée, vint mettre le ſiége devant Bolina, château que l'art & la nature ſembloient avoir fortifié de concert. La bravoure de la garniſon rendoit l'entrepriſe ſi difficile, que ce prince commençoit à déſeſpérer du ſuccès. Il implore le ſecours du Ciel, & ſupplie humblement le Maître du monde de le faire entrer dans la forteresſe ennemie. A peine eut-il fini ſa priere, diſent les hiſtoriens Muſulmans, qu'au milieu de la nuit, un grand pan de muraille s'écroula tout-à-coup. Le nouveau Joſué donne

auſſi-tôt l'aſſaut ; la place eſt emportée, & toute la garniſon paſſée au fil de l'épée, l'an 1382.

BOMMEL. (*ſiége de*) Les Eſpagnols, ayant pénétré dans l'iſle de Bommel, en 1599, formerent le ſiége de la ville qui lui donne ſon nom. Le prince Maurice fit une diligence extrême pour la ſecourir, & parut bientôt avec la plus grande partie de ſon armée. Il ſe campa vis-à-vis de la place, ſur le bord oppoſé du Vahal ; en renforça la garniſon de mille hommes, & jetta avec la même promptitude deux ponts ſur le fleuve, l'un au-deſſous, & l'autre au-deſſus de la ville aſſiégée. Le premier n'étoit qu'un aſſemblage de petites barques pour l'uſage de l'infanterie ; mais le ſecond, compoſé de grands pontons, & deſtiné à la cavalerie, étoit aſſez large pour contenir deux chariots de front. Sur le champ, il fit paſſer dans l'iſle trois mille hommes de pied, & quatre cens chevaux, qu'il chargea plus particulièrement de la défenſe de Bommel. Cette place étoit trop petite pour recevoir une auſſi nombreuſe garniſon : elle ſe logea en dehors, & ſe couvrit auſſi-tôt d'un bon retranchement bien flanqué de redoutes, & défendu par un large foſſé. C'eſt ce retranchement qui fournit le premier modèle de cette défenſe, qu'on a depuis appellée *chemin-couvert*. Cette heureuſe invention de Maurice, à qui l'art de la guerre doit, dans ces derniers tems, une grande partie de ſa perfection, fit échouer l'entrepriſe des Eſpagnols ſur Bommel. Ils n'avoient pas encore perfectionné leurs retranchemens, que

l'artillerie Hollandoiſe qu'on avoit établie ſur le bord du Vahal, celle que portoient les barques armées, & le feu de la place, les foudroyerent. Après bien des efforts, ils vinrent à bout de s'en garantir. Ils éleverent de bons épaulemens : ils placerent du canon par-tout où il pouvoit opérer plus ſûrement ; ils commencerent eux-mêmes à battre la ville en ruine, ainſi que le camp retranché des ennemis. On peut rapporter ici l'effet ſingulier de deux coups de canon, dont le premier, tiré des retranchemens Hollandois ſur le camp Eſpagnol, emporta la tête de deux freres, qui, s'étant reconnus par hazard, après une longue abſence, ſe tenoient étroitement embraſſés ; & le ſecond, parti des batteries Eſpagnoles, alla tuer un mari & ſa femme couchés enſemble, dans l'armée de Maurice.

Cependant les Royaliſtes avoient avancé leurs tranchées ; &, n'ayant négligé aucuns moyens de ſe couvrir, ils avoient pratiqué des *zigzags*, & conſtruit des redoutes avec des ſoins infinis. Les aſſiégés firent de leur côté les plus grands efforts, & tenterent une ſortie générale, ſur la fin de Mai. On crut, pour ainſi dire, qu'ils venoient livrer bataille, & non pas combler les travaux, ou nettoyer la tranchée. Les défenſeurs de Bommel tomberent à la fois ſur tous les quartiers. On combattit de part & d'autre avec la plus grande réſolution ; mais enfin la réſiſtance des Eſpagnols rebuta les Hollandois qui ſe retirerent après trois heures de combat. Ils revinrent à la charge la nuit ſuivante, perſuadés qu'ils

ſurprendroïent les aſſiégeans. Ils réuſſirent d'abord ; mais, les Eſpagnols s'étant remis en ordre, ils furent encore contraints d'abandonner leur attaque. Trois jours après, ils voulurent faire de nouveaux efforts qui furent auſſi malheureux. Cependant les Royaliſtes, fatigués de lutter contre tant d'obſtacles, & ne faiſant aucun progrès conſidérable, ſe déterminerent à quitter la partie, au mois de Juin, après avoir perdu plus de deux mille hommes.

BONE, *ou* BONN. (*ſiéges de*) 1. Martin Schenck, excellent officier, ſi connu par ſa bravoure, & par la conſtruction du fort qui porte ſon nom, ayant embraſſé le parti des Etats, travailloit ſans relâche à détruire celui du roi d'Eſpagne. Il tourna vers la ville de Bone, l'une des meilleures places que le Rhin arroſe, & ſituée un peu au-deſſus de Cologne. Il la prit, en 1587, en enfonçant la porte avec un pétard, dont l'invention étoit récente. L'année ſuivante, les Royaliſtes, ſous la conduite du prince de Chimay, ſe mirent en devoir de lui arracher ſa conquête. Ils commencerent par s'emparer de deux forts qui favoriſoient les ſecours qu'on pouvoit amener par le Rhin ; ce qui donna lieu à pluſieurs combats, dont l'avantage reſta toujours aux Eſpagnols. Alexandre de Monti y fit ſur-tout briller ſa rare valeur. Enſuite on s'attacha au corps de la place ; & déja l'on établiſſoit des batteries de pluſieurs côtés, lorſque, le 28 de Septembre 1588, les aſſiégés demanderent à capituler. On les laiſſa ſortir avec tous les honneurs de la guerre.

2. En 1689, le baron d'Asfeld fut assiégé dans Bone par l'électeur de Brandebourg, & se défendit avec vigueur, pendant quatre-vingt-dix-sept jours. Il n'y eut que vingt-sept jours de tranchée ouverte, durant lesquels le canon, les bombes, & tous ces instrumens de mort, imaginés par la fureur, foudroyerent la place avec tant de succès, que le gouverneur, n'ayant plus ni maisons, ni dehors, ni espérance de secours, fut obligé de se rendre, le 12 d'Octobre, & de sortir avec toutes les troupes Françoises.

BORDEAUX. (*siéges de*) 1. Après avoir chassé les Anglois de la Normandie, Charles VII voulut encore les expulser de la Guienne. Mont-Guyon, Blaye, Dax, Fronsac, & plusieurs autres places, alors importantes, ne purent résister à ses troupes victorieuses, ni au feu destructeur de son artillerie dirigée par le célèbre Jean Bureau, qui avoit porté cette partie de l'art militaire à un degré de perfection ignoré jusqu'alors. On s'avança vers Bordeaux, sous les auspices du fameux comte de Dunois. Cette capitale n'étoit pas en état de soutenir un long siége. Elle trembla à la vue des François; elle composa : elle obtint des conditions avantageuses; se soumit, & ouvrit ses portes. Dunois y fit son entrée, & prit possession de la ville, fauxbourgs & châteaux, au nom du roi son maître, l'an 1451.

2. L'année suivante, Bordeaux leva l'étendard de la révolte; & toute la Guienne suivit son exemple. Talbot, l'un des plus grands capitaines, & peut-être le meilleur citoyen

de l'Angleterre, y fut envoyé avec quelques troupes. Mais la défaite de cet illuſtre général devant Caſtillon ouvrit aux François le chemin de la victoire, & les conduiſit devant la ville rebelle. Charles VII étoit lui-même à la tête de ſes guerriers. Il les diſtribue autour de Bordeaux, qui ſe trouve inveſtie par terre, tandis que la flotte Françoiſe fermoit les paſſages de la Gironde, & arrêtoit tous les convois & tous les ſecours.

Tant de préparatifs, une diſpoſition ſi capable d'effrayer, le nom du monarque, la valeur & la fortune de ſes troupes, rien n'intimida pour cette fois la bourgeoiſie révoltée. Elle étoit commandée par un brave officier Anglois, & ſoutenue par quatre mille Anglois, éleves de Talbot. Pour ôter à ces ſoldats tout eſpoir de retraite, on coupa tous les cordages, tous les agrès des vaiſſeaux qui étoient dans le port. Mais bientôt l'effet terrible de l'artillerie Françoiſe, qui foudroyoit nuit & jour les remparts, fit connoître aux ſéditieux l'inutilité de ce beau déſeſpoir. On eſſaya de prévenir les malheurs dont on étoit menacé : on tâcha de fléchir le courroux du monarque offenſé. Cent députés ſe préſenterent devant ce prince, & offrirent de rentrer ſous ſon obéiſſance, à condition qu'ils conſerveroient leurs biens & leurs vies. Charles leur déclara que, « s'ils n'avoient point d'autre propoſition à lui faire, ils n'avoient » qu'à ſe retirer ; que ſon intention étoit de » ſe rendre maître de la ville, & d'en avoir » tous les habitans avec leurs biens à ſa diſcré» tion, afin que leur punition ſervît d'exem-

» ple pour les ſiécles à venir. » Une réponſe ſi ſévere conſterna les députés. Le grand-maître de l'artillerie, Jean Bureau, dit en leur préſence, que, ſous peu de jours, il réduiroit la ville en cendres, par le moyen de ſes *engins volans;* eſpeces de bombes imaginées par cet habile homme. La frayeur, la néceſſité, la foibleſſe, tout obligea les Bordelois à s'humilier ſous la main vengereſſe du monarque François. Ils payerent une amende de cent mille marcs d'argent; perdirent leurs privileges; prêterent un nouveau ſerment; & la garniſon Angloiſe évacua la place. La clémence de Charles tempéra les effets de ſa juſte colere; & du Tillet dit : « Le traitement » gracieux que fit, plus de cent ans y a, le roi » Charles à la Guienne, l'a rendue tant » obéiſſante & dévote à la couronne de » France, que depuis elle n'eut aucune intel» ligence avec les ennemis. » La priſe de Bordeaux acheva la ſeconde conquête de la Guienne, qui retourna à la couronne de France, après en avoir été démembrée pendant trois cens ans.

3. Deux ſiécles d'une paix profonde firent de Bordeaux l'une des plus opulentes & des plus conſidérables villes de l'Europe. La multitude de ſes citoyens, l'étendue de ſon commerce, la grandeur de ſes reſſources, la mirent en état de figurer dans les guerres civiles, qui déchirerent la minorité de Louis XIV. En 1653, cette ville étoit diviſée en deux factions puiſſantes & redoutables. L'une étoit compoſée des riches bourgeois, & ſoumiſe au prince de Condé. Les citoyens moins opu-

lens, & le petit peuple, formoient l'autre. C'étoit-là la plus ſéditieuſe : on lui donnoit le nom de l'*Ormée*, d'un lieu voiſin du château du Ha, où d'ordinaire elle tenoit ſes aſſemblées. En vain la cour & le cardinal Mazarin employerent tour-à-tour la douceur, l'adreſſe, les amniſties, pour faire rentrer ces ſéditieux dans l'obéiſſance dûe au roi. Plus on paroiſſoit les ménager, plus ils devenoient audacieux ; &, pour les ſoumettre, il fallut ordonner aux généraux de Louis XIV d'inveſtir la ville rebelle. Les ducs de Vendôme & de Candale ſe mirent à la tête des troupes. Le comte d'Eſtrades vint les joindre ; &, par ſon conſeil, on forma le ſiége de Bourg, place voiſine, défendue par huit cens Eſpagnols, ſous les ordres de dom Joſeph Oſorio. Elle ſe rendit, après cinq jours de tranchée ouverte. Libourne & pluſieurs autres poſtes ſuivirent ſon exemple ; & Bordeaux ſe vit tellement reſſerrée, que la famine s'y fit bientôt ſentir. Les *Ormëiſtes*, moins riches que leurs rivaux, s'apperçurent les premiers de ce fléau terrible. Dans leur fureur, ils voulurent arracher des ſecours à leurs adverſaires ; mais on ne leur en donna pas le tems. Ceux-ci firent leur paix avec la cour, & ouvrirent les portes aux troupes du roi. Une amniſtie générale rétablit le calme, & détruiſit juſqu'au moindre germe de la rebellion.

BORISLOU. (*combat de*) Le Czar, toujours pourſuivi par Charles XII, avoit raſſemblé la plus grande partie de ſes forces ſur les bords de la riviere de Berczinc, vis-à-vis Bo-

riſlou, dans le deſſein de diſputer le paſſage. Le conquérant du Nord parut ſur le bord oppoſé, le 25 de Juin 1708; &, feignant de vouloir tenter le paſſage à la vue de l'ennemi, il remonte tout-à-coup avec ſon armée trois lieues au-delà, vers la ſource de la riviere; y fait jetter un pont; écraſe trois mille hommes qui défendoient ce poſte, & marche droit à l'armée ennemie. Les Moſcovites ſe garderent bien de l'attendre; &, contens de la défaite de leur détachement, ils ſe retirerent à l'aſpect de ce torrent qui les menaçoit d'une ruine prochaine.

BOSTRA. (*ſiége de*) Les Sarafins, voulant faire la conquête de la Syrie, commencerent cette grande expédition par le ſiége de Boſtra, ville importante, dont un officier, nommé *Romain*, étoit gouverneur pour l'empereur Héraclius. Ce capitaine, étant ſorti de la place, demanda au chef des infidèles ce qu'il venoit faire devant Boſtra? « Je viens, ré» pondit fièrement le Barbare, vous apporter » le paradis ou l'enfer. Déterminez-vous à » vous faire Mahométans, ou à payer tribut, » ou à paſſer ſous le tranchant de nos épées. » Tant de hardieſſe effraya Romain. Il prit avec Khaled, général des Muſulmans, des meſures ſecrettes pour lui livrer la ville; mais, afin de ne donner aucun ſoupçon aux habitans, il défia Khaled au combat. Ils s'approchent tous deux. Ils ſe diſpoſent à ſe battre; s'élancent l'un contre l'autre avec une fureur ſimulée, & ſe portent des coups qui paroiſſoient terribles. Cependant Khaled, par habitude, & ſans y prendre garde, frappoit rudement le

gouver-

gouverneur. « Hola ! s'écria celui-ci, voulez-» vous me tuer ? » .... Non, répondit Kha-» led en riant ; mais il faut bien faire quel-» que chose qui prouve en votre faveur que » vous n'êtes point d'intelligence avec nous. » Dans l'instant, Romain, que ce jeu n'accommodoit pas, prit la fuite & se retira vers les siens. On lui demanda quelles nouvelles il apportoit ? « Point d'autre, répondit-il, sinon » qu'il faut se soumettre au tribut. » Alors il commença le panégyrique de Khaled. Mais on ne lui laissa pas le tems de l'achever. Les citoyens, indignés de sa lâcheté, se jetterent sur lui ; le déposerent, & le confinerent dans sa maison, avec défense d'en sortir, sous peine de la vie. Le successeur qu'ils lui donnerent fut obligé de défier au combat le général ennemi. Abdarahman, fils du Calife Aboubekre, obtint de Khaled la permission de se mesurer, en sa place, avec le Chrétien qui n'échappa que par la fuite au bras vigoureux du jeune Musulman. Abdarahman, furieux de voir échapper son ennemi, déchargea sa rage sur les Chrétiens qui n'avoient été jusques-là que spectateurs. Bientôt les deux armées se mêlerent. Le combat devint terrible ; & l'acharnement ne cessa que lorsque les habitans, couverts de blessures & presque taillés en piéces, se sauverent dans la ville dont ils fermerent les portes. La nuit suivante, Romain perça les murs de Bostra, auxquels touchoit sa maison, & alla donner avis à Khaled de la facilité qu'il auroit de s'y introduire. Le chef des Barbares fit partir sur l'heure le brave Abdarahman, avec cent

hommes d'élite. Romain, les ayant fait entrer dans ſa maiſon, les déguiſa en ſoldats Chrétiens; &, ſous ces dehors trompeurs, ils ſe répandirent en différentes rues, ayant pour mot du guet, *Allah Achbar!* c'eſt-à-dire, « Dieu eſt très-grand! » Abdarahman, accompagné de vingt-cinq Arabes, ſe fit conduire par Romain au château du nouveau commandant contre lequel il avoit combattu. Celui-ci, ſurpris de voir Romain, lui demanda quel ſujet l'amenoit? « C'eſt, lui ré» pondit ce perfide, pour accompagner un » de tes bons amis, qui veut aujourd'hui » t'envoyer en enfer. » Au même inſtant, Abdarahman s'avance; &, lui plongeant ſon épée dans le ſein: « Je te tiens, chien de » Chrétien, lui dit-il; je te tiens, & tu ne » m'échapperas pas cette fois. » Auſſi-tôt les infidèles, répandus dans les rues, jettent l'allarme par leurs cris; ouvrent les portes à Khaled, & font entrer toute l'armée. Boſtra eſt inondée du ſang de ſes citoyens, dont le zèle inhumain des Muſulmans fait un horrible carnage. On ne fit quartier qu'à ceux qui ſe déterminerent à payer le tribut. *L'an 633.*

BOSWORTH. (*bataille de*) Le Néron de l'Angleterre, Richard III, étoit devenu, par ſes cruautés, l'objet de l'exécration publique. Ses ſujets, indignés d'obéir à un tel monſtre, appellerent à la couronne le comte de Richemont. Ce prince deſcendit en Angleterre, avec une poignée de ſoldats dévoués à ſes intérêts, & joignit le tyran près de Boſworth, village entre Leiceſter & Coventri. Richard avoit douze à treize mille

hommes qu'il rangea ſur deux lignes. Le comte n'avoit ſous ſes étendards qu'environ cinq *mille* combattans qu'il diſpoſa de même. Le 22 d'Août 1485, on ſonna la charge; & le combat commença avec une égale fureur. Richard combattit comme un lion. Ayant apperçu ſon rival dans la mêlée, il ſe jette, pour le joindre, au milieu des plus épais bataillons, attaquant, renverſant, tuant tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage. Le chevalier Brandon, qui portoit l'étendard du comte, & qui s'étoit mis devant lui pour le couvrir, expire ſous les coups du furieux monarque. Le chevalier Cheſney ſaiſit l'étendard, & défend ſon maître. Richard le renverſe d'un coup de lance. Enfin les deux ennemis ſe rencontrent. Déja ils ſont près de décider eux-mêmes leur ſanglante querelle. Dans ce moment, le lord Stanley, qui commandoit pour Richard, ſe déclare pour le comte; prend en flanc l'armée royale, & la met en déroute. La confuſion, que produit cette attaque imprévue, ſépare les deux princes. Richard, déſeſpérant du ſuccès de la bataille, s'élance avec un cri terrible au milieu des ennemis, & périt en combattant. Stanley trouva ſa couronne ſur un tas de cadavres, & la poſa ſur la tête du comte de Richemont, qui fut proclamé Roi, ſous le nom de *Henri VII*, & devint le chef de la maiſon d'Owen-Tyder, qui régna pendant cent dix-huit ans. Richard fut le dernier des rois Angevins, ſurnommés *Plantagenêts*, qui régnoient depuis trois cens trente ans.

BOUCHAIN. (*ſiéges de*) 1. Bouchain

fut assiégé par Louis XIV, en 1676; & quoique ce fût une place bien fortifiée, bien pourvue & bien défendue, elle se rendit, le 11 de Mai, après huit jours de résistance. La garnison sortit avec tous les honneurs de la guerre. Le prince d'Orange s'étoit avancé, dans le dessein de livrer bataille; mais il fut retenu par Monterey, gouverneur des Pays-bas, qui ne voulut pas exposer son gouvernement au hazard d'une action décisive.

2. La prise de Bouchain, le 13 de Septembre 1711, après vingt-un jours de tranchée ouverte, & à la vue du maréchal de Villars, dont les lignes avoient été forcées, fut le dernier exploit du fameux duc de Malborough.

BOULOGNE-SUR-MER. (*siége de*) Constance Chlore, à peine nommé César, voulut enlever cette ville célèbre & importante à Carausius, brigand qui avoit usurpé la grande Bretagne & la pourpre impériale. Il l'assiégea par terre; &, pour empêcher que l'ennemi n'y fît entrer du secours, il ferma l'entrée du port par une estacade. Ainsi la ville fut bientôt obligée de se soumettre; &, par un évènement qui pourroit sembler un prodige, si nous étions dans un siécle à croire les prodiges, l'estacade, qui avoit résisté aux flots, tant que la ville se défendoit, fut renversée, par un coup de mer, aussi-tôt que Constance s'en vit le maître. Nos peres ont vu la même chose à la prise de la Rochelle. 292 *de J. C.*

BOULOGNE, EN ITALIE. (*siége de*) A peine Jules II fut-il placé sur le saint siége,

que, se regardant plutôt comme le successeur de Jules-César, que comme celui du prince des apôtres, il ouvrit son cœur à l'ambition des conquêtes ; & l'on vit le pere commun des fidèles s'armer du fer & de l'intrigue, ou pour tromper ses enfans, ou pour les immoler à sa ridicule vanité. Le pontife guerrier, soutenu des forces de l'Espagne, ordonna, l'an 1512, le siége de Boulogne. Cette grande ville, peu fortifiée, n'avoit qu'une foible garnison : aussi le saint pere comptoit-il y entrer sans beaucoup d'efforts. Une armée de vingt mille hommes s'en approcha, le 17 de Janvier, & dressa ses batteries du côté de la Romagne, tandis que Pierre de Navarre, ce célèbre ingénieur qui inventa, ou du moins qui perfectionna ces terribles volcans que l'on appelle *mines*, faisoit creuser des fourneaux auprès de la porte de Castiglione. La muraille étoit si foible, qu'en moins de vingt-quatre heures, le canon fit une brèche de plus de cent toises. On pouvoit donner l'assaut ; mais on voulut attendre l'effet de la mine. Quand elle fut prête à jouer, l'armée se partagea en deux corps, pour attaquer la place par deux endroits différens. Tous les soldats étoient sous les armes ; les uns, armés d'échelles, & rangés vis-à-vis de la brèche ; les autres, prêts à tirer, & postés devant la porte de Castiglione. Tout-à-coup un affreux tonnerre se fait entendre. La mine part avec un horrible fracas. La muraille saute en l'air, & si haut, dit-on, que les assiégés & les assiégeans eurent le tems de s'entre-voir & de se recon-

noître; mais elle retomba sur ses fondemens, avec tant de justesse, qu'à peine y trouva-t-on quelques légeres fentes. Les Boulonois crierent au miracle; mais Pierre de Navarre convint qu'il avoit placé ses fourneaux trop précisément sous les murs. Cet accident fit différer l'assaut; & les troupes rentrerent dans leurs retranchemens. Cependant Gaston de Foix, général de l'armée Françoise, ayant appris l'extrémité où Boulogne étoit réduite, se préparoit à voler à son secours. Il part comme un trait; brave les rigueurs de l'hyver, les frimats, la glace, la neige, les vents; arrive en peu d'heures devant les murs de la ville, à la tête de onze mille fantassins & de treize cens lances; &, sans être apperçu, il y entre à la faveur d'une neige qui tomboit à gros flocons. Bientôt les ennemis l'apprennent avec surprise; &, se voyant avec douleur arracher une conquête presque certaine, ils se retirent en silence. Ils abandonnerent leur entreprise, & se mirent en sûreté, avant que les François fussent avertis de leur départ.

BOURGES. (*siéges de*) 1. Gaifre, duc d'Aquitaine, avoit provoqué la vengeance de Pépin. Ce monarque prend les armes; marche droit à Bourges; l'assiége; &, quoique cette place fût très-forte, elle ne peut résister à l'ardeur victorieuse des François, qui s'en rendirent maîtres par un assaut général, l'an 762.

2. Le roi Charles VI, étant entré dans les Etats du duc de Berry, en 1412, se présenta devant Bourges avec son armée. Les

habitans, voulant repouſſer la force par la force, abbatirent leurs fauxbourgs, ſi l'on en croit Monſtrelet, & empoiſonnerent les puits, dont les eaux firent mourir une foule de Royaliſtes. Les aſſiégeans mirent en uſage toutes les machines employées alors pour l'attaque des places. Une piéce d'artillerie, appellée *la Griote*, lançoit des quartiers de pierre de la groſſeur d'une meule de moulin: il falloit vingt hommes pour la mettre en action. Au reſte, toutes ces machines, par l'ignorance de nos aïeux, faiſoient plus de bruit que de mal: c'étoient des tonnerres terribles, dont tous les foudres ſe perdoient dans les nuës. Le ſiége duroit depuis deux mois. Les deux partis étoient épuiſés. On eut pluſieurs conférences, pendant l'une deſquelles le roi & le dauphin furent ſur le point d'être enlevés par cinq cens hommes. Ces traîtres furent découverts & punis. Bientôt après, on fit un traité; & c'eſt ce qu'on appella *la paix de Bourges*.

BOUVINES. (*bataille de*) Le comte de Flandres s'étoit révolté contre Philippe-Auguſte. L'empereur Othon IV s'unit au prince rebelle, & vint camper, en 1214, près du village de Bouvines, entre Lille & Tournai, avec une armée de près de deux cens mille hommes. Le monarque François, quoique plus foible des trois quarts, n'héſita pas à marcher aux ennemis. L'empereur forma ſon armée ſur deux aîles, ſans faire de corps de réſerve; tant il comptoit ſur la victoire! Un évêque rangea l'armée Françoiſe. Il s'ap-

pelloit *frere Guérin*, chevalier de l'ordre des Hospitaliers, & venoit d'être nommé à l'évêché de Senlis. Ce grand capitaine disposa tellement les troupes, qu'elles eurent toujours le soleil à dos; avantage si considérable, qu'une des principales causes de la défaite des ennemis fut d'avoir eu, pendant cinq heures, le soleil, le vent & la poussiere dans les yeux. Philippe se mit au corps de bataille. Le duc de Bourgogne commanda l'aîle droite; & la gauche combattit sous les auspices des comtes de Dreux & de Ponthieu. Le roi harangua ses troupes en peu de mots; & les soldats, saisis d'un transport nouveau, se prosternerent à ses pieds, lui demandant sa bénédiction, qu'il leur donna d'un grand cœur.

Sur le midi, le signal se fait entendre. L'aîle droite des François engage le combat, & tombe sur les troupes du comte de Flandres. Elle enfonce d'abord; puis elle est enfoncée à son tour. Le duc de Bourgogne tombe, & se releve. L'acharnement devient terrible; la victoire chancele: enfin le comte de Flandres, enveloppé de tous côtés, renversé de son cheval, tout couvert de sang & de blessures, est contraint de se rendre; & ses soldats prennent la fuite. Tandis que le duc de Bourgogne triomphoit à l'aîle droite, le roi couroit les plus grands dangers au corps de bataille. Othon, à la tête de plusieurs escadrons choisis, s'étoit ouvert un passage jusqu'à la troupe du monarque, où paroissoit la banniere royale de France, semée de fleurs-

de-lys (a). Galon de Montigny, pauvre mais vaillant chevalier, portoit cet étendard. Dans cet endroit, des flots de sang inondent la campagne. On n'en veut qu'à Philippe. De tous côtés, on lui porte des coups terribles, que son adresse & la bonté de ses armes rendent inutiles. Un Allemand, armé d'un javelot à double crochet, l'atteint vers la gorge, au défaut de la cuirasse; l'accroche; le tire avec violence; l'abbat à terre. Le monarque est foulé aux pieds des chevaux. Montigny, l'étendard d'une main, & le sabre de l'autre, environne son roi; le protege; le défend; écarte les téméraires. Philippe se releve. Le combat se rétablit: les Allemands sont enfoncés. Othon, à son tour, est accablé par une grêle de traits. Gérard Scrophe lui porte dans l'estomac un grand coup d'épée: la cuirasse de l'empereur le rend inutile. Le chevalier recommence, & le glaive tombe sur la tête du cheval. Mortellement blessé, l'animal s'agite avec fureur; tourne tout-à-coup en arriere; emporte son maître avec la rapidité d'un éclair, & l'arrache au danger. Deux fois, Des Barres l'arrête dans sa fuite. Deux fois, Othon échappe au bras vigoureux du chevalier François, & se réfugie du côté de Gand. La déroute des Allemands devient générale; tout cède à la valeur Françoise: des milliers de morts sont étendus sur le champ de bataille.

(a) C'est, dit-on, en cette occasion qu'il est parlé, pour la premiere fois, des fleurs-de-lys dans notre Histoire.

Cependant on combattoit vivement à l'aîle gauche. L'évêque de Beauvais, Philippe de Dreux, prélat plus guerrier qu'eccléſiaſtique, y faiſoit briller ſa rare valeur. Armé d'une lourde maſſuë de fer, le charitable évêque maſſacroit l'ennemi, & ſe baignoit pieuſement dans le ſang de ſes freres. La bravoure des François étoit par-tout la même; elle eut par-tout le même ſuccès. Tous les bataillons ennemis, qui réſiſtoient encore, furent attaqués, vaincus, accablés, pourſuivis, diſperſés; &, après ſix heures de combat, cette armée formidable, qui menaçoit d'inonder la France, n'offrit plus aux regards étonnés qu'un déplorable monceau de morts & de mourans. Plus de trente mille hommes reſterent ſur la place. Un butin immenſe, & une foule de priſonniers de la premiere diſtinction, princes, ducs, comtes, officiers, gentilshommes, chevaliers bannerets, décorerent le triomphe du monarque vainqueur. La joie publique fut à ſon comble; & Louis, fils de Philippe-Auguſte, pour remercier le Dieu des batailles de l'heureux ſuccès dont il avoit couronné les armes Françoiſes, fonda l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire, près de Senlis.

BOVES. (*ſiége de*) Philippe II, à qui ſes victoires, ſa valeur, ſa ſageſſe mériterent les glorieux ſurnoms de *Conquérant*, de *Magnanime* & d'*Auguſte*, ayant déclaré la guerre au comte de Flandres, qui vouloit s'emparer du Vermandois, tourna du côté d'Amiens, & vint aſſiéger, l'an 1184, le château de Boves, qui protégeoit cette ville. De hautes tours, d'épaiſſes murailles, des foſſés

profonds, une ſituation avantageuſe, rendoient cette place imprenable. Défendue par un commandant intrépide, nommé *Raoul*, & une nombreuſe garniſon pleine de valeur, elle étoit pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire pour une longue & vigoureuſe réſiſtance. Le monarque François voulut vaincre ces obſtacles. Il fait approcher ſes mineurs, à l'abri des *vignes* ou galeries couvertes; & bientôt, à l'aide du ciſeau & de la pioche, on vient à bout d'ouvrir une large mine ſous les fondemens. Alors le roi donne le ſignal de l'attaque. Le mur s'écroule : rien ne réſiſte à l'ardeur des François, & les vaincus ſe réfugient dans le donjon qui commandoit la citadelle. Il étoit défendu par une double muraille, qu'il falloit encore forcer, avant d'arriver au pied de la tour. Auſſi-tôt, par l'ordre du prince, on dreſſe les *engins*, le *mangonneau*, la *perriere*, ou *lide* & *clide*, groſſe & longue poutre qui, étant retenue par un contre-poids, jettoit des pierres énormes, quand on la lâchoit. Déja les aſſaillans avoient fait brèche aux murs de la citadelle, lorſque le comte de Flandres parut à la vue du château, & envoya défier le roi à la bataille. Ce prince accepta l'offre avec plus de courage que de prudence; & l'on eut bien de la peine à l'empêcher d'en venir aux mains avec ſon vaſſal. Mais le comte, effrayé de la bravoure du monarque, à laquelle il ne s'attendoit pas, vint ſe jetter à ſes pieds; lui demanda pardon, & lui reſtitua les provinces, objets de cette guerre.

BOYNE. (*journée de la*) Les rois Guil-

laume III & Jacques II ſe rencontrerent, le 10 de Juillet 1690, dans les plaines qu'arroſe la riviere de Boyne, & réſolurent auſſi-tôt d'en venir aux mains. Guillaume, avant de ranger ſon armée pour le combat, alla reconnoître la poſition de l'ennemi. Sa hardieſſe penſa lui être fatale. S'étant avancé juſqu'à une portée de mouſquet de l'armée Jacobite, un boulet de ſix livres l'atteignit, & le bleſſa à l'épaule. Heureuſement, il ne fit qu'effleurer la chair, & imprimer des marques ſur la peau. « Il ne falloit pas, dit ce prince avec ſon phlegme ordinaire, il ne falloit pas que le coup fût tiré de plus près; » puis il ſe fit panſer à la tête de ſes troupes, pour les raſſurer contre le bruit de ſa mort; & il reſta encore quatre heures à cheval.

Le lendemain, jour qui devoit décider entre les deux concurrens, les armées s'ébranlerent; l'une, pour traverſer la riviere qui les ſéparoit; l'autre, pour en diſputer le paſſage. Le maréchal-comte de Schomberg, qui, depuis la révocation de l'édit de Nantes, étoit ſorti de France, ayant trouvé un gué, ſe jette à l'eau, ſuivi de ſa troupe; prend les ennemis en flanc; les charge avec furie, & les met en déroute. Guillaume, à la faveur de ce premier avantage, fait paſſer la riviere à l'autre corps de bataille, & l'action devient générale. Les François, au nombre de ſept mille, qui faiſoient la principale force de l'armée Jacobite, oppoſent une réſiſtance opiniâtre aux efforts des Anglois, & rendent long-tems la victoire douteuſe. Mais enfin, abandonnés des Irlandois, & du roi Jacques

lui-même, qui ne fut pas des derniers à fuir, ils ſont contraints de faire retraite, & d'abandonner au vainqueur le champ de bataille, avec toutes les marques de leur défaite. Schomberg perdit la vie dans cette journée mémorable, & couronna, par une fin glorieuſe, les exploits qui l'avoient illuſtré dans toute l'Europe. Guillaume eut preſque le même ſort, & courut le plus grand danger. Un boulet de canon emporta l'une de ſes bottes, & caſſa la jambe à un cheval tout près de lui.

BRÉDA. (*ſiéges de*) 1. Les Eſpagnols étoient maîtres de cette ville importante, ſituée ſur la Merck. Un conducteur de bateaux de tourbe, qui avoit de grandes liaiſons dans la place, vint trouver le prince Maurice, & lui propoſa de cacher dans ſes barques, ſous la tourbe qu'il conduiſoit, un bon nombre de ſoldats; & lui fit eſpérer que quelque ſtratagême heureux lui fourniroit le moyen de ſurprendre le château, à la faveur de la nuit. Maurice accepta l'offre; lui donna environ quatre-vingts ſoldats, & mit à leur tête Charles Haranguez, vieil officier, d'une valeur éprouvée. Le patron, auteur du projet, (il ſe nommoit *Adrien Van-den-Berg*,) cacha avec ſoin ſes guerriers, qui furent obligés de ſe tenir dans l'eau juſqu'aux genoux. Un d'eux, à qui cette incommode poſition cauſoit une toux violente, & qui craignoit qu'elle ne les décelât, eut le courage de vouloir ſe faire tuer par ſes camarades. Le bruit de la pompe empêcha qu'on ne pût l'entendre. Enfin ils arriverent au château, le 7 de Mars 1590. On

envoya, ſuivant l'uſage, quelques ſoldats pour la viſite. Le conducteur, par ſes plaiſanteries, vint à bout de les amuſer juſqu'à la nuit. Alors il employa le vin au ſuccès de ſa ruſe. La liqueur traîtreſſe eut bientôt opéré. Les ſoldats ſe retirerent, ſans ſonger à leur commiſſion. Dans ce moment, les rebelles ſe montrent, &, par cette attaque imprévue, étonnent tellement les Royaliſtes, qu'ils prennent la fuite de toutes parts, & livrent au prince, qui paroît ſur ces entrefaites, la ville & le château de Bréda. Les Eſpagnols eſſayerent en vain d'y rentrer. Cet évènement fut le terme de leurs progrès dans les Provinces-Unies, &, depuis ce tems, Maurice ne compta preſque plus ſes jours, que par des conquêtes & par des victoires.

2. En 1625, les Eſpagnols furent plus heureux. Ils ſe préſenterent devant Bréda, ſous la conduite de Spinola; &, pendant près d'un an & demi, ils employerent contre cette ville toutes les reſſources de l'art militaire. Elle étoit défendue par un prince de la maiſon de Naſſau, & par une garniſon compoſée de François, d'Anglois, d'Allemands, de Hollandois & de Flamands, comparable à une armée. Maurice de Naſſau entreprit en vain d'affamer les aſſiégeans dans leurs lignes. Il les vit opérer, ſans oſer les forcer; & la place, qui n'avoit plus ni vivres, ni eſpérances, ni reſſources, fut obligée de capituler. Mais, en 1637, elle ſe rendit au prince d'Orange, qui l'aſſiégeoit depuis deux mois, & rentra ſous la domination des Hollandois, à qui elle appartient encore aujourd'hui.

BRÊME. (*siége de*) Le marquis de Léganès, général des troupes Espagnoles, se présenta devant Brême, en 1638, & forma le siége de cette ville. Montgaillard en étoit gouverneur. La garnison n'étoit que de six cens hommes; & son commandant se faisoit payer comme si elle eût été de dix-sept cens complets. Cette avarice sordide devint funeste à son auteur; car les défenseurs de Brême, se voyant trop foibles pour résister aux assiégeans, forcerent Montgaillard d'ouvrir les portes de la place, le 27 de Mars; ce qui fit condamner cet officier à perdre la tête. Le maréchal de Créqui, l'un des plus grands capitaines de ce tems-là, &, qui, toute sa vie, avoit fait la guerre en Italie, avoit été tué d'un coup de canon, le 17 de ce mois, en reconnoissant les retranchemens des Espagnols devant le fort de Brême.

BRENNEVILLE. (*bataille de*) L'an 1117, Louis le Gros, roi de France, & Henri I, roi d'Angleterre, qu'une haine invétérée animoit l'un contre l'autre, en vinrent aux mains dans la plaine de Brenneville. La discipline militaire étoit si négligée dans l'armée Françoise, que l'avant-garde étoit à peine en bataille, quand le combat commença. Cependant l'intrépidité & la valeur des François suppléérent d'abord à ce désordre. Dès le premier choc, ils enfoncerent les escadrons Anglois, & les renversérent sur l'infanterie; mais cette victoire trop prompte trahit les vainqueurs. Ils se débanderent pour courir au pillage. Henri saisit ce moment pour fondre sur eux, & les mettre en fuite. En vain

Louis fit les plus grands efforts pour retenir ſes bataillons rompus, déconcertés. Ses prieres, ſes menaces ne furent point écoutées. On s'empreſſa de ſe ſouſtraire au fer de l'ennemi triomphant. Peu s'en fallut qu'il ne fût pris lui-même. Un Anglois, ayant ſaiſi la bride de ſon cheval, ſe mit à crier pluſieurs fois : » Le roi eſt pris ! » . . . Ne ſçais-tu pas, lui dit » ce prince, en plaiſantant, qu'au jeu des » échecs, on ne prend jamais le roi ? » En même tems, il lui décharge un ſi furieux coup d'épée, qu'il le renverſe mort à ſes pieds. Enſuite il ſe jetta dans une forêt, où, après avoir erré long-tems, une femme du pays le conduiſit à Andely.

BRESLAW. (*bataille & priſe de*) La guerre ſe faiſoit vivement en Siléſie, & le ſang inondoit cette province infortunée. Le 22 de Novembre 1757, l'armée des Autrichiens, commandée par le prince Charles de Lorraine, attaqua celle du roi de Pruſſe dans les plaines de Breſlaw. Le combat fut long & opiniâtre ; mais enfin la victoire ſe déclara pour Marie-Thérèſe ; & Charles entra dans la capitale de la Siléſie, qui lui ouvrit ſes portes.

BRESSE. (*ſiége de*) Pendant que Gaſton de Foix, duc de Nemours, alloit ſecourir Boulogne, en 1512, les Vénitiens s'empareient, par ſurpriſe, de la ville de Breſſe, place la plus conſidérable, après Milan, des conquêtes de Louis XII, en Italie, & bloquoient le château dans lequel la garniſon Françoiſe s'étoit retranchée. Il y a près de quarante lieues de Boulogne à Breſſe. La ſai-

ſon

ſon étoit rude; les chemins étoient difficiles: il falloit traverſer des fleuves gonflés, des campagnes glacées, des plaines couvertes de neige. Gaſton & ſes guerriers bravent tous ces obſtacles. A peine Boulogne eſt-elle en ſûreté, qu'ils partent avec la rapidité d'un éclair. Rien ne les arrête, ni le froid, ni les montagnes, ni les frimats dont tous les chemins étoient couverts. Sur leur route, ils rencontrent Jean-Paul Baillon, ou Baglione, général de la république: ils l'attaquent, & remportent, en un quart d'heure, une victoire complette.

Encouragé par ce ſuccès, le duc de Nemours hâte ſa marche; paſſe le Mincio; bat quelques partis Vénitiens, qui couroient la campagne; prend l'abbaye de Fridiano, où trois mille hommes s'étoient cantonnés. Les moines & les principaux officiers étoient à table. On fait les officiers priſonniers; on mange la ſoupe des moines; on enleve leurs proviſions; &, la nuit du 13 au 14 de Février, on arrive devant Breſſe. Au point du jour, on envoie Roquelaure, gentilhomme Gaſcon, ſommer la ville de ſe rendre. Elle étoit défendue par plus de dix-huit mille hommes, ſoldats, bourgeois, payſans; & l'armée Françoiſe ne montoit pas à plus de dix ou douze mille combattans. Fiers de leur nombre, les Breſſans ne répondirent que par des railleries ſanglantes à la ſommation du général ennemi. Gaſton, juſtement indigné, met ſes troupes en bataille. Il place le brave Yves d'Alègre vis-à-vis la porte de S. Jean, la ſeule qui n'étoit point murée. L'intrépide Bayard, & le

courageux Molard, ſon ami, ſont chargés de former les premieres attaques. Le duc, à la tête de ſa gendarmerie, qu'il avoit fait mettre à pied, l'armet en tête & la cuiraſſe ſur le dos, ſe poſte dans un eſpace entre le château & la ville. « Allons donc, mes amis, mes compagnons, s'écrie alors le général, allons montrer à ces marauds, *de par Dieu & S. Denis*, » ce que nous ſçavons faire. » A l'inſtant, le bruit des clairons, des tambours & des trompettes ſe fait entendre; & les François s'élancent de toutes parts ſur la place ennemie. Dès le premier choc, ils gagnent le pied de la muraille; comblent le foſſé, & ſe préſentent aux brèches que le canon du château avoit faites. En cet endroit, il ſe livre un combat ſanglant & opiniâtre. Perſonne ne veut céder la victoire: on ſe laiſſoit tuer dans ſon poſte, plutôt que de reculer. Bayard, à la tête des ſiens, les animoit par ſes paroles, & plus encore par ſes exemples. Il portoit des coups terribles, & forçoit enfin les ennemis d'abandonner leur poſte, lorſqu'il reçut un coup de pique dans le haut de la cuiſſe. Il fut ſi violent, qu'il ſe crut tué. « Capitaine, » dit-il à Molard, commandez les gens, la » ville eſt gagnée; mais je n'y entrerai pas: » je ſuis bleſſé à mort. » Les flots de ſang ſortoient de la plaie du valeureux chevalier: deux de ſes hommes déchirerent leurs chemiſes pour l'étancher, & l'emporterent hors de la mêlée, le plus doucement qu'ils purent. La bleſſure de ce héros, que l'on croyoit déja mort, inſpira une nouvelle ardeur aux aſſaillans. « Allons, camarades, mes amis,

» leur cria le duc de Nemours, allons ven-» ger la mort du plus accompli chevalier qui » fût onc. Suivez-moi. » A ces mots, il saute le premier sur le retranchement; le force; enfonce l'ennemi; le poursuit; entre avec lui dans la ville; le mene battant de rue en rue; l'accable enfin, & triomphe.

Bresse fut livrée au pillage & à toutes les horreurs de la guerre, durant sept jours. Plus de vingt mille hommes devinrent les victimes du soldat furieux. Le butin fut immense, & monta, dit-on, à trois millions d'écus. Les François, qui, dans cette expédition, n'avoient perdu que cinquante soldats, se livrerent aux plus affreux désordres. Ils violerent les femmes & les filles; ils pénétrerent même jusques dans les couvens, & profanerent avec une brutale impudence les vierges consacrées à Dieu.

Mais, si le soldat deshonoroit la nation par ses coupables excès, Bayard la couvroit d'une éternelle gloire par sa générosité. Aussi-tôt qu'on fut maître de la ville, ce guerrier, la fleur & l'honneur de la chevalerie, fut transporté dans la maison la plus proche & la plus apparente. La dame du logis vint elle-même ouvrir la porte, & le conduisit dans un fort bel appartement. Là, fondant en larmes, elle se jette aux genoux du chevalier, & le conjure de lui sauver la vie, & de protéger l'honneur de deux grandes filles qu'elle avoit cachées au grenier, sous du foin. Bayard, attendri, la releve; la rassure; calme ses craintes, & la prie de faire revenir son mari qui s'étoit réfugié dans un monastere. Le chevalier Sans-Peur & Sans-Reproche passa cinq semaines dans cette maison, après

leſquelles il ſe diſpoſa à rejoindre l'armée. Le matin du jour fixé pour ſon départ, ſon hôteſſe vint lui rendre viſite, portant une boëte d'acier, pleine de ducats. Elle ſe jette aux pieds de Bayard; le chevalier la releve, & l'ayant fait aſſeoir auprès de lui: « Mon » ſeigneur, lui dit-elle, la grace que Dieu » me fit, à la priſe de cette ville, de vous » adreſſer en cette vôtre maiſon, ne me fut » pas moindre, que d'avoir ſauvé la vie à » mon mari, la mienne & de mes deux » filles, avec leur honneur, qu'elles doivent » avoir plus cher. Et davantage, depuis que » y arrivâtes, ne m'a été fait, ne au moindre » de mes gens, une ſeule injure, mais toute » courtoiſie; & n'ont pris, vos gens, de » biens qu'ils y ont trouvés, la valeur d'un » quatrain, ſans payer. Monſeigneur, je fus » aſſez avertie que mon mari, moi, mes en- » fans & tous ceux de la maiſon, ſommes » vos priſonniers, pour en faire & diſpoſer » à votre bon plaiſir, enſemble des biens » qui ſont céans. Mais, connoiſſant la no- » bleſſe de votre cœur, à qui nul autre ne » pourroit atteindre, ſuis venue pour vous » ſupplier très-humblement qu'il vous plaiſe » avoir pitié de nous, en élargiſſant votre » accoutumée libéralité. Voici un petit pré- » ſent que nous vous faiſons: il vous plaira » le prendre en gré. Alors prit la boëte que » le ſerviteur tenoit, & l'ouvrit devant le bon » chevalier, qui la vit pleine de beaux du- » cats. Le gentil ſeigneur, qui oncques en ſa » vie ne fit cas d'argent, ſe prit à rire, & » puis dit à la madame: Combien de ducats

» y a-t-il ? La pauvre femme eut peur qu'il » fût courroucé d'en voir ſi peu. Si, lui dit : » Monſeigneur, il n'y a que deux mille cinq » cens ducats; mais, ſi vous n'êtes content, » nous en trouverons plus largement. Lors » lui dit le bon chevalier : Par ma foi, ma- » dame, quand vous me donneriez cent mille » écus, vous ne m'auriez pas fait tant de bien, » que de la bonne chere que j'ai eue céans, » & de la bonne viſitation que m'avez faite ; » vous aſſurant que, en quelque lieu que je » me trouve, aurez, tant que Dieu me don- » nera vie, un gentilhomme à vôtre com- » mandement. De vos ducats, je n'en veux » point, & vous remercie ; reprenez-les. » Toute ma vie ai toujours plus aimé les » gens que les écus ; & ne penſez aucunement » que ne m'envoiſe auſſi content de vous, » que ſi cette ville étoit en votre diſpoſition, » & me l'euſſiez donnée. La bonne dame fut » bien étonnée de ſe voir eſconduite. Si ſe » remit encore à genoux, mais guères ne lui » laiſſa le bon chevalier. Et, relevée qu'elle » fut, dit : Monſeigneur, je me ſentirois à » jamais la plus malheureuſe femme du » monde, ſi vous n'emportiez ſi peu de pré- » ſent que je vous fais, que n'eſt rien au prix » de la courtoiſie que m'avez ci-devant faite, » & faites encore à préſent par votre grande » bonté. Quand le bon chevalier la vit ainſi » ferme, & qu'elle faiſoit le préſent d'un ſi » hardi courage, lui dit : Bien doncques, » madame, je le prends pour l'amour de » vous; mais allez-moi querir vos deux filles, » car je leur veux dire adieu. La pauvre

» femme, qui cuidoit être en paradis, de
» quoi ſon préſent avoit enfin été accepté,
» alla querir ſes filles, leſquelles étoient fort
» belles, & bien enſeignées, & avoient
» donné beaucoup de paſſe-tems au bon
» chevalier, durant ſa maladie, parce qu'elles
» ſçavoient fort bien chanter, jouer du luth
» & de l'épinette, & fort bien beſogner à
» l'aiguille. Si furent amenées devant le bon
» chevalier qui, cependant qu'elles s'accou-
» troient; avoit fait mettre les ducats en trois
» parties, ès deux à chacune mille ducats,
» & à l'autre cinq cens. Elles arrivées, ſe
» vont jetter à ſes genoux; mais incontinent
» elles furent relevées. Puis la plus aînée
» des deux commença à dire: Monſeigneur,
» ces deux pauvres pucelles, à qui vous avez
» fait tant d'honneur que de les garder de
» toute injure, viennent prendre congé de
» vous; en remerciant très-humblement vo-
» tre Seigneurie de la grace qu'elles ont re-
» çue, dont à jamais, pour n'avoir autre
» puiſſance, ſeront tenues à prier Dieu pour
» vous. Le bon chevalier, quaſi larmoyant,
» en voyant tant de douceur & d'humilité
» en ces deux belles filles, répondit: Meſ-
» demoiſelles, vous faites ce que je devrois
» faire; c'eſt de vous remercier de la bonne
» compagnie que vous m'avez faite, dont
» je m'en ſens fort tenu & obligé. Vous ſça-
» vez que gens de guerre ne ſont pas volon-
» tiers chargés de belles beſognes pour pré-
» ſenter aux dames. De ma part, me déplaît
» bien fort que n'en ſuis garni, pour vous
» en faire préſent, comme je ſuis tenu. Voici

» votre dame de mere qui m'a donné deux » mille cinq cens ducats que voyez ſur cette » table : je vous en donne à chacune mille, » pour vous aider à marier ; &, pour ma » récompenſe, vous prierez, s'il vous plaît, » Dieu pour moi : n'autre choſe ne vous de- » mande. Si leur mit les ducats en leurs ta- » bliers, vouluſſent ou non; puis s'adreſſa » à ſon hôteſſe, à laquelle il dit : Madame, » je prendrai ces cinq cens ducats à mon » profit, pour les départir aux pauvres reli- » gions des dames qui ont été pillées, & » vous en donne la charge ; car mieux en- » tendrez la néceſſité que tout autre : & ſur » cela je prends congé de vous. Si leur tou- » cha à toutes en la main, à la mode d'I- » talie ; leſquelles ſe mirent à genoux, plo- » rant ſi très-fort, qu'il ſembloit qu'on les » voulût mener à la mort. Si, dit la dame : » Fleur de la Chevalerie, à qui nul ne ſe » doit comparer, le benoît Sauveur & Ré- » dempteur J. C. qui ſouffrit mort & paſſion » pour tous les pécheurs, le vous veuille ré- » munérer en ce monde ici & en l'autre ! » Le gentilhomme du logis, qui jà avoit » entendu par ſa femme la grande courtoiſie » de ſon hôte, vint en ſa chambre, &, le » genou en terre, le remercia cent mille » fois, en lui offrant ſa perſonne & tous ſes » biens, deſquels il lui dit qu'il pouvoit diſ- » poſer, comme ſiens, à ſes plaiſirs & vo- » lonté ; dont le bon chevalier le remercia, » & le fit dîner avec lui. »

Que de grandeur, que de nobleſſe dans cette action de Bayard ! Puiſſent nos guer-

riers imiter ſans ceſſe un pareil exemple !

Après le dîner, au moment que le chevalier ſortoit de ſon appartement pour monter à cheval, les deux demoiſelles lui préſenterent deux bracelets de cheveux & de fil d'or & d'argent, qu'elles avoient travaillés pendant ſa maladie, avec une bourſe de ſatin cramoiſi, très-bien ouvragée. « Grandement » les remercia le bon chevalier, & dit que » le préſent venoit de ſi bonnes mains, qu'il » l'eſtimoit dix mille écus. Et, pour plus les » honorer, ſe fit mettre les bracelets aux » bras, & la bourſe mit en ſa manche, les » aſſurant que, tant qu'ils dureroient, il les » porteroit pour l'amour d'elles. » Les adieux & les larmes recommencerent encore. Mais enfin il fallut ſe ſéparer ; & le généreux Bayard s'achemina vers le camp des François.

BREST. (*ſiége de*) Du Gueſclin, ce fameux connétable qui, par ſa rare valeur, ſoutint la France pendant un règne orageux, ſe préſenta devant la ville de Breſt, en 1373. Cette place importante étoit défendue par une forte garniſon, ſous les ordres de Robert de Knolles. Elle fit une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'on déſeſpéra de la prendre d'aſſaut. Il fallut en faire le blocus ; &, pour hâter l'effet de ce blocus, on attaqua pluſieurs villes qui appartenoient au gouverneur de Breſt, qui dès ce moment parut moins ardent à la défendre. Il capitula, & promit de la rendre dans quarante jours, s'il n'étoit pas ſecouru. Durant cet intervalle, Breſt fut rafraîchie de vivres, d'hommes & de munitions. Le jour marqué arrive : la ville ne ſe

rend point ; mais le connétable, appellé d'un côté par où le danger étoit plus preſſant, ne peut la punir de ſa perfidie.

BRIEG. (*ſiége de*) Le roi de Pruſſe, ayant pris poſſeſſion de Breſlaw, capitale de toute la Siléſie, s'avança vers Brieg, ville voiſine, l'une des meilleures places de cette contrée, & l'inveſtit avec ſes troupes victorieuſes. Son artillerie fit un feu ſi terrible, que cette ville, preſque pulvériſée, ouvrit ſes portes, le 4 d'Avril 1741, après ſix jours d'attaque.

BRIGNAIS. (*bataille de*) Ces fameux Brigands, qui déſolerent la France par leurs rapines ſous le règne du roi Jean II, & qui ſont plus connus dans notre Hiſtoire ſous le nom de *Compagnies*, s'emparerent, en 1361, du château de Brignais, ſitué ſur la petite riviere du même nom, à trois lieues du Rhône, dans le Lyonnois. A cette nouvelle, Jacques de Bourbon raſſembla ſes troupes, & vint leur préſenter la bataille. Les Compagnies s'étoient avantageuſement retranchées ſur une montagne voiſine de leur fort ; &, pour tromper l'ennemi, elles avoient placé ſur le revers de la montagne leurs bataillons les mieux ordonnés. Cette ruſe, qui cachoit leurs forces, réuſſit au gré de leurs deſirs. Les eſpions annoncerent au général François que les Brigands formoient tout au plus un corps de cinq à ſix mille hommes fort mal armés. Sur cet avis téméraire, Jacques de Bourbon les attaque, & veut forcer leurs retranchemens. Tout-à-coup les ennemis ſe montrent ; fondent ſur les François ; les environnent ; les accablent ; les taillent en piéces, &, en un

moment, remportent une victoire complette. Jacques de Bourbon mourut de ſes bleſſures, avec une foule de ſeigneurs & d'officiers de diſtinction.

BRINDES. (*ſiége de*) Pompée s'étoit retiré dans Brindes, pour ſonger aux moyens de rétablir ſa fortune ébranlée de toutes parts. Son heureux rival vint l'aſſiéger dans cette ville. On s'attendoit à une longue réſiſtance; mais Pompée, n'oſant ſe défendre contre Céſar, prit honteuſement la fuite, & chercha dans l'Egypte un aſyle funeſte, après avoir livré quelques légers combats. Cette lâche retraite, inconcevable dans un homme réputé le plus grand capitaine de ſon ſiécle, fit triompher le parti de Céſar, & porta le dernier coup à la liberté Romaine. *49 ans avant J. C.*

BRISSAC. (*ſiéges du vieux*) 1. L'an 1638, le duc de Weimar, l'un des généraux François, eut ordre du cardinal de Richelieu d'aller faire le ſiége de la ville de Briſſac, regardée alors comme le boulevard de l'Allemagne. Le duc part, accompagné du vicomte de Turenne; ſe rend maître de tous les châteaux voiſins de la place; bat l'armée impériale, commandée par les généraux Gœutz & Pavelli, & inveſtit Briſſac, malgré les efforts du duc de Lorraine, qui ſe préſente devant l'armée Françoiſe, & eſt auſſi vaincu. A peine eut-on formé les lignes, qu'on vit reparoître Gœutz & le général Lamboi avec de nouvelles troupes. Le 24 d'Octobre, ils attaquerent les retranchemens François; emporterent deux redoutes; & déja tout plioit devant

eux, lorſque le comte de Guébriant & le vicomte de Turenne, avertis du danger, ſurvinrent, & les diſſiperent en un inſtant. On pouſſa les travaux & les attaques avec une nouvelle vigueur. La garniſon ſouffroit une extrême diſette ; & la famine devint ſi grande, que des meres égorgerent leurs enfans pour les dévorer. Cependant la ville ne vouloit point ſe rendre. Tous les dehors étoient emportés. Un ſeul fort, nommé le *Ravelin de Rainach*, tenoit encore. Il rendoit les aſſiégés maîtres du principal bras du Rhin, & leur laiſſoit toujours l'eſpérance d'être ſecourus. Turenne, quoique conſumé par la fiévre, fut chargé d'attaquer ce fort. Le vicomte ſe mit à la tête de quatre cens braves ; fit rompre la paliſſade à coups de haches, & s'empara du poſte. Alors le gouverneur de la ville capitula, & ſe rendit, le 17 de Décembre ; &, le 19 du même mois, le duc de Weimar prit poſſeſſion de ſa conquête au nom du roi Louis XIII.

2. Briſſac fut rendue à l'Empire ; &, en 1703, le duc de Bourgogne eſſaya de la remettre ſous la domination des François. Ce prince avoit quarante mille hommes choiſis, dix mille pionniers, une artillerie nombreuſe, & trois mille chariots chargés de poudre, de bombes, & de toutes les munitions néceſſaires. Le maréchal de Tallard commandoit ſous lui ; & le maréchal de Vauban dirigeoit les travaux du ſiége. On ouvrit la tranchée. Le Duc conduiſit lui-même les travailleurs, & les encouragea par ſes promeſſes. Quand on eut achevé les lignes, on battit

la place avec cent vingt piéces de canon, & quarante mortiers. Tant de foudres intimiderent Briſſac, qui capitula, le 6 de Septembre, après treize jours de réſiſtance.

3. L'année ſuivante, les Impériaux, ne pouvant rentrer dans cette ville les armes à la main, eurent recours à la ruſe. Le gouverneur de Fribourg remplit de ſoldats d'élite, d'armes, de grenades, de fuſées, de mèches, un grand nombre de chariots qu'il couvrit de foin, & les fit marcher vers Briſſac. Déja trois de ces chariots étoient entrés dans la place, lorſqu'un Irlandois, nommé *Bierne*, s'apperçut que les charretiers n'avoient pas trop l'air payſan. Soupçonnant quelque artifice, il leur demanda qui ils étoient ? d'où ils venoient ? Et, comme ils ne répondoient pas, il leva ſa canne, & en frappa rudement un de la bande. Les charretiers ſaiſirent leurs fuſils, & lui tirerent pluſieurs coups ſans le bleſſer. Auſſi-tôt la porte fut fermée, & la garniſon prit les armes. Le gouverneur de Fribourg, qui ſuivoit ſes chariots avec deux mille hommes, voyant le malheureux ſuccès de ſon ſtratagême, rentra promptement dans ſa ville.

BRITESTE. (*ſiége de*) Le duc de Vendôme, en 1622, vint former le ſiége de Briteſte, en Guienne, avec ſept mille hommes de pied, & cinq cens maîtres. La place étoit foible, petite, & commandée de toutes parts. Cependant cinq cens hommes que le capitaine Malauze y avoit jettés, & qui furent rafraîchis deux fois, ſe défendirent avec tant de courage pendant un mois, ſous les ordres d'un brave officier nommé *Faucon*, que le

Duc fut obligé de ſe retirer, le 18 de Septembre, après avoir tiré deux mille coups de canon, donné cinq aſſauts, & perdu quinze cens ſoldats

BRUTIUM. (*actions dans le*) La victoire remportée ſur les Romains, près du Mont-Véſuve, fut pour Spartacus, chef des eſclaves révoltés, comme le prélude d'une longue ſuite de glorieux ſuccès. Un jour, ce général fut ſurpris dans un défilé par le Préteur Varinius. On le croyoit perdu ſans reſſources; mais ſon induſtrie toujours féconde le tira de ce mauvais pas. Pour amuſer & tromper les Romains, il fit dreſſer devant la porte de ſon camp un grand nombre de pieux qui ſoutenoient des corps morts armés de toutes piéces. On les prit de loin pour des gardes avancées & des ſentinelles; & les Romains, perſuadés que l'ennemi reſtoit dans ſon camp, ſe diſpoſoient à l'attaquer le lendemain matin. Mais, à la faveur de la nuit, Spartacus s'étoit retiré, & n'avoit laiſſé dans ſes retranchemens que le vain ſimulacre de ſon armée. Sorti de ce péril, il reprit toute ſa ſupériorité; battit Varinius en pluſieurs rencontres, & s'empara même de ſes faiſceaux que, depuis ce moment, il fit porter devant lui, comme les magiſtrats de Rome. Une autre fois, il défit encore trois généraux Romains, qui l'avoient attaqué avec de nombreuſes armées. Enfin, voyant que ſon bonheur conſtant avoit raſſemblé ſous ſes drapeaux plus de cent vingt mille hommes, il oſa former le hardi deſſein d'aſſiéger Rome même. Le péril de la capitale jetta l'effroi dans tous les cœurs. Craſſus fut revêtu du com-

mandement des troupes ; &, ſans perdre de tems, il ſe préſenta devant l'ennemi ; le força de ſe retirer dans le Brutium, où il l'enferma par des lignes tirées d'une mer à l'autre. Spartacus eut encore l'adreſſe de les forcer ; ce qui frappa tellement Craſſus, qu'il ne revint de ſa terreur que par un avantage conſidérable qu'il remporta, preſque dans le même inſtant. Bientôt après, il livra un ſecond combat ; & la fortune couronna ſes armes par une victoire complette. Trente-cinq mille eſclaves reſterent ſur la place. On recouvra cinq aigles Romaines, vingt-ſix drapeaux, & cinq faiſceaux avec les haches, triſtes monumens des défaites précédentes. Après une perte ſi conſidérable, Spartacus crut devoir s'éloigner. Craſſus détacha, pour le pourſuivre dans ſa retraite, un de ſes Lieutenans & ſon Queſteur. Ils furent battus ; & ce ſuccès cauſa la perte des vainqueurs ; car les eſclaves en devinrent ſi fiers, qu'ils obligerent leur général de retourner contre les Romains. Spartacus, forcé de combattre malgré lui, vouloit vaincre ou mourir. Il témoigna ſa réſolution par une action remarquable ; &, pour exhorter ſes ſoldats à l'imiter, il ſe contenta de tuer ſon cheval à la tête de ſon armée : « Je n'en manquerai » point, dit-il, ſi je ſuis vainqueur. Si je ſuis » vaincu, je n'en ai plus beſoin. » Jamais il ne montra tant de courage que dans cette célèbre journée. Cherchant à joindre Craſſus, il croyoit le trouver dans chaque ſoldat qu'il immoloit à ſa vengeance. Il tua de ſa main deux Centurions, & ne ceſſa de faire des prodiges de valeur, juſqu'à ce qu'enfin il tomba

percé de coups au milieu des Romains qu'il avoit massacrés. La mort de ce héros, digne d'une meilleure fortune, dissipa son armée, & mit fin à une guerre qui duroit depuis trois ans. *71 avant J. C.*

BRUXELLES. (*bombardement & prise de*) 1. Tandis que Louis XIV perdoit Namur, en 1695, ce monarque fit bombarder Bruxelles; vengeance inutile & terrible, qu'il prenoit sur le roi d'Espagne, de ses villes bombardées par les Anglois. Le maréchal de Villeroi se présenta devant la capitale du Brabant, le 13 d'Août; &, dès le soir même jusqu'au 15 à midi, les bombes & les boulets rouges ne cessèrent d'embraser la ville. Plus de trois mille maisons furent réduites en poussiere. La plûpart des monasteres & des édifices publics furent renversés. Heureusement Bruxelles trouva dans son opulence les moyens de réparer le dommage. Elle fut rebâtie presque toute entiere, & dut à ses malheurs les embellissemens qui en font aujourd'hui l'une des plus jolies villes de l'Europe.

2. Le 28 de Janvier 1746, le maréchal de Saxe fit tout-à-coup marcher son armée sur quatre colomnes, par quatre chemins différens, & vint investir Bruxelles. Le comte de Caunitz, alors premier ministre, & commandant à la place du prince Charles, gouverneur-général des Pays-bas, s'étoit renfermé dans la ville, dont le comte de Lanoy, lieutenant général, étoit le gouverneur particulier. Le général Van-der-Duin, à la tête de de dix-huit bataillons & de sept escadrons Hollandois, le felt-maréchal Los-Rios, deux

princes de Ligne, l'un général d'infanterie, & l'autre de cavalerie, le général Chanclos, cinq lieutenans-généraux Autrichiens, avec une foule de nobleſſe, cent cinquante dragons, & autant de huſſards, ſe trouvoient dans la place aſſiégée, où la reine de Hongrie comptoit en effet plus d'officiers que de ſoldats. Le 7 de Février, le maréchal fit ouvrir la tranchée; &, malgré les rigueurs de l'hiver, les travaux furent pouſſés avec tant d'ardeur, que la ville fut obligée de capituler, le 20. La garniſon, qui étoit de neuf mille hommes, ſortit, le 23, & ſe rendit priſonniere avec tous les officiers généraux. On laiſſa la liberté au comte de Caunitz, & au miniſtre Hollandois, qu'on renvoya avec leurs effets & leur ſuite. On renvoya de même au prince Charles les domeſtiques & les équipages qu'il avoit laiſſés dans Bruxelles. On fit dépoſer dans les magaſins toutes les armes des ſoldats, pour être rendues, lorſqu'ils pourroient être échangés. Le 25, le maréchal de Saxe prit poſſeſſion de la ville; &, le 4 de Mai, Louis XV y fit ſon entrée triomphante. Tous les magiſtrats vinrent en corps au-devant du monarque, & le haranguerent à la porte de la ville, dont le comte de Lowendhal, nouvellement établi gouverneur, lui préſenta les clefs. Bruxelles fut rendue à la paix de 1748.

BUDE. (*ſiéges de*) 1. Après la célèbre bataille de Mohacz, en 1325, la victoire conduiſit Soliman II devant les murs de Bude, alors capitale de la Hongrie. Cette ville n'oſa réſiſter. Elle ouvrit ſes portes au vainqueur; &

& la plus grande partie du royaume ſe ſoumit, à ſon exemple.

2. Deux ans après, les Allemands entrerent dans Bude l'épée à la main, & en chaſſerent les infidèles; mais ils ne jouirent pas long-tems de cette conquête. En 1529, Soliman vint les aſſiéger, & foudroya la place avec tant de furie, donna des aſſauts ſi terribles, que la garniſon, malgré toute ſa bravoure, fut obligée de battre la chamade. On lui permit de ſortir avec ſes armes & ſes bagages. Les Chrétiens, en paſſant au travers des Janiſſaires, furent inſultés par ces infidèles, qui leur reprochoient d'un ton outrageant leur peu de courage. Un ſoldat Allemand, juſtement irrité, ſe tourna vers l'un d'eux; & le regardant d'un œil furieux: « Qu'as-tu à me » reprocher, lui dit-il? Je ne commande pas; » j'obéis. » En même, tems il lui plonge ſon épée dans le cœur. Les autres Janiſſaires & toute l'armée Ottomane ſe jettent auſſi-tôt ſur la garniſon, & la taillent en piéces.

L'année ſuivante, Ferdinand, frere de l'empereur Charles-Quint, eſſaya de reconquérir Bude, & l'attaqua pendant deux mois. Ses efforts furent inutiles. Une armée Turque l'obligea de ſe retirer.

3. Le 14 de Juillet 1684, Charles VI, duc de Lorraine, général de l'empereur Léopold, ſe préſenta devant Bude, & en forma le ſiége. La garniſon Muſulmane montoit à plus de dix-huit mille hommes, & avoit pour commandant ſe célèbre Kara-Méhémet Baſſa, l'un des plus braves capitaines qui fuſſent alors au ſervice de la ſublime Porte. A peine Charles fut-il

arrivé auprès du vieux Bude, village à un quart de lieue de la forteresse, qu'il fit ouvrir la tranchée, & dresser ses batteries, dont le jeu fut terrible. Les assiégés firent une grande sortie par quatre endroits différens, & poussèrent d'abord les Impériaux jusqu'à un moulin à poudre, assez éloigné. Alors les Allemands se rallierent, & les Turcs furent obligés de rentrer dans la ville. Le lendemain, on foudroie la ville basse : le canon y fait deux larges brèches. On y donne l'assaut. Les infidèles y mettent le feu, & se retirent dans la haute ville. On les attaque dans ce nouveau poste; &, lorsqu'on étoit près de les forcer, le Duc apprend qu'un corps de douze mille Turcs, commandé par le Séraskier, campoit à demi-lieue de Bude. Le prince laisse son infanterie à la garde des lignes, & vole aux Ottomans avec sa cavalerie. Il arrive : il les attaque. Le combat est opiniâtre : la victoire est longtems disputée. Le prince Eugene, qui faisoit ses premieres armes, se distingue dans cette bataille, & déclare par son coup d'essai ce qu'il devoit être un jour. Enfin l'aigle de l'Empire triomphe du croissant. L'armée victorieuse revient au siége, & le presse avec plus de vigueur. La résistance est aussi courageuse que l'attaque. Les Impériaux donnent un assaut général. Kara-Mehémet est tué sur la brèche ; mais les assaillans sont repoussés. Cette disgrace, jointe aux maladies qui, depuis long-tems, moissonnoient les troupes, force le duc de Lorraine à lever le siége, après quatre mois d'inutiles efforts. Il avoit perdu trente mille

ommes dans cette malheureuſe expédition.

Charles eut un meilleur ſuccès, en 1686. parut de nouveau devant Bude, &, le 18 Juin, l'inveſtit d'un côté, pendant que lecteur de Baviere, ayant traverſé le Da-ube, la bloquoit de l'autre. Le 24, on ou-e l'attaque par trois différens endroits. On t en ruine une tour de laquelle ſortoit un u continuel, & l'on y donne l'aſſaut. Les mpériaux ſont repouſſés. Ils reviennent à la arge, & la tour eſt emportée. Cependant Grand-Viſir approchoit à la tête de ſon ar-ée. Trois fois il eſſaya de ſecourir la place; ois fois il fut vaincu & obligé d'être le té-oin inutile des heureux efforts des Chré-ens. Les travaux furent pouſſés avec tant de vacité, qu'on ſe vit bientôt en état de livrer l aſſaut général. La ville fut priſe, ſaccagée, le Bacha Apté, qui y commandoit, tué r la brèche. Le ſoldat furieux ſe baigna dans ſang, viola les femmes & les filles, maſ-cra les enfans dans le ſein de leurs meres. a voix des généraux, trop foible pour ſe ire entendre dans un ſi grand déſordre, ne rt arrêter ces ſanglantes exécutions. L'élec-ur de Baviere & le duc de Lorraine ne pu-nt ſauver que deux mille de ces malheureu-s victimes de la guerre.

BUFFAROLA. (*combat de*) En 1636, s armées de France & d'Eſpagne ſe rencon-erent, le 23 de Juin, ſur les bords du Teſ-n, près de Buffarola. On en vint aux mains. On ſe battit durant quatorze heures. Enfin s François triompherent. Deux mille enne-is reſterent ſur la place, & trois cens furent

faits priſonniers. Cette petite victoire fut l
ſeul exploit mémorable de cette campagne.

BULL. (*priſe de*) Pendant qu'en Europ
la France & l'Angleterre ſe diſpoſoient à me
ſurer leurs forces, la guerre ſe faiſoit vive
ment en Amérique, entre les colonies de ce
deux nations. Le 27 de Mars 1756, les Fran
çois attaquerent le fort de Bull, l'une de
plus fortes places des Anglois dans le Canada
& dans laquelle ils avoient fait de grand
magaſins de munitions de toute eſpece pou
les ſiéges de Niagara & de Frontenac, qu'il
projettoient. La fortereſſe fut emportée aprè
quelques heures de réſiſtance; & la garniſo
ſe rendit à diſcrétion.

BUREN. (*priſe de*) Gilles de Barlemont
ſeigneur d'Hierges, capitaine, & fort attache
au ſervice de Philippe II, roi d'Eſpagne, eu
ordre de Réqueſens, gouverneur des Pays-bas,
de faire le ſiége de Buren, ville foible, & for
tifiée uniquement par un large foſſé. Cette bi
coque appartenoit au prince d'Orange. Le gé
néral Eſpagnol s'étant préſenté tout-à-coup
avec ſix mille hommes d'infanterie Eſpagnole,
Allemande & Wallone, & quatre cens hom
mes de cavalerie, tous guerriers choiſis &
formés depuis long-tems à la diſcipline mili
taire, menaça les habitans du traitement le
plus rigoureux, s'ils ne ſe rendoient ſur l'heure.
On ne lui répondit que par des railleries
ſanglantes. Mais les aſſiégés démentirent bien
tôt cette fierté préſomptueuſe. Hierges, ayant
battu la place avec fureur, jetta un pont ſur
le foſſé. Ses troupes montent à l'aſſaut. La
garniſon effrayée jette ſes armes, prend la

uite, & se réfugie dans le château. La résistance n'y est pas plus vigoureuse. On fait mine de les attaquer. Aussi-tôt ils demandent à capituler ; mais ils n'obtiennent que la vie, & sortent, couverts de honte, sans armes & sans drapeaux. Le château fut saccagé ; & la ville eut ensuite un aussi triste sort, l'an 1575.

BURGAON. (*bataille du Mont-*) La défaite des Maures près de Manerna ne fit qu'irriter leur courage. Toute la nation prit les armes ; & les Romains, à peine rentrés dans Carthage, furent obligés de retourner à l'ennemi, sous la conduite du général Salomon. Ils s'arrêterent au pied du Mont-Burgaon sur lequel les Barbares étoient campés. Le mont est inaccessible vers l'orient ; mais vers l'occident il s'abaisse en pente douce, & présente un accès facile. A droite & à gauche s'élevent deux rochers escarpés, qui ne sont séparés de la montagne que par un passage étroit, mais très-profond. Les Maures faisoient bonne contenance dans ce poste avantageux. Salomon résolut de les attaquer. Mais, pour s'assurer la victoire, il fit prendre à Théodore, capitaine des gardes de nuit, mille soldats dispos & agiles ; lui commanda de grimper avec eux, pendant les ténèbres, au sommet de la montagne, par le côté qui paroissoit impraticable ; d'y attendre le jour, & alors d'accabler les ennemis à coups de traits. Cet ordre fut exécuté sans que les Maures en eussent aucun soupçon ; enforte qu'au lever de l'aurore, se voyant enfermés entre deux troupes ennemies, sans pouvoir ni monter ni descendre, ils prirent l'épou-

vante, & se dispersèrent en tumulte au tra
vers de la montagne, partie à pied, parti
à cheval. Aveuglés par la terreur, ils se per
coient mutuellement de leurs armes, & s
précipitoient en foule, hommes & chevaux
dans cette gorge étroite & profonde, qui le
séparoit du rocher voisin. Enfin, les cada
vres, amoncelés les uns sur les autres, ayan
comblé le passage, servirent de pont à ceu
qui fuyoient, pour gagner le rocher où le
Romains ne se hazardèrent pas à les pour
suivre. Dans cette horrible confusion, il pé
rit cinquante mille Maures, sans qu'il e
coûtât une goutte de sang aux vainqueurs
On prit toutes les femmes, & une si grand
multitude d'enfans, que les soldats Romain
donnoient un jeune Maure pour un mouton
L'an 536. A

BURNAMBURGH (*bataille de*) Le
Danois s'étoient ligués avec les Gallois &
les Ecossois, pour abbatre la puissance for
midable d'Adelstan, roi d'Angleterre. C
prince en fut informé, & voulant préve
nir la jonction des ennemis, il marcha d'a
bord contre les Gallois, les surprit, les taill
en pièces, & les contraignit de rester en re
pos. Ses troupes encouragées par la victoire
soupiroient après de nouveaux triomphes. I
les mene contre les Ecossois qu'il rencontr
près de Burnamburgh. La bataille s'engag
On combat, de part & d'autre, avec cett
haine implacable qu'inspire une éternelle ri
valité. Constantin, chef des Ecossois, anim
ses soldats par l'espérance des richesses qu
leur procurera la victoire. Adelstan rappell

à ſes guerriers le ſouvenir de leur ancienne gloire & des derniers combats. Enfin, après mille prodiges de valeur, Conſtantin bleſſé, expirant ſur un tas de morts, abandonne aux Anglois les lauriers qu'il eſpéroit cueillir. Six rois Irlandois & Gallois ont le même ſort que celui d'Ecoſſe. Douze officiers généraux reſtent auſſi ſur le champ de bataille. Un grand nombre de ſoldats ſont pris : un plus grand nombre eſt tué ; &, de cette multitude qui devoit envahir l'Angleterre, ceux qui ſçavent mieux fuir que combattre échappent ſeuls au fer du vainqueur. Jamais la fortune des Anglois n'avoit été ſi brillante ; jamais ils n'avoient triomphé avec tant d'avantage. *L'an 938 de J. C.*

BYBLOS. (*ſiége de*) Inarus, prince des Lybiens, ayant été proclamé Roi d'Egypte, & ſe voyant ſoutenu des Athéniens, ſe révolta contre Artaxerxès-Longue-main. Le roi de Perſe fit marcher contre les rebelles une armée de trois cens mille hommes, ſous la conduite de Mégabiſe. Inarus fut vaincu, & ſe retira dans Byblos, ville ſituée dans l'iſle de Proſopitis, laquelle eſt formée par deux bras du Nil, tous deux navigables. Le ſiége dura un an & demi. Les Perſes, voyant qu'ils n'avançoient rien par la méthode ordinaire, ſaignerent par divers canaux un des bras du fleuve, dans lequel les Athéniens avoient mis leur flotte. Ils ouvrirent par-là un paſſage à toute leur armée. Inarus ſe rendit à compoſition. Mais les ſix mille Athéniens, qu'il avoit avec lui, s'étant mis en devoir de vendre chèrement leur vie, les

Perſes n'oſerent les attaquer. On leur offrit une paix honorable, avec la permiſſion de ſortir de l'Egypte. Ils livrerent Byblos, & retournerent en Grèce. *454 ans avant J. C.*

BYZANCE. (*ſiéges de*) 1. Le rappel d'Alcibiade ſembloit avoir ramené la fortune ſous les étendards d'Athènes. Ce grand général, après avoir triomphé des Péloponnéſiens, près de Cyzique, ſoumit la plus grande partie des villes qui s'étoient révoltées contre ſa patrie, & vint mettre le ſiége devant Byzance. Cette place importante arrêta la rapidité de ſes conquêtes. Il déſeſpéra de la prendre de force; &, après bien des tentatives inutiles, il eut recours à la ruſe. Il fit courir le bruit que les Athéniens le demandoient; embarqua ſon armée, & mit à la voile. Mais il revint pendant la nuit; fit prendre terre à la plus grande partie de ſes ſoldats; & lui-même, avec le reſte, partit, dès la pointe du jour, pour aller recommencer le ſiége par mer. Les Byzantins effrayés accourent en armes ſur le rivage, pour écarter la flotte. Alcibiade les amuſe, pendant que les troupes débarquées, s'approchant des murailles par des chemins détournés, prennent la ville, avant que les habitans s'en apperçoivent. *L'an 408 avant J. C.*

2. Durant le ſiége de Périnthe par Philippe, pere d'Alexandre le Grand, Byzance étoit d'une grande reſſource pour les aſſiégés. Le roi de Macédoine, pour leur ôter cet appui, alla en perſonne attaquer la ville protectrice, laiſſant la moitié de ſon armée devant Périnthe. Il avoit déja réduit la place

à la dernière extrémité, lorſque le célèbre Phocion, envoyé par les Athéniens, vint la délivrer, 341 ans avant J. C. Les Périnthiens & les Byzantins, pour témoigner leur vive reconnoiſſance au peuple d'Athènes, lui décernerent une couronne d'or.

3. L'empereur Sévere, irrité contre les Byzantins, vint les aſſiéger dans leur patrie. Ils ſe défendirent avec la plus extrême opiniâtreté. Dion rapporte une adreſſe qu'ils employerent avec ſuccès pour enlever des vaiſſeaux ennemis juſques dans leur rade. Ils envoyoient des plongeurs qui, ſous les eaux, alloient couper le cable de l'ancre, & qui enfonçoient dans le corps du bâtiment un clou attaché à une corde dont l'autre bout étoit dans le vaiſſeau qu'ils montoient. Le mouvement de celui-ci faiſoit démarer l'autre qui obéiſſoit & ſembloit marcher ſeul, ſans le ſecours ni des rames ni des vents. Toutes leurs ruſes ne purent les préſerver de la famine. Ce fléau devint ſi terrible, qu'ils ſe virent contraints d'ouvrir leus portes aux Romains. Les vainqueurs uſerent de leurs droits dans toute leur étendue. La ville fut pillée; & la plûpart des citoyens furent égorgés, l'an du Sauveur 196.

[CAD]

CADÉSIE. (*bataille de*) Pendant que les remparts de Syrie tomboient ſous les efforts des Muſulmans, une autre partie de leurs forces portoit le fer & le feu ſur les bords de l'Euphrate & du Tigre. A peine Omar fut-il placé ſur le thrône des Califes, qu'il fit partir pour l'Irac, province de la Perſe, une armée de trente mille hommes, ſous le commandement de Saëd-Ebn-Abi-Vakkas, un des héros de cet âge d'or de l'Iſlamiſme. Les Perſes, de leur côté, réveillerent leur ancien courage. Ils firent des efforts inouïs pour arrêter ce torrent, déja groſſi par tant de ravages; & l'on peut dire que les Saraſins ne demeurerent maîtres de ce pays, que lorſqu'il ne reſta preſque plus d'habitans pour le défendre. La premiere bataille, auſſi fameuſe chez les Arabes, que celle d'Arbelles chez les Grecs, ſe livra, l'an 636, près de Cadéſie, ville de l'Irac, à l'occident de l'ancienne Babylone, dont elle étoit éloignée de vingt-cinq lieues. Roſtam, le meilleur général d'Iſdégerd, roi de Perſe, étoit à la tête de ſix-vingt mille hommes. On ſe battit, durant trois jours, avec un acharnement horrible. Sept mille cinq cens Muſulmans y périrent; mais enfin la victoire ſe déclara pour eux; & Iſdégerd, qui attendoit dans Modin, ou Madaïn, ſa capitale, le ſuccès du combat, s'enfuit dans le Khoraſan, à l'extrémité de ſes Etats.

CAEN. (*siéges de*) 1. Edouard III s'avançoit vers la ville de Caën, où Raoul, comte d'Eu, connétable de France, & Jean de Melun, comte de Tancarville, avoient été envoyés par Philippe VI, « avec gen» darmes à foison. » Dès qu'on apperçut l'armée du roi d'Angleterre, les bourgeois sortirent pour présenter la bataille. Mais à peine eut-on commencé le combat, qu'ils prirent la fuite; & les Anglois entrerent sans obstacles dans la ville. Les deux généraux se rendirent prisonniers à un nommé *Thomas d'Hollande*, qui les vendit au monarque vainqueur pour la somme de vingt mille nobles. » La plûpart des bourgeois néanmoins, mon» tés dessus leurs loges & maisons, tuerent, » ce jour-là, plus de cinq cens Anglois, à » coup de pierres & cailloux, de quoi le roi » conçut une si grande fâcherie, que, sans » messire Geoffroi d'Harcourt, il eût cruel» lement brûlé toute la ville. » Elle fut livrée au pillage, pendant trois jours, l'an 1346.

2. Caën fut assiégé par le fameux comte de Dunois, en 1450. Le duc de Sommerset s'y étoit renfermé avec les plus braves capitaines de sa nation, & quatre mille hommes de bonnes troupes. Il se défendit, pendant quelque tems, avec courage; mais enfin, voyant la ville près d'être emportée d'assaut, il capitula, & sortit avec tous les honneurs de la guerre.

CAHORS. (*prise de*) Henri IV, n'étant encore que roi de Navarre, résolut de surprendre la ville de Cahors, en 1580. Cette place, capitale du Querci, étoit forte par sa

ſituation ; avoit une garniſon nombreuſe ; & ſon gouverneur, appellé *Vérius*, étoit l'un des plus braves capitaines de ſon ſiécle. Le monarque, à la faveur d'un furieux orage, s'approcha des murailles, pendant la nuit. Il ſe ſervit du pétard, invention encore nouvelle, ignorée juſqu'alors en France. Il força, par ce moyen, la porte du pont-neuf, & tailla en piéces la garniſon qu'on y avoit placée. Enſuite, par un ſecond pétard, il fit ſauter la porte de la ville, ſans que les habitans s'en apperçuſſent, à cauſe du bruit effroyable du tonnerre. Vérius fit la plus courageuſe défenſe : il diſputa le terrein pied à pied. Il fallut cinq jours d'efforts pour le chaſſer entiérement de la place. Cependant le roi de Navarre en vint à bout, après avoir attaqué lui-même à la tête de ſes gardes & emporté la derniere & la plus forte barricade.

CALAGURRIS. (*bataille de*) Les Celtibériens livrerent un combat aux Romains, près de cette ville, en-deçà de l'Ebre. Manlius Acidinus, général de la république dans ces cantons, les reçut avec tant de courage, qu'il leur tua plus de douze mille hommes ; fit plus de deux mille priſonniers, & ſe rendit maître de leur camp. Si l'ardeur du victorieux n'avoit été arrêtée par l'arrivée de ſon ſucceſſeur, les Celtibériens, qui occupoient les armes Romaines, depuis tant d'années, auroient été entiérement domptés. Cette mutation de généraux étoit un inconvénient attaché à la forme du gouvernement Romain, mais compenſé d'ailleurs par de grands avantages. *186 ans avant J. C.*

CALAIS. (*ſiéges de*) 1. Après la fameuſe bataille de Créci, Edouard, pour profiter de ſa victoire, marcha vers Calais qu'il inveſtit au mois de Septembre 1346. Calais étoit l'une des plus fortes villes qu'eût alors la France : c'étoit la clef du royaume. La bonté de ſon port y attiroit un commerce toujours floriſſant. Ses fortifications étoient à l'épreuve ; ſon peuple immenſe étoit guerrier ; ſa garniſon nombreuſe étoit redoutable ; enfin le célèbre Jean de Vienne, ſon gouverneur, valoit ſeul une armée entiere. Tant de difficultés, tant d'obſtacles, qui paroiſſoient inſurmontables, ne furent point capables d'effrayer le monarque animé de plus en plus par ſes triomphes. Au lieu de preſſer la ville par des attaques vives & meurtrieres, il ſe contenta de la bloquer exactement par mer & par terre. Son camp, qu'il avoit placé entre la ville, la riviere de Maye & le pont, devint une eſpece de ville, auſſi régulièrement fortifiée que celle qu'il aſſiégeoit. Les ſoldats ſe bâtirent des cabanes pour paſſer l'hyver. Ils creuſerent des retranchemens ; ils éleverent, de diſtance en diſtance, des redoutes, des foſſés & des tours qui les mettoient à couvert de toute inſulte. Cependant on faiſoit ſortir de Calais toutes les bouches inutiles au nombre de dix-ſept cens. Ces malheureux proſcrits vinrent au camp des Anglois. Edouard les reçut généreuſement ; leur fit donner à dîner, & deux ſterlings à chacun. Cette cruelle précaution ne put ſauver les aſſiégés des horreurs de la diſette. La place, environnée d'ennemis, depuis plus de

neuf mois, avoit vu disparoître toutes ses provisions: bientôt la misere devint extrême. On se vit contraint de manger les animaux les plus immondes. Des chiens, des chats, des souris même étoient des mets délicieux; &, quand on eut épuisé ces vils alimens, on se vit réduit à l'indigence la plus affreuse, la plus désespérante. Néanmoins le courage des citoyens se soutenoit toujours au milieu de tant de maux. L'amour de la patrie triomphoit de la nature. Ils aimoient mieux mourir que de reconnoître un autre souverain que Philippe. Ce prince n'oublioit rien pour les délivrer. Après plusieurs tentatives infructueuses, il rassembla une armée de soixante mille hommes, à la tête de laquelle il vint se présenter à Edouard. Bientôt il reconnut l'inutilité de ce nouvel effort: il envoya offrir la bataille. Le roi d'Angleterre répondit froidement aux députés: « Je suis ici pour prendre Calais, & non pour me battre. Si » votre maître veut combattre, c'est à lui » de voir comment il s'y prendra pour m'y » contraindre. » En disant ces mots, il fit examiner aux députés toutes les fortifications de son camp, & les renvoya vers le monarque. Philippe, si cruellement bravé, frémissoit de honte & de colere. Mais, vaincu par la nécessité, cette maîtresse impérieuse, il se retira, désespéré d'abandonner de si braves guerriers & des sujets si fidèles, à la discrétion d'un ennemi vainqueur, & qu'une longue résistance avoit rendu implacable. La retraite du roi mit le comble à la douleur des généreux citoyens de Calais. Ils ne songe-

ſent plus qu'à ſe rendre. A leur priere, Jean de Vienne monta aux crénaux des murailles, & fit ſigne qu'il vouloit parler. Edouard envoya Gautier de Mauni & le ſire de Baſſet pour conférer avec lui. « Chiers ſeigneurs, » leur dit le gouverneur, vous êtes moult » vaillans chevaliers en fait d'armes, & ſça- » vez que le roi de France, que nous tenons » à ſeigneur, nous a céans envoyés, & com- » mandé que nous gardaſſions cette ville & » châtel, ſi que blâme n'en euſſions, & lui » nul dommage : nous en avons fait notre » pouvoir. Or eſt notre ſecours failli, & nous » ſi eſtraints, que nous n'avons de quoi vivre. » Si nous conviendra tous mourir, ou en- » rager de famine, ſi le gentil roi, votre » ſeigneur, n'a merci de nous, laquelle choſe » lui veuillez prier en pitié, & qu'il nous » veuille laiſſer aller tout ainſi que nous » ſommes. »

» Jean, répondit Gautier, nous ſçavons » une partie de l'intention de monſeigneur le » roi ; car il nous l'a dit : ſçachez que ce n'eſt » mie ſon entente que vous en puiſſiez aller » ainſi ; mais ſon intention eſt que vous vous » metiez tous à ſa pure volonté, ou pour » rançonner ceux qu'il lui plaira, ou pour » faire mourir. »

De Vienne redoubla ſes prieres & ſes inſtances auprès de Mauni, pour l'engager à fléchir le courroux du monarque. L'ame généreuſe du chevalier Anglois fut pénétrée de douleur. Il promit : il ſe flata de réuſſir. Tous les généraux ſe réunirent à lui pour calmer l'inflexible Edouard ; & ce prince,

cédant enfin à leurs vives ſupplications, leur dit : « Seigneurs, je ne veux mie être tout » ſeul contre vous tous. Sire Gautier, vous » direz au capitaine de Calais, que la plus » grande grace qu'il pourra trouver en moi, » c'eſt qu'ils ſe partent de la ville ſix des plus » notables bourgeois, les chefs tous nuds, » & tous déchauſſés, les harts au col, & les » clefs de la ville & du châtel en leurs mains; » & de ceux je ferai à ma volonté, & le » remanent, je prendrai à merci. »

Mauni ſe hâta de porter ces ordres du vainqueur; & Jean de Vienne le pria d'aſſiſter à la déclaration qu'il en alloit faire au peuple. Tous les habitans, aſſemblés ſur la place, attendoient la réponſe d'Edouard, avec cette inquiétude cruelle que donnent la la crainte de la mort, & l'eſpérance de la vie. Dès que l'arrêt eut été publié, un morne ſilence annonça l'anéantiſſement de tous les cœurs. On ſe regardoit, en friſſonnant : on cherchoit avec effroi ces ſix victimes du ſalut public; on déſeſpéroit de les rencontrer. Enfin des cris lugubres entre-coupés de ſanglots, de gémiſſemens & de pleurs, interrompirent tout-à-coup ce vaſte ſilence. Mauni, témoin d'un ſpectacle ſi touchant, ne put retenir ſes larmes, & confondit ſes ſoupirs avec ceux de ces citoyens déſolés. Cependant le moment fatal approchoit : il falloit ſe décider. Au milieu de ce peuple vaincu par la douleur, abbatu, conſterné, un héros, dont le nom doit vivre éternellement dans la mémoire des hommes, l'honneur de ſa patrie, la gloire de la France,

Euſtache

Euſtache de Saint-Pierre ſe préſente, & ſuſpend par ſes paroles le déſeſpoir de ſes concitoyens. « Seigneurs, grands & petits, s'écrie le zélé patriote, grand méchef ſeroit » de laiſſer mourir un tel peuple qui cy eſt, » par famine ou autrement, quand on y peut » trouver aucun moyen ; & ſeroit grande » grace devant Notre-Seigneur, qui de tel » méchef le pourroit garder. J'ai en droit » moi ſi grande eſpérance d'avoir pardon » envers Notre-Seigneur, ſi je meurs pour » ce peuple ſauver, que je veux être le pre» mier. » A peine eut-il ceſſé de parler, qu'il reçut le prix le plus pur de la reconnoiſſance de ſes concitoyens. « Chacun l'al» loit adorer de pitié. » Ils ſe proſternerent à ſes pieds, en les arroſant de leurs larmes. Quel empire la vertu n'exerce-t-elle pas ſur les cœurs ! Jean d'Aire, imitant le courage héroïque de ſon couſin, voulut partager l'honneur de mourir pour la patrie, & vint ſe ranger à ſes côtés. Jacques & Pierre Wiſant, freres, & parens de ces généreux martyrs, brûlant du même zèle, ſe dévouerent avec eux. Enfin deux autres citoyens, dont l'Hiſtoire n'a pas conſervé les noms, ces noms ſacrés qu'on auroit dû graver en caracteres ineffaçables, acheverent le nombre des ſix victimes. Le gouverneur, qui, courbé ſous le poids des années & des maladies, pouvoit à peine ſe ſoutenir, monta à cheval & les conduiſit juſqu'à la porte de la ville. Là, il les remit entre les mains de Mauni, en le priant d'intercéder pour eux auprès de ſon roi. Ils parurent devant Edouard, & lui pré-

ſenterent humblement les clefs de Calais. Leur magnanimité inſpira de l'admiration & de la pitié aux ſeigneurs Anglois, qui environnoient le roi. Ce prince reſta ſeul inflexible. Il jetta ſur eux un regard ſévere, & commanda qu'on les conduisît au ſupplice. En vain le prince de Galles ſe jetta pluſieurs fois à ſes pieds, & s'efforça de le fléchir : il fut inexorable. « Soit fait venir le coupe-» tête, répéta-t-il d'un ton terrible. » Ces illuſtres infortunés alloient perdre la vie. Edouard alloit flétrir ſes lauriers par une indigne vengeance, ſi la reine ſon épouſe, héroïne généreuſe, n'eût fait un dernier effort pour calmer ſon aveugle colere. Elle embraſſa ſes genoux, & le conjura, les larmes aux yeux, de ne pas ſouiller ſa victoire. Le monarque baiſſa les yeux. « Ah ! madame, » s'écria-t-il, après un moment de ſilence, » je aimaſſe mieux que vous fuſſiez autre part » que cy. Vous me priez ſi acortes, que je » ne puis vous éconduire : ſi les vous donne » à votre plaiſir. » Auſſi-tôt la magnanime princeſſe les emmena dans ſon appartement; leur fit apporter à dîner; les fit habiller, & les renvoya, ſous une eſcorte ſûre, après leur avoir fait donner à chacun ſix piéces d'or, pour leurs beſoins. Le lendemain, Edouard entra triomphant dans Calais, dont il chaſſa tous les habitans, & qu'il peupla d'Anglois.

2. En 1436, le duc de Bourgogne, comte de Flandres, forma le ſiége de Calais, avec une armée de cinquante mille hommes. Mais ſes troupes, compoſées de milices Flaman-

des, s'étant débandées, il fut obligé de renoncer honteuſement à ſon entrepriſe.

3. Le fameux duc de Guiſe fut plus heureux, en 1558. Ce grand capitaine, s'étant approché de Calais, fit prendre à ſes ſoldats une quantité de claies poiſſées, dont ils ſe ſervirent pour paſſer le marais qui environne la ville. Enſuite il fit une fauſſe attaque à la Porte de l'Eau. Les Anglois y coururent en foule, & s'épuiſerent pour s'y retrancher. Quand ils eurent achevé leurs fortifications, le duc foudroya le château dont les murailles étoient vieilles, & qu'on avoit négligées, à cauſe d'un foſſé large & profond où la mer entroit durant le flux. Le canon ayant fait une grande brèche, le général François attendit la baſſe marée, & ordonna l'aſſaut. Les ſoldats avoient de l'eau juſqu'à la ceinture. Cependant la brèche fut emportée malgré les efforts des aſſiégés; & le drapeau de la France fut arboré dans le château. Milord Wentworth, appellé autrement *Dumfort*, gouverneur de la ville, ſe trouvant hors d'état de réſiſter, capitula. Le vainqueur trouva dans la place une grande quantité de canons, d'armes, de munitions de guerre & de bouche. C'eſt ainſi que le duc de Guiſe prit en huit jours une ville qui avoit coûté un an de ſiége au victorieux Edouard III. Les Anglois, qui l'avoient poſſédée paiſiblement, pendant plus de deux ſiécles, furent obligés de l'abandonner pour jamais. Cette perte fut ſi ſenſible à la reine Marie, qu'elle en tomba dangereuſement málade. Comme on vouloit la conſoler dans ſes douleurs; « Hélas! dit-elle,

» vous ignorez la cauſe de ma maladie & de » mes chagrins. Calais occupe ſi fort mon » cœur, que, ſi vous en faites la diſſection » après ma mort, vous n'y trouverez que » cette ville. »

CALCINATO. (*bataille de*) Le duc de Vendôme parut, le 19 d'Avril 1706, à la vue des Impériaux retranchés, au nombre de quinze mille hommes, entre Monte-Chiaro & Calcinato, ſur la Chiéſa, avant qu'ils euſſent aucune nouvelle de ſon approche. On vit dans l'attaque du prince François combien a d'avantage une armée qui eſſuie une décharge générale; & qui marche enſuite contre l'ennemi pour l'attaquer à grands coups de bayonnettes & de fuſils tirés à brûle-pourpoint. Le comte de Reventlau, qui commandoit l'armée impériale, avoit ordonné à ſon infanterie de laiſſer approcher celle des François à vingt pas, eſpérant la détruire par le feu de toute ſa mouſqueterie. « Ces trou- » pes, dit le maréchal de Saxe, exécuterent » ponctuellement l'ordre qu'elles avoient » reçu. Les François monterent, par des en- » droits aſſez rudes, la côte qui les ſéparoit » des Impériaux, & ſe rangerent ſur le pla- » teau vis-à-vis des ennemis. Ils avoient or- » dre de ne point tirer du tout. Comme » M. de Vendôme jugea à propos de ne » point faire attaquer, qu'on n'eût pris une » caſſine qui étoit ſur la droite, les troupes » reſterent un long eſpace de tems à ſe re- » garder de très-près. Enfin elles reçurent » l'ordre d'attaquer. Les Impériaux les laiſ- » ſerent approcher à vingt ou vingt-cinq pas;

» préſenterent les armes ; tirerent bien de » ſang froid, & avec toutes les précautions » que l'on peut prendre. Mais ils furent rom- » pus avant que la fumée fût diſſipée. Il y » eut beaucoup d'Impériaux tués à grands » coups de fuſils & de bayonnettes ; en un » mot, le déſordre fut général. » Trois mille hommes reſterent ſur le champ de bataille : un pareil nombre tomba entre les mains du vainqueur, avec mille chevaux, ſix piéces de canon, preſque tout le bagage ; & la victoire ne coûta pas huit cens ſoldats.

CALLINIQUE. (*bataille de*) L'an 531, Cabade, voulant enfin obliger la victoire à ſe ranger ſous ſes drapeaux, nomma pour général Azaréthès, guerrier vaillant & habile, & lui donna quinze mille hommes, les meilleurs ſoldats de la Perſe. Azaréthès paſſa l'Euphrate, & remonta, le long de ce fleuve, vers la Commagène. Bélifaire, à cette nouvelle, ſe hâta de le joindre, pour épier ſes démarches, & choiſir le tems de le combattre. Bientôt les deux armées ſe trouverent près de Callinique, & camperent dans les plaines de cette ville. Les Romains, officiers & ſoldats, demandoient le combat avec des cris ſéditieux. Bélifaire, qui avoit pour principe de ne jamais riſquer une bataille, quand il pouvoit réuſſir ſans tirer l'épée, voulut appaiſer cette ardeur inconſidérée. Il commençoit à leur expoſer les raiſons de ſa conduite, lorſqu'il fut interrompu par des clameurs inſolentes. Les plus emportés, confondus dans la foule, faiſoient éclater leurs murmures, & le taxoient de lâcheté. Le prudent géné-

ral, voyant qu'il étoit impoſſible de réſiſter à cette fougue impétueuſe, & voulant du moins ſauver l'honneur du commandement: » Camarades, leur dit-il, je ſuis ſatisfait de » votre zèle; je voulois l'éprouver par mes » refus: je vais contenter vos deſirs; com- » battez avec autant d'ardeur que vous de- » mandez la bataille. » Il range ſon infanterie ſur le bord de l'Euphrate. Il poſte à l'aîle droite Aréthas & ſes Saraſins. Il ſe place au centre, à la tête de ſa cavalerie. Azaréthès de ſon côté anime ſes gens par la néceſſité de vaincre ou de mourir. Il poſte les Perſes à l'aîle droite, les Saraſins à l'aîle gauche, & fait ſonner la charge. Les deux tiers du jour ſe paſſerent en eſcarmouches très-vives, ſans que la victoire ſe fût déclarée. Enfin on ſe mêla; & le combat devint terrible. Les plus braves des Perſes, s'étant réunis pour former un eſcadron, fondirent ſur l'aîle droite, compoſée de Saraſins, & la mirent en fuite. Ils enfoncerent de même les Iſaures & les Lycaoniens, payſans, pour la plûpart, nouvellement tirés de la charrue, & qui n'avoient jamais vu l'ennemi. Toujours précédés par la victoire, ils envelopperent la cavalerie Romaine, & la prirent à dos. Elle fit peu de réſiſtance. Huit cens des plus vaillans ſoutinrent ſeuls l'effort de l'ennemi: Béliſaire leur donnoit l'exemple. Enfin ce général fut obligé de céder. Il ſe retira dans le gros de l'infanterie qui n'avoit pas encore été entamée. Il mit pied à terre, & commanda aux autres cavaliers d'en *faire autant*. Il ne fut pas poſſible aux Perſes de rompre

ce bataillon, quoique peu nombreux. Serrés corps contre corps, hériſſés de piques, couverts de leurs boucliers, les Romains montroient de toutes parts un front redoutable, & portoient plus de coups qu'ils n'en recevoient. En vain les cavaliers Perſes s'abandonnerent ſur eux à pluſieurs repriſes : ils furent autant de fois forcés de tourner bride. Les chevaux, épouvantés du bruit des boucliers que les Romains frappoient de leurs épées, ſe cabroient & renverſoient leurs cavaliers. On pourſuivit même les Perſes l'eſpace de deux mille pas. Le combat auroit encore duré bien du tems, ſi la nuit n'eût ſéparé les guerriers acharnés les uns contre les autres. La perte fut à-peu-près la même de part & d'autre.

CALORE. (*journée du*) Tibérius Gracchus s'étoit approché de Bénevent, avec ſon armée compoſée d'eſclaves à qui la république avoit fait promettre la liberté pour récompenſe de leurs ſervices. Hannon, lieutenant ou collégue ſubalterne d'Annibal, vint camper ſur les bords du Calore, riviere voiſine, & fit le dégât dans la campagne. Gracchus réſolut de lui préſenter la bataille ; &, après avoir promis à ſes ſoldats cette liberté, doux objet de leurs deſirs depuis plus de deux ans, il les mena à l'ennemi. Le combat fut opiniâtre. Pendant quelques heures, la victoire balança entre les deux partis. Mais enfin les Romains firent de ſi grands efforts, que les Carthaginois prirent la fuite. Leurs troupes étoient nombreuſes avant le combat : à peine en reſta-t-il deux mille qui s'échap-

perent avec leur commandant. Le prix des vainqueurs fut la liberté. Pour la mériter, ils apporterent chacun à leur général la tête d'un ennemi qu'ils avoient tué. *215 ans avant l'ère chrétienne.*

CAMBRAI. (*siéges de*) 1. L'an 535, Clodion, roi des François, après s'être rendu maître de Tournai, marcha vers Cambrai; s'en empara du premier assaut, & fit passer au fil de l'épée tout ce qu'il y trouva de troupes Romaines. La conquête de tout le pays voisin, jusqu'à la Somme, fut la suite de cet exploit.

2. En 1337, le fameux Edouard III, roi d'Angleterre, forma le siége de Cambrai, avec une armée de quarante mille hommes d'armes, sans compter l'infanterie. Malgré cette multitude & la vigueur des attaques, la place fut défendue avec tant de courage par Le Galois de la Beaume, qui en étoit gouverneur, & Thibaut de Marneil, seigneur de Roye, que le monarque fut obligé de se retirer, après deux mois d'inutiles efforts.

3. Dom Pedre de Guzman, comte de Fuentes, général des Espagnols, attaqua la ville de Cambrai, en 1595; &, secondé par le sieur de Rosne, que Henri IV n'avoit pas voulu confirmer dans la dignité de Maréchal de France, & qui s'étoit vendu aux ennemis de ce grand monarque, il se rendit maître de la citadelle.

4. Le cardinal Mazarin avoit mis sur pied une puissante armée qu'il fit marcher vers Cambrai, en 1649, sous les ordres du comte d'Harcourt. La place étoit grande & mal for-

tifiée ; & l'on croit généralement que le comte l'auroit prise, si les Espagnols n'y eussent pas jetté du secours par un endroit où les lignes n'étoient pas encore achevées. Son Eminence, qui s'étoit rendue au camp pour animer les soldats, fit lever le siége, avec d'autant moins de honte, que la tranchée n'étoit pas encore ouverte.

5. En 1677, le maréchal de Luxembourg eut ordre de bloquer Cambrai. Le roi Louis XIV le suivit bientôt devant cette place, dont il fit ouvrir la tranchée, le 28 de Mars. Le gouverneur, dom Pédro de Zavala, parla de se rendre, le 4 d'Avril, & conclut une trève de vingt-quatre heures. Durant cet intervalle, il se renferma avec quatre mille hommes dans la citadelle, l'une des plus fortes des Pays-bas, & résolut de s'y défendre jusqu'à la derniere extrémité. Mais ce généreux désespoir ne dura pas longtems. Il capitula, le 17 ; & le monarque prit possession de la ville & de la citadelle de Cambrai, le jour suivant.

CAMERS. (*prise de*) Les peuples nouvellement vaincus par les Romains ne pouvoient supporter le joug d'une puissance qu'ils avoient vu naître. Les Camérins, peuple de l'Ombrie, déja subjugués par Romulus, crurent pouvoir se révolter impunément, pendant que la peste désoloit Rome. Mais ils furent bien surpris, lorsqu'ils virent, pour la seconde fois, ce prince devant les murs de leur patrie. Il fallut céder à la fortune de Rome. Après quelques efforts, Camers fut emportée, & livrée au pillage. Romulus en-

tra triomphant dans ſa capitale, pour la ſeconde fois. *738 avant J. C.*

CAMPO-SANTO. (*bataille de*) Le comte de Gages, général des armées d'Eſpagne en Italie, s'étant mis en mouvement au milieu des rigueurs de l'hyver, paſſa le Panaro, le 5 de Février 1743 ; s'empara de Buondéno, où les Autrichiens avoient dépoſé leurs proviſions ; &, trois jours après, attaqua le comte de Thaun, général de la Reine, dans la plaine de Campo-Santo. Le combat fut ſanglant & opiniâtre, & la victoire reſta indéciſe. S'il y eut de l'avantage, il fut du côté des Eſpagnols qui enleverent huit étendards & un drapeau. Cependant le comte de Gages ayant, faute de ſubſiſtances, repaſſé le Panaro, le lendemain de l'action, les Autrichiens regarderent ſa retraite comme un aveu de leur victoire.

CAMULODUNUM. (*priſe de*) Dion aſſure que l'empereur Claude, regardé, avec raiſon, comme un illuſtre imbécille, fit le ſiége de Camulodunum, ville de la Grande-Bretagne, après avoir remporté une grande victoire ſur les Barbares. La priſe de cette place ne l'arrêta pas long-tems, puiſqu'il s'en retourna dans ſa capitale, ſeize jours après ſa deſcente dans l'iſle. Cependant cette campagne le flata tellement, qu'il ſe fit proclamer pluſieurs fois *Imperator*, ou Général vainqueur, & prit le ſurnom de *Britannique : C'étoit-là* pourtant un ſucceſſeur du grand Céſar ! Quel changement ! *43e année depuis J. C.*

CANDAHAR. (*ſiége de*) Les Aghuans ou Afghans du Candahar, s'étant ſoulevés contre

la Perſe, en 1737, ſous la conduite de Huſſein, fils de Myrweis, Thamas-Kouli-Khan marcha contre eux; les attaqua; les défit; les pourſuivit juſqu'aux portes de la ville de Candahar, dont il forma le ſiége. Cette place ſoutint courageuſement ſes aſſauts, & ne ſe rendit qu'après un an de la plus vigoureuſe réſiſtance.

CANDIE. (*ſiége de*) Depuis long-tems l'Empire Ottoman menaçoit d'engloutir l'iſle & la ville de Candie. Enfin l'orage éclata en 1667; &, le 22 de Mai, le Grand-Viſir entra dans l'iſle, avec une formidable armée, & fit inveſtir la place. Les Vénitiens n'avoient rien oublié pour la rendre imprenable; &, pendant deux ans & quatre mois, ils firent les plus grands efforts pour repouſſer le joug d'un ennemi terrible. Le marquis de Saint-André-Montbrun, qui commandoit leurs troupes & les volontaires François, ſoutenoit leur valeur par ſes diſcours & par ſes exemples. Cependant ils ne pouvoient plus réſiſter; & ils ſongeoient à ſe rendre, lorſque, le 25 de Juin 1669, les ducs de Beaufort & de Navailles parurent à la tête de près de ſept mille François, & attaquerent les tranchées des infidèles. Les Turcs furent repouſſés par-tout; & déja on les avoit chaſſés de deux redoutes, lorſqu'un magaſin que l'on avoit pris, & dans lequel on avoit trouvé plus de cent trente quintaux de poudre, ſauta tout-à-coup, & fit périr un grand nombre d'officiers & de ſoldats. Tous les autres prirent auſſi-tôt la fuite, ſans qu'il fût poſſible de les ramener au combat. Le duc de Navailles &

d'autres gentilshommes ſe firent un paſſage, l'épée à la main, au travers des Turcs, & ſe retirerent heureuſement dans Candie. Quelque tems après, le duc, voyant l'impoſſibilité de ſauver cette ville, ſe rembarqua pour conſerver ce qui lui reſtoit de troupes, & ne laiſſa que trois cens François ſous les ordres de M. de Choiſeul. Enfin, le 16 de Septembre, les Vénitiens capitulerent; & les Turcs prirent poſſeſſion d'une conquête qui leur coûtoit plus de cent mille hommes. Tous les habitans ſortirent; & la garniſon emporta cent vingt-cinq gros canons, cent quarante médiocres, & huit mortiers.

CANNES. (*bataille de*) Rome commençoit à ſe relever de ſes défaites; & la ſage temporiſation du grand Fabius lui avoit appris à ne plus craindre & même à vaincre Annibal. Un choix indigne d'elle ruina bientôt ſes flateuſes eſpérances, & la mit à deux doigts de ſa perte. Elle éleva au conſulat C. Terentius Varron, homme ſans expérience dans la guerre, & d'une naiſſance ſi baſſe, que ſon pere étoit boucher; & lui-même avoit exercé long-tems les miniſteres les plus vils de cette profeſſion. Ce qui lui avoit gagné l'eſtime des Plébéiens, étoit une ſorte d'éloquence vive, impétueuſe, dont il avoit fait uſage pour ſoutenir les Tribuns & les intérêts de la vile populace: d'ailleurs, & c'eſt toujours un grand mérite parmi les nations même les plus philoſophes, il étoit très-riche. On lui donna pour collégue L. Emilius, perſonnage moins illuſtre encore par ſa grande naiſſance, que par ſa prudence conſommée. Il avoit deſſein

de ſuivre le plan de Fabius; mais le moyen de le faire avec un collégue auſſi préſomptueux que Varron ! Ce Conſul avoit oſé promettre, en ſortant de Rome, que, dès le premier jour qu'il verroit l'ennemi, il donneroit le combat, & termineroit la guerre. Il tint parole, pour le malheur de la patrie. A peine les deux armées furent-elles en préſence, près de Cannes, petite ville de la Pouille, que le téméraire Varron attaqua l'ennemi, & remporta un avantage aſſez conſidérable. Il triomphoit; il mépriſoit les ſages avis de ſon collégue : enfin il porta ſa confiance aveugle, juſqu'à vouloir engager une action générale & déciſive dans un terrein auſſi déſavantageux à ſes troupes, qu'il étoit favorable à la cavalerie nombreuſe d'Annibal. Il y avoit dans l'armée des Romains quatre-vingt mille hommes de pied, & un peu plus de ſix mille chevaux ; &, dans celle des Carthaginois, quarante mille fantaſſins, tous inſtruits par une longue expérience, & dix mille cavaliers. Annibal, qui ſçavoit profiter de tout, s'étoit poſté de maniere que le vent Vulturne, qui ſe leve à une certaine heure, devoit ſouffler directement contre le viſage des Romains, & les couvrir de pouſſiere, durant le combat. On en vint bientôt aux mains. On ſe battit long-tems de part & d'autre, avec un avantage égal. Les bataillons étoient rompus & enfoncés tour-à-tour: cependant la cavalerie Numide avoit plus conſtamment la ſupériorité. Mais, quand le vent ſe fut levé, les Romains, aveuglés par le ſoleil & par la pouſſiere, ne ſçavoient plus

où porter leurs coups, ni comment repouſſ
les efforts de l'ennemi. Il fallut ſuccomber
fer, au vent, au ſoleil. Toutes les légio
plierent; furent rompues & taillées en pi
ces; & les Carthaginois furieux ne ceſſere
le carnage, que quand Annibal leur eut cri
» Arrête, ſoldat ! épargne le vaincu. » L
Conſul Emilius perdit la vie dans ce funeſ
combat. Varron ſe retira avec ſoixante & d
cavaliers. Quarante mille Romains reſtere
ſur la place. On fit dix mille priſonniers;
Annibal envoya à Carthage deux boiſſeau
de bagues d'or, pour faire connoître le nom
bre incroyable de chevaliers Romains tués
cette bataille. *An de R. 536; avant J. C.* 21

CANONSE. (*bataille de*) Marcellus,
qui l'on avoit prorogé le commandement de
troupes en Italie, marcha contre Annibal,
le joignit près de Canonſe. Le général Ca
thaginois excitoit les habitans de cette vill
à la révolte; mais, à l'approche des Romains
il ſe retira dans les plaines. Marcellus l'y ſu
vit. Les deux armées s'eſcarmoucherent long
tems: enfin l'on en vint à une action. La vic
toire fut incertaine, & l'avantage égal. L
lendemain, dès la pointe du jour, le généra
Romain préſenta fièrement la bataille. An
nibal accepta le défi. Il exhorta ſes ſoldats
bien faire, en leur rappellant les célèbres vic
toires de Traſimène & de Cannes: enſuite
il donna le ſignal. Les Carthaginois, animé
par les paroles de leur chef, fondent avec ef
fort ſur les Romains, qui d'abord ſoutiennent
leur choc avec vigueur. Mais, comme les
ennemis les preſſoient avec un acharnement

infatigable ; épuiſés, après deux grandes heures de combat, ils plierent. L'aîle droite prit la fuite, & le reſte de l'armée regagna promptement le camp. A peine Marcellus y fut-il rentré avec ſes ſoldats, qu'il les aſſemble ; &, les yeux enflammés de colere, il leur fait de vives réprimandes, & leur montre toute la honte dont ils viennent de ſe couvrir par cette lâche déſertion. Le diſcours de ce grand général piqua la fierté des légions : elles le prierent toutes enſemble de les mener, dès le lendemain, à l'ennemi, pour rétablir leur réputation ; & Marcellus le leur promit ſans peine. Au commencement du jour, il les mit ſous les armes, & plaça ſur les deux aîles de la premiere ligne les troupes qui avoient mal combattu, la veille. Annibal ſe préſenta avec ſa fierté ordinaire ; &, après avoir bien diſpoſé ſes troupes, il fit avancer ſes éléphans contre les premieres lignes des Romains. Ils y cauſerent d'abord quelque déſordre ; mais bientôt, accablés d'une grêle de traits, ces animaux furieux ſe jettent dans les bataillons Carthaginois ; les rompent ; écraſent ceux qui veulent les arrêter, & répandent par-tout le trouble & la confuſion. Les ennemis, vivement attaqués par les Romains, n'entendent plus la voix d'Annibal : ils ne reconnoiſſent plus leurs enſeignes ; ils ne voient que l'ennemi qui veut leur donner la mort. Un grand nombre ſe diſperſent çà & là ; & la plûpart veulent rentrer dans le camp. Pour ſurcroît de malheur, deux éléphans étoient tombés morts au milieu de la porte même. Les ſoldats, ne trouvant plus d'entrée, étoient

obligés de ſe jetter dans le foſſé, & de ſauter par-deſſus la paliſſade pour ſe ſauver. Les Romains en firent un grand carnage ; mais cette victoire leur coûta bien du ſang. *Avant J. C.* 209.

CAPHYES. (*bataille de*) L'an 221 avant J. C. les Etoliens entrerent, à main armée, dans la Péloponnèſe, & ravagerent les terres des Meſſéniens. Aratus, ſi connu par ſes vertus guerrieres & politiques, étoit alors à la tête des troupes des Achéens. Irrité de l'inſolence des ennemis, il ſe mit en campagne, & les atteignit près de Caphyes. Mais ce grand général y fut battu, & prit la fuite, après avoir perdu une grande partie de ſon armée. Cet échec ralentit beaucoup ſon courage ; &, tout le reſte de ſa vie, il ſe conduiſit plutôt en ſage citoyen, qu'en habile guerrier. C'eſt ainſi qu'une ſeule diſgrace détruit quelquefois la réputation & la gloire des plus grands hommes. Le malheur eſt ſouvent le tombeau de l'héroïſme.

CAPOUE. (*ſiéges de*) 1. Après la célèbre bataille de Cannes, les Campaniens, croyant déſormais Rome perdue, s'étoient livrés à Annibal ; &, ajoûtant la cruauté à la perfidie, ils égorgerent inhumainement tous les Romains qui ſe trouverent dans leur ville. Quand les affaires de la république eurent repris leur premiere proſpérité, Rome ſongea à venger d'une maniere éclatante la rebellion de l'ingrate Capouë. Les légions ſe préſenterent devant cette ville, & l'attaquerent avec une vivacité, ou, pour mieux dire, avec un acharnement qui a peu d'exemples. Les aſſiégés,

assiégés, soutenus d'une bonne garnison Carthaginoise, faisoient des prodiges de valeur, & rendoient souvent inutiles les plus grands efforts des assiégeans. Annibal, de son côté, vint plusieurs fois au secours de ses Alliés; donna plusieurs combats pour faire lever le siége; &, voyant que toutes ses tentatives étoient vaines, il marcha brusquement vers Rome pour faire diversion. Ce général ne réussit pas mieux: enfin il désespéra de sauver Capouë. Cette ville, ainsi abandonnée à elle-même, ne tint pas long-tems. Après que ceux de ses sénateurs qui avoient eu le plus de part à la révolte, & qui, par cette raison, n'attendoient aucun quartier, se furent donné la mort, d'une maniere tout-à-fait tragique, la place se rendit à discrétion. Le succès de ce siége rendit pleinement aux Romains la supériorité sur les Carthaginois. On vit alors combien la puissance de Rome étoit formidable, quand elle entreprenoit de punir des Alliés infidèles, & combien peu il falloit compter sur Annibal pour la défense de ceux qu'il avoit reçus sous sa protection. *An de Rome 541, & 211 avant J. C.*

2. L'an 547 de J. C. Jean, neveu de Vitalien, & lieutenant de Bélisaire, voulant s'emparer de Capouë, entra dans cette ville, au même moment que quatre cens cavaliers Goths y entroient par une autre porte. Ils n'avoient eu aucune nouvelle de leur approche respective, & furent très-étonnés de se rencontrer au milieu de la place. Il se livra un combat sanglant, où les Goths furent taillés en piéces.

3. Les François se présentèrent devant Capouë, en 1501. Cette ville étoit défendue par Fabrice Colonne, excellent officier, & par une garnison nombreuse. Elle résista longtems avec valeur; & peut-être que les efforts des guerriers de Louis XII auroient échoué devant cette place, si la bourgeoisie n'eût forcé le gouverneur de se rendre. Pendant qu'on régloit la capitulation, des soldats François, ayant remarqué que les remparts étoient dégarnis de troupes, sortirent des tranchées, & donnerent l'assaut. Capouë fut emportée, pillée, saccagée; & la garnison se rendit prisonniere.

CAPPADOCE. (*bataille en*) Après la mort d'Alexandre le Grand, tous ses généraux partagerent entr'eux son vaste Empire, & chacun s'empara des différentes provinces sous le titre de Gouvernement. Eumène, l'un des plus grands capitaines de son siécle, eut pour sa part la Cappadoce & la Paphlagonie, qu'Antigone, gouverneur d'une partie de l'Asie, voulut lui enlever, de concert avec Antipater, régent de Macédoine. Ce dernier détacha Cratère & Néoptolème, avec une grande partie de ses troupes, pour attaquer la Cappadoce. La réputation de Cratère étoit grande; &, depuis la mort du roi, les Macédoniens souhaitoient de l'avoir pour chef. Néoptolème l'avoit flatté que, dès qu'il se montreroit, tous les soldats d'Alexandre se rangeroient sous ses drapeaux. Eumène lui-même, quoique fort aimé des troupes, le craignoit extrêmement. Pour éviter ce malheur qui auroit entraîné sa ruine, il fit garder

tous les paſſages, afin d'ôter à ſes ſoldats la connoiſſance du général qui venoit les attaquer, & fit courir le bruit que c'étoit Néoptolème qui vouloit encore ſe faire battre. Dans l'ordonnance de la bataille, il n'oppoſa à Cratère aucun Macédonien, & défendit, ſous de grandes peines, de recevoir de la part des ennemis aucun héraut, pour quelque raiſon que ce pût être. Le premier choc fut très-rude. Les lances volerent bientôt en éclats; & l'on en vint aux épées. Cratère combattit en digne compagnon d'Alexandre; immola un grand nombre d'ennemis, & renverſa pluſieurs fois tout ce qui oſa lui faire tête. Enfin, bleſſé par un Thrace, il tomba de ſon cheval. Toute la cavalerie d'Eumène paſſa ſur lui, ſans le reconnoître: ce ne fut qu'à la fin qu'on ſçut qui il étoit, lorſqu'il rendoit les derniers ſoupirs. A l'autre aîle, Néoptolème & Eumène, qui ſe haiſſoient perſonnellement, s'étant reconnus, coururent l'un contre l'autre, l'épée à la main & jettant de grands cris. Leurs chevaux ſe heurtent de front, comme deux vaiſſeaux qui ſe choquent. Les deux rivaux abandonnent la bride; ſe ſaiſiſſent au corps, & tâchent de s'arracher leur caſque & leur armure. Cependant leurs chevaux ſe dérobent de deſſous eux. Ils tombent tous deux à terre; &, comme des athlètes acharnés l'un contre l'autre, ils ſe battent long-tems avec fureur. Néoptolème ſe releve le premier; & Eumène, profitant de ce moment, lui coupe le jarret, & ſe trouve incontinent ſur ſes pieds. Néoptolème ne perd point courage.

Il se met sur un genou, & défend, dans cette posture, sa liberté & sa vie. Enfin Eumène lui porte un grand coup d'épée à la gorge, & le renverse dans la poussiere. Il se jette sur son ennemi, pour enlever sa dépouille; &, sans prendre garde à la main de son rival, qui étoit encore armée, il n'écoute que son ressentiment. Neoptolème respiroit encore. La vue de son ennemi vainqueur ranima ses forces mourantes; &, par un dernier effort, il lui porta un coup qui le blessa légèrement, & mourut satisfait. Apres cette victoire, Eumène, quoiqu'affoibli par ses blessures, remonta à cheval, & acheva la défaite des ennemis. Il pleura sincèrement Cratère qui avoit été son intime ami, & lui fit de magnifiques funérailles. *L'an 321 avant J. C.*

CAPSA (*prise de*) Marius, qui, de la naissance la plus obscure, venoit, par son mérite guerrier, d'être élevé au consulat, partit pour la Numidie, & se mit à la tête de l'armée que commandoit le célèbre Métellus. A peine le nouveau général eut-il joint l'ennemi, qu'il le battit par-tout, & l'obligea de se réfugier dans les déserts. Après ces premiers succès, il voulut mettre le comble à sa gloire, par la prise de Capsa, place importante, également fortifiée par la nature & par l'art, défendue par un peuple nombreux, & munie de provisions de toute espece. L'horreur des lieux où elle étoit située en rendoit la conquête très-difficile. De tous côtés, elle étoit environnée de déserts infestés de serpens venimeux, qui sembloient en ren-

dre l'accès impraticable. Marius crut que cette raiſon, ſi capable d'intimider les plus grands courages, ſeroit préciſément ce qui ôteroit aux habitans toute prévoyance, en leur ôtant toute crainte. Après pluſieurs jours d'une marche pénible & ſecrette, il arrive, ſur le ſoir, dans un lieu tout coupé de vallons & de petites hauteurs, & qui n'étoit éloigné que d'une demi-lieue de la ville. A la pointe du jour, pluſieurs Numides, qui ne ſoupçonnoient aucun danger, ſortent de la ville, & ſe répandent dans la campagne. Les Romains, cachés derriere les collines, fondent ſur eux; les ſaiſiſſent, & courent vers Capſa, pour s'emparer des portes. Les habitans, étonnés de cette attaque ſubite, ſe rendirent auſſi-tôt. La ville fut brûlée. Tous les Numides, en état de porter les armes, furent paſſés au fil de l'épée : on vendit le reſte; & le général abandonna tout le butin à ſes troupes. *107 ans avant J. C.*

CARS. (*bataille de*) Le héros de l'Aſie, Thamas-Kouli-Khan, ayant réuni à la Perſe tous les pays qui en avoient été démembrés depuis la derniere révolution, s'étoit fait déclarer Roi, au mois de Mars 1736, & avoit pris le nom de *Schah-Nadir*, qui ſignifie le Roi victorieux. Le 17 de Juin de la même année, il juſtifia ce titre ſuperbe par un nouveau triomphe. Il rencontra les Ottomans à quelque diſtance de la ville de Cars en Georgie; leur livra bataille; les défit, & leur tua dix-huit mille hommes avec leur général. Toute la Georgie ſe ſoumit au vainqueur; & la ſublime Porte reſta dans un morne ſilence;

CARTHAGE. (*siége de*) Carthage ſur pied rappelloit toujours le ſouvenir des batailles de Trafimène & de Cannes. C'étoit une perſpective déſagréable pour Rome. On réſolut de la détruire ; & ce fut le ſujet de la troiſieme guerre Punique. A peine les Carthaginois eurent-ils appris que l'armée Romaine approchoit, qu'ils envoyerent des députés aux Conſuls, pour ſe livrer, eux & tout ce qui leur appartenoit, entre les mains des Romains. Après leur avoir demandé des ôtages, on leur ordonna de livrer ſans fraude & ſans délai généralement toutes leurs armes. Cet ordre étoit dur ; mais il falloit ſe réſoudre à l'accepter. On l'exécuta ſur le champ. On vit arriver dans le camp une longue ſuite de chariots chargés de tous les préparatifs de guerre qui étoient dans Carthage ; deux cens mille armures complettes ; un nombre infini de traits, de javelots ; deux mille machines propres à lancer des pierres & des dards. Marchoient enſuite les députés Carthaginois, accompagnés de ce que le ſénat avoit de plus reſpectables vieillards, & la religion de plus vénérables prêtres, pour tâcher d'exciter la compaſſion. « Je loue votre » promptitude, leur dit Cenſorinus, l'un » des Conſuls. Le ſénat vous ordonne en» core de ſortir de Carthage qu'il veut dé» truire, & de tranſporter votre demeure » où il vous plaira, pourvu que ce ſoit à » quatre lieues de la mer. » Ce fut un coup de foudre pour les députés. En vain ſe livrerent-ils aux plus grands tranſports de la douleur ; en vain eſſayerent-ils d'attendrir

les Romains : il fallut partir, & porter à Carthage cette réponſe déſeſpérante. Un cri général apprit au peuple quel étoit ſon ſort ; & auſſi-tôt le déſeſpoir, la rage, la fureur, s'emparerent de tous les cœurs. On ſe détermina tout d'un coup à défendre la patrie. Aſdrubal eut le commandement des troupes. On ſe hâta de fabriquer des armes. Les temples, les palais, les places publiques devinrent autant d'ateliers. Hommes & femmes y travailloient jour & nuit. Chaque jour, on faiſoit cent quarante boucliers, trois cens épées, cinq cens piques ou javelots, mille traits, & un grand nombre de machines pour les lancer. On manquoit de matieres pour faire des cordes : les femmes, remplies d'un beau zèle, couperent leurs cheveux, & en fournirent en abondance. Les Conſuls actuels & leurs ſucceſſeurs ne firent rien de conſidérable. Ils ſe contenterent d'aſſiéger foiblement la rivale de l'Empire ; & pluſieurs fois même ils eſſuyerent de grandes pertes. Ce ne fut que la troiſieme année de la guerre, que Scipion, ſurnommé depuis *le ſecond Africain*, & petit-fils adoptif du grand Scipion, ayant été déclaré Conſul, eut la gloire de renverſer Carthage.

Cette ſuperbe ville contenoit alors ſept cens mille habitans. Elle étoit ſituée dans le fond d'un golfe, environnée de la mer, en forme d'une preſqu'iſle, dont l'iſthme, qui la joignoit au continent, étoit large d'une lieue & un quart. La preſqu'iſle avoit dix-huit lieues de circuit. Du côté du continent, outre la citadelle appellée *Byrſa*, la ville étoit

cloſe d'une triple muraille haute de trente coudées, ſans les parapets & les tours qui la flanquoient, à égales diſtances, & qui étoient ſéparées l'une de l'autre, de quatre-vingt toiſes. Il y avoit deux ports, du côté du couchant. Le premier étoit pour les marchands; l'autre, pour les vaiſſeaux de guerre. Ainſi l'on peut diſtinguer trois parties dans Carthage: le port qui étoit double, appellé quelquefois *Cothou*, à cauſe d'une petite iſle de ce nom, qui étoit vis-à-vis; la citadelle Byrſa; & la ville proprement dite, qui environnoit la citadelle, & étoit nommée *Mégara*.

Scipion, après avoir rétabli la diſcipline militaire entièrement ruinée, ſongea à pouſſer le ſiége avec vigueur. Ayant fait prendre à ſes troupes des haches, des leviers & des échelles, il les conduiſit, de nuit, en grand ſilence, vers Mégara qu'il attaqua vivement, en jettant de grands cris. Les ennemis furent effrayés de cet aſſaut nocturne & ſoudain. Néanmoins ils ſe défendirent avec courage; & les Romains ne purent eſcalader les murailles. Scipion apperçut une tour qu'on avoit abandonnée. Il y envoya un bon nombre de ſoldats hardis & déterminés, qui, par le moyen des pontons, paſſerent de la tour ſur les murs; ſe jetterent dans Mégara, & en briſerent les portes. Le général y entra dans le moment; chaſſa de ce poſte les ennemis qui, troublés par cette nouvelle attaque auſſi imprévue que la premiere, & croyant que toute la ville avoit été priſe, s'enfuirent dans la citadelle, & y furent ſuivis par les troupes même, qui campoient hors de la ville. Elles

abandonnerent leur camp aux Romains, & ſongerent auſſi à ſe mettre en ſûreté. Aſdrubal, irrité de cette honteuſe déroute, fit avancer ſur les murs tout ce qu'il avoit de priſonniers Romains; &, à la vue des ennemis, il leur fit ſubir les ſupplices les plus cruels. On leur crevoit les yeux: on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts; on leur arrachoit toute la peau de deſſus le corps avec des peignes de fer: enfin on mettoit le comble à cette barbarie, en les précipitant du haut des remparts. Ces exécutions inhumaines firent horreur aux Carthaginois. Mais le tyran ne les épargnoit pas eux-mêmes; & pluſieurs ſénateurs, qui s'oppoſoient à ſon deſpotiſme, payerent de leur vie leur zèle trop généreux. Scipion, ſe voyant maître de l'iſthme, fit conſtruire un mur du côté des aſſiégés, qu'il acheva au bout de vingt jours, & qui mit ſes troupes en ſûreté, en même tems qu'il coupoit les vivres à la place, où l'on n'en pouvoit plus porter que par mer; ce qui ſouffroit de très-grandes difficultés, parce que la flotte Romaine faiſoit une garde exacte. Après ce grand ouvrage ſi heureuſement exécuté, il en entreprit un autre plus étonnant encore; ce fut de fermer l'entrée du port par une levée. Les aſſiégés inſulterent d'abord à l'apparente témérité du Conſul; mais, quand ils virent que l'ouvrage avançoit conſidérablement, ils commencerent à craindre, & ſongerent à prendre des meſures pour le rendre inutile. Femmes & enfans, tout le monde ſe mit à travailler, avec un tel ſecret, que Scipion ne put jamais rien

apprendre par les priſonniers qui rapportoient ſeulement qu'un grand bruit ſe faiſoit entendre dans le port, ſans qu'on ſçût ce qui s'y faiſoit.

Enfin, tout étant prêt, les Carthaginois ouvrirent tout d'un coup une nouvelle entrée, d'un autre côté du port, & parurent en mer avec une flotte aſſez nombreuſe, nouvellement conſtruite avec les vieux matériaux qui ſe trouverent dans les magaſins. On convient que, s'ils avoient été ſur le champ attaquer la flotte Romaine, ils s'en ſeroient infailliblement rendus maîtres, parce qu'ils l'auroient trouvée ſans rameurs, ſans ſoldats, ſans officiers. Ils ſe contenterent de braver les ennemis, & ne ſe préſenterent que deux jours après pour ſe battre ſérieuſement. Cette bataille devoit décider du ſort des deux partis. Elle fut longue & opiniâtre. Dans le combat, les brigantins Carthaginois, ſe coulant par-deſſous les bords des grands vaiſſeaux des Romains, leur coupoient tantôt la pouppe, tantôt le gouvernail, & tantôt les rames; &, s'ils ſe trouvoient preſſés, ils ſe retiroient avec une promptitude merveilleuſe, pour revenir incontinent à la charge. Enfin, les deux armées ayant combattu avec un égal avantage juſqu'au ſoleil couchant, les Carthaginois ſe retirerent, dans le deſſein de recommencer le lendemain. Une partie de leurs vaiſſeaux, ne pouvant entrer aſſez promptement dans le port, parce que l'entrée en étoit trop étroite, alla mouiller auprès d'une terraſſe fort ſpacieuſe, où les Romains les pourſuivirent. Le combat recom-

mença encore plus vivement que jamais, & dura bien avant dans la nuit. Les Carthaginois y ſouffrirent beaucoup ; & ce qui leur reſta de vaiſſeaux ſe réfugia dans la ville. Le matin étant venu, Scipion attaqua la terraſſe ; l'emporta ; s'y logea ; s'y fortifia, & y fit conſtruire, du côté de la ville, une muraille de brique, ſur laquelle il plaça quatre mille hommes, avec ordre de lancer ſans ceſſe des traits & des dards ſur les ennemis. Ainſi finit la campagne de l'an de Rome 605. *Voyez* NÉPHÉRIS.

Au retour du printems, Scipion attaqua tout-à-la-fois le port, appellé *Cothon*, & la citadelle. Il ſe jetta dans la grande place de la ville, voiſine de Byrſa, & d'où l'on montoit à cette forteresſe par trois rues en pente, bordées, de côté & d'autre, d'un grand nombre de maiſons, du haut deſquelles on lançoit une grêle de dards ſur les Romains. Il furent contraints, avant de paſſer outre, de forcer les premieres maiſons & de s'y poſter, pour pouvoir de-là chaſſer ceux qui combattoient des maiſons voiſines. Le combat, au haut & au bas des maiſons, dura pendant ſix jours ; & le carnage fut horrible. Pour nettoyer les rues & en faciliter le paſſage aux troupes, on tiroit avec des crocs les corps des habitans qu'on avoit tués ou précipités du haut des maiſons ; & on les jettoit dans des foſſés, la plûpart encore vivans & palpitans. Dans ce travail, qui fut long & pénible, on avoit ſoin de relayer les ſoldats qui auroient ſuccombé à la fatigue. Le ſeul Scipion ne voulut point dormir, ni ſe donner à peine le

tems de prendre quelque nourriture. Les assiégés étoient aux abois ; &, le septieme jour de cette attaque, on vit paroître des hommes en habits de supplians, qui demandoient, pour toute composition, qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudroient sortir de la citadelle ; ce qui leur fut accordé. Il sortit cinquante mille, tant hommes que femmes, qu'on fit passer vers les camps, avec bonne garde. Asdrubal se retrancha dans un temple d'Esculape, avec les transfuges, au nombre de huit cens, & sa femme & ses enfans. Il s'y défendit encore quelque tems ; mais enfin, vaincu par la faim & la fatigue, il fallut succomber. Le général Carthaginois, qui vouloit sauver sa vie, vint se rendre secrettement à Scipion qui le fit voir aussi-tôt aux transfuges. Ces malheureux, transportés de fureur, vomirent contre le traître mille injures, & mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumoit, la femme d'Asdrubal, s'étant parée le mieux qu'elle put, vint se mettre à la vue de Scipion avec ses deux enfans ; &, après avoir accablé de reproches son perfide époux, & invoqué contre lui la vengeance des Dieux & des Romains, elle égorgea ses enfans ; les jetta dans le feu ; puis s'y précipita elle-même. Tous les transfuges en firent autant.

Ainsi tomba la superbe Carthage, cette ville qui avoit été si floriſſante pendant sept cens ans, & dont l'Empire étoit comparable aux plus vastes, aux plus redoutables puissances. Scipion ne put refuser des larmes aux derniers soupirs de cette république fameuse,

la rivale de ſa patrie. Il l'abandonna au pillage pendant pluſieurs jours, & fit mettre en réſerve l'or, l'argent, les ſtatues & les offrandes qui ſe trouverent dans les temples, & qui ſervirent d'ornemens à ſon triomphe, 146 ans avant J. C.

CARTHAGÈNE. (*ſiége & priſe de*) Le jeune Scipion s'étoit chargé de la guerre d'Eſpagne, après la mort de ſon pere & de ſon oncle tués dans deux batailles. Ce général, montrant, à l'âge de vingt-quatre ans, toute la ſageſſe & toute la prudence d'un vieux capitaine, ſongea à s'immortaliſer par de grands exploits; & ſes deſſeins avoient pour objet la ruine entiere de Carthage. Pour porter le premier coup à cette fiere république, il entreprit le ſiége de Carthagène, place forte, ſituée ſur le bord de la mer, preſque la ſeule ville d'Eſpagne, qui pût ſoutenir la puiſſance des Carthaginois dans ces contrées, & dans laquelle ce peuple commerçant avoit renfermé toutes ſes richeſſes, tous les équipages d'armées, & les ôtages de toute l'Eſpagne. Après avoir fait tous ſes préparatifs pendant l'hyver, Scipion, au retour du printems, marcha vers Carthagène, & arriva devant cette ville avec ſa flotte. L'armée de terre & les vaiſſeaux commencerent les attaques dès le lendemain. Le général fit diſtribuer des échelles aux plus braves de ſes ſoldats, & leur ordonna de monter à l'aſſaut; ce qu'ils firent avec une ardeur & une promptitude incroyables. Magon, qui commandoit dans la place, & qui n'avoit que mille ſoldats, ſe croyant perdu, arme

les citoyens, & fait une vigoureuſe ſortie, à la tête de deux mille hommes choiſis. La victoire fut long-tems diſputée; & ce ne fut qu'après les plus grands efforts de courage, que les Carthaginois prirent la fuite & ſe réfugierent ſous leurs remparts. Cette premiere déroute jetta l'allarme dans la ville; & elle eût été emportée, dès ce moment-là même, ſans la hauteur énorme des fortifications, qui rendit l'aſſaut inutile, & qui obligea Scipion à ſonner la retraite. Les aſſiégés triomphoient, & ſe flattoient de pouvoir traîner aſſez le ſiége en longueur, pour donner aux généraux Carthaginois le tems de venir à leur ſecours; mais ils ignoroient juſqu'où alloit l'ardeur & la vivacité de Scipion. En attendant que la mer ſe retirât, il diſpoſe cinq cens hommes, avec des échelles, ſur le bord d'un étang, & fait environner les murs de troupes fraîches, qu'il exhorte à combattre en Romains. Il donne le ſignal. On applique les échelles; & les ſoldats rempliſſent toute la longueur des murailles. Les aſſiégés éperdus accourent de toutes parts, & ſe défendent avec courage. Cependant la mer ſe retire, & rend l'étang guéable par l'écoulement de ſes eaux. Les Romains, étonnés de cette merveille, s'imaginent être conduits au ſiége par une divinité. Bientôt ils s'emparent des murailles de ce côté, qui étoient ſans défenſe, & entrent dans la ville, ſans trouver d'obſtacles. Alors les Carthaginois accablés ſe retirent dans la citadelle, où le vainqueur entre avec eux. Magon & ſes troupes ſe rendirent à Scipion. La ville fut abandonnée au

pillage. *An de Rome 542, & 211 avant J. C.*

CARTHAGÈNE, EN AMÉRIQUE. (*sièges de*) 1. Les Eſpagnols, s'étant établis en Amérique, ſous les ordres du célèbre Chriſtophe Colomb, bâtirent, ſur la côte ſeptentrionale de cette partie du globe, une ville qu'ils nommerent *Carthagène*, & qui bientôt, par ſa grandeur, par la beauté de ſon port, par ſon commerce & ſes richeſſes, devint une des principales cités de leur domination. Auſſi eſſuya-t-elle toujours les premiers efforts des nations rivales de l'Eſpagne. En 1585, François Drack, amiral Anglois, la ſurprit; en enleva une quantité prodigieuſe d'or & d'argent, & ſe rendit maître de deux cens trente canons. Il ſe contenta de ces riches dépouilles; & la place reſta à ſes anciens maîtres juſqu'en 1697, qu'elle fut priſe & pillée, le 3 de Mai, par le baron de Pointis & le ſieur Ducaſſe, gouverneur de Saint-Domingue. Le baron revint en France avec huit ou neuf millions, quoique les habitans euſſent eu le loiſir de ſauver une bonne partie de leurs effets. La retraite des François rappella les citoyens dans la ville, qui redevint en peu de tems très-floriſſante. En 1706, elle fut encore attaquée par les Anglois, auxquels elle ſe rendit le 13 de Juin. Mais ces vainqueurs ne jouirent pas longtems de leur conquête qui leur fut enlevée, le 18 de Novembre ſuivant, par Mahoni, général de Philippe V.

2. En 1741, l'Angleterre fit de nouveaux efforts pour emporter cette place importante,

dont la priſe devoit entraîner la ruine du commerce Eſpagnol. La charge des galions deſtinés pour l'Europe y étoit alors renfermée. La garniſon n'étoit que de ſeize à dix-huit cens hommes, gens braves, à la vérité, & conduits par un officier habile. Mais il falloit réſiſter à neuf mille ſoldats choiſis, qu'une flotte de trente-huit vaiſſeaux de ligne, de douze frégates, de deux galiotes à bombes, & de cent trente bâtimens de tranſport amenoit avec des proviſions immenſes. L'amiral Vernon, déja connu par ſon audacieuſe bravoure, commandoit ces troupes redoutables. Il dirigea ſes premieres attaques vers les petits forts qui défendoient l'entrée du canal. Ils firent la plus vigoureuſe réſiſtance, & ne furent emportés qu'après bien des fatigues, bien des aſſauts, & beaucoup de ſang répandu. Enſuite on s'approcha du fort Saint-Lazare; mais on y fut ſi chaudement accueilli, on y perdit tant de monde, qu'il fallut y renoncer, ainſi qu'à la conquête de la place, dont le ſort dépendoit de celui de cette fortereſſe. La ville ſouffrit, durant deux mois, le feu le plus terrible. Tous les vaiſſeaux, qui étoient dans ſon port, furent détruits, coulés à fond ou brûlés.

L'intrépidité du gouverneur, dom Sébaſtien de Eſlaba, & l'ardeur de ſes guerriers, ne furent pas les ſeules cauſes qui firent échouer l'expédition du général Anglois. Les maladies s'étoient miſes dans ſa flotte. La contagion, plus redoutable que l'ennemi, faiſoit des progrès affreux. On voyoit, dans un ſeul jour, juſqu'à cinq cens hommes attaqués par ce fléau

fléau épidémique. Il fallut se retirer, & abandonner un siége dont on avoit conçu les plus flateuses espérances. Il coûta à l'Angleterre une infinité de soldats & d'officiers courageux; & sa flotte, diminuée de moitié, fut long-tems hors d'état de servir. Les premiers avis de l'entreprise avoient répandu la joie dans tout le royaume. Tous les ordres s'étoient empressés de chanter à l'envi les louanges de l'amiral : on avoit même frappé une médaille fastueuse, qui annonçoit la conquête qu'on croyoit sûre; monument précoce, que la retraite honteuse, mais nécessaire, du général démentit bientôt. Alors les sentimens changerent. On blâma Vernon : on l'accusa d'imprudence; & la consternation fut égale à l'allégresse immodérée qu'avoient inspirée des succès grossis, ce semble, par la renommée, pour rendre la disgrace plus sensible, plus humiliante.

CARYSTE. (*bataille & prise de*) Après plusieurs années de victoires plus éclatantes que décisives, remportées sur les Liguriens, le Consul M. Popillius leur livra une grande bataille, près de Caryste. Le combat dura trois heures, & fut très-sanglant. Les Barbares laisserent sur la place plus de dix mille hommes : les Romains victorieux en perdirent trois mille; mais ils prirent Caryste, que le Consul fit raser. Tous les habitans furent vendus à l'encan avec leurs effets. *173 ans avant J. C.*

CASILIN. (*journée de*) 1. Rome enfin avoit trouvé un adversaire capable, non-seulement de résister à Annibal, mais même

de le détruire : c'étoit Q. Fabius qui ſe mit à la tête de l'armée, avec la qualité de Pro-Dictateur. On lui donna pour général de la cavalerie M. Minucius Rufus, jeune homme plein de valeur, mais plutôt ſoldat que capitaine. Fabius ſe fit un plan abſolument oppoſé à celui de ſes prédéceſſeurs. Plus ſage que les Flaminius & les Sempronius, il prit la ferme réſolution de ne point hazarder de combat; de ſuivre par-tout l'ennemi, & de n'engager que de légeres eſcarmouches où il ſeroit sûr d'avoir l'avantage. Par-là, il prétendoit ruiner inſenſiblement les Carthaginois, & rendre à ſes ſoldats la confiance que la perte de trois batailles leur avoit ôtée. Annibal, qu'il joignit dans la Pouille, ſentit bientôt combien cette méthode de faire la guerre lui étoit préjudiciable. Mouvemens divers, attaques fréquentes, ravage des terres, pillage des villes, incendie des bourgs & des villages, retraites précipitées, apparitions ſubites, bravades, défis, tout fut employé pour déranger le ſyſtême du Dictateur & engager une action générale; & tout fut inutile. Le ruſé Carthaginois penſa même périr auprès de Caſilin, petite ville ſituée ſur le Vulturne. Pour ſortir du pays où il étoit, il n'avoit qu'un ſeul chemin : c'étoit un défilé fort étroit, aſſez ſemblable à celui de Traſimène, où il avoit défait Flaminius. Le Dictateur, qui ſuivoit toutes ſes démarches, ſçut bien mettre à profit le pas dangereux que l'ennemi alloit faire; &, pour le prendre, en quelque ſorte, par ſes propres ruſes, il fait occuper le paſſage, qui conduiſoit à Caſilin, par qua-

tre mille hommes choiſis, & ſe place lui-même, avec la plus grande partie de ſon armée, ſur la colline qui commandoit le défilé. Les Carthaginois arrivent, & ſe campent au pied des montagnes. Il n'y avoit plus moyen de reculer. Derriere lui, Annibal avoit des ſables arides & des marais affreux; & l'armée du Dictateur étoit trop avantageuſement placée, pour ne pas remporter une victoire entiere. Fabius étoit sûr de ſa proie: il ne délibéroit plus que ſur la maniere de s'en ſaiſir. Mais le grand génie & le fonds inépuiſable du général Carthaginois firent bientôt évanouir ces douces eſpérances. Il aſſembla, durant la nuit, environ deux mille bœufs, aux cornes deſquels on attacha, par ſon ordre, de petits fagots de ſarment & de bois ſec. On y mit le feu, & l'on chaſſa les animaux ſur les hauteurs, & ſur-tout du côté des défilés, dont les Romains s'étoient emparés. Les meſures ainſi priſes, il s'approcha du défilé, pour être en état de profiter de tous les mouvemens. Cependant les bœufs, que les flammes avoient mis en fureur, ſe diſperſent dans les forêts & ſur les collines, & mettent le feu à tous les arbriſſeaux. Les Romains effrayés ſe perſuadent que c'eſt l'ennemi. Ceux qui gardoient les paſſages prennent la fuite. Ils apperçoivent les bœufs. Ils s'imaginent que ce ſont des animaux qui jettent le feu par la gueule. Ils fuient avec plus de vîteſſe encore. Annibal s'échappoit; &, le matin, toute ſon armée étoit hors d'inſulte. C'eſt aſſurément là le chef-d'œuvre de ce grand capitaine. *Avant J. C.* 217.

2. *Siége de Caſilin.* Cette ville, quoique petite, & défendue ſeulement par mille hommes de garniſon, arrêta long-tems les armes victorieuſes d'Annibal, qui, honteux de s'épuiſer devant une bicoque, laiſſa quelques troupes pour la bloquer durant l'hyver, & ſe retira à Capouë. Au retour du printems, il revint à Caſilin, dont les habitans, reſſerrés dans leurs murs, durant la triſte ſaiſon, avoient conſumé preſque toutes leurs proviſions, & étoient réduits à la derniere extrémité. Marcellus, qui étoit retenu à Nole, auroit bien voulu ſecourir ces braves aſſiégés. Sempronius, qui étoit dans le voiſinage, ne pouvoit rien entreprendre en l'abſence du Dictateur Junius, qui lui avoit défendu de combattre. Le bien de l'Etat retenoit l'un; & l'obéiſſance dûe à la ſouveraine dignité arrêtoit l'autre. Tout ce que ce dernier put faire, ce fut d'emplir un grand nombre de tonneaux des bleds qu'il enleva dans la campagne, & de les mettre ſur le Vulturne dont le courant les porteroit dans la ville, en prenant la précaution d'avertir le Magiſtrat de les retirer à meſure qu'ils paſſeroient. Les Carthaginois ne s'apperçurent que la quatrieme nuit de cet expédient. Rien ne paſſa depuis, excepté des noix que les Romains y jetterent, & qui, étant arrivées à Caſilin, étoient enlevées avec des claies. Mais qu'étoit-ce qu'un ſi foible ſecours dans une telle diſette? Les aſſiégés ſe virent obligés de manger les cuirs de leurs boucliers, après les avoir fait bouillir pour les rendre plus mous; d'ajoûter à cette nourriture les rats & les au-

tres animaux les plus ſales, & d'arracher les herbes & les racines qui croiſſoient au bas des murailles. Annibal, ayant apperçu qu'ils ſemoient des raves : « Quoi ! s'écria-t-il tout » étonné, prétendent-ils que je vais atten- » dre la maturité de ces racines ? » Il ſouffrit qu'on traitât de la rançon des perſonnes libres ; ce qu'il avoit refuſé juſques-là ; & , quand le traité fut conclu, il renvoya ces braves citoyens à Cumes, comme il le leur avoit promis. *Avant J. C. 216.*

3. *Bataille du Caſilin.* L'an 554 de J. C. une grande armée d'Allemands étant entrée en Italie, ſous la conduite d'un chef intrépide, appellé *Bucelin*, défola ces belles régions, & vint chercher Narsès, campé près de Capouë, ſur la riviere du Caſilin, ainſi nommée de la ville qui ne ſubſiſtoit plus alors. Les Allemands étoient pour la plûpart armés à la légère. Nuds juſqu'à la ceinture, ils n'avoient ni caſque ni cuiraſſe. Des caleçons de toile ou de cuir leur deſcendoient juſques ſur les pieds. Leurs armes étoient l'épée qu'ils manioient de la main gauche, le bouclier qu'ils portoient ſur le bras droit, une petite hache à deux tranchans, & des angons, eſpece de traits dont le bois étoit fort court & couvert de fer, le bout garni de pluſieurs pointes tranchantes & recourbées en maniere d'hameçon. Narsès rangea ſon armée en bataille, l'infanterie au centre, la cavalerie ſur les aîles. Les flancs étoient appuyés contre deux petits bois, derriere leſquels il poſta quelques eſcadrons, avec ordre de charger l'ennemi en flanc, lorſque le combat ſeroit engagé. Au-

devant de l'infanterie étoit un grand corps de fantaſſins armés de pied en cap, qui formoient la tortue. Les troupes légeres ſe tenoient à l'arriere-garde, attendant le ſignal pour ſe couler dans les intervalles, & venir faire leur décharge. Le centre de l'armée des Barbares, ſe terminant en pointe, & s'élargiſſant par la baſe, formoit ce qu'on appelloit *tête de porc*. Les aîles, qui avoient beaucoup plus de profondeur, s'écartoient l'une de l'autre, à meſure qu'elles ſe prolongeoient en arriere; enſorte qu'elles laiſſoient entr'elles un grand vuide. Dès la premiere attaque, les ennemis percerent, à coups de hache, le bataillon avancé de Narsès; traverſerent la premiere ligne; renverſerent la ſeconde; pénétrerent juſqu'à la queue. Le général Romain céda d'abord à cette premiere fougue; &, par ſes ordres, les aîles ſe replierent ſur les Barbares, qui furent obligés de ſe partager dos à dos, pour faire face à droite & à gauche. Cette diſpoſition fit naître à Narsès une idée tout-à-fait nouvelle & ſinguliere. Les cavaliers Romains de chacune des aîles, poſés derriere une ligne de fantaſſins, accabloient ſans ceſſe les ennemis par des décharges meurtrieres; mais ils ne tiroient pas ſur ceux qu'ils avoient en face. Les flèches, qui partoient des deux aîles, ſe croiſoient ſur la tête des ennemis, & alloient percer à dos ceux qui faiſoient face à l'aîle oppoſée. Les Barbares, accablés de toutes parts, furent bientôt mis en déſordre. Bucelin, dans ce moment, fut frappé d'un coup mortel; & la chute de ce capitaine acheva la déroute de

ſes ſoldats. Jamais victoire ne fut plus complette. De trente mille hommes, il n'en échappa que cinq; & de dix-huit mille, qu'étoient les vainqueurs, quatre-vingt ſeulement furent tués dans le premier choc.

CASSANO. (*bataille de*) Le grand-prieur, duc de Vendôme, étoit campé le long de l'Adda, avec une partie de l'armée de France & d'Eſpagne. Il occupoit l'eſpace de deux lieues. Sa gauche étoit appuyée au pont de Caſſano, derriere le Retorté; & ſa droite s'étendoit juſqu'à Rivalta. Le 14 d'Août 1705, le prince Eugène eſſaya vainement de paſſer le fleuve à la caſſine du Paradis, à trois milles au-deſſous de Trezzo. Enfin, le 16, il réſolut d'attaquer le général François. Il traverſe le Naviglio ſur les onze heures, & ſe ſaiſit d'un pont de pierre. Le duc y court; attaque & enfonce les Impériaux. Ils retournent ſur leurs pas, & tombent enſuite ſur le centre & ſur la gauche de l'armée Françoiſe. Le combat eſt ſanglant. Pendant plus de deux heures, la victoire eſt indéciſe. M. de Vendôme court les plus grands dangers : ſon cheval expire ſous lui. Lui-même eſt atteint de cinq coups de mouſquets : l'un lui coupe l'étrier; les autres le bord de ſon chapeau, ſa cocarde, la roſette de ſa botte droite, & le pli de ſa gauche. Douze officiers généraux tombent à ſes côtés. Le prince Eugène eſt bleſſé à la jambe. Preſque tous ſes officiers ſont mis hors de combat. Enfin, ſur les quatre heures, les Allemands prennent le parti de la retraite. On les pourſuit, la bayonnette dans les reins, juſqu'au Naviglio. Un grand nombre ſe

noye dans le fleuve. La victoire des François fut complette. Elle leur coûta deux mille sept cens vingt-huit hommes tués ou blessés, & deux cens trente-quatre prisonniers. Le prince Eugène eut quatre mille trois cens quarante-sept blessés, six mille cinq cens quatre-vingt-trois morts, & laissa dix-neuf cens quarante-deux prisonniers.

CASSEL. (*siége de*) 1. Philippe VI, à peine monté sur le thrône François, prit la route de Flandre, avec une armée de trente mille hommes, parmi lesquels on comptoit treize à quatorze mille gendarmes, & marcha droit à Cassel, dont il forma le siége. » L'armée des rebelles, beaucoup moins » nombreuse, étoit toute de fantassins, pay- » sans, pêcheurs, artisans, qui avoient pour » général un petit marchand de poissons, » nommé *Colin Zannequin*, ou *Dannequin*, » homme hardi, courageux, en qui l'audace » & la ruse sembloient suppléer au défaut » d'expérience dans la guerre. Tel étoit le » champion qu'un destin bizarre opposoit au » premier roi du monde; telles les troupes » que la plus belle noblesse de l'Europe » avoit à combattre. Peu s'en fallut néan- » moins que ce vil amas de gens ignobles » ne défît ces fiers bataillons, qui peut-être » le mépriſoient un peu trop. Il s'en flatoit » du moins; & jamais on ne vit rien de plus » déterminé ni de plus violent que cette » populace rassemblée, campée & retran- » chée, à la vue de Cassel, sur une éminence » où il étoit impossible de l'attaquer. Elle » osa faire arborer sur une des tours de la

» ville une eſpece d'étendard ſur lequel elle » avoit fait peindre un coq, avec ces mots :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Caſſel conquérera.

» La perſonne du monarque ne fut point » reſpectée. Ils l'appelloient *le Roi trouvé*, » parce qu'il n'étoit pas né ſur le thrône.

Zannequin cependant méditoit un grand projet qui, s'il étoit heureux, devoit lui procurer un triomphe complet. « Tous les jours, » il alloit aú camp François, portant du poiſ- » ſon qu'il donnoit à prix modique, pour ſe » concilier la confiance de l'armée, & pour » avoir plus de liberté d'obſerver ce qui s'y » paſſoit. On y tenoit table fort long-tems : » on y jouoit ; on y danſoit ; on y dormoit » la méridienne : la garde enfin s'y faiſoit » avec tant de négligence, que l'audacieux » Flamand forma le deſſein d'enlever le roi, » avec tout ſon quartier. La veille de S. Bar- » thelemi, (1328) ſur les deux heures après » midi, tems où il ſçavoit que les François » ſe retiroient pour prendre quelque repos, il » partage ſes troupes en trois corps ; ordonne » à l'un de marcher paiſiblement & ſans » point de noiſe, droit au quartier du roi de » Bohême ; commande à l'autre de s'avan- » cer dans le même ſilence, contre la bataille » qui étoit aux ordres du comte de Hainaut ; » ſe met lui-même à la tête du troiſieme ; » entre dans le camp, ſans pouſſer le cri de » guerre qu'on avoit coutume de faire en ce » tems-là, lorſqu'on alloit ſe battre, & perce

» juſqu'à la tente du roi, où la garde ne ſe » faiſoit pas avec plus de ſoin. Quand ils pa- » rurent, on imagina que c'étoit un renfort » qui venoit joindre le monarque. Le ſire » Renaud de Lor, noble chevalier, alla au- » devant d'eux, dans cette penſée; &, quoi- » qu'il les crût de l'armée Françoiſe, il ne » laiſſa pas de les gronder amicalement de ce » qu'ils troubloient le ſommeil de leurs amis. » On ne lui répondit que par un coup de » javelot, qui le renverſa mort par terre. Ce » fut comme le ſignal du combat. Les re- » belles, à l'inſtant, tirent l'épée, & com- » mencent à faire main-baſſe ſur tout ce qui » ſe rencontre. L'alarme ſe répand auſſi-tôt » dans le camp. De grands cris annoncent » le danger de l'armée : chacun court aux » armes. Le premier, qui avertit le roi du » péril où il étoit, fut ſon confeſſeur, qui » étoit un Dominicain. D'abord le monar- » que tourna la choſe en plaiſanterie. Il crut » que la peur troubloit l'imagination du bon » moine, & lui faiſoit voir des armées où » il n'y avoit tout au plus qu'un détachement. » Mais bientôt arrive Milès de Noyers, (il » portoit l'oriflamme) qui lui confirme la » nouvelle, & le conjure de ſe faire armer » promptement. Malheureuſement le déſor- » dre étoit ſi grand, qu'il ne ſe trouva ni » écuyer ni chevalier pour lui rendre ce » ſervice. Tous avoient pris la fuite, ou ne » ſongeoient qu'à ſe mettre eux-mêmes en » état de défenſe. Les clercs de ſa chapelle » y ſuppléerent. Auſſi-tôt il monte à cheval, » & veut marcher droit aux aſſaillans; mais

» il eſt arrêté par Milès, qui lui conſeille » d'attendre que ſa troupe ſoit groſſie, & ce» pendant de tâcher de tourner l'ennemi, » pour le prendre enſuite en flanc. Il ſuivit » ce conſeil. Le brave chevalier, dans le » même tems, leve l'étendard royal en un » lieu d'où il pouvoit être vu de fort loin. » A ce ſignal, toute la cavalerie ſe raſſem» ble, & ſe range auprès de ſon prince. Les » Flamands ſont enveloppés, enfoncés, tail» lés en piéces. De ſeize mille hommes, qui » compoſoient leur armée, il n'en échappa » nul, dit Froiſſard. Aucun ne recula. Tous » furent tués & morts l'un ſur l'autre, ſans » yſſir de la place en laquelle la bataille com» mença. » Les François ne perdirent, dit-on, que dix-ſept hommes dans cette action, dont le ſuccès malheureux intimida tellement les rebelles, que leurs bataillons ſe diſperſerent en un inſtant. « Caſſel fut pris, raſé & » réduit en cendres, avec la fatale banniere » où étoit repréſenté le coq, qui cependant » n'avoit point chanté. »

2. Monſieur, frere unique du roi Louis XIV, formoit le ſiége de Caſſel; & ce prince avoit fait ouvrir la tranchée, la nuit du 4 au 5 d'Avril 1677. Le prince d'Orange, général des Hollandois, accourut au ſecours de la place attaquée, & vint camper, le 10, à une demi-lieue des lignes Françoiſes. Auſſi-tôt Monſieur rangea ſon armée en bataille ſur les bords du ruiſſeau de Pène, qu'il falloit que les ennemis paſſaſſent, s'ils vouloient l'attaquer. Ce prince avoit ſous lui les maréchaux de Luxembourg & d'Humieres. Le

lendemain au matin, quelques bataillons Hollandois voulurent franchir le ruiſſeau. Ils furent repouſſés, enfoncés, mis en fuite. On les pourſuit : on paſſe le ruiſſeau ; on ſe diſpoſe à forcer leur camp. Mais les gardes du prince dOrange, ſoutenus de deux bataillons, préſentent une barriere redoutable. Protégés par un foſſé profond & par des haies épaiſſes, leur premier rang eſt compoſé de piquiers, & le ſecond de mouſquetaires, dont le feu continuel effraie les plus hardis. La cavalerie Françoiſe deux fois les attaque ; deux fois recule & ſe rebute. Monſieur commande les Mouſquetaires. Ces braves guerriers, dont la valeur eſt toujours victorieuſe, mettent pied à terre. Ils marchent : ils franchiſſent le foſſé & les haies ; ils bravent les foudres ennemis. Ils joignent ces terribles bataillons armés de piques, d'épées & de fuſils ; les chargent ; les enfoncent ; les terraſſent, & laiſſent aux bataillons, qui les ont ſuivis, le ſoin d'achever la victoire. Cependant ils remontent à cheval, & courent à d'autres triomphes. Ils mettent en fuite un corps aſſez conſidérable de cavalerie, qui faiſoit différens mouvemens ſur la gauche. Les bataillons ſe précipitent : les eſcadrons ſe diſperſent en leur préſence. Animé par l'exemple de ces héros, le reſte des troupes faiſoit des prodiges, & répandoit par-tout la terreur & la confuſion. En vain le prince d'Orange rallia les fuyards ; en vain il les ramena pluſieurs fois à la charge : ſon armée, priſe en même tems en flanc & de front, fut obligée, après une longue réſiſtance, de cé-

der la victoire. « Monſieur, dit l'auteur du » *Siécle de Louis XIV*, chargea avec une » valeur & une préſence d'eſprit qu'on n'at- » tendoit pas d'un prince efféminé. Jamais » on ne vit un plus grand exemple que le » courage n'eſt point incompatible avec la » molleſſe. Ce prince, qui s'habilloit ſou- » vent en femme, qui en avoit les inclina- » tions, agit en capitaine & en ſoldat. » Il avoit commencé le combat lui-même, à la tête des gendarmes Ecoſſois. Il ſe retira le dernier de la bataille. Trois mille hommes tués ſur la place, deux mille cinq cens priſonniers, ſoixante étendards, treize piéces de canon, deux mortiers, tous les caiſſons, farines, avoines & munitions de guerre, furent les marques authentiques de ſon triomphe, dont Louis XIV, dit-on, ne put s'empêcher d'être jaloux.

CASSEL, EN HESSE. (*priſe de*) Le prince Ferdinand de Brunſwich vouloit chaſſer entièrement les François de la Heſſe. Il entreprit, pour cet effet, le ſiége de Caſſel, d'où dépendoit le ſort de tout le Landgraviat. M. le baron de Diesbach y commandoit; & ce brave capitaine ſe comporta de maniere à mériter l'eſtime des aſſiégeans, comme celle de ſa garniſon. Mais enfin il fallut céder à la force. Il n'avoit aucune eſpérance d'être ſecouru; & les généraux François ne vouloient point hazarder une bataille générale, dans un tems où l'on regardoit la paix comme déja conclue entre la France & l'Angleterre. Il ſe rendit donc, le 1er de Novembre, & ſortit avec tous les honneurs dûs;

à ſa belle défenſe. Toute la Heſſe ſe ſoumit auſſi-tôt au vainqueur, à l'exemple de la capitale.

Deux jours après, le duc de Praſlin, miniſtre de France, le marquis de Grimaldi, ambaſſadeur d'Eſpagne, & le duc de Betfort, ambaſſadeur plénipotentiaire du roi d'Angleterre, ſignerent, à Fontainebleau, les préliminaires de la paix; &, le 10 de Février 1763, le traité fut ſigné, à Paris, par les mêmes, & par dom Mello de Caſtro, ambaſſadeur & plénipotentiaire du roi de Portugal. Par ce traité, qui contient vingt-ſept articles:

1° La paix eſt rétablie entre les quatre Puiſſances.

2° Les anciens traités ſont confirmés.

3° Les priſonniers ſeront rendus de part & d'autre, en ſoldant réciproquement les avances faites pour leur ſubſiſtance & pour leur entretien.

4° Le roi de France renonce à ſes prétentions ſur l'Acadie; cède en toute propriété au roi d'Angleterre le Canada, l'iſle du Cap-Breton, & les iſles du golfe & du fleuve Saint-Laurent.

5° La pêche & la ſécherie de la morue eſt confirmée aux François, ſur une partie des côtes de Terre-Neuve, & dans le golfe de Saint-Laurent, à trois lieues des côtes Angloiſes. Le roi d'Angleterre cède au roi de France, en toute propriété, les iſles de Saint-Pierre & de Miquelon, pour les pêcheurs François.

6° 7° Une ligne, tirée au milieu du fleuve Miſſiſſipi, dans toute ſa longueur, ſera la li-

nite des territoires François & Anglois, la nouvelle Orléans reſtant toutefois à la France dans ſon entier.

8° Les iſles de la Guadeloupe, de Marie-Galante & de la Deſirade, de la Martinique & de Belle-Iſle ſont rendues à la France.

9° La France cède à l'Angleterre celle de la Grenade & des Grenadins, & partage les iſles neutres; enſorte que Saint-Vincent, la Dominique & Tabago ſont à l'Angleterre, & Sainte-Lucie à la France.

10° L'iſle de Gorée eſt rendue à la France, qui cède à l'Angleterre la riviere de Sénégal & les comptoirs en dépendans.

11° Reſtitution réciproque, par les rois de France & d'Angleterre, des comptoirs & places ſur les côtes de Coromandel & d'Orixa.

12° L'iſle Minorque & le fort Saint-Philippe rendus à l'Angleterre.

13° La ville & le port de Dunkerque ſeront remis dans l'état fixé par le dernier Traité d'Aix-la-Chapelle.

14° Reſtitution des places & des pays occupés en Allemagne par la France.

15° L'évacuation des places de Clèves, Véſel, Gueldres & autres lieux appartenans au roi de Pruſſe, eſt ſtipulée pour le 15 de Mars, avec promeſſe réciproque de ne point fournir de ſecours aux Alliés.

16° Le ſort des priſes faites en tems de paix ſera décidé par les cours de juſtice, ſelon le droit des gens & des traités.

17° Dans la baie de Honduras, appartenante à l'Eſpagne, le roi d'Angleterre fera

démolir les ouvrages & fortifications qu'il y a fait faire; & il ſera permis aux Anglois de couper & de tranſporter du bois de teinture & de campêche, ſans trouble de la part des Eſpagnols.

18° Le roi d'Eſpagne ſe déſiſte de ſes prétentions à la pêche de Terre-Neuve.

19° Reſtitution, par l'Angleterre à l'Eſpagne, de l'iſle de Cuba & de la Havanne.

20° Ceſſion, par l'Eſpagne à l'Angleterre, de la Floride & de la baie de Penſacola.

21° Les places, priſes en Portugal par les Eſpagnols & les François, ſeront rendues.

22° Tous les papiers, lettres, documens & archives, pris avec les places, ſeront rendus réciproquement.

23° Tous les pays & territoires, qui pourroient avoir été conquis de part ou d'autre, non compris dans le préſent Traité, rendus reſpectivement.

24° Fixation des époques pour les différentes reſtitutions & évacuations.

25° Tous les Etats du roi d'Angleterre, comme électeur de Brunſwick-Lunebourg, ſont compris & garantis par ce Traité.

26° Promeſſe d'obſerver & faire obſerver par les ſujets reſpectifs des Puiſſances contractantes les conventions du Traité.

27° Les ratifications ſolemnelles du préſent Traité, expédiées en bonne & dûe forme, ſeront échangées en la ville de Paris, entre les hautes Parties contractantes, dans l'eſpace d'un mois, ou plutôt, s'il eſt poſſible, à compter du jour de la ſignature du préſent Traité.

Le

Le roi de Pruſſe & l'impératrice imiterent bientôt après l'exemple de leurs Alliés ; & le calme fut enfin rendu à l'Europe.

CASSOVIE. (*batailles & ſiéges de*) 1. En 1389, Amurat I vainquit, dans les plaines de Caſſovie, les Valaques, les Hongrois, les Dalmates & les Tribalbiens confédérés. Après la bataille, qui fut longue & ſanglante, le Sultan alla reconnoître les morts. Quand il eut promené ſes regards ſur ces triſtes trophées de ſa victoire : « Je m'étonne, dit-il » au Grand-Viſir qui l'accompagnoit, de ne » voir parmi ces morts que des jeunes gens » ſans barbe, & pas un vieillard. »... C'eſt » ce qui nous a donné la victoire, répond » le Viſir. Toute cette jeuneſſe n'écoute que » le beau feu qui l'anime, & vient périr à » nos pieds. La vieilleſſe eſt plus tranquille » & plus ſage. »... Ce qui me ſurprend encore davantage, reprit le Grand-Seigneur, » c'eſt que j'aye triomphé. Je ſongeois, cette » nuit, qu'une main ennemie me perçoit le » flanc ; & cependant, graces à Dieu, graces à ſon prophète ; je triomphe & je vis. » A peine avoit-il prononcé ces dernieres paroles, qu'un ſoldat Tribalbien, qui ſe tenoit caché parmi les morts, ſe leve plein de rage ; & brûlant de venger ſa patrie, il plonge ſon poignard dans le ventre du Sultan. Ce malheureux eſt mis en piéces ; & le ſuperbe Amurat expire deux heures après.

2. En 1447, Amurat II & les Hongrois en vinrent encore aux mains dans les plaines de Caſſovie. Le combat fut terrible. Les Turcs furent d'abord enfoncés ; mais, le Sul-

eux les ayant ralliés, ils revinrent à la charge avec fureur. Les Chrétiens furent vaincus, & cherchèrent leur salut dans une honteuse fuite.

3. La ville de Cassovie fut assiégée, en 1490, par Jean-Albert, fils de Casimir IV, roi de Pologne, qui étoit entré en Hongrie, avec une armée de plus de trente mille hommes. Elle se défendit vaillamment; & après bien des efforts, Albert fut obligé de renoncer à son entreprise.

4. Cassovie fut prise par le fameux Tékéli, en 1682; & trois ans après, elle se rendit au comte de Caprera, général de l'empereur, qui l'assiégeoit depuis quelques jours. Cette soumission fut bientôt suivie de celle de toute la Hongrie, qui reconnut la domination de Léopold.

CASTELLONE. (*bataille de*) L'an 663, l'armée de l'empereur Constant II, & celle de Grimoald, roi des Lombards, se rencontrèrent près de Castellone, ou *Mola di Gaeta*. On en vint aux mains: on se battit avec courage; & le succès fut long-temps incertain. Dans la chaleur du combat, un Lombard, nommé *Ameloug*, qui portoit la lance du roi, en perça avec tant de force un cavalier Grec, qu'il l'enleva de dessus son cheval, & le jetant par-dessus sa tête, l'envoya tomber mort derrière lui. Ce trait surprenant de valeur frappa tellement les Grecs, qu'ils prirent la fuite, & abandonnèrent une victoire complette à l'ennemi.

CASTELNAUDARI. (*siége & combat de*) 1. Le comte Simon de Montfort, l'un

des principaux chefs des Chrétiens croisés contre les Albigeois, faisoit trembler ces hérétiques par ses rapides conquêtes ; & l'infortuné Raimond VI, comte de Toulouse, se voyoit près d'être dépouillé de tous ses Etats par son heureux rival. Cependant ce prince, secondé de plusieurs seigneurs ses vassaux & ses amis, disputoit vivement les débris de sa fortune. Après avoir repris plusieurs châteaux qu'on lui avoit enlevés, il vint, en 1211, assiéger la ville de Castelnaudari, où son ennemi s'étoit enfermé. Le siége fut vif, opiniâtre & meurtrier. Un jour, il arriva que, quelques chevaliers croisés conduisant un convoi dans la place, le comte de Foix alla à leur rencontre, & leur livra bataille. Simon, averti du péril où étoient ses gens, vole à leur secours, se précipite au plus fort de la mêlée, immole une foule d'ennemis. Déjà la victoire passoit sous ses drapeaux, lorsque Roger-Bernard, fils du comte de Foix, survient avec de nouvelles troupes ; rétablit le combat, repousse le général des Croisés, & fait durer l'action jusqu'à la nuit qui sépare les deux armées. Les uns se retirèrent dans leur place, les autres dans leur camp ; & bientôt après, Raimond, instruit de l'arrivée d'un renfort considérable de Croisés, leva le siége, pour aller faire des conquêtes moins hasardeuses.

3. Monsieur, frere du roi Louis XIII, s'étant révolté contre ce monarque, entraîna dans son parti le fameux Henri II, duc de Montmorenci, maréchal de France, & l'un des plus grands capitaines de son siécle. Il

se mit à la tête des troupes du prince rebelle; &, le 1er de Septembre 1632, il rencontra, près de Castelnaudari, l'armée royale commandée par le maréchal de Schomberg. A peine l'eut-il apperçue, qu'il voulut aller reconnoître un poste, à la tête de soixante ou quatre-vingt maîtres. Les Enfans-Perdus de Schomberg tirerent quelques coups sur sa troupe. Aussi-tôt Montmorenci se laissa emporter à son impétuosité. Il franchit un large fossé, suivi de cinq ou six personnes seulement; renversa d'abord tout ce qui se présenta, & tomba enfin, percé de plusieurs coups. On l'arrêta prisonnier, & on le conduisit dans une tente où son chirurgien vint visiter dix-sept blessures qu'il avoit reçues. » Aucune n'est dangereuse, lui dit-il. » ... » Mon ami, répondit le duc, vous avez oublié votre métier; car je vous puis assurer » qu'il n'y en a pas une seule, jusqu'à la plus » petite, qui ne soit mortelle. » Il avoit raison; car, peu de tems après, le parlement de Toulouse, par ordre de la cour, le condamna à perdre la tête. Avant qu'on eût rendu la sentence, la princesse de Condé, sa sœur, lui fit tenir un Mémoire dans lequel on lui donnoit des moyens de défense. » Mon parti est pris, dit-il après l'avoir lu; » je ne veux pas chicaner ma vie. »

CASTILLON. (*Bataille de*) L'armée de Charles VII, commandée par les maréchaux de Loëhac & de Jalognes, entreprit d'assiéger Castillon, ville de Guienne, le 13 de Juillet 1452. On comptoit jusqu'à sept cent hommes employés seulement au service de

l'artillerie. Le grand maître Jean Bureau fortifia le camp des François par des fossés & des remparts sur lesquels il plaça plusieurs batteries, indépendamment de celles qui foudroyoient la place. Elle étoit à l'extrémité, lorsque Talbot, l'un des plus braves généraux de l'Angleterre, & le baron de l'Isle, son fils, vinrent à son secours. Il attaque d'abord un corps de Francs-Archers, & le met en fuite. Séduit par cette victoire facile, il les poursuit jusqu'aux retranchemens dont les fortifications l'étonnent, sans abbatre son courage. Il donne l'assaut. Il brave les efforts & le feu des François; &, à l'âge de quatre-vingts ans, il combat encore en jeune homme. Au bout de deux heures, ses soldats reculent. Deux fois il les ramene à la charge; & deux fois il est repoussé avec perte. Dans ce moment, un nouveau corps de troupes, qui venoit joindre les François, fond sur son arriere-garde, & l'accable de tous côtés. En vain Talbot, l'épée à la main & couvert de son sang, parcouroit les rangs, animant les fiers par ses discours, & plus encore par son exemple. La haquenée, qui le portoit, est renversée d'un coup de couleuvrine, & l'entraîne par sa chute. Il étoit près d'expirer, lorsque son fils, instruit du péril où il se trouve, accourt pour le dégager. « Retirez-» vous, mon fils, lui dit le généreux vieil-» lard; conservez vos jours pour une occa-» sion plus utile à la patrie. Je meurs en » combattant pour elle : vivez pour la ser-» vir. » A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il expire. Le baron, aussi brave que son

illustre pere, se fait tuer à ses côtés. Castillon se rendit le lendemain.

CASTULON. (*prise de*) Les habitans de cette ville située sur le Bétis, ou *Guadalquivir*, appuyés des Cyrtésiens, leurs voisins, massacrerent les Romains qu'ils avoient en garnison. Sertorius, qui y commandoit, se sauva; &, ayant ramassé ceux qui, comme lui, purent échapper au carnage, il fit le tour de la ville, & alla à la porte par laquelle les Cyrtésiens étoient entrés. Les Barbares n'avoient point eu la précaution d'y mettre une garde. Sertorius s'en empara; y laissa un corps de troupes; &, tombant sur les Espagnols, il les fit tous passer au fil de l'épée.

Ce n'est pas tout. Il fit prendre aux Romains les habits de ceux qu'ils venoient de tuer, & les mena, sur l'heure, à la ville des Cyrtésiens. Ceux-ci les prirent pour leurs concitoyens victorieux, & ouvrirent toutes leurs portes. Sertorius en tua un grand nombre, & vendit les autres qui s'étoient rendus à discrétion. *Vers l'an 96 avant J. C.*

CATALAUNIQUES. (*bataille des champs*) Attila voulut se venger par une bataille de l'affront qu'il avoit reçu à Orléans. Il s'arrêta dans l'endroit appellé *Champs Catalauniques*, ou *plaines de Mauriac*, lieu d'une vaste étendue, & très-favorable à sa nombreuse cavalerie. L'armée Romaine campa devant celle des Huns; & Aëtius prit les plus sages précautions pour s'assurer la victoire. La nuit qui précéda la bataille, deux partis très-nombreux, l'un de François, l'autre de Gépides, s'étant rencontrés, en vin-

rent aux mains avec tant de fureur, qu'il en resta quinze mille sur la place. Le lendemain, Attila, après avoir harangué ses troupes, les rangea en bataille, & plaça au centre la fleur de son armée qu'il commanda en personne, les Ostrogoths à l'aîle gauche, & les Gépides, avec d'autres peuples barbares, à la droite. Aëtius & Théodoric, animés d'une émulation naturelle, brûlent de signaler leur valeur. Aëtius prend le commandement de l'aîle gauche, où il place les Romains. Théodoric, suivi des Visigoths, se met à la tête de l'aîle droite. Ces deux grands corps, qui s'étendoient dans la plaine, à perte de vue, restèrent en présence l'un de l'autre, jusqu'à quatre heures après midi. Enfin on donne le signal. On s'ébranle; on se heurte; on se frappe avec fureur. En un instant, un ruisseau, qui traversoit la plaine, est gonflé de sang. Le champ de bataille est bientôt couvert de morts & de mourans. On voit, de toutes parts, briller les épées menaçantes. Les lieux voisins retentissent des cris des combattans. Les exploits des guerriers sont confondus dans la foule. Théodoric, malgré son grand âge, met le comble à sa gloire, par des actions de héros. Il court de rang en rang; anime ses soldats; immole les ennemis, jusqu'à ce que, percé d'un dard, il tombe, & meurt écrasé par ses cavaliers qui ne le reconnoissoient pas. La mort de ce prince, le héros de son siècle, enflamme la fureur de ses sujets. Ils s'élancent, comme des lions, sur les bataillons des Huns; les enfoncent; les dissipent; & bientôt Attila,

effrayé, pour la premiere fois, fait ſonner la retraite. Les uns font monter la perte des deux armées à trois cens mille hommes, les autres à deux cens cinquante-deux mille. Attila, durant pluſieurs jours, n'oſa ſortir de ſon camp, d'où il ſe contenta d'écarter l'ennemi par une grêle de traits. Enfin il eſſaya d'échapper, & Aëtius ſe contenta de le ſuivre pour épier ſes démarches. Les Romains remporterent cette victoire, l'une des plus célèbres dont il ſoit parlé, l'an 451 de Jeſus-Chriſt.

CAUCA. (*ſiége & priſe de*) Le conſul Lucullus, ayant eu le département d'Eſpagne, chercha, non point à moiſſonner de glorieux lauriers, mais à profiter de la dépouille des vaincus. Il attaqua les Vaccéens, qui n'avoient point offenſé la république, & dont tout le crime étoit de poſſéder beaucoup d'or. L'inſatiable général forma le ſiége de Cauca, l'une des plus importantes villes du pays. Après une légere & courte réſiſtance, les habitans ſe rendirent. Ils furent obligés de payer cent talens, & de recevoir garniſon. Deux mille Romains, pouſſés par la cruelle avarice de leur chef, entrerent dans la place, & firent main-baſſe ſur toute la jeuneſſe capable de porter les armes. Le nombre de ces innocentes victimes de la ſoif de l'or monta à plus de vingt mille. Les vieillards, les femmes, les enfans furent vendus en captivité. Preſque perſonne ne put éviter la fureur du Conſul, l'an 151 avant J. C.

CAUDIUM. (*journée de*) Les Samnites, entièrement vaincus dans une bataille, n'ay ant

pu obtenir la paix qu'ils demandoient aux Romains, reprirent les armes, à l'inſtigation de Pontius, leur chef, pour punir l'orgueil de ces fiers républicains. Les conſuls Véturius & Poſthumius joignirent l'ennemi auprès de Caudium, petit village entre Capouë & Bénevent. Pontius, qui n'étoit point aſſez fort pour attaquer les ennemis, eut recours à la ruſe. Sçachant que les Romains approchoient, il fit déguiſer dix ſoldats en bergers; leur donna des troupeaux à conduire en différens endroits, mais toujours du côté où étoit le camp des Conſuls, & leur recommanda de dire tous uniformément, s'ils étoient pris & interrogés, que Lucérie, ville alliée, étoit aſſiégée par les Samnites, & réduite à la derniere extrémité. Tout ſe paſſa comme il l'avoit prévu. Les Conſuls crurent les prétendus bergers, & réſolurent de voler au ſecours de Lucérie. Deux chemins y conduiſoient; l'un plus ſûr, mais plus long; l'autre plus court, mais plus dangereux, parce qu'il falloit paſſer deux défilés joints enſemble par un cercle de montagnes, & qui laiſſoient au milieu une plaine d'une aſſez grande étendue. Ils s'engagerent dans cette derniere route, pour arriver plutôt. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ils trouverent la gorge du ſecond défilé fermée par une grande quantité d'arbres & de pierres, & qu'ils apperçurent toutes les collines des environs couvertes d'ennemis! On s'aſſemble tumultuairement; on tient conſeil, & l'on ne réſoud rien. La crainte fait prendre des meſures que la réflexion rend inutiles. Le découragement devient

général; & une morne triſteſſe, préſage certain de la défaite, s'empare de tous les cœurs. On fait des efforts pour rompre cette eſpece de priſon. Les portes en étoient trop bien fermées; & l'ennemi, fier d'une victoire ſi facile, faiſoit échouer toutes les tentatives. Le pere de Pontius, perſonnage diſtingué par ſa profonde ſageſſe, propoſa ou de renvoyer les Romains, afin de ſe les attacher pour toujours par ce bienfait, ou de les exterminer, pour les empêcher de pouvoir prendre les armes de long-tems, par la ruine entiere de leur plus belle armée. On ne l'écouta pas. On annonça aux députés des Romains, qu'on ne leur permettroit de ſe retirer, qu'avec un ſeul habit, ſans armes; qu'ils paſſeroient ſous le joug; qu'ils retireroient leurs armées du pays des Samnites, & que, de part & d'autre, on vivroit déſormais dans une confédération égale & reſpective. Quelque dures & quelque humiliantes que fuſſent ces conditions, la néceſſité força de s'y ſoumettre. On vit alors ces ſoldats tant de fois vainqueurs, ces formidables légions du peuple Romain, paſſer ſous le joug en ſilence, & les yeux attachés ſur la terre, tandis que les ennemis les accabloient de reproches & d'inſultes. *L'an 319 avant J. C.*

CAVITE. (*priſe du fort de*) La guerre s'étant allumée, en 1762, entre l'Angleterre & l'Eſpagne, les Anglois fixerent leurs regards ambitieux ſur les iſles Manilles ou Philippines. Sur la fin de Septembre, l'amiral Cornish & le général Guillaume Draper, chefs des forces Britanniques, toucherent

à l'isle de Luçon; &, le débarquement ayant été effectué presque sur le champ, on fit les dispositions pour assiéger le fort de Cavite: c'est le seul endroit bien fortifié, & dont le sort devoit décider de celui de toutes les isles Philippines. La citadelle fut attaquée en même tems par terre & par mer, avec une telle vigueur, que, le 6 d'Octobre, les assaillans s'en rendirent maîtres. La plus grande perte des Anglois fut celle du major Moze, officier d'expérience & de courage. Quant au nombre des soldats, il fut peu considérable, si l'on fait attention à la force de la place, qui auroit dû tenir plus d'un mois, si elle avoit été défendue par d'autres hommes. Tout se soumit à l'Angleterre dans ces contrées; & ces fiers insulaires virent, avec de nouveaux transports, ces nouveaux succès de leurs armes.

CÉLÈNES. (*prise de*) Après avoir subjugué la Cilicie & la Pamphilie, Alexandre conduisit son armée à Célènes, ville de la Phrygie, arrosée par la riviere Marsyas, si célèbre dans la fable. Il somma la garnison de la citadelle, où les habitans s'étoient retirés, de se rendre. Comme ils la croyoient imprenable, ils répondirent fièrement qu'ils ne quitteroient la place qu'avec la vie. Mais, se voyant fort pressés, ils demanderent soixante jours de trève, au bout desquels ils promettoient d'ouvrir les portes, s'ils n'étoient pas secourus. Ils tinrent parole. 333 *avant J. C.*

CÉNINE. (*prise de*) Les citoyens de cette ville, voisine de Rome, outrés de l'enleve-

ment de leurs filles par les Romains, s'unirent avec les Antemnates & les Crustuminiens pour tirer une vengeance éclatante des perfides raviſſeurs. Sans attendre les troupes qu'on levoit, pour la même cauſe, dans toutes les villes des Sabins, ils entrerent ſur les terres de Rome, ſous la conduite d'Acron, leur roi. Romulus marche contr'eux; les attaque; les défait; tue de ſa main Acron, qui s'étoit meſuré avec lui; pourſuit les fuyards juſques dans Cénine qu'il prend, ſans coup férir, & dont il fait une colonie. Antemne & Cruſtumium eurent le même ſort. Ces premieres conquêtes des Romains ſur leurs voiſins ſe firent, l'an du monde 3256, la quatrieme année du règne de Romulus. Ce prince entra dans Rome en triomphe, portant les armes d'Acron, qui étoient le plus grand ornement de cette pompe. Pour diſtinguer ce trophée royal, on lui donna le nom de *dépouilles opîmes*, c'eſt-à-dire les plus excellentes de toutes.

CÉRIGNOLES. (*bataille de*) Huit jours après la célèbre bataille de Séminare, le 28 d'Avril 1503, les armées de France & d'Eſpagne en vinrent encore aux mains, près de Cérignoles. Il étoit déja tard, quand l'artillerie gronda de part & d'autre; & il ne reſtoit plus qu'une heure de jour, quand Louis d'Armagnac, duc de Nemours, prince plus courageux que prudent, fit commencer les attaques. Les François, ſecondés par les Suiſſes de leur armée, fondirent impétueuſement ſur les ennemis, dont le magaſin à poudre ſauta, dès le commencement de l'action, ſoit par hazard, ſoit qu'on y eût mis le feu à deſ-

Rein. Gonſalve, général des Eſpagnols, prit cet évènement pour un heureux augure: « Enfans, dit-il à ſes ſoldats, la victoire eſt à » nous! Le ciel nous annonce par ce ſigne, » que nous n'aurons plus beſoin d'artillerie! » On dit alors que le duc de Nemours, voulant faire un mouvement pour ſurprendre l'ennemi en flanc, fit crier, » En arriere, ſoldats, en » arriere; » que cet ordre, mal interprété, ayant été pris pour le ſignal de la retraite, l'armée Françoiſe tourna le dos. Nemours fit de vains efforts pour ramener ſes troupes au combat. Preſque ſeul, il réſiſta long-tems à l'ennemi: enfin il fut tué d'un coup d'arquebuſe. Sa mort acheva la déroute. Les Eſpagnols pourſuivirent vivement les fuyards; mais la plûpart ſe ſauverent à la faveur de la nuit. Plus de trois mille hommes reſterent ſur le champ de bataille. La victoire rendit les Eſpagnols maîtres de la campagne; & bientôt tout le royaume de Naples fut ſoumis à leur domination.

CÉRISOLES. (*bataille de*) Autant le duc de Nemours avoit été malheureux à Cérignoles, autant le comte d'Anguien, général des troupes de François I en Italie, fut heureux dans les plaines de Cériſoles. Ayant obtenu du monarque François la permiſſion de livrer bataille à l'armée de Charles-Quint, il marcha contr'elle; & le 14 d'Avril 1544, il la rencontra; l'attaqua, quoiqu'elle fût ſupérieure à la ſienne, & remporta une victoire complette. Dix mille ennemis reſterent ſur la place: trois mille furent faits priſonniers. On prit l'artillerie, les munitions & les bagages.

Cependant ce glorieux triomphe fut inutile. La France n'en perdit pas moins toutes ses possessions d'Italie.

CÉSARÉE. (*bataille & prise de*) Les Sarasins s'étant approchés de Césarée pour en faire la conquête, Constantin, fils de l'empereur Héraclius, & chef de l'armée Romaine, sortit de cette ville; & les deux armées camperent en présence l'une de l'autre. Le jeune prince ayant desiré une entre-vue, Amrou, général des Musulmans, se rendit sans crainte au camp ennemi. Constantin lui demanda, quel droit les Sarasins prétendoient avoir à la possession de la Syrie? « Le droit » que confere le Créateur, répondit Amrou. » La terre appartient à Dieu; il la donne pour » héritage à qui il lui plaît de ses serviteurs; » & c'est le succès des armes qui manifeste » sa volonté. Au reste, je vous offre un moyen » de vous sauver: faites-vous Mahométans, » ou soumettez-vous à payer tribut. » ... Nous » ne ferons ni l'un ni l'autre. » ... Eh bien! » il ne reste plus qu'à vuider nos différends » par les armes. » Amrou se retira; & l'on se prépara de part & d'autre à la bataille. On épioit le moment de s'entre-choquer avec fureur. On attendoit le signal du combat, lorsqu'on vit sortir des rangs de l'armée Chrétienne un officier richement vêtu, qui défia, d'un air intrépide, le plus brave des Sarasins. Trois se présenterent, & furent tués successivement. Enfin, Sergiabil-Ebn-Hassanah, l'un des plus courageux guerriers de l'armée Musulmane, entra dans la carriere, & voulut venger ses compagnons. Mais les veilles &

ſes jeûnes l'avoient tellement affoibli, qu'il ne put tenir long-tems contre ſon adverſaire. Le Chrétien le terraſſa; lui mit le pied ſur le ventre, & alloit l'égorger, lorſqu'un cavalier des troupes Romaines ſurvint tout-à-coup, & trancha la tête à l'officier vainqueur. Après cette action imprévue, qui ſurprit également les deux armées, il s'alla jetter entre les Sarazins. C'étoit un Arabe, nommé *Toulaihah-Ebn-Khoualed*, qui, s'étant érigé en prophète, du vivant de Mahomet, avoit été défait par Khaled, & obligé de ſe réfugier ſur les terres de l'Empire, où il s'étoit mis au ſervice d'Héraclius. Le coup, qu'il venoit de faire, lui mérita ſa grace. Enſuite on livra la bataille. Elle ne fut pas longue. Le jour étoit fort avancé. La plûpart des ſoldats Romains, nouvelles milices, ſans diſcipline & ſans courage, ſe débanderent, & prirent la fuite. Conſtantin, profitant des ténébres d'une nuit profonde, ſe réfugia dans Céſarée. Mais, voyant qu'Amrou ſe diſpoſoit à l'inveſtir, il s'embarqua ſecrettement pour retourner à Conſtantinople. Céſarée, abandonnée à elle-même, & n'oſant réſiſter aux forces redoutables des Barbares, ouvrit ſes portes, l'an du Seigneur 638, & paya, pour ſa ſûreté, deux cens mille piéces d'or, qui ſont près de trois millions de notre monnoie.

CHALCÉDOINE. (*Siége de*) Procope s'étoit révolté contre Valens; & ſoutenu de quelques ſoldats qu'il avoit ſéduits, il avoit oſé ceindre le bandeau impérial. En peu de tems, ſon parti devint formidable; & l'empereur fut obligé de prendre les armes pour

châtier le rebelle. Ce prince vint attaquer Chalcédoine, qui tenoit pour l'usurpateur. Il y trouva une vive résistance. Les habitans l'insultoient du haut des murs, en l'appellant *malheureux buveur de bière*; c'étoit la boisson du petit peuple en Illyrie & en Pannonie, province dont Valens étoit originaire. L'empereur jura que, pour s'en venger, il raseroit les murs de la ville. Mais, un gros d'ennemis étant tombé tout-à-coup sur ses troupes, il fut obligé de prendre la fuite, & d'abandonner toute la Bithynie au trop heureux Procope, l'an 365.

CHALCIS. (*prise de*) Antiochus le Grand, roi de Syrie, voulant se fortifier contre les Romains par d'importantes conquêtes, s'approcha de Chalcis, avec un grand nombre de troupes, & en forma le siége. Cette ville, l'une des plus considérables de l'Eolie, étoit partagée en deux factions, l'une favorable aux Romains, & l'autre au roi. Celle-ci l'emporta, & le rendit maître de la place, sans qu'il eût besoin de tirer l'épée. Cette conquête, si l'on peut lui donner ce nom, enfla singulièrement la vanité d'Antiochus, & contribua beaucoup à le précipiter dans une guerre qui le perdit. *An 192 avant J. C.*

CHALONS-SUR-MARNE. (*bataille de*) L'an de J. C. 366, un grand corps d'Allemands s'étoit avancé jusqu'à cette ville pour y commettre leurs brigandages ordinaires. Jovin, vainqueur à Scarponne, les joignit, &, dès la pointe du jour, leur livra bataille. On combattit jusqu'à la nuit; & les Romains remporterent encore la victoire, malgré

malgré la désertion d'un corps de troupes légeres, commandé par un nommé *Balchobaude*, officier aussi fanfaron hors de l'action, que poltron dans l'action même.

CHALUS. (*siége de*) Un gentilhomme Limousin avoit trouvé dans sa terre un trésor d'un prix inestimable. Richard, roi d'Angleterre, le réclama. Le gentilhomme consentit à le partager. Le monarque voulut l'avoir tout entier, & vint mettre le siége devant le château de Chalus, où il le croyoit caché. Mais un nommé *Bertrand Gourdon*, l'ayant apperçu, pendant qu'il alloit reconnoître la place, lui décocha une flêche qui le blessa dangereusement. La plaie n'étoit cependant pas mortelle : elle le devint par l'ignorance du chirurgien, ou même, selon d'autres, par la débauche du prince. Il vécut encore onze jours, pendant lesquels la place fut emportée. Le meurtrier lui fut amené quelques instans avant sa mort. « Malheu» reux, lui dit Richard, que t'avois-je fait, » pour m'arracher la vie ? » ... Ce que » tu m'as fait, répondit froidement l'intré» pide Gourdon ? je vais te le dire : Tu as » tué de ta propre main mon pere & mes » freres. Mon bonheur est parfait ; je les ai » vengés. Tyran, fais-moi mourir ; je brave » ta colère. » Un discours si fier étonna le monarque moribond. « Mon ami, je te par» donne, » dit-il à son assassin ; & sur le champ il lui fait ôter ses chaînes ; lui donne de l'argent, & le renvoie en liberté. Mais il fut arrêté, écorché vif, ensuite pendu, dès que le prince eut expiré. *L'an 1199.*

CHANANÉENS (*défaite des*) Ces peuples s'étant ligués pour défendre leur liberté, leurs biens & leur vie, voulurent faire un dernier effort pour s'opposer aux rapides conquêtes de Josué. Le roi de Jérusalem étoit à leur tête. Le général Hébreu marcha contre ces infidèles. Le ciel seconda sa valeur. Une grêle de pierres écrasa les ennemis qui prirent la fuite en désordre. Mais Josué, craignant que le jour ne finît avant leur entière défaite, ordonna au soleil de s'arrêter; & cet astre docile s'arrêta, au milieu de sa course, pour éclairer une action si sainte. *1451 avant J. C.*

CHANDERNAGOR. (*prise de*) Les François, maîtres de Chandernagor, dans la presqu'isle de l'Inde, causoient de la jalousie aux Anglois; & cette place étoit trop à la bienséance de ces ennemis avides, pour qu'ils ne tentassent pas de s'en emparer. Le vice-amiral Wathson, trop foible pour en risquer la conquête, en 1757, consentit d'abord à renouveller la neutralité qui subsistoit, pendant que la guerre se faisoit ailleurs. Le traité en étoit conclu, rédigé, & près d'être signé. Le vice-amiral en avoit même donné sa parole, lorsqu'il apprit que le vaisseau *le Cumberland*, de quatre-vingt canons, & monté de mille hommes de débarquement, étoit arrivé à l'embouchure du Gange. Dans le moment, il rompit la négociation; &, foulant aux pieds la religion des sermens, il forma le siége de Chandernagor par terre, tandis que dix-huit vaisseaux la foudroyoient du côté de la mer. Les François, quoique surpris, ne perdirent point

courage. Ils réſiſterent durant huit jours, & ne capitulerent qu'à la derniere extrémité.

CHARLEROI. (*priſe de*) Sur la fin de Juillet 1746, le prince de Conti ſe préſenta devant Charleroi, avec des ſoldats qui ſe croyoient invincibles ſous ſes ordres. La baſſe ville fut emportée d'aſſaut, après deux jours ſeulement de tranchée ouverte; &, le troiſieme jour du ſiége, 2 d'Août, la garniſon ſe rendit priſonniere de guerre.

CHARTRES. (*ſiéges & priſes de*) 1. L'an 910, les Normands s'étant emparés de Rouen & de preſque toute la Neuſtrie, vinrent mettre le ſiége devant Chartres, ſous la conduite de Rollon leur chef, prince qui n'avoit de barbare que le nom. La place fut ſerrée de fort près; & déja elle étoit ſur le point de ſe rendre, lorſque Charles IV, roi de France, accourut à ſon ſecours. Ce prince attaqua le camp des Barbares, pendant que les aſſiégés, ayant leur évêque au milieu d'eux en habits pontificaux, firent une ſortie vigoureuſe, & forcerent Rollon à ſe retrancher ſur une éminence. Il y fut aſſiégé à ſon tour. Cependant, à la faveur d'un ſtratagême, il ſortit de ce mauvais pas, & ſe répandit dans la province où il ſe vengea de cet échec, le ſeul qu'il eût jamais eſſuyé, par des ravages ſi terribles, que Charles lui fit offrir la princeſſe Giſelle ſa fille, & un établiſſement en Neuſtrie. La condition étoit que le duc Normand ſe feroit Chrétien, & reconnoîtroit Charles pour ſon ſuzerain. Le traité fut ſigné à S. Clair-ſur-Epte. Rollon s'y rendit pour prêter le ſerment de fidélité. Ce ne fut pas

ſans peine qu'on l'engagea à ſuivre les cérémonies ordinaires en pareille occaſion ; mais, quand il fut queſtion de ſe jetter aux genoux & de baiſer le pied du monarque, il le refuſa abſolument. On le fit enfin conſentir qu'un de ſes officiers rendît ce devoir pour lui. Celui-ci, auſſi peu courtiſan que ſon maître, prit le pied du roi, & le leva ſi haut qu'il renverſa le prince François. On ne pouvoit pas rompre. Charles étoit trop foible pour ſe fâcher. On ſe contenta de rire de cette inſolence comme d'une adroite plaiſanterie. Ainſi fut fondée cette célèbre colonie des Normands, dont le ſang, mêlé à celui des François, donna, dit M. Velly, des rois à l'Angleterre & à la Sicile.

2. En 1118, Louis le Gros, roi de France, voulant punir les révoltes éternelles du comte de Champagne, marcha vers Chartres, réſolu de la réduire en cendres. Mais à peine parut-il devant cette ville, que le clergé & les bourgeois vinrent au-devant de lui en proceſſion, portant une chemiſe de la ſainte vierge, & criant miſéricorde. Ce bon prince, touché de leurs larmes, & plein de reſpect pour la divine relique, ſacrifia ſon reſſentiment à ſa clémence & à ſa religion.

3. Le duc de Bourgogne s'étoit emparé de Chartres, en 1417 ; &, depuis ce tems, cette ville avoit toujours été occupée par les Bourguignons ou par les Anglois. En 1432, le bâtard d'Orléans forma le projet de la ſurprendre, par le moyen de deux habitans qu'il avoit fait priſonniers, & qui promirent de la lui livrer. Le 20 d'Avril, jour de Pâques, fut choiſi pour

l'exécution. Un Dominicain, prédicateur célèbre, appellé *Jean Surrasin*, & qui étoit du complot, annonça pour ce jour-là un sermon dont les auditeurs seroient édifiés, « & qui » moult profiteroit pour le sauvement de leurs » ames. » Il donna, pour l'entendre, rendez-vous à l'une des extrémités de la ville, opposée à la porte qu'on devoit attaquer. Cependant le bâtard d'Orléans, Gaucourt, d'Estouteville, d'Illiers, la Hire & Félins, à la tête de quatre mille hommes, s'étoient approchés, à la faveur des ténèbres, jusqu'à un quart de lieue de Chartres, où ils s'arrêterent, attendant l'instant favorable. Les deux habitans, qui dirigeoient l'entreprise, se présenterent, dès la pointe du jour, à la porte de Blois. Ils accompagnoient plusieurs charrettes chargées de vin, conduites par des soldats dont les armes étoient cachées sous leurs casaques. Tandis qu'ils amusent les gardes par des propos indifférens, & par le présent de quelques aloses, les charretiers déguisés fondent sur eux, l'épée à la main; massacrent les portiers; se saisissent de la porte & des barrieres. Dans le moment, d'Illiers, qui s'étoit avancé jusques sous le rempart, avec un détachement de cent vingt hommes, entre dans la ville. Aussi-tôt il est suivi d'un second corps de trois cens combattans. Ils marcherent, enseignes déployées, jusqu'à la cathédrale, en criant : « La paix ! » La paix ! Vive le roi ! » Le reste des troupes survient. L'allarme se répand; l'auditoire du frere Jean est abandonné. Les uns courent à leurs maisons : les autres se rassemblent près

de leur évêque, Jean de Feſtigny, zélé partiſan des Anglois & des Bourguignons. Ce prélat marche à leur tête. Il rencontre les François dans le marché : il les attaque, & meurt percé de coups. Quatre-vingt bourgeois périſſent avec leur paſteur. On fait ſix cens priſonniers, du nombre deſquels étoit le commandant Anglois. Le reſte de la garniſon fuit par une autre porte. La ville eſt gagnée, & livrée au pillage. Les ſoldats ſe diſperſent dans les différens quartiers, & s'abandonnent à tous les excès de l'avarice, de la débauche, & de la cruauté.

4. Le prince Caſimir avec une armée d'Allemands étant venu au ſecours du prince de Condé, & de l'amiral Coligni, chefs des Huguenots François, aſſiégerent la ville de Chartres, en 1568, vers la fin de Février. Le brave Lignières défendit vigoureuſement la place, & rendit inutiles quatre piéces d'artillerie, qui la battoient ſans ceſſe, du côté de la porte de Dreux. Mais tout ſon courage ne l'auroit point ſauvé, ſi les ennemis avoient commencé leurs opérations par détourner la riviere d'Eure. Ils s'y prirent trop tard. La cour allarmée prévint le coup qui la menaçoit. Elle fit un traité ; & Chartres reſta fidèle au roi.

5. Henri le Grand ayant raſſemblé ſes troupes, en 1591, ſe préſenta devant Chartres, où La Bourdaiſiere commandoit pour les Ligueurs. Il n'y avoit dans la ville qu'un petit nombre de guerriers : cependant le ſiége fut long, difficile & meurtrier. Après bien des efforts, elle fut enfin emportée, & ſou-

miſe irrévocablement à la domination du monarque légitime.

CHATEAU-DAUPHIN. (*ſiége de*) C'eſt dans la fameuſe campagne de 1744, que le prince de Conti fit voir à l'univers que la France pouvoit oppoſer à ſes ennemis des Alexandres, des Annibals, des Céſars. Cet auguſte général, digne du ſang des Bourbons, s'étoit enfin avancé, après bien des fatigues, juſqu'à la vallée de Château-Dauphin, tandis que le comte de Campo-Santo (*a*) y pénétroit par une autre gorge, à la tête des Eſpagnols. Deux mille Piémontois s'étoient retranchés ſur un roc eſcarpé. Le roi de Sardaigne, placé lui-même derriere les lignes, animoit ſes troupes. Les François n'avoient point de canon. Ils bravent celui des ennemis qui les foudroie. Ils eſcaladent en plein jour cette roche inacceſſible. Dès le premier choc, le baron de Givri, qui les conduit, eſt bleſſé. Le brave Chevert ſoutient

(*a*) Il s'appelloit *de Gages*. La victoire de Campo-Santo lui en avoit mérité le ſurnom ; récompenſe flatteuſe, puiſqu'il devenoit lui-même le monument vivant de ſon triomphe. La valeur du prince dont nous racontons les exploits n'eſt point reſtée ſans couronnes. Six piéces de canon, qui décorent le beau château de l'Iſle-Adam, annoncent aſſez haut la gloire du héros qui l'habite, & la reconnoiſſance de notre auguſte monarque. A Verſailles, comme à Madrid, on connoît tout le prix des vertus guerrieres ; & ni Rome ni la Grèce n'ont récompenſé plus dignement ces ames généreuſes qui ſe dévouent pour le ſervice du prince & de la patrie.

les guerriers, & monte à leur tête. Dans ce moment, on ordonne la retraite. Givri la fait sonner. Mais les officiers & les soldats, trop animés, ne l'écoutent point : ils s'empressent; ils se précipitent. Le lieutenant-colonel de Poitou saute dans les premiers retranchemens. Les grenadiers s'élancent les uns sur les autres. La bravoure Françoise triomphe. On n'ose attendre ces terribles guerriers, qui fondent de toutes parts, la bayonnette au bout du fusil. Ils passent au travers des embrasures même du canon ennemi, dans l'instant que les piéces, ayant tiré, reculoient par leur mouvement ordinaire. Près de deux mille assaillans restent sur la place; mais il n'échappe aucun Piémontois. Le roi de Sardaigne, au désespoir, vouloit se jetter lui-même au milieu des ennemis, pour y trouver la mort ou la victoire; & l'on eut beaucoup de peine à le retenir. Il s'échappa presque seul, pour aller pleurer sa défaite. Le baillif de Givri, le colonel Salis, le marquis de la Carte, furent trouvés au nombre des morts. Le duc d'Agénois & beaucoup d'autres furent dangereusement blessés; mais il en avoit coûté encore moins qu'on ne devoit s'attendre dans un terrein si difficile. Le comte de Campo-Santo, qui ne put arriver à ce défilé étroit & escarpé, où ce furieux combat s'étoit donné, écrivit au marquis de la Mina, général de l'armée Espagnole, sous dom Philippe : « Il » se présentera, sans doute, quelqu'occasion » où nous ferons aussi-bien que les François; » car il n'est pas possible de faire mieux. » Le prince de Conti, dont la présence & les

exemples avoient encouragé les soldats, écrivit au roi : « C'est une des plus brillantes & » des plus vives actions qui se soient jamais » passées. Les troupes y ont montré une va- » leur au-dessus de l'humanité. La brigade » de Poitou, ayant M. d'Agénois à sa tête, » s'est couverte de gloire. La bravoure & la » présence d'esprit de M. de Chevert ont » principalement décidé l'avantage. Je vous » recommande M. de Solenci & le chevalier » de Modène. La Carte a été tué. Votre » Majesté, qui connoît le prix de l'amitié, » sent combien j'en suis touché. »

Le jour qu'on chantoit le *Te Deum* pour la prise du Château-Dauphin, le roi tomba malade à Metz.

CHATEAU-GAILLARD. (*siéges de*) 1. Philippe-Auguste entra dans la Normandie, en 1203 ; & toutes les villes se soumirent à son approche. Une seule place osa résister. Elle étoit bâtie sur un rocher très-escarpé, & servoit de boulevard à toute la province. Richard n'avoit rien oublié pour la rendre imprenable ; & ce monarque Anglois lui avoit donné le nom de *Château-gaillard*, pour faire entendre qu'il ne faudroit que rire & se moquer des efforts qu'on voudroit faire pour la prendre. Le roi de France l'assiégea ; &, durant six mois, il éprouva la plus vigoureuse résistance. Les assiégés avoient à leur tête un brave commandant appellé *Roger de Lanci*. Cet officier fit sortir de la ville plus de quatre cens habitans, femmes & enfans, pour la plûpart ; & ces malheureuses victimes de la nécessité, enfermées entre le

camp des François & la place, endurerent, pendant trois mois, la famine la plus horrible. Enfin le roi, touché de leur sort, voulut bien les recevoir; mais il n'étoit plus tems. Presque tous moururent incontinent après avoir mangé. L'extrémité où ces infortunés proscrits avoient été réduits les avoit portés aux excès les plus affreux. Une femme accoucha dans cette malheureuse conjoncture. L'enfant fut aussi-tôt dévoré par ceux qui l'environnoient. Cependant la ville, resserrée de toutes parts, n'avoit plus ni vivres ni munitions. Le gouverneur, n'écoutant plus que sa bravoure, sortit l'épée à la main, résolu de vendre chèrement sa vie. Mais Philippe la lui sauva, par estime pour sa valeur, & traita humainement la garnison.

2. En 1418, Château-gaillard fut assiégé par Henri V, roi d'Angleterre. Il résista, pendant seize mois, à ce monarque toujours vainqueur; & la garnison, commandée par le brave Mauni, ne se rendit qu'à la derniere extrémité, lorsque les cordes, dont elle se servoit pour puiser de l'eau, lui manquerent absolument.

CHERBOURG. (*sièges de*) 1. Les Anglois ne possédoient plus en Normandie que la seule ville de Cherbourg; & la puissance formidable de cette nation rivale expiroit enfin sur ses débris, par la valeur victorieuse, ou plutôt par le bonheur constant de Charles VII. Le connétable de France, par ordre de ce monarque, vint assiéger les ennemis de la patrie dans leur dernier asyle. Aux premieres attaques, l'amiral Coëtivi fut em-

porté d'un coup de canon. Les flots de la mer, qui battent avec bruit les remparts de la ville, dans le tems de la haute-marée, empêchoient d'établir des batteries de ce côté. Jean Bureau & Gaſpard ſon frere ſurmonterent cet obſtacle, & choiſirent, pour placer leur artillerie, le tems où le reflux laiſſoit la grève à ſec. Ils envelopperent avec ſoin les canons, les bombardes, les barils de poudre, enſorte que l'eau ne pouvoit les endommager. Les aſſiégés, qui, du haut de leurs murs, voyoient opérer les François, ſe moquoient de leurs manœuvres. Mais ils furent bien ſurpris quand, le lendemain, ils virent que les flots de la mer avoient reſpecté l'artillerie des aſſiégeans, & qu'ils étoient prêts à les foudroyer. Ils demanderent à capituler, & ouvrirent leurs portes, le 12 du mois d'Août 1450; jour remarquable par l'entiere expulſion des Anglois de toutes les places de la Normandie, après trente-cinq années de poſſeſſion.

2. Le 6 d'Août 1758, les Anglois, s'étant approchés des côtes de la Normandie, avec une flotte formidable, montée de quinze mille hommes de débarquement, & commandée par le prince Edouard, ſe préſenterent devant Cherbourg. Deux régimens défendoient cette ville; mais, trop foibles pour réſiſter à l'ennemi, ils le laiſſerent entrer ſans remuer. Les Anglois comblerent le baſſin, l'un des plus beaux du royaume; emporterent les cloches & quelques canons, & ſe rembarquerent avec précipitation, la nuit du 15 au 16.

CHÉRONÉE. (*batailles de*) 1. Les deſſeins ambitieux de Philippe ſur la Grèce ayant enfin éclaté, les Thébains & les Athéniens, réveillés par l'éloquence mâle & impétueuſe de Démoſthène, ſe liguerent enſemble pour arrêter les progrès rapides de ce prince. Les deux armées camperent près de Chéronée, ville de Béotie. Philippe donna le commandement de ſon aîle gauche à ſon fils Alexandre, âgé pour lors de ſeize ou de dix-ſept ans, & ſe chargea lui-même de la droite. Le ſignal ſe donne. On en vient aux mains. La valeur eſt égale de part & d'autre, les mêmes intérêts excitant les deux partis. Alexandre, dès-lors animé d'un beau feu, montra dans cette bataille toute la capacité d'un vieux général, & le courage bouillant d'un jeune officier. Il enfonça le premier le bataillon ſacré des Thébains, qui étoit toute la force de leur armée. La déroute devint bientôt générale. Dix mille Athéniens reſterent ſur la place : le reſte prit la fuite, & abandonna au roi de Macédoine une victoire qui le rendit maître de la Grèce. C'eſt dans cette bataille, que Démoſthène, auſſi lâche & auſſi timide dans le combat, qu'intrépide dans la tribune, prit honteuſement la fuite, après avoir jetté ſes armes. Arrêté dans ſa courſe par des broſſailles : « Ah ! donnez-moi la vie, » s'écria-t-il, s'imaginant que c'étoit un ennemi qui le ſaiſiſſoit. *An 338 avant J. C.*

2. Sylla, ayant été chargé de la guerre contre Mithridate, livra bataille à Archélaüs, général de ce prince, dans la plaine de Chéronée. Les ennemis firent en vain tous

leurs efforts pour engager la victoire à ſe déclarer pour eux. La fortune du général Romain le ſuivit par-tout. Archélaüs fut enfoncé. Ses troupes, qui montoient à cent mille hommes, furent taillées en piéces : à peine s'en ſauva-t-il dix mille ; &, s'il en faut croire le vainqueur (*a*), ce qui rend cette défaite plus mémorable, c'eſt qu'il n'en coûta pas quatorze ſoldats aux Romains. *L'an 86 avant J. C.*

CHLOMARE. (*ſiége de*) Maurice, ayant été mis par l'empereur Juſtin II, à la tête des troupes d'Orient, vint, en 578, former le ſiége de Chlomare, place forte de l'Arzanène, défendue par un brave & fidèle capitaine Perſe, nommé *Bigane*. Le général Romain lui offrit les perſpectives les plus flateuſes, s'il vouloit lui ouvrir les portes de la ville. Bigane, dont l'ame généreuſe n'enviſageoit que ſon devoir, lui répondit « qu'il » n'accepteroit pas même une couronne, » pour manquer de foi à ſon maître légi» time. » Il fallut donc attaquer Chlomare ; mais tous les efforts des Romains furent inutiles ; &, après pluſieurs aſſauts vifs & ſanglans, Maurice fut forcé d'abandonner ſon entrepriſe.

CHOCZIN. (*bataille de*) Le 11 de Novembre 1673, Jean Sobieski, grand-maréchal de Pologne, attaqua les Turcs retranchés à Choczin. A peine le combat fut-il commencé, que les Moldaves & les Vala-

(*a*) Dans les Mémoires qu'il écrivit, & que Plutarque cite ſouvent.

ques ſe déclarerent pour les Polonois, & tournerent leurs armes contre les Ottomans. Ceux-ci, malgré la trahiſon de leurs ſujets, ſe défendirent, pendant quatre heures, avec un courage héroïque; mais enfin, ils prirent la fuite; & plus de dix mille ſe précipiterent dans des gouffres immenſes. Un plus grand nombre fut immolé par le vainqueur; enſorte que leur armée, qui étoit de trente-deux mille hommes avant l'action, fut preſque entièrement détruite. La conquête de Choczin, qui ſe rendit le 13, fut tout le fruit de cette grande victoire.

CHOTEMITZ. (*bataille de*) Le roi de Pruſſe forma le blocus de Prague, en 1757, avec une armée victorieuſe. La ville, défendue par quarante mille hommes, ſous les ordres du prince Charles de Lorraine, ſe vit bientôt en proie à toutes les horreurs de la guerre. Une grêle de bombes & de boulets rouges renverſa ſes remparts; détruiſit ſes édifices; abîma ſes citoyens. Ses proviſions étoient épuiſées; ſes vivres étoient conſumés: elle n'avoit plus d'eſpérance, lorſque le célèbre maréchal Daun parut à la tête des troupes de la reine. Cet habile général ſe retrancha ſur la croupe d'une colline qui dominoit la plaine de Chotemitz. Le monarque Pruſſien, ſéduit par l'appas d'une nouvelle victoire, alla ſur le champ à la rencontre de l'ennemi, & ſe préſenta devant ſes lignes, le 18 de Juillet. Auſſi-tôt il donne le ſignal. Ses ſoldats s'ébranlent, & s'élancent avec impétuoſité ſur la colline. Sept fois, ils y montent, comme à un aſſaut général; & ſept fois,

ils ſont repouſſés, renverſés, culbutés. Attaqués, à leur tour, fort à propos, ils plient de toutes parts, & avouent leur défaite par une fuite précipitée. Dans ce moment, le prince Charles ſort de Prague; s'unit aux vainqueurs, & pourſuit les fuyards. L'armée du roi de Pruſſe fut entièrement détruite. L'Impératrice-Reine, pour immortaliſer la mémoire de ce glorieux triomphe, qui délivroit ſon royaume de Bohême d'un ennemi redoutable, inſtitua un ordre militaire, ſous le nom de *Marie-Thérèſe*.

CHOUEGUEN. (*priſe du fort*) Il y avoit long-tems que les Anglois fixoient leurs vues ambitieuſes ſur les poſſeſſions Françoiſes de l'Amérique; & ces infatigables ennemis ne ceſſoient d'épier l'occaſion d'y porter, avec la guerre, la déſolation & la mort. Ils crurent l'avoir trouvée, en 1756; & déja ils ſe préparoient à fondre ſur le Canada, lorſque le célèbre marquis de Vaudreuil, lieutenant-général de la Nouvelle France, ſe mit en devoir de les prévenir. Ce brave capitaine, pour mettre une bonne fois les frontieres de ſon gouvernement à l'abri des entrepriſes de l'ennemi, réſolut d'attaquer le fort de Chouéguen, ſitué à l'embouchure de la riviere de ce nom. Il n'avoit que trois mille hommes; mais les officiers ſeconderent ſes deſſeins avec tant de ſuccès, que les Anglois ſe trouverent inveſtis & attaqués dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins. Le marquis de Moncalm, chargé de la principale attaque, ſurpaſſa ce qu'on attendoit de ſa valeur intrépide. Les Canadiens & les Sauvages paſſe-

rent la riviere à la nage ; &, par cette manœuvre hardie, que les Anglois avoient jugée impraticable, la communication fut coupée entre le fort George, & celui de Chouéguen. Une batterie de canon, établie avec la plus grande célérité, fit taire celui de la place. Le gouverneur demanda à capituler. Il fut fait priſonnier de guerre avec ſa garniſon. Sept vaiſſeaux de guerre, d'inégale grandeur, & deux cens bâtimens chargés de munitions de toute eſpece, furent les fruits de la victoire des François.

CHRYSOPOLIS. (*bataille de*) Il ſemble que pour les tyrans la vie a moins de douceur que le thrône. La fortune veut-elle les précipiter du faîte de la grandeur où ſon bizarre caprice les a placés ? Ils bravent les revers : ils veulent mourir, le ſceptre à la main. Licinius, que ſon ambition avoit armé contre le grand Conſtantin, avoit éprouvé plus d'une fois combien ce prince étoit redoutable. Les plaines de Cibales atteſtoient ſa foibleſſe. Mais cette leçon n'avoit pu modérer ſes aveugles deſirs. Ayant recueilli les débris de ſes défaites, il voulut courir encore les hazards d'une bataille. Il atteint ſon rival dans les champs de Chryſopolis ; l'attaque avec fureur ; mais ſes ſoldats ne ſeconde nt point ſon courage. Ils prennent la fuite, dès le premier choc, & abandonnent à Conſtantin la victoire & l'empire. Licinius, toujours opiniâtre & toujours vaincu, fut enfin obligé de reconnoître pour maître celui qu'il n'avoit pu ſouffrir pour collégue. Il ne ſurvécut pas long-tems à cette ſoumiſſion forcée ;

forcée; & bientôt ſa mort délivra Conſtantin d'un ennemi plus incommode que terrible. *An* 323.

CIBALES. (*bataille de*) Conſtantin & Licinius, s'étant brouillés, ſe firent une guerre ſanglante. Leurs armées ſe rencontrerent près de Cibales. On en vint aux mains. Jamais victoire ne fut mieux diſputée. Après avoir épuiſé les traits de part & d'autre, on ſe battit long-tems à coups de piques & de lances. Le combat, commencé au point du jour, duroit encore avec le même acharnement aux approches de la nuit, lorſqu'enfin l'aîle droite, commandée par Conſtantin, enfonça l'aîle gauche des ennemis, qui prit la fuite. Le reſte de l'armée de Licinius, voyant ſon chef, qui juſques-là avoit combattu à pied, ſauter à cheval pour ſe ſauver, ſe débanda auſſi-tôt, après avoir perdu vingt mille hommes. 314 *de J. C.*

CIRTE. (*ſiége de*) 1. Micipſa, en mourant, avoit adopté Jugurtha, & l'avoit déclaré ſon héritier au royaume de Numidie, conjointement avec Adherbal & Hiempſal, ſes deux fils. Après la mort du roi, les trois princes partagerent entr'eux les Etats de leur pere. Mais Jugurtha, dévoré par une criminelle ambition, fit tuer Hiempſal, & força Adherbal à prendre les armes pour défendre ſon thrône & ſa vie. Ce prince infortuné eut recours aux Romains. On ſe contenta d'abord de le ſecourir par des ambaſſadeurs, dont Jugurtha ſçut ſe débarraſſer, tandis qu'il preſſoit vivement ſon frere renfermé dans Cirte. Adherbal ſe défendit courageuſe-

ment, tant qu'il eut quelqu'eſpérance. Mais les Romains, renfermés dans la ville, & qui avoient combattu juſques-là pour les intérêts du roi, voyant la lenteur de leur compatriotes, engagerent le malheureux prince à capituler, en ſtipulant ſeulement qu'il auroit la vie ſauve. Forcé par la néceſſité, Adherbal ſe rendit à ſon frere, qui, oubliant les bienfaits de Micipſa, & foulant aux pieds les droits les plus ſacrés, le fit mourir ſur le champ dans les plus cruels ſupplices. A peine eut-on appris à Rome cette triſte nouvelle, qu'on déclara la guerre au fratricide; & ſon argent, ſes ruſes, & même ſa valeur la firent durer pendant ſix ans. *112 avant J. C.*

2. Les Romains ſe trouvoient près de Cirte. Jugurtha & Bocchus, roi de Mauritanie, vinrent les attaquer à l'improviſte par quatre endroits en même tems; mais Marius étoit en garde contre toutes les ſurpriſes. Les ennemis furent entièrement défaits. Le fameux Sylla, jeune encore, ſe diſtingua dans cette bataille. Jugurtha s'y ſurpaſſa lui-même; &, ayant tué de ſa main un ennemi, il alla montrer ſon épée enſanglantée à un corps conſidérable d'infanterie Romaine, leur criant qu'ils combattoient en vain; qu'il venoit de tuer Marius. Peu s'en fallut que ce menſonge ne jettât la terreur & le déſordre parmi les Romains. Il fallut que Marius parcourût les rangs, & ſe montrât aux ſoldats effrayés. Enfin Jugurtha, après avoir épuiſé toutes les reſſources de ſon adreſſe & de ſon courage; après s'être opiniâtré à combattre juſqu'à demeurer preſque ſeul, eut bien de la peine à ſe ſauver.

Cette nouvelle victoire des Romains fut bientôt ſuivie de la ſoumiſſion des Numides. L'année ſuivante, qui étoit la 646e de Rome, Bocchus livra Jugurtha aux Romains, qui le conduiſirent à Rome; l'expoſerent aux regards inſultans de la populace, & le jetterent dans un cachot où il expira, après avoir lutté, pendant ſix jours, contre la faim & la mort. C'eſt ainſi que la vengeance divine fit expier au coupable les crimes dont il s'étoit couvert, en immolant ſon frere à ſon aveugle cupidité. *106 avant J. C.*

CITIUM. (*ſiége de*) C'étoit une place très-forte & très-importante, ſituée dans l'iſle de Chypre. Après un double triomphe remporté ſur les troupes du roi des Perſes, commandées par Mégabyze, Cimon, général Athénien, vint attaquer cette ville. Le deſſein de ce grand homme, par cette ſuite de continuelles victoires, étoit d'aller porter la guerre dans le ſein de la Perſe, & de faire trembler le Grand-Roi au fond de ſon palais. Artaxerxès-Longue-main régnoit alors. Ce prince, étonné d'un projet ſi hardi, épuiſé d'ailleurs par de grandes & de longues pertes, ſongea à faire la paix. Pendant qu'on travailloit au traité, Cimon fut enlevé à la république d'Athènes. Se voyant près de mourir, il ſacrifia, pour ainſi dire, ſon dernier ſoupir à la patrie. Il commande à ſes officiers de reconduire promptement la flotte à Athènes, en cachant ſoigneuſement ſa mort. Cet ordre fut exécuté avec tant de ſecret, que ni les ennemis, ni même les alliés, n'en eurent aucune connoiſſance.

Les Athéniens retournerent chez eux en toute sûreté, ſous la conduite encore & ſous les auſpices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours. La perte de cet excellent citoyen fut généralement regrettée. La patrie pleuroit un fils plein de tendreſſe, & uniquement occupé de ſa gloire; les pauvres, un ami généreux, qui ſembloit n'avoir de richeſſes que pour ſoulager leur indigence; tous les zélés compatriotes, un grand politique, un général accompli, l'ami de la liberté: enfin les larmes du public, qui coulerent en abondance, furent le plus bel ornement des obsèques de ce héros. *Avant J. C.* 449.

CIVITADE. (*bataille de*) Les Normands s'étoient établis en Italie ſur les ruines des Grecs & des Lombards. Léon IX, qui ſçavoit également bien ſe ſervir des clefs pour abſoudre, & du glaive pour immoler, voulut arrêter les progrès rapides de ces nouveaux conquérans. Il ſe mit à la tête d'une armée compoſée d'Allemands, d'Italiens, de moines & de prêtres, & vint préſenter la bataille dans une grande plaine proche Civitade, dans la Capitanate. Avant d'en venir aux mains, les ennemis eſſayerent de calmer le courroux du pontife. Leurs reſpectueux avis, leurs prieres ſoumiſes, rien ne put émouvoir les entrailles du prêtre-roi. Le ſaint pere donne le ſignal; on s'ébranle; on ſe frappe: les Papiſtes ſont vaincus, & abandonnent leur chef. Léon ſe réfugie dans Civitade. Mais, comme elle étoit peu fortifiée, elle fut emportée, le jour même; & le pape tomba entre les mains des vainqueurs, l'an 1053. Il en fut traité avec

tout le reſpect & toute la vénération que la force de la religion avoit imprimés dans leurs cœurs pour le caractere ſpirituel de leur illuſtre priſonnier.

CLASTIDIUM. (*journée de*) La bataille de l'Adda n'abbatit point le courage des Gaulois. Ils mirent une nouvelle armée ſur pied, & vinrent aſſiéger Claſtidium. Le conſul Marcellus marcha au ſecours de cette petite place. A peine les deux armées furent-elles en préſence, qu'on en vint aux mains. Mais la victoire ne fut pas long-tems à ſe déclarer. Le Conſul, défié par Viridomare, roi des Gaulois, & voulant avoir l'honneur de conſacrer à Jupiter Férétrien les armes brillantes de ce prince, fond ſur lui; l'attaque, le jette par terre, & le tue. Les Gaulois prirent auſſi-tôt la fuite, & l'on en fit un grand carnage. Marcellus fut le troiſieme & le dernier des Romains, qui remporta les *dépouilles opimes. An de Rome 530, & 222. avant J. C.*

CLAUDIOPOLIS. (*ſiége de*) Cette ville, ſituée dans une plaine, entre le Taurus & l'Anti-Taurus, étoit occupée par les Iſaures révoltés contre l'empereur Anaſtaſe. L'an 494, Diogène, général de l'armée Romaine, en forma le ſiége, & s'en rendit maître. Auſſi-tôt les Iſaures, étant deſcendus de leurs montagnes, fermerent tous les paſſages; aſſiégerent à leur tour Diogène, & le tinrent ſi long-tems bloqué, qu'il couroit riſque de mourir de faim avec ſes troupes. Enfin Jean Læboſſu, autre capitaine Romain, ayant forcé une des gorges du Taurus, tomba ſur les aſſiégeans avec tant de fureur, & fut ſi

bien ſecondé par Diogène, qu'il enveloppa les Iſaures, & en fit un horrible carnage. L'évêque Conon reçut dans ce combat une bleſſure dont il mourut, peu de jours après. Il eût fini ſans doute plus heureuſement ſes jours, ſi, comme les apôtres, il ſe fût contenté de paître ſon troupeau.

CLUSIUM. (*combat de*) L'an de Rome 527, les Gaulois répandirent la terreur dans le ſein de la république, par une irruption formidable en Italie. On fit de grands préparatifs pour les recevoir; & un Préteur, en l'abſence des Conſuls, eut le commandement des troupes. Les deux armées ſe rencontrerent, ſur le ſoir, aux environs de Cluſium. Le gros de l'armée des Gaulois ſe retira ſans bruit, & laiſſa ſa cavalerie, avec ordre de le venir joindre auſſi-tôt qu'elle ſeroit apperçue par les ennemis. Les Romains, à la pointe du jour, voyant cette cavalerie, ſans qu'il parût de troupes de pied, s'imaginent que les Barbares ont pris la fuite, & ſe mettent à la pourſuivre. Ils approchent. Les Gaulois ſe montrent & tombent ſur eux. L'action s'engage avec vigueur de part & d'autre; mais les Gaulois, plus forts en nombre & pleins d'audace, remporterent la victoire. Six mille Romains reſterent ſur la place. Tout le reſte prit la fuite, & alla ſe cantonner ſur une colline avantageuſe, où les vainqueurs n'oſerent les attaquer. *225 avant J. C.*

CLYPÉA. (*combat naval près de*) La défaite de Régulus fut ſenſible aux Romains; mais elle n'abbatit pas leur courage. Ils mirent bientôt en mer trois cens cinquante vaiſſeaux

parfaitement équipés. Les Carthaginois assiégeoient Clypéa, près du promontoire d'Hermée; & leurs vaisseaux tenoient cette mer. Les Consuls cinglerent de leur côté. A peine fut-on en présence, qu'on donna le signal du combat. Il fut sanglant & opiniâtre: la victoire balança long-tems; mais un secours, arrivé fort à propos de Clypéa, la fit déclarer pour les Romains. Les Carthaginois, dans cette action, eurent plus de cent galeres coulées à fond, trente de prises; & ils y perdirent près de quinze mille hommes. Les Romains ne perdirent qu'onze cens hommes & neuf vaisseaux. *255 avant J. C.*

CNIDOS. (*journée de*) Il se donna près de cette ville de l'Asie mineure un grand combat naval entre la flotte des Lacédémoniens, commandée par Pisandre, beau-frere d'Agésilas, & celle des Perses, qui avoit pour généraux Pharnabase & l'Athénien Conon. Ce dernier fit des efforts incroyables; prit cinquante galeres, & battit les Spartiates. La suite de cette victoire, fut la défection de la plûpart des alliés de Lacédémone, qui se déclarerent pour Athènes. *Avant J. C.* 394.

COLBERG. (*prise de*) Une armée de ces peuples, que commandoit, en 1761, le comte de Romanzoff, s'étoit attachée au siége de Colberg, que l'impératrice des Russies avoit expressément commandé d'emporter, à quelque prix que ce fût. Cette ville, une des plus riches, des plus fortes & des plus grandes que possede Sa Majesté Prussienne, est assise sur les bords de la mer Baltique. Ses environs n'offrent qu'un vaste marais, qui en ren-

doit l'approche très-difficile ; & une armée que commandoit le prince de Wittemberg répondoit, sinon de l'impossibilité de la prise, du moins des travaux & du sang qu'elle coûteroit. Ces obstacles avoient déja fait échouer les Russes dans cette conquête l'année précédente. Ils furent plus heureux cette fois. Une flotte de leur nation bloquoit la ville du côté de la mer, & fournissoit l'armée de terre de toutes sortes des provisions, pendant que sur terre on formoit attaques sur attaques, on donnoit assauts sur assauts. Les bombes, qui ne cessoient de pleuvoir sur la place, mirent le feu dans plusieurs quartiers. On emporta tous les ouvrages extérieurs, & l'on battit en brèche. Enfin la garnison, se voyant sans espérances & sans ressources, ouvrit ses portes, le 24 d'Octobre, & se rendit prisonnière. Cette conquête fut le terme des exploits des Russes. Ils se répandirent dans la Poméranie, où, selon leur coutume, ils commirent les plus coupables excès ; maniere barbare de faire la guerre, qui convertit les campagnes en affreuses solitudes, & qui multiplie le nombre des malheureux, sans qu'il en résulte aucun avantage pour le vainqueur.

COLCHESTER. (*prise de*) Fairfax & Ireton, gendre de Cromwel, formerent, en 1648, le siége de Colchester, ville importante qui tenoit pour le roi. Elle se défendit longtems ; mais enfin, épuisée par deux mois de résistance, resserrée de toutes parts, n'ayant plus ni vivres, ni munitions, ni ressources, ni espérances, elle se rendit à discrétion, le 6 de Septembre.

COLICOTTA. (*prise de*) En 1757, les Anglois ayant porté la guerre dans les grandes Indes, pour se venger de la perfidie des Indiens, qui avoient tué quelques-uns de leurs compatriotes, entreprirent la conquête de Colicotta. Cette ville, avant que les Indiens s'en fussent rendus maîtres, étoit une des plus riches qu'arrose le Gange. Sa situation la rend très-florissante: elle avoit servi d'entrepôt aux marchandises que les Anglois envoient en Europe; & les Indiens y avoient établi les magasins de leur armée. Plus la place étoit importante, plus elle excita la valeur des assiégeans. Ils s'approcherent en foule des remparts: ils les attaquerent avec ardeur. Tout prit la fuite; tout se dispersa devant eux; &, après un combat d'une demi-heure, ils se virent maîtres paisibles de cette riche cité. Ils y firent un butin de quinze cens mille roupies; & ils y trouverent presque toutes les marchandises que leur compagnie y avoit, lors de la révolution qui l'en chassa. Le Nabab du pays, Souragé Doulah, à la nouvelle de ce triomphe, s'avança promptement à la tête de vingt-cinq mille hommes, pour livrer bataille aux vainqueurs, & les chasser de nouveau. Le colonel Clive commandoit les Anglois. Il manœuvra avec tant d'habileté; & son artillerie fut servie avec un tel succès, que les Indiens furent mis en déroute, & leur Nabab réduit à demander la paix qu'il n'obtint qu'aux conditions les plus humiliantes. Il assura à ses vainqueurs la possession de tout ce qui leur avoit été accordé par l'empereur du Mogol. Il leur restitua toutes les factoreties dont il

les avoit dépouillés. Enfin il leur permit de fortifier Colicotta comme bon leur sembleroit, & de faire battre monnoie, comme souverains du pays qu'il leur cédoit.

COLOGNE. (*combat de*) L'an 716, Chilpéric II ayant résolu de régner par lui-même, & de secouer le joug de Charles Martel, fils de Pépin & duc d'Austrasie, lui déclara la guerre, & alla camper aux portes de Cologne. Charles vint l'attaquer. Le combat fut long & sanglant; mais, après les plus grands prodiges de valeur, le prince Austrasien fut contraint de céder au nombre, & de faire retraite en bon ordre. C'est le seul échec que ce grand homme ait jamais essuyé. Depuis ce jour, la victoire suivit constamment ses drapeaux, & couronna ses entreprises guerrieres.

COLORNO. (*siége du château de*) M. le marquis de Maillebois, lieutenant-général des troupes Françoises en Italie, pendant la campagne de 1734, fut un des capitaines François, qui marcherent avec le plus d'ardeur sur les traces glorieuses de l'immortel Villars. Cet officier avoit à ses ordres vingt compagnies de grenadiers, & vingt piquets avec cinq piéces de canon. Avec ces troupes qu'il animoit par son courage, il s'avança, dans le mois de Juin, vers le château de Colorno, maison de plaisance très-fortifiée, & située sur les rives du Pô. Il en forma l'attaque à sept heures du matin. Jamais action ne fut plus vive; & la valeur Françoise se surpassa dans cette journée. Le prince de Wirtemberg, qui commandoit les Autrichiens,

avoit ſon armée rangée en bataille ſur le Parma, derriere les jardins du château. En vain ce général fit les plus grands efforts pour ſoutenir la garniſon de la place attaquée. Il fut obligé de l'abandonner, ſur les quatre heures du ſoir, après neuf heures de combat. Deux mille cinq cens ennemis reſterent ſur la place; & les François perdirent dix-huit cens ſoldats, & dix-ſept officiers des grenadiers & des piquets. MM. d'Affry & de Liſle, maréchaux de camp, M. Thomé, colonel du régiment de Foix, M. Souliard, lieutenant-colonel du régiment de Picardie, & M. le duc de la Trémouille, qui étoit à la gauche avec les grenadiers, ſignalerent leur grande valeur. M. de Clermont-Gallerande, colonel du régiment d'Auvergne, fut dangereuſement bleſſé, & mourut quatre jours après.

COME. (*bataille & priſe de*) Les Inſubriens avoient été vaincus ſans être ſoumis; & le conſul Claudius Marcellus fut obligé de mener contre ces intraitables Gaulois ſes légions victorieuſes. Il perdit trois mille hommes dans un premier combat; &, voulant rétablir la réputation de ſes armes, il ſurvint tout-à-coup; ſurprit les ennemis campés près de Côme; leur tua, dit-on, plus de quarante mille hommes, fit un immenſe butin; aſſiégea la ville; l'emporta quelques jours après, & ſe rendit maître de quatre-vingt-huit châteaux, l'an 196 avant J. C.

2. Alachis, l'un des plus puiſſans vaſſaux de Cunibert, roi des Lombards, avoit oſé ceindre le diadême. Le monarque légitime ſe met auſſi-tôt à la tête d'une armée, & ren-

contre l'uſurpateur dans la plaine de Côme. Il lui propoſe de vuider leur différend par un combat ſingulier. Mais Alachis, trop lâche pour ſoutenir perſonnellement ſa criminelle ambition, le refuſe, en alléguant que Cunibert étoit bien plus robuſte & plus vigoureux que lui. Tandis que les deux rivaux rangent leurs troupes en bataille, Zénon, diacre de l'égliſe de Pavie, ſe préſente à Cunibert. » Prince, lui dit-il, le deſtin de l'Etat dépend » de vos jours : daignez les ménager, & » ſouffrez que je combatte en votre place, » & ſous votre nom. La vie d'un prêtre obſ- » cur comme moi, eſt un ſacrifice bien léger » pour la patrie. » Tant de généroſité dans un eccléſiaſtique, & ce dévouement ſi peu ordinaire aux miniſtres des autels, ſurprirent le monarque. Il refuſe d'abord ; mais, cédant enfin aux vives inſtances du magnanime Zénon, il le revêt de ſes armes. L'intrépide champion s'élance, l'épée à la main, ſur les ennemis étonnés. Il les atteint ; il les accable : en un inſtant, il eſt environné d'un monceau de morts & de mourans qu'il a étendus à ſes pieds. Cependant les rebelles, revenus de leur premiere terreur, attaquent en foule le prétendu roi qui, bientôt accablé par le nombre, expire au milieu des victimes de ſa valeur. Alachis, plein de joie, accourt pour couper la tête à ſon ennemi. Il trouve, au lieu du roi, un miſérable clerc. » Nous n'avons rien fait encore, s'écrie-t-il » avec fureur ; mais, ſi je ſuis victorieux, je » fais vœu de remplir un puits de nez & d'o- » reilles de clercs. » Ce vœu fut inutile. Cu-

nibert remporta une victoire complette, & Alachis fut tué dans le combat, l'an 690 de J. C.

COMINIUM. (*prise de*) Le consul Carvilius assiégeoit cette ville, de la dépendance des Samnites, pendant que Papirius Cursor, son collégue, triomphoit de ces fiers & infatigables ennemis, près d'Aquilonie. La ville fut emportée par escalade, après quelques jours d'une vigoureuse défense. 293 *avant J. C.*

COMMINES. (*bataille de*) Les troupes Françoises étant entrées dans la Flandre, en 1382, se virent arrêtées au pont de Commines, que dix mille hommes gardoient avec soin. Le connétable Olivier de Cliſſon, qui vouloit traverser la Lys, les attaque sans balancer, tandis que plusieurs officiers passoient la riviere au-dessus du pont. Les ennemis, chargés de toutes parts, chercherent leur salut dans la fuite, & abandonnerent leur poste & la victoire aux François. Les Flamands avoient fait porter leur banniere par une fille de joie, nommée *Marie Jetrud*. Cette courtisane leur avoit promis une victoire complette, si elle pouvoit la premiere tirer du sang des François. Elle fut tuée dans le premier choc. Il paroît que, dans ce siécle, & même dans le suivant, on employoit assez volontiers quelques femmes dans les combats; c'étoit sans doute pour animer la valeur des guerriers. On rapporte qu'en 1396, dans une bataille livrée contre les Frisons, une femme se détacha de leur armée avant le signal, & vint se présenter aux ennemis qu'elle insulta. « Tantôt » cette femme venue, dit le naïf Froissard,

» elle ſe trouva en place, & puis tourna le » derriere & leva ſes draps, c'eſt à ſçavoir » ſa robe & ſa chemiſe, & montra ſon der- » riere aux Hannyers, Hollandois, Zélan- » dois, & à toute la compagnie qui voir la » vouloit, en criant aucuns mots, ne ſçais » pas quels, ſinon qu'elle dit : Prenez-là vo- » tre bien-venue. » Elle fut miſe en piéces; & les combattans en vinrent aux mains.

COMPIEGNE. (*ſiége de*) Depuis la levée du fameux ſiége d'Orléans, la fortune de Charles VII avoit pris une face plus riante, & la puiſſance des Anglois, ce coloſſe effrayant, que les haines & les perfidies avoient élevé au ſein même de la France, ébranlée de toutes parts, étoit menacée d'une ruine prochaine. Le duc de Bourgogne étoit encore dans l'alliance de l'Angleterre, & ſes généraux ſecondoient le duc-régent. Ce fut par ſes ordres qu'en 1430, ils firent le ſiége de Compiegne. A peine la place avoit-elle été menacée, que Jeanne d'Arc, cette héroïne ſi problématique, & le brave Xaintrailles s'y jetterent pour la défendre. Les ennemis étoient occupés à choiſir leurs poſtes. Jeanne ſort de la ville, à la tête de ſix cens hommes; fond ſur eux; les ſurprend; les attaque; les met en déſordre. Un détachement vient au ſecours des vaincus. Ils reprennent courage; recommencent le combat, & rappellent la victoire. Les François plient à leur tour: les ennemis veulent les environner. Ils ſe retirent en bon ordre, & toujours en combattant. Jeanne, qui étoit à l'arriere-garde, s'arrêtoit de tems en tems, & faiſoit volte-

face. Son aſpect, qui tant de fois avoit inſpiré la terreur, ralentiſſoit la pourſuite, & donna le tems aux troupes de rentrer dans la ville. Déja les derniers rangs avoient paſſé les barrieres, lorſqu'un archer Anglois, plus hardi que les autres, s'approcha de la valeureuſe Pucelle; la ſaiſit d'une main intrépide, & la renverſa de deſſus ſon cheval. Lyonnel, bâtard de Vendôme, ſurvint dans ce moment. Jeanne, hors d'état de ſe défendre, ſe rendit priſonniere, & lui donna ſa foi. Cet officier la céda au comte de Ligni, Jean de Luxembourg, ſon général; & celui-ci la vendit auſſi-tôt aux Anglois, pour la ſomme de dix mille livres comptant, & cinq cens livres de penſion annuelle.

Les attaques de la ville furent pouſſées d'abord avec toute l'ardeur imaginable. On dreſſa des batteries; on creuſa des mines, qui furent éventées, & dans leſquelles pluſieurs des aſſiégeans perdirent la vie. Le ſeul boulevard, qui couvroit la tête du pont, du côté de la Picardie, ſe défendit pendant plus de deux mois. Cette glorieuſe réſiſtance étoit l'effet du zèle, de l'habileté & du courage de Flavi, gouverneur de Compiegne, que quelques auteurs ont accuſé, ſans fondement, & même ſans vraiſemblance, d'avoir trahi la Pucelle, en faiſant fermer trop tôt la barriere. Ce vaillant capitaine étoit ſecondé par Philippe de Gamaches, abbé de Saint-Pharon de Meaux, brave eccléſiaſtique, qui croyoit, avec raiſon, la gloire de défendre la patrie compatible avec la vie dévote.

Cependant Compiegne, inveſtie depuis ſix

mois, ſe trouvoit réduite aux dernieres extrémités. La famine, plus preſſante encore que les efforts des ennemis, ne laiſſoit entrevoir qu'un affreux avenir. Le comte de Ligni ſe flattoit d'entrer bientôt dans la ville. Tout-à-coup Vendôme, Xaintrailles & pluſieurs autres capitaines paroiſſent à la tête de quatre mille combattans pour ſecourir la place. On court au-devant d'eux; &, de part & d'autre, on ſe range en bataille, & l'on reſte en préſence. Pendant ce tems-là, un détachement François entre dans Compiegne; ſe joint à la garniſon, &, ſous la conduite de Flavi, attaque une baſtille défendue par le maréchal Brimeu, & le ſeigneur de Créqui. Deux fois ils ſont repouſſés. Mais, animés par Xaintrailles & par les habitans, hommes & femmes, qui venoient en foule partager le péril & la gloire, ils attaquent, pour la troiſieme fois, & emportent le poſte. Ce ſuccès enflamme leur courage. Ils conſtruiſent un pont de bateaux; paſſent l'Oyſe, & ſe rendent maîtres d'un ſecond fort ſur le bord de cette riviere. Les ennemis effrayés abandonnent une troiſieme baſtille. Il ne leur en reſtoit plus qu'une. Leur général, qui déſeſpéroit de pouvoir la défendre, y fit mettre le feu, & leva le ſiége avec tant de précipitation, qu'il abandonna la moitié de ſon bagage, ſes vivres, ſes munitions, ſon artillerie aux vainqueurs.

Au reſte, les Anglois ſe crurent amplement dédommagés de cet échec, par la priſe de la Pucelle. Quand ils eurent conduit dans leur camp cette illuſtre captive, les ſoldats accoururent

rurent en foule pour considérer cette fille de dix huit ans, dont le nom seul, depuis plus d'une année, faisoit trembler l'Angleterre, & portoit la terreur jusques dans Londres. On dépêcha des couriers à toutes les villes pour les inviter à partager la satisfaction qu'inspiroit cet avantage. Le duc de Bedfort ordonna dans Paris des réjouissances publiques, précédées d'un *Te Deum*, en action de graces d'un évènement dont il osoit tout espérer.

Le récit des malheurs de cette héroïne infortunée, dont les exploits font époque dans notre histoire, peut intéresser le lecteur : nous allons, pour le satisfaire, rassembler ici les traits les plus curieux de ce tragique évènement.

Dès que Jeanne d'Arc fut prise, on la chargea de chaînes, & on l'enferma dans la forteresse de Beaulieu. La dureté de sa prison, les outrages de ses gardes, les malheurs qui menaçoient sa tête, tout lui inspira d'abord une sorte de désespoir. Ayant saisi le moment où ses surveillans cruels l'observoient avec moins d'exactitude, elle se précipita d'une des fenêtres de la tour. Sa chute fut si douloureuse, qu'elle ne put se relever. Ses gardes accoururent ; elle fut serrée plus étroitement, & transférée, peu de tems après, au château du Crotoy.

Cependant Frere Martin, vicaire-général de l'Inquisition en France, réclamoit la prisonniere, « comme véhémentement soup-» çonnée de plusieurs crimes sentant hérésie ; » crimes qui ne pouvoient se dissimuler ni » passer sans bonne & convenable répara-

» tion. » L'Univerſité elle-même ſupplioit le duc de Bourgogne & le comte de Luxembourg de livrer leur captive au tribunal du ſaint office ; & ces prieres de l'Univerſité étoient alors d'un grand poids. « Vous avez » employé votre noble puiſſance, diſoit au » Comte cette compagnie, à appréhender » icelle femme, qui ſe dit *la Pucelle*, au » moyen de laquelle l'honneur de Dieu a » été ſans meſure offenſé, la foi exceſſive- » ment bleſſée, & l'Egliſe trop fort desho- » norée ; car, par ſon occaſion, idolatrie, » erreurs, mauvaiſe doctrine, & autres » maux ineſtimables ſe ſont enſuivis en ce » royaume.... Mais peu de choſe ſeroit avoir » fait telle prinſe, ſi ne s'enſuivoit ce qu'il » appartient pour ſatisfaire l'offenſe par icelle » femme perpétuée contre notre doux Créa- » teur & ſa Foi, & ſa ſainte Egliſe, avec » ſes autres méfaits innumérables... Et ſi, » ſeroit intolérable offenſe contre la Majeſté » divine, s'il arrivoit qu'icelle femme fût » délivrée. »

Ainſi tout conſpiroit contre la malheureuſe Jeanne, dont tout le crime étoit de s'être armée contre la tyrannie, pour venger ſon légitime Souverain. Un prélat couvert d'ignominie, méchant par goût, chaſſé de ſon ſiége par ſes diocéſains même, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, ſe chargea de procéder à la condamnation de l'innocente captive. Par ſes ſoins, on compoſa un tribunal d'eccléſiaſtiques injuſtes, ignorans, paſſionnés, fanatiques. Jeanne y fut citée, à la requête du promoteur Guillaume Eſpinet.

Elle comparut avec toute la modeſtie qui convenoit à ſon ſexe, & toute la fierté d'une guerriere intrépide. D'abord on lui défendit de ſonger à s'évader. « Si je me ſauvois, dit-» elle, on ne pourroit m'accuſer d'avoir » violé ma parole, puiſque je ne vous ai » point donné ma foi. » Interrogée ſi le roi Charles avoit auſſi des révélations, comme elle? « Envoyez-lui demander, répondit-» elle. » Interrogée ſi, dès ſon enfance, elle avoit deſiré de combattre les Bourguignons, elle dit : « J'ai toujours ſouhaité que mon roi » recouvrât ſes Etats. » Interrogée ſi les eſprits céleſtes lui avoient promis qu'elle s'échapperoit, elle répondit : « Cela ne touche » point mon procès. Voulez-vous que je » parle contre moi ? » Interrogée ſi elle changeoit ſouvent de bannieres ? ſi elle les faiſoit bénir ? par quel motif elle y avoit fait broder les noms de *Jeſus* & de *Marie ?* ſi elle étoit perſuadée & ſi elle avoit fait croire aux troupes Françoiſes que cette banniere portoit bonheur, elle dit : « Je ne renouvel-» lois mon étendard que lorſqu'il étoit briſé. » Jamais je ne l'ai fait bénir avec des céré-» monies particulieres. C'eſt des eccléſiaſti-» ques que j'ai appris à faire uſage, non-ſeu-» lement pour mon étendard, mais même » pour les lettres que j'écrivois, des noms » du Sauveur du monde & de ſa Mere. A » l'égard de la fortune qu'on prétend que j'at-» tribuois à cette banniere, je diſois pour » toute aſſurance aux ſoldats : Entrez hardi-» ment au milieu des Anglois ; & j'y entrois » moi-même. » Interrogée pourquoi, dans

la cérémonie du couronnement de Charles VII, elle avoit tenu ladite banniere levée près de la perſonne du roi ? « Il étoit bien » juſte, répondit-elle, qu'ayant partagé les » travaux & les dangers, elle partageât » l'honneur. » Interrogée ſi, dans ſon enfance, elle alloit ſouvent ſe promener ? ſi elle s'étoit battue contre des enfans de ſon âge ? ſi elle s'étoit fait peindre ? ſi les ſaints & ſaintes, qui lui apparoiſſoient, parloient anglois ou françois ? s'ils avoient des boucles d'oreilles, des bagues ? « Vous m'en avez » pris une, dit-elle à l'évêque de Beauvais ; » rendez-la moi. » ... Ces ſaints ont-ils des » cheveux ? ſont-ils nuds ou habillés ? ... » Penſez vous que Dieu n'ait pas de quoi les » vêtir ? » ... Avez-vous vu des fées ? qu'en » penſez-vous ? ... « Je n'en ai point vu : » j'en ai entendu parler ; mais je n'y ajoûte » point de foi. » ... Avez-vous eu une man- » dragore ? qu'en avez-vous fait ? ... « Je n'en » ai point eu : on dit que c'eſt une choſe dan- » gereuſe & criminelle. »

Ainſi, par ces queſtions captieuſes, inutiles, déplacées, indécentes, on vouloit arracher d'une fille ſimple & ſans lettres quelques paroles équivoques, qui puſſent autoriſer l'iniquité des juges, animés par la fureur barbare de leur indigne chef. Un d'eux cependant, touché de compaſſion, conſeilla à Jeanne de s'en rapporter au jugement du pape & du concile. L'évêque de Beauvais, jettant un regard terrible ſur ce conſeiller trop Chrétien : « Taiſez-vous, de par le » diable ! s'écria-t-il. » Un autre avoua qu'en

la conduiſant devant le tribunal, il lui avoit pluſieurs fois permis de s'arrêter devant la chapelle du château, pour y faire ſa priere. Cette indulgence lui attira, de la part de Jean Bénédicité, les plus ſanglans reproches. » Truand, lui dit-il, qui te fait ſi hardi d'ap» procher cette P.... excommuniée de l'É» gliſe, ſans licence? Je te ferai mettre en » telle tour, que tu ne verras ni lune ni ſo» leil, d'ici à un mois, ſi tu le fais plus. » Ce même Jean Bénédicité n'adreſſoit jamais la parole à Jeanne, dans tout le cours du procès, qu'avec les termes de *paillarde*, d'*ordiere*, d'*hérétique*, d'*infâme*.

Le 23 de Mai, Jeanne d'Arc fut admoneſtée dans ſa priſon. Elle étoit malade & preſque mourante. Le lendemain, on la conduiſit à la place du cimetiere de l'abbaye de S. Ouen, où l'on avoit dreſſé deux échafauds. L'évêque de Beauvais & ſes dignes collégues s'y étoient rendus, accompagnés de pluſieurs prélats Anglois. Une foule de peuple inondoit la place. Un docteur, nommé *Guillaume Erard*, commença, d'un ton furieux, un ſermon infâme & rempli d'invectives. « C'eſt à toi, Jeanne, que je parle, » s'écrioit l'inſultant prédicateur, & te dis » que ton roi eſt hérétique & ſchiſmatique. »... » Par ma foi, ſire, interrompit la Pucelle, » révérence gardée, je vous oſe bien dire » & jurer, ſur peine de ma vie, que mon » roi eſt le plus noble Chrétien de tous les » Chrétiens, & n'eſt point tel que vous » dites. »

Enſuite on preſſa l'innocente guerriere

d'abjurer ſes erreurs. Elle demanda la ſignification de ce terme *abjurer*, & dit à haute voix : « Je m'en rapporte à l'Egliſe univerſelle, ſi je dois abjurer. »... Tu abjureras » préſentement, reprit Erard avec colere ; » tu abjureras, ou tu ſeras arſe, (brûlée.) » Alors le greffier s'approcha, & lut à l'infortunée captive une formule d'abjuration, qui contenoit ſimplement une promeſſe de ne plus porter les armes, de laiſſer croître ſes cheveux, & de quitter l'habit d'homme. Il falloit périr au milieu des plus affreux ſupplices, ou ſigner cet écrit. Jeanne y conſentit. Dans le moment, on ſubſtitua une autre cédule où elle ſe reconnoiſſoit diſſolue, hérétique, ſchiſmatique, idolâtre, ſéditieuſe, invocatrice des démons, ſorciere, &c. &c... Dès qu'elle eut ſigné cette abjuration ſuppoſée, l'évêque de Beauvais proféra le jugement qui la condamnoit, pour réparation de ſes fautes, à paſſer le reſte de ſes jours dans une priſon perpétuelle, « au pain de douleur & à l'eau » d'angoiſſe, » ſuivant le ſtyle de l'Inquiſition, dit M. Villaret, ſtyle uſité dans les cloîtres, & que les moines apporterent à ce tribunal, lorſque la ſuperſtition & le fanatiſme les choiſirent pour arbitres entre les hommes & l'Etre ſuprême. L'aſſemblée ſe ſépara ; & Jeanne, ayant repris l'habit de femme, fut reconduite & enchaînée, comme auparavant, dans ſa priſon. La nuit même, les gardes, par ordre des juges, enleverent les robes de femme, qui étoient ſur ſon lit, & leur ſubſtituerent ſon habit d'homme. En vain Jeanne leur demanda ſes vêtemens ; en

vain elle leur rappella que les juges lui avoient expreſſément défendu de s'habiller en homme : ils lui répondirent brutalement qu'elle n'en auroit point d'autres. Preſſée par des beſoins naturels, l'infortunée fut contrainte de ſe couvrir des ſeuls vêtemens qui lui étoient offerts. A l'inſtant, pluſieurs témoins entrerent pour conſtater cette prétendue tranſgreſſion. Les juges ſurvinrent, & dreſſerent un procès-verbal. Le lendemain, ils s'aſſemblerent ; & Jeanne fut condamnée comme relapſe, excommuniée, rejettée du ſein de l'Egliſe, & jugée digne, par ſes forfaits, d'être abandonnée à la juſtice ſéculiere. On vint lire cette ſentence à l'innocente priſonniere. Elle pleura, elle ſanglota ; elle ſe plaignit, mais ſans emportement, mais ſans injures. On la preſſa de nouveau d'avouer la fauſſeté de ſes révélations. « Or çà, Jeanne, lui dit l'évêque de Beauvais, d'un ton malicieuſement charitable, » vous nous avez toujours dit que vos voix vous diſoient que » vous ſeriez délivrée ; & vous voyez main» tenant comme elles vous ont déçue. Dites» nous-en la vérité. » Elle avoua que ſes viſions l'avoient trompée à l'égard de ſa délivrance : « Mais, ſoient bons, ſoient mau» vais eſprits, ajoûta-t-elle, ils me ſont ap» parus. » Jamais elle ne varia ſur cet article, le ſeul qui motiva ſa condamnation. On lui permit de recevoir le ſacrement de l'Euchariſtie. Enſuite elle ſortit de priſon, le 30 de Mai, eſcortée d'une garde de ſix-vingts hommes d'armes. Elle étoit revêtue d'un habit de femme. Sa tête étoit chargée d'une

mitre ſur laquelle étoit écrit : « Hérétique, » relapſe, apoſtate, idolâtre. » Deux religieux Dominicains la ſoutenoient. Elle s'écrioit ſur la route : « Ah ! Rouen, Rouen, » ſeras-tu ma derniere demeure ? » Arrivée au funeſte bûcher qui devoit conſumer cette innocente victime, elle ſe mit à genoux ; pria Dieu dévotement, & ſe diſpoſa ſaintement à ſon ſacrifice. « Menez-la, » dirent aux bourreaux les juges ſéculiers. Ils obéirent en tremblant. En face du bûcher, étoit un tableau ſur lequel on liſoit cette inſcription : » Jeanne, qui s'eſt fait nommer *la Pucelle*, » menſereſſe, pernicieuſe, abuſereſſe des » peuples, devinereſſe, ſuperſtitieuſe, blaſ» phémereſſe de Dieu, préſomptueuſe, mal» créante de la Foi de J. C. meurdereſſe, » idolâtre, cruelle, diſſolue, invocatrice du » diable, apoſtate, ſchiſmatique & héréti» que. » Elle demanda une croix. On lui préſenta celle de l'égliſe voiſine. Elle l'approcha pieuſement de ſa bouche ; la mit contre ſon ſein ; monta ſur le bûcher, & rendit ſon ame en prononçant le nom de *Jeſus*.

Immédiatement après l'exécution, le bourreau dit aux juges, en pleurant, « qu'il ne » croyoit pas que Dieu lui pardonnât jamais » le tourment qu'il avoit fait ſouffrir à cette » *ſainte fille ;* que jamais il n'avoit tant craint » de faire une exécution ; que les Anglois » avoient fait conſtruire un échafaud de plâ» tre ſi élevé, qu'il ne pouvoit atteindre à » elle ; ce qui avoit rendu ſes douleurs plus » longues & plus cruelles. »

Quelques fragmens d'une Lettre du jeune

roi Henri VI au duc de Bourgogne, feront connoître l'opinion des Anglois au ſujet de Jeanne d'Arc.

» Il eſt aſſez commune renommée, dit ce » monarque, comment cette femme, qui ſe » faiſoit nommer *Jeanne la Pucelle*, erro- » née, s'étoit, deux ans & plus, contre la » loi divine & l'état de ſon ſexe féminin, » vêtue en habit d'homme, choſe à Dieu » abominable; &, en tel état, tranſportée » vers notre ennemi capital & le vôtre, au- » quel & à ceux de ſon parti, gens d'Egliſe, » nobles & populaires, donna ſouvent à en- » tendre qu'elle étoit envoyée de par Dieu, » en ſoi préſomptueuſement vantant qu'elle » avoit communication perſonnelle & viſible » avec S. Michel, & grande multitude d'an- » ges & des ſaints de paradis, comme ſainte » Catherine & ſainte Marguerite... ſe vêtit » auſſi d'armes appliquées pour chevaliers & » écuyers; leva l'étendard, & demanda avoir » & porter les très-nobles & excellentes ar- » mes de France, qu'en partie obtint, & les » porta en pluſieurs courſes & aſſauts; c'eſt » ſçavoir un écu à deux fleurs-de-lys d'or à » champ d'azur, & une épée, la pointe en » haut, férue en une couronne. En cet état, » s'eſt miſe aux champs, a conduit gens-d'ar- » mes, pour faire & exercer cruautés inhu- » maines, en épandant le ſang humain... » (c'eſt-à-dire celui des Anglois, ennemis de ſon prince & de ſa patrie.)

Voilà de bien grands crimes aſſurément. Par bonheur pour nos dames, notre ſiécle eſt moins ſévere; & notre ſiécle a raiſon. Car,

s'il falloit brûler toutes celles qui s'habillent en hommes, « contre la loi divine & l'état » de leur sexe féminin, » que de bûchers éclaireroient la France !

» La Puissance divine, continue le roi » d'Angleterre, a voulu permettre que ladite » femme ait été prinse, & mise en notre » obéissance & domination. Et, pour ce que » dès-lors fûmes requis par l'évêque au dio- » cèse duquel elle avoit été prinse, qu'icelle » Jeanne nous lui fissions délivrer, comme » à son juge ordinaire ecclésiastique; Nous, » tant pour la révérence de notre mere la » sainte Eglise, comme aussi pour l'honneur » & l'exaltation de notre sainte Foi, lui fîmes » bailler ladite Jeanne, afin de lui faire son » procès: lequel évêque, adjoint avec lui le » vicaire de l'Inquisiteur des erreurs, & ap- » pellé avec eux grand & notable nombre » de solemnels maîtres & docteurs en théo- » logie & droit canon, commença, par » grande solemnité & dûe gravité, le pro- » cès d'icelle Jeanne. Et, après ce que lui » & ledit Inquisiteur, juges en cette partie, » eurent, par plusieurs & diverses journées, » interrogé ladite Jeanne, firent les confes- » sions & assertions d'icelle mûrement exa- » miner par lesdits maîtres docteurs, & gé- » néralement par toutes les Facultés de notre » très-chière & très-aimée fille l'Université » de Paris. Par l'opinion & délibération des- » quelles trouverent lesdits juges icelle Jeanne » superstitieuse, devineresse de diables, blas- » phémeresse en Dieu & en ses Saints, schis- » matique, & errant en la Foi de J. C. ...»

On a vu, par tout ce que nous avons dit de ce jugement, combien il eſt integre, combien les juges étoient inſtruits, combien enfin ils étoient compétens. Le monarque termine de la ſorte cette eſpece de Manifeſte :

» Pour leſquelles cauſes, ſelon ce que les » jugemens & inſtitutions de ſainte Egliſe » l'ordonnerent, afin que dorénavant elle ne » contaminât les autres membres de J. C. » elle fut délaiſſée à la juſtice ſéculiere, laquelle incontinent la condamna à être brûlée. Et, voyant ſon finement approcher, » elle connut pleinement & confeſſa que les » eſprits, qu'elle diſoit être apparus à elle » ſouventefois, étoient mauvais & menſongiers, & que les promeſſes, qu'iceux eſprits lui avoient pluſieurs fois faites de la » délivrer, étoient fauſſes; & ainſi ſe confeſſa par leſdits eſprits avoir été déçue & » moquée. Si fut menée, par ladite juſtice, » liée, au vieil marché dedans Rouen; & là » publiquement fut arſe, à la vue de tout le » peuple. »

Par cette Lettre, le Conſeil du jeune prince croyoit, ſans doute, excuſer ſon injuſtice; mais l'opprobre, dont les Anglois ont voulu couvrir l'innocence opprimée, eſt retombée ſur eux-mêmes, pour les noircir à jamais.

Au reſte, la fin tragique de Jeanne d'Arc fut pleurée dans Londres même. Un milord dit publiquement que la Pucelle étoit une brave femme, & qu'elle auroit mérité les plus grands éloges, ſi elle étoit née Angloiſe. Un ſecrétaire du roi d'Angleterre, nommé *Jean Traſſard*, s'écria tout haut : « Nous

» ſommes tous perdus, damnés & deshono-
» rés, d'avoir fait cruellement mourir cette
» fidèle & innocente Chrétienne, dont l'ame
» eſt ès mains de Dieu. »

Le courroux du Ciel tomba, dès cette vie, ſur la plûpart de ceux qui s'étoient prêtés à la vengeance des Anglois. Pierre Cauchon, cet abominable prélat, dont le nom ſeul excite l'indignation, mourut ſubitement, en ſe faiſant raſer. Nicolas Midi, docteur en théologie, fut frappé de la lèpre. Jean Bénédicité termina triſtement une vie criminelle; & Guillaume Eſpinet fut chaſſé de Rouen par les Anglois, & alla finir miſérablement ſes jours dans un colombier hors de la ville.

COMPSA. (*priſe de*) Sept mille Goths, s'étant réunis, l'an 554, ſe jetterent dans Compſa, aujourd'hui Conza, ville du pays nommé *Principauté ultérieure*. La place étoit très-forte, & ſituée ſur une montagne eſcarpée. Narsès l'environna d'un blocus. Les aſſiégés, bien fournis de vivres, paſſerent l'hyver à faire ſur les Romains de fréquentes ſorties pour les forcer à ſe retirer. Mais la vigilance du général rendoit inutiles tous leurs efforts. Le commandant, nommé *Regnaris*, lui fit demander une entrevue. Narsès y conſentit; mais, après quelques conteſtations, ils ſe ſéparerent ſans rien conclure. Regnaris, en remontant à la place, banda ſon arc, &, ſe tournant tout-à-coup, il tira ſur Narsès, qu'il n'atteignit pas. Auſſi-tôt les Romains indignés font pleuvoir ſur ce perfide une grêle de traits dont il eſt bleſſé à mort. Les Goths, ayant perdu leur chef, ſe rendirent,

à condition d'avoir la vie ſauve. Ainſi fut terminée la conquête de l'Italie, que Narsès gouverna pendant treize ans.

CONDÉ. (*ſiége de*) Louis XIV, le 21 d'Avril 1676, forma le ſiége de Condé, l'une des plus fortes places du Hainaut. Le prince d'Orange ſe mit auſſi-tôt en marche pour la ſecourir. La communication entre les quartiers de l'armée Françoiſe étoit difficile, à cauſe de l'inondation; & ſes lignes embraſſoient une ſi grande étendue de terrein, qu'il n'étoit pas poſſible de les défendre, même contre des troupes bien inférieures. Il falloit donc ou marcher au-devant de l'ennemi & le combattre, ou preſſer le ſiége par une attaque ſi vive, que la place fût obligée de ſe rendre avant l'arrivée du ſecours. La nuit du 25 au 26 d'Avril, les deux compagnies des Mouſquetaires, à la tête de pluſieurs détachemens d'infanterie, furent commandées pour cet aſſaut. Si jamais leur valeur, & l'émulation qu'elle inſpire, ont rendu un ſervice important, ce fut en cette occaſion. « Un jour » de plus ou de moins, dit Péliſſon, étoit » de la plus grande conſéquence, dans la » conjoncture des choſes : ainſi les nôtres » avoient ordre de ne ſe point arrêter, que » tout ne fût emporté. » Tout le fut; les paliſſades, le foſſé, la contreſcarpe, l'ouvrage avancé; la ſeconde contreſcarpe, avec des redoutes ſur ſes angles ſaillans, & des fourneaux au-deſſous; les deux baſtions détachés & leur courtine. Dans aucun de ces ouvrages, l'ennemi ne put ſoutenir l'impétuoſité des aſſaillans. Les Mouſquetaires, ſui-

vis des grenadiers d'Artois & du Maine, pénétrerent jusques dans la basse-ville. Le gouverneur, consterné, fit battre la chamade; envoya promptement des ôtages, & se rendit à discrétion. Louis y fit son entrée triomphale, accompagné des maréchaux d'Humieres, de Schomberg, de la Feuillade & de Lorges, qui commandoient sous lui.

CONI. (*siége de*). L'armée Françoise, sous les ordres de M. de Bulonde, avoit formé le siége de Coni en Italie, le 19 de Juin 1691. Dix jours après, le prince Eugène, qui s'avançoit à la tête de quatre mille hommes, écrivit au gouverneur que, sous peu de tems, il attaqueroit les lignes des ennemis. C'étoit une ruse. Le payſan, porteur de la Lettre, se fit prendre, suivant les instructions qu'il avoit reçues, & confirma de bouche ce que le prince mandoit au commandant. Le capitaine François, frappé d'une terreur soudaine, &, craignant d'avoir une armée entiere sur les bras, se retira sur le champ, sans attendre un renfort que lui envoyoit M. de Catinat. Cette petite disgrace toucha sensiblement le marquis de Louvois. Dès qu'il en eut la nouvelle, il alla chez le roi, les yeux baignés de larmes, & maudissant la fortune: « Eh! quoi! lui dit le mo» narque, vous vous désespérez pour si » peu de chose? Ah! je vois bien que le » bonheur vous a gâté. Pour moi, qui me » souviens d'avoir vu les Espagnols dans » Paris, je ne m'abbas pas si facilement. »

L'infant don Philippe & le prince de Conti formerent le siége de Coni, en 1744.

Le roi de Sardaigne vint les attaquer dans leurs lignes, avec une armée ſupérieure. Ce monarque employa toutes les reſſources de la guerre pour fixer la victoire ſous ſes drapeaux. Sa diſpoſition fut regardée comme l'une des plus ſçavantes. Toutefois il fut vaincu. Il perdit près de cinq mille hommes, & les François eurent douze cens ſoldats tués ou bleſſés. Le prince de Conti, qui, dans ſes combats, joint à la ſageſſe du grand capitaine la valeur du ſimple guerrier, eut ſa cuiraſſe percée de deux coups, & deux chevaux tués ſous lui. Il n'en parla point dans ſa Lettre au roi; mais il s'étendit ſur les bleſſures de MM. de la Force, de Senneterre, de Chauvelin; ſur les ſervices ſignalés de MM. de Courten, du Chaila, de Choiſeul, & demandoit pour eux des récompenſes.

CONSTANTINE. (*ſiége & bataille de*) 1. L'an 503, Cabade, roi des Perſes, s'approcha de Conſtantine, ville ſituée entre Amide & Niſibe. Il eſpéroit la prendre par le moyen de quelques Juifs avec leſquels il entretenoit des liaiſons ſecrettes. Mais, les traîtres ayant été découverts & punis, il fallut déſormais tout attendre de la force. Léonce commandoit la garniſon Romaine renfermée dans la place. Barhadade, évêque de Conſtantine, prélat auſſi intrépide que reſpectable par ſa ſainteté, partageoit les travaux du commandant. Ce paſteur évangélique faiſoit la ronde de ſes ſentinelles; animoit les habitans; leur adminiſtroit l'Euchariſtie ſur les murailles. Enfin, réſolu de s'expoſer lui-même pour ſauver ſon peuple, il les aſſemble: « Je

» vais, leur dit-il, trouver l'ennemi, pour » l'engager à s'éloigner de la ville. Le Tout-» puissant fera triompher mes paroles. Mais, » si je meurs, ayez confiance; mes derniers » soupirs imploreront pour vous le secours » du ciel. Défendez-vous avec courage. » Le prélat se présenta devant Cabade : ses paroles l'étonnerent; & bientôt, persuadé par l'éloquence du généreux évêque, il leva le siége, pour essayer d'autres conquêtes.

2. En 581, Maurice, général de l'empereur Tibère en Orient, livra, près de Constantine, une sanglante bataille à Tamchosroës, le plus grand & le plus habile capitaine de la Perse. Ce dernier fut vaincu; &, ne voulant pas survivre à son honneur, il chercha une mort glorieuse au milieu des bataillons ennemis. Maurice, que cette victoire élevoit au comble de la gloire, fut honoré à Constantinople d'un magnifique triomphe; &, peu de tems après, Tibère récompensa ses services de l'Empire.

CONSTANTINOPLE. (*bataille & siéges de*) 1. L'an 559, Zabergan, roi des Huns, ayant remporté plusieurs avantages sur les troupes de l'empereur Justinien, vint insulter les murs de Constantinople, du côté de Blaquernes & de la Porte dorée. Dans cette extrémité, l'empereur eut recours à Bélisaire, qui, rempant depuis dix ans au pied du thrône, & confondu dans la foule des courtisans, voyoit sa gloire éclipsée par la faveur des envieux. Ce grand homme, conservant dans un corps affoibli par les années, cette activité & ce courage qui avoient renversé la puissance

des

des Vandales, & terrassé les Goths, sortit de la ville avec le peu de troupes qu'il put ramasser; environna son camp d'un fossé; envoya des coureurs observer les mouvemens des ennemis, & fit allumer des feux dans toute l'étendue de la plaine, pour faire croire aux Barbares qu'il étoit suivi d'une nombreuse armée. Comme les Huns ne pouvoient venir à lui, qu'au travers d'une épaisse forêt, il mit en embuscade sur les deux bords du chemin deux cens archers à cheval, qui devoient les charger au passage. Il marcha lui-même à la tête de trois cens soldats qui avoient autrefois appris à vaincre sous ses ordres, & qui étoient résolus, ainsi que leur général, de sacrifier ce qui leur restoit de vie. Il se fit suivre par le reste des troupes qui avoient ordre de pousser de grands cris; de faire retentir leurs armes, & de traîner sur la terre des branches d'arbres pour élever une nuée de poussière. Tout fut exécuté comme il l'avoit commandé. Les Barbares, chargés en flanc par les troupes de l'embuscade, aveuglés par la poussière que le vent leur portoit dans les yeux, effrayés des cris & du bruit des armes, attaqués avec vigueur par les soldats, par Bélisaire lui-même, prirent la fuite, sans oser se défendre. Zabergan déconcerté décampa sur le champ, & alla porter ailleurs le ravage & l'incendie.

L'an 626, le Khan des Abares vint se présenter devant Constantinople, avec une armée innombrable, & forma le siége de cette capitale. Mais le courage des citoyens rendit inutiles tous les assauts du Barbare, qui fut

obligé de regagner son pays, après avoir vu échouer tous ses efforts, & périr la plus grande partie de ses troupes.

Le Calife Moavie, ayant mis à la tête de ses armées le brave Yézid, son fils, lui ordonna, vers l'an 669, d'aller mettre le siége devant Constantinople. Le jeune prince ne fut point heureux. Son armée navale fut entièrement détruite, & cette perte l'obligea de lever le siége : c'est tout ce que les historiens Arabes nous apprennent de cette expédition. Les Musulmans y signalerent leur courage. Mahomet leur avoit promis que les péchés de la premiere armée des fidèles, qui prendroit la capitale de l'Empire, seroient entièrement effacés. Le fameux Abou-Aioub, un des capitaines de l'armée d'Yézid, & qui s'étoit trouvé, sous les ordres du prophète, aux batailles de Bédre & d'Ohod, fut tué dans une attaque. On l'inhuma près des murailles de la ville ; & son tombeau est en si grande vénération parmi les infidèles, qu'encore aujourd'hui les empereurs Ottomans vont s'y faire ceindre l'épée, lorsqu'ils prennent possession du thrône.

L'Europe avoit pris la Croix, pour la quatrieme fois ; & les forces, destinées contre les infidèles, alloient s'embarquer pour la Terre-sainte, lorsque le jeune Alexis, fils d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, vint implorer le secours des princes Chrétiens en faveur de son pere, qu'un frere ambitieux avoit déthrôné, aveuglé, puis confiné dans une affreuse prison. Touchés de ses prieres, & plus encore des avantages qu'il

promettoit, les Croisés firent voile vers Constantinople, qu'ils emporterent en six jours. L'usurpateur prit la fuite, & le jeune Alexis fut couronné; mais il oublia bientôt ses sermens, & paya de la plus noire ingratitude les services des Croisés. Irrités de cette perfidie, ces braves guerriers lui déclarerent la guerre. Ils attaquerent de nouveau la capitale, & s'en rendirent maîtres, après soixante jours de siége. Les vainqueurs s'abandonnerent à tous les excès de la fureur & de l'avarice. On fait monter le butin des seuls François à quatre cens mille marcs d'argent. Les églises furent pillées, les saintes images foulées aux pieds, les reliques jettées en des lieux immondes, les vases destinés au service de l'Autel employés à des usages profanes, & les hosties consacrées répandues par terre. On eût dit que Constantinople avoit été prise par le Musulman le plus barbare. On mit en piéces la table de sainte Sophie, ouvrage composé des matieres les plus précieuses; &, pour enlever les portes & les balustrades d'argent, on fit entrer des mulets jusques dans le Sanctuaire. Une femme insolente vint y danser, & s'asseoir indécemment sur les siéges des prêtres. « Voilà ce que vous avez fait, s'écrie, » avec raison, l'historien Nicétas! Voilà vos » exploits, vous, qui traitez les Grecs de » méchans; vous, qui nommez les Sarasins » Barbares! Les Barbares, toutefois, n'en ont » point usé de la sorte envers vos compatriotes. Ils n'ont ni violé les femmes des » Latins, ni dévoré leurs richesses, ni souillé » le saint Sépulcre d'horreur & de carnage.

» Vains diſcoureurs, vous arborez la Croix » ſur l'épaule, & vous la foulez aux pieds » pour un peu d'or & d'argent. » Laſſés plutôt que raſſaſiés de butin, les vainqueurs procéderent à l'élection d'un empereur; & Baudouin fut couronné, l'an 1204. Cette nouvelle domination ne dura que cinquante-ſept ans, ſous le nom d'Empire des Latins. Sous Baudouin II, frere de Robert de Courtenai, les Grecs ſe révolterent; chaſſerent les François, en 1261, & ſe donnerent à Michel Paléologue, dont la poſtérité régna juſqu'à la priſe de Conſtantinople, par Mahomet II, en 1453.

4. « Conſtantinople, dit M. Villaret, ne » conſervoit plus que l'orgueil de ſon ancienne » ſplendeur. Dans cette capitale, jadis ſi flo» riſſante, ſi reſpectée, reſpiroit encore un » peuple immenſe. Mais cette multitude, ſans » force comme ſans courage, n'attendoit, » pour fléchir ſous le joug, que la main qui » devoit l'enchaîner. Les connoiſſances fri» voles, les arts agréables, préférés, par l'in» dolence & la molleſſe, à l'exercice des » devoirs eſſentiels, aux travaux utiles, » avoient anéanti la patrie, & deſſéché le » germe de la vie de ce malheureux Empire. » On écrivoit; on diſputoit. Des queſtions » de philoſophie, des querelles théologiques » agitoient des citoyens oiſifs, qui n'avoient » jamais eu un beſoin ſi preſſant de ſonger à » leur conſervation. Leurs murailles étoient » devenues frontieres. L'ennemi paroiſſoit à » leurs portes; & faiſoit conſtruire ſur le » Boſphore le château des Dardanelles. » Conſtantin Paléologue, qui régnoit alors,

» voulut en vain s'y oppoſer. Il en fut dé-
» tourné par ſes propres ſujets. Leur préſomp-
» tion égaloit leur aveuglement. Ils ſe van-
» toient de détruire cette fortereſſe, dès qu'ils
» s'en trouveroient incommodés. Cinq à ſix
» mille hommes, ramaſſés dans la lie du
» peuple, compoſoient les forces nationnales,
» que Juſtiniani, Génois, augmenta de quel-
» ques troupes d'Europe. C'étoit-là l'unique
» reſſource d'une ville habitée par des hom-
» mes incapables de ſe défendre eux-mêmes,
» & livrés à la diſcrétion des étrangers mer-
» cénaires, qui daignoient encore les proté-
» ger. Tous les Grecs en particulier préten-
» doient jouir du bénéfice de la patrie: aucun
» d'eux ne lui auroit fait le ſacrifice de ſes plai-
» ſirs, de ſon luxe, de ſes commodités, de
» ſes opinions. Menacés du plus affreux des
» malheurs, ils attendoient le coup fatal avec
» une inſenſibilité ſtupide, ſemblables à ces
» animaux qui ſe nourriſſent encore aux
» pieds de l'autel qu'ils vont arroſer de leur
» ſang. L'empereur voulut les engager à con-
» tribuer du moins de leurs richeſſes à la dé-
» fenſe de l'Etat. Il ne put rien obtenir
» d'eux. Dans les tems de proſpérité, les
» princes avoient levé des tributs deſtinés
» uniquement à groſſir leurs tréſors, ou à
» des emplois ſuperflus. Les peuples, foulés
» ſans néceſſité, avoient malheureuſement ap-
» pris à confondre l'abus de l'autorité avec
» les abus réels du gouvernement. Tant que
» le pouvoir ſuprême put ſe faire reſpecter,
» il oſa tout exiger. On ne le craignoit plus:
» on lui refuſa tout. Paléologue & ſes cour-

» tiſans favoriſoient, du moins en apparence, » la réunion des deux Egliſes d'Orient & » d'Occident. Le ſaint pere devoit envoyer » des galeres & des troupes. Les Grecs ſe flat- » toient de plus que les exhortations du pon- » tife engageroient les princes Chrétiens à » ſe croiſer : c'étoit leur derniere eſpérance. » Le cardinal Iſidore, légat du ſaint ſiége, » vint à Conſtantinople. Il célébra dans l'é- » gliſe ſainte Sophie le Service divin, ſelon » la liturgie de Rome. Cette nouvelle mit » toute la ville en allarmes. Le peuple courut » en foule aſſiéger la retraite du moine Gen- » nadius, pour le conſulter. Le ſolitaire affi- » cha ſa réponſe à la porte de ſa cellule. Il » déclaroit, dans cet écrit, l'accord dreſſé à » Florence contraire à l'orthodoxie. Il an- » nonçoit en même tems les plus grands » malheurs à ceux qui adopteroient l'*impie* » réconciliation des Grecs avec les Latins. » Alors les dévotes, les religieuſes qui étoient » ſous la direction de Gennadius, les abbés, » les prêtres, les bourgeois, les ſoldats, » (car la contagion avoit gagné tous les or- » dres,) crierent unanimement à l'anathême. » L'égliſe de ſainte Sophie fut conſidérée » comme un lieu profané. Plus de commu- » nication avec les Latins. On aimoit mieux, » diſoit-on, voir arborer dans la ville le tur- » ban de Mahomet, que la pourpre Romaine » ou le chapeau de cardinal.

» Cependant le Sultan, après avoir em- » ployé deux années aux préparatifs de ſon » entrepriſe, marchoit vers Conſtantinople, » à la tête d'une armée de quatre cens mille

» hommes. Cette multitude effroyable étoit » composée, pour la plus grande partie, des » nations nouvellement conquises, qu'il trai- » noit à sa suite. On y comptoit, au plus, » trente mille chevaux & soixante mille fan- » tassins de troupes disciplinées. Le reste n'é- » toit qu'un ramas d'esclaves arrachés, de » force, des lieux de leur naissance, sans ar- » mes, presque nuds, qu'on obligeoit d'aller » au combat à coups de fouet ou de cime- » terre. Dans les batailles, on les présentoit » à l'ennemi, afin que, fatigué de verser ce » sang inutile, les troupes réglées pussent » profiter de cet épuisement. Dans les siéges, » ils servoient de fascines pour combler les » fossés. Telle étoit la maniere de combattre » des Turcs : aussi doit-on remarquer que, » toutes les fois qu'ils en venoient aux mains » avec les Chrétiens, ils avoient toujours du » désavantage au commencement de l'action.

» Tandis que Mahomet investissoit Cons- » tantinople par terre, sa flotte, composée » de deux cens cinquante voiles, s'étoit » avancée jusqu'à la hauteur des Dardanelles. » Ce nombre prodigieux de vaisseaux ne put » toutefois empêcher que quatre navires par- » tis de l'isle de Chio, après avoir combattu, » pendant une journée entiere, contre les » forces navales des Ottomans, & leur avoir » tué douze mille hommes, n'entrassent dans » le port de Constantinople, & n'y jettassent » un petit nombre de soldats & quelques » vivres. D'énormes chaînes de fer en fer- » moient l'entrée aux bâtimens Turcs. On » assure que Mahomet, pour surmonter cet

» obſtacle, eut recours à un expédient inoui » juſqu'alors, & qu'on n'a point depuis été » tenté de renouveller : ce fut de faire tranſ- » porter par terre quatre-vingt galeres, dans » l'eſpace d'une ſeule nuit, & de les lancer, » dès la pointe du jour, dans l'intérieur du » havre, à la vue des aſſiégés épouvantés » de cet étrange ſpectacle. La maniere, dont » ſe fit ce tranſport qui tient du prodige, » prouve juſqu'à quel excès le conquérant » Turc portoit le deſpotiſme, & ſçavoit » faire exécuter les ordres les plus difficiles. » On tira les vaiſſeaux, à force de machines » & de bras, ſur des planches enduites de » graiſſe, qui couvroient un eſpace de chemin » de la longueur de deux lieues. Le Sultan » avoit à ſes ordres les plus habiles ingé- » nieurs de l'Europe & de l'Aſie. Un Hon- » grois, qui n'avoit pu faire accepter ſes ſer- » vices aux Grecs, lui fondit des piéces d'ar- » tillerie de deux cens livres de balles. Un » auteur moderne obſerve judicieuſement » qu'il eût fallu près de cent livres de pou- » dre, dont à peine la quinzieme partie au- » roit pris feu au moment de l'exploſion. Ces » piéces énormes paroiſſoient plus redouta- » bles qu'elles ne l'étoient en effet. Les hiſ- » toriens de ce ſiécle ont peut-être exagéré, » lorſqu'ils parlent d'une bombarde de métal, » qui lançoit des quartiers de rocher du poids » de huit mille huit cens livres. Deux mille » hommes & ſoixante-dix paires de bœufs » étoient employés à traîner cette machine. » Lorſqu'on la mit en œuvre, elle creva, & » fit périr ſon inventeur.

» Les Turcs, maîtres du port, établirent » des batteries du côté de la mer, tandis » que l'armée preſſoit la ville du côté de la » terre. On mit en uſage les tranchées, les » mines, les contre-mines. Les aſſiégés, qui » ſe défendirent avec vigueur dans les com- » mencemens, réparoient les brèches avec » une diligence incroyable. Ils firent même » quelques ſorties heureuſes. L'eſpoir d'être » ſecourus par Huniade les ſoutint pendant » quelque tems. Mahomet commençoit à ſe » rebuter. Il parut, dit-on, incertain s'il le- » veroit le ſiége. Enfin il réſolut de tenter un » dernier effort. Avant que d'en venir à l'aſ- » ſaut général, il fit propoſer à Conſtantin » de lui laiſſer la jouiſſance du Péloponnèſe, » à condition qu'il lui remettroit la ville im- » périale. Il vouloit prévenir la deſtruction » de cette ville. L'empereur préféra le parti » de s'enſevelir ſous les ruines de ſa capitale. » Les Chrétiens & les Mahométans ſe pré- » parerent par le jeûne & la priere à l'ac- » tion du lendemain, qui devoit décider du » ſort des deux Empires. Ce fut le 29 de » Mai. Mahomet avoit annoncé, la veille, » qu'il abandonnoit à ſes troupes le pillage » de la ville, leur défendant ſeulement de » mettre le feu aux édifices. Les attaques com- » mencerent à la pointe du jour. L'empereur » Grec, ayant viſité tous les quartiers, vint » ſe préſenter ſur la brèche, à la tête d'une » troupe d'élite. Le Sultan, environné de » dix mille Janiſſaires, faiſoit marcher les » ſoldats deſtinés à eſſuyer le premier feu. En » moins de deux heures, les foſſés ſe trou-

» verent comblés des cadavres de ces mal-
» heureux. Lorſqu'il jugea que les Chrétiens
» devoient être épuiſés de la fatigue d'un ſi
» long carnage, il fit avancer les troupes diſ-
» ciplinées ; & ce fut alors ſeulement qu'on
» peut dire que commença l'aſſaut, tant du
» côté de la terre que de la flotte. Conſtan-
» tin & Juſtiniani combattirent en héros, &
» forcerent juſqu'à trois fois les Mahométans
» de reculer. Le Sultan, voyant que ſes ſol-
» dats ſe rebutoient, fit donner le ſignal aux
» Janiſſaires. Il avoit contenu leur impétuo-
» ſité juſqu'à ce moment. Tout plia ſous les
» efforts de cette milice redoutable. Ils gagne-
» rent le haut des premiers remparts, où ils
» arborerent l'étendard du prophète. Les
» Grecs, forcés dans ce retranchement, ache-
» verent de perdre courage par la retraite de
» Juſtiniani que deux bleſſures avoient mis
» hors de combat. Ils coururent en foule ſe
» réfugier dans la ſeconde enceinte ; mais,
» en ſe précipitant les uns ſur les autres, ils
» embarraſſerent tellement les portes, qu'il
» ne fut plus poſſible de les fermer. Les Turcs,
» qui les pourſuivoient, entrerent avec eux,
» & ſe rendirent maîtres de la ville, tandis que
» le malheureux Conſtantin, après avoir fait
» des prodiges de valeur, & s'être vingt fois
» jetté dans les bataillons ennemis, reçut en-
» fin le trépas qu'il cherchoit. Il fut trouvé
» dans la foule des morts. Mahomet lui fit
» rendre les honneurs funèbres dûs à un Sou-
» verain.

» La ville fut livrée, pendant trois jours,
» à tout ce que l'inſolence de la victoire, la

» brutalité, l'avarice, la débauche la plus » effrénée, peuvent imaginer d'horreurs & » d'abominations. Les rues teintes de ſang, » jonchées de cadavres entaſſés, offroient à » chaque pas le tableau de la barbarie *hu-* » *maine*. Rien ne fut reſpecté. On viola les » aſyles les plus ſaints, les palais, les tem- » ples. Les conditions, l'âge, le ſexe; tout » fut confondu, tout fut outragé.... Une » flotte de vingt-neuf bâtimens, envoyée par » les Vénitiens, parut à la hauteur de Négre- » pont, le lendemain de l'aſſaut. Si elle fut » arrivée deux jours plutôt, la ville étoit ſau- » vée. Ce ſecours tardif ſembloit encore » ajoûter au malheur des Grecs. Le reſte des » habitans qui n'avoient pas été maſſacrés » montoit encore à ſoixante mille hommes, » ſans comprendre ceux qui avoient été aſſez » heureux pour s'échapper dans le premier tu- » multe. Il furent vendus au profit des vain- » queurs. Enfin la ville n'offroit plus qu'une » vaſte ſolitude, lorſque Mahomet arrêta la » fureur de ſes ſoldats, & fit publier que » tous ceux qui avoient pris la fuite, ou qui » s'étoient cachés, pouvoient reparoître. Plu- » ſieurs familles revinrent; & Conſtantino- » ple ſe repeupla inſenſiblement par les ſoins » que prit le Sultan d'adoucir le joug de ſes » nouveaux ſujets. Il vouloit établir dans » cette ville le ſiége de ſon Empire. Le len- » demain de la conquête, les Génois livre- » rent Para au monarque Ottoman. Ainſi » finit l'Empire d'Orient, après avoir ſub- » ſiſté 1123 ans, depuis le grand Conſtan- » tin, juſqu'à Conſtantin Draçosès. »

CONTRÉBIE. (*siége de*) Métellus, qui commandoit les armées de la république contre les Celtibériens, étoit un général d'un esprit ferme & inflexible. Il en donna une grande preuve dans le siége de Contrébie, ville importante de la Celtibérie. Cinq cohortes lâcherent pied, & abandonnerent le poste où il les avoit placées. Métellus leur commanda d'y retourner sur le champ, ordonnant de mettre à mort quiconque chercheroit son salut dans la fuite. Un ordre si rigoureux allarma ces guerriers timides : tous faisoient leur testament comme allant à une mort certaine. Le général ne se laissa toucher ni par les promesses ni par les prieres : il fallut obéir ; & cette fermeté réussit. Les soldats, qui étoient allés au combat pour y chercher la mort, en revinrent triomphans ; tant le désespoir inspire quelquefois un généreux courage ! *143 ans avant J. C.*

COPPENHAGUE. (*bataille de*) L'ambition des rois de Danemarck & de Pologne, & du Czar de Moscovie, alluma, l'an 1700, une guerre terrible, dont tout le Nord fut ébranlé. Ces princes, voulant profiter de la jeunesse de Charles XII, roi de Suède, pour aggrandir leurs Etats, attaquerent de toutes parts le royaume du nouveau monarque. Le roi de Danemarck commença par porter ses armes dans le pays du duc de Holstein, beau-frere de Charles. Le roi de Suède s'empressa de secourir son malheureux allié, prêt à succomber sous les efforts de son ennemi. Il équipe une flotte, s'embarque ; &, pour étonner les Danois par un coup hardi, il

cingle vers Coppenhague, capitale du Danemarck, ſituée dans l'iſle de Zélande, au milieu d'une plaine vaſte & riante, ayant au nord-oueſt le détroit du Sund, & à l'orient la mer Baltique. La flotte du nouvel Alexandre s'arrêta vis-à-vis Humblebeck, à trois lieues de la ville, où les Danois avoient raſſemblé leur cavalerie, leurs milices, & leurs canons pour empêcher la deſcente. Le roi de Suède, impatient de ne pas aborder aſſez près ni aſſez tôt, ſe jette de ſa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture. On s'empreſſe de le ſuivre, & l'on vole au rivage, malgré les décharges des troupes ennemies. « Le roi, dit M. de » Voltaire, qui n'avoit jamais entendu de ſa » vie de mouſqueterie chargée à balles, de» manda au major Stuard, qui ſe trouva au» près de lui, ce que c'étoit que ce petit ſifle» ment qu'il entendoit à ſes oreilles ? » . . . » C'eſt le bruit que font les balles de fuſil qu'on » vous tire, lui dit le major. » . . . Bon ! dit » le roi ; ce ſera-là dorénavant ma muſique. » » Dans le même moment, le major, qui » expliquoit le bruit des mouſquetades, en » reçut une dans l'épaule. Un lieutenant tomba » mort à l'autre côté du roi. » A peine les Suédois furent-ils à la portée du mouſquet, qu'ils enfoncerent les ennemis, & ſe rendirent maîtres de leurs retranchemens & de leur artillerie, après leur avoir tué trente hommes. Le premier ſoin du monarque victorieux fut de remercier le Dieu des batailles ; puis, ayant reçu douze mille hommes de renfort, il fit ſur le champ élever des redoutes vers la

ville, & marqua lui-même un campement. Coppenhague intimidée, envoya des députés au roi, pour le supplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval; leur ordonna de payer quatre cens mille rixdales, & de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions. On obéit. Mais quelle fut la surprise des Danois, quand tout le monde, jusqu'au moindre soldat, leur paya généreusement & sans délai ce qu'ils apportoient à l'armée? Bien-tôt l'ennemi se félicita d'avoir à ses portes un vainqueur si humain, tandis que le roi de Danemarck, effrayé du danger de sa capitale, s'empressa de lui demander & de conclure la paix. « Ainsi Charles XII, à dix-» huit ans, commença & finit cette guerre » en moins de six semaines. »

CORACÉSIUM. (*bataille de*) Le grand Pompée ayant été chargé de faire la guerre aux pirates qui infestoient toutes les mers, acheva cette grande entreprise en moins de trois mois. Le dernier coup, qu'il porta à ces brigands, fut le plus mémorable. Les plus puissans d'entr'eux s'étoient réunis pour faire un nouvel effort, & attendoient le général Romain auprès de Coracésium, ville maritime de Cilicie. La bataille se donna; & Pompée, qui avoit une flotte de soixante vaisseaux bien équipés & bien armés, n'eut pas de peine à vaincre les pirates. Ils se renfermerent dans Coracésium, & soutinrent un siége; mais enfin leur obstination fut obligée de céder. Ils prirent le parti de se soumettre, & livrerent aux vainqueurs leurs personnes, leurs villes, les isles qu'ils avoient fortifiées,

leurs arſenaux, leurs magaſins, leurs vaiſſeaux, leurs armes, leurs priſonniers, en un mot, tout ce qu'ils avoient en leur puiſſance. *67 ans avant J. C.*

CORBACK. (*bataille de*) Le maréchal de Broglie, voulant rentrer dans la Heſſe, en 1760, paſſa la riviere d'Obm, & marcha droit à Corback, poſte néceſſaire pour l'exécution de ſes projets. Le prince héréditaire de Brunſwich y avoit placé trente mille hommes que le général François trouva diſpoſés à défendre vigoureuſement leur avantageuſe poſition. Toute l'armée Françoiſe n'étoit point encore réunie. Le Maréchal ordonne l'attaque; &, le 10 de Juillet, à ſept heures du matin, il s'avance bruſquement vers la pointe des bois que tenoient les ennemis. Il la tourne, pendant qu'un détachement charge le front du centre des Hanovriens. Les troupes légeres, les dragons & la cavalerie, mis en bataille à meſure qu'ils débouchent, ſoutiennent cette attaque impétueuſe. L'infanterie des Alliés eſt repouſſée & chaſſée des hauteurs & des bois. Un régiment de cavalerie Angloiſe, s'étant avancé avec plus de bravoure que de prudence, eſt taillé en piéces par les volontaires de Dauphiné & par les dragons. Enfin, après une canonnade de neuf heures, après un feu de mouſqueterie des plus terribles, les ennemis ſe retirent en déſordre vers les bois & les hauteurs qu'ils avoient ſur leurs derrieres. Le prince héréditaire, qui avoit été bleſſé d'un coup de feu dans les reins, couvrit la retraite avec toute l'habileté dont il étoit capable. Si le comte de Saint-Germain

avoit pu, ou plutôt avoit voulu arriver la veille, comme il l'avoit promis au Maréchal, l'armée des Hanovriens auroit été totalement détruite. Mais une méſintelligence déplacée, une baſſe jalouſie, furent, dit-on, les motifs qui retarderent ſa marche pendant vingt-quatre heures. On s'en plaignit vivement à la cour. Le roi ſe contenta de priver de ſes emplois le général coupable, & lui permit d'aller en Danemarck offrir ſes ſervices au Souverain de cet Etat.

CORBEIL. (*ſiége de*) Le duc de Parme, l'un des plus grands généraux de ſon ſiécle, étant venu au ſecours de la Ligue, avec ſes braves Eſpagnols, fit lever le ſiége de Paris, en 1590, & ſe préſenta devant Corbeil qui tenoit pour Henri IV. Il croyoit emporter cette place en quatre ou cinq jours. Elle le retint pendant un mois, parce que le duc de Mayence, ou trop lent, ou trop jaloux, ne lui fourniſſoit point toutes les munitions néceſſaires. Ces difficultés rebuterent ce grand capitaine. Il ceſſa d'appuyer les Ligueurs, & retourna dans ſon gouvernement des Pays-bas, après avoir pris poſſeſſion de la ville qu'il aſſiégeoit. Elle ne reſta pas long-tems au pouvoir des rebelles. Givri, gouverneur de la Brie pour le roi, la reprit peu de jours après, en une ſeule nuit, par eſcalade.

CORBIOU. (*journée de*) Les Volſques, profitant des diviſions qui occupoient les Romains, oſerent faire des courſes juſques à leurs portes. Les deux conſuls, T. Quintius Capitolinus, & Agrippa Furius, eurent ordre d'aller punir cette audace. Ils joignirent l'ennemi

nemi près de Corbiou ; &, le lendemain, ils livrerent bataille. On ſe battit de part & d'autre avec le même acharnement ; & la victoire fut long-tems à ſe déclarer. Agrippa, pour la faire pencher du côté des Romains, arracha une enſeigne des mains de l'officier qui la portoit, & la jetta au milieu des ennemis, dans l'endroit où le combat étoit le plus vif. Les ſoldats, animés par la crainte de perdre cet étendard, ce qu'on regardoit comme la derniere ignominie, ſe jetterent ſur les Volſques, & les mirent en déroute. Les deux généraux, vainqueurs en même tems, attaquerent enſemble le camp des ennemis ; y firent un riche butin, & reprirent ce qu'ils avoient perdu dans le ravage des terres. *Avant J. C.* 443.

CORDOUE. (*ſiéges de*) 1. L'an 714, Mougéis, général des Arabes qui s'étoient répandus en Eſpagne, reçut ordre d'aſſiéger Cordoue, l'une des plus fortes places de ce royaume. Un berger lui en facilita la priſe, en lui indiquant une brèche du côté de la porte d'Alcantara, défendue ſeulement par quatre cens hommes. Le capitaine Muſulman s'y gliſſa pendant les ténèbres d'une nuit obſcure & orageuſe. Le gouverneur, ſurpris de cette invaſion ſoudaine, n'eut que le tems de ſe cantonner avec ſes quatre cens hommes dans l'égliſe de S. George, hors de l'enceinte de Cordoue. Il y ſoutint un ſiége de trois mois ; & les infidèles ne s'en rendirent maîtres que par la mort du dernier de ceux qui s'y étoient renfermés.

2. Ferdinand II, roi de Caſtille & de Léon,

prit Cordoue, en 1236, & réunit pour jamais à ſes Etats cette grande & ſuperbe ville. Les Maures l'avoient poſſédée durant 525 ans.

CORFINIUM. (*ſiége de*) Le parti de Céſar, depuis la priſe de Rimini, s'accréditoit de jour en jour; & le génie de Pompée fléchiſſoit devant celui du conquérant des Gaules. Domitius, armé pour la cauſe de cet illuſtre infortuné, s'étoit renfermé dans Corfinium, prétendant arrêter Céſar. Ce général vint l'aſſiéger, & le ſerra de ſi près, qu'effrayé de la grandeur du péril où l'avoit précipité ſon aveugle préſomption, il écrivit auſſi-tôt à Pompée pour le prier de venir promptement à ſon ſecours. Mais ce Romain étoit trop foible pour ſe meſurer contre ſon rival. Il ſe contenta d'exhorter Domitius à ſe bien défendre, & à ſe hâter de venir le joindre. Cet avis venoit trop tard. Céſar avoit fermé toutes les iſſues. Dans cette extrémité, il voulut feindre du courage pour contenir ſes troupes; mais elles s'apperçurent bientôt des allarmes qu'il éprouvoit au fond de ſon cœur. Elles l'arrêterent, & ouvrirent les portes à Céſar. Domitius fut gardé par ſes propres ſoldats; &, comme il craignoit la vengeance du vainqueur dont il avoit toujours été l'ennemi, il voulut s'empoiſonner. Son médecin, par ſon ordre, lui apporte un breuvage: il l'avale avec conſtance, & ſe jette ſur ſon lit. Quelques heures après, arrive un de ſes amis, qui lui fait le récit de la clémence du vainqueur à ſon égard. Alors Domitius au déſeſpoir ſe lamente, & maudit ſon courage téméraire. Son médecin, qui

l'écoutoit en riant, calma ſa douleur. « Raſ-
» ſurez-vous, lui dit-il ; c'eſt un ſoporatif, &
» non pas un poiſon mortel que je vous ai
» donné : il ne vous en arrivera aucun mal. »
Domitius, à ces conſolantes paroles, crut
ſortir du tombeau ; &, ſe livrant à de flateuſes
eſpérances, il attendoit le moment où il fau-
droit paroître devant Céſar. Ce général lui
pardonna. *An de Rome 703, & 49 avant J. C.*

CORFOU. (*ſiége de*) Toute la Morée
s'étoit ſoumiſe à la puiſſance formidable des
Ottomans. Précédés de la terreur, ces infi-
dèles vinrent aſſiéger Corfou, le rempart de
l'Italie du côté du Levant. Ils l'inveſtirent par
terre avec une armée nombreuſe, tandis que
leur flotte, maîtreſſe de la mer, fermoit à
cette ville toute eſpérance de ſecours. Le cé-
lèbre général Schulembourg, qui valoit ſeul
une garniſon redoutable, défendoit la place
pour les Vénitiens. Mais que peuvent le cou-
rage & l'habileté contre la faim & la ſoif ?
Il n'y avoit plus ni vivres ni eau dans Corfou ;
& ſon intrépide défenſeur étoit ſur le point
de capituler, lorſque dom Balthazar Guévarra,
ſorti des ports d'Eſpagne avec cinq galeres &
ſix vaiſſeaux de guerre, parut, ſuivi d'une
flotte de plus de cent voiles. A ſon aſpect,
les Turcs s'enfuirent, cédant lâchement la
victoire ſans combattre ; & le ſiége fut levé,
le 24 d'Août 1716. La terreur panique des
Muſulmans fut l'effet d'un heureux ſtratagême.
Guévarra avoit amené avec lui tous les vaiſ-
ſeaux marchands qu'il rencontra ſur ſa route ;
&, au moment de ſa jonction avec la flotte
Vénitienne, les Turcs, qui obſervoient &

garde de quatre hommes, qui portoient de la lumiere. L'ombre les déroba à leurs regards; &, s'étant tapis contre quelques murailles, ils attendirent ces soldats, qui, venant à passer devant les Achéens, furent attaqués tout-à-coup: trois perdirent la vie. Le quatrieme, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit, en criant que les ennemis étoient dans la ville. Un moment après, toutes les trompettes sonnerent l'allarme, & toute la ville accourut au bruit. Déja toutes les rues étoient pleines de gens qui couroient çà & là, & éclairées d'une multitude de flambeaux qu'on allumoit par-tout, en bas dans la ville, & en haut sur les remparts de la citadelle. Aratus, sans s'effrayer, continuoit son chemin, & s'efforçoit de gravir contre des rochers escarpés, parce qu'il avoit perdu le sentier qui n'aboutissoit à la muraille que par une multitude de circuits très-difficiles. Mais bientôt, comme par une espece de miracle, la lune, dissipant les nuages, & venant à éclairer tout-à-coup, lui dévoila tout le labyrinthe, jusqu'à ce qu'il fut au pied des fortifications. Alors, par un effet du même bonheur, les nuages se rassemblerent, & la lune, s'étant cachée, replongea de nouveau dans une obscurité profonde les assiégeans & les assiégés. Les trois cens soldats qu'Aratus avoit laissés au-dehors, près du temple de Junon, étant entrés dans la ville qu'ils trouverent pleine de tumulte & de confusion, &, ne pouvant rencontrer le sentier qu'avoit pris leur chef, se ferrerent tous ensemble au bas du précipice, à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit,

& attendirent dans cet endroit isolé ce que la fortune alloit décider de leur sort. Le général des Achéens, pendant ce tems-là, se battoit vaillamment sur les remparts de la citadelle. On entendoit bien le bruit de ce combat; mais on ne pouvoit discerner d'où il venoit, parce que les cris des guerriers étoient répétés mille fois par les échos d'alentour. Les ennemis se défendoient avec vigueur. Archélaüs, qui commandoit pour le roi Antigone, crut pouvoir accabler les Achéens, en les chargeant en queue. Il se met à la tête d'un bon corps de troupes, &, au bruit des trompettes, il marche contre Aratus, & passe devant les trois cens soldats de ce dernier, sans les appercevoir. Les Achéens le laissent défiler; puis, se levant tout-à-coup, comme d'une embuscade où ils auroient été placés exprès, ils tombent sur l'ennemi; tuent tout ce qu'ils rencontrent; le mettent en fuite, & viennent au secours de leur général, en poussant des cris de victoire. La lune avoit encore une fois dissipé les nuages qui couvroient ses rayons, & luisoit dans tout son éclat. A la faveur de sa lumiere, les soldats d'Aratus le joignirent bientôt, & firent une charge si vive & si violente, qu'ils chasserent les ennemis; prirent poste sur la muraille, & se virent entièrement maîtres de la citadelle au lever du soleil, dont les premiers rayons vinrent éclairer leur triomphe. Les Corinthiens se rangerent alors sous les étendards d'Aratus, qui ne cessa de combattre, qu'après avoir arrêté tous les gens du roi de Macédoine, pour assurer sa conquête & la

liberté de Corinthe. *244 avant Jeſus-Chriſt.*

2. Le conſul Mummius, ayant ſuccédé à Métellus dans le commandement des troupes Romaines, pourſuivit avec beaucoup de vivacité la guerre contre les Achéens; &, pour les atterrer tout-à-coup, il vint mettre le ſiége devant Corinthe. La ville, outre ſa ſituation avantageuſe & ſa force naturelle, étoit défendue par une nombreuſe garniſon compoſée de ſoldats déterminés. Ces troupes, s'étant apperçues qu'un corps-de-garde ſe tenoit négligemment dans ſon poſte, firent une ſortie ſubite; l'attaquerent vivement; en tuerent un grand nombre, & pourſuivirent le reſte juſques près du camp. Ce petit ſuccès enfla ſingulièrement le courage de ces guerriers; mais il leur devint funeſte. Car Diæus, leur chef, ayant livré témérairement la bataille aux Romains, qui feignoient de redouter ſes forces, tomba dans une embuſcade dreſſée par le Conſul; fut battu; prit la fuite, & perdit la plus grande partie de ſes ſoldats. Après cette déroute, les habitans perdirent l'eſpérance de ſe défendre. Sans conſeil, ſans chef, ſans courage, ſans concert, aucun citoyen ne ſongea à rallier les débris de la défaite pour faire encore quelque réſiſtance, & obliger le vainqueur, qui vouloit terminer promptement la guerre, à leur accorder quelque condition ſupportable. Tous les Achéens, & la plûpart des Corinthiens, abandonnerent, pendant la nuit, leur patrie infortunée, & ſe ſauverent où ils purent. Mummius entre dans la ville, ſans trouver de réſiſtance, & la livre au pillage. Le ſoldat furieux &

avide immole tout ce qui ſe préſente à ſes coups ; enleve tout ce qui s'offre à ſon avarice. Les femmes & les enfans ſont vendus à l'encan, comme un vil troupeau. Les ſtatues, les tableaux, les meubles les plus précieux ; tous les ſuperbes ornemens de cette opulente cité ſont envoyés à Rome pour décorer cette capitale de l'univers. On renverſe les tours & les murailles : on met le feu à toutes les maiſons ; &, pendant pluſieurs jours, la ville entiere n'eſt plus qu'un incendie. On prétend, ſans fondement peut-être, que l'or, l'argent & l'airain fondus enſemble dans cet embraſement, formerent un métal nouveau & précieux. C'étoit pour obéir à ſes maîtres, & non pas pour ſon intérêt particulier, que le vainqueur agiſſoit de la ſorte. Mummius étoit auſſi déſintéreſſé que grand capitaine. A ces vertus il joignoit cette ſimplicité guerriere, ſi ordinaire aux Romains dans ces tems-là, & qui ſe faiſoit gloire d'ignorer les arts d'agrément & tout ce qui n'a point de rapport avec le grand art de défendre la patrie, & de combattre pour ſa grandeur. Il chargea quelques entrepreneurs de faire tranſporter à Rome pluſieurs tableaux & pluſieurs ſtatues des plus excellens maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable. Cependant le Conſul, en recommandant le ſoin de cet amas précieux à ceux à qui il le confioit, les menaça très-ſérieuſement, ſi les choſes dont il les chargeoit venoient à ſe perdre ou à ſe gâter dans la route, de les obliger à en fournir d'autres, à leurs frais & dépens.

La Ligue Achéenne fut enſevelie ſous les ruines de Corinthe; & Rome, toujours inexorable envers ces courages obſtinés, qui préferent une dangereuſe liberté à une tranquille ſervitude, réduiſit l'Achaïe entiere en province. *146 ans avant J. C.*

CORIOLES. (*ſiége de*) Les Romains, après pluſieurs avantages conſidérables remportés ſur les Volſques, qui avoient armé de nouveau, ſe préſenterent devant cette ville, l'une des plus fortes places du pays. Elle exerça long-tems leur valeur. Ils furent même battus quelquefois; &, dans une ſortie, les aſſiégés les pouſſerent juſques dans leur camp. Alors un jeune officier, nommé *Marcius*, de race Patricienne, & plein de courage, au déſeſpoir de voir une telle déroute, fait face avec une poignée de gens, & ſoutient tout l'effort des ennemis victorieux. Les Volſques plient à leur tour; regagnent leurs murs, & cherchent à ſe ſouſtraire à la vive pourſuite d'un ennemi ſi ardent. Marcius, dont la valeur & la voix avoient rallié les ſiens, entre avec les Volſques dans la ville; s'en rend maître, & la livre au pillage. Ce triomphe mérita au vainqueur le ſurnom de *Coriolan;* & c'eſt ce Romain ſi fameux par ſon inflexible caractere, & les malheurs dont il fut la victime. *491 ans avant J. C.*

CORNUS. (*bataille & priſe de*) La Sardaigne s'étoit révoltée contre les Romains; & les Carthaginois y avoient fait conduire des troupes ſous le commandement d'Aſdrubal, de Magon & de Hannon. T. Manlius, général Romain, vint attaquer les ennemis

dans le territoire de Cornus. La bataille fut longue & ſanglante; mais les Carthaginois prirent la fuite, après avoir perdu douze mille hommes. On fit environ deux mille ſix cens priſonniers, du nombre deſquels étoient les trois chefs Carthaginois, & pluſieurs généraux des Sardiniens. Cornus fut aſſiégée par l'armée victorieuſe, & ſe rendit au bout de quelques jours. Toute la Sardaigne ſuivit ſon exemple, & ſe ſoumit de nouveau aux Romains. *215 ans avant J. C.*

CORONÉE. (*bataille de*) La défaite de l'armée navale, près de Cnidos, ne découragea pas Agéſilas, roi de Sparte, qui campoit dans les plaines de Coronée, en face des Thébains & des Argiens réunis pour humilier ſa patrie. Il rangea ſes troupes en bataille, & leur préſenta le combat qu'ils accepterent. Il fut long & opiniâtre. La victoire fut long-tems incertaine. Le roi, ayant trop écouté ſa valeur, reçut pluſieurs bleſſures. L'amour de ſes ſoldats lui fit échapper la mort. Enfin, ayant enveloppé la phalange des Thébains, qu'il ne put rompre, il l'obligea de faire retraite, & de lui céder la victoire. *394 avant J. C.*

CORONGOLOY. (*priſe de*) En 1760, le colonel Cootes, après s'être emparé de Wondiwas, marcha contre la ville de Corongoloy, où commandoit M. Okenelly, brave & intelligent militaire. Sa défenſe répondit à la réputation dont il jouiſſoit; & les François, ſous ſes ordres, firent des prodiges de valeur. Mais enfin ils furent obligés de céder à l'impétuoſité des Anglois; & tout

ce qu'ils putent obtenir par leur bravoure fut une capitulation honorable.

CORYCE. (*bataille de*) Si les armées Romaines remportoient de grandes victoires ſur terre, dans tous les combats qu'elles livroient à Antiochus, elles n'étoient pas moins heureuſes ſur mer. Livius, amiral de la république, rencontra, avec ſa flote compoſée de quatre-vingt-un gros vaiſſeaux, celle du roi de Syrie, commandée par celle de Polyxénidas, & qui montoit à cent galeres. On en vint aux mains, près du port de Coryce, au-deſſus de Cyſſoute. Jamais on n'avoit vu de part & d'autre tant d'habileté & tant de valeur. Mais le capitaine Romain, impatient de remporter une illuſtre victoire, & ſoutenu des vaiſſeaux du roi Eumène, qui étoit ſurvenu fort à propos, cingla droit aux ennemis; fit baiſſer les rames, & ordonna l'abordage. Auſſi-tôt on vit les galeres de Syrie remplies de Romains qui portoient partout le carnage & l'effroi. Polyxénidas ne put ſoutenir plus long-tems une attaque ſi vive. Il fit lever ſes petites voiles, & ſe déroba par une prompte fuite à la fureur du vainqueur. Dix de ſes galeres furent coulées à fond, & treize autres furent priſes avec les ſoldats & les matelots. *191 avant J. C.*

CORYQUE. (*bataille de*) Antiochus le Grand, accablé de tous côtés par les Romains, ne perdoit cependant ni l'eſpérance de ſe relever de ſes chutes, ni le deſir de continuer une guerre malheureuſe. Ses immenſes Etats, épuiſés d'argent, ne l'étoient point encore d'hommes. Il leva de nouvelles troupes;

il équipa de nouvelles flotes, & parut redoutable au milieu même de ſes défaites. Il étoit indifférent de combattre ſur terre ou ſur mer. Depuis pluſieurs années, ces deux élémens voyoient ſes armées s'humilier & fuir devant l'aigle Romaine. Après une mûre délibération, on réſolut de hazarder un nouveau combat ſur mer. Polyxénidas, amiral de la flote, l'année précédente devant Coryce, eut ordre d'aller chercher C. Livius qui commandoit les galeres de Rome. Il les rencontra près du mont Coryque, en Ionie, & ſur le champ donna le ſignal. Le combat fut très-opiniâtre. La victoire balança long-tems entre l'un & l'autre parti : enfin elle ſe fixa ſous le pavillon Romain. L'amiral de Syrie prit la fuite, après avoir perdu vingt-trois vaiſſeaux. *190 avant J. C.*

COSSÉENS, *ou* SCOSSÉENS, (*défaite des*) Alexandre, à peine revenu des Indes, perdit ſon cher Epheſtion, le plus fidèle de ſes amis, & qu'il regardoit comme un autre lui-même. Il lui fit de magnifiques funérailles; lui érigea des autels, & le plaça au rang des divinités. Enſuite, pour faire diverſion à ſa douleur, il mena ſon armée contre les Coſſéens, nation belliqueuſe des montagnes de la Médie, que jamais aucun des rois de Perſe n'avoit pu dompter. Il en vint à bout en quarante jours; les extermina tous, ſans épargner même les enfans, & fit appeller cette expédition, *le ſacrifice des funérailles d'Epheſtion.* Elle fut la derniere de ce prince qui, de retour à Babylone, ſe livra tellement à la débauche, que la mort le ſurprit au milieu

de ſes grands projets, l'an 324 avant Jeſus-Chriſt.

COTYÉE. (*bataille de*) L'empereur Anaſtaſe, ſe défiant des Iſaures, avoit ordonné à tous ces Barbares de ſortir au plutôt de Conſtantinople. Les Iſaures, irrités de l'affront, ſongerent à la vengeance. Ils eurent bientôt ſous les armes cent cinquante mille hommes commandés par Indus, l'un des principaux de la nation, par Athénodore qui avoit été ſénateur, & Lilinge que Zénon avoit fait gouverneur de l'Iſaurie. Mais le plus remarquable d'entre les généraux Iſaures étoit Conon, évêque d'Apamée en Syrie. Ce prélat, plein d'une ardeur martiale, abandonna ſon troupeau pour venger ſes compatriotes, &, de pontife de paix, devint ſoldat & chef de rebelles. L'armée Romaine, envoyée contre ces Barbares, les rencontra, près de Cotyée, dans les vaſtes plaines de la Phrygie. Les chefs des Iſaures déférerent le commandement général à Lilinge dont ils reconnoiſſoient la capacité ſupérieure; & ſans doute ce vaillant capitaine auroit vendu bien cher l'honneur de ſa défaite, s'il n'eût pas été tué dès le commencement du combat. Sa mort jetta la conſternation & le déſordre dans ſes troupes dont on fit un grand carnage. Cette victoire, remportée l'an 492, auroit terminé la guerre, ſi les Romains n'euſſent donné le tems aux ennemis de ſe retrancher dans de bons poſtes, en s'amuſant à recueillir les fruits de leur triomphe.

COURCELLES. (*bataille de*) Philippe II marchoit au ſecours de Courcelles avec quel-

ques fantaſſins & environ trois cens gendarmes. Tout-à-coup Richard, roi d'Angleterre, fond ſur lui avec toute ſon armée. « Fuyons, » fire, dit quelqu'un à Philippe. » ... Moi ! » répondit-il, que je fuie devant un vaſſal ? » Non, on ne me reprochera jamais une ſi » honteuſe lâcheté. » Il dit, & ſe jette au travers des bataillons ennemis ; les enfonce ; les renverſe, & s'échappe. Il couroit vers Giſors : le pont, ſur lequel il paſſoit pour entrer dans cette ville, ſe briſe ſous ſes pieds. Il tombe dans l'Epte, riviere peu large, mais profonde. Il la paſſe à la nage, à la vue des ennemis qui le pourſuivoient. Cette bataille, donnée l'an 1195, coûta cher à la France. Vingt ſeigneurs périrent dans les eaux : pluſieurs reſterent ſur le champ de bataille ; & plus de cent demeurerent priſonniers des Anglois.

COURTRAY. (*bataille & ſiéges de*) 1. Les Flamands s'étoient révoltés contre le roi de France, Philippe IV ; &, ſous la conduite d'un certain Pierre le Roi, ils formoient le ſiége de Courtray, au nombre de ſoixante mille hommes, mais ſans expérience & mal armés. Le monarque, à cette nouvelle, envoya contre les rebelles le comte d'Artois, avec une armée de quarante mille fantaſſins & de ſept mille chevaux. Le Comte, grand général, mais trop impétueux, réſolut d'attaquer les ennemis dans leurs retranchemens. Ce n'étoit point l'avis du connétable de Neſle ; & cet habile capitaine voulut s'opposer au deſſein du comte d'Artois. Le Comte lui reprocha publiquement qu'il vouloit épar-

gner, cette populace ſéditieuſe, parce qu'il avoit marié ſa fille à l'un des fils du comte de Flandres. « Vous verrez, lui répondit ce » généreux guerrier, que je ne ſuis point un » traître. Vous n'avez qu'à me ſuivre ; je » vous menerai ſi avant, que vous n'en re- » viendrez jamais. » On donne le ſignal. Le Comte & le Connétable fondent ſur les Flamands : toute l'armée ſe précipite en aveugle & ſans ordre ſur ces payſans que l'amour de la liberté avoit transformés en héros. Ils tinrent ferme ; & la folle confiance fit donner les François dans des marais profonds, où, ſuivant quelques hiſtoriens, près de vingt mille hommes furent tués, ſans pouvoir mettre l'épée à la main. Le comte d'Artois, le brave connétable & une foule de gentilshommes périrent couverts de bleſſures. « Ja- » mais la France, dit Mézeray, ne reçut un » tel affront, d'autant plus honteux, que ce » fut par la faute de ſes chefs, & par la main » d'une canaille ramaſſée, & plutôt armée » pour une ſédition, que pour un combat » honorable. » Quatre mille paires d'éperons dorés, dépouilles d'autant de gentilshommes, ornerent le triomphe des vainqueurs qui entrerent auſſi-tôt dans Courtray. *L'an 1302.*

2. Treize ans après, Louis X, pourſuivant la guerre contre les Flamands rebelles, vint les bloquer dans Courtray. Mais les pluies, qui tomboient ſans aucune diſcontinuation, l'empêcherent de pouſſer ſes travaux. Toute ſon armée étoit dans la boue juſqu'aux genoux ; & bientôt la famine devint

ſi

si grande, que trente chevaux pouvoient à peine traîner un tonneau de vin. Il fallut se retirer honteusement, laissant dans la fange chars, chariots, charrettes, coffres, harnois, armures & tentes. Le monarque, dans son désespoir, jura que, s'il vivoit l'été prochain, il n'accorderoit aucune paix aux Flamands, » s'ils ne s'abandonnoient à sa volonté. » La mort & la paix rendirent inutile ce serment téméraire.

3. En 1646, le duc d'Orléans & le duc d'Enguien se présenterent devant Courtray. Cette ville n'avoit qu'un seul endroit bien fortifié; & ce fut précisément par ce côté qu'on l'attaqua. Cette faute fit durer le siége pendant quinze jours. A peine les François avoient-ils formé leurs lignes, que le duc de Lorraine & le général Caracène se montrerent à la tête de leur armée, & voulurent forcer les assiégeans. Leurs attaques vives & fréquentes donnerent tant de frayeur à l'abbé de la Riviere, aumônier & favori de Monsieur, qu'il proposa de lever le siége. Les plus sages se moquerent de la terreur panique de l'abbé; mais le maréchal de Gassion entra en fureur, & ne put s'empêcher de lui dire que les beaux esprits comme lui étoient de « pauvres engins de guerre. » Cependant la Riviere, sans craindre le courroux du guerrier, fit accorder à Déliponti, gouverneur de la place, une honorable capitulation; &, le 28 de Juin, les vainqueurs entrerent dans Courtray que l'archiduc Léopold reprit en 1648.

COUTRAS. (*bataille de*) Henri de Bour-

bon, roi de Navarre, vouloit joindre une armée d'Allemands & de Suiſſes qui venoient à ſon ſecours. Mais il fut arrêté près de Contras par le duc de Joyeuſe, qui, depuis longtems, cherchoit à lui livrer bataille. « L'armée de Joyeuſe, dit M. de Péréfixe, étoit » toute brillante d'or, de clinquant, d'armes » damaſquinées, de plumes à gros bouillons, » d'écharpes en broderies, de caſaques de » velours, dont chaque ſeigneur, ſelon la » mode de ces tems-là, avoit paré ſes compagnies. Celle du roi de Navarre étoit » toute couverte de fer, n'ayant que des » armes griſes & ſans aucun ornement, de » grands collets de bufle, & des habits de » fatigue. La premiere avoit l'avantage du » nombre, ſix cens chevaux & mille hommes de pied plus que l'autre; mais elle » étoit la moitié de nouvelles troupes: elle » manquoit d'ordre & de diſcipline; elle » avoit un général ſans autorité, cent chefs » au lieu d'un, & tous jeunes gens élevés » dans les délices de la cour de Henri III, » avec beaucoup de cœur, mais ſans aucune » expérience. L'autre étoit compoſée de ſoldats d'élite, des vieux débris de Jarnac & » de Moncontour, de gens nourris dans le » métier, endurcis par le choc continuel des » adverſités & des combats. Elle avoit à ſa » tête trois princes du ſang, (le roi de Navarre, le prince de Condé, & le comte de » Soiſſons;) le premier d'entr'eux, bien » obéi, & révéré comme préſomptif héritier de la couronne, l'amour des ſoldats, » & l'eſpoir des bons François. Outre cela,

» elle étoit armée de la néceſſité de vaincre » ou de mourir, qui eſt plus forte ni que » l'acier ni que le bronze. »

Le 20 du mois d'Octobre 1587, on ſe diſpoſa de part & d'autre au combat. Henri rangeoit ſes troupes, lorſqu'un miniſtre vint l'avertir qu'il devoit réparer une grande faute qu'il avoit commiſe. Ce prince, pendant ſon ſéjour à la Rochelle, avoit débauché la fille d'un officier, d'une illuſtre maiſon; ce qui avoit deshonoré cette famille, & fort ſcandaliſé les Rochellois. Le nouveau Nathan fit au monarque coupable une remontrance vive & reſpectueuſe; & le roi, comme un autre David, reconnoiſſant ſon péché, ſe jetta à genoux devant tous ſes ſoldats; demanda pardon à Dieu; promit de réparer l'honneur de la famille outragée, & prit à témoins de ſes promeſſes & de ſa pénitence tous ceux qui le voyoient & qui l'entendoient. Après cet acte d'une humilité vraiment royale, le magnanime Henri, monté ſur une petite éminence, harangua tous les officiers, & les exhorta à bien combattre. « Je ne vous dirai » rien autre choſe, dit-il aux princes du ſang, » ſinon que vous êtes de la maiſon de Bour- » bon; &, vive Dieu! je vous montrerai » que je ſuis votre aîné. »

Enſuite on donna le ſignal. Le choc fut terrible; & les troupes du duc de Joyeuſe firent des prodiges de valeur. Henri, que ſon caſque orné d'une aigrette de plumes blanches faiſoit remarquer, ſignaloit ſon courage au plus fort de la mêlée. Pluſieurs officiers s'étoient mis devant lui, pour le couvrir & le

défendre. « A quartier, je vous prie, leur » dit-il : ne m'offuſquez pas ; je veux paroî- » tre. » En diſant ces mots, il ſe précipita ſur les ennemis ; enfonça leurs premiers rangs, & fit de ſa main pluſieurs priſonniers. Il ſaiſit, entr'autres, un cornette d'une compagnie de gendarmes, nommé *Château-Regnard*. L'officier, l'épée à la main, vouloit écarter le monarque ; mais, Henri l'ayant pris au collet, & le ſerrant avec vigueur : « Rends-toi, » Philiſtin, lui dit-il, ou je te tue. » Château-Regnard ſe jette aux pieds du roi, & lui demande la vie. Les ſoldats, animés par l'exemple de leur auguſte chef, redoublent leur ardeur. Ils fondent de tous côtés ſur l'ennemi : ils le preſſent ; ils l'accablent. Joyeuſe, qui couroit de rang en rang pour rallier ſes troupes, eſt attaqué par quelques eſcadrons. Une foule de nobleſſe le protege, le couvre & l'environne. Il ſe défend pendant une heure. Pluſieurs aſſaillans tombent ſous ſes coups ; mais enfin il eſt renverſé lui-même avec ſon cheval. Il offre cent mille écus pour ſa rançon à quelques ſoldats qui le ſaiſiſſoient. On les refuſe ; & il périt de trois coups de piſtolet. Le comte de Saint-Sauveur, ſon frere, a le même ſort. En un inſtant, toute la cavalerie Catholique prend la fuite. Bientôt elle eſt ſuivie de l'infanterie ; & le roi de Navarre remporte une victoire complette, & d'autant plus flateuſe, que c'étoit le premier triomphe des Huguenots. Le champ de bataille fut couvert de trois mille cinq cens ennemis, ſelon d'Avila, & de cinq mille, ſelon d'autres auteurs. Le canon, le bagage,

les enſeignes, une multitude de priſonniers, un butin immenſe, furent les fruits de la victoire.

A peine avoit-on gagné la bataille, que, les fuyards ayant fait halte, le bruit courut qu'une nouvelle armée, conduite par le maréchal de Matignon, paroiſſoit. Le roi, qui en fut inſtruit, dit auſſi-tôt à ſes gens : « Allons, mes amis, ce ſera ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour. » Ce grand prince traita ſes priſonniers avec bonté, & les renvoya la plûpart ſans rançon. Il fit faire au duc de Joyeuſe de magnifiques funérailles, & donna ſon corps au vicomte de Turenne, pour l'enſevelir dans le tombeau de ſes peres.

COVORDEN. (*priſe de*) C'eſt une forte ville ſur les confins d'Allemagne, capitale du pays de Drenthe. Les Eſpagnols en étoient les maîtres, lorſque le prince Maurice vint l'inveſtir, en 1592. Il en preſſa le ſiége avec tant de vivacité, que, le 12 de Septembre, la garniſon dépourvue de beaucoup de munitions néceſſaires à la défenſe, & privée de tout eſpoir d'être ſecourue, évacua la place, après avoir obtenu une bonne capitulation.

CRACOVIE. (*bataille & priſe de*) Charles XII avoit réſolu de déthrôner Auguſte, roi de Pologne; & ce prince étoit déterminé à défendre ſa couronne juſqu'au dernier ſoupir. Les deux monarques ſe mirent donc en campagne, & parurent en préſence, le 19 de Juillet de l'année 1702, dans une vaſte plaine auprès de Cliſſau, entre Varſovie & Cracovie. « Auguſte, dit M. de Voltaire, avoit

» près de vingt-quatre mille hommes : Charles » n'en avoit que douze mille. Le combat » commença par des décharges d'artillerie. » A la premiere volée qui fut tirée par les » Saxons, le duc de Holſtein, qui com- » mandoit la cavalerie Suédoiſe, jeune » prince plein de courage & de vertu, reçut » un coup de canon dans les reins. Le roi » demanda s'il étoit mort ? On lui dit qu'oui. » Il ne répondit rien. Quelques larmes tom- » berent de ſes yeux. Il ſe cacha un moment » le viſage avec ſes mains. Puis, tout-à-coup » pouſſant ſon cheval à toute bride, il s'é- » lança au milieu des ennemis, à la tête de ſes » gardes. Le roi de Pologne fit tout ce qu'on » pouvoit attendre d'un prince qui combat- » toit pour ſa couronne. Il ramena lui-même » trois fois ſes troupes à la charge ; mais » l'aſcendant des Suédois l'emporta. Charles » gagna une victoire complette. Le camp en- » nemi, les drapeaux, l'artillerie, la caiſſe » militaire d'Auguſte lui demeurerent. »

Le combat dura depuis une heure après midi juſqu'à cinq heures, avec beaucoup d'opiniâtreté & de valeur, de part & d'autre. Les Saxons y perdirent deux mille hommes ; & quinze cens priſonniers, du nombre deſquels étoit le régiment entier de Steinau, atteſterent le triomphe du roi de Suède. Ce prince, qui n'eut dans cette journée mémorable que cinq cens morts & ſix cens bleſſés, ayant trouvé ſur le champ de bataille un officier Saxon entiérement dépouillé, lui donna ſur le champ ſon habit & ſon épée, & le renvoya en Saxe, après lui avoir fait promettre

qu'il ne porteroit jamais les armes contre lui. L'officier, pénétré du bienfait de ce grand monarque, ne ceſſa de le publier par-tout où il paſſoit. Auguſte l'apprit ; &, ravi d'admiration, il demanda à l'officier l'épée du roi de Suède, qu'il plaça dans ſon thréſor, à Dreſde.

Incontinent après ſa victoire, Charles s'avança devant Cracovie, dont les habitans, après une foible réſiſtance, lui ouvrirent les portes. Le château, l'un des plus beaux de l'Europe, & qui ſervoit de palais aux rois de Pologne, fut emporté d'aſſaut, & réduit en cendres, quelque tems après, par un accident.

CRAKOU. (*priſe de*) Ce château, bâti dans la partie du comté de Meurs, ſur la rive gauche du Rhin, étoit occupé par une garniſon Hollandoiſe. L'armée Eſpagnole, ſous les ordres du comte de Bucquoi, en entreprit le ſiége, en 1605. Ceux qui le défendoient, attendirent pourtant que le canon eût été mis en batterie, avant de capituler. Mais, comme ils ne pouvoient réſiſter plus long-tems, à cauſe de la foibleſſe de la place, Bucquoi ne voulut les recevoir qu'à diſcrétion. Il leur laiſſa néanmoins la vie, quand ils furent ſortis.

CRÉCY. (*bataille de*) Edouard III s'étoit retiré dans le comté de Ponthieu, & campoit au village de Crécy, à trois lieues au-deſſus d'Abbeville. Une épaiſſe forêt, qui couvroit ſa gauche & la queue de ſon camp, formoit, avec les retranchemens qu'il fit faire ſur ſa droite, une eſpece de croiſſant. Sa gendarmerie en occupoit le centre. Son infanterie & ſes arbalêtriers étoient en avant ſur les

aîles. L'armée Françoiſe, bien ſupérieure en nombre à la ſienne, étoit forte de plus de cent mille combattans. Pluſieurs chevaliers, que le monarque François avoit chargés de reconnoître la diſpoſition des ennemis, étant revenus, n'oſerent d'abord lui faire le récit de leur belle ordonnance. Enfin l'un d'eux, appellé le *Moine de Baſcle*, preſſé par le prince, lui tint ce langage : « Je parlerai, Sire, puiſ» qu'il vous plaît, ſous correction de mes » compagnons. Nous avons chevauché, & » avons vu le maintien de vos ennemis : ſça» chez qu'ils ſont arrêtés en trois batailles, & » vous attendent. Si conſeille de ma partie, ſauf » tous dits le meilleur conſeil, que vous faſ» ſiez tous vos gens arrêter ici ſur les champs, » & loger pour cette journée : car ainçois » que les derniers ſoient venus juſqu'ici, & » vos batailles ſoient ordonnées, il ſera tard, » ſi ſeront vos gens laſſés & ſans arroy, & » trouverez vos ennemis frais & pourvus. Si » pouvez lendemain au matin ordonner vos » batailles, & par plus grand loiſir aviſer vos » ennemis, par quel côté on les pourra com» battre ; car ſoyez sûr qu'ils vous atten» dront. »

Le roi goûte ce ſage conſeil, & fait crier à l'avant-garde : « Arrêtez, bannieres, au nom » de Dieu & de S. Denis ! » Quelques corps obéiſſent ; mais ceux qui marchoient ſous les ordres du duc d'Alençon, ne veulent rien entendre. Ils s'avancent : ils ſe précipitent en aveugles. Bientôt les autres les ſuivent : on mépriſe les ordres réitérés du prince. En un inſtant, toute l'armée ſe trouve en préſence

des Anglois. Philippe lui-même imite ſes ſoldats, & partage leur témérité.

Le 26 d'Août 1346, à trois heures après midi, cette bataille, à jamais mémorable, commença. La premiere ligne des François étoit compoſée de douze mille archers Génois. Pendant une groſſe pluie, qui étoit ſurvenue avant le combat, ils avoient négligé de couvrir les cordes de leurs arbalêtes (*a*), qui, étant mouillées, leur devinrent inutiles. » Meurdris & déconfits par les fléches que » les archers Anglois leur tiroient ſi vivement, » que ce ſembloit neige, ils lâcherent le pied, » & ſe renverſerent ſur la ſeconde ligne. Il » falloit s'ouvrir pour les laiſſer paſſer; mais » il n'étoit pas aiſé de faire les mouvemens » néceſſaires ſur un terrein très-étroit, & où » tous ces ſeigneurs, comtes, ducs & barons » François ne venoient mie enſemble, majs » en confuſion, l'un devant & l'autre der- » riere. L'impétueux comte d'Alençon voulut » leur paſſer ſur le ventre; mais il dérangea » ſa ligne, & fut tué pendant qu'il s'efforçoit » de la rétablir. Philippe, croyant qu'il y » avoit de la trahiſon de la part des Génois, » s'écria: Or tôt tuez cette ribaudaille qui » nous empêche la voie ſans raiſon. . . . » Six piéces de canon, qu'Edouard avoit fait » placer ſur une colline, commencerent alors

(*a*) Ce fait très-vraiſemblable eſt atteſté par pluſieurs hiſtoriens véridiques, & traité de fable dans la nouvelle hiſtoire. On ſouhaiteroit y trouver une autre raiſon que celle que l'auteur emploie pour appuyer ſon ſentiment.

» à tirer. Ces foudres qui ſervoient, pour la » premiere fois, & dont on ignoroit encore » l'uſage en France, inſpirerent tant d'épou» vante aux troupes Françoiſes, qu'elles fu» rent la principale cauſe de la victoire que » les Anglois remporterent. » Philippe ſe battoit en ſoldat. Il fut bleſſé à la cuiſſe & à la tête : ſon cheval fut tué ſous lui. On ne l'arracha qu'avec peine du champ de bataille.

Jean, roi de Bohême, âgé de quatre-vingts ans, & aveugle, ayant fait attacher la bride de ſon cheval à celles des chevaux de deux de ſes chevaliers, ſe fit conduire dans la mêlée, « où combattant moult vigoureuſement, » il fut tué, & auſſi ſes chevaliers. » On trouva le lendemain leurs corps auprès de celui de leur roi, & leurs chevaux attachés enſemble.

Pendant la chaleur de l'action, le comte de Warwick & Geoffroi d'Harcourt envoyerent un chevalier à Edouard, qui ſe tenoit ſur le haut d'une colline, éloigné du danger, pour lui apprendre que les François preſſoient vivement le prince de Galles, & qu'il avoit beſoin de ſecours. « Mon fils, dit le monarque, » eſt-il mort, ou à terre, ou bleſſé qu'il ne » ſe puiſſe aider ? » Le chevalier ayant répondu que non : « Or ça, retournez, re» pliqua le roi, devers lui & devers ceux qui » vous ont envoyé, & leur dites, de par moi, » qu'ils ne m'envoient querir d'aujourd'hui par » aventure qui leur advienne, tant que mon » fils ſera en vie, & leur dites que je leur » mande qu'ils laiſſent gagner à l'enfant ſes » éperons. Je veux, ſi Dieu l'a ordonné, que » la journée ſoit ſienne, & que l'honneur lui

» en demeure, & à ceux à qui je l'ai baillé » en garde. » Les deux généraux rougirent de leur frayeur; redoublerent leurs efforts, & acheverent leur triomphe. Cette ſanglante défaite coûta trente mille hommes à la France, pluſieurs princes, douze cens chevaliers, & quatre-vingt bannieres. Philippe, ſuivi d'un petit nombre de braves, ſe retira vers le château de Broye. Il arriva au milieu de la nuit, & frappa rudement à la porte. « Qui » va-là, demanda le châtelain? » . . : Ou- » vrez, répondit le triſte monarque; c'eſt la » fortune de la France. »

CRÉMÈRE. (*journée de*) Ce fut près de cette riviere d'Italie, que trois cens ſix Patriciens, tous de la maiſon des Fabius, bâtirent un fort pour arrêter les courſes des Véiens, & pour les incommoder eux-mêmes par des hoſtilités continuelles. Les avantages de ces généreux Romains furent longs & rapides; & bientôt ils s'avancerent juſques dans le cœur du pays ennemi. Leur hardieſſe exceſſive fit naître aux Etruſques la penſée de leur tendre des embûches en divers endroits. Ils s'emparent, pendant la nuit, de toutes les hauteurs qui dominoient ſur la plaine; y cachent un bon nombre de troupes; &, le lendemain, ils répandent dans la campagne plus de beſtiaux qu'ils n'avoient encore fait. Les Fabius trompés attaquent un corps d'ennemis qui les gardoit. Ceux-ci prennent la fuite. Les Romains triomphans ſaiſiſſent les bergers & les troupeaux. Auſſi-tôt les Etruſques ſortent en foule de leur retraite; fondent ſur eux; les environnent de toutes parts. Ils ſe battent comme des

lions, & vendent bien cher leur vie. Enfin, accablés par le nombre, & après avoir fait des efforts incroyables, ils périrent tous les armes à la main; & leur château fut détruit par les vainqueurs. La défaite des Fabius fut suivie de près de celle de l'armée Romaine commandée par le consul Ménénius. Les Etrusques, enflés de leur victoire, s'approcherent de Rome, & y causerent une grande allarme. Mais Horatius, l'autre Consul, délivra sa patrie du danger où elle se trouvoit, par un grand nombre d'avantages remportés sur l'ennemi. *Avant J. C. 475.*

CREMNA. (*siége de*) L'empereur Probus, prince digne du nom qu'il portoit (*a*), attaqua cette ville défendue par une troupe d'Isaures. Le chef de ces Barbares étoit vaillant & habile. D'abord, pour prévenir la disette, il abbatit un grand nombre de maisons, & en mit le sol en état d'être labouré; puis il fit sortir toutes les bouches inutiles; &, comme les Romains ne vouloient pas recevoir ces malheureux, il les précipita, hommes, femmes, enfans dans les fondrieres qui environnoient la ville. Il creusa une mine qui, passant par-dessous les retranchemens des assiégeans, avoit son issue dans la campagne; & par-là il envoyoit des partis qui enlevoient tout ce qu'ils trouvoient de bestiaux & de bleds, & facilitoient ainsi la subsistance de la garnison. Enfin, les Romains lui ayant ôté cette ressource, il diminua encore le nombre

(*a*) Il veut dire *homme de bien.*

de ceux qu'il avoit à nourrir, & ne garda que des hommes déterminés à s'enſevelir avec lui ſous les ruines de la place. Mais un de ſes ſoldats, qu'il avoit outragé, & qui s'étoit rendu aux Romains, l'ayant percé d'une flèche, lorſqu'il ſe mettoit à une petite fenêtre pour obſerver tout ce qui ſe paſſoit dans le camp ennemi, les Iſaures, vaincus par la mort de leur chef, ouvrirent leurs portes, & ſe rendirent à l'empereur. *An de J. C. 279.*

CRÉMONE. (*batailles & ſiéges de*) 1. Une nombreuſe armée de Gaulois, s'étant approchée de Crémone, formoit le ſiége de cette ville, & le pouſſoit avec toute l'ardeur imaginable. Le Préteur, L. Furius, en l'abſence du Conſul, marcha promptement au ſecours des alliés du peuple Romain. A peine fut-il arrivé devant les ennemis, qu'il leur préſenta la bataille. Les Barbares, après une longue réſiſtance, prirent la fuite, & ſe retirerent en déſordre dans leur camp. L'armée victorieuſe les y ſuivit, l'attaqua & le prit. A peine ſe ſauva-t-il ſix mille Gaulois. Plus de trente-cinq mille reſterent ſur la place, ou tomberent entre les mains des légions. Quatre-vingt drapeaux, & plus de deux cens chariots chargés d'un riche butin furent les fruits & les ornemens du triomphe. Amilcar, capitaine des Carthaginois, trouva la mort dans ce combat ſanglant, avec trois généraux Gaulois des plus diſtingués. *L'an 200 avant J. C.*

2. Les ſoldats de Veſpaſien venoient de l'élever à l'Empire. Mais, pour ceindre le diadême, il falloit l'arracher au barbare Vitellius, & ſoutenir, les armes à la main, l'é-

fut ouverte. Une garde de dix hommes eſt égorgée. On ſe ſaiſit de la porte de tous les ſaints, des principales places, de la plûpart des batteries; & l'on met des corps-de-garde dans les rues où logent les officiers généraux, pour les arrêter à meſure qu'ils ſortiront. Heureuſement pour les François, le régiment d'Entragues, infanterie, s'étant mis en bataille pour une revue, dès quatre heures du matin, ſe trouva en état d'arrêter les premiers efforts des Impériaux. Le maréchal de Villeroi, qui étoit venu la veille à Crémone, apprend qu'il y a du déſordre dans la ville. Il ſort, dès la pointe du jour, pour en reconnoître la cauſe. On l'arrête auſſi-tôt. Le bruit augmente. La garniſon prend les armes : elle charge les ennemis. Officiers, ſoldats, cavaliers, dragons, fantaſſins, tous combattent par pelotons & pêle-mêle, ſans diſtinction de rang. La valeur ſupplée à l'ordre. Chaque rue devient un champ de bataille. Les ennemis ſont chaſſés pied à pied de tous les poſtes qu'ils occupent; & le prince Eugène ſe voit forcé d'abandonner enfin Crémone, après onze heures de combat. Sa retraite fut tranquille : on ne le pourſuivit point; on ne ſongea pas même à tirer ſur ſes troupes deux piéces de canon placées ſur la porte par où elles défiloient. On ſe croyoit trop heureux d'être délivré d'un ennemi devenu ſi redoutable. Les Irlandois ſignalerent leur valeur dans cette journée mémorable. Jamais on ne put les forcer dans leur poſte. Ils donnerent aux François le moyen de ſe rallier, en ſoutenant ſeuls tous

les

les efforts des Allemands. Leur bravoure ſauva la place.

CREVELT. (*bataille de*) Le prince Ferdinand de Brunſwick, général des troupes Hanovriennes, vouloit paſſer le Rhin à la vue de l'armée Françoiſe commandée par le comte de Clermont, & beaucoup plus forte que la ſienne. L'habile capitaine affecta, durant quelques jours, de montrer aux ennemis pluſieurs têtes de ſon armée en même tems; & après bien des mouvemens dont le but étoit impénétrable, il faiſoit rentrer ſes ſoldats dans ſes lignes. Enfin, le 23 de Juin 1758, ſur le midi, il préſenta la bataille avec cette hardieſſe qu'inſpire la certitude de vaincre. Pluſieurs têtes d'infanterie & de cavalerie menacent tout-à-la-fois le centre & les ailes des François. Ceux-ci ſe perſuadent que ce ſont de fauſſes attaques. La plûpart des officiers étoient à table. On ſonne l'allarme. En un moment, les tentes ſont renverſées; les ballots ſont faits & chargés; tous les équipages filent ſur les derrieres, les valets enſuite. Les voitures ſont culbutées & abandonnées: les bêtes de charge courent effrayées de toutes parts. Tout annonce un déſordre auquel les officiers tâchent d'apporter un prompt remede. Cependant les ennemis, profitant de la ſurpriſe, fondent de tous côtés ſur les retranchemens François. Quinze bataillons ſoutiennent d'abord tout leur feu, & diſputent le terrein pied à pied. Le comte de Saint-Germain, qui marchoit à leur tête, fait des prodiges, & demande du ſecours au prince qui, dans l'inſtant, en envoie. Mais ce ſecours, on ne ſçait par quelle

fatalité, n'arrive point & s'égare. Les Hanovriens redoublent d'efforts ; débouchent dans la plaine de Crevelt ; s'y forment & s'y fortifient. Ils ſont chargés par quelques eſcadrons de cavalerie, conduits par le comte de Giſors, fils du maréchal de Belle-Iſle. Cette cavalerie, réſolue de vaincre ou de mourir, ne conſidere point qu'elle n'eſt ſoutenue ni à droite ni à gauche ; que le terrein lui eſt défavorable, & qu'elle va être accablée par les canons chargés à cartouches. Elle part : rien ne l'arrête ; elle renverſe tout ce qui ſe préſente devant elle. Un large ravin eſt franchi. Cavalerie, infanterie, tout eſt en fuite, ou tué, ou foulé, ou terraſſé. Elle arrive enfin ſur la liſiere d'un bois où les chevaux ne peuvent pénétrer. L'ennemi l'y attendoit avec de nouvelles troupes. Une horrible décharge de mouſqueterie la foudroie. Le comte de Giſors tombe bleſſé : on l'arrête ; &, quelques momens après, il meurt autant admiré des ennemis, que regretté des François. Le reſte de l'armée fit une prompte retraite.

CRIMISE. (*bataille de la*) Timoléon, ayant chaſſé les tyrans & les Carthaginois de Syracuſe, rendit la liberté à cette ville, ſuivant les ordres qu'il en avoit reçus de Corinthe, ſa patrie. Mais les Carthaginois revinrent bientôt en Sicile avec une armée de ſoixante-dix mille hommes. Timoléon n'avoit pas ſept mille fantaſſins. Avec une armée ſi peu nombreuſe, il oſa marcher à la rencontre de l'ennemi qu'il atteignit près d'une petite riviere nommée *Crimiſe*. Le ſuc-

cès couronna sa généreuse audace. Les ennemis prirent la fuite, après avoir perdu dix mille hommes, & abandonnerent leur camp aux vainqueurs qui y trouverent des richesses immenses, l'an 340 avant J. C. Cette victoire obligea Carthage à demander la paix.

CROIX-DE-MORTIMER. (*bataille de la*) Marguerite, reine d'Angleterre, après la victoire de Wakéfield, divisa son armée triomphante, & fit marcher la moindre partie contre Edouard, nouveau duc d'Yorck, sous les ordres de Jasper Tudor, comte de Pembrok, frere utérin du roi. Ce général ne justifia pas le choix de la princesse. Il attaqua l'ennemi près de la Croix-de-Mortimer, dans le comté d'Héréfordshire. Edouard le battit; lui tua près de quatre mille hommes, & dispersa toute son armée. Pembrok, confus de sa défaite, chercha son salut dans la fuite. Mais sir Owen-Tudor, son pere, fut fait prisonnier, & décapité sur le champ, par ordre du vainqueur, l'an 1461. Cette pratique féroce, une fois commencée, se continua des deux côtés, & couvrit les fureurs de la vengeance sous le nom de représailles.

CRONEMBOURG. (*prise de*) Wrangel, général du roi de Suède, s'étant approché de Cronembourg, en 1658, en forma le siége qu'il poussa vivement. La ville, pendant trois semaines, se défendit avec tant de valeur, que le capitaine Suédois, désespérant de s'en rendre maître par la force, eut recours à la ruse. Il fit publier, dans son camp, que Coppenhague étoit prise, & que

le roi Frédéric étoit en fuite. Le gouverneur de la place fut la dupe des réjouiſſances qu'il vit faire dans le camp ennemi, & ſur le champ demanda à capituler. Il ſortit, le 26 de Septembre, avec tous les honneurs de la guerre.

CROTONE. (*priſe de*) Le conſul Romain Rufinus attaqua cette ville, dont il eſpéroit ſe ſaiſir, à la faveur d'une intelligence; mais la trahiſon fut découverte & punie. Nicomaque, qui commandoit la place pour Pyrrhus, roi d'Epire, fit une terrible ſortie ſur le Conſul, & lui tua beaucoup de monde. Rufinus plia bagage, & feignit de ſe retirer. Un priſonnier vint annoncer à Nicomaque que les ennemis marchoient contre Locres. Auſſitôt il vole au ſecours de cette ville par des chemins détournés. Rufinus, pour profiter de ſa ruſe, entre tout-à-coup dans Crotone deſtituée de ſoldats; s'en rend maître pendant l'abſence du commandant, & va au-devant de cè général qui avoit reconnu ſa faute, & qui venoit pour la réparer. Nicomaque fut défait, & obligé de prendre la fuite. *L'an 277 avant J. C.*

CTÉSIPHON. (*priſe de*) Trajan fut celui des Céſars qui humilia le plus l'Empire des Parthes. Ce prince, après un grand nombre de victoires célèbres, mais dont on ignore le détail, ſe préſenta devant Ctéſiphon, capitale des Barbares. Cette ville lui ouvrit bientôt ſes portes, & mit le comble à ſes conquêtes. Il y fit priſonniere une fille de Choſroës; s'empara du thrône d'or de ce monarque qu'il voulut dépouiller de ſa cou-

ronne, en lui ſubſtituant un ſucceſſeur. Pour honorer de ſi grands exploits ; le ſénat décerna au prince, non pas un triomphe, mais autant qu'il en voudroit ; baſſe & ſervile adulation qui ne doit pas étonner dans cette compagnie compoſée d'eſclaves, & qui ſe faiſoit un mérite d'adorer la main qui les opprimoit. S'il eſt vrai que Trajan y fut ſenſible, ce trait de vanité ternit l'éclat de ſa gloire. *An de J. C. 115.*

Cette ville fut encore aſſiégée par l'empereur Sévere qui ne triompha de la réſiſtance & des difficultés qu'il y rencontra, que par cette exceſſive fermeté qui conſtituoit ſon caractere. Ctéſiphon fut emportée de vive force, & livrée au pillage. On y fit plus de cent mille priſonniers.

CUENÇA. (*ſiége de*) Les rois de Caſtille & d'Aragon, ayant réuni leurs forces pour abbatre la puiſſance formidable des Arabes, formerent, en 1176, le ſiége de Cuença. Cette ville, bâtie par les infidèles ſur les confins de la Celtibérie, eſt ſituée ſur la pente d'une montagne aſſez élevée. Le Xeucar & le Guévar, roulant leurs eaux à travers des rochers affreux, coulent, à droite & à gauche de cette montagne, à quelque diſtance de la place, & forment une barriere qu'il eſt impoſſible de franchir. Le ſeul chemin, dans la montagne, qui mene à la ville, eſt roide & eſcarpé. Jamais cavalier n'oſa s'engager dans ce ſentier dangereux, à peine praticable pour un homme de pied. Il étoit donc impoſſible de prendre Cuença par force : la famine ſeule pouvoit en ouvrir les portes. On

bloqua la ville; &, après neuf mois de patience, malgré le courage des assiégés, le fléau defiré fit tant de ravage, que les Maures se rendirent.

CULLODEN. (*bataille de*) Plus la fortune rapide du prince Charles-Edouard étoit surprenante, plus il devoit craindre les caprices de cette aveugle divinité. Le moindre revers pouvoit détruire ses flateuses espérances, & renverser l'édifice de sa grandeur, qui s'affermissoit insensiblement. La victoire de Falkirk avoit beaucoup fait pour sa gloire, mais presque rien pour ses intérêts. Le duc de Cumberland marchoit en Ecosse, suivi de quinze bataillons, de neuf escadrons, d'un corps de montagnards, & d'une artillerie bien servie. Le prince n'avoit guères que huit mille hommes. Les deux armées se trouverent en présence, le 27 d'Avril 1746, à deux heures après midi, dans un lieu nommé *Culloden*, voisin d'Inverness. En un moment, la bataille fut perdue. Les Montagnards ne firent point leurs attaques avec cette impétuosité qui les rendoit si terribles. Les Anglois, au contraire, combattirent serrés, & présenterent toujours un front épais & solide, contre lequel ne purent rien tous les efforts des rebelles. Le prince Edouard, après avoir fait des prodiges de valeur pour rétablir ses affaires, fut entraîné dans la fuite la plus précipitée, sans même songer à quelques blessures légeres, qu'il avoit reçues dans la chaleur de l'action. Il n'y eut pas neuf cens hommes de tués dans ce combat, du côté des révoltés. On ne leur fit que trois cens vingt pri-

ſonniers. Tout le reſte s'enfuit dans Inverneſſ, & y fut pourſuivi par le vainqueur. Il y avoit pluſieurs femmes dans l'armée du prince Edouard, une, entr'autres, appellée *madame de Séford*, qui avoit combattu à la tête des troupes de Montagnards, qu'elle avoit amenées. Elle échappa à la pourſuite. Quatre autres furent priſes avec tous les officiers François. Les Anglois n'eurent que cinquante hommes de tués, & deux cens cinquante-neuf de bleſſés dans cette affaire déciſive.

La défaite du prince Charles-Edouard l'expoſa aux dangers les plus grands. Il ſe hâta de paſſer à la nage la riviere de Neſs, & ſe vit enſuite obligé d'errer dans les affreux déſerts des environs, ſans proviſions, ſans reſſources, expoſé aux injures du tems, ſans refuge, ſans aſyle, n'ayant pour lit que la terre, & toujours ſur le point d'être arrêté par l'ennemi. Il ſe ſauva, déguiſé en fille, dans le Lochabir, où il évita, comme par miracle, d'être découvert par ceux qui le cherchoient de tous côtés, & qui le virent ſans le reconnoître. Enfin il réuſſit à s'embarquer, & à paſſer, ſans être apperçu, à travers une flotte Angloiſe, qui croiſoit dans la Manche, & à rentrer en France. Tous ceux de ſes partiſans, qui furent arrêtés, périrent ſur l'échafaud.

CUMES. (*combats devant*) 1. Les Campaniens, qui s'étoient ſoumis à Annibal après la bataille de Cannes, vouloient profiter du ſecours d'un tel Allié, pour augmenter leur puiſſance. La ville de Cumes attira leur attention. Ils employerent d'abord la ruſe, & inviterent ceux de Cumes à des fêtes & à des ſacrifices

qui ſe célébroient durant trois jours. Les Cuméens accepterent avec joie, & donnerent avis au conſul Sempronius du deſſein des Campaniens. On ſe rendit au lieu marqué ; & les premiers jours ſe paſſerent en feſtins & en réjouiſſances. Le troiſieme jour, Sempronius ſurvint vers le minuit, & tomba ſur les Campaniens dont il tua plus de deux mille, & ſe retira dans Cumes pour éviter d'en venir aux mains avec Annibal qui accouroit au ſecours de ſes Alliés. Dès le matin, le général Carthaginois aſſiégea le Conſul, & livra pluſieurs combats ; mais il fut toujours battu & obligé de ſe retirer honteuſement. *L'an de Rome 5, & 215 avant J. C.*

2. Octavien Auguſte, qui vouloit ruiner Sextus Pompée, pour ſe défaire d'un compétiteur redoutable, lui déclara la guerre, & battit ſa flotte près de Cumes. Pluſieurs autres victoires, qu'il remporta enſuite, dépouillerent ce général, héritier des diſgraces de ſon illuſtre pere, & de ſa puiſſance, & de la Sicile. *An de Rome 715, & 38 avant J. C.*

3. L'an 553 de J. C. Narsès forma le ſiége de Cumes défendue par Aligerne, le plus jeune des freres de Totila, & lui fit donner pluſieurs aſſauts qui furent inutiles. Il creuſa une mine dans l'antre de la Sibylle ; mais ſon opération fut infructueuſe. Il fut donc obligé de bloquer la ville, pour la réduire par famine. Elle ſe rendit, après un an de la plus vigoureuſe défenſe.

CUNAXA. (*bataille de*) Ce fut dans les plaines de Cunaxa, à vingt-cinq lieues environ de Babylone, que Cyrus le Jeune en vint aux

mains avec Artaxerxès Mnémon, ſon frere, roi de Perſe, qu'il vouloit déthrôner. Son armée étoit compoſée de treize mille Grecs, de cent mille Barbares, & de vingt chariots armés de faulx. Celle du roi montoit à douze cens mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Ces deux vaſtes corps ſe rangerent bientôt en bataille. Avant le combat, quelqu'un conſeilla à Cyrus de mettre ſa perſonne en ſûreté derriere les bataillons des Grecs. « Que me » dis-tu là, répondit ce prince ? Quoi ! dans » le tems même où je cherche à monter ſur » le thrône, tu veux que je m'en montre in» digne ? » Dans le fort de la mêlée, Cyrus découvrant le roi ſon frere : « Je le vois ! » s'écrie-t-il les yeux étincellans, & pique vers lui. Il écarte tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage ; & déja il portoit à Artaxerxès un coup terrible, lorſqu'il tomba lui-même ſous une grêle de traits. Sa mort diſſipa tous ſes ſoldats. Les ſeigneurs de ſa cour, qui l'adoroient, ne voulurent point lui ſurvivre ; ils ſe firent tous tuer en combattant vaillamment. Les Grecs étoient vainqueurs de leur côté, & ne ſçavoient rien de la défaite de Cyrus. Ils ſe retirerent en bon ordre. Le roi voulut les contraindre à livrer leurs armes ; mais ils prirent la généreuſe réſolution de mourir plutôt que de ſe deshonorer par cette baſſeſſe. On fut obligé de faire un traité avec eux. Tiſſapherne ſe chargea de les conduire juſques dans leur patrie ; mais ce barbare arrêta par trahiſon Cléarque & quatre autres capitaines, & les fit mourir. Xénophon, cet éloquent hiſtorien, ſe vit alors le principal chef des Grecs ;

&, connoiſſant par une triſte expérience, combien il falloit peu ſe fier à la bonne foi des Perſes, il conduiſit ſes compatriotes par l'Arménie & la Paphlagonie, & fit cette marche ſi vantée dans l'hiſtoire, ſi admirée même encore aujourd'hui par les gens du métier, & qui eſt connue ſous le nom de *Retraite des dix mille.* La défaite de Cyrus le jeune arriva l'an du monde 3603; 401 avant Jeſus-Chriſt.

CYNOSCÉPHALES. (*batailles de*) 1. Alexandre, tyran de Phères, avoit arrêté par trahiſon le fameux Pélopidas, libérateur de Thèbes; mais Epaminondas l'obligea bientôt de relâcher ſon illuſtre priſonnier. A peine Pélopidas fut-il rendu à ſa patrie, qu'il arma ſes concitoyens contre le tyran, & pour venger l'injure qu'il en avoit reçue, & pour remettre la Theſſalie en liberté. Ce grand homme fut mis à la tête de l'armée. Il aſſembla ſes troupes; marcha contre Alexandre, & vint camper près des hauteurs appellées *Cynoſcéphales.* Le tyran ne l'attendit pas dans ſa capitale. Il oſa s'avancer contre les Thébains; & des ſoldats, qui s'étoient écartés pour piller la campagne, l'appercevant de loin, accoururent en hâte au camp, & annoncerent à Pélopidas, d'un air effrayé, que l'ennemi approchoit à la tête d'une nombreuſe armée. « Tant » mieux, répondit l'intrépide général! nous » en tuerons un plus grand nombre. » On ne tarda pas à en venir aux mains. On combattit d'abord avec beaucoup d'ardeur; & le ſuccès étoit incertain, lorſque Pélopidas, s'étant mis à la tête de ſa cavalerie, tomba

bruſquement ſur l'infanterie Theſſalienne, & la mit en déroute. Dans ce moment, il apperçoit Alexandre. Hors de lui, il vole vers le tyran; le défie, & fait mille efforts pour l'atteindre. Alexandre n'oſe attendre un ennemi ſi terrible. Il court ſe cacher dans le bataillon de ſes gardes, & oppoſe cette forte barriere au courage de Pélopidas. Le vaillant Thébain ſe jette ſur les ſoldats; enfonce les premiers rangs, & immole tout ce qui s'oppoſe à ſa vengeance, oubliant le ſoin de ſa vie & le ſalut de ſon armée. Mais enfin, accablé par le nombre, il tomba mort, & périt glorieuſement au milieu de ſes lauriers, lorſque ſes troupes accouroient pour le défendre. Alexandre prit la fuite, après avoir perdu la plus grande partie de ſes ſoldats, & alla ſe venger de ſa défaite, en vexant ſes malheureux ſujets. *La 364e année avant J.C.*

2. Les Romains continuant la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, donnerent le commandement des troupes à Quintus Flaminius, avec la qualité de Proconſul. Ce général s'arrêta près de Scotuſſe en Theſſalie, où l'ennemi étoit campé. Mais Philippe s'étant retiré du côté des montagnes, s'empara des hauteurs de Cynoſcéphales; ce qui engagea le combat. On s'attaqua de part & d'autre avec un pareil acharnement. La victoire fut long-tems incertaine. Mais enfin le roi de Macédoine fut obligé de céder à la valeur & à la fortune des Romains. Il chercha ſon ſalut dans une prompte fuite, l'an 197 avant J. C.

CYPRE. (*combat près de l'iſle de*) Mégabyſe, général des Perſes, étoit dans cette

iſle avec une grande armée, tandis qu'Artabaze tenoit la mer avec une flotte de trois cens voiles. Cimon l'atteignit; lui prit cent vaiſſeaux; en coula à fond un grand nombre, & pourſuivit le reſte juſques ſur les côtes de Phénicie. Comme ſi cette victoire n'eût été qu'une préparation à une ſeconde, il vint trouver Mégabyſe; le chargea; le défit, & lui tua près de la moitié de ſes troupes qui montoient à trois cens mille hommes. *Avant J. C. 450.*

CYZIQUE. (*journée de*) Alcibiade, après s'être enfui de la priſon où l'avoit enfermé le ſatrape Tiſſapherne, ſe rendit à la flotte des Athéniens, & la fit cingler vers l'iſle de Proconnèſe, vis-à-vis de Cyzique. Sa grande attention avoit été que les ennemis ne puſſent être avertis de ſon approche. Une groſſe pluie, accompagnée d'un furieux orage, lui ſervit à ſurprendre les vaiſſeaux du Péloponnèſe; &, pour les tromper plus adroitement encore, il laiſſa derriere lui le gros de ſa flotte, & s'avança avec quarante galeres ſeulement. Les Spartiates, mépriſant ce petit nombre, engagent le combat; mais bientôt les autres vaiſſeaux Athéniens ſe montrent, & leur font perdre courage. La victoire fut complette. Alcibiade mit pied à terre; pourſuivit vivement les fuyards, & tua Mindare, général de la flotte ennemie. Cyzique fut emportée ſans coup férir; & cet heureux ſuccès rendit les Athéniens maîtres de l'Helleſpont. On ſurprit des Lettres par leſquelles les Spartiates, avec cette préciſion qui leur étoit naturelle, donnnoient avis aux Ephores

de leur défaite. « Nous ſommes vaincus, di-» ſoient-ils : Mindare eſt mort ; l'armée » meurt de faim : nous ne ſçavons que faire » ni que devenir. » *408 avant J. C.*

Siéges de Cyzique. 1. Mithridate, pourſuivi ſans ceſſe, & vivement preſſé par Lucullus, général de l'armée Romaine, ſe rabatit ſur Cyzique, ville importante, & l'une des clefs de l'Aſie. Il croyoit l'emporter aiſément. Il forma, par terre, dix camps autour de la place ; &, par mer, il fit environner de ſa flotte les deux iſſuës du détroit qui ſéparoit l'iſle, où étoit ſituée Cyzique, du continent. Lucullus ne s'effraya point de ces immenſes préparatifs ; &, merveilleuſement ſecondé par les aſſiégés, il eſpéra réduire le roi de Pont par la famine, & ſans tirer l'épée. Cependant ce prince faiſoit battre vigoureuſement la ville par des machines de toute eſpece, tortues, béliers, baliſtes, hélépolés. Les Cyzicéniens faiſoient mille efforts pour en détourner l'effet. Tantôt ils briſoient les tortues avec d'énormes pierres : tantôt ils faiſiſſoient les béliers avec des cordes, & les élevoient en l'air ; ou bien ils en rompoient le coup, en y oppoſant des ſacs de laine. Ils ne purent empêcher la chute d'une partie de leurs murailles ; & la ville étoit priſe, ſans un ouragan terrible, qui, s'élevant tout-à-coup, briſa toutes les machines qui avoient coûté des frais immenſes. Pour ſurcroît de malheur, la famine ſe mit dans l'armée de Mithridate qui, pour retarder le progrès de ce terrible fléau, renvoya une partie de ſes troupes. Mais elles furent rencontrées & tail-

lées en piéces par Lucullus qui fit quinze mille priſonniers, avec ſix mille chevaux, & une multitude innombrable de bêtes de ſomme. Enfin le roi de Pont, ce prince ſi fier, fut obligé d'abandonner ſon entrepriſe. Il prit la fuite; & Lucullus, l'ayant pourſuivi, lui tua près de vingt mille hommes, & en fit pluſieurs priſonniers. On dit que cette malheureuſe expédition coûta près de trois cens mille hommes à Mithridate. *L'an 74 avant J. C.*

2. Procope, qui venoit de prendre les armes pour déthrôner l'empereur Valens, fit aſſiéger Cyzique par terre & par mer, ſous la conduite du général Marcel, ſon parent. Les aſſaillans furent d'abord accablés d'une grêle continuelle de traits, de pierres & de javelots, qui rendoient leurs attaques inutiles. L'unique moyen de prendre la ville étoit de forcer l'entrée du port. Mais elle étoit fermée d'une groſſe chaîne de fer, que les vaiſſeaux, malgré les plus violens efforts, ne purent jamais rompre. Un Tribun, appellé *Aliſon*, obtint qu'on lui permît de faire une derniere tentative. Pour entrer dans le port, il falloit tourner le dos aux murs de la place. Le Tribun, ayant joint enſemble trois navires, s'en ſervit, comme d'une plate-forme, pour y établir quatre rangs de ſoldats les uns derriere les autres. Le premier rang étoit debout; & les trois autres s'inclinoient de plus en plus, enſorte que le quatrieme ſe tenoit ſur les genoux. Leurs boucliers, qu'ils rejettoient en arriere, étant quarrés & exactement rapprochés par les bords, formoient un talut ſur lequel les flèches & les pierres

lancées du haut des murs, couloient comme l'eau ſur la pente d'un toît. Cette ordonnance ſe nommoit *tortue*. Le Tribun, s'étant mis à l'abri ſous ce mur d'airain, approche de l'entrée du port; &, ſoulevant la chaîne, il place l'un des anneaux ſur une enclume; vient à bout de le rompre, à coups de marteaux & de haches, & ouvre le port à la flotte. La ville ſe rendit auſſi-tôt. *365 avant J. C.*

CZASLAW. (*bataille de*) Le 17 de Mai 1742, le roi de Pruſſe rencontra dans les plaines de Czaſlaw en Bohême l'armée des Autrichiens, commandée par le prince Charles de Lorraine. L'attaquer, l'enfoncer, la vaincre, ne fut qu'une même choſe pour le nouveau Céſar, qui, vingt jours après ſon triomphe, fit la paix avec la reine de Hongrie.

[D A L]

DACES. (*défaite des*) Trajan déclara la guerre à Décébale, roi des Daces; le vainquit; prit ſa capitale; &, lui ayant fermé tout aſyle, il l'obligea de ſe donner la mort pour n'être point pris vivant. Dans l'une des batailles livrées à ce prince Barbare, un ſoldat fit une action bien digne d'être admirée de la poſtérité. Ce généreux Romain, ayant été bleſſé, ſe retira d'abord au camp. Mais, ayant ſçu que ſa bleſſure étoit mortelle, il revint ſur le champ de bataille, pour ſacrifier au ſervice du prince & de la patrie le peu de vie qui lui reſtoit. *An de J. C. 105.*

DALEM. (*bataille de*) La priſe de Valenciennes, en 1567, avoit un peu calmé le feu de la ſédition; & les ſages tempéramens employés à propos par la célèbre Marguerite d'Autriche, faiſoient ſupporter à la Flandre le deſpotiſme de la cour d'Eſpagne. Mais l'ambitieux Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, déteſté des Flamands qu'il n'aimoit pas, ſe fit ſubſtituer, par Philippe II, à la place de la princeſſe. Dès qu'il ſe vit ſeul maître du ſort des Flamands, il ne ſongea plus qu'à ſuivre le plan de rigueur qu'il s'étoit tracé pour les punir. Son orgueil tyrannique révolta toute la nobleſſe. La nation ne vit qu'avec horreur tomber les têtes de ſes principaux chefs; & les arrêts ſanguinaires de l'impitoyable gouverneur ſouleverent toutes les

les provinces. Le prince d'Orange, outragé par le Duc, alla ſuſciter par-tout des ennemis au roi d'Eſpagne. Il ſe mit à la tête des mécontens; &, ſoutenu par quelques Puiſſances voiſines, il ſe diſpoſa à rentrer dans la Flandre d'où l'arrivée du nouveau gouverneur l'avoit fait ſortir. On avoit réſolu de ſurprendre Ruremonde, ville importante, ſituée ſur la Meuſe. Villiers & Lumay furent chargés de cette expédition. Ils ramaſſerent à la hâte environ deux mille hommes de pied & quelque cavalerie, & ſe mirent en marche. Le ſuccès leur paroiſſoit infaillible. Ils s'étoient ménagé des intelligences dans la place; mais le Duc, inſtruit de leur projet, n'eut pas de peine à le prévenir. Ils échouerent contre leur attente, & ſe retirerent précipitamment dans les Etats de Liége, pour éviter, s'il étoit poſſible, la rencontre de Lodogno & d'Avila, envoyés à leur pourſuite. Ils ſe portoient ſur Dalera, ville très-foible, quoiqu'entourée de murs & de foſſés, lorſqu'ils apperçurent les Eſpagnols. Ils ſe réfugierent auſſi-tôt ſous les murailles de cette bicoque; &, à la faveur d'un ravelin & des chariots de leur bagage, ils ſe préparerent à la défenſe. Les troupes du roi les chargerent preſque ſans prendre haleine. On ordonna aux Allemands & aux Wallons de ſe porter de l'autre côté de la ville pour tourner l'ennemi, tandis que le reſte de l'armée les attaquoit en front. Les Eſpagnols ſe battirent avec tant de valeur, qu'ils rompirent aiſément les rebelles, & remporterent une victoire complette. La plus grande partie des ennemis fut

immolée par la vengeance. Le nombre des prisonniers, parmi lesquels on comptoit Villiers, fut considérable. Le reste se dissipa. *568.*

DAMAS. (*siéges de*) 1. L'an 634, les Sarasins vinrent assiéger Damas avec des troupes nombreuses. Dès qu'ils parurent, les habitans sortirent à la suite de la garnison, & se rangerent en bataille. Un Sarasin fondit sur eux; tua quatre cavaliers, fix fantassins, & regagna son rang, après ce prodige de valeur. Il est imité par plusieurs braves. Il se donne plusieurs combats singuliers; enfin les assiégés rentrent sous leurs murs, où les Barbares les tinrent renfermés, jusqu'à l'arrivée d'une armée que l'empereur Héraclius envoyoit au secours de Damas. Alors les Barbares quitterent la ville pour marcher à la rencontre des ennemis; mais la garnison commandée par deux freres d'une grande valeur, nommés *Pierre* & *Paul*, les attaqua dans leur retraite; défit leur arriere-garde, & pilla leurs bagages. On fit un grand nombre de prisonniers. La plus distinguée étoit Caulah, sœur de Dérar. Elle égaloit en courage cet intrépide officier, & surpassoit en beauté toutes les femmes de l'Arabie. Pierre, ébloui des charmes de sa captive, avoit déja tenté de la traiter en vainqueur; mais la fiere Sarasine l'avoit rebuté avec mépris. Tandis que Pierre & ses soldats se reposoient à moitié chemin, elle persuada aux autres femmes de s'armer chacune d'un piquet de tente, & de s'en servir contre les ennemis, lorsqu'ils viendroient pour les faire partir. Elles se rangerent, &, se serrant dos à dos, armées de leurs

piquets, elles ſe défendirent long-tems contre les ſabres & les épées. Pendant ce nouveau genre de combat, Khaled, chef des Muſulmans, qui pourſuivoit les Romains à toute bride, ſe montre; les charge; &, ſecondé des femmes, il en fait un grand carnage. Après avoir vaincu l'armée Romaine dans la plaine d'Aïnadin, Khaled revint devant Damas qu'il emporta d'aſſaut. Les habitans eurent d'abord à eſſuyer toute la fureur d'un vainqueur inhumain, impitoyable. Mais Khaled, ayant repris des ſentimens plus doux, leur accorda trois jours pour ſe retirer où ils voudroient. Il s'en repentit bientôt, & revint à ſa premiere fureur. Voici ce qui produiſit ce changement dans le cœur du Barbare. Une patrouille de Saraſins avoit arrêté, durant la nuit, un cavalier, nommé *Jonas*, qui aimoit une jeune fille de condition, & avec laquelle il devoit ſortir de la ville, parce que les parens s'oppoſoient à leur mariage. Khaled lui offrit de lui rendre ſa maîtreſſe, s'il vouloit ſe faire Muſulman. Jonas, aveuglé par ſa paſſion, accepta cette propoſition, & contribua plus que tout autre à faire entrer les Barbares dans Damas. Quand cette ville eut été priſe, il chercha ſon amante; &, l'ayant trouvée dans un monaſtere où elle s'étoit conſacrée à Dieu pour le reſte de ſes jours, il lui raconta ſon aventure, & voulut l'engager à le ſuivre. Elle le rejetta avec horreur, & partit avec les autres Chrétiens qui profitoient de la permiſſion de Khaled. Jonas, tranſporté du plus furieux déſeſpoir, ralluma la vengeance du général Saraſin, & ſçut l'en-

gager à pourſuivre ces malheureux fugitifs. Ils furent atteints près de Laodicée; & l'on en fit un horrible carnage. Jonas y retrouva ſa maîtreſſe : elle ſe battit contre lui. Mais, ayant été renverſée par terre, devenue priſonniere de ſon amant, elle ſe perça le cœur d'un couteau. Une autre femme, d'une rare beauté, ſe diſtingua par ſon courage. Elle ſe battit long-tems contre Rafi, officier Barbare, dont elle tua le cheval, avant qu'il pût l'obliger à ſe rendre. Khaled, apprenant que cette belle héroïne étoit la veuve de Thomas, tué dans cette occaſion, & la fille de l'empereur, la fit conduire à ſon pere, avec les plus grands honneurs. Héraclius, apprenant la priſe de Damas, s'écria : « Adieu la Syrie. »

2. Le roi Louis VII, étant entré dans la Syrie, avec une foule de guerriers que les prédications & les miracles du pieux fondateur de Clairvaux, S. Bernard, avoient armés contre les infidèles, forma le ſiége de Damas. Cette ville, auſſi peuplée qu'opulente, & qui incommodoit également Jéruſalem, Antioche & Tripoli, étoit très-fortifiée à l'orient & au midi. Au ſeptentrion, elle étoit défendue par une prodigieuſe multitude de jardins fermés de haies & de murailles, entrecoupés de mille petits canaux, & ſéparés les uns des autres par une infinité de chemins étroits qui formoient comme un labyrinthe où l'on ne pouvoit avancer, ſans s'expoſer au riſque d'être chargé en tête, en queue & en flanc. Ce fut par cet endroit que les Croiſés donnerent le premier aſſaut. Les infidèles ſe défendirent avec la bravoure la plus intré-

pide; mais, toujours repouſſés, toujours battus, ils furent obligés de rentrer dans la ville, & d'abandonner les jardins, après cinq ou ſix jours de réſiſtance. C'eſt dans ces occaſions que l'empereur Conrad, voyant un Saraſin armé de toutes piéces, qui avoit abbatu un grand nombre de Chrétiens, courut à lui, & lui déchargea un ſi furieux revers ſur le côté droit du cou, qu'il le fendit en deux.

Cependant la ville étoit vivement preſſée; & les Croiſés y ſeroient entrés ſans doute, ſi la diſcorde n'eût rompu leur concert. On ſe diſputoit la poſſeſſion de Damas; & les différens Souverains de l'armée s'étoient déclarés pour Thierri d'Alſace. Les barons de Syrie, jaloux de cette préférence, n'oublierent rien pour la rendre inutile. Par leurs conſeils perfides, les princes porterent leurs attaques du côté de l'orient & du midi. Les infidèles rentrerent dans leurs jardins. Damas fut manqué; & les Croiſés ſe retirerent honteuſement, l'an 1149.

DAMIETTE. (*priſe de*) Saint Louis, s'étant croiſé pour la Terre-ſainte, mit à la voile, &, après quelques jours d'une navigation favorable, arriva, l'an 1249, à la vue de Damiette. Cette ville, ſituée à une demi-lieue de la mer, entre deux bras du Nil, fortifiée d'une enceinte de murailles, double le long du fleuve, triple du côté de la terre, avec des foſſés auſſi larges que profonds, protégée par des tours, ou plutôt par des fortereſſes qui préſentoient un front redoutable, défendue par une garniſon nombreuſe & aguerrie; cette ville enfin paſſoit pour la plus belle, la

plus riche & la plus forte place de l'Egypte, dont elle étoit regardée comme la clef principale. A peine fut-on à la vue de l'ennemi, que le pieux monarque harangua ſes troupes, & les remplit de confiance. En un inſtant, la côte ſe trouva bordée de toute la puiſſance du Soudan d'Egypte, « qui étoient, dit Join-» ville, très-belles gens à regarder. » La flote ennemie, compoſée d'une multitude de vaiſſeaux de toute eſpece, & rangée dans l'une des embouchures du Nil, étoit prête à fondre ſur celle des Chrétiens. C'étoit en affrontant ces deux armées de terre & de mer, qu'il falloit hazarder la deſcente. Au lever de l'aurore, Louis donne le ſignal. Les troupes ſe jettent dans des bateaux plats, & s'avancent fièrement vers le rivage. Le roi, précédé de l'oriflamme, ſe met à leur tête : une grêle de traits obſcurcit le ciel; l'oriflamme aborde; le roi la ſuit; tous les guerriers deſcendent en foule, & ſe hâtent de joindre le monarque qui couroit « droit aux ennemis, » l'écu au cou, ſon heaume en la tête, & » ſon glaive au poing. » Auſſi-tôt la plage retentit du cri ordinaire, « Montjoie ! Saint-» Denis ! » On ſe précipite à travers les vagues; &, malgré la vigoureuſe réſiſtance des Sarafins, on prend terre de tous côtés. Bientôt le rivage fut nettoyé par les archers Chrétiens, ou gagné par les chevaliers, à coups d'épée. Les infidèles prirent la fuite, & ne furent pas plus heureux ſur mer. Leurs navires firent d'abord une défenſe généreuſe. Leurs machines foudroyerent les François. Mais, après un combat de pluſieurs heures, ils furent con-

traints de plier. Une partie de leurs vaiſſeaux fut priſe, ou coulée à fond : l'autre remonta le Nil ; & les Croiſés demeurerent maîtres de l'embouchure.

Cependant Louis attaquoit les retranchemens des Barbares, qui, après s'être défendus, abandonnerent le champ de bataille, & ſe ſauverent dans la ville. Le lendemain, le roi fit débarquer ce qui reſtoit d'hommes & de chevaux, & s'avança vers Damiette pour l'aſſiéger dans les formes. Tout-à-coup il vit cette ville toute en feu. Un inſtant après, quelques eſclaves Chrétiens vinrent lui apprendre que les infidèles, ſur le bruit de la mort de leur Soudan, avoient abandonné la ville, & l'avoient livrée aux flammes. Le ſaint roi fit promptement éteindre l'incendie ; entra dans la place en proceſſion, nuds pieds, nuë tête, & fit chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu de ſa victoire.

DANTZICK. (*ſiége de*) Staniſlas Leksinski, déja nommé roi de Pologne, en 1704, fut élu de nouveau, en 1733, de la maniere la plus légitime & la plus ſolemnelle. Mais l'empereur Charles VI fit procéder à une autre élection ; & le fils de Charles II, dernier roi, l'emporta ſur ſon concurrent. Staniſlas, pour ſoutenir ſon droit, alla ſe renfermer dans la ville de Dantzick. Le grand nombre, qui l'avoit choiſi, céda, ſans réſiſtance, au petit nombre qui lui étoit contraire. Dix mille Ruſſes firent diſparoître toute la nobleſſe Polonoiſe ; & bientôt, le monarque abandonné ſe vit aſſiégé dans ſon aſyle par le général Laſci, auquel ſuccéda preſqu'auſſi-tôt le ſa-

meux comte de Munich. Ce capitaine ouvre la tranchée au commencement de Mars 1734; s'empare du fort de Wechelſmunde & de pluſieurs autres ouvrages, & preſſe la ville de toutes parts. Cependant la France faiſoit quelqu'effort pour ſecourir le roi perſécuté. On fit partir une eſcadre avec quinze cens hommes commandés par un brigadier. Cet officier, quand il fut près de Dantzick, jugeant qu'il ſacrifieroit ſans fruit ſes ſoldats, alla relâcher en Danemarck. Le comte de Plélo, ambaſſadeur de France auprès du roi de Danemarck, vit avec indignation cette retraite qui lui paroiſſoit humiliante. C'étoit un jeune homme, qui joignoit à l'étude des belles-lettres & de la philoſophie des ſentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il réſolut de ſecourir Dantzick contre une armée redoutable, avec une poignée de ſoldats, ou de terminer ſa vie par une mort glorieuſe. Avant de s'embarquer, il écrivit à l'un des ſecrétaires d'Etat une Lettre qu'il finiſſoit par ces mots: « Je ſuis ſûr que je n'en revien-» drai pas. Je vous recommande ma femme » & mes enfans. » Il part; il arrive à la rade de Dantzick; il débarque; il s'avance ſur trois colomnes vers les retranchemens des Ruſſes; arrache les paliſſades; force les barrieres; eſt ſur le point d'entrer dans la ville. Les ennemis réſiſtent avec courage. Le comte & ſes guerriers redoublent d'efforts. La victoire chancele: enfin le brave Plélo tombe percé de coups, & périt, comme il l'avoit prévu. Ses ſoldats, animés de ſon eſprit, & que l'exemple de ſon intrépidité avoit transfor-

més en héros, ſe retranchent; fortifient leur camp; y ſoutiennent, pendant un mois, un ſiége & des combats continuels, & ne capitulent qu'au moment d'être forcés. Ils ſe rendent priſonniers de guerre. On les tranſporte auprès de Pétersbourg où l'impératrice de Ruſſie les fait traiter avec tous les égards que méritoit leur rare valeur. Le roi Staniſlas s'évada de Dantzick, & vit ſa tête miſe à prix par le comte de Munich, dans un pays libre, dans ſa propre patrie, au milieu d'une nation qui l'avoit placé ſur le thrône, ſuivant toutes les loix. Il fut obligé de ſe déguiſer en matelot, & n'échappa qu'à travers les plus grands dangers. La ville, réduite à la derniere extrémité, capitula bientôt, & ſe rendit, après un ſiége de cent trente-cinq jours.

DANUBE. (*combat ſur le*) Ce fleuve étoit glacé. Les Jazyges, auxquels l'empereur Marc-Aurele faiſoit la guerre, ayant pris la fuite, s'arrêterent ſur cette glace pour tomber de nouveau ſur les Romains. Ils croyoient remporter une victoire facile ſur un champ de bataille ſi peu ordinaire. En effet, les Romains eurent bien de la peine à ſe ſoutenir; mais, ayant jetté leurs boucliers, ils mirent le pied deſſus pour affermir leurs pas, & vinrent à bout d'enfoncer les Barbares. La fuite fut plus terrible encore que le combat. Le vainqueur ſaiſiſſoit le vaincu; & tous deux, faiſant des efforts, l'un pour retenir, l'autre pour échapper, ils reſtoient étendus ſur la glace. Enfin la valeur Romaine triompha, & très-peu de Jazyges purent éviter l'eſclavage ou la mort. *An 170 de J. C.*

DARA. (*bataille de*) 1. L'empereur Juſtinien, réſolu d'humilier l'orgueil de Cabade, roi des Perſes, nomma, l'an 530, le fameux Béliſaire généraliſſime de ſes troupes en Orient. Ce grand capitaine, ayant appris que quarante mille ennemis, commandés par Péroſe, entroient en Arménie pour aſſiéger Dara, fit camper ſes ſoldats aux portes de cette ville. Il n'avoit que vingt-cinq mille combattans; mais il ſçut ſuppléer à l'infériorité du nombre par la diſpoſition de ſon armée. A nn jet de pierre de Dara, il fit creuſer un foſſé, en réſervant des paſſages de diſtance en diſtance. Ce foſſé, d'abord parallèle aux murs de la ville, avançoit en ligne droite vers les ennemis par ſes deux extrémités, &, ſe repliant enſuite à droite & à gauche; s'étendoit au loin dans la plaine; enſorte que la rencontre de ces directions formoit autant d'angles droits. Béliſaire poſta ſur la gauche un bon nombre de cavaliers commandés par Buzès, avec trois cens Erules, ſous les ordres de Pharas, officier plein de valeur, entre le foſſé perpendiculaire aux murailles & une éminence. A leur gauche, juſtement à l'angle formé par l'aîle prolongée, il poſta Sunica & Augan, avec ſix cens cavaliers Huns, pour prendre l'ennemi à dos, ſi Buzès & Pharas étoient enfoncés. L'aîle droite étoit rangée de la même maniere, & fortifiée d'une partie de la cavalerie. La ligne parallèle aux murailles étoit bordée du reſte de la cavalerie & de toute l'infanterie. Béliſaire, l'ame de ce grand corps, étoit au centre. Au point du jour, les Perſes marcherent

aux Romains avec assurance. Mais, lorsqu'ils virent de près le bel ordre des ennemis, ils firent halte, & parurent surpris & embarrassés. Ils doublerent leurs rangs, & se partagerent en plusieurs colomnes, pour passer dans les intervalles du fossé. Le soleil avoit déja fourni la moitié de sa carriere, quand les Perses détacherent de leur aîle droite un grand corps de cavalerie, qui vint attaquer Buzès & Pharas. Ceux-ci reculerent pour les attirer en-deçà du fossé. Les Perses, trop impétueux, s'engagent dans le passage. Mais bientôt, craignant d'être enveloppés, ils regagnent à toute bride le gros de leur armée, laissant sur la place sept de leurs cavaliers. Pendant que les deux armées s'observoient, sans faire aucun mouvement, un jeune cavalier Perse, s'étant approché des Romains, défia le plus brave de le venir combattre. Personne n'acceptoit le défi, lorsqu'on vit entrer dans la plaine un cavalier inconnu à toute l'armée. C'étoit le baigneur de Buzès, nommé *André*, qui avoit été maître d'escrime à Constantinople. Il courut à l'ennemi, sans lui donner le tems de se reconnoître; &, l'ayant abbatu d'un coup de lance, il lui trancha la tête, au grand étonnement des Romains qui poussoient des cris de joie. Les Perses, confus de cet affront, firent partir le plus brave & le plus expérimenté de leurs cavaliers, déja avancé en âge, mais encore plein de vigueur, & d'une taille au-dessus de l'ordinaire. Il s'avança avec fierté, & proposa le même défi. Le nouveau Torquatus s'élance hors des rangs, & va, pique baissée, heur-

ter l'ennemi avec tant de furie, que la violence du choc renverſe & les chevaux & les deux cavaliers. Plus diſpos que ſon adverſaire, il ſe releve le premier; lui plonge ſon épée dans le corps, & le laiſſe ſans vie. Les Romains applaudiſſent à cette ſeconde victoire; & les Perſes, dans un morne ſilence, retournent à leur camp. Deux jours après, aux premiers rayons de l'aurore, les deux généraux rangerent leurs ſoldats en bataille, & les exhorterent à bien faire. Péroſe partagea ſes troupes en deux diviſions, l'une derriere l'autre, afin que, la premiere étant fatiguée, l'autre vînt prendre ſa place. Il mit en réſerve la cavalerie des Immortels, corps redoutable, & dont le nombre ne diminuoit jamais. Il ſe plaça lui-même à la tête du centre, & obſerva le moment de donner le ſignal. Sur le midi, les Perſes firent partir de leurs arcs une nuée de flèches. Les Romains y répondirent, & l'air en étoit obſcurci; mais les premiers, avoient l'avantage dans ce genre de combat. Les carquois étant épuiſés, on en vint aux coups de main, & la bataille fut terrible. La victoire incertaine paſſa long-tems de l'un à l'autre parti. Les bataillons étoient enfoncés tour-à-tour. Péroſe & Béliſaire, attentifs à tout, mettoient en œuvre toutes les reſſources de l'art. Enfin Péroſe fit marcher les Immortels. Les eſcadrons Romains reculerent d'abord à la vue de cette formidable cavalerie; mais Béliſaire les ayant fait ſoutenir par Sunica, cet officier intrépide pénètre juſqu'à la banniere des Perſes, & tue celui qui la porte. Bareſmane,

capitaine Perſan, renommé par ſa valeur, court en cet endroit, pour ſauver cette reſpectable enſeigne : Sunica le renverſe d'un coup de lance. La chute de ce guerrier jette l'épouvante parmi les Perſes. Ils fuient. Les Romains rapprochent leurs ailes ; les enveloppent, & en tuent cinq mille. Tout ſe débande du côté des Perſes. Les fantaſſins jettent leurs boucliers pour fuir plus légèrement: la plûpart ſont maſſacrés. Dans cet inſtant, Béliſaire, ſatisfait d'avoir appris aux Romains que l'ennemi n'étoit pas invincible, pour conſerver ſa victoire, fit ſonner la retraite. Cette action rabatit la fierté des Perſes. Ils n'oſerent hazarder une ſeconde bataille.

2. En 540, Choſroës, après avoir échoué devant Edeſſe, vint attaquer Dara. Après un aſſaut inutile, il fit creuſer une mine. Les habitans, avertis du danger, contre-minerent; tuerent les travailleurs, & rebuterent tellement le roi des Perſes par leur vive réſiſtance, que ce prince abandonna ſon entrepriſe. Il fut plus heureux en 573. Après un ſiége de ſix mois, durant lequel les habitans firent les plus généreux efforts, Choſroës ſe rendit maître de Dara qui, depuis ſoixante-ſept ans, avoit toujours été pour les Perſes un objet de jalouſie & d'inquiétude. La plûpart des citoyens périrent dans le maſſacre, en combattant juſqu'à la mort.

DÉCIME. (*bataille de*) Gélimer avoit déthrôné Hildéric, ſon frere, roi des Vandales, pour régner à ſa place. L'empereur Juſtinien envoya des députés à l'uſurpateur, pour l'engager à rendre la couronne à l'in-

fortuné monarque. Gélimer, loin de ſe rendre à ces ſollicitations, fit empriſonner ſon frere qui bientôt après fut mis à mort. L'empereur irrité lui fit déclarer la guerre, & envoya contre lui le célèbre Béliſaire. Gélimer, pour l'arrêter dans ſon paſſage, fit occuper par ſon frere Ammatas le défilé de Décime, à dix milles de Carthage. Enſuite il détacha ſon neveu Gibamond avec deux mille hommes, avec ordre de prendre les devants ſur la gauche, afin d'envelopper les Romains qui, en arrivant à Décime, ſe trouveroient enfermés entre la mer à leur droite, Ammatas devant eux, Gibamond à leur gauche, & derriere eux le gros de l'armée. Une diſpoſition ſi bien concertée auroit jetté Béliſaire dans un péril digne de ſon grand courage, ſans la précipitation d'Ammatas. Au lieu de venir avec toutes ſes forces, & de compaſſer ſa marche, pour n'arriver à Décime qu'au moment où l'armée Romaine s'engageroit dans le défilé, il ſe hâta de partir avec un eſcadron, après avoir ordonné au reſte de la cavalerie de le ſuivre; &, étant arrivé avant midi, lorſque les Romains étoient encore éloignés, il rencontra trois cens cavaliers commandés par un officier habile, appellé *Jean l'Arménien.* Il le charge incontinent; &, ſe laiſſant emporter par une ardeur téméraire, il ſe jette au milieu des ennemis; tue de ſa main douze des plus braves, & eſt enfin tué lui-même. Ses cavaliers prennent la fuite, & portent l'épouvante parmi les autres Vandales qui venoient les joindre en déſordre & par pelotons. Tous prennent la fuite

vers Carthage. Jean les pourſuit juſqu'aux portes de la ville ; &, dans cet eſpace de dix mille pas, il en fit un ſi grand carnage, qu'on auroit cru que les vainqueurs étoient du moins au nombre de vingt mille. Gibamond n'eut pas un ſort plus heureux. A deux lieues de Décime, il rencontra le détachement des Huns qui couvroient la gauche de Béliſaire. Le cavalier Hun, qui, ſuivant l'uſage de la nation, avoit le privilége héréditaire d'aller le premier à l'attaque, s'avança ſeul pour combattre ; &, comme les Vandales, étonnés de cette audace, demeuroient immobiles, il retourna vers les ſiens, en criant : « A moi, camarades ! Chargeons ces » agneaux timides ; c'eſt une proie qui n'at» tend qu'à être dévorée. » Les Huns fondent avec furie ſur les Vandales qui ſe débandent auſſi-tôt, & périſſent tous avec le neveu de Gélimer.

Les deux armées ignoroient également la défaite d'Ammatas & celle de Gibamond. Béliſaire, arrivé à une lieue & demie de Décime, trouva un terrein propre pour un campement. Il y logea ſon infanterie, & ſortit lui-même à la tête de ſes cavaliers, voulant reconnoître les forces de l'ennemi, avant que de livrer une bataille générale. Quelques eſcadrons ayant pris les devants, apperçurent, du côté du midi, une nuée de pouſſiere, au ſein de laquelle ils découvrirent bientôt toute la cavalerie Vandale. Auſſi-tôt ils en avertirent Béliſaire. En attendant l'arrivée du général, ils voulurent s'emparer d'un poſte avantageux. Mais les Vandales, précipitant leur

marche, tomberent ſur eux ; les enfoncerent & les mirent en déroute. Ç'en étoit fait des Romains, ſi Gélimer, qui venoit de trouver le cadavre de ſon frere, au lieu de lui rendre les derniers devoirs, eût marché ſur le champ contre leurs eſcadrons rompus & déconcertés de cette défaite. Mais il laiſſa échapper l'occaſion de vaincre, & donna à ſon ennemi le tems de ſe remettre. Béliſaire, qui ſe hâtoit d'arriver, ayant rencontré les fuyards, les rallie ; leur reproche leur lâcheté ; apprend le ſuccès de Jean l'Arménien ; s'inſtruit de la ſituation des lieux & de l'état des ennemis ; &, ſans perdre un moment, il court aux Vandales. Ceux-ci, mal en ordre & plus occupés des funérailles, que des diſpoſitions néceſſaires pour un combat, ne tiennent pas contre cette attaque imprévue. Ils ſe débandent : il en périt un grand nombre ; & la nuit ſeule mit fin au carnage. Gélimer prit la fuite ; & les Romains paſſerent la nuit, près de Décime, dans la joie & dans le repos. Cette premiere victoire de Béliſaire, en Afrique, fut remportée le 16 de Septembre de l'an 533 de J. C.

DÉLIE. (*bataille & ſiége de*) La huitieme année de la guerre du Péloponnèſe, les Athéniens & les Thébains ſe rencontrerent près de cette ville, en Béotie. Il s'y donna une grande bataille, où les Athéniens furent défaits & mis en fuite. Socrate s'y fit beaucoup d'honneur par ſon courage ; & Platon dit, dans un de ſes Dialogues, que, ſi tous avoient combattu comme ce grand philoſophe, Athènes auroit conſervé ſa gloire à

Délie.

Délie. Les Thébains vainqueurs assiégerent aussi-tôt la ville. Entre les machines qu'ils dresserent pour la battre, ils se servirent d'une longue piéce de bois, coupée en deux, puis creusée & rejointe, de sorte qu'elle ressembloit assez à une flûte. A l'un des bouts étoit attaché un long tuyau de fer, où pendoit une chaudiere; ensorte qu'avec de grands soufflets qu'on faisoit agir à l'autre bout, le vent, porté par le tuyau, allumoit un grand brasier dans la chaudiere remplie de charbons, de poix & de soufre. Cette machine, approchée des remparts, causa un si grand embrasement, qu'une grande partie fut consumée, & ouvrit la ville aux Thébains. *Avant J. C.* 424.

DELMINIUM. (*siége de*) Les Dalmates, autrefois sujets de Gentius, s'étoient rendus fort incommodes à leur voisins par leurs brigandages. Ceux-ci s'en plaignirent au sénat de Rome. On fit aussi-tôt partir des ambassadeurs qui furent mal reçus. On crut qu'un Consul, à la tête d'une bonne armée, seroit plus respecté de ces Barbares. Figulus entra dans leur pays, & avança tellement les choses, que son successeur Scipion Nasica n'eut, pour terminer la guerre, qu'à former le siége de Delminium, capitale du pays. Ce général prit la place; la rasa, & l'effaça pour toujours du nombre des cités; car aujourd'hui ce n'est plus qu'une bourgade isolée, nommée encore *Delminio*, sur le Drin, dans la Bosnie. *Avant J. C.* 155.

DÉMONT. (*prise du château*) Le prince de Conti vouloit attaquer le roi de Sardaigne

au milieu de ſes propres Etats. Mais, pour exécuter ce grand projet, il falloit braver mille obſtacles preſqu'invincibles, & franchir ces rochers eſcarpés qui ſéparent la Provence du Piémont. Il n'y avoit qu'un ſeul paſſage de trois toiſes, entre deux montagnes qui s'élevent juſqu'aux nuës. Le roi de Sardaigne avoit fait couler dans ce précipice la riviere de Sture, qui baigne la vallée de ſon nom. Trois digues de terre, peu éloignées l'une de l'autre, larges de douze pieds & de pareille hauteur, s'élevoient au-delà de la riviere. On les avoit renforcées par de gros pilotis & de groſſes pierres qui formoient un chemin-couvert; & elles étoient liées enſemble par un pont fort étroit, fermé par une forte grille de fer : c'eſt ce qu'on appelloit les *Barricades*. L'auguſte général des François, s'en étant approché, le 19 de Juillet 1744, fit une manœuvre digne de lui. Il commença par une fauſſe attaque en devant, pendant que deux détachemens pénétroient par des gorges, l'un à droite, & l'autre à gauche, pour aller prendre les Piémontois à dos, & les mettre entre trois feux. La garniſon, inſtruite par des Montagnards de la marche de ces deux corps, ne les attendit pas, & ſe retira précipitamment au fort Démont. Ainſi ce paſſage, qui paroiſſoit impoſſible, ſe fit librement, par un trait de ſageſſe digne d'Annibal, & ne coûta pas une goutte de ſang. Le prince marcha droit au fort Démont, château imprenable, bâti avec des frais immenſes ſur la tête d'un rocher iſolé, au milieu de la vallée de Sture. Il ne put réſiſter

à la valeur des François animés par la présence de leur illustre chef. Il fut emporté, le 13 d'Août; & toute la garnison fut faite prisonniere de guerre.

DÉNAIN. (*journée de*) Le prince Eugène, supérieur de vingt mille hommes à l'armée Françoise, & redoutable par neuf ans de victoires, formoit le siége de Landrecy, place peu forte, mais dont la prise lui ouvroit le chemin de la Champagne & de la Picardie. Le maréchal de Villars, allarmé des progrès rapides du général Allemand, se hâta de secourir la ville attaquée. Il renforça son armée, & s'approcha des lignes ennemies. Elles étoient formées avec tant d'art, tous les corps étoient si bien distribués, tous les postes étoient si sagement fortifiés, qu'il désespéra de réussir dans son projet. On vit, dans cette circonstance critique, par quels secrets & foibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Un curé & un conseiller de Douay, se promenant ensemble vers les quartiers des Impériaux, imaginerent les premiers qu'on pouvoit aisément attaquer Dénain & Marchiennes. Le Févre d'Orval (c'étoit le nom du conseiller) donna son avis à l'intendant de la province; celui-ci, au maréchal de Montesquiou, qui commandoit sous le maréchal de Villars. Le général l'approuva, & chercha les moyens de l'exécuter. D'abord ce projet lui parut impossible, parce que l'armée des Alliés, campée à Dénain, étoit trop proche. Mais un changement, qu'ils firent tout-à-coup dans leur disposition, le rendit

praticable ; & Villars réſolut de le tenter. Pour réuſſir, il s'agiſſoit de bien perſuader aux ennemis qu'ils ſeroient attaqués. Le 23 de Juillet 1712, le maréchal fit, ſur le ſoir, pluſieurs mouvemens ſagement combinés. Le prince Eugène, qui les examina, vit bien que tout l'effort des François tomberoit, le lendemain, à la pointe du jour, ſur ſes retranchemens. Il rapprocha ſon aîle droite, qui s'étendoit vers l'Eſcaut juſqu'au pont de Prouvy, & en renforça ſa gauche : c'étoit ce que demandoit l'habile Villars. Auſſi-tôt il fait défiler ſes troupes qui traverſent l'Eſcaut, ſur les huit heures du matin. Un foible détachement pouvoit les arrêter. Mais perſonne n'étoit en garde de ce côté-là ; & le prince ne fut averti qu'il avoit pris le change, que lorſque le mal fut ſans remede. La ligne de communication, par où paſſoient les convois, ſe trouva preſqu'abandonnée. Le grand camp retranché de Dénain fut attaqué ſur les deux heures après midi, & emporté en peu de tems. De dix-ſept bataillons qui le défendoient, à peine ſe ſauva-t-il quatre cens hommes. Le reſte fut pris, tué, ou noyé en voulant éviter la rencontre du vainqueur. Le duc d'Albermale, qui commandoit, deux princes de Naſſau, un prince de Holſtein, un prince d'Anhalt & tous les officiers ſe rendirent aux François. Dans ce moment, le prince Eugène arrive à la hâte avec quelques troupes. Il veut attaquer le pont de Prouvy, qui conduit à Dénain : il y perd ſept à huit cens hommes, & retourne dans ſon camp, après avoir été l'inutile témoin

de ſa défaite. Tous les poſtes vers Marchiennes, le long de la Scarpe, ſont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pouſſe à Marchiennes défendue par quatre mille hommes. On en preſſe le ſiége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait priſonniers, & qu'on prend avec eux plus de cent piéces de canon, & toutes les munitions de guerre ou de bouche, amaſſées par les ennemis pour la campagne. Landrecy fut délivrée; &, par cette victoire mémorable, le maréchal de Villars mérita d'être appellé par tous les ſiécles le ſauveur de la France, à laquelle il rendit toute ſa ſupériorité.

» A l'affaire de Dénain, dit le maréchal » de Saxe, M. de Villars étoit perdu, ſi le » prince Eugène eût marché à lui lorſqu'il » paſſoit la riviere en ſa préſence, en lui préſentant le flanc. Le prince ne put jamais ſe » figurer que le maréchal fit cette manœuvre » à ſa barbe; & c'eſt ce qui le trompa. Le » maréchal de Villars avoit très-adroitement » maſqué ſa marche. Le prince Eugène le » regarda & l'examina juſqu'à onze heures, » ſans y rien comprendre, avec toute ſon » armée ſous les armes. S'il avoit, dit-il, » marché en avant, toute l'armée Françoiſe » étoit perdue, parce qu'elle prêtoit le flanc, » & qu'une grande partie avoit déja paſſé » l'Eſcaut. Le prince Eugène dit à onze heures : Je crois qu'il vaut mieux aller dîner, » & fit retirer ſes troupes. A peine fut-il à » table, que milord d'Albermale lui fit dire » que la tête de l'armée Françoiſe paroiſſoit » de l'autre côté de l'Eſcaut, & faiſoit mine

» de vouloir l'attaquer. Il étoit encore tems » de marcher; &, ſi on l'eût fait, un grand » tiers de l'armée Françoiſe étoit perdu. Le » prince Eugène donna ſeulement ordre à » quelques brigades de ſa droite de ſe ren- » dre aux retranchemens de Dénain, à qua- » tre lieues de-là. Pour lui, il s'y tranſporta » à toutes jambes, ne pouvant encore ſe » perſuader que ce fût la tête de l'armée » Françoiſe. Enfin il l'apperçoit, & lui voit » faire ſa diſpoſition pour attaquer; &, dans » le moment, il jugea le retranchement perdu » & forcé. Il examina l'ennemi pendant un » moment, en mordant de dépit ſon gant; » & il n'eut rien de plus preſſé que de don- » ner ordre qu'on retirât la cavalerie de ce » poſte. Les effets que produiſit cette affaire » ſont inconcevables. Elle fit une différence » de plus de cent bataillons ſur les deux ar- » mées; car le prince Eugène fut obligé de » jetter du monde dans toutes les places voi- » ſines; & le maréchal de Villars, voyant » que les Alliés ne pouvoient plus faire de » ſiéges, tous les magaſins étant pris, tira » des garniſons voiſines plus de cinquante » bataillons qui groſſirent tellement ſon ar- » mée, que le prince Eugène, n'oſant plus » tenir la campagne, fut obligé de jetter tout » ſon canon dans le Queſnoi où il fut pris. »

DERPT. (*ſiége de*) Tandis que Charles XII ſoutenoit par ſes victoires la fortune de Staniſlas Leczinski qu'il avoit fait aſſeoir ſur le thrône de Pologne, à la place d'Auguſte II, électeur de Saxe, le Czar Pierre Alexiowits, qui avoit rendu ſes Moſcovites

guerriers, entreprit le ſiége de Derpt, ou Dorpt, ville forte, peu éloignée du lac Pépus. La place étoit vigoureuſement défendue par deux mille Suédois, ſous les ordres du ſieur Tuſenhauſen. Mais la perſévérance du légiſlateur de Ruſſie, & la diſette univerſelle où étoient les aſſiégeans, les forcerent de capituler, après un mois de réſiſtance, le 24 de Juillet 1704.

DERVAL. (*ſiége de*) Tandis que Breſt étoit bloquée par les troupes Françoiſes, en 1373, le connétable Du Gueſclin, pour faire diverſion, vint aſſiéger la ville de Derval, dont la forteresſe appartenoit au ſeigneur Robert de Knolles, gouverneur de Breſt. La vivacité des attaques & la vue d'un danger preſſant obligerent Derval à capituler. Elle promit de ſe rendre, ſi dans deux mois on ne venoit à ſon ſecours; & elle donna des ôtages. Knolles ſurvint; annulla cette capitulation, & ne ſongea qu'à ſe défendre. Le terme expiré, il refuſa d'ouvrir les portes. On menaça de faire mourir les ôtages: Knolles fit de ſemblables menaces. Enfin le duc d'Anjou, qui s'étoit rendu devant Derval, indigné de cette audace, condamna les ôtages à la mort. Mais on calma ce premier mouvement de fureur; & il alloit les mettre en liberté, lorſque le célèbre Cliſſon, homme dur, impitoyable, ſurvint & ralluma toute la fureur du Duc. « Meſſire Olivier, lui dit » ce prince, faites ce que bon vous ſem» ble. » A ces mots, Olivier envoie chercher le tranche-tête; fait conduire aux pieds des murailles ces déplorables victimes, &

les fait immoler à la vue des assiégés. Aussitôt on vit sortir des fenêtres de la forteresse un échafaud tout dressé, sur lequel on traîna trois chevaliers & un écuyer, dont on fit voler les têtes dans les fossés, en présence des François. Dans le même instant, on fait une sortie. Il se donne aux barrieres un combat sanglant, dans lequel Clisson est dangereusement blessé du premier trait lancé par les assiégés. Ensuite les François se retirent.

DETHMOLD. (*bataille de*) C'est ainsi que la plûpart des sçavans nomment le lieu où Varus fut défait par les Germains, & que Tacite appelle *Teutoburgiensis Saltus*, c'est-à-dire « le Défilé de Teutoburgium. » P. Quintilius Varus commandoit pour les Romains dans la Germanie. Doux, modéré, tranquille, peu soupçonneux, génie borné, crédule & excessivement avare, il pilla autant qu'il lui fut possible les peuples de sa province, également pauvres & fiers, & à qui les exactions étoient doublement odieuses, & par le tort qu'en souffroit leur modique fortune, & comme preuves d'une servitude qui flétrissoit leur gloire. Pendant qu'il aigrissoit ainsi ces intraitables courages, il ne songeoit en aucune maniere à se garantir de leur ressentiment. Au contraire, il s'étoit mis dans l'esprit le dessein d'adoucir & de policer leurs mœurs. Dans cette idée, il traitoit la Germanie comme une province paisible. Mais Arminius, jeune seigneur de la premiere noblesse, plein de courage, & indigné de voir sa patrie dans un honteux esclavage, cherchoit à rompre ses fers, pen-

tant que le gouverneur Romain employoit tout pour les rendre éternels. Comme il avoit un accès libre auprès de Varus, il s'insinua dans son esprit, & lui fit croire qu'il étoit adoré des Germains. Tandis qu'il le flatoit par ces belles paroles, il formoit son plan, & prenoit les mesures les plus sages pour surprendre les Romains & les tailler en piéces. Lorsque le moment fut venu, la révolte éclata dans les cantons les plus éloignés. Varus, avec trois légions, marcha contre les rebelles; & Arminius resta derriere lui, promettant de lui amener incessamment un puissant renfort. Mais bientôt il l'atteignit dans des défilés environnés de bois & de montagnes, & tomba tout-à-coup sur les Romains qui résisterent d'abord avec courage. Après avoir perdu beaucoup de monde, ils furent obligés de plier & de se retirer sur une petite hauteur où ils se retrancherent. Ce fut pour eux une foible défense. Les vainqueurs les attaquerent avec une nouvelle furie. Varus fut blessé dans ce second combat; &, ne voyant aucune ressource, il se perça lui-même de son épée. Sa mort acheva de décourager les Romains. Enveloppés par les Barbares; fatigués par la difficulté des lieux; pris comme au piége, un grand nombre se tuerent de leurs propres mains: d'autres allerent chercher la mort au milieu des bataillons ennemis. La plûpart, vaincus par l'assemblage de tant de maux, & amollis par l'exemple d'un officier nommé *Cëionius*, mirent les armes bas, & se rendirent à discrétion. Arminius, abusant de sa victoire avec toute l'insolence d'un Barbare,

les fit tous mourir avec la derniere inhumanité. Les drapeaux, les aigles des légions tomberent entre les mains des Barbares, qui, en ſe retirant, laiſſerent ſur le champ de bataille les témoignages ſanglans de leur triomphe. Jamais nouvelle ne cauſa tant de douleur à Rome. Auguſte prit le deuil; &, dans les tranſports de ſon déſeſpoir, il crioit ſouvent: » Varus, rends-moi mes légions! » *La 9e année de l'ère chrétienne.*

DETTINGUE. (*bataille de*) Le combat de Dettingue eſt la ſeule action de la campagne de 1743 en Allemagne, où la France & l'Angleterre meſurerent leurs forces. Le maréchal-duc de Noailles commandoit les François; & le roi George II étoit à la tête d'une armée qu'on faiſoit monter à ſoixante mille hommes. Voici de quelle maniere M. de Voltaire, qu'on nous ſçaura gré de citer ſouvent, détaille les circonſtances de cette célèbre bataille livrée le 13 de Juin.

» Le roi d'Angleterre s'étoit poſté dans » Aſchaffembourg, ville ſur le Mein, qui ap» partient à l'électeur de Mayence. Il avoit fait » cette démarche, malgré le comte de Stairs, » ſon général, & commençoit à s'en repen» tir. Il y voyoit ſon armée bloquée & affa» mée par le maréchal de Noailles. Le ſoldat » fut réduit à la demi-ration par jour. On » manquoit de fourrages au point qu'on pro» poſa de couper les jarrets aux chevaux. On » l'auroit fait, ſi l'on étoit reſté encore deux » jours dans cette poſition. Le roi d'Angle» terre fut obligé enfin de ſe retirer pour aller » chercher des vivres à Hanau, ſur le chemin

» de Francfort ; mais en ſe retirant, il étoit
» expoſé aux batteries du canon ennemi,
» placé ſur la rive du Mein. Il falloit faire
» marcher en hâte une armée que la diſette
» affoibliſſoit, & dont l'arriere-garde pouvoit
» être accablée par l'armée Françoiſe ; car le
» maréchal de Noailles avoit eu la précau-
» tion de jetter des ponts entre Dettingue &
» Aſchaffembourg, ſur le chemin de Hanau ;
» & les Anglois avoient joint à leurs fautes
» celle de laiſſer établir ces ponts. Au milieu
» de la nuit, le roi d'Angleterre fit décam-
» per ſon armée dans le plus grand ſilence,
» & hazarda cette marche précipitée & dan-
» gereuſe à laquelle il étoit réduit. Le maré-
» chal de Noailles voit les Anglois qui ſem-
» blent marcher à leur perte dans un chemin
» étroit, entre une montagne & la riviere.
» Il ne manque pas d'abord de faire avancer
» tous les eſcadrons compoſés de la Maiſon
» du Roi, de Dragons & de Huſſards, vers le
» village de Dettingue, devant lequel les
» Anglois devoient paſſer. Il fait défiler ſur
» deux ponts quatre brigades d'infanterie avec
» celles des Gardes-Françoiſes. Ces troupes
» avoient ordre de reſter poſtées dans le vil-
» lage de Dettingue, en-deçà d'un ravin pro-
» fond. Elles n'étoient point apperçues des
» Anglois ; & le maréchal voyoit tout ce que
» les Anglois faiſoient. M. de Vallière, lieu-
» tenant-général, homme qui avoit pouſſé
» le ſervice de l'artillerie auſſi loin qu'il peut
» aller, tenoit ainſi dans un défilé les enne-
» mis entre deux batteries qui plongeoient
» ſur eux du rivage. Ils devoient paſſer par un

» chemin creux qui eſt entre Dettingue & un
» petit ruiſſeau. On ne devoit fondre ſur eux
» qu'avec un avantage certain dans un terrein
» qui devenoit un piége inévitable. Le roi
» d'Angleterre pouvoit être pris lui-même :
» c'étoit un de ces momens déciſifs, qui ſem-
» bloient devoir mettre fin à la guerre. Le
» maréchal recommanda au duc de Gram-
» mont, ſon neveu, lieutenant-général &
» colonel des Gardes, d'attendre, dans cette
» poſition, que l'ennemi vînt lui-même ſe li-
» vrer. Il alla malheureuſement reconnoître
» un guet pour faire encore avancer la cava-
» lerie. La plûpart des officiers diſoient qu'il
» eût mieux fait de reſter à la tête de l'armée
» pour ſe faire obéir. Il envoya faire occuper
» le poſte d'Aſchaffembourg par cinq briga-
» des ; de ſorte que les Anglois étoient pris
» de tous côtés. Un moment d'impatience
» dérangea toutes ces meſures.

» Le duc de Grammont crut que la pre-
» miere colomne ennemie étoit déja paſſée,
» & qu'il n'y avoit qu'à fondre ſur une arriere-
» garde qui ne pouvoit réſiſter. Il fit paſſer le
» ravin à ſes troupes. Quittant ainſi un ter-
» rein avantageux où il devoit reſter, il
» avance avec le régiment des Gardes, &
» celui de Noailles infanterie, dans une petite
» plaine qu'on appelle *Champ des coqs*. Les
» Anglois, qui défiloient en ordre de bataille,
» ſe formerent bientôt. Par-là les François, qui
» avoient attiré les ennemis dans le piége,
» y tomberent eux-mêmes. Ils attaquerent les
» ennemis en déſordre, & avec des forces
» inégales. Le canon que M. de Valliere avoit

» établi le long du Mein, & qui foudroyoit » les ennemis par le flanc, & ſur-tout les » Hanovriens, ne fut plus d'aucun uſage, » parce qu'il auroit tiré contre les François » même. Le maréchal revint dans le mo- » ment qu'on venoit de faire cette faute.

» La Maiſon du Roi à cheval, les Carabi- » niers enfoncerent d'abord par leur impé- » tuoſité deux lignes entieres d'infanterie; » mais ces lignes ſe reformerent dans le mo- » ment, & envelopperent les François. Les » officiers du régiment des Gardes marche- » rent hardiment à la tête d'un corps aſſez » foible d'infanterie : vingt & un de ces of- » ficiers furent tués ſur la place; autant furent » dangereuſement bleſſés. Le régiment des » Gardes fut mis dans une déroute entiere. » Le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, » le prince de Clermont, le comte d'Eu, le » duc de Penthièvre, malgré ſa grande jeu- » neſſe, faiſoient des efforts pour arrêter le » déſordre. Le comte de Noailles eut deux » chevaux de tués ſous lui. Son frere, le duc » d'Ayen, fut renverſé.

» Le marquis de Puyſégur, fils du maréchal » de ce nom, parloit aux ſoldats de ſon ré- » giment; couroit après eux; rallioit ce » qu'il pouvoit, & en tua de ſa main quel- » ques-uns qui ne vouloient plus ſuivre, & » qui crioient : Sauve qui peut ! Les princes » & les ducs de Biron, de Luxembourg, de » Richelieu, de Péquigni-Chevreuſe, ſe met- » toient à la tête des brigades qu'ils rencon- » troient, & s'enfoncerent dans les lignes des » ennemis. D'un autre côté, la Maiſon du

» Roi & les Carabiniers ne ſe rebutoient » point. On voyoit ici une troupe de Gen- » darmes ; là une compagnie des Gardes, » cent Mouſquetaires dans un autre endroit ; » des compagnies de Cavalerie s'avançant » avec des Chevaux-légers ; d'autres, qui » ſuivoient les Carabiniers ou les Grenadiers » à cheval, & qui couroient aux Anglois, le » ſabre à la main, avec plus de bravoure que » d'ordre. Il y en avoit ſi peu, qu'environ » cinquante Mouſquetaires, emportés par leur » courage, pénétrerent dans le régiment de » cavalerie de milord Stairs. Vingt-ſept offi- » ciers de la Maiſon du Roi à cheval périrent » dans cette confuſion, & ſoixante-ſix furent » bleſſés dangereuſement. Le comte d'Eu, » le comte d'Harcourt, le comte de Beuvron, » le duc de Boufflers furent bleſſés. Le comte » de la Motte-Houdancourt, chevalier d'hon- » neur de la reine, eut ſon cheval tué ; fut » foulé long-tems aux pieds, & remporté » preſque mort. Le marquis de Gontaut eut » le bras caſſé. Le duc de Rochechouart, » premier gentilhomme de la chambre, ayant » été bleſſé deux fois, & combattant encore, » fut tué ſur la place. Les marquis de Sabran, » de Fleuri, le comte d'Eſtrade, le comte » de Roſtaing, y laiſſerent la vie. Parmi les ſin- » gularités de cette triſte journée, on ne doit » pas omettre la mort d'un comte de Bouf- » flers, de la branche de Remiancourt. C'é- » toit un enfant de dix ans & demi. Un coup » de canon lui caſſa la jambe. Il reçut le coup ; » ſe vit couper la jambe, & mourut avec un » égal ſang-froid. Tant de jeuneſſe & tant de

» courage attendrirent tous ceux qui furent » témoins de ſon malheur. La perte n'étoit pas » moins conſidérable parmi les officiers An- » glois. Le roi d'Angleterre combattoit à pied » & à cheval, tantôt à la tête de la cavale- » rie, tantôt à celle de l'infanterie. Le duc » de Cumberland fut bleſſé à ſes côtés. Le » duc d'Aremberg, qui commandoit les Au- » trichiens, reçut une balle de fuſil au haut » de la poitrine. Les Anglois perdirent plu- » ſieurs officiers généraux. Le combat dura » trois heures; mais il étoit trop inégal. Le » courage ſeul avoit à combatre la valeur, le » nombre & la diſcipline. Enfin le maréchal » de Noailles ordonna la retraite.

» Le roi d'Angleterre dîna ſur le champ de » bataille, & ſe retira enſuite, ſans même ſe » donner le tems d'enlever tous ſes bleſſés, » dont il laiſſa environ ſix cens, que le lord » recommanda à la généroſité du maréchal » de Noailles. Les François les recueillirent » comme des compatriotes. Les Anglois & eux » ſe traitoient en peuples qui ſe reſpectoient. » Les deux généraux s'écrivirent des lettres » qui font voir juſqu'à quel point on peut » pouſſer la politeſſe & l'humanité au milieu » des horreurs de la guerre.

» Cette grandeur d'ame n'étoit pas parti- » culiere au comte de Stairs & au duc de » Noailles. Le duc de Cumberland ſur-tout fit » un acte de généroſité, qui doit être tranſmis » à la poſtérité. Un Mouſquetaire, nommé » *Girardeau*, bleſſé dangereuſement, avoit » été porté près de ſa tente. On manquoit de » chirurgiens, aſſez occupés ailleurs. On al-

» loit panſer le prince à qui une balle avoit » percé les chairs de la jambe : Commen- » cez, dit-il, par ſoulager cet officier Fran- » çois. Il eſt plus bleſſé que moi. Il manque- » roit de ſecours, & je n'en manquerai pas.

» Au reſte, la perte fut à-peu-près égale » dans les deux armées. Il y eut, du côté des » Alliés, deux mille deux cens trente-un hom- » mes, tant tués que bleſſés. On ſçut ce calcul » par les Anglois qui rarement diminuent » leur perte, & n'augmentent guères celle » de leurs ennemis. Les François ſouffrirent » une grande perte, en faiſant avorter le fruit » des plus belles diſpoſitions par cette ardeur » précipitée, & cette indiſcipline, qui leur » avoit fait perdre autrefois les batailles de » Poitiers, de Crécy, d'Azincourt. »

A ce récit, M. de Voltaire ajoûte qu'ayant vu, ſix ſemaines après la journée de Dettingue, le comte de Stairs à la Haye, il prit la liberté de lui demander ce qu'il penſoit de cette bataille. « Je penſe, lui répondit le gé- » néral, que les François ont fait une grande » faute, & nous deux. La vôtre a été de ne » ſçavoir pas attendre. Les deux nôtres ont » été de nous mettre d'abord dans un danger » évident d'être perdus, & enſuite de n'avoir » pas ſçu profiter de la victoire. »

DEUKALÉ. (*priſe de*) Les Arabes de Fez & de Maroc ne ſupportoient qu'à regret le joug d'Abdoulmoumen. Ils ſe révolterent, en 1149, & ſe réfugierent dans la ville de Deukalé, place forte, bâtie ſur un terrein pierreux & inégal. Les rebelles dreſſerent une embuſcade ſur le chemin qui conduiſoit à cette

ville ;

ville ; mais le monarque Africain, trop habile pour se laisser surprendre, se présenta devant la place, par un endroit tout opposé. Deukalé fut emportée d'assaut ; & les habitans furent passés au fil de l'épée. L'on y fit un si grand nombre d'esclaves, qu'une fille ne valoit qu'une drachme d'or.

DÉVENTER. (*siége de*) Le prince Maurice continuoit toujours ses conquêtes, & usoit en héros de sa fortune. Après la reddition de plusieurs villes, il entreprit le siége de Déventer située sur l'Yssel ; &, s'étant avancé vers cette place, le 31 de Mai 1591, il l'investit des deux côtés de la riviere sur laquelle il jetta deux ponts, afin d'assurer la communication de ses quartiers, & de couper en même tems tout secours aux assiégés. On avança les tranchées, & l'on établit trois batteries. La premiere & la plus forte tiroit sur la partie de l'enceinte qui étoit au long de la riviere. Elle fut si bien servie que, dès la premiere décharge, elle renversa plus de cent brasses de la muraille. Les assiégés se couvrirent aussi-tôt d'une coupure qu'ils formerent derriere ses ruines. Ces braves soldats se défendoient avec le plus grand courage ; mais, leur chef ayant été dangereusement blessé, ils n'oserent plus résister, & se rendirent, le 10 de Juin, à des conditions avantageuses.

DIMALE. (*prise de*) Démétrius de Pharos, oubliant les bienfaits des Romains, avoit ravagé les terres qu'ils possédoient en Illyrie. La république, pour punir cette noire ingratitude, lui déclara la guerre. Le consul Emi-

lius, pere de celui qui vainquit Perſée, roi de Macédoine, ouvrit la campagne par le ſiége de Dimale, place forte, qui paſſoit pour imprenable. Les ouvrages furent pouſſés avec tant d'ardeur, que, le ſeptieme jour, la ville fut emportée d'aſſaut. Cette victoire abbatit la fierté de Démétrius, qui s'alla réfugier dans Pharos. *219 avant J. C.*

DINAMOUD. (*ſiége de*) Les Polonois, ayant manqué Riga, en 1700, tournerent leurs forces contre Dinamoud, ou Dunemud, forteresse conſidérable, qui défend le port de Riga, à quatre lieues au-deſſous, & ſur le golfe de Finlande. Le général Flemming forma ce ſiége avec trois mille hommes. Mais le colonel Budberg, qui commandoit dans la place, où il n'y avoit que cinq cens hommes de garniſon, repouſſa ſi vigoureuſement les ennemis, dès la premiere attaque, qu'il en tua quinze cens; en fit cent priſonniers, & n'eut lui-même que ſix vingts hommes tués ou bleſſés. Cependant ce ſuccès, qui ſembloit donner de ſi belles eſpérances, n'empêcha point les Polonois de ſe rendre maîtres de Dinamoud, dont le gouverneur, qui manquoit de vivres, fut obligé de capituler. La garniſon ſortit avec tous les honneurs de la guerre.

DINANT. (*ſiéges de*) 1. Les foibles, pour leur bonheur, ne devroient jamais oublier leur foibleſſe. Mais on ne voit que trop ſouvent des peuples, ſans puiſſance & ſans forces, courir à leur perte, en bravant aveuglément des princes redoutables. Depuis longtems, les citoyens de Dinant, excités par le

roi Louis XI, s'emportoient à d'indignes outrages contre le duc de Bourgogne & le comte de Charolois, ſon fils. Au milieu d'un foſſé bourbeux, ils éleverent ſur une eſpece d'eſtrade une repréſentation de ce prince, & crioient aux Bourguignons: « Voici le ſiége » du grand Crapaud votre Duc! » Les villes voiſines les exhorterent à ceſſer ces horreurs. Ils firent pendre le meſſager. On leur envoya un jeune enfant, chargé d'une Lettre, dans l'idée qu'ils reſpecteroient ſon innocence. Ils le déchirerent en piéces. Enfin le comte de Charolois, frémiſſant d'indignation, vint châtier ces furieux d'une maniere terrible. Son artillerie nombreuſe, qui grondoit jour & nuit, foudroya tous les édifices. En trois jours, les murailles furent ouvertes de tous côtés; & les tours, ébranlées juſqu'aux fondemens, paroiſſoient prêtes à s'écrouler. La garniſon épouvantée prit la fuite. Les habitans, réduits à leur propre foibleſſe, ouvrirent les yeux; reconnurent leur folie; offrirent de ſe rendre. Le Comte les renvoya, ſans les entendre. Il alloit donner un aſſaut général. Ils ne voulurent point inſiſter, & ils ouvrirent leurs portes. Le Comte y entra; livra la ville au pillage, durant trois jours, après leſquels il y fit mettre le feu. On attacha deux à deux huit cens citoyens; & on les précipita tous à la fois dans les flots de la Meuſe. Tout le reſte fut envoyé à Liége, l'an 1466.

2. Dinant ſe releva, dans la ſuite, par les ſoins des Liégeois, & devint une place importante. En 1674, le général Spork, qui commandoit les ennemis de la France, la

prit, le 18 de Novembre. Le château, qu'il attaqua sur le champ, ne put tenir long-tems contre cette activité, cette valeur qui, de valet de tambour, l'avoit placé à la tête des troupes impériales. Dinant fut repris par les François, l'année suivante, après six jours de tranchée ouverte. Le duc de Créqui les conduisoit.

DIVICOTTEY. (*prise de*) Après la conquête de Gondelour, en 1759, M. de Lally, encouragé par le succès, entreprit celle de Divicottey, l'une des principales villes de la domination Angloise dans les Indes. La place ne fit pas une longue résistance; & le capitaine François, sans perdre beaucoup de monde, força la garnison à se rendre prisonniere de guerre.

DOESBOURG. (*prise de*) Le comte de Leicester, général de l'armée Angloise dans les Pays-bas, voulant empêcher la prise de Rhinberg par le prince de Parme, marcha contre Zutphen. Mais, avant d'assiéger cette ville, il crut devoir s'emparer de Doësbourg, place voisine, petite, mais forte, & défendue par trois cens hommes d'infanterie Wallone. La tranchée fut à peine ouverte, & l'artillerie en état de tirer, que les assiégés traiterent de la reddition de la ville, & la remirent au Comte, le 13 de Septembre 1586.

DOL. (*siége de*) Henri II, roi d'Angleterre, sur la fin d'un règne fort glorieux, se vit en proie aux révoltes du jeune Henri, son fils. Ce jeune prince, qu'il avoit fait asseoir avec lui sur son trône, voulut régner du vivant de son pere; &, soutenu de Louis VII,

roi de France, il ſe mit à la tête d'une armée, & ſe diſpoſa à faire la guerre à celui qui lui avoit donné la vie & la couronne. Bientôt le vieux monarque ſe vit abandonné de ſa famille; mais il ne s'abandonna pas lui-même. Ses thréſors immenſes le mirent en état de prendre à ſa ſolde vingt mille Brabançons, ſoldats déterminés, brigands de profeſſion, » pillards, dit un ancien auteur, voleurs, » larrons, infâmes, diſſolus, excommuniés. » Ils ardoient les monaſteres & les égliſes; » tourmentoient les prêtres & les religieux, » (c'étoit un grand crime dans ce ſiécle); » les appelloient *Cantatours* par dériſion, & » leur diſoient, quand ils les battoient, *Can-* » *tatours*, *Canter*, & puis leur donnoient » grands buffes & groſſes gouces.» Ce fut avec de telles troupes que le roi d'Angleterre fit attaquer la ville de Dol, en 1173. Les chefs des révoltés de Bretagne, le comte de Cheſter & le ſeigneur de Fougères s'y étoient enfermés. Le monarque les ſerra de ſi près; donna des aſſauts ſi furieux; ſes troupes firent de ſi grands efforts, que la place ouvrit ſes portes; & les rebelles ſe remirent à la diſcrétion du vainqueur avec toute la garniſon.

DOLE. (*priſes de*) 1. Louis XI, ayant déclaré la guerre à l'empereur Maximilien, donna ordre à Chaumont d'Amboiſe, capitaine habile, d'entrer dans la Franche-Comté. Ce général pénètre juſqu'à Dole; ſurprend & taille en piéces les milices bourgeoiſes de cette ville qu'il aſſiége auſſi-tôt. Les hiſtoriens de la province, dont on peut ſans crime récuſer le témoignage, aſſurent que les François,

repouſſés à toutes les attaques, auroient été forcés d'abandonner leur entrepriſe, ſi la garniſon, preſque toute compoſée d'étrangers, n'eût trahi l'ardeur victorieuſe des bourgeois, & livré la place aux aſſiégeans. Ils racontent que, dans une ſortie pratiquée à deſſein, les François s'introduiſirent dans la ville, ſans être reconnus, pénétrerent juſques dans la place des Arènes, & commencerent à crier : « Ville gagnée ! » Que, maîtres des portes, & déja répandus dans tous les quartiers, ils maſſacrerent impitoyablement les citoyens ; que ces généreuſes victimes d'une fureur brutale ſe défendirent juſqu'au dernier ſoupir, & ne périrent qu'après s'être vengés d'un ennemi barbare. Les vainqueurs ont donné du crédit à ce récit, en mettant le feu à la ville qui fut réduite en cendres, l'an 1479. Les titres des familles & les regiſtres publics furent conſumés dans cet incendie.

2. En 1668, Louis XIV forma le projet de conquérir la Franche-Comté. Jamais peut-être entrepriſe ne fut plus digne de ce grand monarque ; & jamais on ne vit à la fois tant d'éclat, tant d'activité, tant de ſageſſe & de prudence. Au mois de Janvier, on vit des troupes marcher de tous côtés ; aller & revenir ſur les chemins de la Champagne, dans les Trois-Evêchés. Des trains d'artillerie, des chariots de munitions s'arrêtoient, ſous divers prétextes, dans la route qui mene de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France étoit remplie de mouvemens dont on ignoroit la cauſe. Les étrangers, par intérêt, & les courtiſans, par curioſité, s'épuiſoient en con-

jectures. L'Allemagne étoit allarmée. L'objet de ces préparatifs & de ces démarches irrégulieres étoit inconnu à tout le monde. Jamais le ſecret dans les conſpirations n'a été mieux gardé qu'il le fut dans cette expédition du plus grand roi qui fût alors ſur la terre. Enfin, le 2 de Février, il part de Saint-Germain, avec le jeune duc d'Enguien, fils du Grand-Condé. Il arrive à Dijon. Le même jour, vingt mille hommes, aſſemblés de vingt routes différentes, ſe trouvent en Franche-Comté, à quelques lieues de Beſançon; & le vainqueur de Rocroi paroît à leur tête, ayant pour ſon principal lieutenant-général Bouteville-Montmorenci, devenu duc de Luxembourg, ſon ami, ſon éleve, digne de partager ſes travaux & ſa gloire. Le premier attaque Beſançon. Le ſecond inveſtit Salins. Ces deux villes ne tiennent pas un jour. Elles ouvrent leurs portes, ne demandant, pour capitulation, que la conſervation d'un ſaint Suaire fort révéré dans Beſançon; ce qu'on n'eut pas de peine à leur accorder. Le roi, inſtruit de ces ſuccès, accourut auſſi-tôt ſe montrer à la Fortune qui faiſoit tout pour lui. Dole fut la ſeule ville qui parut vouloir ſoutenir un ſiége. Le monarque va l'aſſiéger en perſonne. La place étoit réputée forte. Le comte de Montrevelle, homme de grand courage & d'une fidélité reconnue, la défendoit avec quatre cens ſoldats & les citoyens. La tranchée ne fut point pouſſée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes Volontaires, qui ſuivoient le roi, courut attaquer la contreſcarpe, pendant

qu'une quarantaine de Mouſquetaires ſe jettoient dans le chemin-couvert. Le prince de Condé admira leur audace. Il les fit ſoutenir à propos, & partagea leur péril pour les en tirer. « Ce prince étoit par-tout avec ſon fils, » dit M. de Voltaire, & venoit enſuite rendre compte de tout au roi, comme un » officier qui auroit eu ſa fortune à faire. Le » roi, dans ſon quartier, montroit plutôt la » dignité d'un monarque dans ſa cour, qu'une » ardeur impétueuſe, qui n'étoit pas néceſſaire. » Tout le cérémonial de Saint-Germain étoit » obſervé. Il avoit ſon petit-coucher, ſes » grandes, ſes petites entrées, une ſalle des » audiences dans ſa tente. Il ne tempéroit le » faſte du thrône, qu'en faiſant manger à ſa » table ſes officiers généraux & ſes aides-de-» camp. On ne lui voyoit point, dans les » travaux de la guerre, ce courage emporté » de François I & de Henri IV, qui cherchoient toutes les eſpeces de dangers. Il ſe » contentoit de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour » lui avec ardeur. » Dole ouvrit ſes portes, le 14 de Février, le quatrieme jour du ſiége. Cette conquête acheva celle de toute la province qui, en moins de trois ſemaines, fut ſoumiſe à la domination Françoiſe. Le conſeil d'Eſpagne, ſurpris, indigné du peu de réſiſtance, écrivit au gouverneur, « que le » roi de France auroit dû envoyer ſes laquais » prendre poſſeſſion de ce pays, au lieu d'y » aller en perſonne. » Louis XIV rendit la Franche-Comté par la paix d'Aix-la-Chapelle.

3. Elle reſta ſous la puiſſance de l'Eſpa-

gne, jusqu'en 1674, que, la guerre ayant recommencé, Louis voulut devenir une seconde fois conquérant de cette belle province. Ses armées commencerent à agir. Il vint les animer par sa présence. Une terreur panique tomba sur tout le pays. Gray, Vesoul, Besançon, Salins, furent emportées. Dole fut encore assiégée. Elle se défendit, durant sept jours, & ne se rendit que le 6 de Juin; de sorte qu'au bout de six semaines, toute la Franche-Comté fut soumise au roi. Elle est restée à la France, & semble y être pour jamais annexée. « Monument de la foiblesse du ministere Autrichien-Espagnol, & de la force de celui de Louis XIV! »

DORMEILLE. (*bataille de*) Il sembloit que la discorde étoit naturelle aux descendans du grand Clovis; & toujours la vengeance ou la cupidité armoit ces princes l'un contre l'autre. L'an 599, Clotaire II, que ses premiers succès avoient enyvré, recommença la guerre contre les rois de Bourgogne, & rencontra leur armée près du village de Dormeille dans le Gâtinois. Le combat fut des plus meurtriers de part & d'autre. Dans le fort de la mêlée, on vit, dit-on, un ange, l'épée à la main; mais on ne nous apprend pas pour qui l'esprit céleste combattoit. Ce fut sans doute pour les princes Bourguignons, puisque l'orgueilleux Clotaire fut obligé de prendre la fuite, & de demander la paix.

DOUAY. (*siége de*) Le prince Eugène s'étoit rendu maître de Douay, en 1710. Deux ans après, le maréchal de Villars forma le siége de cette ville, défendue par une gar-

niſon de quatre mille hommes, ſous les ordres du ſieur Honſpeck, officier plein de valeur. Les Etats de Hollande venoient de dépenſer douze cens mille livres pour augmenter les fortifications de la place. Le général François la foudroya, jour & nuit. Des rues entieres furent abîmées par les bombes, & la plûpart des maiſons criblées par le canon. Le 27 d'Août, le fort de Scarpe ſe rendit, après treize jours de réſiſtance. Le prince Eugène, allarmé du progrès des François, accourut au ſecours de la place; mais à peine eut-il vu leurs retranchemens, qu'il ſe retira, ſans rien entreprendre. La ville, abandonnée à ſes propres forces, & vivement preſſée, ouvrit enfin ſes portes, le 8 de Septembre, vingt-quatrieme jour de tranchée ouverte. La garniſon & ſon chef ſe rendirent priſonniers de guerre.

DOUVRES. (*ſiége de*) L'exceſſive cruauté de Jean-ſans-Terre avoit révolté tous les barons Anglois. Ils implorerent le ſecours de la France, & offrirent la couronne d'Angleterre à Louis, fils de Philippe-Auguſte. Ce prince, malgré les anathêmes de la cour de Rome, que le roi Jean avoit gagnée, s'embarqua ſur une flotte de ſept cens vaiſſeaux; prit terre à Sandwick, & ſoumit d'abord toute la province de Kent, excepté Douvres, dont il forma le ſiége. La place, défendue par le brave Hubert du Bourg, étoit pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire pour une opiniâtre réſiſtance. Louis mit en uſage les offres les plus éblouiſſantes pour gagner le commandant. Elles ne furent pas plus heureuſes que les efforts qu'il fit pour le réduire par la force.

Du Bourg par ſon courage rebuta la valeur des François, & les contraignit de lever le ſiége, l'an 1216.

DRÉPANE. (*bataille de*) Durant le ſiége de Lilybée, le conſul P. Claudius Pulcher, homme vain & fier de ſa nobleſſe, voulut ſurprendre Adherbal dans Drépane. Il étoit perſuadé que ce général Carthaginois, après les pertes que venoient de faire les Romains, ne pourroit s'imaginer qu'ils ſongeaſſent à ſe mettre en mer. Mais il avoit à faire à un homme actif & appliqué, dont il ne put tromper la vigilance, qui ne lui laiſſa pas à lui-même le tems de ranger ſes vaiſſeaux en bataille, & qui l'attaqua vivement, pendant que la flotte étoit encore en déſordre & en confuſion. La victoire fut complette, du côté des Carthaginois. Quatre-vingt-treize vaiſſeaux furent pris avec tous les équipages. *An de Rome 503, & 249 avant J. C.*

DRESDE. (*attaque de*) En 1760, le roi de Pruſſe, voulant opérer une puiſſante diverſion, entreprit le ſiége de Dreſde. Cette ville, capitale de la haute Saxe, eſt partagée en vieille & en nouvelle cité ſéparées l'une de l'autre par l'Elbe ſur lequel eſt un beau pont de pierre, qui ſert de communication. La cité neuve eſt bien bâtie; ſes rues ſont larges: elle eſt revêtue de baſtions, foſſés & chemin-couvert. Pour s'en emparer, il faut un ſiége dans les formes. La vieille ville n'a point ces avantages; ſes rues ſont étroites: ſes maiſons avancent juſques ſur le rempart; & celles du fauxbourg bordent le foſſé. Auſſi, ſur la connoiſſance que le monarque Pruſſien

avoit de cette ſituation, il ne balança pas à former ſes attaques de ce côté-là. S'il ſe fût rendu maître de cette place, quels obſtacles avoit-on à lui oppoſer pour lui fermer l'entrée de la Bohême? Le général Maguire s'étoit enfermé dans la ville, avec quatorze mille hommes; déterminé à ne la rendre, que lorſqu'il manqueroit abſolument de moyens pour la défendre. D'ailleurs, il préſumoit que le maréchal de Daun, qui commandoit une formidable armée aux environs, riſqueroit tout, plutôt que de laiſſer tomber cette réſidence électorale entre les mains de ſon oppreſſeur. Depuis le 12 de Juillet, juſqu'au 21, Dreſde fut foudroyée par une nombreuſe artillerie, qui étoit dirigée, non contre les murailles, mais contre les édifices ſacrés & profanes les plus magnifiques: bientôt il n'en reſta plus que les ruines. Les maiſons particulieres ne furent pas épargnées. Le feu, répandu par les bombes dans tous les quartiers, annonçoit la deſtruction entiere de cette infortunée capitale; & le ſoldat, occupé d'une part à éteindre l'incendie, & de l'autre à défendre ſon poſte, ſe trouvoit dans la ſituation la plus affreuſe. On fut ſurpris, dans toute l'Europe, de l'inaction du comte de Daun, qui n'eut jamais une plus belle occaſion d'exterminer l'armée des aſſiégeans. Mais le roi de Pruſſe, qui connoiſſoit à fond le génie de ceux qu'on lui oppoſoit, tenta impunément une entrepriſe à laquelle il n'auroit jamais oſé penſer, s'il eût eu pour lors un autre général en tête. Voyant que la conquête de Dreſde étoit impoſſible, il en abandonna le ſiége, après

avoir fait ſentir à cette malheureuſe ville tous les maux de la guerre.

DREUX. (*bataille de*) Le prince de Condé, chef des Réformés de France, s'avançant vers la Normandie, fut rencontré, le 19 de Décembre 1562, dans les plaines de Dreux, par le connétable de Montmorenci, le duc de Guiſe, & le maréchal de Saint-André. Son armée étoit de quatre mille chevaux & de huit mille hommes d'infanterie. L'amiral Coligny commandoit l'avant-garde. Le prince étoit au centre, & Dandelot au corps de réſerve. L'armée royale conſiſtoit en treize mille fantaſſins & trois mille cavaliers. Avant de livrer bataille, les trois généraux du roi voulurent avoir un ordre particulier de la cour. Leurs envoyés ſe trouverent au lever de la reine-mere qui, pour toute réponſe, ſe tourna vers la nourrice du roi, & lui dit d'un ton mêlé d'indignation : » Nourrice, voilà des généraux d'armée, qui » conſultent une femme & un enfant, pour » ſçavoir s'ils donneront bataille; qu'en pen» ſez-vous ? » On en vient aux mains. Le combat dure plus de cinq heures. L'honneur de la victoire demeure aux Catholiques, avec le champ de bataille & quatorze cens priſonniers, à la tête deſquels étoit le prince de Condé. Le connétable avoit été pris par les troupes Calviniſtes, dans le premier choc qui mit en fuite toute ſon infanterie. La nouvelle de cette défaite arriva à la cour avant celle du gain de la bataille. La reine dit, en l'apprenant : « Hé bien ! il faudra donc prier » Dieu en françois. »

DRIZIPERES. (*siége de*) L'an 593, le Khan des Abares, ayant recommencé la guerre contre l'empereur Maurice, marcha vers la longue muraille, & vint former le siége de Drizipères. Les habitans de cette ville firent bonne contenance, & tinrent même leurs portes ouvertes, comme s'ils eussent été, à tous momens, prêts à fondre sur les Barbares. Ceux-ci construisoient les machines propres à battre les murs, lorsque tout-à-coup, en plein midi, le Khan s'imagina voir une armée innombrable sortir de la place, enseignes déployées. Frappé d'une terreur panique, il prit aussi-tôt la fuite, & alla porter ailleurs le ravage & l'incendie.

DROISSI. (*bataille de*) L'an 594, Childebert, roi d'Austrasie, animé par la vengeance, déclara la guerre à Clotaire II, roi de Soissons; mit des troupes nombreuses sur pied, & vint camper à Droissi, à cinq lieues de Soissons. Frédegonde étoit alors régente des Etats de Clotaire, son fils. Si l'on en croit l'auteur des *Faits des Rois de France*, cette princesse étoit aussi habile qu'elle étoit méchante. Elle fit elle-même la revue de ses troupes; courut de rang en rang, tenant son fils entre ses bras; leur rappella le serment qui les obligeoit à défendre ce précieux, mais unique reste de la maison de Chilpéric; se mit à leur tête, & marcha droit à l'ennemi. On avoit coutume de laisser paître librement les chevaux, en paix comme en guerre; &, pour les retrouver sans peine, on leur attachoit une clochette au col. La régente profita de cette pratique. Par son ordre, cha-

que cavalier de ſon armée ſuſpendit une ſonnette au cou de ſon cheval, & le chargea de branchages coupés dans une forêt voiſine; après quoi, ils s'avancerent, durant la nuit, vers le camp de Childebert. Les Auſtraſiens prirent cette cavalerie pour les chevaux du pays, qui paiſſoient dans la plaine. La naiſſance du jour les jetta dans une nouvelle erreur. Ils crurent que c'étoit une véritable forêt, & ne reconnurent la vérité, que lorſque Landry, qui commandoit ſous les ordres de Frédegonde, fut ſi près d'eux, qu'ils n'eurent plus le loiſir de ſe ranger en bataille. La déroute fut entiere, le carnage horrible, & la victoire complette.

DUNA. (*bataille de la*) L'an 1701, Charles XII, étant entré en Livonie, pour attaquer le roi de Pologne, parut auprès de cette même ville de Riga, que le roi Auguſte avoit aſſiégée inutilement l'année précédente. Les troupes ennemies, commandées par le maréchal de Sténau & par le prince Ferdinand, duc de Courlande, étoient poſtées le long de la Duna, qui eſt fort large en cet endroit. Le roi de Suède oſa traverſer le fleuve, à leurs yeux, pour les attaquer avec ſes invincibles ſoldats; & voici comment M. de Voltaire raconte cette mémorable expédition :

» Charles avoit fait conſtruire de grands » bateaux, d'une invention nouvelle, dont » les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'or- » dinaire, pouvoient ſe lever & ſe baiſſer » comme des ponts-levis. En ſe levant, ils » couvroient les troupes qu'ils portoient : en

» ſe baiſſant, ils ſervoient de pont pour le
» débarquement. Il mit encore en uſage un
» autre artifice. Ayant remarqué que le vent
» ſouffloit du nord où il étoit, au ſud où
» étoient campés les ennemis, il fit mettre
» le feu à quantité de paille mouillée, dont
» la fumée épaiſſe, ſe répandant ſur la ri-
» viere, déroboit aux Saxons la vue de ſes
» troupes, & de ce qu'il alloit faire à la fa-
» veur de ce nuage. Il fait avancer des bar-
» ques remplies de cette même paille fu-
» mante; de ſorte que le nuage, groſſiſſant
» toujours, & chaſſé par le vent dans les
» yeux des ennemis, les mettoit dans l'im-
» poſſibilité de ſçavoir ſi le roi paſſoit ou non.
» Cependant il conduiſoit l'exécution de ſon
» ſtratagême dont il étoit ſeul l'auteur. Etant
» déja au milieu de la riviere: Eh bien! dit-
» il au général Renchild, la Duna ne ſera
» pas plus méchante que la mer de Coppen-
» hague. Croyez-moi, général, nous les
» battrons. Il arriva en un quart d'heure à
» l'autre bord, & fut mortifié de ne ſauter à
» terre que le quatrieme. Il fait auſſi-tôt dé-
» barquer ſon canon, & former la bataille,
» ſans que les ennemis, offuſqués de la fu-
» mée, puſſent s'y oppoſer que par quelques
» coups tirés au hazard. Le vent ayant diſ-
» ſipé ce brouillard, les Saxons virent le roi
» de Suède, marchant déja à eux. Le ma-
» réchal Sténau ne perdit pas un moment.
» A peine apperçut-il les Suédois, qu'il fon-
» dit ſur eux avec la meilleure partie de ſa
» cavalerie. Le choc violent de cette troupe
» tombant ſur les Suédois, dans l'inſtant
» qu'ils

» qu'ils formoient leurs bataillons, les mit » en désordre. Ils s'ouvrirent : ils furent rom- » pus & poursuivis jusques dans la riviere. Le » roi de Suède les rallia; le moment d'après, » au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il » eût fait une revûe. Alors les soldats, mar- » chant plus serrés qu'auparavant, repousse- » rent le maréchal Sténau, & s'avancerent » dans la plaine. Le duc de Courlande sentit » que ses troupes étoient étonnées. Il les fit » retirer en habile homme dans un lieu sec, » flanqué d'un marais & d'un bois où étoit » son artillerie. L'avantage du terrein, & le » tems qu'il avoit donné aux Saxons de re- » venir de leur derniere surprise, leur rendit » tout leur courage. Charles ne balança pas » à les attaquer. Il avoit avec lui quinze mille » hommes; Sténau & le duc de Courlande, » environ douze mille, n'ayant pour toute » artillerie qu'un canon de fer sans affut. La » bataille fut rude & sanglante. Le duc eut » deux chevaux tués sous lui. Il pénétra trois » fois au milieu de la garde du roi; mais en- » fin, ayant été renversé de son cheval d'un » coup de crosse de mousquet, le désordre » se mit dans son armée qui ne disputa plus » la victoire. Ses cuirassiers le retirerent avec » peine, tout froissé & à demi-mort, du mi- » lieu de la mêlée, & de dessous les chevaux » qui le fouloient aux pieds. »

Plus de deux mille Saxons resterent sur le champ de bataille : deux cens furent faits prisonniers, au nombre desquels étoit un colonel & plusieurs officiers de distinction. Les Drabans ou gardes du roi de Suède, & cin-

quante cavaliers du régiment du Corps, commandés par le général Spens, firent des prodiges de valeur en cette fameuse journée. Ils soutinrent d'abord avec intrépidité tout le feu de la cavalerie Saxone, sans tirer un seul coup; puis, l'ayant chargée le sabre à la main, ils la renverserent, ils la dissiperent entièrement. Il y avoit vingt-quatre mille Moscovites aux environs pour soutenir les Saxons; mais ils prirent honteusement la fuite, quand ils eurent appris la victoire de Charles.

DUNES. (*bataille des*) Louis XIV & Cromwel venoient de conclure une Ligue contre l'Espagne. La prise de Dunkerque étoit l'un des articles du traité. Le vicomte de Turenne fut chargé d'assiéger cette ville; & ce grand général s'en approcha, au commencement de Juin 1658, pendant que vingt vaisseaux Anglois s'avançoient pour bloquer le port. Situé sur le bord de la mer Germanique, Dunkerque avoit tout ce qui peut rendre une ville imprenable. Défendue à l'orient & à l'occident par ces collines de sable, qui s'élevent depuis Calais jusqu'à l'Ecluse, & que l'on appelle *Dunes*, elle est entourée, à son midi, de canaux & de marais qui en rendent l'accès presqu'impraticable. La mer, qui la baigne au nord, vient expirer, dans son flux, au pied des Dunes qu'elle laisse, en se retirant, chargées d'un limon solide que l'on appelle l'*estrang*. Telle étoit la place que le héros François venoit attaquer avec les forces réunies de deux grands royaumes, souvent rivaux, rarement amis. D'abord il commença ses lignes sur le bord de la mer, au pied des

Dunes qui ſont à l'orient; &, leur donnant la forme d'un croiſſant, il les conduiſit juſqu'à l'eſtrang des Dunes oppoſées; enſorte qu'elles environnoient la ville. Enſuite, pour fermer l'eſtrang, qui pouvoit donner paſſage à l'ennemi, il fit faire, depuis l'extrémité des lignes juſqu'à l'endroit où les flots ſe retirent dans les marées les plus baſſes, deux fortes eſtacades défendues par pluſieurs piéces de groſſe artillerie. Enfin il ouvrit la tranchée, & commença les attaques, qui furent pouſſées avec toute la vivacité poſſible.

Cependant l'Eſpagne ſe préparoit à diſputer la victoire. Dom Juan d'Autriche, & le prince de Condé raſſemblerent toutes leurs troupes, & s'avancerent, le 13, ſur le chemin de Furnes, pour attaquer les aſſiégeans, & ſecourir la ville. Ils n'attendoient pour cela que l'arrivée de leur artillerie & de quelques bataillons qui n'avoient pu les ſuivre. Mais le Vicomte les prévint, contre leur attente, & les jetta dans la plus grande ſurpriſe par ſon apparition ſoudaine. Réſolu de livrer bataille le lendemain, il ſe ſaiſit des plus hautes Dunes qui étoient aux environs, & paſſa la nuit à les fortifier par des retranchemens. Enſuite il ſe coucha dans le ſable d'une Dune, enveloppé de ſon manteau, & dormit ainſi juſqu'au point du jour, qu'il monta à cheval pour ranger ſon armée.

Il compoſa ſa premiere ligne de dix bataillons & de vingt-huit eſcadrons, quatorze à l'aîle droite, autant à la gauche, & le canon à la tête. Il forma la ſeconde de ſept bataillons & de dix-huit eſcadrons, neuf à la droite,

& neuf à la gauche. Quatre eſcadrons de gendarmes furent placés derriere la premiere ligne, pour ſoutenir l'infanterie du corps de bataille. Six autres eſcadrons formerent le corps de réſerve, & ſe poſterent à une aſſez grande diſtance, afin qu'ils puſſent, en cas de beſoin, ſecourir les troupes laiſſées devant Dunkerque. Toute l'armée occupoit plus d'une lieue de terrein, & étoit commandée à la droite, par le maréchal de Créqui, à la gauche, par le marquis de Caſtelnau, au corps de bataille, par les marquis de Gadagne & de Bellefond. Turenne, l'ame de ce grand corps, ſe mit au centre. Le milord Lokard marchoit à la tête des Anglois. Le comte de Ligneville commandoit les Lorrains. Le comte de Soiſſons commandoit les Suiſſes, dont il étoit colonel; le marquis de la Salle, les gendarmes; & le marquis de Richelieu, le corps de réſerve. Le fameux Buſſi-Rabutin rempliſſoit les fonctions de meſtre-de-camp de la cavalerie.

Dom Juan & Condé diſpoſerent leurs troupes à la hâte, & le mieux qu'ils purent, dans un terrein ſi défavorable, entre-coupé de canaux, rempli de marais, couvert de monticules incommodes. Ils ne firent, à proprement parler, de toute leur armée, qu'un ſeul corps de bataille ſans aîles. Ils mirent ſur une ſeule ligne toute leur infanterie ſoutenue par derriere de quatre lignes de cavalerie. Ils n'oſerent placer leurs troupes ſur l'Eſtrang, parce que le Vicomte avoit fait avancer vis-à-vis cet endroit une partie des vaiſſeaux Anglois, avec ordre de faire feu contre tous les Eſpagnols qui paroîtroient ſur le rivage. Le prince

de Condé auguroit ſi mal du ſuccès de cette journée, qu'il dit dans ce moment au duc d'Yorck, depuis roi d'Angleterre : « Si vous » n'avez jamais vu perdre de bataille, regar- » dez bien; vous ſçaurez bientôt comment on » en perd une. »

Les deux armées n'étoient plus éloignées que d'un quart de lieue l'une de l'autre. Tout-à-coup on donne le ſignal ; & le canon des François, grondant avec un bruit terrible, foudroie les troupes ennemies. Durant trois heures, on épie l'inſtant de s'attaquer avec avantage. On s'avance : on recule tour-à-tour. On tâte, pour ainſi dire, chaque eſpace du terrein. On meſure toutes les hauteurs : on combine toutes les diſtances. Enfin, ſur les huit heures du matin, Turenne précipite ſes guerriers ſur les bataillons Eſpagnols. Les Anglois, par ſon ordre, fondent ſur une Dune très-haute & très-eſcarpée, au ſommet de laquelle la pointe de leur aîle droite s'étoit poſtée, tandis que le marquis de Caſtelnau, à la tête de ſon aîle gauche, marche le long de l'Eſtrang pour ſeconder leurs efforts, en prenant les ennemis en flanc. Les Anglois arrivent au pied de la Dune. Ils y montent auſſi-tôt, en bravant les foudres qui les menacent. Ils graviſſent dans le ſable : ils ſe pouſſent l'un l'autre vers la cime, à l'aide de leurs mouſquets. Les Eſpagnols les renverſent à coups de piques. La réſiſtance irrite le courage des aſſaillans. Ils redoublent d'efforts ; ils s'accrochent aux armes même des ennemis : ils ſaiſiſſent la pointe des hallebardes dont on veut les percer ; enfin ils arrivent

ſur le ſommet de la Dune. Tout plie ſous leurs coups : tout ſe diſperſe ou meurt ſur la place. Caſtelnau paroît dans cet inſtant, & acheve la déroute. Il pourſuit les fuyards, & ſe précipite avec eux ſur leur première ligne, qu'il charge de tous côtés. Le déſordre devient affreux. Les uns perdent la vie, les autres la liberté ; très-peu ont le bonheur de conſerver l'une & l'autre par une fuite précipitée.

Pendant que l'aîle gauche des François ſe ſignaloit par une victoire auſſi prompte que glorieuſe, l'aîle droite étoit ſur le point de ſuccomber ſous les efforts du grand Condé. Ce prince commandoit l'aîle gauche des Eſpagnols. Il fut attaqué par le marquis de Créqui. Ce ſeigneur l'enfonça du premier choc, & le pourſuivit l'eſpace de quatre cens pas ; mais, comme il n'étoit ſuivi que de quatre eſcadrons, il recula à ſon tour. Le prince, qui pouſſoit les ſuccès auſſi loin qu'ils pouvoient aller, voulut tirer avantage de celui-ci. Il ſe met à la tête d'un grand corps de cavalerie ; tombe ſur le marquis déconcerté ; rompt preſque tous les rangs qu'il attaque ; & peu s'en fallut que, perçant à travers l'armée Françoiſe, il ne pénétrât juſqu'à Dunkerque, & ne ſecourût la ville aſſiégée, après avoir perdu la bataille. Turenne ſait, du haut d'une éminence, examinoit les différentes variations de la fortune, voyant le danger du marquis, part comme un trait ; vole à ſon ſecours ; arrête le vainqueur ; rétablit le combat ; attaque, preſſe, rompt à ſon tour les ennemis triomphans. Il les charge en tête, en queue, en flanc ; il les enveloppe ; il les

culbute : il les renverse ; il les écrase : il les massacre ; il les dissipe. Trois fois Condé rallie ses escadrons ; trois fois il est obligé de fuir. Son cheval est tué sous lui. Groulles, l'un de ses gentilshommes, lui donne aussitôt le sien, & paye de sa liberté cette action généreuse. Le prince cède enfin & se retire. Dom Juan le suit avec les débris de l'armée vaincue, laissant le champ de bataille couvert de morts & de mourans. On fit plus de quatre mille prisonniers ; & l'on prit toutes les munitions & presque tout le bagage. Cette victoire, qui sauvoit la France, fut à peine achetée. L'armée triomphante retourna dans ses lignes, & continua le siége avec cette confiance & cette fierté qu'inspire le succès. Les assiégés, quoique sans espérance de secours, se défendoient toujours avec la même vigueur. Enfin, tous les dehors ayant été emportés, & les François étant logés au pied du dernier ouvrage, la ville se rendit, le septieme jour après la bataille, & le dix-huitieme depuis l'ouverture de la tranchée. Elle fut livrée aux Anglois, comme on en étoit convenu par le traité. Louis XIV n'y fit son entrée solemnelle, que pour la remettre lui-même au pouvoir de milord Lockard, ambassadeur de Cromwel.

On assure que le cardinal Mazarin voulut engager Turenne à lui céder l'honneur de la bataille des Dunes. Du Bec-Crépin, comte de Moret, vint, dit-on, de la part du ministre ambitieux, proposer au général d'écrire une Lettre par laquelle il parût que Son Eminence avoit elle-même arrangé tout le plan

des opérations. Turenne reçut avec mépris ces insinuations, & refusa de donner un aveu qui eût produit la honte d'un grand capitaine, & le ridicule d'un homme d'Eglise.

DUNKERQUE. (*siéges de*) 1. Le duc d'Enguien, qui, dans un âge où les autres ne sont point encore hommes, égaloit déja les plus grands capitaines, faisoit triompher les armes Françoises dans les Pays-bas. Ce prince s'approcha de Dunkerque, sur la fin de Septembre 1646, & forma le siége de cette place dès-lors très-importante, mais très-mal fortifiée, sur-tout du côté de Furnes, où il n'y avoit pas même de contrescarpe. C'est de ce côté qu'elle fut attaquée. Deux mille cinq cens fantassins & trois cens chevaux, sous les ordres du marquis de Leydes, s'étoient jettés dans la ville. Plus de six mille bourgeois & matelots pouvoient, dans le besoin, prendre les armes & seconder la garnison. Le général François distribua sagement ses troupes en divers quartiers, & fit occuper tous les passages, pendant que l'amiral Tromp, avec la flotte Hollandoise, fermoit entièrement le port. Ensuite on ouvrit deux tranchées, l'une à la gauche & l'autre à la droite; & l'on avança les travaux avec tant de diligence, que, peu de jours après, la place fut contrainte de capituler. Plusieurs fois, Picolomini, vieux capitaine instruit par une longue expérience, avoit essayé de secourir Dunkerque. Toutes ses ruses, toutes ses tentatives furent inutiles. Le duc d'Enguien s'étoit trop bien retranché. Les Espagnols n'oserent pas même s'approcher de ses lignes.

2. Six ans après, les Eſpagnols, profitant des troubles de la France, formerent le blocus de Dunkerque. Ils étoient ſecondés par les forces de l'Angleterre. On avoit chargé le duc de Vendôme de ſecourir la place par mer ; & ce général s'étoit avancé dans la Manche à ce deſſein. Mais la flotte Angloiſe ſurprit la ſienne à la hauteur de Calais, &, ſans combat, prit tous les bâtimens, à la réſerve de trois qui ſe ſauverent à Fleſſingue. Cette diſgrace acheva de décourager la garniſon de la ville ; & le comte d'Eſtrades, qui la commandoit, ſe rendit aux Eſpagnols, le 16 de Septembre 1652, après trente-neuf jours de tranchée ouverte.

DUREN. (*ſiége de*) Charles-quint, ayant déclaré la guerre au duc de Clèves, ſe mit à la tête d'une floriſſante armée, &, le 20 d'Août 1543, s'avança vers Duren. C'eſt une petite ville, à dix lieues de Bonne, mais très-fortifiée. Auſſi le conſeil de guerre étoit-il d'avis de ne point l'attaquer. Mais l'empereur déclara qu'il vouloit s'en rendre maître, dût-il lui en coûter la vie. Quand un grand monarque parle ſur ce ton, tous les obſtacles s'évanouiſſent ; & rien ne paroît impoſſible. L'armée prit donc ſes poſtes autour de la place. On commença par envoyer un hérault au ſeigneur de Flattes, qui commandoit la garniſon, pour l'engager à ſe rendre. On lui offroit des conditions honorables & une fortune conſidérable, s'il vouloit prévenir le courroux de l'empereur. « L'empereur, ré-» pondit fièrement ce brave guerrier, con-» noît donc bien peu mon courage ? Eh bien !

» je vais le lui faire connoître, en répandant » mon ſang pour le ſervice de mon prince. » Qu'il m'attaque quand il voudra. » Charles reçut ces paroles avec une modération feinte, & ſe contenta de dire : « Ce brave parle » bien ; nous verrons s'il agira de même. » Enſuite il alla reconnoître la place ; fit ouvrir la tranchée le ſoir même, & dreſſer toutes les batteries. Dès le point du jour, on fit jouer l'artillerie, mais avec peu de ſuccès, parce que les digues couvroient tellement les murailles qui étoient de terre, depuis la moitié de la hauteur, que les boulets ne les pouvoient preſque pas toucher. Quelques heures après ces inutiles tentatives, les Italiens & les Eſpagnols commandés pour l'aſſaut, las d'attendre davantage, s'approchent d'une brèche que le canon venoit de faire ; franchiſſent le premier foſſé, & ſe précipitent dans le ſecond. L'eau y étoit ſi profonde, que les ſoldats de taille médiocre en avoient juſqu'au col. On ſurmonte ce nouvel obſtacle : on brave les aſſiégés ; on les attaque : on les repouſſe ; on monte à leurs yeux ſur les ruines des murailles. Jamais aſſaut ne fut plus terrible. Le ſoldat voyoit voler au-deſſus de ſa tête, ſous ſes pieds, à ſes côtés, mille inſtrumens de mort. Le bruit des canons, des bombes, des grenades, des pétards, de la mouſqueterie ; tout étoit capable d'effrayer le courage le plus intrépide. Les cris des aſſaillans, mêlés aux hurlemens des bleſſés, étouffoient la voix des généraux, & répandoient par-tout une horrible confuſion. Charles animoit ſes guerriers par ſon exemple, & pro-

mettoit de grandes récompenſes à tous ceux qui ſe diſtingueroient. De Flattes ſoutenoit ſes ſoldats par ſes vives exhortations, & plus encore par ſes exploits inouïs. Il regagnoit peu-à-peu le terrein qu'il avoit perdu; & déja même il étoit ſur le point de chaſſer les Impériaux, lorſqu'une maiſon, près de laquelle il paſſoit, s'étant écroulée tout-à-coup, enſevelit ſous ſes ruines & ce grand homme & les eſpérances de la ville. Les vainqueurs s'en emparerent alors, preſque ſans réſiſtance; &, ſe livrant aux plus grands excès de l'avarice & de la fureur, ils paſſerent tous les habitans au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe; pillerent les maiſons & les égliſes, & laiſſerent par-tout de triſtes preuves de leur victoire.

DYLE. (*bataille de la*) Arnoul, roi de Germanie, voulant ſe venger de ſa défaite près de Gulia, & laver ſa honte dans le ſang des Normands, mit ſur pied toutes les forces de ſon royaume, & vint camper, à la vue des Barbares, ſur les bords de la Dyle. Il les attaqua ſur le champ, malgré leur multitude; & ſes troupes ſeconderent ſi bien ſon courage, que, battus de tous côtés, les ennemis ſe précipiterent dans la riviere, après avoir perdu deux de leurs rois, Godefroi & Sigefroi. Les morts & les noyés furent en ſi grand nombre, qu'on paſſoit la Dyle ſur leurs cadavres comme ſur des ponts. Les vainqueurs prirent ſeize étendards royaux; pillerent le camp; recouvrerent leurs richeſſes. Mais ils ne firent preſque point de priſonniers. *L'an 891.*

[E C L]

EBORA. (*bataille d'*) Q. Fulvius, qui commandoit dans l'Eſpagne citérieure, en qualité de Préteur, donna bataille aux Celtibériens, près de la ville d'Ebora. Il s'y conduiſit avec autant de courage que de prudence. Les ennemis laiſſerent ſur la place vingt-trois mille hommes: on en fit quatre mille huit cens priſonniers. On leur prit plus de cinq cens chevaux, & quatre-vingt-dix-huit drapeaux. Cette mémorable victoire fut ſuivie de la priſe de Contrébie, & d'une nouvelle défaite des ennemis qui y perdirent encore douze mille hommes, quatre cens chevaux, avec ſoixante & deux drapeaux. Le nombre des priſonniers monta à plus de cinq mille. *181 ans avant J. C.*

ÉCLUSE. (*combat naval de l'*) Edouard III, roi d'Angleterre, voulant commencer ſa grande expédition contre la France, partit du port de Douvres, le 22 de Juin 1340, avec trois cens vaiſſeaux. Le lendemain, il rencontra la flotte Françoiſe, forte de quatre cens voiles, qui l'attendoit vis-à-vis de l'Ecluſe. Le monarque gagne l'avantage du vent, & met le ſoleil dans les yeux de l'ennemi. On jette les grappins; on s'accroche; on ſe bat comme ſur la terre ferme. Le carnage fut affreux. Edouard reçut un coup de flèche à la cuiſſe. Quieret ou Kyriel, l'un des amiraux François fut tué en combattant en héros. Il

y avoit neuf heures que le combat duroit; & la victoire sembloit pencher du côté des François. Dans ce moment, une escadre Flamande paroît, & fait gagner la bataille aux Anglois, en se rangeant de leur côté. Edouard deshonora son triomphe par une lâche cruauté. Il fit pendre l'amiral Bahuchet au grand mât de son vaisseau. Les historiens les plus modérés font monter la perte des vaincus à vingt mille hommes. Quatre-vingt-dix vaisseaux furent pris ou coulés à fond.

Siéges de l'Ecluse. 1. Cette ville, située à deux lieues de la mer, à laquelle elle communique par un large canal, fut affiégée, au mois de Juin 1587, par les Espagnols. Le prince de Parme, qui les commandoit, commença ses opérations par fermer le canal & tous les passages, pour empêcher qu'on ne pût introduire du secours dans la place qu'il attaqua du côté de la porte de Bruges. Le seigneur de Gronevelt en étoit gouverneur, & n'avoit sous ses ordres qu'environ deux mille hommes. Ce brave officier se défendit longtems avec la plus grande valeur. Les travaux de la tranchée coûterent cher aux affiégeans. Le comte de Leiceſter, qui, sur ces entrefaites, avoit tenté de ravitailler l'Ecluse, fut obligé de se retirer, & d'abandonner à leurs propres forces les intrépides défenseurs de cette ville. Ils firent les plus étonnans efforts. Plus d'une fois les Royalistes furent repoussés avec perte. Comme ils n'avoient pu former qu'une attaque vers la porte de Bruges, on ne tira que dans cette partie; mais le feu fut terrible. Cette unique batterie étoit composée de qua-

rante piéces de gros canon. Elle tira, pendant huit heures, plus de quatre mille coups, & renverſa plus de deux cens braſſes du mur qui touchoit à la porte. On alloit livrer l'aſſaut par cette brèche, lorſqu'on apperçut derriere les ruines une grande demi-lune qui les ſoutenoit, & dont il eût été difficile de s'emparer, ſans y faire couler des flots de ſang. Il fallut donc continuer l'attaque pied-à-pied. On combla le foſſé; on employa la ſappe & les mines. Enfin, le 6 d'Août, les aſſiégés, malgré leur vigoureuſe réſiſtance, furent forcés de ſe rendre. On leur accorda la capitulation la plus honorable. Ils étoient réduits à ſix cens hommes, quand ils ſortirent. Elle fut repriſe, en 1604, par le prince Maurice, après un ſiége pénible, durant lequel il fit briller cette rare capacité & toutes ces vertus guerrieres qui l'ont rendu immortel.

2. En 1747, l'Ecluſe fut attaquée par le comte de Lowendhal; & cette ville fut obligée de ſe rendre, le 22 d'Avril, à cet infatigable général.

ECNOME. (*combat naval d'*) Les Romains, après s'être rendus maîtres de preſque toute la Sicile & des plus fortes places de la Sardaigne & de la Corſe, voulurent porter la guerre & la terreur de leurs armes juſqu'aux portes de Carthage. Les conſuls L. Manlius & M. Atilius Régulus mirent à la voile avec une flotte de trois cens quarante vaiſſeaux, & chargée de cent quarante mille hommes de débarquement. Les Carthaginois leur oppoſerent un plus grand nombre de vaiſſeaux encore, qui avoient l'avantage d'être plus légers,

& d'aller mieux à la voile. Mais le ſoldat Romain étoit bien ſupérieur en bravoure aux mercénaires de Carthage. Les deux flottes ſe trouverent en préſence près d'Ecnome en Sicile. Le combat fut long & opiniâtre, & la victoire paſſa plus d'une fois de l'un & de l'autre côté; mais enfin les Carthaginois furent vaincus. Plus de ſoixante de leurs vaiſſeaux furent pris, & trente coulés à fond. Les Romains en perdirent vingt-quatre, dont aucun ne tomba entre les mains des ennemis. Cette victoire leur ouvrit le paſſage de l'Afrique, où, étant entrés, la neuvieme année de la premiere guerre Punique, ils prirent d'emblée la ville de Clypéa, & ravagerent enſuite tout le pays ennemi. *256 avant Jeſus-Chriſt.*

ÉDESSE. (*journées d'*) 1. Ce fut près de cette ville que l'empereur Valérien, ſi connu par ſes diſgraces, en vint aux mains avec Sapor, roi de Perſe. Ce malheureux prince, ayant été vaincu, demanda une entrevue au monarque Barbare. Elle lui fut accordée. Mais, au milieu de la conférence, une troupe de Perſes l'enveloppa, & le fit priſonnier. Jamais priſon ne fut plus déſeſpérante: jamais captivité ne fut plus affreuſe que celle du maître de Rome. On ſçait les maux qu'il eut à ſouffrir: on ſçait les affronts qu'il eut à dévorer en ſilence. Son vainqueur ſuperbe le traînoit par-tout à ſa ſuite, chargé de chaînes, & cependant revêtu de la pourpre impériale; triſte débris de ſa grandeur, dont l'éclat aigriſſoit le ſentiment de ſa miſere! Quand l'orgueilleux Sapor vouloit monter à

cheval, il falloit que l'infortuné Valérien ſe courbât humblement juſqu'en terre ; & l'on voyoit un Barbare mettre un pied inſolent ſur le dos d'un empereur Romain, pour s'en ſervir comme de montoir. Souvent à ce cruel outrage, le vainqueur ajoûtoit d'inſultantes paroles : « Ce n'eſt pas-là, Valérien, ce n'eſt » pas-là de ces triomphes en peinture comme » les vôtres, » lui diſoit-il avec un ris moqueur, plus ſanglant encore que ſon humiliante remarque. Pour ſurcroît de malheur, Valérien eut un fils aſſez lâche, aſſez ingrat pour oublier un infortuné pere, lorſqu'aſſis ſur le thrône des Céſars, il pouvoit venger ſes diſgraces. Seulement il le mit au rang des dieux, ſur une fauſſe nouvelle de ſa mort ; de ſorte qu'on adoroit à Rome, & qu'on encenſoit les autels de Valérien dans tout l'Empire, dans le tems que Sapor dégradoit ce dieu au-deſſous des bêtes. Enfin une mort, dont il eût fallu peut-être hâter les pas, vint terminer la vie du prince captif, ſans terminer ſon ignominie, après un eſclavage de trois ans, & même de neuf, ſelon pluſieurs écrivains. Sapor le fit écorcher ; &, pour perpétuer le ſouvenir de ſa barbarie, il ordonna qu'on teignît ſa peau en rouge ; qu'on la remplît de paille, pour lui conſerver une forme humaine, & qu'on la ſuſpendît dans un temple : monument immortel de la honte des Romains, qu'il avoit ſoin de montrer à leurs ambaſſadeurs, pour leur apprendre à rabatre de leur orgueil ! *An de J. C.* 260.

2. Les habitans d'Edeſſe, fondés ſur la promeſſe, qu'ils diſoient que Jeſus-Chriſt avoit faite

faite autrefois à leur roi Abgare, qu'Edeſſe ne ſeroit jamais priſe, ſe croyoient en état de braver les plus terribles ennemis. En 503, Cabade, roi des Perſes, s'en approcha, le 17 de Septembre. La confiance des habitans étoit ſi grande, qu'ils laiſſerent, pendant un jour entier, leurs portes ouvertes, à la vue de l'armée, ſans qu'aucun des Perſes osât y entrer pour vérifier l'oracle. On dit même que des enfans, ſortis de la ville, alloient impunément inſulter les ennemis. Cabade, glacé d'effroi, fit propoſer un accommodement. Il fut inutile; & déjà ce prince dreſſoit ſes batteries, lorſque les habitans firent ſur lui une ſortie ſi furieuſe, que, ſans perdre un ſeul homme, ils le repouſſerent avec un grand carnage. Le roi des Perſes, honteux de cette défaite, prit le parti de ſe retirer, & regagna ſes Etats.

3. En 540, Choſroës, fils de Cabade, ſe préſenta devant Edeſſe, & ne réuſſit pas mieux que ſon pere. Sur le point d'abandonner cette entrepriſe, il fit crier par un héraut, qu'il alloit vendre tous les priſonniers d'Antioche. Toute la ville d'Edeſſe animée par cette charité vive & agiſſante que la Religion ſeule peut inſpirer, ſe mit en mouvement pour racheter ces malheureuſes victimes de la guerre. Chacun s'empreſſoit de contribuer en proportion, & même au-delà de ſa fortune. Chacun portoit ſon préſent à la grande égliſe qui fut bientôt remplie. Les courtiſannes même, enflammées d'un beau zèle, ſacrifierent à la compaſſion les fruits de leurs débauches. Les payſans les plus pauvres,

qui n'avoient qu'une chèvre ou qu'une brebis, la donnoient avec joie. Cette émulation généreuse produisit une rançon suffisante pour tous les prisonniers. Mais l'avarice de Buzès, commandant pour l'empereur Justinien, & qui se saisit de toutes ces richesses, empêcha l'effet de cette pitié chrétienne; & Chosroës emmena tous ses prisonniers.

4. Quatre ans après, ce même prince vint de nouveau former le siége d'Edesse, & la fit attaquer avec vigueur. Mais les assiégés firent une furieuse sortie, dans laquelle un officier, nommé *Arget*, tua de sa main vingt-sept ennemis; & Chosroës, repoussé avec perte, fit commencer hors de la portée du trait une plate-forme qu'on devoit pousser jusqu'aux murs de la ville. La vue de ce terrible ouvrage engagea les habitans à recourir aux prieres. Le médecin Etienne essaya de fléchir le superbe monarque. « Seigneur, lui » dit-il, l'humanité fait le caractere des bons » rois. Les victoires & les conquêtes vous » procureront d'autres titres; mais les bien» faits peuvent seuls vous mériter le nom le » plus cher à votre siécle, & le plus hono» rable aux yeux de la postérité. S'il est une » ville au monde qui doive ressentir les ef» fets de cette bonté, c'est celle que vous » menacez de détruire. Edesse m'a vu naître. » J'ai rendu la vie à votre pere : j'ai con» servé votre enfance. Hélas! quand je con» seillois à l'immortel Cabade de vous faire » asseoir sur son thrône, & d'en écarter vos » freres, je préparois donc la ruine de ma pa» trie! Aveugles mortels, nous sommes nous-

» mêmes les artisans de nos malheurs ! Si vous » vous souvenez de mes services, je vous de- » mande aujourd'hui une récompense qui ne » vous sera pas moins avantageuse qu'à mes » compatriotes. En leur laissant la vie, vous » vous épargnerez le reproche de cruauté. » Ce discours adroit & pathétique toucha peu l'insensible Chosroës. Il fit des propositions si dures, que les assiégés ne consulterent plus que leur courage. Ils ruinerent la pointe de la terrasse ; y creuserent une chambre qu'ils remplirent des bois les plus combustibles, frottés encore d'huile de cèdre, de soufre & de bitume. Le feu y prit aisément ; &, dès la nuit suivante, on apperçut des tourbillons de fumée, qui perçoient en différens endroits. En même tems, les Romains, pour donner le change aux ennemis, y jetterent quantité de pots à feu & de flèches enflammées. Les Perses, ne se doutant pas qu'il y eût d'autre cause de l'incendie, accouroient de toutes parts pour l'éteindre, tandis que les Romains les accabloient d'une grêle de traits. Chosroës s'y transporta lui-même, & fut le premier à découvrir que le feu sortoit des entrailles de la plate-forme. Il fit travailler toute son armée à jetter de la terre pour étouffer les flammes, & de l'eau pour les éteindre, mais sans succès. La fumée, ne trouvant plus d'issue dans un endroit, s'ouvroit ailleurs un passage ; & l'eau, versée sur le soufre & le bitume, augmentoit la violence de l'embrasement. Dans l'agitation & le désordre où étoient les Perses, la garnison sortit de la ville ; monta sur la terrasse, & fit un grand

carnage. Enfin, la flamme éclatant de toutes parts, il fallut renoncer à cet ouvrage.

Six jours après, Chosroës fit escalader la muraille de grand matin. Mais, après un rude combat, les Perses furent repoussés & obligés d'abandonner les échelles que les assiégés tirerent dans la ville. Le même jour, à midi, il fit attaquer une des portes. La garnison, les paysans renfermés dans la ville & grand nombre d'habitans sortirent sur les ennemis, & les repousserent encore. Enfin le roi des Perses, irrité d'une si généreuse résistance, fit donner un assaut général. Tous les citoyens coururent sur les murailles : tout devient soldat dans Edesse, & s'empresse d'écarter l'ennemi. Les femmes, les enfans, les vieillards partagent les travaux des combattans, & leur fournissent des armes. Les Perses reculent. Chosroës les menace, les frappe, les oblige de retourner aux murailles. Ils sont encore forcés de céder aux efforts des assiégés. Chosroës, plein de dépit & de rage, regagna son camp, & bientôt après rentra dans ses Etats. Si l'on en croit Procope, durant cette furieuse attaque, un grand éléphant, portant sur son dos une haute tour chargée de tireurs d'arcs, s'avança vers la ville comme une terrible machine du haut de laquelle pleuvoit une grêle de flèches & de traits. La muraille couroit risque d'être escaladée en cet endroit, lorsqu'un Romain s'avisa de suspendre un porc au haut des créneaux. L'éléphant, effrayé des cris de cet animal, s'arrêta d'abord, ensuite tourna le dos, & se retira pas à pas, malgré les efforts de ses conducteurs.

Edeſſe fut priſe, l'an 1097, par le comte Baudouin, l'un des chefs des premiers Croiſés; & ce prince s'y fit reconnoître pour Souverain du vaſte & fertile pays qui l'environne.

ÉDIMBOURG. (*priſe d'*) Pendant que le feu de la guerre embraſoit preſque tous les Etats de l'Europe, le prince Charles-Edouard, fils aîné de Jacques III, plus connu ſous le nom de *Prétendant*, ou de *Chevalier de Saint-George*, attendoit à Paris quelque révolution qui pût le placer ſur le thrône de ſes peres. » Que ne tentez-vous de paſſer ſur un vaiſ» ſeau vers le nord de l'Ecoſſe, lui dit un » jour le cardinal de Tencin? Votre ſeule pré» ſence pourra vous former un parti & une » armée : alors il faudra bien que la France » vous donne des ſecours. » Ce projet, conforme au grand courage de Charles, le détermine tout-à-coup. Sept officiers Irlandois & Ecoſſois, des premieres familles d'Angleterre, s'offrent de partager les périls de cette expédition hardie. Il s'embarque : il cingle vers l'Ecoſſe. Au milieu de ſa route rapide, il eſt rencontré par trois vaiſſeaux Anglois. Il échappe à leur pourſuite, & débarque dans un petit canton appellé *le Moidart*. Trois cens Montagnards ſe joignirent à lui. On fit un étendard royal d'un morceau de taffetas. A chaque moment, la troupe groſſiſſoit; & le prince n'avoit pas encore paſſé le bourg de Fenning, qu'il ſe vit à la tête de quinze cens combattans qu'il arma de fuſils & de ſabres dont il étoit pourvu. Pluſieurs compagnies voulurent arrêter ſa marche : elles fu-

rent battues ; & le bruit de leur défaite augmenta juſqu'à plus de ſix mille hommes l'armée du prince vainqueur. Quelques ſeigneurs ſe rangent ſous ſes drapeaux. Il prend Dundée, Drumond, Neubourg. Enfin, encouragé par tant de ſuccès, il va droit à Edimbourg, capitale de l'Ecoſſe. Il avoit des partiſans dans cette ville ; mais tous les citoyens n'étoient pas pour lui. « Il faut me montrer, » dit-il, pour les faire déclarer tous. » Il arrive : il s'empare de la porte. L'allarme eſt dans la ville. Les uns veulent reconnoître l'héritier de leurs anciens rois ; les autres tiennent pour le gouvernement. On craint le pillage. Les citoyens les plus riches tranſportent leurs effets dans le château. Le gouverneur Gueſt s'y retire avec quatre cens ſoldats de garniſon. Les magiſtrats ſe rendent à la porte dont Charles étoit maître. Le prévôt d'Edimbourg, nommé *Stuard*, qu'on ſoupçonna d'être d'intelligence avec lui, paroît en ſa préſence, & demande d'un air éperdu ce qu'il faut faire ? » Tomber à ſes genoux, lui répondit un ha» bitant, & le reconnoître. » Il fut auſſi-tôt proclamé dans la capitale, tandis qu'à Londres on mettoit ſa tête à prix. *Le 19 de Septembre 1745.*

ÉGOS-POTAMOS. (*combat d'*) La derniere année de la fameuſe guerre du Péloponnèſe, la flotte des Athéniens, compoſée de cent quatre-vingt galeres, rencontra celle de Lacédémone, commandée par Lyſandre, près d'Egos-Potamos, dans un endroit où l'Helleſpont n'a pas deux mille pas de largeur. La proximité des deux armées donna lieu à

de fréquentes escarmouches de la part des Athéniens ; & Lysandre, pour augmenter leur confiance, affectoit de se tenir tranquille, & sembloit craindre d'en venir aux mains avec des ennemis si terribles. Les bravades des Athéniens durerent quatre jours ; & ils croyoient enfin se rendre maîtres de la flotte ennemie, lorsque le général Lacédémonien, voulant profiter de l'absence de la plûpart des soldats descendus à terre, tombe sur la flotte ; saisit les vaisseaux ; tue ou met en fuite les soldats qui accouroient au secours ; fait trois mille prisonniers, & termine, dans l'espace d'une heure, une guerre qui avoit déja duré vingt-sept ans, & qui peut-être, sans cette célèbre victoire, auroit encore coûté bien du sang aux deux républiques. *An du monde 3599, & 405 avant J. C.*

EGRA. (*siéges d'*) 1. Le comte de Saxe, qui commandoit en Bohême une partie de l'armée Françoise, envoyée pour soutenir les droits de l'empereur, forma le siége d'Egra, l'une des plus belles & des plus fortes villes du royaume. Il ouvrit la tranchée le 9 d'Avril 1742, & foudroya tellement la place durant treize jours, que le gouverneur se rendit. Il obtint les honneurs de la guerre, à condition de ne point servir contre l'empereur & ses Alliés, avant d'être échangé.

2. Les François ne jouirent pas long-tems de leur conquête. Ils furent attaqués, l'année suivante ; mais ils se défendirent avec la plus grande bravoure. Enfin, réduits à la plus cruelle famine par un blocus de trois mois, & n'espérant aucun secours, ils ouvrirent les

portes, le 7 de Septembre, & ſe rendirent priſonniers de guerre.

ÈGRE. (*priſe d'*) Mahomet III, voulant finir avec honneur la guerre de Hongrie, commencée par Amurat, ſon pere, entra dans ce royaume, en 1595, & vint aſſiéger la ville d'Egre, place forte, dont ſes prédéceſſeurs avoient tenté vainement la conquête. Il fatigua tellement la garniſon par ſes fréquens aſſauts, qu'elle fut obligée de capituler. A peine s'étoit-elle rendue, qu'une nombreuſe armée d'Allemands attaqua les vainqueurs avec tant de furie, que pluſieurs bataillons pénétrerent juſqu'aux tentes impériales, où le thréſor étoit gardé. Là, rompant les coffres, ils laiſſent échapper la victoire, à la vue de l'or qui les aveugle. Le Sultan rallie ſes troupes; tombe ſur les pillards; environne le reſte de l'armée, & taille en piéces tous ceux qui étoient entrés dans le camp. Le Grand-Seigneur ſe contenta de cet exploit. Il fit la paix avec les Chrétiens, & alla mourir à Conſtantinople, dans les bras de la molleſſe.

ÉION. (*ſiége d'*) Il n'eſt mémorable que par la fidélité de Bogès qui commandoit dans cette ville pour le roi de Perſe. Cimon, avec l'armée des Athéniens, le preſſoit vivement, & lui offroit des conditions avantageuſes. Mais il ne crut pas qu'en honneur il pût les accepter. Après s'être défendu vaillamment, ſe voyant ſans reſſources, il jetta ſes thréſors dans le fleuve Strymon; puis, ayant égorgé ſa femme, ſes enfans & tous ceux qui compoſoient ſa maiſon, il les fit

jetter dans un bûcher, où il se précipita lui-même. *L'an du monde 3533, & 471 avant J. C.*

EKEREN. (*combat d'*) Le baron d'Obdam, général des Alliés, campoit auprès d'Ekeren. Le maréchal de Boufflets vint l'attaquer, le 30 de Juin 1703, & l'enveloppa de toutes parts. Le combat fut rude, & dura depuis trois heures après-midi jusqu'à la nuit. Le succès en fut long-tems douteux. Enfin les ennemis se réfugierent au village d'Otteren. La victoire coûta quinze cens hommes aux François ; mais les Alliés perdirent quatre mille soldats, sans les blessés & les prisonniers, leurs tentes, leurs bagages, six piéces de canon, quarante-quatre mortiers, leurs munitions de guerre & de bouche, cent cinquante chariots d'artillerie, & un grand nombre de drapeaux & de tymbales.

ÉLATIE. (*siége & prise d'*) Le consul T. Quintius, à qui le sort avoit donné le département de la Macédoine, continuoit ses conquêtes sur Philippe, pere de Persée. Au seul bruit de son approche, la plûpart des villes se rendirent. Mais Elatie, ville de la Phocide, défendue par une bonne garnison, essaya de l'arrêter ; & il fut obligé de l'assiéger dans les formes. Cependant, après une longue & vigoureuse résistance, il la força de céder au courage infatigable des Romains. *198 avant J. C.*

ELBING. (*prise d'*) Le 11 de Décembre 1703, le roi de Suède vint assiéger Elbing, ville riche, forte & marchande, fondée par les chevaliers Teutons, & située sur un bras

de la Viſtule. Elle avoit oſé refuſer paſſage à ſes troupes. Irrité de cette audace, il y fit donner l'aſſaut, & y entra, le 13, à la tête de quatre mille hommes, la bayonnette au bout du fuſil. Les habitans épouvantés ſe jetterent à genoux dans les rues, demandant miſéricorde au vainqueur. Charles les déſarma, & exigea une contribution de deux cens ſoixante mille écus. Il en enleva deux cens piéces de canon & quatre cens milliers de poudre. « Une bataille gagnée, dit l'hiſtorien de ce prince, ne lui eût pas valu de ſi grands avantages. »

ELIS. (*bataille d'*) Philippe, roi de Macédoine, pere du roi Perſée, s'avança vers cette ville qui avoit reçu garniſon Etolienne. Il fit marcher ſes troupes juſqu'aux portes, pour engager les Etoliens à faire une ſortie. Ils ſortirent en effet. Sulpitius, général Romain, s'étoit joint à eux, avec quatre mille hommes. On en vint aux mains. Le combat fut rude. Démophante, chef des Eléens, ayant apperçu Philopémen à la tête de la cavalerie des Achéens, ligués avec le roi de Macédoine, courut à lui & fut terraſſé. Le roi, voyant que l'infanterie Romaine enfonçoit ſa phalange, ſe jetta au milieu des bataillons, & fit des prodiges de valeur. Son cheval fut tué ſous lui; &, s'étant dégagé, il ſe retira, & laiſſa l'avantage aux ennemis. *207 avant J. C.*

ELNEY. (*combat d'*) Dans le même tems que les Anglois proclamoient Edmond, fils d'Ethereld II, roi de cette iſle fameuſe, Canut étoit pareillement proclamé par les Da-

nois. Ces deux compétiteurs se disputerent vivement le thrône, & se livrerent cinq batailles consécutives. Dans l'une de ces batailles, Edrich Stréon, beau-frere du roi Edmond, mais qui avoit passé du côté des Danois, se servit d'un stratagême qui pensa leur donner la victoire. Ayant apperçu dans la mêlée un soldat, nommé *Osmer*, qui ressembloit beaucoup à Edmond, il lui coupa la tête; &, la montrant aux Anglois toute sanglante : « Voilà, leur cria-t-il, la tête de » votre roi ! » Les soldats, découragés à ce spectacle, étoient sur le point de prendre la fuite; mais heureusement Edmond se trouva si près du lieu où la scène se passoit, qu'il entendit les cris redoublés de Stréon qui couroit de rang en rang, tenant en main son trophée séducteur. Le monarque, fendant la presse, & levant la visiere de son casque : » Non, braves soldats, dit-il, non, je ne » suis pas mort; reconnoissez Edmond, vo» tre roi. »

La querelle des deux princes fut terminée par un combat singulier, fameux dans l'Histoire d'Angleterre. La petite isle d'Elney, que forme la Saverne, près de Glocester, fut choisie pour le lieu du combat. Les armes défensives étoient le casque & le bouclier; les offensives, l'épée seulement. Ils passerent dans l'isle, n'ayant pour toute suite que deux pages. Les deux armées, rangées en bataille sur les deux rives de la Saverne, attendoient en silence quel seroit le roi que le sort des armes alloit leur donner. Les deux rivaux combattirent d'abord à cheval. Ils mirent ensuite

pied à terre, & ſe meſurerent de plus près. Edmond l'emportoit par ſa force prodigieuſe & par la grandeur de ſa taille. Canut, plus agile, plus adroit, & auſſi brave que ſon ennemi, balançoit la victoire. On commença cependant enfin à s'appercevoir que le Danois perdoit du terrein. Il le remarqua lui-même; &, ne rougiſſant point de propoſer un accommodement, il baiſſa la pointe de ſon épée, & dit à Edmond : « Vaillant » prince, c'eſt aſſez combattu. Nous avons » également montré notre courage : mon» trons également notre modération; &, » après avoir partagé le ſoleil & l'honneur » de cette journée, partageons enſemble le » royaume qui fait le ſujet de notre diffé» rend. » Edmond y conſentit avec joie. Les deux ennemis s'embraſſerent; & le traité fut conclu aux acclamations des deux armées. Le nord de l'Angleterre fut cédé à Canut : le ſud fut le partage d'Edmond. *L'an 1016 de J. C.*

ELOS. (*ſiége d'*) La ville d'Elos étoit ſituée aſſez près de Sparte. Ses habitans, que les Lacédémoniens avoient pluſieurs fois vaincus, ne pouvant vivre dans une ſervile obéiſſance, eſſayerent de rompre leurs fers. Ils furent aſſiégés ſur le champ, & forcés de ſe rendre, après une vive & longue réſiſtance. Agis, roi de Sparte, ne voulut point verſer le ſang des vaincus. Il leur laiſſa la vie; mais il les réduiſit tous à la dure condition d'eſclaves, & les appella *Ilotes*. On ſçait les indignes traitemens que ces malheureux eurent à eſſuyer de la part des ſuperbes Spartiates. On

leur confia sur-tout la culture des terres, dont ils devoient rendre les fruits, tous les ans, à leurs maîtres qui s'attachoient, pour récompenser leur zèle, à rendre plus insupportable le joug dont ils les accabloient.

EMESSE. (*bataille & siége d'*) 1. Aurélien poursuivoit ses victoires sur Zénobie. Après la bataille d'Immoë, il vint attaquer, près d'Emesse, les troupes de cette princesse. Les avantages furent très-variés; & l'on se battit avec un acharnement extrême. La cavalerie ennemie, plus nombreuse que celle de l'empereur, enfonça la cavalerie Romaine, qui, pour n'être point enveloppée, avoit fait un mouvement, afin de s'étendre en front. Mais, enflée d'un si heureux succès, elle s'amusa à poursuivre les fuyards; & l'infanterie Romaine, dont la force étoit invincible, voyant celle de Zénobie dénuée du secours de sa cavalerie, avança sur elle; la poussa; la mit en désordre. Alors un corps de troupes, qu'Aurélien avoit armé de massues, se jetta sur les ennemis, & en fit un horrible carnage. La cavalerie Romaine, ranimée par le courage des fantassins, se rallia, & vint achever la victoire qui fut complette, & qui décida presque du sort de Zénobie. *An de J. C.* 272.

2. L'an 636, Abou-Obéïdah, général des Sarasins, se présenta devant Emesse. Comme la ville étoit forte & abondamment pourvue pour un long siége, il s'avisa d'un stratagême. Il offrit aux habitans de se retirer, pourvû qu'on voulût fournir des vivres à ses troupes pour cinq jours. On y consentit; & bientôt il sçut trouver moyen d'engager les citoyens

à lui vendre toutes leurs provisions de bouche. Il se retira ensuite, dans l'intention de revenir incessamment. L'intervalle ne fut pas long. Il reparut devant la ville avec une armée victorieuse. Pendant deux mois que dura ce siége, ce ne furent que combats continuels, toujours à l'avantage des assiégés. Dans l'une de ces actions, le fameux Khaled fit preuve d'une vigueur extraordinaire. Son épée s'étant rompue, tandis qu'il se battoit contre un cavalier, il se jetta sur lui; le saisit, & le serra si fortement, qu'il lui brisa les côtes, & le renversa mort de dessus son cheval. Enfin on eut recours à la ruse. Les Barbares décampent en tumulte, & feignent de prendre la fuite; les assiégés les poursuivent assez loin. Les fuyards font volte-face; enveloppent les Emessiens, & les taillent en piéces. La ville, qui, dans cette action, venoit de perdre son gouverneur & la meilleure partie de ses défenseurs, & qui d'ailleurs manquoit de vivres, consentit à capituler, & ouvrit ses portes aux disciples de Mahomet.

EMÉUS. (*journée d'*) Antiochus, irrité de la défaite de Séron, près du village de Béthoron, chargea Lysias du soin de faire la guerre aux Juifs rebelles, & de les forcer à rentrer dans le devoir. Ce gouverneur envoya en Judée une armée de quarante mille hommes de pied, & de sept mille chevaux, sous la conduite de Nicanor. On ne douta plus alors de la ruine entiere du peuple Juif. Le général ennemi, qui étoit campé près d'Eméüs, bourgade de Judée, s'en tenoit si assuré, qu'il envoya dans toutes les villes ma-

ritimes, pour inviter les marchands à venir acheter les Juifs qu'on leur donneroit à très-vil prix. Il en vint juſqu'à mille au camp des Syriens, avec beaucoup d'or & d'argent. Déja le préſomptueux Nicanor avoit arrêté l'emploi qu'il devoit faire de l'argent de cette vente. L'inſenſé ne penſoit pas à la vengeance du Tout-puiſſant, qui menaçoit ſa tête. En effet, Judas Machabée, ayant encouragé les ſiens, en leur mettant devant les yeux & les merveilles que le Dieu de leurs peres avoit opérées en leur faveur, & les ſentimens qui doivent animer de braves gens qui combattent pour leur religion, leur liberté & leur patrie, il les fit marcher à l'ennemi. Nicanor ne put ſoutenir leur impétuoſité. Il prit la fuite, après avoir perdu beaucoup de monde, & regagna promptement la Syrie, la honte & le déſeſpoir dans le cœur. Les vainqueurs firent un riche butin, & ramaſſerent tout cet or & cet argent qui devoit être le prix de leur liberté.

EMPORIES. (*journée d'*) Quoique la ſeconde guerre Punique fût terminée, les Eſpagnols occupoient toujours les Romains; & les peuples belliqueux de ces contrées leur faiſoient acheter bien cher l'honneur de les ſubjuguer. Le conſul P. Caton fut chargé de marcher contre eux. Les deux armées ſe rencontrerent près de la ville d'Empories. Caton s'empara d'un poſte avantageux, ſans avoir été apperçu, & préſenta la bataille. Les Eſpagnols l'accepterent avec joie. Le combat recommença deux fois avec la même ardeur; & les Romains auroient été vaincus, ou no-

tablement affoiblis, ſi le Conſul n'eût fait avancer les cohortes qu'il avoit miſes ſagement au corps de réſerve, en cas d'accident. Le déſordre ſe mit bientôt parmi les bataillons ennemis. Les Romains, encouragés par leurs ſuccès, ranimerent leur valeur, & ſuivirent les fuyards juſqu'à leur camp, qu'ils emporterent ſans beaucoup de peine. Le carnage fut ſi grand, que les peuples intimidés vinrent en foule reconnoître la puiſſance de Rome, & demander la paix au Conſul. Caton les déſarma, & fit abbatre toutes les murailles de leurs villes. *An de Rome 557, & 195 avant Jeſus-Chriſt.*

ENNA. (*ſiége d'*) Après la priſe de Tauroménium, le conſul Rupilius pourſuivit les eſclaves dans Enna, ville regardée comme imprenable, mais qui, manquant bientôt de vivres, ſe rendit aux Romains. Eunus, ce roi imaginaire, ſe ſauva dans des lieux eſcarpés, & preſqu'inacceſſibles, avec ſix cens hommes de ſa garde, triſtes débris de ſa puiſſance. Cet infortuné monarque fut pourſuivi par le vainqueur qui les réduiſit tous à un tel déſeſpoir, que, pour ſe dérober à la honte des ſupplices qui leur étoient préparés, ils ſe tuerent les uns après les autres. Eunus ſeul eut le courage de ſupporter la vie qu'il aimoit beaucoup, & ſe cacha dans des cavernes obſcures & profondes, d'où il fut tiré. Il n'avoit avec lui que quatre compagnons, dont le ſalut lui étoit auſſi cher que le ſien. Ces quatre perſonnages étoient (exemple rare d'un grand diſcernement !) le cuiſinier, le baigneur, le boulanger & le bouffon du prince.

On

On le jetta dans un cachot, où, bientôt après, il périt de la maladie pédiculaire. *132 avant J. C.*

ENS. (*priſe d'*) En 1741, l'électeur de Baviere, ayant appris que les Autrichiens avoient évacué la ville d'Ens, place forte de la haute Autriche, que ſa ſituation, ſur la rive droite du Danube, rendoit importante, envoya, le 15 de Septembre, un détachement qui s'y établit, & qui y trouva dix piéces de canon & quantité de munitions de guerre. Mais l'heureux électeur ne jouit pas long-tems de cette acquiſition. Le comte de Kewenhuller ſe préſenta devant la ville, au mois de Juin 1742; l'attaqua; la prit; en chaſſa les Bavarois, & la fit rentrer ſous la domination Autrichienne.

ENSHEIN. (*bataille d'*) Les Impériaux étoient campés au village d'Enshein, à quelques lieues de Strasbourg. Le vicomte de Turenne réſolut de les aller combattre. Après un jour & une nuit de marche continuë, il arrive ſur les hauteurs de Moltezeim, d'où il découvre le camp des ennemis; &, ſans perdre de tems, ſes Dragons, par ſon ordre, ſe ſaiſiſſent des ponts qu'on avoit jettés ſur deux petites rivieres, & qu'on avoit négligé de rompre ou de garder. Le lendemain, 4 d'Octobre 1674, à la pointe du jour, on ſe prépare à la bataille. Le duc de Bournonville, général de l'empereur, comptoit ſous ſes ordres cinquante mille hommes, & plus de vingt-deux princes ſouverains d'Allemagne. Il les range derriere le village d'Enshein, ſur deux lignes fort épaiſſes & fort longues,

& forme un corps de réſerve avec tout ce qu'il a de plus braves guerriers. Il s'empare d'un petit bois qui étoit à ſa gauche; y fait paſſer de l'infanterie & du canon; protege ſes différens corps par des retranchemens de toute eſpece, & attend les François, avec l'eſpérance de les vaincre. Turenne s'approche à la tête de vingt-cinq mille combattans qu'il place ſur deux lignes. Il compoſe la premiere de dix bataillons, & de vingt-huit eſcadrons partagés également ſur les deux aîles; & la ſeconde, d'un pareil nombre d'eſcadrons, mais ſeulement de huit bataillons. Il met cinq eſcadrons entre les deux lignes, derriere l'infanterie de la premiere, pour la ſoutenir; & deux bataillons, avec ſix eſcadrons qui lui reſtoient au corps de réſerve. Il entre-mêle tous les eſcadrons de divers pelotons d'infanterie pour les ſoutenir dans le beſoin. On marche vers le bois: on attaque; on enfonce deux corps de cavalerie, qui en défendoient l'entrée. Les Dragons s'y jettent, ſous les ordres du chevalier de Boufflers. Cinq cens Mouſquetaires les ſuivent. Le combat devient terrible. On triomphe: on cede tour-à-tour. Une groſſe pluie, qui ſurvient tout-à-coup, ſuſpend l'animoſité des guerriers. Elle ceſſe: le carnage recommence avec plus de fureur. Boufflers, déterminé à vaincre ou à périr, fait mettre pied à terre à ſes braves Dragons. Ces ſoldats intrépides affrontent ſix piéces de canon, qui tiroient à cartouches. Ils ſautent par-deſſus les abbatis d'arbres: ils montent ſur les retranchemens; ils chargent les ennemis, l'épée à la main: ils les foudroient

avec leur propre artillerie, dont ils se rendent maîtres, & qu'ils tournent contr'eux. La bataille est des plus sanglantes. Turenne & Bournonville envoient de part & d'autre des corps nombreux pour soutenir les combattans. Durant quelques heures, la victoire balance. On se charge avec furie dans tous les vuides du bois. Les ennemis se retirent d'arbre en arbre. A chaque pas, il faut former de nouvelles attaques. On se presse corps à corps. Le péril est à son comble; le succès est incertain. Turenne vient partager le danger. Sa présence fixe la fortune. Tout fuit; tout se disperse. Les François sont maîtres du bois, & poursuivent les vaincus jusqu'aux retranchemens du village d'Enshein, Bournonville les attendoit avec des forces encore supérieures. Il fond le premier sur leur corps de bataille. On le reçoit avec cette intrépidité qu'inspire la victoire. Il se retire; & le comte de Caprara, par son ordre, se jette sur l'aîle droite, avec les Cuiraſſiers de l'Empereur, qui n'avoient point encore combattu. La premiere ligne, déconcertée par cette attaque soudaine, se précipite sur la seconde: celle-ci court vers le corps de réserve, qui s'avance pour la soutenir, & l'ébranle par son impétuosité. Les Impériaux les pressent de toutes parts. Ils triomphent. La terreur saisit tous les esprits. Les valets se sauvent vers le bagage. Ceux qui le gardoient prennent la fuite avec eux. Tout étoit perdu. Les comtes de Lorges & d'Auvergne paroissent dans ce moment; arrêtent les ennemis; rétablissent le combat. Les Allemands étonnés reculent d'abord pas

à pas, mais se défendent avec vigueur, jusqu'à ce qu'enfin, entièrement rompus, ils cherchent leur salut sous les fortifications d'Enshein, après un combat de dix heures. Ils perdirent plus de trois mille hommes, dix piéces de canon, trente drapeaux ou étendards, & une grande partie de leur bagage. Mais la victoire coûta plus de deux mille soldats aux François.

ÉPHÈSE. (*combat près d'*) La vingt-quatrieme année de la guerre du Péloponnèse, la flotte des Athéniens, commandée par Antiochus, en l'absence d'Alcibiade, & celle des Lacédémoniens, conduite par Lysandre, se rencontrerent proche du port d'Ephèse. Le lieutenant d'Alcibiade, contre la défense expresse de son général, livra bataille aux Spartiates. Il paya cher sa témérité. Il fut battu, & perdit quinze galeres. Cette défaite réveilla les ennemis d'Alcibiade. On le condamna à l'exil pour la seconde fois. *An. du monde 3597, & 407 avant J. C.*

ÉPIDAMNE. (*siége d'*) C'étoit une ville maritime de Macédoine, & une colonie de Corcyréens, dont Phalie, de Corinthe, fut le fondateur. On l'a nommée, dans la suite, *Dyrrachium*. Elle étoit devenue fort peuplée & fort puissante. La discorde s'y mit; & le peuple en chassa les plus riches habitans qui se joignirent aux nations voisines, & l'infesterent par leurs courses fréquentes. Dans cette extrémité, elle eut recours d'abord aux Corcyréens, &, à leur refus, aux Corinthiens qui la prirent sous leur protection, y envoyerent du secours, & y établirent de nouveaux

habitans. Ils ne demeurerent pas long-tems paisibles poſſeſſeurs de cette importante acquiſition. Les Corcyréens, avec une flotte nombreuſe, vinrent y mettre le ſiége. Ceux de Corinthe accoururent pour la ſecourir ; mais, ayant été battus ſur mer, la ville ſe rendit. Les vainqueurs tuerent tous les priſonniers ; à la réſerve des Corinthiens qui furent jettés dans de noirs cachots, & firent un grand dégât dans tout le pays. L'année ſuivante, les Corinthiens mirent ſur pied une nouvelle armée, plus nombreuſe que la premiere. Ceux de Corcyre, qui ſe voyoient hors d'état de réſiſter ſeuls à des ennemis ſi puiſſans, envoyerent rechercher l'alliance d'Athènes. Après une longue & difficile délibération, ſur l'avis de Périclès, on la leur accorda. Bientôt cette guerre devint très-ſérieuſe, & intéreſſa toute la Grèce : on peut même dire qu'elle donna naiſſance à celle du Péloponnèſe. *Avant J. C.* 432.

ERESBOURG. (*ſiége d'*) Charlemagne étoit à peine monté ſur le thrône, que, l'an 772, les Saxons, tant de fois vaincus, jamais domptés, l'obligerent à porter ſes armes au-delà du Rhin, & à commencer une guerre ſanglante, qui dura trente-trois ans. Le monarque François mit à feu & à ſang le pays des rebelles ; les défit dans une grande bataille, & vint aſſiéger le château d'Eresbourg, l'une de leurs plus fortes places. Il fut emporté, après un vigoureux aſſaut ; & les Saxons intimidés implorerent la clémence du vainqueur qui leur pardonna.

ÉRÈTE. (*bataille d'*) Ce fut près de cette ville du pays des Sabins, que se donna, l'an de Rome 164, un combat long & sanglant entre les Romains, commandés par Tarquin l'Ancien, & les peuples d'Etrurie, conjurés pour arrêter les progrès rapides de cette nation conquérante. Les Etrusques, après plusieurs années de guerre, y furent tellement abbatus, qu'ils vinrent se jetter aux pieds du roi de Rome; remirent toutes leurs villes à sa discrétion; le déclarerent Roi de toute l'Etrurie, & lui présenterent les marques de cette suprême dignité.

ÉRISANE. (*siége d'*) Le proconsul Fabius Servilianus mena son armée devant Erisane, ville importante, & en forma le siége. Viriathus trouva moyen de s'y glisser de nuit, sans être apperçu. Au point du jour, il fit une rude sortie; tua un grand nombre de Romains, & poussa le reste de l'armée dans un poste d'où il lui étoit présqu'impossible de se tirer. Le général Espagnol, aussi sage, aussi modéré que brave & intrépide, ne se laissa point éblouir par ses victoires. Il proposa la paix; & l'on arrêta « qu'il y auroit paix & » amitié entre le peuple Romain & Viria» thus, & que, de part & d'autre, on con» serveroit ce que l'on possédoit actuelle» ment. » Ce traité, quoique très-capable d'humilier la fierté Romaine, fut ratifié par le peuple: tant Viriathus s'étoit rendu redoutable à cette nation terrible! *141 avant J. C.*

Cette paix ne fut pas longue. L'année sui-

vante, le conſul Cépion, frere de Fabius, marcha contre le capitaine Eſpagnol, qui, hors d'état de lui réſiſter, ſongea à procurer une retraite avantageuſe au petit nombre de ſes troupes. Quelque diligence qu'il fît, il fut atteint par le Conſul ſur les frontieres de la Carpétanie; & il y auroit ſuccombé, ſi ſon génie, fécond en reſſources, ne l'eût tiré de ce mauvais pas. Il choiſit ce qu'il a de cavaliers plus alertes; les range en bataille ſur une hauteur, comme pour donner le combat; & cependant il fait défiler par un vallon obſcur & tortueux le reſte de ſes troupes, dont le détachement, qu'il ſembloit diſpoſer, couvroit la retraite. Quand elles eurent pris aſſez d'avance, il partit lui-même à toute bride, ſans que l'ennemi pût découvrir quelle route il avoit priſe. Peu de tems après, Cépion, fatigué de la guerre, voulut la terminer. Son courage lui devenoit inutile: il eut recours à la perfidie. Deux officiers de Viriathus, ſéduits par ſes promeſſes, entrerent, de nuit, dans la tente de leur brave général, &, l'ayant trouvé endormi, l'immolerent à leur coupable ambition. Ils vinrent auſſi-tôt inſtruire le Conſul de l'exécution de ſes ordres, & demander la récompenſe promiſe. « Ce » n'eſt point à moi, répondit-il; c'eſt au ſé» nat qu'il appartient de ſtatuer ſi l'on doit » récompenſer des officiers qui ont tué leur » général? » La mort de Viriathus porta la déſolation & le déſeſpoir dans le cœur de tous ſes ſoldats, & termina une guerre qui duroit depuis plus de dix ans.

ÉRIX. (*prise d'*) Le conſul Junius, pendant le ſiége de Lilybée, s'empara de cette ville par le moyen de quelques traîtres qui la lui livrerent. Elle étoit ſituée ſur une montagne, un peu au-deſſous du ſommet; & l'on n'y pouvoit monter que par un chemin très-long & très-eſcarpé. Junius plaça une partie de ſes troupes ſur le ſommet, & le reſte au pied de la montagne, s'imaginant, après ces ſages précautions, n'avoir plus rien à craindre. Mais Amilcar, ſurnommé *Barca*, pere du fameux Annibal, trouva le moyen d'entrer dans la ville qui étoit entre les deux camps des ennemis, & de s'y maintenir. De ce poſte ſi avantageux, il ne ceſſoit de harceler les Romains; ce qui dura pendant deux ans. *Avant J. C.* 246.

ÉSERNIA. (*combat près d'*) Sylla s'étoit engagé dans un défilé auprès de la ville d'Eſernia; & il avoit en tête une armée de Samnites, commandée par Papius Mutilus. Le général Romain étoit homme de reſſource. Il trouva moyen de lier une conférence avec le général ennemi, comme pour convenir d'un accommodement. Il ne ſe conclut rien. La trêve avoit produit une grande ſécurité parmi les Samnites. Sylla en profita; &, à la faveur de la nuit, il fit partir ſes troupes, ne laiſſant dans ſon camp qu'un Trompette, pour ſonner, ſelon l'uſage, le commencement de chaque veille, de trois heures en trois heures. A la quatrieme veille, le Trompette partit lui-même, & alla rejoindre l'armée qui étoit déja hors de péril. Sylla ne ſe contenta pas

d'avoir ſauvé ſes troupes : il voulut encore moiſſonner des lauriers. S'étant approché du camp ennemi, il l'attaqua par l'endroit où on l'attendoit le moins ; vainquit les Samnites, & prit leur camp. Papius ſe ſauva bleſſé dans Eſernia. Sylla finit cette glorieuſe campagne par la priſe de Bovianum, ville conſidérable, qu'il emporta en trois heures. *89 ans avant J. C.*

ESTAMPES. (*bataille d'*) L'an 603, Clotaire II, qui ne ſongeoit qu'à ſe venger de ſa défaite près de Dormeille, leva des troupes, dont il donna le commandement à Mérovée, ſon fils, âgé de cinq à ſix ans, ſous la conduite du duc Landry, & les fit entrer dans les provinces de Bourgogne. Thierri, ſur cette nouvelle, raſſembla promptement une armée, & marcha à la rencontre des ennemis. Landry s'étoit campé près d'Eſtampes, réſolu de combattre les Bourguignons au paſſage de la riviere qui porte ce nom. Les ſoldats de Clotaire furent taillés en piéces. Landry prit la fuite ; & le jeune Mérovée fut fait priſonnier.

EU. (*ſiége d'*) Les Normands, quoiqu'établis en France, ne ceſſoient pas de déſoler ce royaume, à la faveur des guerres civiles. Raoul, qui avoit ſuccédé à Charles le Simple, voulut réprimer leurs brigandages. L'an 925, il chargea le comte de Vermandois de faire le ſiége d'Eu, ville de leur dépendance. Le Comte y fit donner l'aſſaut, & s'en rendit maître. Tous les hommes & tous les garçons furent inhumainement maſſacrés. En ré-

compenſe de ce grand exploit, le vainqueur obtint l'archevêché de Reims pour ſon fils qui n'avoit que cinq ans. C'eſt le premier exemple d'une cupidité ſi ſacrilége & ſi peu conforme aux loix eccléſiaſtiques.

EUPHRATE. (*bataille de l'*) David livra près de ce fleuve fameux une grande bataille à Adad, roi de Damas & de Syrie, qui venoit au ſecours des Philiſtins, & le força de ſe réfugier dans ſes Etats, après lui avoir tué vingt mille hommes. Le roi d'Iſraël l'y ſuivit bientôt avec ſon armée victorieuſe; prit les plus fortes places; rendit toute la Syrie tributaire, & commença par ce glorieux triomphe à porter la terreur des armes des enfans de Jacob au-delà des bornes étroites de la Paleſtine. *1027 avant J. C.*

EURYMÉDON. (*journée d'*) Jamais capitaine Grec n'humilia l'orgueilleuſe puiſſance du roi de Perſe, comme le fit Cimon l'Athénien. Après avoir chaſſé les Perſes de la Grèce, il eut la hardieſſe d'aller attaquer leur flotte à l'embouchure du fleuve Eurymédon, quoiqu'elle fût de trois cens cinquante voiles, & ſoutenue de l'armée de terre, campée ſur le rivage. Elle fut bientôt miſe en déroute. On prit plus de deux cens vaiſſeaux, ſans compter ceux qui furent coulés à fond. Non content de cette victoire, Cimon mit ſes ſoldats à terre, & les mena droit contre les Barbares qui ſoutinrent leur premier choc avec valeur. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand. On fit une multitude immenſe de priſonniers & un riche bu-

tin. Cimon, qui, par ce double triomphe, venoit de s'égaler à Miltiade, ſon pere, pour mettre le comble à ſon bonheur, alla ſur l'heure au-devant d'un renfort de quatre-vingt vaiſſeaux Phéniciens, qui venoient de Chypre pour ſe joindre aux Perſes, & ne ſçavoient rien de leur défaite. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & preſque tous les ſoldats tués ou noyés. *470 avant J. C.*

EXILES. (*combat d'*) « Pour pénétrer » en Italie, malgré les armées d'Autriche & » de Piémont, quel chemin falloit-il pren- » dre, dit M. de Voltaire? Le général Eſ- » pagnol La Mina vouloit qu'on tirât à Fi- » nal, par ce chemin de la côte du Ponent, » où l'on ne peut aller qu'un à un; mais il » n'avoit ni canons ni proviſions. Tranſpor- » ter l'artillerie Françoiſe; garder une com- » munication de près de quarante marches, » par une route auſſi ſerrée qu'eſcarpée, où » tout doit être porté à dos de mulet; être » expoſé ſans ceſſe au canon des vaiſſeaux » Anglois, de telles difficultés paroiſſoient » inſurmontables. On propoſoit la route de » Démont & de Coni; mais aſſiéger Coni, » étoit une entrepriſe dont tout le danger » étoit connu. On ſe détermina pour la route » du Col d'Exiles, à près de vingt-cinq » lieues de Nice; & on réſolut d'emporter » cette place.

» Cette entrepriſe n'étoit pas moins ha- » zardeuſe; mais on ne pouvoit choiſir qu'en- » tre des périls. Le comte de Belle-Iſle ſaiſit » avidement l'occaſion de ſe ſignaler. Il avoit

» autant d'audace pour exécuter un pro-
» jet, que de dextérité pour le conduire ;
» homme infatigable dans le travail du ca-
» binet & dans celui de la campagne. Il part
» donc, & prend ſon chemin, en retour-
» nant vers le Dauphiné, & s'enfonçant en-
» ſuite vers le col de l'Aſſiette, ſur le che-
» min d'Exiles. C'eſt-là que vingt-un batail-
» lons Piémontois l'attendoient derriere des
» retranchemens de pierre & de bois, hauts
» de dix-huit pieds, ſur treize de profondeur,
» & garnis d'artillerie.

» Pour emporter ces retranchemens, le
» comte de Belle-Iſle avoit vingt-huit ba-
» taillons, & ſept canons de campagne,
» qu'on ne put guères placer d'une maniere
» avantageuſe. On s'enhardiſſoit à cette en-
» trepriſe, par le ſouvenir des journées de
» Montalban & de Château-Dauphin, qui
» ſembloient juſtifier tant d'audace. Il n'y a
» jamais d'attaques entièrement ſemblables ;
» & il eſt plus difficile encore & plus meur-
» trier d'attaquer des paliſſades qu'il faut ar-
» racher avec les mains, ſous un feu plon-
» geant & continu, que de gravir & de com-
» battre ſur des rochers ; & enfin, ce qu'on
» doit compter pour beaucoup, les Piémon-
» tois étoient très-aguerris ; & l'on ne pou-
» voit mépriſer des troupes que le roi de
» Sardaigne avoit commandées. L'action,
» (qui s'engagea le 19 de Juillet 1747,)
» dura deux heures ; c'eſt-à-dire que les Pié-
» montois tuerent, deux heures de ſuite, ſans
» peine & ſans danger, tous les François

» qu'ils choisirent. M. d'Arnaud, maréchal-
» de-camp, qui menoit une division, fut
» blessé à mort, des premiers, avec M. de
» Grille, major-général de l'armée.

» Parmi tant d'actions sanglantes, qui
» signalerent cette guerre de tous côtés, ce
» combat fut un de ceux où l'on eut le plus
» à déplorer la perte prématurée d'une jeu-
» nesse floriſſante, inutilement sacrifiée. Le
» comte de Goas, colonel de Bourbonnois,
» y périt. Le marquis de Donge, colonel de
» Soiſſonnois, y reçut une bleſſure dont il
» mourut, ſix jours après. Le marquis de
» Brienne, colonel d'Artois, ayant eu un
» bras emporté, retourna aux paliſſades, en
» diſant : *Il m'en reſte un autre pour le ſer-*
» *vice du roi ;* & il fut frappé à mort. On
» compta trois mille ſix cens quatre-vingt-
» quinze morts, & ſeize cens ſix bleſſés ; fa-
» talité contraire à l'évènement de toutes les
» autres batailles, où les bleſſés ſont toujours
» le plus grand nombre. Celui des officiers,
» qui périt, fut très-grand. Tous ceux du
» Bourbonnois furent bleſſés ou moururent ;
» & les Piémontois ne perdirent pas cent
» hommes.

» Belle-Iſle déſeſpéré arrachoit les paliſ-
» ſades ; &, bleſſé aux deux mains, il tiroit
» des bois encore avec les dents, quand en-
» fin il reçut le coup mortel. Il avoit dit
» ſouvent qu'il ne falloit pas qu'un général
» ſurvécût à ſa défaite, & ne prouva que trop
» que ce ſentiment étoit dans ſon cœur. Les
» bleſſés furent menés à Briançon, où l'on

» ne s'étoit pas attendu au désastre de cette » journée. M. d'Audifret, lieutenant-de-roi, » vendit sa vaisselle d'argent pour secourir les » malades. Sa femme, prête d'accoucher, » prit elle-même le soin des hôpitaux; pansa » de ses mains les blessés, & mourut en » s'acquittant de ce pieux office : exemple » aussi triste que noble, & qui mérite d'être » consacré dans l'Histoire ! »

Fin du Tome premier.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des grands Hommes, des Généraux, des Officiers & des Guerriers célèbres, dont il eſt parlé dans ce Dictionnaire.

ABARUS, chef des ambaſſadeurs Numantins, vient ſupplier Scipion de donner la paix à *Numance*.

Abdarahman, fils du Calife Abou-Bèkre, ſignale ſa valeur au ſiége de *Boſtra*.

Abdérame, prince Saraſin, vaincu & tué près de *Poitiers*, 1.

Abdérame, prince Maure, aſſiégé, par Charlemagne, dans *Pampelune*, 1.

Abdoullah, brave officier Arabe, eſt tué à la bataille de *Mouta*.

Abdoullah, général Arabe, gagne la bataille d'*Yacoubé*.

Abdoullah-ben-Zobéir, capitaine Arabe, fait gagner la bataille d'*Yacoubé*.

Abdoulmélek s'empare du thrône de *Tunis*, 4.

Abdoulmoumen, ſouverain des Arabes d'Afrique, fait la conquête de *Fez*, de *Maroc*, de *Deukalé*, & de *Tunis*, 2.

Abdoulrahman, nommé par les Chrétiens *Abdérame*, eſt vaincu près d'*Alvéda*.

Abia, roi de Juda, triomphe à la journée de *Samaron*.

Abimélech, bâtard de Gédéon, s'empare de *Sichem*, & trouve la mort devant *Thèbes en Paleſtine*.

Abou-Abdoullah, roi de *Grenade*, perd cette Capitale & ſes Etats.
Abou-Aioub, capitaine Muſulman, eſt tué au ſiége de *Conſtantinople*, 2.
Abou-Obéidah, général Arabe, prend *Baalbec*, *Emeſſe*, 2; *Arreſtan*, *Alep*, 1, & *Antioche*, 2.
Abou-Sofian, chef des Khoraïſcites, triomphe à la bataille d'*Ohod*; eſt vaincu à celle de *Bédre*.
Abou-Zékéria-Abi-Haſſi, roi de Tunis, vient inutilement au ſecours de *Valence*, 2.
Abradate, roi de la Suſiane, eſt enveloppé dans la défaite de *Nérigliſſor*, après laquelle il ſe rend à Cyrus, & meurt à ſon ſervice à la journée de *Thymbrée*.
Abraham, le plus ſaint des patriarches, ſauve *Sodome*.
Abſalon, révolté contre David, ſon pere, eſt tué à la journée de *Mahanaïm*.
Abu-Sofian, capitaine Sarraſin, gagne la bataille d'*Yarmouc*.
Achab, roi d'Iſraël, eſt aſſiégé deux fois dans *Samarie*, 1, 2. Il eſt tué au ſiége de *Ramoth*.
Achanouar, roi des Huns, gagne la bataille de *Gorgo*.
Achaz, roi de Juda, eſt aſſiégé dans *Jéruſalem*, 3.
Aché (le chevalier d') eſt bleſſé à la bataille de *Fontenoi*.
Aché (le ſieur d') bat les Anglois non loin d'*Arcate*.
Achillas, miniſtre & favori du roi d'Egypte, attaque Céſar dans *Alexandrie*, 1.
Achille, fils de Pélée, s'immortaliſe au ſiége de *Troie*.
Achis, roi des Philiſtins, gagne la bataille de *Gelboé*.
Acilius, conſul & général Romain, défait Antiochus le Grand au Pas des *Thermopiles*, 2, & prend *Héraclée*.
Acron, roi des Sabins, eſt tué par Romulus, devant *Cénine*.
Adad, roi de Damas, eſt vaincu ſur les rives de l'*Euphrate*.
Adad, roi de Syrie, aſſiége inutilement *Samarie*, 1; eſt fait priſonnier, *ibid.* 2; défend vaillamment *Ramoth*.
Adad, roi de Syrie, fils du précédent, aſſiége *Samarie*, 3.
Adelſtan, roi d'Angleterre, gagne la bataille de *Burnamburgh*.
Adherbal, général Carthaginois, bat les Romains à *Drépane*.
Adherbal, roi des Numides, eſt aſſiégé dans *Cirte*, 1.
Adorno (le marquis d') défend avec courage le château de *Savonne*.
Adraſte, roi des Argiens, l'un des ſept Preux devant *Thèbes en Béotie*, 1.
Adrets, (le baron des) capitaine Huguenot, prend *Montbriſon*.
Adrien I, pape : ſes démêlés avec Didier. *Pavie*, 4.
Adrien-Van den-Berg, com-

ducteur de bateaux de tourbes, ſurprend *Bréda*, 1.

Aille, Amazone qui combat contre Hercule à la bataille du *Thermodoon*.

Aëtius, général de l'Empire, bat les Francois près du *Vieil Heſdin*; délivre *Orléans*, 1; triomphe aux champs *Catalauniques*.

Afranius, vaincu près de la *Tenna*.

Affry, (M. d') maréchal-de-camp, ſe ſignale au ſiége de *Colorno*.

Agamemnon commande les Grecs au ſiége de *Troie*.

Agathocle, tyran de Syracuſe, deſcend en Afrique, & prend la *Grande-Ville*.

Agénois (le duc d') ſe ſignale à la priſe de *Château-Dauphin*.

Agéſilas le Grand, roi de Sparte, eſt rappellé au ſecours de ſa patrie, *Némée*; a l'avantage à la bataille de *Coronée*. Sa conſtance après celle de *Leuctres*.

Agéſipolis, roi de Sparte, meurt au ſiége d'*Olynthe*, 1.

Agilon, officier Romain, contribue à la priſe d'*Aquilée*, 2.

Agis, roi de Sparte, prend *Elos*.

Agnès-Sorel, maîtreſſe de Charles VII, ranime le courage de ce prince. V. *Orléans*, 2.

Agricola, général Romain, ſoumet l'iſle *Mona*, & bat les habitans de la grande Bretagne à *Grampius*.

Agrippa (Furius) bat les Volſques à *Corbion*.

Agrippa, lieutenant, puis gendre d'Auguſte, commande la flotte de ce prince à la bataille de *Nauloque*, & l'aile gauche à celle d'*Actium*. Il bat les Cantabres à *Médullius*, & les Aſtures à *Lancia*.

Agrippa, roi des Juifs, exhorte en vain à la ſoumiſſion les Rebelles aſſiégés dans *Gamala*.

Aguaſco, (Ferdinand d') capitaine Eſpagnol, ſert devant *Middelbourg*.

Aiguillon (le duc d') défend vaillamment *Saint-Caſt*.

Aimille, évêque de Narbonne, commande un corps de François au ſiége de *Valence*, 2.

Ajax, fils d'Oïlée, ſe ſignale au ſiége de *Troie*.

Ajax, fils de Télamon, ſe diſtingue au ſiége de *Troie*.

Alachis eſt vaincu & tué dans la plaine de *Côme*, 2.

Alain de Rouci, officier François, ſe diſtingue à la bataille de *Muret*.

Alaric, roi des Goths, gagne la bataille de *Pollence*, & ſaccage deux fois la ville de *Rome*, 7.

Alaric, roi des Viſigoths, eſt vaincu & tué à *Vouglé*.

Albe (le duc d') prend *Pampelune*, 2.

Albe, (Ferdinand de Tolède, duc d') combat vaillamment à la bataille de *Mulberg*; ordonne la malheureuſe bataille d'*Heiligerlée*; gagne celle de *Gem-*

minghen ; prend *Mons*, 1 ; & fait aſſiéger *Harlem*.

Alberg (le comte d') défend heureuſement *Riga* 1.

Albermale (le duc d') commande à la journée de *Dénain*.

Albermale (le comte d') ſert à la bataille de *Fontenoi* ; prend la *Havane*.

Albert, empereur, eſt aſſaſſiné, en marchant contre les Suiſſes rebelles. *Zurich*.

Albert, (Jean) fils de Caſimir IV, roi de Pologne, aſſiége inutilement *Caſſovie*, 3.

Albert, (l'archiduc) gouverneur de Flandres, prend *Hulſt* 1, eſt vaincu à *Nieuport*, 1.

Albergoti, commandant au ſiége de *Turin*, 4.

Albin perd la bataille de *Lyon*.

Alboin, roi des Lombards, prend *Pavie*, 2.

Albert, connétable de France, ſignale ſon courage au ſiége de *Ham* ; fait engager témérairement la bataille d'*Azincourt*.

Albret (le ſeigneur d') ſe joint aux guerriers qui aſſiégeoient *Bayonne*.

Albret, (Jean d') roi de Navarre, rend *Pampelune*, 2.

Alcibiade, général Athénien, ſignale ſes premieres armes au ſiége de *Potidée* ; triomphe à la journée de *Cyzique*, 1 ; prend *Byzance*, 1 ; aſſiége *Syracuſe*, 2.

Alcime, général du roi de Syrie, gagne la bataille de *Berſeth*.

Alcipe, Amazone qui combat contre Hercule, ſur les bords du *Thermodoon*.

Alègre, (Yves d') capitaine François, commande à la priſe de *Breſſe*, & conduit l'arriere-garde à la bataille de *Ravenne*, 3.

Alençon (le duc d') combat témérairement, & trouve la mort à la journée de *Crécy*.

Alençon (le duc d') fait de grands efforts à la journée d'*Azincourt* ; prend *Jargeau* ; gagne la bataille de *Patai* ; attaque *Paris*, 4.

Alençon, (le duc d') beau-frere de François I, ſe trouve à la bataille de *Pavie*, 4.

Alençon, (le duc d') frere de Charles IX, ſert au ſiége de la *Rochelle*, 2.

Alexandre le Grand, roi de Macédoine, ſignale ſes premieres armes à la bataille de *Chéronée*, 1 ; prend *Thèbes en Béotie*, 3, *Lampſaque* ; gagne la bataille du *Granique* ; entre dans *Milet*, 2 ; emporte *Halicarnaſſe*, *Célènes*, *Gordion* ; gagne la bataille d'*Iſſus*, 1 ; prend *Tyr*, 2 ; *Gara*, 1 ; triomphe à *Arbelles* ; dompte les *Uxiens* ; s'empare de *Perſépolis* ; triomphe ſur les rives de l'*Iaxarte* ; ſoumet les *Scythes*, 3 ; eſcalade *Pétra-Oxiana* ; aſſiége & prend *Nyſe*, *Maracandes*, *Aorne* ;

bat Porus ſur les bords de l'*Hydaſpe* ; ſubjugue les *Oxydraques* & les *Indiens*, 4 ; extermine les *Coſſéens*.

Alexandre, tyran de Phères, vaincu à *Cynocéphales*, 1.

Alexandre II, pape, ſe prête à l'ambition de Guillaume le Conquérant. V. *Haſtings*.

Alexis, empereur Grec, eſt aſſiégé par les Croiſés dans *Conſtantinople*, 3.

Alfonſe le Vengeur, roi d'Eſpagne, emporte, après un pénible ſiège, la ville d'*Algéſire*.

Alfonſe VI, roi de Caſtille, prend *Tolède*, & perd la bataille de *Zélaka*.

Alfonſe VII, roi de Caſtille, prend *Alméria*.

Alfonſe VIII, roi de Caſt. triomphe à *Muradal*.

Alfonſe XI, roi de Caſtille, gagne la bataille du *Salado*.

Alfonſe le Batailleur, roi d'Aragon, prend *Sarragoſſe*, 2.

Alfonſe V, roi d'Aragon, prend *Naples*, 6.

Alfonſe I, roi de Portugal, prend *Lisbonne*.

Alfonſe V, roi de Portugal, eſt vaincu à Toro. Voyez *Zamora*.

Ali, officier Turc, ſe diſtingue au ſiége de *Belgrade*, 1.

Ali, ſecond Bacha, défend, juſqu'à la derniere extrémité, la ville de *Neuhauſel*, 3.

Ali, Grand-Viſir, perd la bataille de *Péterwaradin*.

Ali, capitaine Ottoman, ſert à la bataille de *Giulnabat*.

Ali Attar, capitaine Arabe, défend heureuſement *Loja*.

Aligerne, le plus jeune des freres de Totila, eſt aſſiégé dans *Cumes*, 3.

Aliſon, Tribun Romain, contribue à la priſe de *Cyzique*, 2.

Allart, général du Czar, donne à ce prince un bon conſeil à la bataille de *Pultowa*.

Almagro (Diegue d') entreprend l'expédition du Pérou. *Tumber*.

Almagro, fils du précédent, ſuccède à ſon pere, malgré les miniſtres de Charles-Quint, & aſpire à la ſouveraineté du Pérou. *Tumber*.

Almanſour, chef des Arabes, gagne la ſanglante bataille de l'*Aſſura*.

Almeyda, (Edouard d') officier Portugais, ſignale ſa valeur à Toro. Voyez *Zamora*.

Almothanna, chef des Arabes, gagne la bat. d'*Hirah*.

Alp-Arſlan, Sultan des Seljucides de Perſe, prend le château de *Bertem*.

Althias, capitaine de Bélisaire, triomphe à *Tigiſi*.

Alvarado, (Alfonſe) partiſan des Pizarres, au Pérou. *Tumber*.

Alvarédo, lieutenant de Cortez, dans la conquête du Mexique. *Tabaſco*.

Alvéquin, l'un des Seize, *Paris*, 6.
Alviane, (Barthelemi d') général Espagnol, perd la bataille d'*Agnadel*.
Alyatte, roi de Lydie, assiége *Milet*, 1.
Amalaric, roi des Visigoths, vaincu près de *Narbonne*, 2.
Amberft, général Anglois, assiége Mont-réal, pour délivrer *Québec*.
Amelong, brave soldat Lombard, se signale à la bataille de *Castellone*.
Amfreville (M. d') se distingue à l'action de *Suffelsheim*.
Amiltar, général Carthaginois, tué au siége d'*Himère*, 1.
Amilcar Barca, pere du grand Annibal, prend *Tunis*, 1; défend *Erix*; est vaincu près de *Lilybée*, 1.
Amilcar, général Carthaginois, vaincu à *Himera*, 1.
Amilcar, capitaine Carthaginois, est tué à la bataille de *Crémone*, 1.
Amingh, général François, est battu sur les bords de l'*Adige*.
Ammatas, frere de Gélimer, est tué à la bataille de *Décime*.
Amphiaraüs, l'un des sept preux devant *Thèbes en Béotie*, 1.
Amri prend *Therza*.
Amrou, général Sarasin, prend, l'épée à la main, *Gara*, 3; *Césarée*, *Mesrah* & *Alexandrie*, 2.
Amurat I, empereur Ottoman, prend *Bolina*, & trouve la mort à la bataille de *Cassovie*, 1.
Amurat II, empereur Ottoman, gagne la bataille de *Varne*, celle de *Cassovie*, 2; & assiége *Belgrade*, 1.
Amurat IV, empereur Ottoman, assiége *Bagdad*, 2, 3.
Anaximène, maître d'Alexandre le Grand. *Lampsaque*.
Ancus-Marcius, roi de Rome. *Fidènes*, 2. *Médullie*.
Andelot. *Saint-Quentin*.
André, capitaine Romain. *Béjude*, *Dara*.
Andriscus. *Pydna*.
Andromaque, veuve d'Hector. *Troie*.
Andronic. *Tyr*, 2.
Anello, Maçon, contribue à la prise de *Naples*, 6.
Angoulême (le comte d') *Tournai*, 3.
Angoulême, (le duc d') *Rochelle*, 2.
Anguien. (le comte d') *Cérisoles*.
Anhalt-Dessau. (Il y a un grand nombre de Princes de cette auguste maison, qui ont signalé leur intrépide valeur dans les combats. Voici les articles où il en est parlé.) *Leypsick*, *Namslaw*, *Neiss*, *Nieuport*, *Stralzund*.
Anianus, ou Saint-Agnan, évêque d'*Orléans*, 1.
Anière (M. d') *Namur*, 2.
Anjou. (le duc d') *Derval*, *Lourde*.
Anne d'Autriche. *Paris*, 7.
Annibal, général Carthag-

ginois, meurt au siége d'*Agrigente*, 1.
Annibal, capitaine Carthaginois, *Himère*, 2. *Sélinonte*.
Annibal le Grand, *Sagonte*, *Rhône*, *Alpes*, *Turin*, 1; *Tésin*, *Trébie*, *Trasimène*, *Casilin*, 1, 2; *Larine*, *Cannes*, *Nole*, *Lucanie*, *Capoue* 1; *Rome* 5; *Salapie*, 1, 2; *Herdonée*, *Canouse*, *Pétilia*, *Grumente*, 1; *Métaure*, *Zama*, *Sida*.
Anson, fameux marin Anglois, gagne la bataille du Cap *Finistère*.
Antalas, roi des Maures. *Thébeste*, *Sicca-Vénéria*.
Anténor. *Troie*.
Anteroche, (le comte d') lieutenant des Grenadiers, répond aux Anglois qui invitoient les François à tirer les premiers à la bataille de *Fontenoi*.
Antémius. *Sardique*.
Antigone, Capitaine d'Alexandre le Grand, & Roi d'une partie de l'Asie, après la mort de ce conquérant. *Cappadoce*, *Gabène*, *Ipsus*, *Nora*, *Orcynium*, *Tyr*, 2.
Antigone Doson, roi de Macédoine. *Corinthe*, 1; *Mégalopolis*, *Sélasie*.
Antigone-Gonatas, roi de Macédoine. *Argos*.
Antiochus, lieutenant d'Alcibiade. *Ephèse*.
Antiochus le Grand, roi de Syrie. *Chalcis*, *Coryque*, *Magnésie*, *Thermopyles*, 2; *Raphia*.
Antiochus-Eupator, roi de Syrie. *Bethsura*, 2.
Antiope, reine des Amazones. *Thermodoon*.
Antipater, capitaine d'Alexandre le Grand, & régent de Macédoine après la mort de ce monarque. *Cappadoce*, *Lamia*.
Antoine, consul & collégue de Cicéron, défait Catilina à *Pistoie*.
Antoine (*Marc*) triumvir; commande l'aîle gauche à la bataille de *Pharsale*; triomphe à *Philippes*; bat Sextus-Pompée à *Naulogue*; est vaincu à *Actium*.
Antoine, grand bâtard de Bourgogne. *Saint-Omer*.
Aphaate. *Sisarbène*.
Apollonide. *Orcynium*.
Apollonides, ami de Caton. *Utique*, 2.
Appius-Claudius, général Romain. *Messine*, 1.
Apronius-Pagyda.
Apté (le bacha) est tué à la prise de *Bude*, 3.
Aquillius, général Romain. *Triocales*.
Araspe, seigneur Persan. *Nérigliſſor*.
Aratus, chef des Achéens. *Caphyes*, *Corinthe*, 1; *Sicyone*.
Arbace. *Ninive*, 1.
Arbétion. *Thyatire*.
Arbitrion, en se réunissant à Théodose, fait gagner la bataille du *Frigidus*.
Arbogaste, Capitaine ambitieux, vaincu par Théodose à *Frigidus*.
Archélaüs, général de Mithridate, roi de Pont,

est battu à *Chéronée*, 2, & assiégé dans *Athènes*, 4.
Archias. Thèbes en Béotie, 2.
Archidams, roi de Lacédémone. *Platée*, 2.
Archimède. Syracuse, 3.
Arco (François d') officier Espagnol, défend *Amiens*.
Aremberg. (le comte d') *Héligerlée*.
Aremberg. (le duc d') *Dettingue*.
Arembourre. (le général d') *Plaisance*.
Aréthas. Nagra.
Aréthas, chef des Sarasins, à la bataille de *Calinique*.
Arget, vaillant officier, signale son courage au siége d'*Edesse*, 4.
Argenson, (le comte d') ministre de la guerre, assiste à la bataille de *Fontenoi*.
Argouges. (le marquis d') *Tidon*.
Arimaze. Petra Oxiana.
Aristandre, devin, est employé, par Alexandre le grand, à la bataille d'*Arbelles*.
Ariste. Zurte.
Aristidas, Argien, ouvre à Pyrrhus les portes d'*Argos*.
Aristide, capitaine Athénien. *Platée*, 1.
Aristion, tyran Athénien, est assiégé & pris dans *Athènes*, 4.
Aristobule, roi des Juifs. *Jérusalem*, 5.
Aristodème, général Lacédémonien, gagne la bataille de *Nemée*.
Aristomène, prince Messénien, ce qu'il fait. *Amphée*.
Aristonic. Stratonicée.
Ariteyaval. (François) *Munsheim*.
Armentieres. (le marquis d') *Lautzmériz*, *Munster*, 2.
Arminius, prince Gaulois. *Dathmold*, *Indistaviss*, *Longs Ponts*.
Arnaud, abbé de Cîteaux, l'un des chefs ecclésiastiques des Croisés, contre les Albigeois. *Béziers*.
Arnauld (M. d') sert au siége de *Lérida*, 2, & à la bataille de *Nordlingen*.
Arnaud. (d') *Exiles*.
Arnaud de Berne. Lourde.
Arnégiscle. Ute.
Arnaul, roi de Germanie, est battu par les Normands, près de *Gulia*. Il les bat à son tour près de la *Dyle*.
Arondel, (le comte d') capitaine Anglois. *Lagny*, 1, *Paris*, 3, *Saint-Malo*.
Arsinoé. Raphia.
Artabane. Nisibe, 2.
Artabaze, général Persan. *Cypre*.
Artabaze, capitaine Arménien. *Vérone*, 4.
Artabase, capitaine Romain. *Faënza*.
Artagnan. (le comte d') *Mastreicht*, 3.
Artaxerxès Mnémon, roi de Perse, triomphe de son frere à *Cunaxa*.
Artémise, reine d'Halicarnasse. *Latmus*, *Salamine*, 1.
Artémise, reine de Carie. *Rhodes*, 1.
Artémon. Samos.
Artevelle. Rosbac.
Artois, (le comte d') frere de S. Louis. *Thanis*.

Arrois. (le comte d') *Courtray*, 1.
Arruns tue la brave Camille à la bataille de *Laurente*.
Arxémidokhs, reine de Perſe, veut chaſſer les Saraſins de ſes Etats. Elle perd la bataille d'*Hirah*.
Asbade. Lenagio.
Aſcarie, roi des Francs. *Tarragone.*
Aſcelin. (évêque d') *Leon.*
Aſdrubal, capitaine Carthaginois, eſt vaincu à *Illiturgis.*
Aſdrubal, général Carthaginois, forme le ſiége de *Panorme*, 2.
Aſdrubal, fils d'Amilcar, & frere d'Annibal le grand, bat les Romains à *Anitorgis*; eſt vaincu à *Bétule*; pris ſur les rives du *Métaure*, où il eſt tué.
Aſdrubal, fils de Giſgon, capitaine Carthaginois, bat les Romains à *Anitorgis*; eſt vaincu à *Silvia.*
Aſdrubal, capitaine Carthaginois, & gouverneur de Sardaigne, perd la bataille de *Cornus.*
Aſdrubal, général Carthaginois, veut inutilement empêcher le ſiége d'*Utique*, 1.
Aſdrubal, général Carthaginois, défend inutilement, & rend *Carthage.*
Asfeld. (le baron d') *Bone*, 2.
Asfeld. (le maréchal d') *Philisbourg*, 4.
Aſpremont (le général d') abandonne *Belgrade*, 5.
Aſraff. Nichabur.
Aſſan-Bacha. Neuhauſel, 3.
After, célèbre tireur d'arc. *Méthone.*
Aſtérie, Amazone. *Thermodoon.*
Aſtingo. Zuccarello.
Aſtley. Naëſby.
Atahualipa, empereur du Pérou. *Tumber.*
Athénion. Triocales.
Athénodore, l'un des chefs des Iſaures rebelles, vaincu à *Cotyée.*
Atilius, conſul & général Romain. *Télamon.*
Atilius, conſul & capitaine Romain. *Lucérie*, 2.
Atilius-Régulus. Mytiſtrate.
Atlas, roi de Mauritanie, vaincu par Perſée. *Gorgones.*
Atros. (M. d') *Philisbourg*, 4.
Attila, roi des Huns. *Orléans*, 1, *Catalauniques*, *Aquilée*, 3, *Aſemonta*, *Ute.*
Aubeterre (M. d') ſert, à la tête de ſon régiment, à la bataille de *Fontenoi.*
Aubigné. (le comte d') *Philisbourg*, 4, *Peſack*, *Prague*, 2.
Aubigni. Séminare.
Audifred, (M. d') Lieutenant-de-roi, ſecourt les débris du combat d'*Exiles.*
Audley (le lord) battu à *Blore Héath.*
Augan. Dara, *Mamma.*
Auguſte, premier empereur Romain, gagne la bataille de *Philippes*; ſignale ſa valeur au ſiége de *Métulum*; bat Sextus Pompée près de *Cumes*, 2, & de *Nauloque*; triomphe à *Actium.*

Auguſte I, (Frédéric) roi de Pologne, eſt vaincu à *Cracovie*; leve le ſiége de Riga, 1.
Auguſte II, (Frédéric) fils du précédent, roi de Pologne, eſt bloqué dans ſon camp de Pyrna.
Auguſtin. (S.) Son zèle paſtoral durant le ſiége d'*Hippone*.
Auguſtule. *Pavie*, 1.
Aulus. *Suthul*.
Aumale (le duc d') tué au ſiége de la Rochelle, 2.
Aumale. (le duc d') *Paris*, 6, *Saint Denis*, 2, *Senlis*.
Aurélien, empereur Romain. *Emeſſe*, 1, *Immæ*, *Palmyre*, *Tyane*.
Aurélius, officier Romain. *Lipari*.
Auſchéric. *Paris*, 2.
Auſilas. *Lemagio*.
Auteuils, *Sbarras*.
Autriche, (dom Juan d') gouverneur de Flandres. *Dunes*, *Gemblours*, *Riminante*, *Nivelle*, *Philippeville*.
Auvergne (le comte d') commande une diviſion à la journée d'*Enshéim*.
Avalon. (Pierre d') *Thanis*.
Avalos, (Céſar d') officier Eſpagnol, ſert à la bataille de *Gemminghen*.
Avila. (d') *Dalem*, *Gemminghen*, *Middelbourg*, *Tergoës*.
Avitus. *Narbonne*, 1.
Ayen. (le duc d') *Dettingue*.
Aylva. *Maſtreicht*, 5.
Aza. *Saphet*.
Azaréthès, général Perſan, fait balancer la victoire dans la plaine de *Calliné que*.
Azincourt, (M. d') capitaine au régiment de Normandie, ſe diſtingue à la priſe de *Gand*, 2.
Azrès. *Rome*, 8.

Bacchide, général de Syrie. Berſerh.
Bade. (le prince de) Haguenau, 2.
Bade Dourlach. (le prince de) Suffelsbéim, Vimphen.
Bagnaſque. Montmélian.
Bahuchet. Ecluſe.
Baillon. (Jean-Paul) Breſſe.
Bajazet I. Angora, Nicopolis, Razboc.
Balazzo. Zathmar.
Balchobaude. Châlons-ſur-Marne.
Balincourt. Philiſbourg.
Baltagi. Pruth.
Bar. (Henri & Philippe de) Nicopolis.
Barne. Thabor.
Barbazan. Melun, 2.
Barberouſſe, fameux Corſaire, roi de Tunis. Tunis, 3.
Barchoquebas. Birther.
Barcoc Albe-Royale, 1.
Barcſmane. Dara.
Barge. (la) Rhétel.
Barhadade, évêque de Conſtantine.
Barlemont. (Gilles de) Buren.
Barleroi. Rocoux.
Barnet. Madraſs.
Barre. Valenciennes.
Barri de-ſaint-Aunez. Leucate.
Barrochio, (properce) ingénieur, Anvers, 3.

Bart. Lézart.
Baſile. Tyr.
Baſlon. Séminare.
Baſſet, (de) Calais, 1.
Baſſompiere, Montalban, Rochelle.
Bathori. Pleskaw, Polocz.
Baton. Arduba.
Baudouin. Antioche, 1; Conſtantinople, 3; Edeſſe, 4.
Baudricourt. Orléans, 2.
Baviere. Nous raſſemblerons ſous ce titre tous les exploits où les ducs & électeurs de Baviere ont eu part. Ath, 1; Belgrade 4; Bude, 3; Ens, Hoſchtedt, 1; Landen, Lawfeld, Lintz, 2; Mohats, Mooch, Munderkingen, Munich, 2, Neuhauſel, Paſſaw, Prague.
Bay. (le marquis de) Saragoſſe, 1.
Bayard, le plus vertueux & le plus intrépide héros qui ait peut-être paru dans la France. Breſſe, Marignan, Mézieres, Mirandole, Padoue, Rebec, Thérouanne.
Baze. Paris, 6.
Beaufort, (la ducheſſe de) Amiens.
Beaufort, (le duc de) l'idole des Pariſiens. Paris, 7.
Beaufort. (le duc de) Candie.
Beauharnois. (M. de) Guadeloupe, Lézart.
Beaujeu. Thanis.
Beaujeu. Hoſchtedt, 1.
Beaumanoir. Trente.
Beaumont. (Charles de) ſénéchal de Saint-Dié. Nanci.
Beaumont. (Jean de) Bayonne.
Beauveau. Ypres.
Beauvin. Middelbourg.
Beck. Lens, 2.
Bedfort. Outre le fameux duc de Bedfort, régent de France, pour le roi d'Angleterre, durant l'uſurpation des Anglois, il y a pluſieurs grands hommes de ce nom, que les articles ſuivans feront connoître. Caſſel en Heſſe, Compiégne, Lagny, 1; Karikfergus, Orléans, 3.
Bégue de Vilaines. Montiel.
Béléſis. Ninive, 1.
Béliſaire, l'un des plus grands généraux qui ayent exiſté. Auxime, Callinique, Conſtantinople, 1; Dara, Décime, Féſules, Orviette, Panorme, Urbin, Pappuas, Ravenne, Giſaurane, Membreſſe, Mindone, Naples, 1; Rimini, Rome, Ruſciane, Tricamare.
Bellefond. Dunes.
Belle-iſle. Les guerriers de l'illuſtre famille de ce nom ſeront connus par les articles Exiles, Montalban, Philisbourg, 4, Prague, 2; Suffelsheim, Rhinfeld, Trarbach.
Bellenave. Nordlingen.
Ben-Abad-Zélaca. Séville.
Bénédicité. (Jean) Compiégne.
Benoît VIII, pape. Luni.
Bérenger. Philisbourg.
Bergh. Linghen.
Berinklaw. Munich, 1, 2; Prague, Scherding.

Bernard. (le comte) Pavie, 3.
Bernard. (S.) Méandre.
Bernard. (le petit P.) Paris, 6.
Béry. (le duc de) Saint-Malo.
Berry, (le duc de) Frere de Louis XI. Montlhéry, Paris, 5.
Bertoalde. Véfer.
Berwick, (le duc de) maréchal de France. Almanza, Barcelone, 4; Nice, Philisbourg, 4.
Beſons. Landau, 3.
Beſſas. Rome.
Beſſus. Arbelles.
Beuvron Dettingue.
Béthune. Philisbourg.
Bétis. Gaza, 1.
Bierne. Briſſac, 1.
Bigane Chlomare.
Bing. Port-Mahon, Syracuſe.
Biron. (Il y a pluſieurs hétos de ce nom; la plûpart ont été décorés du bâton de maréchal de France. Voici les articles où l'on en parle.) Amiens, Arque, Aumale, Ivri, Dettingue, Fontenoi, Jarnac, Lagny, 2; Prague, Saint-Jean-d'Angeli.
Blainville. Keyſerwert.
Blaiſel. Gieſſen.
Blakney. Port-Mahon.
Blanchard. Rouen, 2.
Blanche. Melun, 1.
Blénaque, Martinique.
Bligh. Saint-Caſt.
Blois. (Charles de) Auray.
Blois. [M. de] Lezart.
Bocchus, roi de la Mauritanie, Ciſte, 2.
Bogès. Sione.
Bohémond. Nicée.
Bois-Jourdan. Trèves.
Boiſot. Leyde Ziricsée.
Bois-Roſé. Feſcamp.
Boiſſieux. Parme, 2.
Boleſlas II. Kiovie, 1; Przémyſlie.
Boleſlas III. Glogaw.
Boleſlas-Chrobri. Kiovie, 1.
Bondocdar. Thanis.
Boniface. Hippone.
Bonneval. Paris, 4.
Bonneval. (le comte de) Péterwaradin.
Bonnivet. Pavie, 4.
Borgia. Lokéno.
Boſcawen. Lagos, Louisbourg, 1; Pondichery.
Boſon. Vienne en Dauphiné.
Boſſu. Rimenante, Zuideszée.
Botta. Gènes, Tidon.
Boyle. Arras, 3.
Bouchard. San-Germano.
Boucicault. Nicopolis.
Boufflers. [Outre le fameux maréchal de ce nom, vous trouverez dans les articles ſuivans pluſieurs perſonnages de ſa famille qui ſe ſont glorieuſement diſtingués.] Ath, 1; Dettingue, Ekeren, Ensheim, Gènes, Kenoque, Lille, 3; Malplaquet, Philisbourg, Steenkerque, Mons, 3; Namur, 2; Nimègue, Prague, 2.
Bouillon. (Godefroi de) Jéruſalem, 10; Nicée, 1.
Bouillon. (le duc de) Paris, 7.
Boulaye. (la) Amiens.
Bourbon. (Jacques de) Beignais, Nicopolis.

Bourbon, (le prince de) seigneur de Préaux. Melun, 2.
Bourbon. (le connétable de) Marseille, 3; Pavie, 4; Rebec, Rome, 2.
Bourbon, (Antoine de) roi de Navarre. Rouen, 4.
Bourbon. (le duc de) Landen, Mons, 2; Steenkerque.
Bourdaisiere. (la) Chartres, 5.
Bourdonnaye (de la) Finistère.
Bourg. (le comte du) Hochstedt, 4; Rumersheim.
Bourgogne. (les ducs de) Il y a un grand nombre de princes de ce nom. Pour connoître leurs exploits, lisez les articles suivans. Ardres, Bilsac, 2; Dinant; 1; Ham, Liége, Lille, 3; Nimègue, Paris, 3; Saint-Malo, Saintes, Thanis, Tongres, Beauvais, Grandson, Morat, Nanci, Paris, 5.
Bourgois. Paris, 6.
Bournonville. (Enguerrand de) Soissons, 3.
Bournonville. Ensheim.
Bouſſac. Lagny, 1; Orléans, 2.
Bouteillier. (Gui le) Rouen, 2.
Boutieres. Padoue.
Bontols. Hoschsted, 1.
Bracamonté. Mooch.
Brancaccio. Naples, 6.
Brandebourg. (l'électeur de) Bone, 2; Mulhausen, Rhimberg.
Brandon. Bosworth.
Braſidas. Amphipolis, 1.
Brembro. Trente.
Brennus, chef des Gaulois, Allia, Rome, 3.
Bréréton. Saint-George. Wandavasch.
Bretagne. (le duc de) Montlhéri.
Breteſch. Lewe.
Bretiner. Péterwaradin.
Brété (Louis de) Nicopolis.
Brété. Montlhéri.
Brété, maréchal de France. Auein.
Brienne. Exiles.
Brillac. Anvers, 2.
Brimeu. (le maréchal de) Compiègne.
Briſéis, eſclave chérie d'Achille. Troye.
Briſſac. Paris, 6.
Britomaris. Arrétium.
Brito. Lérida, 2.
Brocar. Fontenoi.
Broglie, (le duc de) maréchal de France. Berghen, Corback, Griffen, Gottingen, Grumberg, Guaſtalla, 2; Marpurg, Minden, 2; Parme, 2; Prague, 2; Pyſeck, Sahai, Rhinberg, Sandershauſen, Warbourg, Wilhinghauſen.
Broglio. (le comte de) Lérida, 2.
Broüſſel. Paris, 7.
Browns. Graffe, Guaſtalla, 3; Lowoſitz, Neiſſ; Parme, 2; Prague, Wilshoven.
Brugnon. Lézart.
Brulard. Namur, 3.
Brunſwick. (Othon de) Naples, 5.
Brunſwick. (le prince héréditaire de) Corback, Crevelt, Joannesberg, Rhimberg, Munſter, 1; Warbourg.
Brutus, fondateur de la liberté Romaine. Ardée.

Brutus, le fameux vengeur de la liberté Romaine. Xanthe, Philippes, Vénetes.
Bruyère. (la) Paris, 6.
Bucelin. Caſilin, 3.
Bucquoi. Crakou, Neuhauſel, Vachtendonck.
Budberg. Dinamond.
Buéno. (Diégo) Goméra.
Bulonde. Coni.
Buras. Apiaria.
Burcence. Auxime.
Bureau, (Jean) grand maître de l'artillerie. Bordeaux, 1; Caſtillon, Ghetbourg, 1; Harſteraze, 2; Meaux, 2.
Bureau, (Gaſpard) frere du précédent. Cherbourg, 1.
Buſſy. Pondichéry.
Buſſy-le-Clerc. Paris, 6.
Buſſy-Rabutin. Dunes, Montalban.
Buzé. (le marquis de) Anvers, 4.
Buzés. Data, Edeſſe, 3; Mindone, Onogure.

CAAB-EBN-DAMARAH. Alep, 1.
Cabade, roi de Perſe. Amide, 2, Conſtantine, 2, Edeſſe, 2.
Cadet. Monthléri.
Cadrieux. Parme, 2.
Caïus Atinius, préteur Romain. Aſta.
Calandre. Lézart.
Caligula, empereur. Germains.
Callieratidas, général Lacédémonien, Arginules.
Calvo. Maſtreicht, 4.
Cambel. Fontenoi.
Cambyſe, fils du grand Cyrus, & roi de Perſe. Péluſe.
Camille, princeſſe guerriere. Laurente.
Camille, général Romain. Faleries, Lanuvium, Véïes, Sutrium, Rome, 4; Téveron, Satrique.
Camille. (le jeune) Pomptin.
Camulogène. Paris, 1.
Candace. Napata.
Candale. (le duc de) Bordeaux, 3.
Candorier. Rochelle, 1.
Canidius, lieutenant d'Antoine. Actium.
Canut. Elney.
Capitolinus, (Titus-Quinctius) général Romain. Corbion.
Capliers. (le comte de) Vienne en Autriche.
Capponé, l'un des ſept Preux devant Thèbes en Béotie, 1.
Caprara. Neuhauſel, Caſſovie, 4; Sintzeim.
Caracène. Courtray, 3; Roquette.
Caraffe. (don Jérôme) Amiens.
Caraffe. (le comte de) Guaſtalla, 3.
Cararic. Soiſſons.
Caraufius. Boulogne-ſur-mer.
Carbon. Rome, 5.
Cardonne. Naples, 6.
Caroli. Roſemberg.
Carte. (le marquis de la) Château-Dauphin.
Carvajal. Tumbez
Carvilius, général Romain. Cominium, Samnites.
Caſimir, roi de Pologne. Plotsko.

Casimir. (le prince) Chartres, 4.
Cassandre, princesse Troyenne. Troie.
Cassandre. Ipsus.
Cassius. Ischnée, Philippes.
Cassoli. Crémone, 3.
Castanaga Palamos.
Castelar. Guastalla, 3; Rhege, Tidon.
Castellan. Parme.
Castelnau. Dunes.
Castries. Rhinberg, Saint-Goar.
Catilina. Pistoie.
Catinat, maréchal de France. Ath, 1, Marsaille, Montmélian, 2; Nice, Philisbourg, Staffarde.
Caton. Empories, Thermopyles, 2.
Caton le jeune. Utique, 2.
Cauchon, (Pierre) évêque de Beauvais. Compiègne.
Caulah, femme Arabe. Ainadin, Damas, 1, Yarmouc.
Caunitz. Bruxelles, 2.
Caurelée. Auray.
Ceccolin. Albe-Royale, 1.
Cécil. Oran.
Cécina, lieutenant de Germanicus. Adrama, Longs-Ponts.
Cécilius, Préteur Romain. Arrétium.
Célionius. Detmold.
Célène. Thermodoon.
Censorinus, général Romain. Carthage.
Centénius Pénula. Lucanie.
Cephisodore. Thèbes en Béotie, 2
Cépion, général Romain. Toulouse, 1; Erisane.
Césaire, (S.) évêque d'Arles.
César, (Caïus Julius) surnommé le Grand. Aduatiques, Alexandrie, 1; Alise, Atégua, Avaricum, Bibracte, Briudes, Corfinium, Gergovie, Gonphi, Marseille, 1; Munda, Pharsale, Rhin, 1; Rimini, Sambre, Thapsus, Vénètes, Utique, 2; Uxellodunum.
Chabane. Fontenoi.
Chabot. Nordlingen.
Chabrier. Fontenoi.
Chaila. (M. de) Coni.
Chaibec. Alep; 2.
Chamailly. Stenay.
Chanclos. Ostende, Bruxelles, 2.
Chandos. Auray, Poitiers.
Charilaüs. Tégée.
Charles-Martel Amblef, Cologne, Poitiers, 1; Vinci.
Charlemagne, empereur & roi des François. Eresbourg, Lihési, Pampelune, Pavie, 3; Roncevaux, Lintal.
Charles le Gros, roi de France. Hasiou, Paris, 2.
Charles IV, roi de France. Chartres, 13 Rosbec, Soissons.
Charles V, roi de France. Thouars.
Charles VI, roi de France. Bourges, 2, Soissons.
Charles VII, roi de France. Bordeaux, 2, Harfleur, 2; Pontoise, Montereau-Faut-Yonne. Orléans, 2, Paris, 4, Rouen, 3, Troies, Verneuil.
Charles IX, roi de France. Paris, 6, Saint-Jean d'Angeli.
Charles, comte d'Anjou, roi

de Sicile. Bénevent, 3, Tunis, Meſſine, 2, San-Germano, Tagliacozzo,
Charles de Duras. Naples, 5; Nocéra.
Charles de Blois. Quimpercorentin.
Charles-Quint, empereur. Duren, Florence, 2; Landrecies, 1; Metz, Mézieres, Mulberg. Tunis, Renti, Thérouanne.
Charles, duc de Lorraine. Laon.
Charles XII, roi de Suède, l'Alexandre de ſon ſiécle. Coppenhague, Bender, Boriſlou, Duna, Elbing, Grodno, Guran, Holoffin, Léopold, Narva, Setzur, Thorn, Pultowa, Frédériks-Hall, Smolensko, Stralzund.
Charles I, roi d'Angleterre. Keynton, Naëſby.
Charles II, roi d'Angleterre. Worceſter.
Charles-Hai. (milord) Fontenoi.
Charles. (le margrave) Glogaw.
Charles-Léopold de Mecklembourg. Schwérin.
Charni. Poitiers.
Charolois, (le comte de) prince de Dombes. Belgrade, 6; Montlhéri.
Charolois. (le comte de) Dinant, 1.
Charon. Thèbes en Béotie, 2.
Chartres. (les ducs de) Landen, Mons, 2.
Chaſſe Diable. Tunis, 3.
Château-Renard. Coutras.
Châteauroux. Anvers, 2.
Châtel. Thanis.
Châtelet. (du) Haſtembeck.
Châtillon. Les guerriers de ce nom ſe trouveront aux articles Arques, Arras, 2; Avein, Lens, Lérida, 2; Marſée, Thanis, Saint-Omer, Tibériade.
Châtre. (de la) Parme, 2.
Chaulnes, (le duc de) maréchal de France. Arras, 2.
Chaulnes (le duc de) Fontenoi.
Chaumont d'Amboiſe. Dole, 1.
Chauvelin. (M. de) Coni.
Chavagnac. Narbonne, 1.
Chayla. (du) Gand, 2.
Chéitan Ibrahim-Baſſa, Neuhauſel, 2.
Cheſney. Boſworth.
Cheſter. Dol.
Chétardie. Tidon.
Chevert. (M. de) Aſti, Château-Dauphin, Lutzelberg, Prague.
Chevreuſe. Montauban.
Chevrier. Fontenoi.
Childebert, roi de France. Narbonne, 2; Droiſſi, Saragoſſe.
Chilpéric, roi de France. Vinci.
Chimay. (le prince de) Bone, 1; Luxembourg.
Chiomare. Olympe.
Chilpéric II, roi de France. Cologne, Amblef.
Chinſica Giſmondi. Piſe.
Choiſeul. Les guerriers de cette illuſtre famille trouveront l'hiſtoire de leurs exploits aux articles Candie, Coni, Hochſtedt, 1.
Choriane. Hippis.
Chorſamante. Rome.

Chosroës. Autriche, 1; Bérée, Dara, Sura, Edesse, 3, 4; Mélitine, Pétra.
Chosroës II, roi de Perse. Balarath, Ganzac.
Christien. (Louis) Schwérin.
Chrysante, officier de Cyrus. Arménie.
Churchil. Fontenoi.
Chzasonowski. Trembawla.
Cicéron; surnommé *le Pere de la Patrie.* Pindénissus, Pistoie.
Cid. Tolède, Valence.
Cimon, général Athénien. Athène, 1; Citium, Cypre, Eione, Eurimédon, Tanagre, Thase.
Cincinnatus, (Quintius) dictateur Romain. Algide.
Cinna: Rome, 5.
Civile. (François) Rouen.
Civilis, prince Gaulois. Gelduba, Vétéra.
Clairambaut. Hochstedt, 2.
Clamouze. Namur, 3.
Clare. Philisbourg, 4.
Clarence. Pontoise.
Claude, empereur. Camulodunum.
Claude II, Naïssus.
Claudius Pulcher, général Romain. Vésuve.
Cléarque. Cunaxa.
Clélie. Rome, 2.
Clément VII. Florence, 2; Rome.
Clément. Paris, 6.
Cléombrote. Leuctres.
Cléomène. Mégalopolis, Sélasie.
Cléon, Athénien. Amphipolis, 1.
Cléon. Pyle.
Cléopatre, reine d'Egypte. Actium.

Tome I.

Cléophe Mazagues.
Cleri. Tagliacozzo.
Clermont: (Louis de Bourbon Condé, comte de) Anvers, 4; Ypres, 3; Crévelt, Dettingue, Furnes, 2; Lawfeld, Namur, 3; Philisbourg, 4; Prague.
Clermont-Galerande. Ath, 3; Colorno.
Clermont. (le marquis de) Philisbourg, 4.
Climchamp. Paris, 7.
Cliffort. (le lord) Saint-Albans, Tawnton, Sandal.
Cliffon. (Olivier de) Auray; Commines; Derval, Randau; Vannes; Rosbac.
Cliffon. (M. de) Fontenoi.
Clitus, capitaine & ami d'Alexandre le Grand. Granique.
Clive: Colicotta.
Clodion, roi de France. Cambrai, 1; Vieil-Hesdin, Tournai, 1.
Clodomir. Véseronce.
Closen. Grumberg; Willinghausen.
Clotaire II, roi de France. Dormeil; Droissi; Estampes, Vésel; Saragosse.
Clovis; roi de France. Arles, Tolbiac, 1; Vouglé, Soissons, 1.
Cluentius. Pompéii.
Coëtivi. Cherbourg, 1.
Cœuvres. [M. de] Malaga.
Coglione. Ricardi.
Cogni. Fribourg, 3; Guastalla, 2; Milan, 2; Parme, 2; Reignac, Weissembourg, Novare.
Cohem. Aire.
Coligny, amiral de France. Dreux, Jarnac, Montcontour, Saint-Quentin.

Coligny, petit-fils du précédent. Nieuport.
Collatin, mari de la chaſte Lucrèce, Ardée.
Colonne. [Fabrice] Capouë, 3; Ravenne.
Côme II, grand-duc de Toſcane. Monte-Murlo.
Comégines. Ardres.
Commentiole. Siſarbane.
Commerci. [le prince de] Belgrade, 4; Herſan.
Commolet. Paris, 6.
Comnène. [Manuel] Méandre.
Concolitan. Télamon.
Condé. [le grand] Arras, 3; Bléneau, Dole, 2; Dunes, Dunkerque, 1; Fribourg, 1; Furnes, 1; Landrecies, Lens, 2; Lérida, 2; Nortlingue, Paris, 7; Philisbourg, Queſnoy, Rocroy, Saverne, Senef, Thionville, Ypres, 2; Rhin, 2; Montmedy.
Condé. [les princes de] Voici les articles où l'on a parlé de ces héros. Contras, Dreux, Haſtembeck, Jarnac, Joannesberg, Meppen, Minden, Montcontour, Rochelle, 2; Saint-Denis.
Conflans. [M. de] Hochſtedt, 1.
Conflans, [M. de] maréchal de France. Belle Iſle, 1
Conigreg, Guaſtalla, 2.
Conon, général Athénien. Cnidos.
Conon l'Iſaurien. Ancône.
Conon, évêque d'Apamée. Cotyée.
Conon, évêque de Claudiopolis.
Conrad, empereur. Damas, 2; Méandre, Naples, 4.
Conrad III, empereur. Wenſperg.
Conradin. Tagliacozzo.
Conſtance-Chlore, empereur. Boulogne ſur-Mer, Langres.
Conſtance, empereur. Murſe, Singare.
Conſtance de Cézelli. Leucate.
Conſtant II, empereur. Bénevent, 2.
Conſtantin le Grand. Andrinople, 1; Chryſopolis, Cibales, Suze, Mardick, Marſaille, 2; Tarragonne, Tibre, Turin, Véronne.
Conſtantin, fils de l'empereur Héraclius. Antioche, 2; Céſarée.
Conſtantin, prince Ecoſſois. Burnambourg, 3.
Contades, maréchal de France. Haſtembeck, Minden, Sas-de Gand.
Conti. [les princes de] Landen, Mons, 2; Neuhauſel, 3; Paris, 7; Steenkerque.
Conti. [Louis-François de Bourbon, prince de] Charleroi, Château Dauphin, Coni, Demont, Ville-Franche en Piémont, Mons, 4; Philisbourg, 4; Saint Guiſlain.
Coores, Gorongoloy, Pondichéry, Wondiwas.
Cope. Preſton Pans.
Corbagat. Autriche, 3.
Corbulon. Artaxates, Tigranocerte, Volandum.
Cornélius, général Romain. Saticule, Alétie, Mincio. Gaurus.

Cornish. Cavite.
Coriolan. [Marcius] Coriolès.
Cossé. Rochelle, Jarnac.
Cossus. Véïens.
Côte-Messeliere. [M. de la] Suffelsheim.
Coublan. Paris, 6.
Couci. [le sire de] Nicopolis.
Courbuisson. [de] Berg-op-Zoom, 2.
Courserac. Lézart.
Court. [M. de] Toulon.
Courten. [M. de] Coni, Fontenoi.
Cousance. Tagliacozzo.
Cramail. Veillane.
Craon. Rheims.
Craon. Fontenoi.
Crassus. Brutium, Ichnée, Mysiens.
Crassus, fils du précédent. Ichnée.
Crastinus. Pharsale.
Cratere, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand. Cappadoce.
Cratésipolis. Sicyone.
Crawford. Belle-Isle, 2.
Crémille. Mastreicht, 5.
Créqui. Cette famille, féconde en héros, trouvera ses guerriers aux articles Compiègne, Luxembourg, Paris, 4; Dinant, 2; Dunes, Fribourg, 2; Rhinfeld, Brême, Trèves.
Crillon. [le brave] Montcontour.
Crillon. Gand, 2.
Crispe, fils du grand Constantin. Tarragonne.
Croi. [le duc de] Belgrade, 5.
Croi. [le prince de] Narva.
Croissi. Fontenoi.
Cromwel. Naësby, Worchester, Yorck.
Cromstrom. Ber-op-Zoom, 2.
Croy, [le prince de] Gand, 2.
Crucé. Paris, 6.
Crussol Pfaffenhoffen.
Cruzol. Parme, 2,
Cucupietre, ou *Pierre l'Hermite.* Malleville, Nice.
Culant. Orléans, 2.
Culembach. Parme, 2.
Cumberland. [le duc de] Culloden, Fontenoi, Dettingue, Falkirk, Hastembeck, Lawfeld, Verden.
Cunibert. Côme.
Curiaces. [les] Albe.
Curius, général Romain. Bénévent, 1.
Curs. Mélitine.
Custine. [de] Berg-op-Zoom.
Cutilas. Rome.
Cuzès. Mindone.
Cusinas. Mamma.
Cyaxare, roi des Mèdes. Arménie, Ninive, 1.
Cyprien. Fésules.
Cyrus le Grand, roi de Perse. Arménie, Babylone, 1; Scythes, 2; Nérigliſſor, Tymbrée, Sardes, 1.
Cyrus le jeune. Cunaxa.

Dacnas. Zachar.
Dagysthée. Hippis.
Damasithymus. Salamine.
Damés, esclave Sarasin, Alep, 1, Antioche, 2.
Damnitz. Fribourg, 3.
Dandeloc. Dreux.
Dardorff. Smolensko, Stralzund, Bendet.
Darius I, roi de Perse. Babylone, 2; Indiens, 3; Scythes, 3.

Darius, roi de Perſe. Arbelles, Iſſus, Granique.
Darmſtadt. (le prince de) Barcelone, 1, 2; Lérida, 3.
Das-Minas. (le marquis de) Almanza.
Datis. Marathon.
Daun. (le comte-maréchal de) Chotemitz, Dreſde, Lignitz, Maxen, Olmultz, Prague, Torgaw, Vienne.
David, roi des Juifs. Jéruſalem, 1; Euphrate, Mahanaïm, Philiſtins, 1.
David, roi d'Ecoſſe. North-Allerton, Salisbury.
Débora. Thabor.
Déce, empereur. Vérone.
Décébales. Daces.
Décius-Mus, général Romain. Véſéris.
Décius. Pagyda, Tiferne, Saticule, Sentines.
Déhac. Antioche, 2.
Déjanire, Amazone. Thermodoon.
Delli-Ponti. Rhetel, Courtrai, 3.
Démétrius Poliorcete. Gaza, 2; Ipſus, Rhodes, 2; Salamine, Tyr, 3.
Démétrius de Pharos. Dimale, Pharos.
Démétrius. Utique.
Démétrius. Naples, 2.
Démophante. Elis.
Démoſthène, général Athénien. Pyle, Syracuſe.
Démoſthène l'Orateur. Chéronée, 1.
Denys, tyran de Syracuſe. Motya, Rhège, Syracuſe.
Dérar-Ebn-Alaxouar. Ainadin.
Desbarres. Bouvines.
Des-Haies. Verceil.
Deſnonville. Hochſtedt, 2.
Déſquardes. Aire, Guinegate.
Deux-Ponts. (les princes de) Jarnac, Leypſick, Meiſſen.
Devonshire. Tewkelsbury.
Diæus. Corinthe, 2.
Didier, roi des Lombards. Pavie.
Dieffenthaller. Vintimille.
Diégo. Dinant. Amiens.
Diesbach. (le baron de) Caſſel en Heiſſe.
Dillon. Fontenoi.
Dinocrate. Meſſène.
Diocles. Corinthe, 1.
Diogene. Claudiopolis.
Diogenes. Rome.
Diomede, héros de l'antiquité. Troie.
Diomede, ſecrétaire de Cléopatre, reine d'Egypte. Actium.
Diophane. Pergame.
Dolabella, général Romain. Tubuſque, Arrétium.
Dolon. Saint-Pierre-le-Moutier.
Dolorouky. Narva, 1.
Domitius, général Romain. Arrétium. Corfinium.
Domitius Ahénobarbus. Pharſale.
Domitius Calvinus. Pharſale.
Doria. (Roger) Belvedère, Médine, Mulheim, Veillane.
Doria. (le prince) Gènes.
Dorothée. Satale.
Douglas. Shrewsbury.
Drack. (François) Carthagène en Amérique, 1.
Dragut. Malthe.
Drillon. Lawfeldt
Drappes. Carite.

Dreux. Philisbourg, 3.
Drouart. Paris, 6.
Druſus. Germains.
Dubois. Pondichéry.
Ducaſſe. Carthagène en Amérique, 1.
Dugna. Aquilée, 3.
Duguay-Trouin. Lézart, Rio-Janéïro.
Du-Gueſclin, connétable de France. Auray, Breſt, Dervat, Melun, 1; Montiel, Najara, Pont-Orſon, Randan, Rennes, Thouars, Valognes.
Du-Gueſclin. (Jeanne) Pont-Orſon.
Du-Gueſclin. (M. du) Fontenoi.
Duilus. Myle.
Duménage. Lézart.
Du-Muy. Warbourg.
Dunaan Nagra.
Dunois. (le comte de) Bayonne, Bordeaux, 1; Caën, Chartres, 3; Harfleur, 2; Lagny, 1; Montargis, Orléans, 2; Rouen.
Dupleix. Pondichéry.
Dupleſſis-Bourré. Beauvais.
Dupleſſis-Mornai. Aumale.
Dupleſſis-Praſlin. Roſes.
Dupleſſis-Bellievre. Armentieres.
Duras. Philisbourg, 3.
Düring. Stralzund.
Dury. Saint-Caſt.
Duſlep. Pennamondre.
Du-Tilles. Suffelsheim.

Ebn-Amram, eſclave Saraſin. Bagdad, 1.
Ebn Habib-Ellahmi. Auſène.
Ebole. Paris, 2.
Ebulon. Iſtrie.
Echainvilliers. Paris, 7.
Edmond. Elney.
Edouard II, roi d'Angleterre. Bannockbury, Blakmène.
Edouard III, roi d'Angleterre. Caën, 1; Calais, 1; Cambrai, 2; Crécy, Eſcluſe, 1; Rheims, Salisbury, Tournai.
Edouard IV, roi d'Angleterre. Barnet, Lewes, Tawnton, Tewkelsbury, Strafford.
Edouard, prince de Galles. Limoges, Najara, Poitiers, Crécy.
Edouard. (le prince Charles) Culloden, Preſtons-Pans, Edimbourg, Falkirk, Inverneſſ.
Edouard. (le prince) Cherbourg, 2.
Edrick-Stréon. Elney.
Eglon. Ancide, 3.
Egmont. Saint-Quentin, Ivri.
Eléazar, Machabée. Bethſura, 2.
Eléazar. Jéruſalem, 7; Macheronte, Maſſada.
Elizabeth-Pétrowna, impératrice des Ruſſies. Zorndorff.
Eliſée. (le prophète) Samarie.
Elliot. Karixfergus.
Emerag. Thanis.
Emilius. (Lucius) Cannes.
Emilius, général Romain. Dimale, Lilybée, 2; Mionèſe, Paſſance, Pharos, Télamon, Sutrium.
Emmanuel (Philibert.) Saint-Quentin.
Emmanuel. Péterwaradin, Témeſwar.

Emmonot. Paris, 6.
Empreüs. Bender.
Enée, chef des Troyens fugitifs. Laurente, Troie.
Enguien. (les ducs d') Courtray, 3; Dole, 2; Limbourg.
Ennés. Rome.
Epaminondas, général Thébain. Leuctres, Mantinée, 1.
Ephestion, aml d'Alexandre le Grand. Cossèens.
Epinoi. (la princesse d') Tournai.
Epiphane. Pavie, 1.
Epulon. Néfartie.
Equitius. Philippopolis.
Erard (Guillaume) Compiègne.
Ergine. Corinthe, 1.
Erinchild. Aland.
Erlach. (d') Lens, 2.
Eros, esclave d'Antoine. Actium.
Escalon. Ostaltric.
Eslaba. (dom Sébastien de) Carthagène en Amérique, 2.
Espinet. (Guillaume) Compiégne.
Essarts. (des) Paris, 3.
Essex. Keinton. Rouen.
Estaing. Marlborough, Toponoly.
Estevan. Rhétel.
Estouteville. (d') Chartres, 3.
Estrades. (le comte d') Bordeaux, 3; Dettingue, Dunkerque, 2; Mortagne.
Estrées, (le maréchal d') Alger, Barcelone, 1; Fontenoi, Grébenstein, Hastembeck, Lawfeld, Joannesberg.
Estuandaire. Finistère.
Etendart. Tagliacozzo.
Ethéocle, roi de Thèbes en Béotie, 1.
Etienne. Edesse, 4.
Etienne. Nicée.
Etienne. Naples, 1, 2.
Etienne de Blois. Oxford, Wallingford.
Eu. (les comtes d') Dettingue, Fontenoi, Rouen.
Eudes. Meaux, 1; Montfaucon, Paris, 2.
Eugene. Frigidus.
Eugene. (le prince) Belgrade, 4; Bude, 3; Cassane, Coni, Crémone, 3; Denain, Douay, Hochsted, Landrecies, Lille, 3; Malplaquet, Mantouë, Marsaille, Péterwaradin, Phillisbourg, 4; Pizighitone, Quesnoi, Rhège, Témeswar, Turin, Mons, 3; Oudenarde, Toulon.
Eumene. Il y a eu plusieurs grands hommes de ce nom; pour les connoître, il faut lire les articles Cappadoce, Gabène, Corice, Gytium, Nora, Orcynium, Pergame.
Eunone. Théodosiopolis.
Eunus. Enna, Tauroménium.
Euphaës. Ithome.
Euryale, Gorgones.
Euriales, fils du roi Evandre. Laurente.
Eurybée. Thermodoon.
Eurybiade. Salamine.
Euryste. Thermodoon.
Eustache. Wallingford.
Eustache de Saint-Pierre. Calais, 1.
Eutyche. Thermopyles
Eutycrate. Olynthe.
Evandre. (le roi) Laurente.

Exceſter. Meaux, 2.
Ezéchias, roi de Juda. Jéruſalem, 3; Philiſtins.

FABERT, maréchal de France. Sienay.
Fabien. Ravennes.
Fabius. (les) Crémère, Mévania, Samnites, Tiferne, Volſinies, Sentines, Sutrium.
Fabius Maximus, ſurnommé *le Temporiſeur.* Caſilin, Larine, Tarente.
Fabius Ambuſtus. Anzur, Pérouſe.
Fabrice. Santo-Mago. Mulheim.
Facardin. Thanis.
Fagel. Queſnoy, Valencia d'Alcantara.
Fairfax. Naëſby, Colcheſter, Yorck.
Falcombridge. Tawton.
Falkemberg. Savonne.
Fannin. Limerick.
Fare. (de la) Saint-Guiſlain.
Farjaux Maſtreicht, 3.
Faſiol. Orléans, 2; Patay.
Fatima. Salado.
Faucon. (de) Berg-op-Zoom. Briteſte.
Fauſtus. (Cornelius) Jéruſalem, 5.
Fay. Philisbourg.
Fayel. (du) Acre.
Féderovits. Narva.
Felleton. Pontorſon.
Fénelon. Rocoux.
Ferdinand V. Grenade.
Ferdinand, roi de Caſtille & d'Aragon. Antéquera, Atelle, Vélez-Ronda-Baza, Malaga, 1; Zamora, Séville, Loja, Oran.
Ferdinand II, roi de Caſtille & de Léon. Cordoue, 2.
Ferdinand, frere de Charlequint. Bude, 2; Mulberg.
Ferdinand, fils naturel du duc d'Albe. Gemminghen.
Ferdinand, duc de Courlande. Duna.
Ferdinand de Brunſwick. Gieſſem, Grumberg, Lignitz, Leyſipck, Harbourg, Minden, Gottingen, Berghen, Caſſel-en-Heſſe, Warbourg, Willinghauſen.
Fernamonde. Philisbourg.
Fermer. Zorndorff.
Fernand Cortez. Tabaſco.
Ferrare, (le duc de) Baſtie, Ravenne, Ricardi.
Ferrucci. Gavignana, Volterra.
Feré, (M. de la) maréchal de France. Landrécies, 2; Montmedy.
Fertigny. (Jean de) Chartres, 3.
Feuillade. (le maréchal de la) Condé, Nice, 2; Saint-Godart, Turin, Valenciennes.
Févre. (le) Paris, 6.
Fief. Bender.
Figulus, conſul Romain. Delminium.
Fimarcon. Parme, 2.
Finck. Maxen.
Firme. Iſaſliens.
Fitz-James. Minden.
Flaminius. Adda, 1; Aoüs, 1; Cynoſcéphales, 2; Lacédémone, 2; Traſimène.
Flandres. (le bâtard de) Nicopolis.
Flattes. Duren.

Flavi. Compiègne.
Flavius Sylla. Maſſada.
Flemming. Dinamond, Riga.
Fleſſan. Amiens.
Fleuri. (le comte de) Dettingue.
Florence. Satale.
Florent De Ville. Muret.
Foix. (le comte de) Bayonne, Caſtelnaudari.
Folch. (Raimond) Girone.
Fontenailles. Beauvais.
Font-Pertuis. Anvers, 2.
Fontrailles. Thérouanne.
Forbin. Lézart.
Force. (de la) Coni, Montauban, Mothe.
Forgatz. Neuhauſel.
Fouchet d'Orléans. Nicée.
Fougères. Dol.
Fouquerolles. Amiens.
Fouquet. Landshut.
Fourilles. Rhin, Senef.
François I, roi de France. Marignan, Marſeille, 3; Mézières, Pavie, 4.
Franiſperg. (Georges) Governo.
Fravite. Helleſpont.
Frédegonde. Droiſſi.
Frédéric, empereur. Acre.
Frédéric II. Parme.
Frédéric Barberouſſe, empereur. Alexandrie de la Paille.
Frédéric de Tolède. Alcmaër, Zutphen, Harlem.
Frédéric, roi de Pruſſe. Brieg, Chotemitz, Czaſlaw, Dreſde, Francfort, Friedberg, Bruidentall, Glogaw, Gorlitz, Gritkau, Hennerdorff, Iglaw, Keſſeldorff, Leutzméritz, Liſſa, Lowoſitz, Maxen, Molvitz, Néiſſ, Olaw, Olkirken, Olmutz, Otmachow, Pirna, Prague, Prandnitz, Pyſeck, Roſback, Torgaw, Zorndorff, Schweidnitz, 2.
Fritigerne, Andrinople, 2.
Froulai. Lawfeldt.
Fulbert. Soiſſons.
Fulvius. Ambracie, 2; Ebora, Herdonée, Salluviens, Samé.
Furius, (Lucius) préteur Romain. Crémone, 1.
Furſtemberg. Belgrade, 4.

Gadagne. Dunes.
Gadames, payſan. Amide, 3.
Gages. Campo-Santo, Château-Dauphin, Tortone.
Gaifre Bourges, 1.
Gainas. Helleſpont.
Galba. Tribola.
Galéas. Pavie, 4.
Galles. (les princes de) Romorentin, Tewkelsbury.
Gallien, empereur. Murſe.
Galliſſoniere. (M. de la) Port-Mahon.
Galon de Montigny. Bouvines.
Galloway. (milord) Almanza, Alcantara, Valencia-d'Alcantara.
Gamaches. (Philippe de) Compiègne, Meaux, 2.
Game. (David) Azincourt.
Garcias, roi de Navarre. Alméria.
Garcias de Gomès. Xérès.
Garetto. Zuccarello.
Gaſſion. Courtray, 3; Lens, Philisbourg, Prague, Rocroy.
Gaſton de Foix. Lourde.
Gaucourt. Chartres, Lagny, 1; Orléans, 2.

Gauri. (le Sultan) Alep, 2.
Gauthier-ſans Argent. Malleville, Nicée.
Gauthier de Breteuil. Nicée.
Gauthier. Thanis.
Gauthier de Mauni. Calais, 1.
Gauzlin. Paris, 2.
Gazeli-Beg. Alep, 2.
Gédéon, l'un des juges des enfans de Jacob. Gédéon.
Gélimer. Papponas, Tricamare.
Gélon, tyran, ou roi de Syracuſe. Himère, 1.
Géniſſac. Hotérage.
Genlis. Hotérage, Mons, 1.
Gennadius. Conſtantinople, 4.
Genſéric, roi des Vandales. Hippone.
Gentius. Scodra.
Geoffroi-Burel. Nicée.
Gerard-Scrophe. Bouvines.
Gerbaut. Paris, 3.
Germain, comte d'Afrique. Scales.
Germain. (le comte de Saint-) Corback.
Germanicus. Adrana. Arduba, Indiſtaviſus.
Géoghégan. Arcate.
George II. Dettingue.
Giafar. Mouta.
Giafer-ben-Ali. Zénata.
Giambelli, ingénieur. Anvers, 3.
Gibamond. Décime.
Gié, (M. de) maréchal de France. Aire, Guinegatte.
Gilbert, comte de Glocester. Bannockburn.
Gildon. Ardalion.
Gilles de Rais. Orléans, 2.
Girardeau. Dettingue.
Giſele. Haſlou.
Giſelle. Chartres, 3.
Giſles. Zurich.
Giſors. (le comte de) Creevelt.
Givri. Aumale, Corbeil.
Givri. (le baron de) Château-Dauphin.
Glacidas. Orléans, 2.
Gléen. Nordlingue.
Glimes Middelbourg., Philippeville.
Gloceſter. Tewkelsbury.
Goas. Exiles.
Godefroy. Haſlou, Dyle.
Godemar du Fay. Tournai.
Gœutz. Briſſac.
Goix. Paris, 3.
Goliath. Philiſtins, 1.
Gollouin. Narva.
Gondi. Paris, 6.
Gonſalves. Cérignoles, Naples, 7.
Gourdon. (Bertrand) Chalus.
Gracchus. (Tibérius) Carlore, Numance.
Grammont. (le duc de) Dettingue, Fontenoi, Fribourg, 1; Lens, Lérida, 2; Nordlingue, Rhinberg, Ypres.
Grancey. Roquette.
Grand Ferré. Longueil.
Graſſin. Gand, 2.
Gramby. Warbourg.
Granville. Ingolſtadt.
Graville. Gand, 2.
Gray. Northampton.
Grégoire. (le patrice) Yacoubé.
Grijalva. Tabaſco.
Grille. (de) Exiles, Fontenoi.
Grimaldi. Caſſel-en-Heſſe.
Grimoald. Bénévent.
Gronevelt. Ecluſe, 1.
Grouſſoles. Dunes.

Grothuſen. (le baron de) Stralzund, Bender.
Guadt. Philisbourg.
Guatimozin Tabaſco.
Gubaze. Hippis.
Guébriant. (M. de) Wolfenbutel, Briſſac.
Guerchi. Philisbourg, Fontenoi.
Guérin. (frere) Bouvines.
Gueſle. Paris, 6.
Gueſt. Edimbourg.
Guévarra. (dom Balthazar) Corfou.
Guiche. Renti.
Gui de Luſignan, roi de Jéruſalem. Acre, Tibériade.
Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre. Gerberoy, Haſtings, Mantes.
Guillaume le Roux. Mont-Saint-Michel.
Guillaume III, roi d'Angleterre. Boyne, Landen.
Guillaume l'Allouette. Longueil.
Guiſcard. Namur, 2.
Guiſe. Calais, 3; Dreux, Metz, Montauban, Orléans, Paris, 6; Renti.
Guitri de Chaumont. Mons, 1.
Gullenſtierne. Holoſſin.
Guras. Niſibe, 1.
Guſtave. (le grand) Lutzen. Manenverden.
Guſman. (Henri, duc de) Alhama.
Guſman. (Jean de) Amiens.
Guzman. (dom Pédre de) Cambrai, 3.

*H*AILLIER. (du) Arras, 2.
Halluin. Leucate, 2.
Hamilton. Paris, 6.
Hamrah. Ohod.
Hannon, capitaine Carthaginois. Agrigente, 2; Calore, Cornus, Lilybée, 1; Saléra, Sciſſis.
Harald II, roi d'Angleterre. Haſtings.
Haranguez. (Charles) Bréda, 1.
Harcourt. (Geoffroi d') Caën, 1; Crécy.
Harcourt. (le comte d') Cambrai, 4; Dettingue.
Harcourt. (le duc d') Fontenoi, Rhège, Roſes, Turin, Saverne, 2; Straubing.
Hareth. Khaïbar.
Harpage. Xanthe.
Haſſan. Baza.
Havre. Williughauſen.
Hawke. Belle-Iſle, 1; Finiſtère.
Hawley. Falkirk.
Hauſler. Belgrade, 4.
Hautefort. Parme, 2.
Hector. Troie.
Hégétoride. Thaſſe.
Heiſter. (le comte de) Belgrade, 6.
Hélène. Troie.
Hémert. Grave.
Hendad. Ohod.
Henri II, roi de France. Ivoi, Renti.
Henri III, Paris, 6; Rochelle, 2; Jarnac, Montcontour, Saint-Jean-d'Angeli, 1.
Henri IV. Amiens, Arques, Aumale, Cahors, Chartres, 5; Coutras, Fontaine-Françoiſe, Ivri, Jarnac, Lagny, 2; Montcontour, Paris, 6; Rouen, 3.

Henri I, roi d'Angleterre. Brenneville.
Henri II, Dol, Verneuil.
Henri III, Lewes.
Henri IV. Saint-Albans, Newsbury.
Henri V. Meaux, 2; Melun, 2; Azincourt, Château-Gaillard, 2.
Henri VI. Compiégne, Northampton, Tawnton.
Henri VIII. Thérouanne,
Henri V, empereur. Glogaw.
Henri le Pieux. Lignitz.
Henri de Caſtille. Tagliacozzo.
Henri de Léon. Vannes.
Henri de Tranſtamare. Montiel.
Héraclius. Gaurac, Sanis, Siſarbane, Zab.
Herbis. Baalbec.
Hercule. Thermodoon.
Hermocrate. Syracuſe, 1.
Hernandes Teillo-Porto-Carrero. Amiens.
Hérode le Grand. Jéruſalem, 6; Samarie, 5.
Hérouville. Oſtende, 2; Prague, 2.
Heſſe-Philipſtadt (le prince de) Berg-op-Zoom, 2; Gibraltar, Malplaquet, Spierbach.
Heudicourt. Hochſtedt, 1.
Hierges. Zutphen, Schonoren, Oude-Water, Maſtreicht, 2.
Hiéron. Meſſine, 1.
Hilbourgauſen. Rosback.
Himérius. Adrumette.
Hippolite. Thermodoon.
Hippomédon. Thèbes en Béotie, 1.
Hircan. Samarie, 5.
Hire. (la) Montargis, Orléans, 2; Chartres, 3.
Hirtulélius. Italique.
Ho. Tonquin.
Hodaiſa. Nahavend.
Hogdſon. Belle-Iſle, 2.
Hohendoë. (le comte d') Anvers.
Hohenloë. Groningue, 1.
Holagu-Khan. Bagdad.
Holopherne. Béthulie.
Holſtein. (le duc de) Cracovie.
Holſtein-Ploën. (le prince de) Hochſtedt, 2; Nieuport.
Honorat. Toſcan, Lézart.
Hoorn. Narva, 1; Nordlingen, 1.
Hépital. (le maréchal de l') Rocroy.
Hoquincourt. (le maréchal d') Arras, 3; Bléneau.
Horace. Philippes.
Horaces (les) Albe.
Horatius. Crémérie, Sabins.
Horatius Coclès. Rome, 2.
Hord. Bender.
Hormiſdas. Thyatire.
Hoſpeck. Douai.
Houſſain. Balk.
Howe. Saint-Caſt, Ticondétaga.
Huaſtar. Tumber.
Hubert du Bourg. Douvres.
Hugues. Soiſſons. Saintes.
Hugues le Grand. Nicée. Antioche, 3.
Hugues-Capet. Laon.
Huldin. Florence, 1.
Humières. Valenciennes, 2; saint Guiſlain, Philisbourg, 3; Caſſel, 2; Condé.
Huniade. Varne.
Huſſein. Candahar.
Hypace. Suphtin.

Iaïan. Tolède.
Ibrahim.(Bacha.) Albe-Royale, 2.
Iche. (d') Mothe.
Idoménée. Troie.
Igmazen. Isauriens.
Ildiger. Pétra-lata.
Illiers. (d') Chartres, 3.
Ilus. Papyre.
Imilcon, général Carthaginois. Agrigente, 1; Motya, Syracuse.
Inarus. Byblos.
Indacilius. Asculum, 3.
Indibilis. Ausétans.
Indus. Cotyée.
Ingénuus. Murse.
Ingolsbi. Fontenoi.
Innocent II, pape. Galluccio.
Iousef-Tasfin. Zélaka, Séville, Valence.
Iréton. Colchester, Limerik.
Isaac-Comnene, empereur de Constantinople. Acre.
Isabelle, reine de Castille, épouse de Ferdinand d'Aragon. Grenade.
Isdegerde, roi de Perse. Rostam, Glaloulah.
Isembourg. (le prince d') Berghen, Sandershausen.
Isenghien. (le prince d') Philisbourg.
Ishak. Maroc.
Isle. (le baron de l') Castillon.
Ismaël Sophi. Tauris.
Isidore. Constantinople, 4.
Isouses-Zeiri. Zénata.

Jablier. Paris, 6.
Jablonowski. Barkam, Vienne en Autriche.
Jacques I. Valence.
Jacques II, roi d'Angleterre. Boyne, Londondéry.
Jacques, (le prince) fils de Jean Sobieski, Barkam.
Jaille. Lézart.
Jalognes. Castillon.
Jayme (dom) Belvédère.
Jean II, roi de France. Poitiers, 2.
Jean le Sanguinaire. Mucelle.
Jean-Frédéric. Mulberg.
Jean le Bossu. Claudiopolis.
Jean de Campistron. Belgrade, 2.
Jean Picart. Mézières.
Jean, roi de Bohême. Crécy.
Jean l'Arménien. Décime.
Jean Corvin, nommé encore *Huniade*. Belgrade, 2.
Jean-de-Vert. Nordlingue.
Jean, prêtre Jacobite. Alexandrie, 2.
Jean d'Aire. Calais, 1.
Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre. Rouen.
Jean de Giscata. Jérusalem, 7.
Jean de Vienne. Calais, 1; Nicopolis.
Jean de la Poll. Montargis.
Jean-Georges III. Vienne.
Jeanne Hachette. Beauvais.
Jeanne Fouques. Beauvais.
Jeanne Ire, reine de Naples, 5.
Jeanne d'Arc, surnommée *la Pucelle d'Orléans*. Orléans, 2; Jargeau, Patay, Saint-Pierre-le-Moutier, Troies, 2, Paris, 4; Compiègne.
Jéhu. Ramoth.
Jephté, chef des Hébreux. Ammonites.
Jérémie, prophète. Jérusalem, 4.

Jéroboam, roi d'Iſraël. Samaron.
Jérôme de Cardie. Nora.
Jétrud. Marie) Commines.
Joab. Jéruſalem, 1; Mahanaïm, Rabba.
Joachim, roi de Juda. Jéruſalem, 4.
Jonk-Lord-Norwick. Angoulême.
Joinville, (le ſire de) ſénéchal de Champagne. Bélinas, Thanis.
Joinville. (le prince de) Amiens.
Jonas. Damas, 1.
Jonathas. Gelboé, Philiſtins.
Jonquiere. (de la) Finiſtère.
Joram. Moabites, Ramoth, Samarie.
Joſaphat, roi de Juda. Aſphaltide, Moabites, Ramoth.
Joſeph l'Hiſtorien. Jotapat, Jéruſalem, 7.
Joſeph Cothüal. Berzem.
Joſias, roi de Juda. Magédo.
Joſué, chef des Hébreux. Amalécites, Chananéens, Haï, Jéricho.
Jourdain. Rouen.
Jovin. Aquilée, Châlons ſur-Marne, Scarponne.
Joyeuſe. (le duc de) Coutras, Landen.
Judas Machabée. Betſeth, Bethoron, 1, 2; Bethſura, 1, 2; Emétis.
Judith. Béthulie.
Jugurtha, roi des Numides. Cirte, 1, 2; Thala, Suthul.
Jules II, pape. Boulogne en Italie, Mirandole.
Julien l'Apoſtat, empereur. Anatha, Aquilée, 2; Maogamalgue, Maranga, Pirnabore, Strasbourg.
Julien. (le comte) Léthée.
Jumelles. Hotérage.
Jumilhac. Fontenoi.
Junius. Acerres, Erix, Néſartie.
Juſtin. Féſules, Phaſe.
Juſtiniani. Conſtantinople, 4.
Juſtinien. Mélitine.

KARA - MUSTAPHA. Vienne en Autriche.
Kara-Méhémet. Barkam, Bude, Saint-Godart.
Keith. Olkirken.
Kémat-ben-Medin. Aſchir.
Keppel. Belle-Iſle, 2.
Kercado. Hochſtedt, 1.
Ketab. Aſchir.
Kewenhuller. Ens, Paſſaw, Straubing, Munich.
Khaled-ebn-Valid. Ainadin, Akrébah, Alep, 1; Arreſtan, Boſtru, Damas, 1; Emeſſe, 2; Jéruſalem, 9.
Kielman Segg. Vienne en Autriche.
Kirch. Londondéry.
Kiuperli-Muſtapha ou *Kuprogli*. Belgrade, 5; Kaminiech, Neuhauſel.
Knolles (Robert de) Breſt, Derval.
Konigſeg. Fontenoi, Prague.
Kyriel. Ecluſe, Fourmigny, Saint-Albans.

LABIENUS. Paris, 1.
Labynit. Babylone, 1.
Laclue. Lagos.
Lacolonie. Belgrade, 6.
Ladiſlas. Belgrade, 2.

La-Ferté. Arras, 3.
La-Fin. Lagny, 1.
La Lande. Landrecies, 1.
Lally. Divicottei, Fontenoi, Gondelour, Pondichéry, Saint-David, Saint-George, Wondiwas.
Lamacus. Syracuſe, 1.
Lambert. Belle-Iſle, Tortoſe.
Lamboi. Bruxelles, 2.
Lancaſtre. Saint-Malo.
Landry. Droiſſy, Eſtampes.
Langey. Fontenoi.
Lanoi. Bruxelles, 2; Pavie, 4; Queſnoi, 1.
Lanoue. Mons, 1.
Laocoon. Troie.
Lappara. Verrue.
Laſcy. Aſoph, Berlin, Dantzick.
Laſthène. Olinthe.
Latinus. Lavinie.
Laubanie. Landau, 2.
Laube. Mortagne.
Laudhon. Landshut, Lignitz, Schweidnitz.
Launai. Namur, 3.
Laurus. Laurente.
Lautrec. Joſſeau, Marignan.
Laval. Gand, 2; Haſtembeck, Philisbourg, 4; Raucoux.
Lavardin. Aumale.
Layet. Rouen.
Légal. Munderkingen, Lérida, 3.
Léganez. Turin, Marſeille, Brêne.
Léiceſter. Zutphen, Lewes, Grave, l'Ecluſe, Doëſbourg.
Lélius. Zama.
Lémos. Namur, 1.
Lentulus. Pharſale, Bénévent.
Léon. Anzuz.
Léon IX, pape. Civitade.
Léonat. Lamia.
Léonce. Papyre, Conſtantine, 1.
Léonide. Thermopyles, 1.
Léontidas. Thèbes en Béotie, 2.
Léontius. Palée.
Léopold. Zurich, Ypres, Vienne en Autriche, 2; Prague, 3; Lens, Glatz, Glogaw, Armentieres, Arras, 3; Agria.
Léotychide. Mycale.
Lépidus. Mauloque.
Leſdiguieres. Saint-Damien, Montauban, Amiens.
Leutrum. Valence.
Leve. Rimenante, Ravenne, 3; Pavie, 4.
Levinus. Siris.
Levy. Hochſtedt, 1.
Lewenhaupt. Selbourg, Pultowa, Mittau, Leſzno.
Li. Tonquin.
Liconius, empereur. Andrinople, 1; Chryſopolis, Cibales.
Licinius. (autre) Mardie, Pénée.
Licinius-Craſſus. Stratonicée.
Lichtenſtein. Plaiſance.
Lieven. Thorn.
Ligne. (prince de) Bruxelles, 2.
Ligneville. Dunes.
Ligni. Compiègne.
Lignieres. Chartres, 4.
Ligonier. Lawfeld.
Lilinge. Cotyée.
Lipara. Mirandole.
Lippe. Rées.
Liques. Lyde, Middelbourg.
Liſle. (de) Colorno, Parme.
Liſle-Adam. Lagni, 1; Pa-

tis, 4; Pontoise, Rhodes, 3.
Liste-Jourdain. Bergerac.
Litorius. Narbonne.
Livius. Coryce, Cotique, Métaure, Sesse.
Lobkowits. Sahai, Prague, 2; Leutmeritz.
Lodogno. Gemminghen, Dalem.
Lohéac. Vannes, Castillon.
Lokard. Dunes.
Lomont-du-Châtelet. Namur, 2.
Longammei. Fontenoi.
Longueville. Senlis, Rhin, 2; Paris, 7.
Loppei. Thanis.
Lore. Orléans, 2; Lagny, 1.
Lorges. Turckheim, Valenciennes, 2; Lagny, 2; Fontenoi, Ensheim, Condé, Altenheim.
Lorraine. (le duc de) Sintzeim, Weissembourg, Vienne en Autriche, 2; Pavie, 4; Paris, 6; Neuhausel, Mohats, Mayence, Hersan, Friedberg, Gzaslaw, Courtrai, Belgrade, 6, Barkam.
Los-Rios. Bruxelles, 2.
Lotharic. Fontenai.
Louchard. Paris, 6.
Louis VI, ou *le Gros.* Brenneville, Chartres, 2; Gisors.
Louis VII. Méandre, Verneuil, Damas, 2.
Louis VIII. Douvres, Lincoln; Avignon.
Louis IX. Damiette, Fontenay, Thanis, Saintes, Tunis.
Louis X. Courtray.
Louis XI. Liége, Paris, 5; Pontoise, Quesnoy, 1; Zutich, Montereau-Faut-Yonne; Montlhéry; Beauvais.
Louis XII. Saint Aubin.
Louis XIII. Hesdin, Montauban, Rochelle, 3; Royan.
Louis XIV. Besançon, Bléneau, Bouchain, 1; Cambrai, 5; Condé, Dole, 2; Lille, 2; Limbourg, 2; Mastreicht, 3; Mons, 2; Montmédy, Stenay, Namur, 1; Paris, 7; Rhin, 2; Rhinberg, Tournai, 5; Valenciennes, 2.
Louis XV. Menin, Bruxelles, 2; Fontenoi, Fribourg, 3; Lawfeld, Lierre, Tournai, 6.
Louis, dernier dauphin. Fontenoi.
Louis de Bade. Munderkingen.
Loupian. Lencate.
Louvigny. Parme, 2.
Louvois. Strasbourg, 2; Tournai, 5; Mons, 2.
Lovelace. Saint-Albano.
Lowdon. Francfort.
Lowendhal. Sas-de-Gand, Lille, Louvain, Philippine, Berg-op Zoom, 2; Bruxelles, 2; l'Ecluse, 2; Fontenoi, Gand, 2; Nieuport, Ostende, 2; Oudenarde, 3. Prassendal.
Lubomirski. Vienne en Autriche, 2.
Luc. Aazaz.
Lucas. Aazaz.
Lucrece. Ardée.
Lucrétius. Haliarte, Ofella, Préneste.
Lucullus. Amisus, Artamias, Cauca, Intercatie, Cyzi-

que, 7; Lemnos, Triocales, Sinope, Nisibe, Tigranocerte.
Lude. Quesnoi, 1.
Luines. Montauban.
Lumay. Dalem.
Lunebourg. Trèves, 2.
Luques, Tumbez.
Lucatius. Lilybée.
Luttau. Fontenoi.
Luxembourg. Bodegrave, Cambrai, 5; Cassel, 2; Dettingue, Furnes, 1, Mons, 2; Namur, 1; Philisbourg, 2; Rhin, Valenciennes, 2; Steenkerque, Landen, Fleurus, Leuze, Dole, 2.
Lyez. philisbourg, 4.
Lyonnel. Compiègne.
Lysandre. Athènes, 2; Egos-Potamos, Ephèse.
Lysias, orateur. Athènes, 3.
Lysias, général. Bethsura, 1; Emèus.
Lysimaque. Ipsus.

Macaucas. Mesrah.
Macéda. Mirandole, 2.
Machanidas. Mantinée, 2.
Macrin, empereur. Aquilée, 1; Nisibe, 2.
Madate. Uxiens.
Mademoiselle. Paris, 7.
Maderfelt. Kalisk.
Magenno. Fontaine-Françoise.
Magnence. Murse.
Magon. Carthagène, Cornus, Illiturgis, Trébie, Silpia.
Maguire. Dresde.
Mahé de la Bourdonnaie. Madrass.
Mahmoud. Giulnabat, Ispahan.
Mahomet le Prophete. Bèdre, Honain, Khaïbar, la Mecque, Ohod.
Mahomet II, empereur. Belgrade, 2; Constantinople, 4; Rhodes.
Mahomet III. Este.
Mahomet IV. Kaminiek.
Mahoni. Carthagène d'Amérique.
Mahzam. Hirah.
Maillebois. Colorno, Konigstein, Modène, 3; Novi, Plaisance, Port-Mahon, Prague, 2; Tortone, Valence en Milanez, 2.
Mailli d'Haroourt Montalban.
Maine. Montlhéri.
Mainfroi. Bénevent, 3.
Maisons. Parme, 2.
Maisoncelles. Hochstedt, 2.
Majorien. Vieil-Hesdin.
Malatesta. Florence, 2.
Malauze. Briteste.
Malec. Aazaz.
Malestroit. Saint-Malo.
Maligny. Barkam.
Mamercus. Fidènes, 4.
Manahen. Théria.
Mancél. Rochelle, 1.
Mancinus. Numance.
Manlius-Acidinus. Callogurris, Cornus, Ecnome, Iserrie, Nésartie, Olympe, Rome, 4; Téveron.
Manlius-Torquatus. Véséris.
Mansfelde. Amiens, Anvers, 3; Gettruidemberg, Grave, Ivoi, La-Capelle, Vachtendonch.
Mansole, Rhodes, 1.
Manuel, général Romain. Alexandrie, 3; Yarmourc.
Marc-Aurele. Danube.
Marcel. Cyzique, 2; Thanis.

Marc ellus.

Marcellus. Arc, Canouſe, Caſilin, 2; Claſtidium, Côme, Nole, Pétilia, Salapie, Syracuſe, 3.
Marche. (le comte de la) Haſtembeck, Northampton, Sandal.
Marcheſta. Yorck.
Marcian. Philisbourg, 4.
Marcilli. Belgrade, 6.
Mardonius. Salamine, Platée.
Marguerite, reine d'Angleterre. Croix-de-Mortimer, Northampton, Saint-Albans, Tewkelsbury, Thanis, Sandal.
Marialve. Villaviciosa.
Marie, reine d'Angleterre. Calais, 3.
Marignan. Sienne.
Marin-Spitiaco. Naples, 6.
Marius. Arc, Capſa, Cirte, 2; Mulucha, Numance, Rome, 6; Sacriport, Tolénus, Verceil, Vacca.
Mark. Fontenoi, Pfaffenhoffen, Riota.
Marlborough. Bouchain, 2; Hochſtedt, 2; Ramillies, Lille, 3; Limbourg, 3; Malplaquet, Mons, 3; Oudenarde, 2.
Marpée. Thermodoon.
Mars-Hall. Maſtreicht, 5; Olmultz.
Marſillac. Paris, 7.
Marſin. Hochſtedt, 2; Lérida, 2; Nordlingen, 2; Turin, 4.
Martin. (frere) Compiègne, Pétra-Lata, Phaſe, Zachan.
Martinengue. Gemminghen, Rhodes, 3.
Martinet. Rhin, 2.
Maſcezil. Ardalion.
Maſſiſtius. Platée.
Maſos. Ploëiko.
Maſſembach. Hochſtedt, 2.
Maſſiniſſa. Saléra, Zatna.
Mateinski. Barkam.
Mathews. Toulon, 2; Villefranche en Piémont.
Mathilde. Nort-Allerton, Oxford.
Mathos. Tunis, 1.
Maulévrier. Ardres.
Mauny. Aiguillon, Château-Gaillard, 2.
Maurice. Conſtantine, 3; Mulberg, Zorulle.
Mauvoiſin. Thanis.
Maxence. Tibre, Turin, 2; Vérone, Suze.
Maxime. Pétau, Siſcia.
Maximien. Marſeille, 2.
Maximilien, empereur. Guinegatte, Padoue, Thérouanne.
Maximilien-Emmanuel. Vienne en Autriche, 2.
Maximin. Germains.
Mayenne. Amiens, Arques, Corbeil, Ivri, Paris, 6; Montauban, Nérac.
Mazarin, cardinal. Arras, 3; Bléneau, Cambrai, 4; Dunes, Lérida, 2; Paris, 7.
Mazel. Rhin, 2.
Mazieres. Gertruidemberg.
Mecklembourg-Strélitz. Tongaw.
Médicis. (Alexandre de) Florence, 2.
Médicis. (Jean de) Governo, Ravenne, 3.
Médicis. (Cathérine de) Paris, 6.
Médicis. (Laurent de) Ricardi.
Médicis. (Côme de) Sienne.
Médina Céli. Mons, 1.

Médiniglia. Middelbourg.
Medley. Gènes.
Méduſe. Gorgones.
Mégabyſe. Chypre.
Mégas. Bérée.
Mégare. Biblos.
Mégret. Frédériks-Hall.
Mégrigni. Tournai, 5.
Megre. (le comte de) Héligerlée.
Mihémed. Bagdad, 2.
Mihémed Abou-Saïd. Martos.
Mihémed-el-Naſir. Murada.
Meilleraie. (la) Arras, 2; Heſdin, Perpignan.
Mélac. Landau, 1.
Melle. Thanis.
Mello de Caſtro. Caſſel-en-Heſſe.
Mélos. Rocroi.
Melun. (Jean de) Caën.
Memnon. Milet, 2; Troie.
Ménalippe. Themnodoon.
Mendoza. Méoch, Tumber, Zamora.
Ménélas. Murſe, Salamine, Troie.
Ménénius. Crémere.
Mentzel. Munich, 1.
Mentzikoff. Kalisk.
Merci. Belgrade, 6; Fribourg, 1; Mariendal, Nordlingen, 2; Parme, 2; Rumersheim.
Mercœur. Albe-royale.
Merméroës, roi de Perſe. Archéopolis, Téléphis, Satale.
Mérovée. Eſtampes.
Mérula Modène, 1.
Meſſem. Médine.
Métellus. Baléares, Contrébie, Nergobrige, Panorme, Pydna, Thala, Vacca, Ergontra, Eucrone.
Métezeau. Rochelle, 3.
Méthuen. Turin, 4.
Meuze. Fontenoi.
Meyerfeldt. Poſnanie.
Mézence. Laurente.
Mézière. Fontenoi.
Midi. (Nicolas) Compiègne.
Milet de Noyers. Caſſel, 1.
Milon. Sybaris.
Miltiade. Marathon.
Mina. (la) Exiles, Villefranche en Piémont.
Mindare. Cyzique, 1; Péla.
Minucius. Algide.
Minucius-Rufus. Caſilin, 2; Larine.
Mirabeau. Anvers, 2.
Mirandole. (le comte de la) Mirandole, 1.
Mirepoix. Bénevent, 3; Montéſéme.
Miſa. Moabites.
Mithridate. Arſamias, Stratonicée, 2; Cyzique, 1; Lemnos, Orchomène, Panticapée.
Moavie. Arade.
Modene. Château-Dauphin, Milan, 3; Novi.
Mohammed. Kiernai.
Moine. Créci, Montlhéri.
Moineris-Miniac. Lézart.
Mélac. Prague, 2.
Molard. Breſſe.
Monaco. Fontenoi, Rocoux.
Moncalm. Chouéguen, Ticondéraga, Québec.
Mondragoné. Anvers, 3; Zirickée, Gand, 1; Maſtreicht, 2; Tergoës.
Mongeis. Cordoue, 1.
Monſieur, frere de Louis XIV. Caſſel, 2; Mons, 2; Saint-Omer.
Monſon. Saint-George.

Montagu. Paris, 5.
Montaigu. Barnet.
Montauban. Montlhéri, Trente, Parme, 2.
Montaufier. Philisbourg, 2.
Montbaſon. Amiens.
Montbrun. Maſtreicht, 5.
Montckton. Martinique.
Montécuculli. Haguenau, Saint-Godart, Salsbac, Saverne, Neuhauſel.
Montefeltro. Ricardi.
Montemar. Bitonto, Mantouë, Mirandole, Monte-Philippo, Oran, 3.
Monterey. Bouchain.
Monteſſon. Fontenoi.
Monteſquiou. Dénain, Jarnac.
Montéquma. Tabaſco.
Montfort. (Jean de) Auray,
Montfort. (Simon de) Caſtelnaudari, Tagliaccozzo, Thanis, Toulouſe, 2; Muret.
Montgaillard. Brême.
Montgommeri. Rochelle, 2.
Monti. Bone 1; Mooch, Prague, 2.
Montluc. Sienne.
Montmorenci. Caſtelnaudadari, 2; Dreux, Montauban, Saint-Denis, 1; Théroüanne, Saint-Quentin, Veillane.
Montorel. Nicopolis.
Montpenſier Atelle, Rochelle, 2; Saint-Quentin.
Montrevel. Ath, 1; Dole, 2.
Moore. Guadeloupe.
Morbec, Poitiers, 2.
More. Cavite.
Moret. Dunes.
Morin. Paris, 6.
Morliere. Paris, 6.
Moſſeilamah. Akrébah.
Meſtaſem. Bagdad, 2.
Molin. Riots.
Motte. Ath, 1.
Motte-Houdancourt. Dettingue, Lérida, 1; Plaſſendal.
Motteriz. Ypres, 2.
Mouſa. Léthé.
Mouſſaie. Lérida, 2; Nordlingen, 2.
Moyſe. Amalécites, Méroë.
Mucius. Rome, 2.
Muget. Luni, Piſe.
Mullern. Bender.
Mummius. Corinthe, 2.
Mummol. Ambrun.
Mundilas. Milan, 1.
Munich. Aſoph, Dantzick.
Muſlay. Québec.
Muſlima. Alexandrie, 3
Muſtapha. Angora, Malthe, Rhodes, 3.
Mutilus. Eſernia.
Muzamaldo. Volterre.

Nabis, tyran de Sparte. Hythium, 2; Lacédémone, 2.
Nabopolaſſar. Ninive.
Nabuchodonoſor. Jéruſalem, 4; Ragau, Tyr, 1.
Nachoragan. Phaſe.
Nadaſti. Guaſtalla, 3; Saverne.
Narsès. Adige, Anglon, Balarath, Caſilin, 3; Compſa, Cumes, 3; Lucques, Lentaglo, Rome, Véſuve.
Naſruddin-Hoja. Jénishéhir.
Naſſau. (les princes de) Covorden, Axel, Grol, Groningue, 2; Steenvich, Ecluſe, 1; Gertruidemberg, Deventer, Grave,

Huiſt, 1; Bois-le-Duc, Bommel, Bréda, 1, 2; Knotſembourg, Linghen, Lokem, Zutphen, Mulheim, Nieuport, Oldenſel, Rhinberg, Vachtendonck, Gemminghen, Héligetlée, Mons, 1; Mooch, Saarbruck, Keyſerwert, Malplaquet, Méziéres, Ruremonde, Valenciennes.

Natuſpardon. Soltz.

Navailles. Candie. Paris, 7.

Navareſe. (Jeanne de) Anvers, 1.

Navarre. Baſtie, Boulogne en Italie, Naples, 7; Oran, Pavie, 4; Ravenne.

Navarro. Toulon.

Nécao Magédo.

Néhémie. Jéruſalem, 4.

Nemours. (Louis d'Armagnac duc de) Cérignoles.

Nemours. Paris, 6.

Néoptoleme. Cappadoce.

Népos. Pavie.

Nérigliſſor, roi de Babylone. Nérigliſſa.

Néron, conſul & général Romain. Grumante, 1; Métaure.

Neſle. (le connétable de) Courtrai, 1.

Neſmond. Lézart.

Neſtor. Troie.

Neſtorius. Antioche, 2.

Neuperg. Molvita.

Neuville. Montagne.

Nevers. Nicopolis. Rochelle.

Névius, officier Romain. Aoüs.

Newcaſtle. Yorck.

Newa. Pultowa.

Nicanor. Béthoron, 2; Emmaüs.

Nicétas. Jéruſalem, 8.

Nicias. Syracuſe.

Nicoclès. Sicyone.

Nicomaque. Crotone.

Nicomede, roi de Bithynie. Amnias.

Niger. Iſſus, 2.

Nigrin. Aquilée, 1.

Ninus, roi d'Aſſyrie. Bactre.

Ninus le Jeune. Ninive, 1.

Niſus. Laurente.

Noailles. Dettingue, Fontenoi, Oſtalric, Palamos, Philisbourg, Suffelsheim, Reignac.

Noamon. Nahavend.

Nogent. Rhin, 2.

Noircarmes. Gemminghen Mons, 1; Valenciennes.

Noirmouſtier. Lens, 2.

Normands. Paris, 6.

Normandie. (le duc de) fils de Philippe de Valois. Aiguillon.

Noradin. Méandre.

Norris. Steenvich.

Northumberland. Saint-Albans, Shrewsbury.

Norvis. Rimenante.

Nouë. (de la) Lagny, 2; Senlis.

Obdam. Elseren.

Ochoſias. Ramoth.

Odoacre, roi d'Italie. Adda, 2; Pavie, Ravenne, Vérone, Sontius.

Ofeirah. Ainadin.

Offemont. Meaux, 2.

Ogilwi. Prague.

Oglethrorpe. Saint-Auguſtin.

Okcuelly. Corongoloy.

Olberg. Lutzelberg.

Omar. (le Caliſe) Jéruſalem, 9.

Ophni, Amphec.

Oppas, évêque. Ausène, Léthé.
Orange. (les princes d') Ath, 1; Berg-op-Zoom, 1; Groningue, 1; Harlem, Ziriczée, Schonoven, Bouchain, 1; Bréda, 2; Condé, Dalem, Mons, 1; Caſſel, 2; Florence, Gavignana, Maſtreicht, 4; Naërden, Paris, 3; Rhin, 2; Rome, Senef, Steenkerque.
Orcan. Nicée, 2.
Oreſte. Pavie, 1.
Orkney. Hochſtedt.
Orléans. (les ducs d') Courtrai, 3; Dettingue, Fribourg, 3; Lérida, 3; Mardick, Paris, 3; Paris, 7; Poitiers, Turin, Steenkerque.
Orval. (le Févre d') Benain.
Oſée. Samarie.
Oſéira. Yarmouc.
Oſmer. Elney.
Oſorio. (Joſeph) Bordeaux, 3.
Oſorio d'Angulo. Middelbourg.
Oſſembrouck. Rhin, 2.
Othon, empereur Romain. Bédriac.
Othon IV, empereur. Bouvines.
Othryade. Thyréa.
Oudinet. Paris, 6.
Ovalla. Middelbourg.
Owerkerque. Ath, 2.

PACHECO. Tergoës.
Païr. Tenremonde.
Pagan. Gisors.
Palavicini. Milan.
Palence. Antéquéra.
Paléologue. Conſtantinople, 4.
Paliſſe. Padouë, Ravenne, 3.
Pallas. Laurente.
Palſi. Belgrade, 6; Parme, 2; Témeſwar.
Paludi. Modène, 4.
Pamprénius. Papyre.
Panthée. Métiglioſor.
Papius. Acerres.
Papirius-Curſor. Aquilonie, Lucérie, Samnites, Sépine.
Pappenheim. Lutzen, Magdebourg.
Páris. Troie.
Parménion. Arbelles.
Parthénope. Thèbes en Béotie, 1.
Paſſart. Paris, 6.
Patkul. Poſnanie, Riga.
Patintho. Oran, 3.
Patrice. Amide, 2; Supheim.
Patrocle. Troie.
Paul, prêtre. Adrumet, Damas, 1; Lentagio.
Paul-Emile. Luſitanie, Pydna.
Paul de Cilicie. Rome, 10.
Paulu-Inca. Tumber.
Pauſanias. Platée.
Pauſiſtrate. Panorme.
Pavelli. Briſſac, 1.
Pedre. (dom) Meſſine.
Pélage. Ansène, Rome, 9.
Pélopidas. Cynoſcéphales, 1, Olyathe, 1; Tégyre 5, Thèbes en Béotie, 2.
Pembrok. Aiguillon, Bamebury, Lincoln.
Penthéſilée. Troie.
Penthiévre. (le duc de) Dettingue.
Pépin. Bourges, 1; Teſtri.
Perche. Lincoln.
Perdiccas. Lavandé.
Périgord. (le comte de) Berg-op-Zoom, 2; Gand, 2.
Péroſe. Dara, Gorgos.
Perpenna. Stratonicée, 1.

Perſée. Gorgones, Ménée, Pydna, Urcana.
Perth. Inverneſſ.
Péruſe. Harbourg.
Peſcaire. Pavie, 4; Ravenne, 3; Rebec.
Péterborough. Almanza, Barcelone, 2.
Pétilien. Padouë.
Pétrius. Piſtoie.
Pétronius. Napata.
Peyre. Fontenoi.
Phacés. Jéruſalem, 3.
Phalis. Epidamne.
Phanès. Péluſe.
Pharamond. Trèves, 1.
Pharas. Pappus, Dara.
Pharnabaze. Cnide.
Pharnace. Panticapée.
Phénix. Thèbes en Béotie, 3.
Philibert. Renti.
Philippe, pere d'Alexandre. Amphipolis, 2; Pirame, 2; Chéronée, 1; Méthone, Olynthe, 2; Périnthe, Phocéens.
Philippe, pere de Perſée. Abyde, Elis, Liſſus, Octolophe, Palée, Thèbes de Phtiotide, Pſophis, Ambracie, 1; Aolis, Cynoſcéphales, 2; Therme.
Philippe, tyran de Thèbes. Thèbes en Béotie, 2.
Philippe I, roi de France. Mante.
Philippe II. Acre, Courcelles, Paris, 6; Rouen, Boves, Bouvines, Château-Gaillard, 1; Fréteval.
Philippe III. Cironne.
Philippe IV. Mons-en-Puelle, Lille, 1; Courtrai, 1; Caſſel, 1.
Philippe VI. Crécy, Caſſel, 1; Tournai, 2.
Philippe II, roi d'Eſpagne. Saint-Quentin, Valenciennes, 1.
Philippe III. Tunis, 3; Saint-Omer.
Philippe V. Oran, 3; Alméréa, Luzara.
Philippe, duc de Bourgogne. Aiguillon.
Philippe. (l'infant dom) Coni, Milan, 3; Nice, 2; Parme, 3; Valence en Milanez, 1; Villefranche en Piémont.
Philippe d'Artois. Nicopolis.
Philippe de Flandres. Mons-en-Puelle.
Philippique. Solacon, Martyropolis, 2.
Philoctète. Troie.
Philomèle. Phocéens.
Philopémen. Sélaſie, Mantinée, Elis, Gythium, 2.
Philotas. Arbelles.
Phinée. Amphec.
Phobée. Thermodoon.
Phocion. Périnthe, Byzance, 2.
Phraorte. Ragau.
Phyton. Rhège.
Pies (de) Berg-op-Zoom, 2.
Picard. Rouen, 5.
Picolomini. Dunkerque, 1.
Piennes. Thérouanne.
Piercy. Shrewsbury.
Pierre le Grand, Czar de Moſcovie. Aland, Derpt, Botillou, Grodno, Letzno, Narva, 1, 2: Pruth, Pultowa, Wibourg.
Pierre le Cruel, roi de Caſtille, Montiel, Najara.
Pierre II, roi d'Aragon. Muret.
Pierre le Roi, Courtrai, 1.

Pierre, (autre) Damas, 1.
Pignatelli. Tidon.
Piles. (de) Saint-Jean-d'Angeli, 1.
Pindare. Philippes.
Pinel. Oran, 3.
Pini. Belgrade, 4.
Piper. Pultowa.
Piſandre. Cnidos.
Piſon. Tauroménium.
Pitéia. Margus.
Pitarre. Tumber.
Plato. Anvers, 33 Steenvich.
Plautius. Tribola.
Plélo. Dantzick.
Pléminius. Lorres.
Pleſſis-Praſlin Rhétel.
Pocok. Arcate.
Poinets. Carthagène des Indes, 1.
Poitiers. Thanis.
Pokock. Havane.
Pole. Pavie, 4.
Polixene. Troie.
Polixénidas. Coryce, Coryque, Myonnèſe, Panorme.
Poll. Orléans, 2.
Poltrot. Orléans, 3.
Polvilliers. Mons, 1.
Polydefte. Gorgones.
Polygnote. Marathon.
Polymneſtor. Tégée.
Pompée le Grand. Brindes, Coracéſium, Corfinium, Jéruſalem, 5; Laurone, Pharſale, Ségontia, Sucrone.
Pompée. (Sextus) Munda, Nauloque, Numance.
Pompéius-Strabon. Aſculum, 2; Rome, 6; Tanna.
Poniatoski. Pultowa, Stralzund.
Pons. (le prince de) Belgrade, 6.
Pontius. Caudium, Lucérie.
Popillius. Caryſte, Numance.
Popoli. Barcelone, 2.
Porſenna. Rome, 2.
Porus. Hydaſpe.
Poſomby. Fontenoi.
Poſſevin. Pleskow.
Poſthumius. Caudium, Liſtane, Régille, Sabins.
Praſlin (le marquis de) Caſſel-en-Heſſe, Montauban.
Preaux. Melun, 2.
Prêtre anonyme. Amide, 2.
Priam. Troie.
Priarius. Argentaria.
Primus. Crémone, 2.
Prince. (M. le) Haguenau, 1; Mons, 2.
Priſque. Tomes, Zuzulle.
Probus, empereur. Cremna.
Procope. Cyzique, 2; Naſolie, Thyatire.
Protéſilas. Troie.
Prothoë. Thermodoon.
Prothute. Thèbes en Béotie, 3.
Pſamménite. Péluſe.
Pſammétique. Azot.
Ptolémée. Salamine, Rapſin, Ipſus.
Publicola. Actium.
Publilius. Lucérie, 1.
Publius-Philo Palépolis.
Pulcher. (Claudius) Drépane.
Pulci. Rome, 11.
Puyſégur. Dettingue, Fontenoi, Heſdin.
Puyſieux. Paris, 3.
Pyrrhus, roi d'Epire, Siris, Troie, Aſculum, 1; Argos, Bénevent, 4; Ipſus, Lacédémone, 1.
Pyrrhus, (autre) officier Muſulman. Antioche, 3.

Quellavaca, Tabasco.
Quenant. Philisbourg.
Quêne. (M. du) Alger. Meſſine, 2.
Quintius, (Titus) général Romain. Elatie.
Quintius, général Romain. Vénus.

Radagaise, Florence, 1.
Radulphe. Unſtrudt, 1.
Regaiſſe. Terragonne.
Ragnachaire. Soiſſons, 1.
Rahab. Jéricho.
Raimond, comte de Barcelone. Almérie.
Raimond-de-Brêis. Nicée.
Raimond, comte de Toulouſe. Nicée, Tolede, Toulouſe, 2.
Rais. Lagny, 2.
Ramire. Alvéda.
Ranrzau, Helſimbourg, Ypres, 2.
Raoul, ſire de Coucy. Acre.
Raoul. (autre) Boves, Eu, Caën.
Raſi. Damas, 1.
Raſin. Jéruſalem, 3.
Raſſenghiem. Valenciennes, 1.
Ravillius. Tauroménium.
Ravoie. Montalban.
Rayski. Glogau.
Rebbing. Narva, 1.
Réchiaire. Orbegue.
Regnaris. Compſa.
Regnault-de-Claie. Nicopolis.
Regulus. Adis, Ecnome.
Reinac. Limbourg.
Renaud. Caſſel, 1.
Renchild. Duna, Travenſtadt, Pultowa.
René. Nanci, Naples, 6.
Renneberg. Gronningue, Steenvich.
Renti. Lagny, 2.
Requeſens. Leyde.
Retz. Paris, 7.
Reventlau. Calcinato.
Rhéſus. Troie.
Rhétogene. Nergobrige.
Rhingrave. Hotesage.
Richurd. Acre, Boſworth, Chalus, Courcelles, Fréteval, Lewes.
Richelieu. (cardinal de) Arras, 2; Rochelle, 3.
Richelieu. (marquis de) Dornes.
Richelieu. (maréchal-duc de) Dettingue, Fontenoi, Haſtembeck, Verden.
Richemont. Boſworth, Meaux, 3, Senlis.
Riviere. (l'abbé de la) Courtrai, 3.
Roboam. Jéruſalem, 3.
Robecq. Berg-op-Zoom, 2.
Robert-Bruce. Bannokburn, Keinton, Lille, 1; Mont-Saint-Michel, Naëybi, Nicée, Tinchebrai.
Robert d'Artois. Vannes, Yorck, Soiſſons, 2.
Rochechouart. Dettingue.
Rochefort. Berg-op-Zoom, 2; Naërden.
Rochefoucault. Paris. 7.
Roche-ſur-Yon. Metz, Neuhauſel.
Roche-Teſſon, Beauvais.
Rocos. Philisbourg, 4.
Rodney. Martinique.
Rodrigue. Léthé.
Rœus. Ath, 1.
Roger-Bernard. Caſtelnaudari, 1.
Roger-de-Lanci. Château-Gaillard, 1.

Roger-de Sanguinet. Belvédère.
Roger. (autre) Galluccio.
Rohan. Rhinfeld, 1.
Rohaut. Paris, 5.
Rollon. Chartres, 1.
Romain. Boſtria.
Romanzoff. Colberg.
Romero. Gemminghen, Hoterage, Mons,
Romoald. Bénévent, 2.
Romont. Guinegatte.
Romule. Murſe, 2.
Romulus. Camers, Cénine, Fidènes, Véïens, Rome, 1.
Roncero. Anvers, 1.
Ronel. Thorn.
Reppen. Stralzund.
Roquebertin. Montiel.
Roquelaure. Breſſe.
Roquevert. Namur, 1.
Roſacés. Granique.
Roſe. Ath, 1; Mariendal, Patis, 6.
Roſen. Bonder.
Roſne. Cambrai, 3.
Roſtaing. Dettingue.
Roſtam. Cadéſie, Giulnabat, Nabavend.
Ronault. Beauvais.
Roubais. Anvers, 3.
Rouma. Nagra.
Rouvroi. Landshut.
Rufin. Mamnia.
Rufinius. Crotone.
Rupilius. Tauroménium, Enna.
Ruricius. Vérone.
Rutilius. Vacca, Tolémas.
Rutowski. Pirna.
Ruyter. Meſſine, 3.
Rye. Rhinberg.

Sabaris. Arménie.
Sabinien. Margus.
Sabrais. Dettingue.
Sacrovir. Autun.
Sadyatte. Milet, 1.
Said. Cadéſie, Gialoulah, Modin.
Sagittaire. Ambrun.
Saint-Afrique. Berg-op-Zoom, 2.
Saint-Agnan. Anvers, 2.
Saint-André. Belle-Iſle.
Saint-André, (le maréchal de) Dreux.
Saint-André-Montbrun. Candie.
Saint-Bélin. Montlhéri.
Saint-Blancart. Anvers, 2.
Saint Blas. Oran, 3.
Saint-Aldegonde. Anvers, 2.
Sainte-Croix. Belle-iſle, 2.
Saint-Frémont. Turin, 4.
Saint-Georges. Fontenoi.
Saint-Géran. Montauban.
Saint-Germain. Crevelt, Lipſtadt.
Saint-Hilaire. Salsbach.
Saint-Lary-Bellegarde. Livron.
Saint-Maigrin. Paris, 7.
Saint-Paul. Lagny, 1; Nicopolis, Rouen, 3.
Saint-Pierre. Ath, 2.
Saint-Pol. Pavie, 4.
Saint-Preuil. Arras, 2.
Saint-Remi. Meſſine, 2.
Saint-Ruth. Ahgrim.
Saint-Sauveur. Coutras, Fontenoi, Gand, 2.
Saint Severin. Pavie, 4.
Saladin. Acre, Jéruſalem 11, Tibériade.
Salazar. Beauvais.
Sale. Marſeille.
Salis. Château-Dauphin.
Salisbury. Orléans, 2; Saint-Albans; Salisbury, Sandal.

Salle. (de la) Dunes.
Salmanazar. Samarie, 4.
Salomon. Burgaon, Gemmien, Mamma, Thébeſte, Zerbule.
Salone. Ambrun.
Salve. Lens, 2.
Salvius. Sultz.
Saméas. Jotapat.
Samuel. Amalécites, Maſpha.
Sanders. Québec.
Sania. Micanda.
Sans-Raiſon. Namur, 1.
Santa Cruz. Oran, 3.
Saoli. Zuccarello.
Sapérius. Béjude.
Sapiéha. Selbourg.
Sapor I, roi de Perſe. Amide, 1.
Sapor II, Bézabde, Edeſſe, 1; Niſibe, 3; Singare.
Saracus. Ninive, 2.
Sarbar. Jéruſalem, 8; Sarus.
Sardaigne. (le roi de) Château-Dauphin, Coni, Goaſtalla, 2; Modène, 4; Nice, 3; Navarre, Novi, Pizzighitone, Rhège, Pavie, Tidon, Valence en Milanez, 2.
Sardanapale. Ninive, 1.
Sargines. Thanis.
Sarpédon. Troie.
Sarraſin. Chartres, 3.
Sarus. Florence, 1.
Satyrus. Triocales.
Saül. Amalécites, Gelboé, Jabès, Philiſtins.
Saumeri Fontenoi.
Savine. Parme, 2.
Savoye. (le duc de) Marſaille, Pavie, Saint Damien, Turin, 4; Verrue, Verceil, Staffarde.
Savoye. (le bâtard de) Pavie, 4.
Saxe. (Maurice, comte de) Axel, 2, Bruxelles, 2; Egra, 1; Fontenoi, Namur, 3; Prague, 1; Rocoux, Maſtreicht, 5; Gadelbuſch, Gand, 2; Lawfeld.
Shignée. Tannenberg.
Schaffenberg. Belgrade, 4.
Scha-Cali. Bagdad, 3.
Scha-Tahmas. Nichapour.
Scharamétow. Mittau, Narva, 1.
Schenck. (Martin) Bone, 2; Groningue, 1; Nimégue, Rhimberg.
Schewerin. Fruidemall, Ormachow, Prague.
Schimez. Marignan, 3, 4.
Schlippenbach. Petzur.
Schomberg. Boine, Caſtelnaudari, 2; Condé, Ivri, Mariaille, Maſtreicht, 4; Montauban, Perpignan, Rochelle, 1; Valenciennes, 2; Villaviciosa.
Schullembourg. Corfou, Travenſtald, Novi, Poſnanie, Tanaro.
Scipion. (Publius) Anitorgis, Illiturgis, 1.
Scipion. (Cnéius) Anitorgis, Illiturgis, 1.
Scipion l'Africain. Bétule, Carthagène, Utique, 1; Carthage, Néphéris, Numance.
Scipion-Naſica. Delminium, Intercatie.
Scipion-l'Aſiatique. Magnéſie, Oringis, Pharſale, Téſin, Saléra, Trébie, Volaterra, Utique, 2; Scillis, Silpia.

Sébaſtien. Sultz.
Seckendorff. Belgrade, 6; Munich, 2; Niſſa.
Sédécias. Jéruſalem, 4.
Ségur. Lintz, Pfaffenhoffen, Lawfeld.
Séleucus. Ipſus, Pergame.
Sélim I. Alep, 2; Tauris.
Sémiramis. Bactre, Indiens, 1.
Sempronius. Caſilin, 2; Cumes, Trébie, Volſques.
Sénault. Paris, 6.
Sennacherib. Jéruſalem, 3.
Senneterre. Coni.
Sergiabil. Céſarée.
Sergius. Tadun, Vérés.
Sérini. Vienne en Autriche, 2.
Séron. Béthoron, 1.
Serſaon Sinueſſe.
Sertorius. Caſtulon, Hénarès, Laurome, Rome, 6; Ségontia, Sucrone.
Servilianus. Eriſane.
Servilius. Sueſſa-Pométia.
Séſac. Jéruſalem, 2.
Séſoſtris. Indiens, 3.
Séſuald. Bénevent, 2.
Sévere, empereur. Atra, Byzance, 3; Ctéſiphon, Iſſus, 2; Lyon.
Sextius. Salluviens.
Sextus-Tarquin. Ardée, Gabies.
Sforce. Riota.
Sibille. Jéruſalem, 11.
Sickengen. Mézieres.
Sicon IV. Naples, 3.
Sigebert. Unſtrudt.
Sigefroi. Dyle.
Sigiſmond. Nicopolis, Zathmar.
Silius. Autun.
Simon. Jéruſalem, 7.
Sinan. Tunis, 4.
Sinclair. Orient.
Sinon. Troie.
Siſara. Thabor.
Siskowitz. Olmultz.
Sittas. Martyropolis, Satale.
Sobaſſo. Mulberg.
Sobieski. Barkam, Choczin, Vienne en Autriche, 2; Woignaff, Zetchin.
Socrate. Potidée.
Soiſſons. (le comte de) Coutras, Dunes, Marſée, 2.
Soldats Daces. Furnes, 1; Hippis.
Solenci. Château-Dauphin.
Soliman. Nicée, 1.
Soliman II. Albe-royale, 1; Belgrade, 2; Bude, 1, 2; Rhodes, 3; Vienne en Autriche, 1; Sigeth.
Solms. Houſt. Nieuport, 1.
Soltikoff. Francfort.
Sommerſet. Rouen, 3; Saint-Albans.
Sonate. Délie.
Sophronie. Jéruſalem, 9.
Soréas. Valenciennes, 1.
Sofias. Jéruſalem, 6.
Soubiſe. Fontenoi, Fribourg, 3; Malines, Grébenſtein, Joannesberg, Lipſtadt, Lutzelberg, Rosback, Willinghauſen, Saint-Goar.
Souliard. Colorno.
Souragé-Doulah. Colicotta.
Souvré. Gand, 2.
Sparre. Bender.
Spartacus. Brutium, Véſuve.
Spens. Duna, Petzor.
Spinola. Ath, 2; Berg-op-Zoom, Bréda, 1; Groll, Linghen, Mulheim, Oldenſel, Oſtende, 1; Rhimberg.
Spitobate. Granique.
Sporck. Dinant, 1.

Sporken. Warbourg.
Stainville. Grumberg, Halberstadt, Willingbausen.
Stairs. Dettingue.
Stanope. Alménéra, Villaviciosa.
Staniſlas-Leckzinski. Dantzick, Gurau.
Stanley. Bosworth.
Staremberg. Saragosse, 3, Tortose, Verruë, Vienne en Autriche, 2; Villaviciosa.
Statilius. Actium, Utique, 2.
Steinbock. Gadelbusch, Helsimbourg, Tonniggen.
Sténélus. Troie.
Sténo. Gorgones.
Steur. Mirandole.
Steevens. Pondichéry.
Stiinam. Belgrade, 4.
Stilicon. Pollence.
Storas. Sicca-Vénéria, Membresse.
Strabon. Philippes.
Strozzi. Monte Murlo, Sienne.
Stuard. Coppenhague, Edimbourg, Saint-Denis.
Styrum. Hochstedt, 2.
Suétonius. Mona.
Suffétius. Veïens, 2.
Suffolck. Jargeau, Orléans, 2.
Suger. Méandre.
Sulli. Montméliant, 1.
Sulpicius. Elis, Gaulois, Octolophe, Rome, 6; Tenna.
Sunica. Dara.
Suréna. Jehnie.
Surian. Grasse.
Suze. Villefranche.
Suzi. Fontenoi.
Swiski. Pleskow.
Syagrius. Soissons, 2.
Sylla. Rome, 6; Sacriport, Pharsale, Pompéii, Préneste, Athènes, 3; Chéronée, 2; Orchomène.
Sylvéira. Oïa.
Syphax. Utique, 2.
Syſigambis. Uxiens, Issus.

TACFARINUS. Tubuſque.
Talbot. Bordeaux, 2; Castillon, Meaux, Orléans, 4; Patay, Pontoise, 2; Rouen, 3.
Tallard. Brisac, 2; Hochstedt, Keyserwert, Landau, 2; Spierbach.
Tam-Chosroës. Constantine, 2.
Tamerlan. Angora, Balk, Jénishéhir.
Tancrede. Acre.
Targoné. Groll.
Tarik. Murcie.
Tarmut. Rome, 8.
Tarpéia. Rome, 1.
Tarquin l'Ancien. Sabins, Fidènes, Téveron, 1; Suessa-Pométia, Erète.
Tarquin le Superbe. Ardée, Gabies, Rome, 2.
Tartas. Bayonne.
Tatius. Rome, 1.
Tecmesſe. Thermodoon.
Tékéli. Cassovie, 4.
Télane. Ravenne, 2.
Téleutias. Olynthe.
Téligny. Anvers, 8.
Tell. Zurich.
Tellier, (le) l'un des Seize. Paris, 6.
Tellier. (autre Le) Philisbourg, 4.
Témin. Saragosse, 2.
Temple. Nieuport, 1.
Tempranius. Volsques.
Tencin. Edimbourg.
Téoctiſte. Rome, 8.
Terring. Schending.

Teſſé. (le maréchal de) Barcelone, 5; Prague, 2; Toulon, 1.
Thalna. Pydna.
Thamas-Kouli-Khan. Bagdad, 4; Nichabour, Candahar, Cars, Kiermal.
Thaun. (comte de) Campo-Santo.
Théia Véſuve.
Thémiſtocle. Andros, Athènes, 1.
Théodebert. Milan, 2; Tolbiac, 2; Toul.
Théodore. Aazaz, Béjude, Burgaon.
Théodoric. Adda, 2; Arles, Catalauniques, Ravenne, 1.
Théodoſe. Frigidus, Iſaſliens, Pétau, Tarragonne, Siſcia.
Thermes. (Olivier de) Bélinas.
Théron. Himère.
Thérouenne. Paris, 4.
Théſée. Thermodoon.
Thibaut de Marueil. Cambrai, 2.
Thierri III. Teſtri, Tolbiac, 2; Toul, Unſtrudt.
Thierri d'Alſace. Damas, 2.
Thomaric. Arade.
Thomas de Savoye. Avein.
Thomas de Hollande. Caën, 1.
Thomas-Gudrard. Montereau-faut-Yonne, Turin, 3.
Thémé. Colorno.
Thownſend. Québec.
Thraſibule. Athènes, 3; Milet, 1.
Thurot. Karixfergus.
Tibere, empereur. Arduba.
Tigrane. Arſamias, Arménie, Tigranocerte.
Tilli. Magdebourg, Malplaquet, Minden, 1; Vimphen.
Timoclée. Thèbes en Béotie, 3.
Timoléon. Crimiſe.
Tingri-Montmorenci. Malplaquet, Philisbourg, 4.
Tiridate. Tigranocerte.
Tiriot. Rochelle, 3.
Tiſſapherne. Cunaxa.
Tithrauſte. Némée.
Tite. Japha, Jéruſalem, 7; Tarichée.
Titilia. Faënza.
Tivet, capitaine Anglois. Alfuro.
Tolède. (Ferdinand de) Dalem, Mons, 1; Mooch, Verceil.
Tolumnius. Fidènes, 4; Veïens, 3.
Tomyris. Scythes, 1.
Topal-Oſman. Bagdad, 4.
Toſcane. (le grand duc de) Lintz.
Totila. Lentagio, Naples, Rome, 9, 10; Vétone, Sinigaglia.
Toxileben. Bertin.
Toxilchah. Céſarée.
Toulouſe. (le comte de) Barcelone, 3; Malaga, 2; Mons, 2; Namur, 1.
Tourouvre. Lézart.
Tourville. Palamos.
Trajan, empereur. Atra, Ctéſiphon, Daces, Japha, Rome, 8.
Traſilla. Ulca.
Traſſard. (Jean) Compiégne.
Trémouille. (le duc de la) Colorno, Nicopolis, Parme, 2; Rieta, Saint-Aubin.
Treſſemanes. Hochſtedt, 1.
Tribigilde. Helleſpont.
Trivulce. Marignan, Milan-

dole, Mulheim, Riota.
Troconde. Papyre.
Troile. Troie.
Tromp. Dunkerque, 1.
Trouſſe. Lérida, 2.
Tudor. (Jaſper & Owen) Croix-de Mortimer.
Tullus-Hoſtilius. Albe, Fidènes, 2; Médullie, Sabins, Veïens, 2.
Turenne. Atras, 3; Bléneau, Briſſac, 1; Dunes, Enſheim, Fribourg, 1; Landrecies, Mardick, Mariendal, Montmedy, Mulhauſen, Nimègue, Nordlingen, 2, Paris, 7; Queſnoy, Rhétel, Rhin, 2; Salsbach, Sintzeim, Sommershauſen, Tournai, 5.
Turnus. Laurente.
Turſan. North-Allerton.
Tuſenhauſen. Derpt.
Tyrtée. Ira.

Uladiſlas Plowcre.
Uladiſlas V. Tannenbourg.
Uladiſlas VI. Varne.
Uldès. Helleſpont.
Uluchali. Tunis.
Ulyſſe, roi d'Ithaque. Troie.
Unigat. Auxime.
Union. Namur, 2.
Uraias. Milan, 1.
Urbain II, pape. Malleville.
Urbain VI, pape. Naples, 5; Nocéra.
Urbin. (le duc d') Mirandole.
Urſins. (Raimond des) Nocéra.
Urſins. (Virgile des) Atelle.
Urſins, (Nicolas des) comte de Pétigliane. Agnadel.
Uſſon. Hochſtedt, 1.
Uxelles. Mayence.

Vacca de Caſtro. Tunsberg.
Vaiſi. Thanis.
Valbelle. Meſſine, 3.
Valdécagnas. Oran, 3.
Valdek. Fontenoi, Vienne en Autriche, 2.
Valdès. Leyde.
Valens, empereur. Andrinople, 2; Chalcédoine, Nacolie.
Valentin. Namur, 2.
Valentinien. Sultz.
Valere. Pomptus, Sueſſula.
Valéri. Tagliacozzo.
Valérien. Edeſſe, 1; Sultz.
Valérius. Aotis, Gaurus.
Valérius-Publicola. Sabins.
Valette. (cardinal de la) Landrecies.
Valette. (Jean de la) Malte.
Valiaris. Païenza.
Valiere. (de) Berg-op-Zoom, 2.
Valker. Londondery.
Valliere. Dettingue, Lérida, 2.
Vallor. Martinique.
Valois. Mons-en-Puelle.
Valon. Paris, 7.
Valvidia. Tumber.
Van-Balen. Groningue, 2.
Vandalaire. Rome, 8.
Vandeneſſe. Agnadel.
Vanderdoës. Leyde.
Vanderduin. Bruxelles, 2.
Vanderwald. Zutich.
Vantidius. Aradus.
Van-Galen. Lokou.
Varame. Balarath.
Varane. Théodoſiopolis.
Vargas. Harlem, Maſtreicht, 1.
Varinius. Brutium.
Varron. Cannes.
Varus. Dethmold, Ultz, 1.

Vaſco Nugnès de Véla. Tumber.
Vauban. Ath, 1; Briſac, 2; Philisbourg, 3; Maſtreicht, 3, Rhin, 2; Valenciennes, 2.
Vaubecourt. Rocoux.
Vaubrun. Altenheim.
Vaudreuil. Chouéguen, Fontenoi, Québec.
Vaurus. Meaux, 2.
Vélaſco. Fontaine-Françoiſe, Mulheim.
Vélaſquez. Tabaſco.
Vendôme. (le duc de) Barcelone, 1; Bordeaux, 3; Brieſſe, Calcinato, Caſſano, Compiégne, Governolo, Guaſtalla, 1; Ivrée, Lille, 3; Luzara, Marſaille, Mons, 2; Montauban, Oudenarde, Palamos, Steenkerque.
Ventidius. Aradus.
Vercingétorix. Aliſe, Gergovie.
Verdan, général Romain. Ainadin.
Verdan. (autre) eſclave. Alexandrie, 2.
Vérémonde ou *Bermude.* Aſtura.
Vérius. Cahors.
Vermandois. (le comte de) Eu.
Vernon. Carthagène en Amérique, Porto Bélo.
Veſpaſien. Gamala, Jéruſalem, 7; Jotapat, Tarichée.
Véturius. Caudium.
Veze. (François de) Nieuport, 1.
Viard. Belgrade, 6.
Vicq. Saint-Denis, 2.
Viefville Plaiſance.
Vieuxport. Ypres, 2.
Villa Hermoſa. Maſtreicht, 4.
Villandras. Lagni, 1.
Villaret. Rhodes, 2.
Villars. (Brancas de) Rouen, 3.
Villars. Bouchain, Dénain, Douai, Hagenau, 2; Hochſtedt, 1; Kell, 1; Landau, 3; Malplaquet, Marchienne, Landrecies, 2; Munderkingen, Queſnoi, Seneſ.
Villeroi. Ath, 1; Bruxelles, 1; Crémone, 3; Landen, Namur, 1; Ramillies.
Villiers. Dalem, Nivelle, Rosbec.
Vins. Rochelle, 2.
Virginius. Veïes.
Viriathus. Eriſane, Ithaque.
Viridomare. Claſtidium.
Viſconti. Bitonto, Milan, 2.
Vitelli. Gemminghen, Hoterage, Mons, 1; Volterra.
Vitellius. Bédriac.
Vitigès. Ancône, Margus, Ravenne, 2; Rimini, Rome, 8.
Vitikind. Lihézi, Sintal.
Vitri. Meaux, 3.
Virtemberg. Pultowa.
Vivonne Meſſine, 3.
Vocula. Gelduba.
Volomnie. Rome, 3.
Volicire. Orient.
Vrilliere. Hochſtedt, 1.
Vurmbrend. Straubing.

Waknon. (Raoul de) Thanis.
Walberg. Bender.
Waldeck. (le prince de) Fleurus, Leuze, Maſtreicht, 4.
Walkerbath. Stralzund.
allis. Leutzméric.

Warren. Louis-Bourg, 1.
Warwick. (les comtes de) Barnet, Crécy, Northampton, Strafford, Lagny, 1; Montargis, Poitiers, 2; Saint-Albans, Tawton.
Wathſon. Chandernagor, Saint-Caſt.
Weimar. (le duc de) Briſſac, Lutzon, Nordlingen, Rhinfeld.
Weld. Liége.
Wells. Strafford.
Wenlock. Tewkelsbury.
Wentworth. Calais, 3.
Weſel. Tortoſe.
Weſt. Rhinberg, Rhinfeld.
Wicles. Hocheſtedt, 2.
Widin, ſeigneur Goth. Adige.
Wieſnowiski Selbourg.
Windham. Goméra.
Wirtemberg. (les princes de) Hochſtedt, 1, 2; Pétervaradin, Philisbourg, Port-Mahon, Weluſperg.
Wirtemberg. (Alexandre, prince de) Belgrade, 6; Colberg, Colorno.
Wiſant. (Jacques & Pierre) Calais, 1.
Wolfe. Québec.
Wolwicſen. Straubing.
Wrangel. Sommershauſen, Cronembourg.
Wurtgenau. Philisbourg, 4.

Xaintrailles. Compiègne, Lagny, 1; Orléans, 2; Paray.
Xantippe, Athénien. Mycale.
Xantippe, général Lacédémonien. Adis.
Xénophon. Cunaxa.
Xerxès, roi de Perſe. Athènes, 1; Thermopyles, 1; Salamine.
Ximénès (Rodrigue) Muradal.
Ximénès. (le cardinal) Oran.

Yabdas, roi des Maures. Géminien, Tigiſi, Tumar, Zerbule.
Yéſid I, (le Calife) Médine.
Yéſid, capitaine Saraſin. Conſtantinople, 2; Tyr.
Yolande d'Aragon. Orléans, 2.
Yorck. (les ducs d') Pontoiſe, Saint-Albans, Sandal.
Youkinna. Azaz, Alep, 1; Antioche 2; Tyr.
Yvain de Galles. Mortagne.

Zaba, Saphar.
Zacharie. Jéruſalem, 18.
Zaid. Mouta.
Zainab. Khaïbar.
Zambri. Therza.
Zamet. Roquette.
Zannequin. Caſſel, 1.
Zaïtor, frere de Gélimer. Tricamare.
Zaſtroff. Schveidnitz.
Zavala. (dom Pedro de) Cambrai, 5.
Zéiri. Aſchir, Zénara.
Zénobie. Emeſſe, Immæ, Palmyre.
Zénon. Papyre.
Zénon. (le Diacre) Côme, 2.
Zian. Valence.
Zibus. Pétra.
Zopyre. Babylone, 2.
Zorobabel. Jéruſalem, 4.
Zubergan. Conſtantinople, 1.
Zugal. Vélez.
Zur Lauben. (le baron de) Hochſtedt, 2.

Fin de la Table alphabétique.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 419